



ИЗВЕСТИЯ
НА
БЪЛГАРСКИЯ АРХЕОЛОГИЧЕСКИ
ИНСТИТУТЪ
ТОМЪ IX, 1935

BULLETIN
DE
L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE
BULGARE
TOME IX, 1935

ACTES

DU IV^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES ÉTUDES BYZANTINES

SOFIA, SEPTEMBRE 1934

PUBLIÉS SOUS LA RÉDACTION
DE
BOGDAN D. FILOV
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU CONGRÈS

PREMIER VOLUME
AVEC 13 FIGURES DANS LE TEXTE

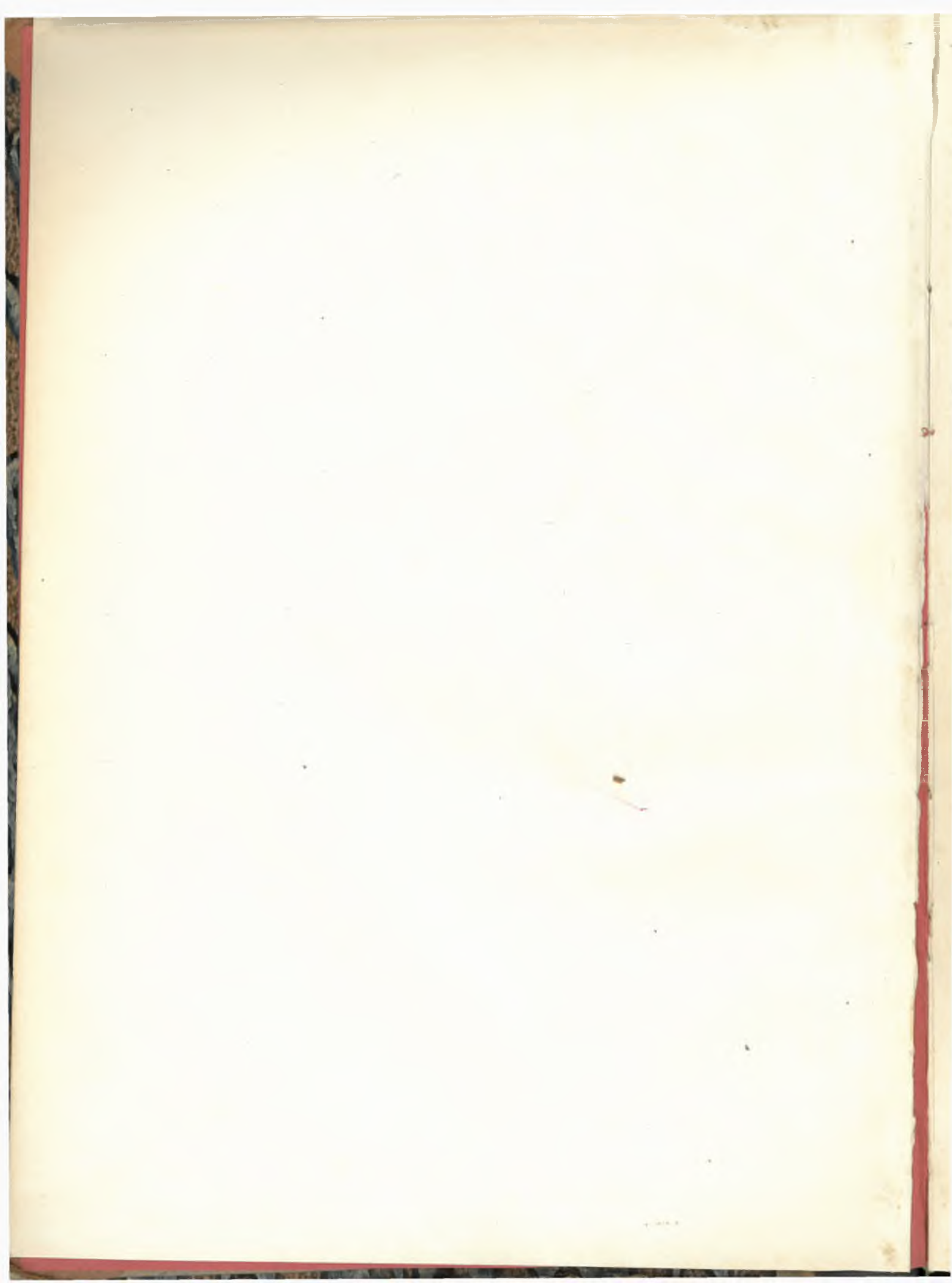
SOFIA
IMPRIMERIE DE LA COUR
1935

En vente chez KARL W. HIERSEMANN,
Leipzig, Königstrasse 29.



Actes du IV^e Congrès international
des études byzantines

Bulletin de l'Institut archéologique
bulgare, tome IX



ИЗВЕСТИЯ
НА
БЪЛГАРСКИЯ АРХЕОЛОГИЧЕСКИ
ИНСТИТУТЪ
ТОМЪ IX, 1935

BULLETIN
DE
L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE
BULGARE
TOME IX, 1935

ACTES
DU IV^e CONGRÈS INTERNATIONAL
DES ÉTUDES BYZANTINES

SOFIA, SEPTEMBRE 1934

PUBLIÉS SOUS LA RÉDACTION
DE
BOGDAN D. FILOV
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU CONGRÈS

PREMIER VOLUME
AVEC 13 FIGURES DANS LE TEXTE

SOFIA
IMPRIMERIE DE LA COUR
1935

ДЕПОЗИТНИ 13 56 No 1230

Пров. 1^а-7а

A LA MÉMOIRE
DE
VASIL N. ZLATARSKI

M. Vasil N. Zlatarski, président du Comité d'organisation du IV^e Congrès international des études byzantines à Sofia, est mort, après une longue maladie, le 15 Décembre 1935, juste au moment où nous achevons l'impression du présent volume.

Ce n'est pas ici le lieu de faire ressortir les mérites de M. Zlatarski comme homme et comme savant, surtout dans le domaine de l'historiographie bulgare. Il a publié, peu de temps avant sa mort, le troisième volume de sa monumentale „Histoire de l'État bulgare au Moyen-âge“ ; deux autres volumes qui devaient suivre sont restés malheureusement inachevés.

Nous croyons accomplir un devoir de piété et agir en même temps dans l'intention de tous les participants au Congrès de Sofia en dédiant le présent volume à celui qui a été l'Historien bulgare par excellence.

Sofia, le 18 Décembre 1935.

Première partie

GÉNÉRALITÉS

I. Préparation du Congrès

Le quatrième Congrès International des Études Byzantines, placé sous le Haut Patronage de SA MAJESTÉ LE ROI DES BULGARES, a été convoqué à Sofia du 9 au 16 Septembre 1934. Deux comités ont été constitués pour la préparation du Congrès: un comité d'honneur et un comité d'organisation.

COMITÉ D'HONNEUR

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES
LE PRÉSIDENT DU SOBRANIÉ NATIONAL
SON ÉMINENCE Mgr LE PRÉSIDENT DU SAINT-SYNODE
SON ÉMINENCE Mgr L'ARCHEVÊQUE DE SOFIA
LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DES CULTES
LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR
LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
LE MINISTRE DES FINANCES
LE MINISTRE DES CHEMINS DE FER
LE MAIRE DE SOFIA
LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE BULGARE DES SCIENCES
LE RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE SOFIA
LE DIRECTEUR GÉNÉRAL DES CHEMINS DE FER
LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

COMITÉ D'ORGANISATION

Président d'honneur:

S. EM. MGR SIMÉON, archevêque de Varna, membre honoraire de l'Académie des Sciences.

Président:

V. N. ZLATARSKI, professeur d'histoire bulgare à la Faculté des lettres, vice-président de l'Académie des Sciences.

Vice-Président:

M. ARNAOUDOV, professeur de littérature comparée à la Faculté des lettres, membre de l'Académie des Sciences.

Secrétaire Général :

B. FILOV, professeur d'archéologie à la Faculté des lettres, directeur de l'Institut Archéologique Bulgare, membre de l'Académie des Sciences.

Secrétaires-Adjointes :

P. NIKOV, professeur d'histoire bulgare à la Faculté des lettres, membre-correspondant de l'Académie des Sciences.

Kr. MIATEV, conservateur au Musée National, maître de conférences d'archéologie chrétienne à la Faculté de théologie.

Section d'histoire

Président : P. MOUTAFTCHIEV, professeur d'histoire de Byzance et de l'Europe Orientale à la Faculté des lettres, membre-correspondant de l'Académie des Sciences.

Secrétaire : Sv. GUÉORGUEV, professeur d'histoire du Moyen-Age à la Faculté des lettres.

Section de philologie

Président : St. MLADÉNOV, professeur de linguistique comparée à la Faculté des lettres, membre de l'Académie des Sciences.

Secrétaire : V. BÉCHEVLIEV, professeur de philologie classique à la Faculté des lettres.

Section d'archéologie

Président : G. I. KATSAROV, professeur d'histoire ancienne à la Faculté des lettres, membre de l'Académie des Sciences.

Secrétaire : IVAN GOCHEV, professeur d'archéologie chrétienne et de liturgie à la Faculté de théologie, directeur du Musée ecclésiastique d'histoire et d'archéologie.

Section : Byzance et le monde slave

Président : St. ROMANSKY, professeur d'ethnographie slave à la Faculté des lettres, membre de l'Académie des Sciences.

Secrétaire : IVAN SNÉGAROV, professeur d'histoire de l'Église à la Faculté de théologie, membre-correspondant de l'Académie des Sciences.

Section de jurisprudence byzantine, etc.¹⁾

Président : St. TSANKOV, professeur de droit canonique à la Faculté de théologie, membre de l'Académie des Sciences.

Secrétaire : V. ALEXIEV, professeur de droit bulgare et slave à la Faculté de droit.

Membres du comité :

St. ANDRÉEV, conservateur du Musée Archéologique de Plovdiv.

St. ARGUIROV, directeur de la Bibliothèque Universitaire, membre de l'Académie des Sciences.

A. BALABANOV, professeur de philologie classique à la Faculté des lettres.

M. BLAGOËV, professeur de droit bulgare à la Faculté de droit.

N. BOBTCHEV, membre de l'Académie des Sciences.

S. S. BOBTCHEV, ancien ministre, directeur de l'Université Libre, membre de l'Académie des Sciences.

¹⁾ Vu le nombre insuffisant des communications annoncées pour cette section, elle a dû être plus tard supprimée.

- D. CHRISTOV, professeur à l'Académie de Musique, membre-correspondant de l'Académie de Sciences.
- D. DETCHEV, professeur de philologie classique à la Faculté des lettres.
- G. FEHÉR, professeur d'histoire byzantine.
- V. GANEV, professeur de philosophie du droit à la Faculté de droit, membre-correspondant de l'Académie des Sciences.
- N. GLOBOKOVSKI, professeur à la Faculté de théologie, membre-correspondant de l'Académie des Sciences.
- ATH. ILIEV, chef de la section des Etablissements culturels et des Fonds au Ministère de l'Instruction Publique.
- V. IORDANOV, directeur de la Bibliothèque Nationale de Sofia.
- B. IOTSOV, professeur de littérature slave à la Faculté des lettres, membre-correspondant de l'Académie des Sciences.
- V. IVANOVA-MAVRODINOVA, conservateur-adjoint au Musée National de Sofia.
- ST. KOSTOV, directeur du Musée National d'Ethnographie, membre-correspondant de l'Académie des Sciences.
- IVAN LAZAROV, directeur de l'Académie des Beaux-Arts.
- N. MAVRODINOV, conservateur au Musée National de Sofia.
- IVAN MOLLOV, conservateur du Musée Archéologique de Choumène.
- N. MOUCHMOV, ancien conservateur de la section de numismatique au Musée National de Sofia.
- T. NICOLOV, conservateur des Antiquités à Tărnovo.
- R. POPOV, directeur du Musée National de Sofia.
- M. POPROUJENKO, professeur de littérature russe à la Faculté des lettres, membre de l'Académie des Sciences.
- A. RACHÉNOV, architecte au Musée National de Sofia.
- IVAN RADOSLAVOV, directeur de la Bibliothèque Nationale de Plovdiv.
- N. RAÏNOV, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux-Arts de Sofia.
- K. ŠKORPIL, directeur du Musée Archéologique de Varna, membre-correspondant de l'Académie des Sciences.
- IANKO THODOROV, professeur d'histoire ancienne à la Faculté des lettres.
- IORD. TRIPHONOV, membre de l'Académie des Sciences.
- D. TSONTCHEV, conservateur des Antiquités à Tărnovo.
- IVAN VELKOV, conservateur au Musée National de Sofia.
- P. VÉNÉDIKOV, maître de conférences de droit romain à la Faculté de droit.

Au commencement du mois d'Avril 1934 le Comité d'organisation a adressé aux byzantologues et aux corps savants s'intéressant aux études byzantines l'invitation suivante :

Conformément à l'invitation du Gouvernement Bulgare et la résolution du troisième congrès international des études byzantines à Athènes, le quatrième congrès aura lieu à Sofia du 9 au 16 septembre 1934.

Le Comité d'organisation a l'honneur d'inviter toutes les académies, les universités, les musées et autres instituts scientifiques qui s'intéressent aux études byzantines, à envoyer leurs représentants pour participer au congrès. Le

Comité invite également tous les savants s'intéressant à ces mêmes études à prendre part au congrès.

A moins que certains changements ne s'imposent, le congrès comprendra les cinq sections suivantes:

I. Section d'histoire (histoire politique, économique et sociale de Byzance; rapports de Byzance avec l'Europe Occidentale, la Roumanie et les peuples d'Orient; histoire de l'Église et hagiographie; historiographie, chronologie et diplomatie).

II. Section de philologie (littérature, grammaire, lexicographie, paléographie et épigraphie; histoire de la byzantologie).

III. Section d'archéologie (histoire de l'art byzantin; survivances de l'art antique dans l'art chrétien; art vieux-chrétien; l'art oriental orthodoxe après la chute de Constantinople; numismatique, sigilographie, héraldique).

IV. Section: Byzance et le Monde slave (rapports entre Byzance et le monde slave dans le domaine de la langue, la littérature, les arts, la politique l'économie et l'église).

V. Section de jurisprudence et médecine byzantines; musique, ethnographie et folklore.

Les titres des communications qui seront lues au congrès doivent être adressés au Comité d'organisation jusqu'au 1-er juin prochain au plus tard. Les auteurs sont priés d'envoyer au Comité jusqu'au 1-er juillet au plus tard un résumé dactylographié de leurs communications. Les communications, qui peuvent être faites en français, allemand, anglais, italien ou en russe, ne doivent pas dépasser, pour être lues, une demi-heure, cependant que les résumés ne doivent pas contenir plus de 3 pages dactylographiées.

Pour donner aux congressistes la possibilité de visiter les monuments historiques du pays en connexion avec le congrès, quelques excursions seront organisées pour lesquelles seront fournis des renseignements supplémentaires. Les congressistes et leurs familles bénéficieront, durant leur séjour en Bulgarie, de toutes les facilités possibles.

Toutes les personnes qui ont l'intention de prendre part au congrès sont priées de faire connaître leur adresse exacte au Comité d'organisation, afin qu'on puisse leur envoyer régulièrement les renseignements supplémentaires concernant le congrès ainsi que les cartes d'identité qui leur donneront le droit de profiter des facilités prévues.

On ne payera pas de taxe d'inscription.

Les adhésions pour le congrès de même que toute la correspondance doivent être adressées à Monsieur B. Filov, professeur à l'Université de Sofia.

Le Président du Comité d'organisation:

V. N. ZLATARSKI

Le Vice-Président:
M. ARNAUDOV

Le Secrétaire général:
B. FILOV

Sofia, le 30 mars 1934.

Cette invitation a été complétée par les deux circulaires suivants:

CIRCULAIRE N° 1

Le Comité d'organisation du IV^e Congrès international des études byzantines a l'honneur de vous envoyer en même temps que la présente :

1. Une carte d'identité donnant droit de participer aux fêtes et excursions organisées en connexion avec le congrès ;

2. Une carte de voyages gratuits en 1^{ère} classe sur les chemins de fer de l'État bulgare, valable du 1^{er} au 30 septembre. Cette carte doit être signée à gauche, en bas, par son possesseur.

Les légations et consulats de Bulgarie à l'étranger ont reçu des instructions pour que les visas des congressistes leur soient donnés gratuitement contre présentation de leur carte d'identité.

Les congressistes qui désirent se rendre par la voie du Danube jusqu'au port bulgare de Lom et vice-versa bénéficieront d'une réduction de 50% sur le prix des billets délivrés par la Compagnie Autrichienne de Navigation Danubienne.

Les deux excursions qui seront organisées en connexion avec le congrès auront l'itinéraire suivant :

1. Sofia—Plovdiv—Stara-Zagora—Tărnovo—Choumène—Varna. Départ de Sofia le 17 septembre à 9 heures. Arrivée à Varna le 19 septembre ;

2. Sofia—Plovdiv—Monastère de Batchkovo—Plovdiv—Bourgas—Mesemvrie. Départ de Sofia le 17 septembre à 9 heures. Arrivée à Mesemvrie le 19 septembre.

Taxe : pour la première excursion (jusqu'à Varna) 1000 lévas par personne ; pour la deuxième excursion (jusqu'à Mesemvrie) 600 lévas par personne.

Les personnes désirant participer aux excursions susmentionnées doivent en aviser le Comité jusqu'au 25 août au plus tard.

Le Comité d'organisation se met à la disposition des congressistes pour leur faire retenir des chambres dans les hôtels de Sofia. A cet effet, les congressistes sont priés de renvoyer au Comité jusqu'au 25 août au plus tard le bulletin ci-joint dûment rempli.

CIRCULAIRE N° 2

Le Comité d'organisation du IV^e Congrès international des études byzantines a l'honneur de faire savoir à M. M. les congressistes que l'ouverture solennelle du Congrès aura lieu le dimanche 9 septembre, à 10 heures du matin, dans la grande Aula de l'Université (Boulevard Tsar Osvoboditel, 15).

Un bureau spécial pour le Congrès, où M. M. les congressistes pourront recevoir dès leur arrivée les informations nécessaires, commencera à fonctionner à partir du 7 septembre à la gare de Sofia.

Les séances du Congrès auront lieu dans le nouveau bâtiment de l'Université (Boulevard Tsar Osvoboditel, 15). Le secrétariat du Congrès sera installé dans le même bâtiment, au premier étage (entrée par la porte du nord). Il sera

ouvert continuellement, le 8 septembre à partir de huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir, et les autres jours de 9 à 12 et de 15 à 19 heures. Pour la commodité des congressistes, un bureau de poste et un bureau de change y seront installés. Tous les renseignements qui pourraient intéresser M. M. les congressistes, seront affichés au tableau noir, à l'entrée du secrétariat. M. M. les congressistes pourront envoyer et recevoir leur correspondance par le secrétariat du Congrès.

M. M. les congressistes sont priés de se présenter immédiatement après leur arrivée au secrétariat, afin de recevoir le programme exact du Congrès, les invitations pour les réceptions officielles etc. Étant donné que plusieurs réceptions officielles auront lieu en l'honneur des membres du Congrès, il est à désirer que M. M. les congressistes aient à leur disposition une tenue de soirée.

Les auteurs de communications, qui n'ont pas encore envoyé au secrétariat les résumés de leurs communications, sont priés de le faire dans le plus bref délai. Vu le grand nombre de communications, le Comité d'organisation prie instamment M. M. les congressistes de se conformer strictement au temps fixé pour chaque communication (une demi-heure).

Le Comité d'organisation aura soin de faire imprimer en un volume spécial toutes les communications qui seront faites au Congrès. C'est pourquoi leurs auteurs sont priés de les déposer prêtes à l'impression et si possible dactylographiées, au secrétariat du Congrès.

II. Programme général du Congrès

DIMANCHE, 9 SEPTEMBRE

Le matin: à 10 heures, ouverture solennelle du Congrès.

Après midi: à 4 heures, visite du Musée National et des églises de Saint-Georges, de Sainte-Sophie et de la Cathédrale Alexandre Nevski.

Le soir: à 8 h. $\frac{1}{2}$, dîner offert par le Comité d'organisation dans le restaurant du Grand Hôtel de Bulgarie.

LUNDI, 10 SEPTEMBRE

Le matin: de 9 à 1 heure, séances des sections philologique, historique et archéologique.

Après midi: de 3 à 6 heures, séances des sections historique et archéologique.

MARDI, 11 SEPTEMBRE

Le matin: de 9 à 1 heure, séances des sections philologique, slave et archéologique.

Après midi: à 3 heures, visite de l'église de Boiana (départ en auto, du Musée National); à 5 heures service religieux à la Cathédrale Alexandre Nevski.

Le soir: à 10 heures, réception par Sa Majesté le Roi.

MERCREDI, 12 SEPTEMBRE

Le matin: de 9 à 1 heure, séance des sections réunies.

Après midi: à 4 heures, visite du Musée ecclésiastique (Rue Tsaritsa Ioanna, 1); de 6 h. $\frac{1}{2}$ à 7 h. $\frac{1}{2}$, concert de la Société chorale „Rodina“, dans la grande salle de l'Académie des Sciences (anciennes mélodies religieuses et chansons nationales).

Le soir: à 10 heures, réception par S. E. le Président du Conseil (à l'Union Club, Rue Ivan Vazov, 8).

JEUDI, 13 SEPTEMBRE

Le matin: de 9 à 1 heure, séances des sections philologique et slave.

Après midi: de 3 à 6 heures, séances des sections historique et archéologique; à 6 h. $\frac{1}{2}$, réception par S. Em. Monseigneur Stéphan, Métropolite de Sofia.

Le soir: à 8 heures, représentation à l'Opéra National.

VENDREDI, 14 SEPTEMBRE

Le matin: de 9 à 1 heure, séances des sections historique et archéologique.

Après midi: de 3 à 6 heures, séances des sections slave et archéologique.

Le soir: à 8 h. $\frac{1}{2}$, dîner offert par le Maire de Sofia (au Casino Municipal).

SAMEDI, 15 SEPTEMBRE

Le matin: de 9 à 1 heure, séance des sections réunies; clôture du Congrès.

Après midi: de 5 à 6 heures, service religieux à l'église Sainte-Sophie (chant vieux-bulgare).

DIMANCHE, 16 SEPTEMBRE

Visite au monastère de Zémen (départ à 8 heures de la gare de Sofia); déjeuner froid offert par le Comité d'organisation.

III. Programme définitif des travaux du Congrès

Le programme du Congrès étant surchargé, les communications, dont les auteurs n'étaient pas présents à Sofia, n'ont pas pu être lues devant le Congrès, mais elles sont publiées plus loin. Les titres de ces communications sont mis dans le programme entre parenthèses [].

SÉANCES DES SECTIONS RÉUNIES

LOCAL : ACADEMIE DES SCIENCES, GRANDE SALLE

Mercredi, 12 Septembre, 9—13 h.

Présidents : MM. G. MILLET ET S. G. MERCATI.

FR. DÖLGER (München), Bulgarisches Cartum und byzantinisches Kaisertum.

[JOS. STRZYGOWSKI (Wien), Die Wandlungen der byzantinischen Studien seit ihrer Begründung].

H. GRÉGOIRE (Bruxelles), L'épopée byzantine et les Nibelungen.

A. VASILIEV (Madison, U. S. A.), Les trois fondateurs de la byzantologie russe.

G. BRATIANU (Bucarest), Une expérience d'économie dirigée: le monopole du blé à Byzance au XI^e siècle.

I. D. ȘTEFĂNESCU (Bucarest), Sur la mosaïque de la porte impériale à Sainte-Sophie de Constantinople.

M. WEINGART (Prague), Analyse philologique des légendes slaves de Constantin et Méthode.

Samedi, 15 Septembre, 9—13 h.

Présidents : MM. A. VASILIEV ET FR. DÖLGER.

E. DARKÓ (Debrecen), Die militärischen Reformen des Kaisers Heraklios.

A. ANDRÉADÈS (Athènes), La population de l'Empire byzantin.

V. LAURENT (Istanbul), La prosopographie byzantine; plan et travaux.

G. DE JERPHANION (Rome), Projet de publication d'un choix d'inscriptions grecques chrétiennes.

V. BÉNÉCHÉVIĆ (Léningrade), Corpus scriptorum juris graeco-romani tam canonici quam civilis (rapporté par M. V. Alexiev, Sofia).

Résolutions.

Clôture du Congrès.

SÉANCES DE LA SECTION PHILOLOGIQUE

LOCAL : UNIVERSITÉ, SALLE № 6

Lundi, 10 Septembre, 9—13 h.

Présidents : MM. H. GRÉGOIRE ET S. G. MERCATI.

AL. JELAČIĆ (Skoplje), Les études byzantines à l'Université de St. Pétersbourg dans les dernières années d'avant guerre.

P. MAAS (Königsberg), Die Byzantiner als Textkritiker.

A. TURYN (Varsovie), Zur Geschichte der griechischen Abstracta in den europäischen Sprachen.

P. SKOK (Zagreb), De l'importance des listes toponomastiques de Procope (De aed.) pour la latinité balkanique.

G. SOYTER (Würzburg), Die byzantinischen Papyri der Würzburger Universitätsbibliothek.

G. ANAGNOSTOPOULOS (Athènes), Les sources de l'histoire du grec médiéval.

Mardi, 11 Septembre, 9—13 h.

Présidents : MM. P. KOUKOULÈS ET P. MAAS.

S. G. MERCATI (Rome), Sulla vita et sulle opere di Giacomo di Bulgaria.

H. GRÉGOIRE (Bruxelles), La source commune de Génésius et du Continuateur de Théophane.

J. B. FALIER-PAPADOPOULOS (Salonique), Phrantzès est-il réellement l'auteur de la grande chronique qui porte son nom ?

R. CANTARELLA (Naples), La vie et l'œuvre de Stéphanos Sachlikis ; à propos d'une nouvelle édition de ses poèmes.

Jeudi, 13 Septembre, 9—13 h.

Présidents : MM. V. GRECU ET K. SVOBODA.

K. SVOBODA (Brno), La composition et le style du roman de Nicétas Eugénianus.

H. SCHREINER (München), Die Helden der mittelgriechischen Volksdichtung als Verteidiger des Volkstums und Retter des Vaterlandes.

- V. GRECU (Cernăuți), Eine kritische Ausgabe der Ἑρμηνεία τῆς Ζωγραφικῆς τέχνης.
 P. KOUKOULÈS (Athènes), Sur les coutumes funéraires des Byzantins.
 J. D. PETRESCU (Bucarest), Les principes du chant d'église byzantin.
 L. GRONDIJS (Utrecht), Le Soleil-et-la-Lune dans les scènes de Crucifixion.
 P. N. PATRIARCHÉAS (Athènes), Über die Organisation und den Stand der Arbeiten des mittelalterlichen Archivs der Athenischen Akademie zur Herausgabe des Wörterbuches der mittel- und spätgriechischen Sprache.
 V. ČAJKANOVIĆ (Belgrade), Ein frühslavisches Märchenmotiv bei den Byzantinern.
 TH. BOLIDÈS (Athènes), Über die Schriften des Georgios Moschampar, grossen Chartophylax des oekumenischen Patriarchates zu Konstantinopel im 13. Jahrhundert.
 V. BÉCHEVLIEV (Sofia), Die byzantinischen Bestandteile der protobulgarischen Inschriften.

SÉANCES DE LA SECTION HISTORIQUE

LOCAL: UNIVERSITÉ, SALLE N° 1

Lundi, 10 Septembre, 9—13 h.*Présidents:* MM. F. ŠIŠIĆ ET K. AMANTOS.

G. OSTROGORSKI (Belgrade), Die Krönung Symeons von Bulgarien durch den Patriarchen Nikolaos Mystikos.

[ST. BERECHET (Jassy), О вплині византійського законодавства на древнє румунське право].

G. CASSIMATIS (Salonique), La notion du mariage dans l'Eclogue des Isauriens.

M. ANDRÉEVA (Prague), Le traité de commerce entre Byzance et Dubrovnik et sa préhistoire.

G. FERRARI DALLE SPADE (Padoue), Imbreviature notarili bizantine nel sec. XIV.

J. POPESCU-SPINENI (Jassy), Le contrat „litteris“ à la lumière des textes byzantins renforcés par les récentes découvertes d'Égypte.

Lundi, 10 Septembre, 15—18 h.*President:* M. G. BRATIANU.

[J. ZEILER (Paris), Le montanisme a-t-il pénétré en Illyricum?].

FR. DVORNIK (Prague), Le premier Schisme de Photios.

[J. SKRUTEN (Žółkiew), Ἀπολογία des Mönchpriesters Job gegen die Argumente zugunsten der Lateiner].

C. MARINESCU (Cluj), Le Pape Nicolas V (1447—1455) et son attitude envers l'Empire byzantin.

A. V. SOLOVIEV (Belgrade), Les emblèmes héraldiques de Byzance et leur influence sur les Slaves.

Jeudi, 13 Septembre, 15—18 h.

Présidents : MM. E. DARKÓ et V. LAURENT.

D. RASSOVSKIJ (Prague), Les Comans et Byzance.

W. HENGSTENBERG (München), Die Entwicklung des Mönchtums in Ägypten.

J. COROÏ (Bucarest), Le „conventus“ en Égypte.

M. K. AMANTOS (Athènes), Zu den christlich-mohammedanischen Beziehungen: Die Stellung der Christen in den islamischen Staaten.

M. A. HALÉVY (Bucarest), La question des Khazars dans la politique religieuse de Byzance.

CHR. DANOV (Sofia), Die Grabinschrift des Solomon Vicarius von Thrakien.

Vendredi, 14 Septembre, 9—13 h.

Présidents : MM. W. HENGSTENBERG et G. FERRARI DALLE SPADE.

G. MORAVCSIK (Budapest), Les sources byzantines de l'histoire hongroise.

G. STADTMÜLLER (München), Landesverteidigung und Siedlungspolitik im oströmischen Reich.

[N. VULIĆ (Belgrade), L'origine ethnique de l'empereur Justinien I].

V. GRUMEL (Istanbul), L'ère du monde dans la chronographie byzantine.

A. D. KÉRAMOPOULOS (Athènes), Wo lag die *Καϊσάρεια* des Procopius, De aed. IV 3, 273?

SÉANCES DE LA SECTION : BYZANCE ET LE MONDE SLAVE

LOCAL : UNIVERSITÉ, SALLE № 1

Mardi, 11 Septembre, 9—13 h.

Président : M. M. WEINGART.

V. A. POGORÉLOV (Bratislava), Чешкіе продолжатели Кирилло-Меѳодіевской литературной традициі.

M. BUDIMIR (Belgrade), Digénis et Marko Kraljević.

N. ŽUPANIĆ (Ljubljana), Der Name Grk in der Bedeutung „Riese“ in Weiss-Krain

L. H. GRONDIJS (Utrecht), Quelques remarques sur la 15^e strophe (8^e oikos) de l'Hymne Acathiste à la Vierge.

ST. ROMANSKY (Sofia), Eindringen griechischer Elemente in die Sprachen der Balkan- und Slavenvölker.

LOCAL : UNIVERSITÉ, SALLE № 15

Jeudi, 13 Septembre, 9—13 h.

Présidents: MM. M. KOS et W. MOLÈ.

W. MOLÈ (Kraków), Gibt es ein Problem der Renaissance in der Kunstgeschichte der slavisch-byzantinischen Länder.

[A. STRANSKY (Prague), Les fresques de quelques églises médiévales dans les pays des Slaves méridionaux].

VL. PETKOVIĆ (Belgrade), Die Genesis in der Kirche von Dečani.

D. BOŠKOVIĆ (Belgrade), La question des analogies entre l'architecture bulgare et l'architecture serbe au moyen âge.

J. SWIENZIKYJ (Lwów), Die Kultur- und Kunstbeziehungen Westukraina's mit Byzanz.

LOCAL : UNIVERSITÉ, SALLE № 1

Vendredi, 14 Septembre, 15—18 h.

Présidents: MM. V. A. POGORÉLOV et J. SWIENZIKYJ.

V. MOŠIN (Belgrade), La question de la chancellerie grecque des rois serbes.

M. KOS (Ljubljana), Die Byzantinisierung der serbischen Herrscherurkunden.

A. SOLOVIEV (Belgrade), Survivances byzantines dans le droit coutumier yougoslave.

K. VITCHEV (Plovdiv), Influences byzantines sur le droit paléobulgare.

SÉANCES DE LA SECTION ARCHÉOLOGIQUE

LOCAL : UNIVERSITÉ, SALLE № 15

Lundi, 10 Septembre, 9—13 h.

Présidents: MM. G. BALŞ et P. PERDRIZET.

A. GRABAR (Strasbourg), L'iconographie sacrée des empereurs byzantins et l'art des iconoclastes.

G. MILLET (Paris), L'illustration de l'Hymne Acathiste d'après le manuscrit byzantin de Moscou et les monuments serbes.

G. DE JERPHANION (Rome), Les noms des bergers dans la Nativité en Cappadoce.

P. PERDRIZET (Strasbourg), Sur les noms des bergers de l'Annonciation dans les fresques des églises de Cappadoce.

I. D. ŞTEFĂNESCU (Bucarest), L'illustration des psaumes et des tropaires dans la peinture religieuse de Roumanie.

S. DER NERSESSIAN (Wellesley, U. S. A.), La légende d'Abgar d'après un rouleau illustré de la Bibliothèque Pierpont Morgan de New York.

PH. SCHWEINFURTH (Breslau), Über Chiaroscurotechnik in der byzantinischen Malerei.

ST. DIMITRIEVIĆ (Belgrade), Есть ли тонзуры на головахъ святителейъ въ старомъ восточно-православномъ иконописаніи.

Lundi, 10 Septembre, 15—18 h.

Présidents: MM. R. HINKS et N. OKUNEV.

N. OKUNEV (Prague), Изображеніе чувствъ въ византийской живописи.

L. MIRKOVIĆ (Belgrade), Die italo-byzantinische Ikonenmalerfamilie Rico.

A. XYNGOPOULOS (Athènes), Les imitateurs du peintre Manuel Pansélinos au Mont Athos.

[KR. MIATEV (Sofia), Der grosse Palast von Pliska und die Magnaura in Konstantinopel].

Mardi, 11 Septembre, 9—13 h.

Présidents: MM. J. SAUER, I. D. ȘTEFĂNESCU et A. ORLANDOS.

E. WEIGAND (Würzburg), Ist das justinianische Architektursystem mittelalterlich oder antik?

G. BALȘ (Bucarest), Contribution à la question des églises superposées dans le domaine byzantin.

A. ORLANDOS (Athènes), Quelques remarques sur les palais et les maisons de Mistra.

P. GRAINDOR (Le Caire), Divers inédits d'Égypte.

M. ABRAMIĆ (Split), Neues aus dem byzantinischen Dalmatien.

B. NESTOROVIĆ (Belgrade), Un palais à Stobi.

FR. MESESNEL (Skoplje), Ausgrabungen einer altchristlichen Basilika in Suvodol bei Bitolj.

Jeudi, 13 Septembre, 15—18 h.

Présidents: MM. R. EGGER, V. PETKOVIĆ et A. GRABAR.

[S. FERRI (Bologna), Anticipazioni medievali nell' arte dell' Impero].

C. PETRANU (Cluj), Die Stellung Siebenbürgens in der byzantinischen Kunstgeschichte.

TH. WHITTEMORE (Cambridge, U. S. A.), Mosaics in Aya Sofia.

N. TOLL (Prague), L'art parthe comme un des éléments de la formation du style byzantin.

V. ČAJKANOVIĆ (Belgrade), Das Rätsel von Trebenische.

V. IVANOVA-MAVRODINOVA (Sofia), Les anciennes basiliques en Bulgarie.

AL. RACHÉNOV (Sofia), Rekonstruktion der Rundkirche in Preslav.

Vendredi, 14 Septembre, 9—13 h.

Présidents: MM. G. GEROLA, E. WEIGAND et C. PETRANU.

R. EGGER (Wien), Das Mausoleum von Marusinac bei Salona; Typus und Herkunft.

E. DYGGVE (Copenhague), Das Mausoleum von Marusinac bei Salona; Fortleben des Typus.

G. GEROLA (Trento), L'orientazione delle chiese di Ravenna.

M. GABRIELLI (Rome), Contributo allo studio della cella tricora.

A. MEDEA (Milan), L'illustration des cryptes érémitiques des Pouilles.

N. MAVRODINOV (Sofia), Le style architectural byzantin après le X^e siècle.

Vendredi, 14 Septembre, 15—18 h.

Présidents: MM. G. de JERPHANION et A. KÉRAMOPOULOS.

V. LAURENT (Istanbul), Bulgarie et princes bulgares dans la sigillographie byzantine. Sceaux inédits.

PH. SCHWEINFURTH (Breslau), Romanisch-byzantinische Wandmalereien in Frauenchiemsee.

L. MIRKOVIĆ (Belgrade), Die byzantinischen Emails auf den Reliquiaren des Hl. Blasius in Dubrovnik.

G. MANO-ZISSI (Belgrade), Mosaiken in Stobi.

N. MOUCHMOV (Sofia), Une monnaie byzantine en argent avec l'aigle bicéphale.

Rectification. P. 11, sous le nom de M. H. Grégoire, au lieu de „L'épopée byzantine et les Nibelungen“, lisez „L'origine bulgare de la Tempête de Shakespeare“.

IV. Ouverture du Congrès

L'ouverture solennelle du Congrès a eu lieu le 9 Septembre 1934 à dix heures du matin dans la grande salle des fêtes du nouveau bâtiment de l'Université en présence de S. M. le Roi Boris III, de S. A. R. le Prince Cyrille, de S. Exc. M. K. Guéorguiev, Président du Conseil, de S. Em. Mgr. Néophyte, Président du Saint-Synode, de M. Iv. Ivanov, maire de Sofia, des membres du corps diplomatique ainsi que d'une assistance nombreuse. La séance a été ouverte par S. Exc. M. Y. Mollov, Ministre de l'Instruction Publique, qui, au nom du Gouvernement bulgare, a souhaité la bienvenue aux congressistes. M. le prof. V. Zlatarski, Président du Comité d'organisation, et M. le prof. L. Dikov, Recteur de l'Université, — le premier au nom du Comité d'organisation, le second au nom de l'Université de Sofia — ont également salué les congressistes. Les chefs des délégations étrangères ont pris ensuite la parole pour remercier le Gouvernement bulgare, le Comité d'organisation et l'Université de leur hospitalité.

Discours de S. Exc. M. Yanaki Mollov Ministre de l'Instruction Publique

Sire, Eminence, Mesdames, Messieurs,

Je ressens une profonde satisfaction que ma qualité de Ministre de l'Instruction Publique me procure le grand honneur d'inaugurer le IV^e Congrès international des études byzantines, auquel la Bulgarie est fière d'offrir l'hospitalité dans sa capitale.

Avant de céder ma place au Président du Comité d'organisation, le professeur Zlatarski, je dois exprimer nos sentiments de profonde reconnaissance à Sa Majesté le Roi des Bulgares, qui a témoigné à cette Assemblée de savants un intérêt particulier, en acceptant de la placer sous son haut patronage et d'assister aujourd'hui à sa séance d'ouverture.

Qu'il me soit permis, ensuite, d'adresser, au nom du Gouvernement bulgare, notre traditionnel „dobré dochli“, „soyez les bienvenus“ à tous les membres de ce Congrès qui, pour la première fois, nous fait l'honneur de se réunir chez nous.

Le Gouvernement bulgare a été particulièrement sensible à l'attention que lui ont témoignée certains pays étrangers, en déléguant au Congrès des représentants officiels. Je suis heureux de pouvoir les saluer ici en son nom et de

les assurer des sentiments amicaux que ce Gouvernement nourrit à l'égard des nations qui les ont envoyés.

Il m'est en outre agréable de relever combien le Gouvernement bulgare apprécie l'attention des Académies, des Universités et des autres Institutions scientifiques qui ont bien voulu se faire représenter à ce Congrès.

Je me permets, enfin, de saluer avec un plaisir non moindre tous les hommes de science qui se sont rendus à Sofia, à titre particulier, pour prendre part aux travaux de cette assemblée.

Avant de passer plus loin, c'est avec satisfaction que je constate combien grand est le nombre des participants à ce Congrès, venant des pays voisins et avec lesquels nos savants ont tant de points de contact.



Fig. 1. — L'ouverture du Congrès; au premier plan, de gauche à droite, S. Em. Mgr. Néophyte, Président du Saint-Synode; S. A. R. le Prince Cyrille; S. Exc. M. K. Guéorguiev, Président du Conseil; Sa Majesté le Roi Boris III.

Mesdames, Messieurs,

Je l'ai dit au début: la Bulgarie ressent une grande fierté d'offrir l'hospitalité à tant de savants qui, par leurs travaux, ont projeté une lumière éclatante sur les problèmes intéressant les études byzantines.

La Bulgarie sait qu'à maintes reprises son passé a pu être sauvé des ténèbres, uniquement grâce à vos efforts ou à ceux de vos prédécesseurs et elle vous en est profondément reconnaissante.

La Bulgarie n'ignore pas, en outre, que c'est en suivant la voie tracée par vous que les savants bulgares ont pu apporter leur contribution au développe-

ment des études byzantines. Au cours de votre séjour, vous aurez l'occasion de constater, Mesdames et Messieurs, ce que nos savants ont su accomplir à cet égard, pour une plus profonde connaissance du passé de la Bulgarie, surtout en ce qui a trait à cette période si intéressante de l'histoire où notre pays a été en relations constantes avec Byzance. Vous allez vous convaincre, j'en suis sûr, combien il faut de travail obstiné, d'énergie et de sacrifices pour recueillir l'héritage de ce passé, caché dans la terre ou dans les vieilles ruines.

Le destin historique de la Bulgarie, ainsi que des pays qui l'entourent a été d'être située au carrefour de civilisations et d'influences différentes et de subir mainte dévastation cruelle. Heureusement que ces catastrophes n'ont pas anéanti toutes les traces du passé. Notre pays recèle encore beaucoup de monuments historiques offrant un grand intérêt pour les byzantologues. Je ne doute pas qu'ils attireront à eux l'attention de tous les membres du Congrès.



Fig. 2. — Le Ministre de l'Instruction Publique, M. Y. Mollov, prononçant son discours.

Mesdames, Messieurs,

Le Gouvernement bulgare et avec lui toute la Bulgarie intellectuelle sont profondément convaincus que les travaux de votre Congrès donneront des résultats précieux et qu'ils auront une grande importance non seulement pour les études byzantines en général, mais encore et plus particulièrement pour l'histoire de notre pays. Je suis persuadé que le voyage que vous allez effectuer, après la clôture du Congrès, dans les contrées de la Bulgarie les plus intéressantes au point de vue historique, vont enrichir vos connaissances et vous permettront de projeter une lumière encore plus vive sur certaines pages de notre passé.

C'est, donc, sûr du succès de vos efforts, que je me permets d'exprimer le vœu que le soleil bulgare prête à vos débats et à vos travaux l'éclat qui lui est particulier.

Je regrette qu'une réception plus brillante ne puisse vous être offerte, ainsi que cela s'est peut-être passé ailleurs, mais croyez que tout ce que nous avons fait et ce que nous tâcherons de faire pour vous, viendra du plus profond de notre cœur.

Discours de M. Vassil Zlatarski, Président du Comité d'organisation

Ew. Majestät, Ew. Hochwürden, sehr geehrte Damen und Herren!

Am zweiten Byzantinistenkongress in Belgrad im Jahre 1927 sowie auch am dritten Kongress in Athen im Jahre 1930 wurde über Vorschlag der bulgarischen Delegation namens der bulgarischen Regierung der Beschluss gefasst, dass der vierte Kongress in Sofia stattfinden sollte. Gemäss diesem Beschlusse hätte dieser Kongress noch im Vorjahre stattfinden sollen; da aber voriges Jahr der Historikerkongress in Warschau abgehalten wurde und auch andere, von uns unabhängige Umstände eintraten, so wurde der Kongress auf dieses Jahr verschoben.

Wir begrüßen die Verwirklichung dieses Wunsches mit besonderer Freude; unsere Freude ist umso grösser, als uns die grosse Ehre zuteil wird, die verehrten Herren Kongressmitglieder im Namen des Organisationskomitees herzlichst willkommen heissen zu können.

Die stattliche Anzahl der anwesenden Mitglieder, sowie auch jener Personen, welche an der wissenschaftlichen Tätigkeit des Kongresses mit ihren verschiedenen Referaten teilzunehmen wünschen, ist ein klarer Beweis, dass unser kleines Bulgarien für die Byzantinisten ein nicht geringes Interesse darstellt. Und dieses Interesse wird, wie es ja natürlich ist, durch jenen engen und dauerenden Zusammenhang wachgerufen, der das mittelalterliche Bulgarien mit der politischen und Wirtschaftsgeschichte von Byzanz verbindet, jener Quelle und Pflanzstätte aller kulturellen Güter sämtlicher Völker, mit denen Byzanz in Berührung gekommen ist, was vor allem für die Völker der Balkanhalbinsel gilt.

Und tatsächlich, bereits seit der Gründung des bulgarischen Staates in der zweiten Hälfte des siebenten Jahrhunderts beginnen die unmittelbaren Berührungen des mittelalterlichen Bulgariens mit Byzanz, sei es anlässlich der Erweiterung der Grenzen, sei es anlässlich der Förderung der Aufklärung im Wege der christlichen Lehre, sei es anlässlich der Anbahnung handelsökonomischer Beziehungen. Diese Wechselbeziehungen dauerten nicht weniger als volle acht Jahrhunderte an.

Wie sehr auch die bulgarischen Herrscher bemüht sein mochten, ihre politische Unabhängigkeit zu bewahren, so konnten sie sich doch nicht dem mächtigen Kultureinflusse von Byzanz auf allen Gebieten des Lebens entziehen, so dass sie, ohne es zu bemerken, sich auf dem Gebiete der Gesetzgebung, des Unterrichtswesens, der Kunst und der Wirtschaft byzantinische Prinzipien zu eigen machten. Gerade die Nähe des mittelalterlichen Bulgariens von Byzanz gab

einerseits einigen starken bulgarischen Herrschern im Laufe der schweren Zeiten, die das Kaiserreich durchlebte, Veranlassung, vorübergehend nach dem Besitze des oströmischen Kaiserthrones und der Erwerbung seines reichen Erbes zu streben, während andererseits dieser nämlichen Nähe die schwierige Befreiung des bulgarischen Volkes von der politischen Herrschaft und dem kulturellen Einflusse von Byzanz zuzuschreiben ist.

Wie dem auch gewesen sei, es unterliegt jedenfalls keinem Zweifel, dass diese innere, sozusagen intime Verbindung des mittelalterlichen Bulgariens mit Byzanz auch ihre wissenschaftliche Erforschung in eine gegenseitige Abhängigkeit gebracht hat. Nach der sehr massgebenden Meinung des verstorbenen hervorragenden russischen Byzantinisten V. G. Vassiljevskij muss derjenige, der den wahren Sinn der historischen Schicksale des bulgarischen Volkes richtig verstehen will, auch die Geschichte des oströmischen Reiches gut kennen.

Tatsächlich lässt sich ein Interesse für die byzantinische Geschichte bereits zu Beginn der bulgarischen Historiographie feststellen. Schon die ersten einheimischen Geschichtsschreiber, wie Otec Paisi von Hilendar und Otec Spiridon Hieroshimonach aus der zweiten Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts suchen bei byzantinischen Schriftstellern und Historikern Material für ihre geschichtlichen Arbeiten.

Dieses Interesse für Byzanz erstarkt gleichzeitig mit der wissenschaftlich-kritischen Erschliessung und Erforschung der bulgarischen Geschichte immer mehr. Anfangs lag diese Forschertätigkeit in den berufenen Händen ausländischer, vorwiegend russischer Gelehrter, und später, besonders nach der Befreiung unseres Volkes gegen Ende der siebziger Jahre des vergangenen Jahrhunderts, begann allmählig mit der Heranbildung eigener wissenschaftlicher Kräfte rasch die Bearbeitung unserer vaterländischen Geschichte, wozu die gleichzeitig sich entwickelnde Byzantinistik nicht wenig beigetragen hat.

Die Vertreter unserer politischen und Literaturgeschichte hatten sich die richtige Auffassung zu eigen gemacht, dass nur durch paralleles Studium der byzantinischen und der bulgarischen Geschichte eine phantastische Darstellung der vaterländischen Geschichte vermieden werden könnte und dass man den Weg ihrer wissenschaftlich-kritischen Erforschung beschreiten muss. Aus diesem Grunde hatte es auch unsere Universität vor zehn Jahren für notwendig gefunden, einen Lehrstuhl für die Geschichte Osteuropas zu errichten, an welchem in erster Linie die byzantinische Geschichte als obligatorischer und Prüfungsgegenstand im Zusammenhang mit der Geschichte anderer osteuropäischer Völker, die mit Byzanz in Kontakt standen, Berücksichtigung findet.

Auch mit seinen archäologischen Denkmälern stellt Bulgarien für die Byzantinisten ein nicht geringes Interesse dar, und einige dieser Denkmäler werden Gegenstand Ihrer kompetenten Aufmerksamkeit sein. Obzwar viele dieser Denkmäler spurlos verschwunden sind, und einzelne fast gänzlich zerstört sich in die Gegenwart hinübergerettet haben, denn in den fünf Jahrhunderten türkischer Herrschaft gab es niemanden, der sich um die Erhaltung solcher Denkmäler gekümmert hätte, so haben doch die Mutter Erde und das stark ausgeprägte religiöse Gefühl des bulgarischen Volkes sehr alte und wertvolle Denkmäler

aus dem zwölften und dreizehnten Jahrhundert bewahrt, die ein reiches und positives Material für die Beurteilung des byzantinischen Einflusses auch auf die materielle Kultur des mittelalterlichen Bulgariens liefern.

Aus diesen unbestreitbaren Tatsachen kann nur ein Schluss gefolgert werden, nämlich: jede neue Untersuchung auf dem Gebiete der Geschichte, Archäologie und Wirtschaft von Byzanz wirft Licht und wird Licht auf diese oder jene Frage werfen, auf diese oder jene Epoche der politischen und kulturell-wirtschaftlichen Beziehungen zwischen Byzanz und dem mittelalterlichen Bulgarien.

Deshalb sprechen wir die Hoffnung aus, dass die Herren Mitglieder des vierten Kongresses, der in unserer jungen und bescheidenen Hauptstadt tagt, nicht nur durch ihre wissenschaftlichen Referate, sondern auch durch ihre unmittelbare Bekanntschaft mit dem heutigen Bulgarien und seinen geschichtlichen und archäologischen Denkmälern das Interesse für die so nahen und unauslöschlichen Beziehungen zwischen diesen einst benachbarten Staaten verstärken und auf diese Weise zur wissenschaftlichen Erforschung der Vergangenheit des bulgarischen Volkes beitragen werden.

Indem ich Sie nochmals auf das Herzlichste willkommen heisse, wünsche ich Ihnen gedeihliche und erfolgreiche Arbeit.

Discours de M. Luben Dikov, Recteur de l'Université de Sofia

Sire, Messieurs les Ministres, Mesdames et Messieurs,

C'est avec une émotion et une joie très particulières que je viens, en qualité de Recteur de l'Université, saluer les membres du Congrès international des études byzantines.

Deux raisons provoquent chez moi les sentiments en question. La première est, que les membres du Congrès ont choisi la capitale de mon pays comme lieu de leurs séances et de leurs occupations scientifiques.

Messieurs! La Bulgarie est un des pays qui ont hérité de l'ancienne Byzance. Quoiqu'elle fût pendant des siècles en guerre avec Byzance, elle puisait à pleines mains dans la culture de Constantinople.

La Bulgarie a reçu sa religion, son droit public et privé, son art, son organisation économique, en un mot presque tous les éléments de sa vie spirituelle, de Byzance. Cette pénétration de la culture dans le passé lointain n'est pas passée inaperçue. Aujourd'hui encore, dans notre vie spirituelle se font sentir les vestiges importants du passé. Les générations qui ont été à la tête de la vie spirituelle de notre société avant la guerre libératrice de 1877—78, se trouvaient entièrement sous l'influence byzantine. Voilà pourquoi les générations en question étaient beaucoup plus proches de l'âme populaire. Elles la comprenaient et agissaient selon ses désirs, ses joies et ses tristesses.

Mais la Bulgarie se trouve sur le chemin qui mène de l'occident à l'orient. A travers son territoire passe la route internationale de Paris, Vienne à Constantinople. C'est par ces deux artères que venaient les deux cultures, celle de l'orient et celle de l'ouest, pour se rencontrer et se pénétrer l'une l'autre. C'est

en présence de la concurrence de ces deux cultures qu'a vécu et s'est développé le peuple bulgare, son bonheur et son malheur proviennent justement de cela qu'il a servi d'arène, sur laquelle se sont rencontrés et ont concouru deux mondes — celui de l'ouest et celui de l'orient!

Messieurs! Le fait que l'Université de Sofia a eu le bonheur de vous offrir l'hospitalité et l'abri pour vos occupations scientifiques, rend ma joie encore plus sensible. L'unique Université bulgare, avec ses savants, a eu l'ambition d'être au premier rang de ceux qui étudient la culture byzantine et découvrent ses richesses devant le regard spirituel. Le peuple bulgare aspire à savoir, aime la science et fait tous les sacrifices pour l'instruction de ses fils. Dans ce but le pays fut parsemé de bonnes institutions scolaires. Ces bâtiments et ces salles qui reçoivent avec joie les hôtes savants de l'étranger, sont une œuvre de bienfaisance privée, faite par de bons bulgares patriotes, qui par leurs dons ont soutenu la jeune science bulgare. L'Université a conscience de cette conduite du peuple et de l'État envers l'unique foyer de toute science et désire répondre à ces sentiments par des actes — notamment de consolider sa bonne renommée et de rendre plus forte son activité scientifique et pédagogique, afin d'être la fierté du peuple bulgare et un des premiers moyens pour la réussite de sa mission historique.

A Messieurs les professeurs étrangers, je transmets les salutations cordiales de leurs collègues bulgares. A tous les membres du Congrès je souhaite un bon résultat dans leur travail scientifique.

Qu'il nous soit permis, à nous qui sommes des artisans dans la sphère de la science, par un travail assidu et par des succès, de faciliter l'élan de l'humanité vers un bonheur universel.

Discours de M. Franz Dölger (Allemagne)

Ew. Majestät, Eminenz, Excellenzen, Meine Damen und Herren!

Als Vertreter des Deutschen Reiches habe ich die Ehre dem IV. Internationalen Byzantinistenkongresse die Grüße des Deutschen Reiches zu überbringen und seinen Arbeiten den besten Erfolg zu wünschen. Zugleich übermittle ich die Grüße der Universität München und seines byzantinistischen Instituts. Möge der Kongress wie seine Vorgänger dazu beitragen unsere Studien zu fördern zum Nutzen einer erweiterten und vertieften Erkenntnis des byzantinischen Mittelalters und damit zum Nutzen der Erkenntnis der Vergangenheit aller Völker Europas, nicht zuletzt zum Nutzen der Erkenntnis der grossen Geschichte Bulgariens, das uns in so liebenswürdigen Weise in seine Hauptstadt eingeladen hat.

Wenn wir, meine Damen und Herren, in so stattlicher Anzahl von der deutschen Reichsregierung beauftragt worden sind an dieser Tagung teilzunehmen, so mögen Sie daraus ersehen, wie sehr das neue Deutschland, alter Überlieferung getreu, gewillt ist, auch an diesem Werke des Friedens und der Kultur unentwegt mitzuarbeiten. Wir sind entschlossen die Ehre und das

Ansehen, das unser Vaterland bisher in aller Welt genoss, auch auf diesem Gebiete mit allen unseren Kräften in Zukunft zu wahren und zu mehren. Die Einheit, welche Deutschland im Laufe der letzten anderthalb Jahre durch die Tatkraft seines Führers gewonnen hat, soll uns für diese Aufgabe Stärke und Stütze sein; es ist mir ein stolzes Bewusstsein zum erstenmale einem Byzantinistenkongresse nicht nur die Grösse und Wünsche einzelner Länder und Institute, sondern die Grösse und Wünsche des gesamten Deutschen Reiches und Volkes übermitteln zu können.

Wenn so für einen Augenblick der Gedanke zurückschweift zu unseren früheren Tagungen, so gedenken wir in Wehmut dessen, der noch auf dem letzten Kongresse als Führer der deutschen Abordnung unter uns weilte: August Heisenbergs. Wir haben sein Werk nach seinem allzu frühen Tode aufgenommen und denken es fortzuführen in seinem Geiste und im Geiste Karl Krumbachers. So soll das Gedächtnis an ihn auch unsere ganze Mitarbeit an diesem Kongresse beherrschen. Sein Vermächtnis ist es, die von Karl Krumbacher geschaffene Tradition zu pflegen und zu vertiefen. Wir wollen es tun mit deutscher Gründlichkeit und Treue, aber auch mit jener Aufgeschlossenheit für alles Neue und Fruchtbare, mit jener nie alternden stürmischen Jugendlichkeit, die Heisenberg zu eigen war.

Wir sind hier in Sofia keine Fremden. Jahrzehntealte freundschaftliche Beziehungen verbinden uns mit einer ganzen Anzahl bulgarischer Gelehrter, welche zum Teil ihre Ausbildung in Deutschland genossen haben, zum Teil Seite an Seite mit uns an deutschen wissenschaftlichen Unternehmungen mitarbeiten. Dem entsprach unsere herzliche Aufnahme in Sofia durch das Organisationskomitee und durch unsere bulgarischen Kollegen, für die ich auch von hier aus herzlichst danken möchte.

Ich darf die feste Zuversicht zum Ausdruck bringen, dass der Kongress nicht nur zur Erreichung unserer wissenschaftlichen Ziele führen, sondern auch beitragen wird zur Festigung der traditionellen freundschaftlichen Beziehungen zwischen dem bulgarischen und dem deutschen Volke.

Discours de M. Rudolf Egger (Autriche)

Eure Majestät, hochansehnliche Versammlung!

Der Herr Rektor der Wiener Universität hat mich beauftragt, als Vertreter unserer Alma Mater dem gastlichen Lande Bulgarien und dem Kongresse herzliche Grösse zu überbringen. Die byzantinischen Studien, welche uns hier zusammenführen, haben in Wien stets eine Pflegestätte gefunden in der Kunstgeschichte, in der Philologie und bei der speziellen Erforschung des Balkans und Kleinasien. Nach Möglichkeit soll das auch in der Zukunft weitergeführt werden. Die von Österreichern angekündigten Vorträge mögen als Zeichen unseres guten Willens zur Mitarbeit aufgefasst werden. Noch deutlicher würde dieser Wille heute offenbar werden, wenn die Vielen ihren lang gehegten Wunsch, hier teilnehmen zu können, erfüllt bekommen hätten. An Stelle dieser Vielen darf ich vom starken Eindruck

sprechen, den Land und Leute Bulgariens schon bei kurzem Aufenthalt machen: erst frohes Staunen, dann lässt man sich gerne mitnehmen vom spürbaren Drang nach vorwärts und aufwärts, der alt und jung hier beherrscht, vom Geiste der Mannhaftigkeit, der dem Boden hier eignet. Das hat schon in der ersten Glanzperiode des byzantinischen Reiches ein erlauchter Gesetzgeber mit klaren Worten ausgesprochen: ἐκεῖνο τῶν ἀνωμολογημένων ἐστὶν ὅτι περ εἴ τις τὴν Θρακῶν ὀνομάσειε χώραν, εὐθὺς συνεισέρχεται τῇ λόγῳ καὶ τις ἀνδρεία καὶ στρατιωτικοῦ πλήθους καὶ πολέμων καὶ μάχης ἔννοια· ταῦτα γὰρ ἐγγενῇ τε καὶ πάτρια τῇ χώρᾳ καθέστηκεν ἐκείνῃ (Iustinian, nov. 25 ed. Zachariae v. Lingenthal). Wir in Wien haben es längst erfahren an der bulgarischen Jugend, welche unsere Universität auch fürderhin herzlich willkommen heisst.

Discours de M. Henri Grégoire (Belgique)

Sire, Excellence, Mesdames, Messieurs,

Après son formidable voisin, le Reich, après l'Autriche, gracieusement présentée par le plus élégant de ses archéologues, la petite Belgique, par la faveur de l'alphabet, de tous les alphabets, — car le grec, le cyrillique, le latin, le turc ancien et nouveau sont d'accord ici — a l'honneur de poursuivre la série des remerciements internationaux au gouvernement et à la science bulgares qui ont eu, dans cette année de crise, l'héroïsme de rester fidèles à une promesse, faite en des temps plus heureux, et de convoquer, en dépit des troubles politiques et des difficultés économiques, le quatrième congrès des byzantinistes. C'est la première fois, je l'avoue avec confusion, que je me trouve dans cette antique cité, qui a tant de titres à rassembler un concile d'historiens et de philologues, voués à l'étude de l'Empire romain d'Orient et de ses héritiers. La gloire de Sardique, ou Serdique — vous préférez Serdique et vous avez raison — n'est peut-être pas assez connue. Me sera-t-il permis de rappeler que mes modestes travaux ont contribué à enrichir son histoire d'un titre éclatant. Vous n'avez pas célébré, Messieurs, à la veille de l'année 1912 — que devait remplir le bruit de vos armes victorieuses — le seizième centenaire d'un des grands événements de l'histoire du monde. Et c'est pourtant ici, en 311, que Galère expirant, vaincu déjà par le Galiléen, a proclamé, à son lit de mort, pour la première fois, une tolérance complète au profit du christianisme, la veille encore persécuté et bientôt triomphant. Souvenez-vous, au siècle prochain, de l'édit de Sardique, qui a sur le fameux édit de Milan, l'avantage, il est vrai douteux, d'appartenir à l'histoire et non à la légende. C'est encore chez vous qu'un synode célèbre, un tiers de siècle plus tard, vit se heurter les théologies rivales qui se partageaient alors le christianisme vainqueur, mais divisé. Tel fût le rôle de Sardique au premier siècle de l'Empire byzantin. Le concile d'aujourd'hui fera honneur au nom grec de bon augure que vous avez laissé à votre capitale. Car c'est sous le signe de la sagesse, c'est-à-dire de l'entente scientifique et de la pacifique collaboration internationale, que les délégués de tant de pays se réunissent pour enregistrer les progrès faits depuis quatre ans dans le domaine de nos vastes et belles études.

Une admirable émulation a multiplié, ces derniers temps, d'une manière presque prodigieuse, les publications et les trouvailles. Et la Bulgarie a été au tout premier plan des nations qui, poussées par un zèle éclairé, ont tenu à faire connaître les événements qui se sont passés sur leur sol et les monuments que leur génie propre, stimulé par le rayonnement de Byzance, y a créés durant le moyen âge. Notre admiration est acquise à la grande école historique bulgare et à son maître éminent M. Zlatarski, comme à la phalange de vos archéologues, dont les travaux — avouez-le, M. Filov, — ont abouti à des synthèses que plus d'un pays vous envierait. La science bulgare a fait certes tout son devoir. C'est pour nous, byzantinistes occidentaux, une véritable joie de rendre ce véridique hommage à d'admirables travailleurs, et de reconnaître la loyauté scientifique avec laquelle ils soumettent à notre critique désintéressée, leurs hypothèses et leurs théories, d'une hardiesse féconde. Leur tâche était difficile, plus difficile que la nôtre, car s'ils avaient le privilège de se rattacher directement, par la géographie et par une tradition continue, au grand passé que nous étudions, il leur fallait, et il leur faut encore, se dégager de l'intérêt trop actuel de sanglants souvenirs et de contestations trop récentes. C'est pourquoi la collaboration dont ce congrès est l'occasion et le symbole, est si utile au progrès de notre discipline. Les avocats de thèses nationales opposées, mais qui toutes portent en elles une part de vérité vivante, y trouvent des arbitres naturellement impartiaux. Nos revues accueillent avec plaisir ces contradictions parfois ardentes, ces disputes passionnées pour tel ou tel thème byzantin. Elles ont le bonheur de contribuer à l'apaisement en faisant prévaloir des solutions pleinement scientifiques.

Nous autres Belges en particulier, que l'éloignement a rendus oublieux, trop oublieux sans doute, du rôle de nos ancêtres dans vos grandes guerres et qui vous avons pardonné depuis longtemps la mort de Baudouin de Constantinople, qui vous pardonnent même, M. Zlatarski, de n'avoir pas fait la lumière sur la disparition chez vous de ce grand Belge, nous n'avons que l'ambition de mettre au service de l'histoire byzantine au sens le plus large, la tradition (ranimée de nos jours par d'illustres philologues) de nos humanistes universels de la Renaissance. Cet universalisme bien relatif, trop confiné, sauf d'illustres exceptions aux langues dites classiques, nous l'avons élargi encore et nous nous efforçons de créer à Bruxelles, vous le savez, un centre d'études où toutes les langues du proche Orient, indispensables à l'étude des annales byzantines, sont ou seront enseignées. Notre pays possède au moins une des conditions indispensables de la grande recherche scientifique: la liberté. C'est elle qui nous a valu le concours de spécialistes fameux, comme l'autrichien Ernest Stein qui a consacré sa vie à l'histoire, encore si mal connue, des institutions de l'empire d'Orient à toutes les époques. C'est elle qui attire chez nous des hommes comme N. Adontz, dont les études arméno-byzantines sont si riches en résultats nouveaux, Ernest Honigmann, qui travaille à réaliser l'un des principaux *desiderata* de la byzantinologie, un atlas. C'est elle encore qui appelle chez nous le meilleur connaisseur des relations byzantino-turques, M. P. Wittek. Grâce à ses dévoués collaborateurs et à une première équipe de jeunes

élèves, grâce aussi à de nombreuses sympathies internationales, notre ambitieux projet d'un *corpus bruxellense* des historiens byzantins, va recevoir le mois prochain, un commencement de réalisations par la publication de l'édition française mise bien à jour, nous l'espérons, de „Byzance et les Arabes“ du maître Vasiliev. Nous avons droit peut-être à quelque indulgence si l'organisation chez nous, de disciplines nouvelles, débordant si largement le cadre des enseignements traditionnels, ne produit pas instantanément les fruits désirés. Mais qu'au moins le tableau de cette activité, par laquelle nous croyons répondre à des vœux unanimes, prouve à tous nos confrères et spécialement à nos chers hôtes et amis, les vaillants érudits bulgares, combien nous sommes préoccupés d'établir et de maintenir le contact avec eux.

L'hospitalité qu'ils nous offrent aujourd'hui avec une solidarité si cordiale et si magnanime, et dont la dureté des temps décuple le mérite et le prix, a une haute valeur humaine en même temps qu'une valeur scientifique. Ils ont voulu tenacement ce congrès, malgré les raisons de force majeure qu'ils auraient pu nous objecter, et que d'impitoyables financiers leur ont peut-être objectées à eux-mêmes. S'ils ont triomphé, c'est qu'on a compris autour d'eux, au dessus d'eux et même au dessous d'eux, dans la masse si probe et si saine qui est l'espoir de ce pays si laborieux, qu'à cette heure une manifestation scientifique internationale est plus que jamais une manifestation pour les biens suprêmes que l'humanité, malgré les apparences, est décidée à ne plus laisser ravir: *la liberté et la paix*. Tel est le sens du congrès de Sardique, où fut proclamée la tolérance religieuse, de Sardique dont le nom évoque dans ce qu'ils ont de plus parfait, et l'art byzantin, et la pensée antique.

„Такъвъ е смисълътъ на конгреса въ София, дето бѣ провъзгласена религиозната вѣротърпимостъ, въ София, чието име напомня византийското изкуство и античната мисль въ най-хубавитѣ имъ проявления.“

Discours de M. Ejnar Dyggve (Danemark)

Eure Majestät, Hochansehnliche Versammlung,

Als Delegierter der Dänischen Regierung wie auch als Repräsentant des Dänischen Nationalmuseums und der Kgl. Dänischen Kunstakademie habe ich die Ehre, einen Gruss an Bulgarien vom fernen Dänemark zu überbringen. Im Namen meines Landes danke ich dabei für die Einladung zur Teilnahme auf das Herzlichste.

Ich habe erfahren, dass ich der einzige Abgesandte aus Skandinavien bin; diese spärliche Teilnahme von den Ländern im hohen Norden beruht gewiss auf der geographisch weiten Entfernung vom Sitze des Kongresses, entspricht aber keineswegs dem Stärkenverhältniss des kulturellen Einflusses von Byzanz, die sich in einer für die mittelalterliche Geschichte des Nordens grundlegenden Periode geltend gemacht hat. Dieser byzantinische Einfluss hat nicht direkt wirken können, sondern ist den natürlichen Weg über andere Länder gekommen.

Auch in der älteren Architektur Dänemarks sind recht lebhafte Auswirkungen von Byzanz massgebend gewesen, und dieser Einfluss gipfelt im alten Dom zu Ribe. Unter der mächtigen, rein byzantinischen Kuppel dieser ehrwürdigen Kirche hat es der Zufall gewollt, dass der Metropolit Stephan aus Sofia gerade in diesen Tagen an einem feierlichen Gottesdienst anlässlich des internationalen Kirchenkonzils in Dänemark in vollem Ornat teilgenommen hat. Bemerkenswert ist, dass die genannte Kuppel über dem Schneidepunkt der Kreuzarme des Doms zu Ribe das einzige Beispiel bietet, in dem im Norden die grossartigen, architektonischen Wirkungen dieses Hauptmotivs der byzantinischen Baukunst studiert werden kann.

Es war mir ein persönliches Erlebnis, gestern das erste Mal den Dom in Sofia zu sehen, und ich bekam hier wiederum das Korrektiv der grossen, byzantinischen Wirklichkeit zu den Ausklängen in der nordischen Architektur. Durch seinen erhabenen Stil, durch seinen im Raume aufgehenden Reichtum an Farben und durch die diesen grossen, räumlichen Eindruck begleitende Musik hat sich diese Kirche in meiner Erinnerung stark eingeprägt und überzeugte mich zugleich von der Kraft, womit sich das Volk der Bulgaren als berechtigter Erbennehmer der grossen, künstlerischen und geistigen Werte fühlt, die Byzanz zu einem unübertroffenen, allgemeinen Vorbild in der wichtigen Periode, wo die Staaten des modernen Europa sich bildeten, erhoben haben.

Discours de M. Thomas Whittemore (États Unis d'Amérique)

Your Majesty, Your Excellencies, Delegates to the Congress,
Ladies and Gentlemen,

I count it a great honour to be chosen by the Government of the United States of America to be the official representative in Sofia at the Fourth International Congress for Byzantine Studies.

I come not as a stranger. For many years I have studied and worked in archeological fields in Bulgaria and on more than one occasion I have had the pleasure to represent Bulgaria in similar archeological gatherings in America. With all the greater happiness, therefore, I bring the greetings of my Government, the salutations of many Byzantine scholars in America who are unable to attend this Congress, and my own felicitations and feelings of good will to the representatives of all the nations assembled in this distinguished company.

Discours de M. Gabriel Millet (France)

Sire, Excellence, Mesdames, Messieurs,

Qu'il me soit permis, au nom de la Délégation française d'offrir à Votre Majesté l'hommage de notre respect et de notre gratitude, de remercier le Comité d'organisation, le Gouvernement, la Nation toute entière de cet accueil cordial, émouvant, magnifique, où l'on sent toujours vivante une très ancienne

tradition de noblesse et de culture. Notre reconnaissance, et notre plaisir de voir ainsi honorer les études byzantines, de retrouver parmi les organisateurs de ce Congrès, les confrères charmants, savants de haut mérite, dont nous avons éprouvé déjà la sympathie généreuse, de ces sentiments, de bien d'autres encore, vous deviez recueillir l'expression d'une bouche plus autorisée. Le maître illustre de nos études, en France, M. Charles Diehl, devait se trouver à notre tête. Un devoir d'affection l'a retenu loin de nous. Il s'intéresse si vivement à nos travaux, il aurait été si heureux d'être des nôtres, qu'il m'a demandé de vous exprimer ses regrets et je ne saurais mieux faire que de vous lire sa lettre :



Fig. 3. — Le chef de la délégation française, M. G. Millet, prononçant son discours.

Mon cher confrère et ami,

Ce m'est un très grand regret et je vous prie de le dire à nos amis de Sofia, de ne pouvoir assister au quatrième Congrès d'études byzantines. J'y aurais trouvé un intérêt et un plaisir tout particulier. Tout le monde sait quelle place importante tiennent dans l'histoire byzantine, la Bulgarie et ses monuments. Comment, plus d'une fois, soit au temps des grands tzars Siméon et Samuel, soit au temps des Assens, elle sembla capable de disputer à Byzance l'hégémonie des Balkans, et tout ce qui rappelle ces glorieuses périodes de son histoire, les ruines de Pliska, Aboba, les églises de Preslav ou de Messemvria, les fresques de Bořana ou de Tirnovo, pour citer quelques exemples seulement, sont des monuments fameux dans l'histoire de l'art chrétien d'Orient. Tout ce passé de gloire, les savants bulgares l'ont étudié avec une maîtrise admirable. Les beaux travaux historiques d'un Zlatarski ou d'un Moutaftchiev, les belles études de l'histoire de l'art d'un Filov ou d'un Miatev et combien d'autres noms que je pourrais citer, les précieuses

publications de l'Institut Archéologique Bulgare, disent éloquemment ce qu'est la science bulgare et ce qu'elle a fait pour la connaissance de l'histoire nationale et pour l'étude des choses de Byzance.

Je connais ces ouvrages et ces monuments, j'aurais été heureux de voir de mes yeux les seconds et de m'entretenir avec les auteurs des premiers, dont plusieurs me font l'honneur d'entretenir avec moi d'aimables relations. En tout cas, j'ai la certitude que de ce Congrès sortira, comme d'ordinaire, par la collaboration cordiale des savants de toutes nations, des résultats heureux pour les études que nous poursuivons et qui nous sont chères.

Jadis, au palais sacré de Byzance, volontiers, on parlait des „amis bulgares“. Qu'on me permette en ce Congrès byzantin de reprendre cette expression pour saluer de loin et très cordialement ceux que nous sommes heureux d'appeler nos amis bulgares!

Discours de M. André Andréadès (Grèce)

Sire, Excellences, Mesdames, Messieurs,

Le bénéfice peu enviable de l'âge met à la tête de la délégation grecque, composée de spécialistes dans presque toutes les branches de la byzantinologie, un économiste qui ne s'est occupé qu'incidemment de la vie byzantine.

Si limitée que soit sa compétence, il n'ignore pourtant pas les services considérables rendus par les savants bulgares aux études byzantines depuis que, il y a plus de soixante ans, Marine Drinov avait attiré l'attention de ses compatriotes encore irrédimés.

Les trois éminents byzantologues avec lesquels nous avons collaboré à la séance préparatoire d'hier : les professeurs Vassil Zlatarski, Bogdan Filov et Pierre Moutaftchiev, honorent non seulement la science bulgare, mais encore et plus généralement la science balkanique. On peut en dire autant de plusieurs autres, tels que le professeur Yordan Ivanov. Des savants plus jeunes nous garantissent un avenir en tous points digne du présent.

Indépendamment de l'intérêt que les Grecs prennent à un empire dont l'histoire se confond avec l'histoire de leur propre nation, le désir de visiter la Bulgarie fait que malgré une crise économique qui nous aide à mieux comprendre les lamentations de Théodore Prodrome, poète byzantin renommé pour son impécuniosité, la délégation hellénique est particulièrement nombreuse. Tous ses membres tiennent à exprimer leur reconnaissance pour les attentions dont ils ont été l'objet dès leur arrivée.

Celui qui a l'honneur de parler devant vous, a fait jadis en Bulgarie un voyage de plusieurs semaines. Quelques heures lui ont suffi pour constater les progrès étonnants réalisés par ce pays et sa capitale et aussi pour se rendre compte que l'hospitalité bulgare n'a rien perdu de sa cordiale et charmante simplicité.

Qu'il lui soit donc permis de joindre aux respectueux hommages que la délégation grecque soumet à S. M. le Roi Boris III et à Son Auguste Famille et aux remerciements dûs aux organisateurs de notre Congrès les vœux les plus sincères pour la prospérité et le bonheur de la Bulgarie.

Discours de M. Eugène Darkó (Hongrie)

Sire, Mesdames et Messieurs,

J'ai le grand honneur de rendre les plus cordiales salutations et félicitations de l'Académie Hongroise et de tous les organes scientifiques de Hongrie, qui sont par leur délégués représentés ici, au Congrès et surtout au Comité d'organisation du IV^e Congrès international des études byzantines à Sofia.

Les savants bulgares, qui ont préparé très soigneusement et habilement notre congrès parmi les importantes difficultés de nos jours, ont rendu un grand service, non seulement au progrès des études byzantines en général, mais aussi spécialement à l'éclaircissement de la propre histoire du peuple bulgare. L'Etat bulgare, fondation solide des fils belliqueux d'Asparuch à la fin du VII^e siècle, était rattaché par les liens les plus forts et les plus variés de la vie culturelle et politique à l'état voisin de Byzance pendant toute la durée de son existence. Cependant la Bulgarie ne jouait pas absolument le rôle d'un client épuisant et soutenu, qui recevait toujours les bienfaits de son patron, en entrant dans la sphère de la culture chrétienne byzantine et de tous ses rayonnements splendides. Au contraire, l'état bulgare médiéval a protégé très souvent et même aux plus dangereux moments, l'empire byzantin au moyen d'une aide très bienvenue et très respectable, il a coopéré très énergiquement à repousser le danger arabe au commencement du VIII^e siècle, à la restauration de l'empire pendant l'ère des Lascarides et Paléologues et ainsi il a rendu les plus efficaces services pour la conservation de l'empire et de la culture byzantine. Les forces militaires et politiques de l'état bulgare ne pouvaient rester sans influence sur l'empire byzantin, particulièrement en ce qui concerne l'influence de cet art asiatique, qui était connu et exercé par les Protobulgares déjà dans leur patrie ancienne au nord du Caucase et qui pouvait prêter quelques motifs curieux par l'intermédiaire des bulgares aussi à l'art byzantin.

Beaucoup de ces éléments de la culture médiévale bulgare proviennent d'une origine commune avec la culture médiévale hongroise, en ce qui concerne les produits de l'influence byzantine. D'ailleurs, relativement aux éléments touraniens, que s'étaient appropriés les deux peuples dans leur patrie ancienne où ils demeuraient tous les deux dans le voisinage pendant plusieurs siècles. C'est le sentiment de l'origine commune et des analogies historiques des deux nations, qui rend un sens tout à fait exceptionnel aux vœux sincères, que font tous les organes scientifiques de Hongrie pour le bon succès du IV^e Congrès des byzantinologues à Sofia.

Discours de M. S. G. Mercati (Italie)

Maestà, Eccellenze, Signore e Signori,

Chi assistette ai precedenti congressi internazionali di studi bizantini ha potuto rilevare con quanto amorevole e fervido interessamento gli Stati Balcanici favoriscano gli studi e preparino i congressi di bizantinologia, che toccano

si da vicino i loro sentimenti nazionali e culturali. Infatti la civiltà e l'arte bizantina hanno avuto per questi stati una così fondamentale importanza, che è impossibile occuparsi di essi senza tenere nella debita considerazione il fattore bizantino, elemento essenziale del loro sviluppo. Se voi balcanici, accorsi tanto numerosi, potete dire di compiere un dovere nazionale, oltrechè un omaggio alla scienza, lo stesso possiamo asserire, benchè in rapporto più ridotto, noi delegati dell' Italia, per la quale in alcune epoche e per qualche regione la storia bizantina forma parte integrale di qualche capitolo di storia patria. Ciò è chiaramente manifesto, quando si rifletta ai numerosi e imponenti monumenti bizantini disseminati sul suolo italiano da Ravenna e da Venezia sino alle Calabrie e alla Sicilia, alla dovizia di manoscritti greci conservati nelle biblioteche (non posso passare sotto silenzio il codice miniato della versione bulgara della cronaca di Costantino Manasse, magistralmente illustrato dal nostro attivissimo segretario Prof. Filov), all' influsso del diritto bizantino nella nostra storia giuridica, alla larga parte che Bizanzio ha avuto nella nostra storia religiosa e politica, nelle vicende del commercio nel Levante e negli splendori del nostro rinascimento: quando in fine si rifletta che la lingua greca e la liturgia bizantina sopravvivono in alcuni villaggi della penisola Salentina e delle Calabrie. Però, mentre che l'elemento longobardo e il normanno sono passati senza lasciare traccia viva nell' Italia meridionale, la lingua greca vi è ancora parlata e il rito bizantino vi si celebra tuttora seguito con divozione da una popolazione tenace delle tradizioni dei suoi padri: esempio caratteristico della tenacità della tradizione bizantina nelle penisole balcanica e italica. Ma di fronte a queste ragioni storiche particolari (quasi direi egoistiche) stanno ragioni superiori, universali. Dinanzi a tanto splendore della potenza e dell' arte, l'animo dell' erudito è compenetrato dall' alito della divina intuizione, la scienza si fa sentimento estetico, la storia assume la visione simultanea della politica, del diritto, della religione e dell' arte. Quali tesori potevano mai frugare tra le rovine del Campidoglio e del Foro Romano i due maggiori artisti fiorentini del rinascimento, il Brunelleschi e il Donatello, se non le forme antiche dell' arte, che transformate dal genio dovevano ispirare le nuove creazioni? Non molto diversamente hanno oprato quegli architetti e quei pittori, in gran parte ignoti, che su questo suolo balcanico hanno trasportato e rinnovato le tradizioni dell' arte bizantina, che avemmo agio di contemplare nei precedenti congressi e che ammireremo anche nell' ospitale terra bulgara nei prossimi giorni. E questa la potenza animatrice, come della Vecchia, così della Nuova Roma: il fascino delle sue istituzioni, delle sue rovine silenziose e pur tanto eloquenti.

Che poi siano qui rappresentati anche paesi e nazioni lontane, che con Bizanzio ebbero relazioni meno strette o non ne ebbero affatto, si deve, oltre che al fascino irresistibile che l'arte e la civiltà bizantina esercitano su quanti una volta le avvicinano, anche al carattere di universalità che, come la chiesa e l'impero in Occidente, hanno in certo modo rivestito anche l'impero e la chiesa d'Oriente. Certe questioni e certi ordinamenti bizantini, che parevano morti e sotterrati, sono ridivenuti d'attualità, come l'ordinamento corporativo del *Libro del Prefetto*, il regime fiscale dei monopoli e così di seguito. Ma non seguito,

per non fraudare il tempo riservato agli altri delegati e termino porgendo il saluto augurale dell'Italia per il felicissimo esito del Congresso. È già di lieto augurio che il Congresso si inauguri sotto gli auspici di sovrani, che rappresentano il felice avvicinamento di popoli per lungo tempo divisi. Mi sia permesso di ripetere qui all'augusta presenza di Vostra Maestà l'augurio espresso in un epitalamio d'ignoto autore bizantino che si conserva in un codice della Vaticana, per le nozze di uno Zar di Bulgaria con una principessa bizantina:

Ἐξ αὐτανάκτων κραταιῶν, βασίλισσα, προήλθες,
ἐκ παγκοσμίων συνδεσμῶν καὶ θεαυγῶν ἡλίων.
περιφεγγής, περικαλλής ἐξέλαμψας σελήνῃ
ἀπὸ λειμῶνος εὐανθοῦς καὶ θείου παραδείσου.
ναὶ γὰρ θεοῦ παράδεισος ταῖς ἀρεταῖς εὐώδης.
οἱ σοὶ πατέρες βασιλεῖς· εὖοσμον ἄνθος ἔφυς.
τί γοῦν ἐναπολέλειπτο πρὸς ἄκραν εὐτυχίαν;
ἐφάμιλλός σοι σύζυγος, τρισευγενής, ὥρατος.
τούτῃ συζεύγνυσι θεός, τούτῃ καλῶς συνδέει.
λόγος γὰρ οὕτω παλαιός καλῶς ἠκριβωμένος,
ὥς ὁ θεὸς τὸν ὅμοιον ἄγει πρὸς τὸν ὅμοιον.
ἀλλὰ μὴ δύνοιτέ ποτε, λάμπετε δ'εἰς αἰῶνα,
ὁ κράτωρ κάλλιστος Βορίς καὶ βασίλις Ἰωάννα (Ἀσάν — Εἰρήνῃ Cod.).

Discours de M. Wolslaw Molé (Pologne)

Sire, Mesdames et Messieurs,

Au nom du Gouvernement Polonais, de la Délégation polonaise au Congrès, de l'Académie Polonaise des Lettres et des Sciences et de l'Université de Cracovie, j'ai l'honneur de saluer le IV^e Congrès des études byzantines et de lui adresser nos vœux les plus affectueux et les plus ardents: puissent les travaux du Congrès être couronnés des résultats les plus heureux et les plus efficaces.

La Pologne appartient, par sa civilisation et sa religion, par les vicissitudes de son histoire et les sentiments de son peuple, aux territoires de l'Europe qui ont subi l'influence décisive de la civilisation occidentale, romaine et romane, de Rome et de Paris. Néanmoins, la situation géographique de notre pays ne nous permet pas — et ne nous a jamais permis — de nous désintéresser du développement de la civilisation byzantine, d'autant plus que les provinces orientales de la République ont puisé largement dans les trésors religieux et artistiques de l'ancienne Byzance. Les rapports intellectuels entre la Pologne et l'Est et le Sud-Est de l'Europe ont été toujours très importants et ont laissé des traces ineffacées sur la terre de l'État polonais. En voici un exemple, et des plus significatifs: les monuments de la peinture byzantino-russe qui ornent la cathédrale du château royal de Cracovie. Il est donc clair que la science po-

lonaise ne perd pas de vue le progrès de la byzantinologie, y collabore activement et est décidée à redoubler ses efforts dans ce domaine.

Le IV^e Congrès des études byzantines s'est réuni dans la capitale de la Bulgarie. Les Polonais sont venus à Sofia heureux de pouvoir revoir et admirer encore une fois la terre et la nation auxquelles les lient des sentiments d'amitié sincère et de fraternité chaleureuse — sentiments d'autant plus vifs que nous n'avons pas oublié l'épopée chevaleresque et héroïque du roi de Pologne, Władysław Warneńczyk, qui a trouvé une mort glorieuse sur le champ de bataille bulgare. C'est le devoir de notre cœur de profiter de cette occasion pour adresser au Souverain de la Bulgarie et à toute la nation bulgare des hommages respectueux et profonds. Puissent les travaux du IV^e Congrès des études byzantines contribuer à maintenir intacts et à resserrer encore les rapports amicaux et intimes de la Bulgarie et de la Pologne.

Discours de M. G. Baș (Roumanie)

Sire,

Que Votre Majesté veuille bien me permettre, au nom des participants roumains à ce IV^e Congrès des études byzantines de lui présenter, avec nos sincères hommages, l'expression de notre très profond respect.

Messieurs les Ministres, Monsieur le Président,

Ce m'est un agréable devoir de remercier le gouvernement et les savants bulgares pour l'invitation dont nous avons été l'objet, et nous ajoutons à nos remerciements tous nos vœux pour la prospérité de la Bulgarie. C'est avec un grand contentement que nous saluons le commencement des travaux de cette réunion, la quatrième depuis que le cycle de ces conférences sur les études byzantines s'est ouvert, conférences dont l'utilité — je dirais même, le besoin — s'avère toutes les fois plus considérable et justifie tous les jours l'initiative qui les a fait naître.

En effet, Messieurs, si pour le progrès des études qui nous intéressent, il serait banal de relever cette nécessité, pour nous autres vos voisins, comme pour tous les peuples de ce Sud-Est européen, elle apparaît encore plus grande. Toutes ces régions, au point de vue de la culture byzantine et de son héritage ont formé au cours de nombreux siècles, une seule entité et il est impossible d'étudier, d'une façon systématique, cet art et cette culture dans les limites étroites des états modernes. Une collaboration aussi constante que possible, fraternelle et loyale, entre nous tous, un échange continu des résultats acquis peuvent seuls nous mener dans la voie du progrès de ces études qui nous sont chères.

Voilà pourquoi, Messieurs, vos voisins roumains saluent avec le plus grand plaisir ce congrès et sont persuadés d'avance de sa réussite.

Discours de M. Miloš Weingart (Tchécoslovaquie)

Sire, Monsieur le Président, Messieurs les Ministres,
Mesdames, Messieurs!

J'ai l'honneur de saluer cette illustre assemblée en ma qualité de délégué officiel de la République Tchécoslovaque et de représentant de la Société scientifique royale tchèque de Prague, de l'Institut slave de Prague et particulièrement de sa commission byzantologique, qui publie les „Byzantinoslavica“.

Le Gouvernement de la République Tchécoslovaque a accepté avec empressement l'invitation, que lui a faite le Gouvernement royal bulgare de, prendre part au présent congrès; et les sociétés savantes et les universités tchécoslovaques ainsi que les savants de notre pays manifestent aussi la vive satisfaction que leur a causée l'activité organisatrice de leurs collègues bulgares. La délégation tchécoslovaque représentant l'université Charles IV de Prague, l'université Masaryk à Brno et l'université Komenský à Bratislava l'Académie tchèque des sciences et des arts à Prague, la Société scientifique de Bohême et l'Institut slave à Prague, la Société scientifique de Šafařík à Bratislava et les organisations savantes russes, c'est-à-dire: Le Groupe académique russe, l'Association des savants, l'Institut Kondakov et la Société historique russe, tous à Prague, saluent le développement international des études byzantines manifesté par le présent Congrès, et nous nous efforçons de notre mieux de participer à cette grande œuvre scientifique commune.

Nous remercions chaleureusement le Gouvernement royal bulgare et les représentants de la science bulgare, surtout le Comité organisateur du présent Congrès, d'avoir eu le courage d'organiser — malgré les lourds soucis de l'heure présente — cette grande manifestation internationale de collaboration intellectuelle, et nous leur exprimons aussi notre gratitude d'avoir été invités à y prendre part.

Enfin, qu'il me soit permis, en ma qualité de savant tchèque, de témoigner ma vive sympathie à la science historico-philologique bulgare, dont j'ai suivi depuis ma jeunesse avec admiration et avec amour l'ascension énergique et la grande activité systématique de publication. Il y a plus de vingt années que j'ai vu votre capitale pour la première fois. Maintenant, j'admire avec joie le grand progrès, les succès et les efforts d'un travail inoubliable.

Je souhaite ardemment que les relations scientifiques traditionnelles bulgaro-tchèques, consacrées par toute une suite de noms qui nous sont chers depuis Dobrovský, Šafařík et Konstantin Jireček, soient renforcées par le congrès, pour le plus grand bien de la collaboration intellectuelle de nos deux pays slaves, de ma patrie et de la belle Bulgarie.

Discours de M. Ferdo Šišić (Yougoslavie)

Sire, Mesdames, Messieurs,

Je suis particulièrement heureux de transmettre à l'honorable assemblée du IV^e Congrès international des études byzantines les sincères salutations de la délégation yougoslave (de Belgrade, Zagreb, Ljubljana, Split, Sarajevo et Skoplje). Les chaleureux et fraternels sentiments que le peuple yougoslave nourrit pour le peuple bulgare ne sont pas ignorés: étroitement liés par un sang nettement slave, de même que rattachés à la vie chrétienne et aux marques d'une civilisation entièrement commune, datant du IX^e siècle, les nations voisines conquièrent ensemble après de nombreuses vexations, leur affranchissement, grâce à la grande Russie slave.

La délégation yougoslave ne cessant pas de poursuivre la même route de sentiments cordiaux envers son voisin et frère bulgare, souhaite au IV^e Congrès international des études byzantines le meilleur aboutissement dans ses travaux.

Le dernier orateur de la séance d'ouverture était M. Alexandre Vasiliev qui a pris la parole au nom des savants russes à l'étranger pour exprimer les sentiments de ses compatriotes.

V. Séances plénières; résolutions

La première séance plénière qui a eu lieu le 12 septembre dans la grande salle de l'Académie des Sciences sous la présidence de MM. Gabriel Millet et Silvio Mercati, a été honorée de la présence de S. M. le Roi Boris. M. Gabriel Millet, premier président, avant de donner la parole aux orateurs inscrits à l'ordre du jour (voir plus haut p. 11), a prononcé l'allocution suivante:

Sire, Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

Notre Comité m'a fait un grand honneur et j'en sens d'autant plus le prix que la présence de Votre Majesté, dont les attentions exquisés ont touché tous les cœurs, rehausse l'éclat de notre réunion. Sans doute, Monsieur le Président, souhaitez vous d'entendre l'un des plus anciens parmi les membres de ce Congrès évoquer l'époque héroïque des études byzantines. A mes débuts, il y a plus de 40 ans, les byzantinistes se comptaient sur les doigts: Schlumberger, Kondakov, Uspenskij, Bury, Gelzer, Krumbacher, dont nous ne pouvons séparer son continuateur, Heisenberg, si vivant à notre dernier Congrès, si près de nous, autant de maîtres illustres, qui nous ont découvert les divers aspects de la civilisation byzantine, ses vertus militaires, sa haute culture, la richesse de son histoire, la noblesse et la majesté de son art. D'autres m'ont précédé de quelques années dont nous admirons la féconde carrière: Diehl, dont la plume charmante fait revivre à nos yeux les figures attachantes de la Société Byzantine; Strzygowski, dont la puissante synthèse élargit sans cesse notre horizon, Delehayé, le maître de l'hagiographie, dont la critique sereine, élégante, poursuit sans répit la supercherie de la légende; Dalton, Hesselring, Ajmalov. Vous le voyez, le compte est vite fait. Que les temps sont changés! Nous sommes aujourd'hui si nombreux que notre sage Comité nous mesure la parole, sans succès d'ailleurs et qu'il faudrait rogner encore nos vingt minutes ou dédoubler nos sections, si tous étaient venus. Nous n'avions alors que deux périodiques. De nouvelles étoiles se sont levées, à Bruxelles, à Rome, à Athènes, à Prague, en Yougoslavie, en Roumanie et dans cette délicieuse cité qui nous fait aujourd'hui un accueil cordial et charmant.

Pourquoi, en moins de cinquante ans, notre jeune discipline s'est-elle si richement épanouie? Pourquoi nos livres atteignent-ils parfois des prix indiscrets? C'est que pour nous tous, Byzance n'est pas seulement un objet de science. Nous la trouvons dans notre passé. Nous lui savons gré de nous avoir

consacré les legs de l'Antiquité, la pensée et l'idéal de la Grèce, le droit romain, d'avoir su concilier la claire raison de la civilisation méditerranéenne et le profond sentiment religieux de l'Orient, d'avoir contribué à transmettre aux nations de l'Europe ce double flambeau : aux unes la culture, aux autres la culture et la foi.

Aussi nous retrouvons-nous dans nos Congrès chaque fois plus nombreux, plus fiers de notre œuvre, plus confiants dans notre avenir et cette joie réconfortante nous la devons aujourd'hui à des confrères aimés et respectés, qui ont su apporter à ce grand travail scientifique une contribution excellente. Qu'ils en soient remerciés.

Notre famille n'est pas ici au complet. Beaucoup de nos anciens n'ont pu venir. Tous, nous le savons, suivent nos travaux avec un vif intérêt. Il en est



Fig. 4. — La première séance plénière du Congrès ; au premier plan, de droite à gauche, le Président de l'Académie des Sciences M. L. Milétitch, S. M. le Roi Boris III, le Recteur de l'Université M. L. Dikov, le Ministre de Tchécoslovaquie M. P. Maxa, le Ministre de Belgique M. M. Cuvelier.

trois, trois noms illustres, qui nous furent tous fidèles et qui ont pensé particulièrement à nous. Strzygowski devait prendre la parole aujourd'hui. Diehl et Iorga nous ont adressé des messages de félicitations. Iorga fut l'initiateur de nos congrès. Il nous reçut, il y a dix ans, à Bucarest avec une bonne grâce, une générosité dont nous conserverons toujours le souvenir. En ce dixième anniversaire, sa présence nous eût été très agréable. A tous les trois, notre Comité, si vous voulez bien l'y inviter, sera heureux d'envoyer par un télégramme l'expression de nos regrets et de notre admiration. Vous voudrez bien, j'en suis sûr, le prier aussi d'exprimer par lettre les mêmes sentiments à nos autres anciens dont

nous regrettons l'absence. Voici les noms que je me permets de vous proposer : MM. L. Bréhier, J. Gay, J. Bidez, H. Delehay, P. Peeters, O. Dalton, D. Hesselting, A. Ehrhard, D. Ajnalov et V. Bénéchévić.

Cette proposition a été acceptée à l'unanimité par l'assemblée.

La seconde séance plénière qui a été en même temps la séance de clôture du Congrès, a eu lieu le 15 septembre, également dans la grande salle de l'Académie des Sciences, sous la présidence de MM. Alexandre Vasiliev et Fr. Dölger. Après la lecture des communications mises à l'ordre du jour (voir plus haut p. 11), on a procédé au vote des propositions et des résolutions.

Le président M. Fr. Dölger prie MM. les congressistes de prendre la parole d'abord au sujet de la proposition formulée par M. V. Bénéchévić dans la communication qui vient d'être lue, proposition relative à la publication d'un *Corpus scriptorum juris graeco-romani*.

M. Ferrari dalle Spade est d'avis qu'il faut consulter à ce sujet l'Académie Hellénique des Sciences laquelle, conformément à la décision prise par le troisième congrès, a été chargée de préparer l'édition des „basiliques“.

M. A. Andréadès regrette de ne pas voir assister à cette réunion une personne compétente qui puisse dire où en sont les travaux préparatoires relatifs à l'édition des basiliques. M. Andréadès fait ressortir en même temps les grandes difficultés qui devront être surmontées pour pouvoir réaliser une aussi vaste entreprise.

MM. C. A. Spulber et S. G. Mercati trouvent que, pour pouvoir mener à bien cette entreprise, il faut qu'on désigne un comité permanent qui prenne à sa charge l'exécution de toutes les résolutions du Congrès.

Le président M. Fr. Dölger fait remarquer que l'élection d'un tel comité est prévue à l'ordre du jour de la séance d'aujourd'hui et formule à nouveau la proposition de M. V. Bénéchévić, qui a été adoptée à l'unanimité par l'assemblée et renvoyée au comité permanent aux fins d'exécution.

M. H. Grégoire communique que les sections historique et philologique ont examiné et adopté deux propositions : l'une de M. K. Amantos relative à la recherche et à l'étude des documents officiels concernant la situation des communautés chrétiennes à l'époque turque, l'autre de M. G. Anagnostopoulos relative à la publication d'une grammaire historique du grec médiéval. Au sujet de la proposition K. Amantos la section historique a décidé de constituer un comité pour la recherche et l'étude des documents officiels concernant la situation des communautés chrétiennes à l'époque turque du XI^e au XIX^e siècles. Ce comité préparatoire, composé de MM. les professeurs H. Grégoire (Bruxelles) et K. Amantos (Athènes), du R. P. Laurent (Stamboul) et de M. P. Wittek (Bruxelles), s'est mis d'accord sur la marche à suivre et propose à l'approbation du Congrès les points suivants :

I. Création d'un Comité permanent sous la présidence de M. H. Grégoire assisté du R. P. Laurent en qualité de vice-président, de M. Wittek, comme secrétaire et d'un délégué de chaque nation intéressée.

II. Désignation de l'Institut Oriental de Bruxelles comme siège du Comité; centralisation des recherches remise aux soins de M. Wittek, secrétaire.

III. Les délégués de chaque nation s'engagent à recueillir tous les documents officiels délivrés par les anciennes autorités turques, à charge pour eux de les transmettre au siège central.

IV. Rapport devra être fait au prochain Congrès sur l'état des travaux entrepris.

Cette proposition a été approuvée par l'assemblée.

M. H. Grégoire prie M. V. Béchévliev de donner lecture de la proposition G. Anagnostopoulos dont voici le texte :

„Nous avons déjà l'histoire de la littérature byzantine, l'histoire de l'art byzantin, de bons ouvrages d'histoire byzantine; nous n'avons pas encore — et il n'est pas à espérer que nous aurons bientôt — la grammaire historique du grec médiéval. Les difficultés, vous les savez bien: nous n'avons malheureusement pas de textes qui reflètent, avec quelque exactitude, le grec byzantin parlé avant le XI^e ou plutôt avant le XII^e siècle. Les éléments de la langue byzantine courante, que nous rencontrons dans les textes antérieurs mêlés avec une foule d'éléments archaïques, ne sont pas suffisants pour nous faire une idée complète de l'histoire du grec byzantin commun“.

„Outre cette difficulté, il y en a une autre: c'est que nous n'avons pas encore — sauf quelques exceptions — de bonnes éditions critiques des auteurs byzantins auxquelles on pourrait se fier pour des travaux linguistiques“.

„Pour combler — dans la mesure du possible — les lacunes que l'on rencontre dans la tradition du grec médiéval courant, nous sommes par conséquent obligés de recourir à deux sources indirectes: d'une part au grec ancien et moderne, d'autre part aux éléments que d'autres langues ont empruntés au grec byzantin“.

„L'étude du grec moderne et de ses dialectes — qui ne sont que du grec médiéval évolué — a déjà fait, sous la forte impulsion de M. le professeur G. Hatzidakis, des progrès considérables. Plusieurs dialectes sont étudiés d'une façon plus ou moins précise. Le grand *Dictionnaire historique du grec moderne* a déjà commencé à paraître; *l'Atlas linguistique de la Grèce*, dont la préparation a été récemment décidée par l'Académie d'Athènes — sur la proposition de mon collègue M. Amantos — ne tardera pas, je l'espère bien, à être élaboré. Ces grands instruments linguistiques assureront à la dialectologie néogrecque une base scientifique solide, dont ne manquera pas de profiter l'histoire du grec médiéval“.

„En ce qui concerne les mots et autres éléments empruntés par d'autres langues au grec médiéval, nous avons déjà de bons travaux. Tout récemment, un savant danois, le professeur Sandfeld a publié un livre intéressant sous le titre *Linguistique Balkanique* (Paris 1930). Mais ces travaux sont encore loin d'être complets et d'avoir la précision désirable à tous les points de vue“.

„Il n'est pas nécessaire d'insister sur le profit, qu'auraient à tirer de ces études non seulement l'histoire et la grammaire du grec médiéval, mais en même

temps l'histoire de la civilisation byzantine et de celle des pays qui sont entrés en contact plus ou moins étroit avec le monde et la civilisation byzantins“.

„C'est pourquoi il est à souhaiter qu'une commission de savants compétents soit nommée pour organiser les travaux à faire, pour en élaborer un plan systématique et indiquer les moyens de sa réalisation“.

Personne ne prenant la parole au sujet de cette question, M. Grégoire propose qu'elle soit renvoyée au Comité permanent. L'assemblée accepte.

M. N. Okunev donne lecture de la proposition suivante qui a été distribuée deux jours auparavant aux congressistes :

„Tous les byzantinistes, quelle que soit leur spécialité, n'ignorent pas l'importance du rôle que la ville de Constantinople avait joué dans la formation et l'évolution de la civilisation byzantine. Or, comme chacun de nous le sait, le sol de l'ancienne capitale byzantine n'a jamais fait l'objet d'une exploration systématique. Il est temps que la question des fouilles et de l'exploration détaillée des vestiges de l'ancienne Byzance soit posée dans toute son ampleur et résolue aussitôt que possible, d'autant plus qu'on parle d'un projet de travaux d'urbanisme à grande échelle à Istanbul, ce qui pourrait avoir comme suite la disparition de cette couche du sol qui contient tant de restes précieux du passé byzantin. Je pense que nul n'est mieux autorisé d'organiser et de mettre à exécution le projet que j'ai l'honneur de vous proposer, que le Congrès International des études byzantines. Il n'y a pas de nos jours de peuple au monde qui fût capable de s'engager à lui seul dans une telle entreprise. Le nombre des byzantinistes compétents, d'autre part, est forcément limité, et il nous importe d'unir nos forces.“

„Je propose donc de former un comité qui réunirait les byzantinistes les plus autorisés de tous les pays. Ce comité serait chargé des fonctions suivantes :

1. De solliciter l'autorisation du Gouvernement turc de procéder à des fouilles, de fixer, de commun accord avec les autorités et les savants turcs, les conditions dans lesquelles seront conduits les travaux, et d'en surveiller la marche.

2. De procurer les moyens nécessaires à l'accomplissement des travaux, et d'en contrôler le fonctionnement.

3. De procéder à l'élection d'un comité exécutif composé de spécialistes et d'en contrôler le fonctionnement.

4. De procurer les moyens pour subvenir aux frais de la publication des résultats des travaux du comité.“

„Outre cela, je propose de procéder sur le champ à la nomination provisoire des principaux membres du comité exécutif projeté, afin que, en cas de résultat favorable des pourparlers avec le Gouvernement turc, ce comité eût la possibilité de se mettre à l'œuvre sans délai. Ce comité aurait à sa charge d'élaborer un plan général et détaillé des travaux, d'étudier les textes relatifs aux monuments et à la topographie de l'ancienne Constantinople et de procéder

à la formation, tant scientifique que technique, des personnes qui seront chargées des travaux."

"Je suis convaincu que l'intérêt que nous portons tous aux problèmes de l'archéologie byzantine et l'énergie qui, je l'espère, ne nous manquera pas, nous aideront à surmonter toutes les difficultés inévitables sans doute, et à mener à bonne fin l'œuvre grandiose dont je vous invite à prendre l'initiative."

"Je ne doute point que le Gouvernement turc actuel, éclairé et ami du progrès, comprendra toute la portée scientifique de cette entreprise et ne manquera pas de prendre en considération tous les avantages que la ville d'Istanbul tirera de l'exploration de ces antiquités. En outre, les archéologues turcs ne manqueront sûrement pas de partager notre intérêt et ne se refuseront pas à collaborer avec les savants étrangers. Je suis convaincu que les gouvernements de toutes les nations civilisées du monde entier, toutes les institutions scientifiques, ainsi que tous les amis des études byzantines ne resteront pas indifférents à notre entreprise, et voudront bien contribuer à sa réalisation."

"J'ai l'honneur de proposer au Congrès de prendre entre ses mains l'exploration systématique du sol et des monuments de l'ancienne Byzance, en jetant ainsi les bases d'une œuvre qui sera appelée à ouvrir les voies nouvelles à notre science et nous vaudra, je n'en doute pas, la reconnaissance des futures générations de byzantologues."

Le président M. Fr. Dölger remercie M. Okunev de sa proposition faite très à propos et prie les congressistes de prendre la parole.

M. G. de Jerphanion soutient la proposition de M. Okunev tout en trouvant qu'elle devra être réalisée le plus tôt possible parce que, vu l'avancement des travaux d'urbanisme à Stamboul, l'étude des monuments byzantins se trouvant sous la terre, devient de plus en plus malaisée. Il propose que cette question aussi, soit renvoyée au comité permanent. L'assemblée accepte.

M. St. Romanski, de la part de la section „Byzance et le Monde slave“, donne lecture de la proposition suivante relative à une édition critique et commentée des sources concernant la vie et l'œuvre des saints slaves Cyrille et Méthode:

Mesdames et Messieurs,

"Dans la section „Byzance et le Monde slave“ nous nous sommes occupés entre autres, vu les conférences magistrales de Messieurs Weingart et Pogorélov, de la question d'une édition critique et commentée des sources concernant la vie et l'œuvre des saints slaves Cyrille et Méthode. On connaît la grande importance que lesdites sources ont, tant pour les études slaves que pour les études byzantines pures. Les relations byzantino-slaves trouvent sans doute leur plus belle manifestation dans l'œuvre des deux apôtres slaves. C'est pourquoi ladite section a accepté à l'unanimité de proposer au Congrès d'adopter la résolution suivante:

"Prenant en considération le manque d'édition satisfaisante des sources sur la vie et l'œuvre des deux frères slaves Cyrille et Méthode également im-

portantes pour les études slaves et les études byzantines, le IV^e Congrès international des études byzantines à Sofia décide d'entreprendre une édition critique et commentée complète des dites sources dont l'élaboration sera confiée à une commission constituée comme suit: MM. Weingart et Fr. Dvorník (Prague), V. Pogorélov (Bratislava), M. Kos (Ljubljana), J. Swienizkyj (Léopol), M. Popruženko et St. Romansky (Sofia). Le Congrès espère que, s'assurant la collaboration de tous les savants qui peuvent lui être utiles dans cette œuvre, la Commission ainsi nommée pourra préparer cette édition jusqu'au congrès prochain et que l'Académie des sciences bulgare qui a montré une si grande hospitalité au Congrès, en assumera la publication".

"Faisant cette proposition au nom de la section „Byzance et le Monde slave" je ne doute pas qu'elle sera acceptée par le Congrès".

La proposition a été acceptée par l'assemblée.

M. Fr. Dölger, président, propose, d'accord avec le bureau du Congrès, de constituer un Comité permanent qui devrait se charger de l'exécution des résolutions prises par le Congrès. L'assemblée a approuvé cette proposition et a décidé que le Comité soit composé pour le moment de 10 membres représentant les pays, dans lesquels des congrès byzantins ont déjà siégé, les pays qui ont offert leur hospitalité pour les prochains congrès, et les pays où existent d'importants centres d'études byzantines. De cette manière le Comité sera composé des représentants des pays suivants: Roumanie, Yougoslavie, Grèce, Bulgarie, Italie, Hongrie, France, Allemagne, Belgique et Tchécoslovaquie. Les services du secrétariat seront assumés par les délégués de la Bulgarie et de l'Italie.

M. H. Grégoire propose que le bureau du Congrès exprime au Gouvernement turc la gratitude du Congrès, pour le concours qu'il a prêté et prêté toujours à l'étude des monuments byzantins se trouvant en territoire turc. Cette proposition a été approuvée.

La parole est donné à M. S. Mercati qui, au nom du Gouvernement italien, propose que le prochain congrès soit convoqué en Italie, prononçant le discours suivant:

"Molti dei congressisti qui presenti, che parteciparono al III^o congresso di Atene, ricorderanno che quando il Prof. Protič rappresentante del governo di Bulgaria fece la proposta che il successivo congresso fosse convocato a Sofia, il rappresentante del governo italiano, Onorevole Prof. Pace, avanzò l'invito per il V^o congresso di studi bizantini da celebrarsi in Italia in epoca da destinarsi; ricorderanno ancora che l'assemblea approvò entusiasticamente le due proposte. Si iscrisse così una ipoteca, alla quale però l'Italia era disposta ad attribuire non un valore e un significato rigorosamente giuridico, ma il significato più simpatico ed amichevole che hanno le *επιθυμίες* o esortazioni dell' antico lirico greco. L'Italia sarebbe stata pronta a cancellare l'ipoteca, qualora un' altra nazione avesse, come da prima sembrava, manifestato il desiderio che il quinto congresso si tenesse nella sua capitale. Alludo all'Ungheria, circa la quale una lettera del Comitato

organizzatore al Delegato, On. Pace, ci rendeva edotti: „que la délégation hongroise fera une proposition pour que le V^e ou le VI^e Congrès ait lieu à Budapest“. Essendo stata interpretata la frase il V^o o VI^o come un modo garbato di esprimere un desiderio senza mettere l'interpellato nella condizione di rispondere con un rifiuto, venni a Sofia col mandato di aderire alla proposta ungherese, compiendosi in tal modo un atto di amichevole deferenza verso una nazione, la quale, finitima agli stati balcanici, che hanno goduto delle primizie dei congressi bizantini, tanto interessamento dimostra per gli studi bizantini“.

„Se non che giunto a Sofia, dalle conversazioni con la delegazione ungherese è venuto in chiaro che l'Ungheria non intendeva intaccare i diritti acquisiti dell'Italia, ma soltanto accendere un'altra ipoteca per il VI^o Congresso. Non resta quindi altro che dare esecuzione agl'impegni ed ai privilegi assunti con la prima ipoteca“.

„Il Delegato Italiano dichiarò, che il V Congresso sarebbe *suis generis*, cioè un congresso ambulante, che comincerebbe i suoi lavori a Venezia per terminarli in Sicilia, passando per Ravenna e Roma. Come e fino a qual punto sarà attuato questo programma, sarà lasciato al comitato direttivo del futuro congresso. Qui m'importa solo di rilevare come la proposta del Delegato Italiano fosse spontaneamente balenata alla sua fantasia dalla visione della mole e della massa dei monumenti bizantini disseminati da un capo all'altro della nostra Penisola. Pertanto, lasciando che essi parlino in mia vece, vi dico: Più che la mia voce fioca e rauca, ascoltate la voce poderosa di questi monumenti, quella voce che tanti, anzi tutti gli intervenuti, a gara si sforzano di sentire e interpretare (non è fra i presenti l'autore di „La Voix des Monuments“ che ha fatto parlare persino le cappelle trogloditiche de la Cappadocia, come noi facciamo ora parlare le cripte basiliane della Magna Grecia). Ascoltate la voce passionata e seducente di Ravenna forse la città meno movimentata d'Italia, ma senza forse la più monumentata dall'arte Romano-Bizantina, che vi farà rivivere tra gli splendori dell'epoca più gloriosa e movimentata della storia bizantina: l'età di Giustiniano e di Teodora. Compio l'onorevole incarico e graditissimo di presentare formale invito d'intervenire al V^o congresso, il quale potrebbe subire qualche modificazione in vista della circostanza che si dovrà tenere in Italia, secondo le deliberazioni prese a Leida, il XIX^o congresso internazionale degli Orientalisti.“

„Se, come si spera, sarà possibile una presa di contatto e una collaborazione tra i bizantinisti e gli orientalisti, si potranno meglio studiare e discutere tanti punti che così da vicino toccano Bizanzio e il vicino Oriente.“

„Posso fin d'ora assicurarvi che faremo tutto il nostro meglio perchè vi troviate tutta l'ospitalità e benevolenza fraterna che abbiamo goduto nei congressi di Bucarest, Belgrado, Atene e in questo di Sofia svoltosi fra tanta cordiale ospitalità e fratellanza di animi e disposto dal Comitato Organizzatore con tanta *Sophia*. Questi quattro congressi sul suolo balcanico hanno tracciato un quadrilatero: ora moviamo a tracciare la linea del timone dell'Orsa: minore o maggiore? Per l'amore e per l'onore degli studi da noi coltivati, auguro che compiuto il numero settenario, i successivi congressi seguino nel firmamento

della scienza una costellazione maggiore e più luminosa. Da modesti rappresentanti della gloriosa eredità del patrimonio classico, salutiamo in Voi, stati balcanici, che ci avete preceduti in queste quattro imponenti assemblee della scienza bizantina, la storia di tutti i popoli che hanno combattuto, sofferto e trionfato per i loro ideali di gloria, libertà e pace, e salutiamo esultanti l'aurora del giorno in cui per la forza irresistibile delle idee conseguiremo l'armonia suprema sostituendo alle disperse storie degli uomini una e radiosa, la storia dell'umano progresso. Anche noi qui contribuiamo a conseguire questo ideale sublime ascoltando la voce di Atene e di Bizanzio, della Roma nuova e antica, che dai loro monumenti, dalle loro memorie, dai ricordi di tanta grandezza e di tante sventure parlano il linguaggio eterno della poesia e della storia."

Cette invitation a été accueillie avec acclamations par l'assemblée.

M. G. Millet, partant du point de vue que les Congrès des études byzantines doivent avoir lieu avant tout dans des pays où se trouvent conservés encore assez de monuments byzantins, propose, au nom du Gouvernement français, que le VI^e Congrès des études byzantines ait lieu en Syrie.

Cette proposition a été acceptée elle aussi avec acclamations.

Le président M. Fr. Dölger prend la parole et clôture le Congrès par le discours suivant:

Meine Damen und Herren!

Lassen Sie mich, trotzdem die Zeit weit vorgeschritten ist, noch einige Worte zum Abschluss unserer Arbeiten sprechen. Wir können von uns sagen: wir haben hart gearbeitet. Wir haben ein umfangreiches und inhaltsreiches Programm bewältigt. Von der Menschenfresserei bis zu den geistigen Entwicklungslinien des Mittelalters, von der Verwaltungsgeschichte bis zur Liturgie, vom Papyrus bis zur neuzeitlichen Geschichte unserer Wissenschaft haben wir in zahlreichen Vorträgen und Diskussionen alle Gebiete der byzantinischen Kultur durchmessen und insbesondere auch auf dem Gebiete der byzantinisch-slavischen Beziehungen neue und wichtige Erkenntnisse gewonnen. Neben Berichten über zahlreiche Fortschritte in Einzelfragen unserer Wissenschaft durften wir auch eine Reihe von Mitteilungen über weittragende neue Entdeckungen entgegennehmen, in denen unser hervorragender Kollege Grégoire schon immer in vorderster Reihe stand. Kurz, wir können hinsichtlich des Erfolges mit Befriedigung auf das Geleistete zurückblicken. Wir nehmen Anregungen in reicher Fülle mit nach Hause, welche geeignet sind die Entwicklungsrichtung unserer Forschungen bis zum nächsten Kongresse zu bestimmen.

Angesichts solcher Ernte gilt es zu danken. Wir danken in erster Linie S. M. dem König, der geruht hat des Protektorat über diesen Kongress zu übernehmen, darüber hinaus aber uns durch seine persönliche Anwesenheit bei unseren Vorträgen geehrt und dadurch unserem wissenschaftlichen Forschungsdrange einen bedeutenden Antrieb gegeben hat.

Wir danken der Kgl. bulgarischen Regierung für all die zahlreichen Erleichterungen, welche sie uns gewährt und mit denen sie uns den Aufenthalt im Lande so angenehm wie nur irgend möglich gestaltet hat.

Wir danken dem Hochwürdigsten Herrn Metropoliten für das ehrenvolle Interesse, das er unseren Studien und uns persönlich entgegengebracht hat.

Wir danken dem Organisationskomitee, an seiner Spitze den Herren Zlatarski und Filov, welche in glänzender Organisationsarbeit uns die Möglichkeit ruhiger und angenehmer Arbeit geschaffen haben; ohne ihre unermüdliche und opferfreudige Tätigkeit, ohne ihre Zähigkeit und Unverdrossenheit wäre es nicht möglich gewesen den Kongress in diesen weiten Rahmen zu spannen und ihn so reibungslos durchzuführen.

Wir danken der bulgarischen Presse, welche ebenfalls unsere Arbeit mit einer ständigen ausserordentlichen Anteilnahme begleitet und durch die Betonung der Bedeutung unserer Studien uns zu weiteren Anstrengungen ermuntert hat.

Wir danken der Stadt Sofia und ihrer Bevölkerung für die herzliche Aufnahme, wir danken dem ganzen bulgarischen Volke für die unübertreffliche Liebenswürdigkeit und Gastfreundschaft, mit der es uns von der ersten Stunde an entgegengekommen ist aus dem Bewusstsein heraus, dass unsere Studien beitragen zur Erforschung seiner eigenen grossen Vergangenheit, der nationalen Geschichte Bulgariens.

Das ist ja unser letztes Ziel: nicht in akademischen Auseinandersetzungen möglichst unverständlich zu sein und unverstanden zu bleiben, sondern der gesamten menschlichen Gemeinschaft durch die Förderung geschichtlicher Erkenntnis zu dienen, ihr Helfer zu sein für immer weiteren Fortschritt auf dem Gebiete des geistigen Lebens. Sollte es uns gelungen sein durch unsere Arbeiten auf dem Kongresse hierin ein Stück voranzukommen, so wollen wir dem Himmel danken für diese Gnade.

Hiemit schliesse ich den Kongress.

Au nom du Comité d'organisation, M. B. Filov, secrétaire général du Congrès, remercie tous les congressistes de leur participation active aux travaux du Congrès, en leur souhaitant un heureux retour dans leurs pays.

VI. Excursions

Le dimanche 16 septembre, à 7 heures 40 du matin, presque tous les congressistes partirent de Sofia par train spécial pour visiter le monastère de Zémène, sur la voie ferrée Sofia—Kustendil. Vers 11 heures, ils arrivèrent en gare de Zémène où un arc spécial était érigé en leur honneur. Là, les congressistes furent accueillis et salués par les autorités officielles de la localité, les instituteurs, les élèves, de même que par toute la population qui, en costume national, s'y était rendue, le maire du village et le chef du secteur de la frontière, le commandant Mikhaïlov, en tête. Le village, décoré de verdure et de drapeaux, avait revêtu un aspect de fête.

Les hôtes furent emmenés au monastère de Zémène qui se trouve à environ vingt minutes de la gare. Dans la cour du monastère, ornée de verdure, ils furent reçus par un groupe de jeunes paysannes vêtues de leurs jolis costumes nationaux et portant des gerbes de fleurs. Les hôtes examinèrent les constructions du monastère et surtout l'église du monastère, qui date du XIV^e siècle. C'est avec un intérêt particulier qu'ils examinèrent les fresques parfaitement bien conservées à l'intérieur de l'église, fresques exécutées vers 1354.

A 13 heures et demie, un déjeuner froid fut offert aux hôtes de la part du comité organisateur du Congrès, dans la cour du monastère. De jeunes paysannes en costumes nationaux servaient au déjeuner, qui s'est passé dans une atmosphère de gaieté, et au cours duquel de nombreuses allocutions furent prononcées par les délégués de tous les pays représentés au Congrès.

Après le déjeuner, les paysans, hommes et femmes, de Zémène, qui étaient venus au monastère dansèrent des „horo“ nationaux auxquels prirent part plusieurs membres du Congrès. Vers 16 heures, les hôtes, en très bonne humeur, accompagnés jusqu'à la gare par les représentants des autorités de même que par une nombreuse foule de paysans, quittèrent Zémène et revinrent par train spécial à Sofia.

Le lendemain 17 septembre, à 9 heures du matin, 68 délégués étrangers accompagnés de plusieurs collègues bulgares, partirent pour Plovdiv où ils arrivèrent à midi, reçus à la gare par le préfet du département, le maire de la ville et par les autres personnalités officielles. Dans l'après-midi, les hôtes visitèrent le musée, la bibliothèque nationale et les autres curiosités de la ville. Le soir, le maire de Plovdiv offrit aux hôtes un dîner qui eut lieu au restaurant de la colline dite „Bounardjik“ d'où se découvre une vue magnifique sur la chaîne

des Rhodopes et sur le Balkan. Au cours du dîner auquel prenaient part des représentants des autorités de la ville et de la garnison, différentes allocutions furent prononcées.

A Plovdiv, les hôtes se divisèrent en deux groupes dont le premier, composé de 32 personnes, entreprenait, conformément au programme arrêté au préalable, une excursion à travers la Bulgarie Méridionale, et le deuxième groupe comprenant 36 personnes, partait en excursion pour la Bulgarie du Nord.



Fig. 5. — En attendant les congressistes à Zémène.

Dans la matinée du 18 septembre, le premier groupe, sous la conduite du professeur V. Béchevliev et de l'architecte A. Rachénov, se rendit, en automobiles, au monastère de Batchkovo. Le groupe s'arrêta en cours de route à l'ancienne forteresse près de Stanimaka (aujourd'hui, Assénovgrad), située dans un bel endroit de montagne, pour examiner la vieille église de la forteresse, construite au début du XIII^e siècle et qui offre un très vif intérêt au point de vue de l'histoire de l'architecture balkanique. Là, les hôtes furent salués par le maire de Stanimaka et le chef de l'arrondissement, qui leur souhaitèrent la bienvenue et les invitèrent à s'arrêter, au retour, à Stanimaka. M. H. Grégoire répondit, de la

part des congressistes, par quelques mots pleins de sentiment, aux salutations du maire.

Au monastère de Batchkovo, les hôtes furent accueillis, au son des cloches, par le supérieur et les moines du monastère. Là, ils eurent la possibilité d'examiner durant plusieurs heures, en détail, toutes les curiosités du monastère fondé en 1083 par Grégoire Pakourianos, grand domestique de l'Occident, Georgien d'origine. Cependant, les constructions du monastère sous leur aspect d'aujourd'hui, remontent à une époque beaucoup plus récente. Des bâtiments primitifs, seul celui appelé „kostnitsa“ (chapelle sépulcrale) a été conservé jusqu'à présent, dont les fresques datant du XII^e siècle furent examinées avec un intérêt particulier par les congressistes.



Fig. 6. — Le „horos“ villageois à Zémène.

A 15 heures 30, les hôtes quittèrent le monastère pour se rendre à Stanimaka où ils furent chaleureusement reçus par le maire et les autres représentants des autorités officielles. Là, les congressistes visitèrent les ateliers spéciaux où l'on emballe et prépare le raisin destiné à être exporté à l'étranger. Une collation leur fut offerte, après quoi chacun des hôtes reçut en cadeau une petite caisse d'excellent raisin de Stanimaka.

Vers 19 heures les congressistes revinrent à Plovdiv et, le même soir, ils prirent le train de Bourgas, où ils arrivèrent le 19 septembre, à 8 heures du matin. De là ils se rendirent en automobiles à Mesemvrie où ils arrivèrent vers 11 heures, reçus par le maire de la ville, les autres autorités et la jeunesse scolaire. Les hôtes eurent l'occasion d'examiner là, en détail, les nombreuses églises anciennes datant du XI^e au XIII^e siècles et qui sont au nombre des

monuments archéologiques les plus intéressants en Bulgarie. Dans la soirée, les congressistes revinrent via Ankhialo à Bourgas et, le même soir, ils prirent le train de Sofia.

Le deuxième groupe, sous la conduite de MM. Ivan Velkov et K. Miatev, conservateurs au Musée National de Sofia, quitta Plovdiv le 18 septembre, à 6 heures du matin, pour se rendre en Bulgarie du Nord. Au cours de ce voyage les hôtes eurent l'occasion d'admirer les beaux paysages que leur offrait une partie de la vallée des roses et du Balkan qu'ils venaient de traverser par Borouchtitsa, Trevna et Drénovo. A midi, les hôtes arrivèrent dans l'ancienne capitale bulgare Tärnovo, l'une des villes les plus pittoresques de la Bulgarie, et



Fig. 7. — Le métropolite de Varna, Monseigneur Siméon, parmi les congressistes à Preslav.

où ils furent très cordialement accueillis par les autorités de la ville. Toute la jeunesse scolaire qui avait formé des haies le long de la rue principale et derrière laquelle se massait une nombreuse foule, attendait, fleurs en mains, le passage des hôtes. Ces derniers examinèrent les curiosités de la ville, et surtout, les monuments conservés de l'époque du deuxième royaume bulgare (XIII^e et XIV^e siècles) lorsque Tärnovo était la capitale de la Bulgarie; ils eurent aussi la possibilité de goûter le charme des vues pittoresques que Tärnovo offre au spectateur, à chaque pas. Après la promenade à travers la ville, les hôtes étaient invités par le maire à prendre un verre de bière sur une terrasse surplombant la vallée profonde de la rivière Ianttra et d'où s'ouvrait une des vues les plus magnifiques de l'ancienne capitale bulgare.

Après la visite de Tărnovo, les hôtes continuèrent, pendant la nuit, leur voyage. Ils arrivèrent, dans la matinée du 19 septembre, à Choumène où on leur réserva le même accueil chaleureux de la part des autorités officielles avec le préfet du département en tête. Après avoir visité l'intéressante mosquée de Toumboul et examiné sa riche collection de manuscrits, les congressistes se rendirent en automobiles à Preslav, capitale du premier royaume bulgare pendant l'époque de sa plus brillante floraison au X^e siècle. La ville qui s'apprêtait à recevoir d'aussi chers visiteurs avait pris un véritable aspect de fête. Les maisons étaient pavoisées aux couleurs nationales, les habitants et les élèves portaient leurs costumes de fête. Le maire de la localité complimenta les hôtes dans un discours de bienvenue, puis une élève leur adressa quelques mots chaleureux. De la part des hôtes répondit M. A. Vasiliev. Après avoir examiné les riches collections du musée local, ils allèrent visiter les ruines du vieux Preslav où les hôtes étaient reçus et félicités par le vénérable métropolite de Varna, Monseigneur Siméon, âgé de 93 ans, président d'honneur du comité organisateur du congrès.

De Preslav les hôtes se dirigèrent sur Madara où ils eurent l'occasion de voir le fameux „Cavalier de Madara“ et autres monuments mis en lumière lors des récentes fouilles archéologiques. Quelques-uns des hôtes gravirent le plateau de Madara où fut découverte, lors des fouilles, une ancienne forteresse du IX^e siècle. Malgré le peu de temps dont ils disposaient, les congressistes réussirent à visiter aussi les ruines de Pliska, la capitale bulgare la plus ancienne (IX^e siècle), se trouvant à proximité du village d'Aboba, même région de Choumène. Le même soir, les hôtes arrivèrent à Varna où un accueil des plus chaleureux leur fut réservé de la part des autorités, de la jeunesse scolaire et de la population.

Le 20 septembre, dans la matinée, ils visitèrent le musée archéologique installé dans les bâtiments du gymnase de jeunes filles. Là, ils furent salués par le directeur du gymnase, qui les attendait à l'entrée de l'école, entouré de toutes les élèves. Dans l'après-midi, une partie des hôtes se rendit au monastère de St. Constantin, situé dans un pittoresque endroit sur la rive de la mer et transformé actuellement en hôtel. Les autres hôtes, conduits par M. K. Škorpil, président de la Société Archéologique de Varna, se dirigèrent sur Djanavar-Tépé, en vue d'examiner les ruines d'une ancienne église offrant un intérêt particulier. A cet endroit se trouve la tombe de M. H. Škorpil qui, avec son frère, a rendu de précieux services à l'étude des monuments archéologiques de la Bulgarie. C'est à l'effort de ces deux frères qu'on doit la fondation du musée archéologique de Varna. Là, le professeur R. Egger, de Vienne, qui a travaillé avec les frères Škorpil en Bulgarie, prononça un vibrant discours, rendant hommage à la mémoire de H. Škorpil.

C'est à Varna que les congressistes firent leurs adieux cordiaux, se rendant les uns à Stamboul, les autres en Roumanie. Une partie d'entre eux revint à Sofia.

Deuxième partie

COMMUNICATIONS

I. SÉANCES DES SECTIONS RÉUNIES

Bulgarisches Cartum und byzantinisches Kaisertum¹⁾

von Franz Dölger

Die Ideengeschichte als geistreiches Spiel mit blutleeren Abstraktionen steht in der heutigen Geschichtswissenschaft mit Recht in einem weit niedrigeren Kurse als ehemals. Wenn jedoch diese Ideengeschichte ihre Ergebnisse ungezwungen und überzeugend einzuordnen vermag in die scheinbar zufällige Abfolge der geschichtlichen Ereignisse, wird man ihr auch heute die Fähigkeit nicht abstreiten können, uns über rein positivistische Tatsachenfeststellung hinaus dem höchsten und letzten Ziele aller Geschichtschreibung, der Sinngebung des scheinbar Sinnlosen oder, vom Empfangenden aus gesehen, dem Verständnis einer innerlich sinnvollen Entwicklung grosser Geschichtsabschnitte näher zu bringen. Sucht man die Geschichte nach solchen grossen leitenden Ideen aufzugliedern, so stehen an Wichtigkeit die politischen Ideen voran, weil sie nicht nur unmittelbar die Machtpolitik der Staaten und Völker, sondern mittelbar auch deren kulturelle und geistige Entfaltung auf das stärkste beeinflussen, gleichsam der alles umfassende Rahmen dieser Entfaltung sind. Wir alle, und vor allem auch wir Deutsche, erleben heute das mächtige Aufblühen neuer politischer Gedanken, welche sich anschicken alle Lebensäusserungen ganzer Völker in ihren Bann zu zwingen. Niemand kann heute übersehen, ob diese Gedanken stark genug sein werden das Angesicht der Erde zu erneuern wie etwa die Gedanken der Renaissance oder der französischen Revolution. Sie werden aber verstehen, dass das Auge des deutschen Forschers sich wiederum mehr auf das Walten der politischen Idee in der Geschichte lenkt, und Sie werden mir als deutschem Byzantinisten gestatten auf einem Byzantinistenkongress in der Landeshauptstadt der Bulgaren einige vorwiegend ideengeschichtliche Fragen an das Thema: Bulgarisches Cartum und byzantinisches Kaisertum zu knüpfen.

Mit der wachsenden Erkenntnis von der Bedeutung der byzantinischen Geschichte für die gesamteuropäische Geschichte des Mittelalters ist auch die Erkenntnis von der Wichtigkeit jener geistig-politischen Triebkraft eindringlicher geworden, welche wir die byzantinische Kaiseridee nennen können. Sie ist in ihrer Abrundung und wunderbaren Geschlossenheit das Werk des grossen Konstantin. Er hat die gewaltige Synthese geschaffen zwischen den ererbten orientalischen, durch die griechisch-hellenistische Ethik hindurchgegan-

¹⁾ Vgl. auch *Forsch. u. Fortschr.* 1935, 19 f.

nen und vom Römertum aufgenommenen Vorstellungen von einer räumlich und geistig universellen Weltherrschaft und zwischen der ebenfalls weltumspannenden, auf dem Testamente des Welterlösers beruhenden Idee der ununterbrochenen Stellvertreterschaft Gottes in einem christlichen Weltreiche, das nach dem Ende der Zeiten hinführt zum Gottesreiche der Seligen.¹⁾ Es ist unnötig zu sagen, zu welcher gottähnlicher Stellung in einer solchen politischen Konzeption der Herr dieses Reiches, der byzantinische Kaiser, emporgehoben wurde, oder, entwicklungsmäßig ausgedrückt, wie unvermerkt die Göttlichkeit des römischen Kaisers in den christlichen Herrschergedanken eingefügt wurde. Die Byzantiner haben an diesem Herrschergedanken allezeit unentwegt festgehalten: die byzantinische Literatur, die Urkunden, die Münzen, die Zeremonien bestätigen es uns hundertfach. Sie haben dabei auch nicht vergessen die entsprechende Pflichtenforderung an ihrem Basileus zu stellen, welche sich aus diesem von unerhörter Macht erfüllten Kaiserbegriff für den Stellvertreter Christi auf Erden ergab. Kam ihm die Herrschaft zu über die gesamte gesittete, d. h. im mittelalterlichen Sinne über die christliche Oikumene, und war er berufen als einziger höchster Herr auch über die weltumspannende sittlich-religiöse Organisation, die Kirche, zu gebieten,²⁾ so waren ihm auch die daraus sich ergebenden Pflichten auferlegt: die Aufrechterhaltung des Friedens, der *pax romana* (die nun eins ist mit der *pax christiana*) durch Vertilgung der Häresie und die Abwehr der *ἑσθη*, der nach Gottes Ratsschluss noch Ungläubigen; sodann die *propagatio finium* im Sinne einer christlichen und zwar orthodoxen Missionierung, die einer Verbreitung der einzig anerkannten hellenistisch-römischen Kultur gleichkommt; der Schutz des Rechtes,

¹⁾ Zum Kaisergedanken Konstantins d. Gr. vgl. R. LAQUEUR, H. KOCH u. W. WEBER, *Probleme der Spätantike*, Stuttgart 1930, passim; M. VOGELSTEIN, *Kaiseridee-Romidee*, Breslau 1930, 56 ff.; zusammenfassend E. KORNEIMANN in J. VOGT und E. KORNEIMANN, *Römische Geschichte*, Leipzig 1933, 106 f. Über Eusebios als den Kündler der politischen Philosophie des christlichen Weltreiches Konstantins vgl. N. H. BAYNES, *Eusebius and the Christian Empire*, *Annuaire de l'Inst. de philol. et d'hist. orient.* II, 1934 (*Mélanges Bidez*), 13–18; über die christliche Auffassung des römischen Kaisertums als Teil des göttlichen Weltplanes: E. PETERSON, *Kaiser Augustus im Urteil des antiken Christentums. Ein Beitrag zur Geschichte der polit. Theologie*, *Hochland* XXX, 1932/3, 289–299. — Ich beabsichtige im Anschluss an meine Habilitationsvorlesung und spätere Vorlesungen, sowie gestützt auf Arbeiten meiner Schüler, welche im Entstehen begriffen sind, Wirkung und Bedeutung der östlichen Kaiseridee später im Zusammenhang zu behandeln.

²⁾ Dass der Kaiser in der byzantinischen Staatstheorie durch die Jahrhunderte hindurch auch der Herr der Kirche gewesen ist, sollte nicht mehr bezweifelt werden. Die Belege sind ausserordentlich zahlreich. Vgl. hinsichtlich der Konzilien F. DVORNIK, *De auctoritate civili in conciliis oecumenicis*, *Acta VII. Congressus Velehradensis*, Olmucii 1933, 3–14, und meine Bemerkungen *Byz. Zeitschr.* XXXI, 1931, 449 f. — Die vielerwähnte Stelle der Epanagoge über die Harmonie beider Gewalten hat nirgends sonst eine Entsprechung; sie dürfte von dem machtfrohen Patriarchen Photios, der wohl mit Recht als der *spiritus rector* dieses, wie ich glaube, niemals als Gesetz publizierten Gegenentwurfes zum Procheiron angesehen wird, wie viele andere der Geistlichkeit günstige Bestimmungen der Sammlung eingefügt worden sein. Über Photios' Verhältnis zur Epanagoge vgl. z. B. C. E. ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *Gesch. d. griech.-rom. Rechtes*³, 1892, 22, Anm. 41; ein stilistischer Vergleich des auffallend philosophisch-theologisch gehaltenen Prooimions der Epanagoge mit den Schriften des Photios könnte die Frage weiter klären.

für welches nach Gottes Willen die von den Kaisern erlassenen Gesetze die höchste Norm bilden, übrigens vom Kaiser als dem Stellvertreter des höchsten Richters gelegentlich durchbrochen werden können.¹⁾ Die ideenmässig erforderliche Kontinuität dieses Kaisertums ist durch die römischen Formen der Kaiserkrönung, durch die Erhebung des neuen Kaisers seitens Heer, Senat und Volk von Rom (d. h. nach Konstantins Willen von Neurom) sichergestellt bis zur Wiederkunft des höchsten himmlischen Basileus. Das ist die grosse Erbschaft, die Kleronomia, welche das Volk der Byzantiner, das auserwählte Volk des Neuen Bundes,²⁾ durch Konstantin aus Gottes Hand empfangen hat. Man wird nicht umhin können diese Konzeption in ihrer imposanten Geschlossenheit und Ausschliesslichkeit zu bewundern. Sie war dabei trotz ihrer Grossartigkeit so einfach, dass sie auch dem letzten Bauern im entlegensten Winkel des Reiches verständlich sein musste und der letzte Stratiot bereit war für sie sein Blut zu vergiessen. Wer die Literatur der Byzantiner, die vornehm-rhetorische sowohl wie die volkstümlich-vulgäre, mit Aufmerksamkeit liest, kann beobachten, wie diese Vorstellung von der Berufung des byzantinischen Kaisers zur Weltherrschaft das gesamte politische und kulturelle Denken aller Schichten entscheidend beherrscht, bald nur wie ein naives Traumbild märchenhafter Macht, bald aber auch in der ganzen Wucht ihrer geschichtlichen und sittlichen Problematik. Dafür, dass das Bewusstsein von der göttlichen Macht des Kaisers bei den Untertanen nicht erlosch, sorgte eine umfassende Organisation: in der Provinz draussen die kaiserlichen Aemter, die Kinnamos einmal als Ausstrahlungen dieser kaiserlichen Macht bezeichnet hat;³⁾ in den Städten und vor allem in der Hauptstadt die Rhetorik,⁴⁾ die Publizistik des Mittelalters; bei allen gleichmässig und vor allem bei den ausländischen Gesandten: die prunkvollen Formen aller Staatshandlungen, die eindringliche Symbolik der Formen und Formeln des mündlichen und schriftlichen Verkehrs und die stolze Feierlichkeit des Münzbildes. Kein Wunder, dass der Wunsch, an dieser höchsten Stelle der Christenheit zu stehen, nicht nur in Byzanz selbst viele Mächtige verleitete das Gottesurteil des Gegenkaisertums anzurufen, sondern auch auswärtige Fürsten nach der von Gott verliehenen Weltherrscherkrone der gottbehüteten Stadt Konstantinopel⁵⁾ greifen liess.

Es muss, damit ich nicht missverstanden werde, sogleich hinzugefügt werden: was ich mit wenigen Worten zu umschreiben versuchte, ist die Idee. Die Wirklichkeit ist recht häufig anders gewesen. Aber man hat die Antino-

¹⁾ Dieser Gedanke findet sich durch alle Jahrhunderte in kaiserlichen Verlautbarungen öfters ausgedrückt.

²⁾ In der amtlichen Rhetorik ein feststehender Topos.

³⁾ KINN. 68, 19 Bonn.

⁴⁾ Die Rhetorik ist voll des wertvollen Materials für die Erkenntnis der byzantinischen Kaiser- und Staatsidee. Die höfische Rhetorik und Dichtung ist nicht etwa eine blosse literarische Spielerei; vielmehr verkörpert der Rhetor, welcher an bestimmten Tagen (z. B. Epiphanie) in einem feierlichen Staatsakte aufzutreten hatte, das byzantinische Volk und hatte als solcher die Aufgabe, an dessen Stelle dem Kaiser die Unerschütterlichkeit des Glaubens an die Göttlichkeit seiner kaiserlichen Macht zum Ausdruck zu bringen. Einer meiner Schüler beschäftigt sich mit der Ausschöpfung eines Teiles der rhetorischen Literatur für diese Erkenntnis.

⁵⁾ Auch dieser Topos kehrt in der Rhetorik immer wieder.

mien, welche die hässliche Realität der Gegebenheiten schuf, mit dem allzeit bereiten Argumente der Zulassung Gottes und der Prüfung der Byzantiner ob ihrer Sündhaftigkeit beseitigt und das Idealbild trotz Not und Tod bis in die spätesten Zeiten des Reiches lebendig gehalten. Man hat vor allem über die Symbole der Einheit und Einzigkeit des byzantinischen Weltkaisertums bis in das späte 13. Jh. hinein eifersüchtig gewacht und in dem kaiserlichen Reservat der Gewänder, der Abzeichen und des Titels die höchsten politischen Ansprüche verteidigt. Man hüte sich, in den Titelstreitigkeiten, welche uns wiederholt in den Beziehungen der Byzantiner mit andern Fürsten begegnen, blosse Zänkereien um höfisches Flitterwerk zu sehen; es ist daraus vielmehr die zähe Verteidigung einer säkularen Weltherrschaftsidee abzulesen, welche zu den wichtigsten Ursachen des tausendjährigen Weiterlebens des byzantinischen Reiches inmitten ununterbrochener Anstürme junger und unverbrauchter Völkerschaften gehört.

Auch das bulgarische Cartum, in der ersten Hälfte des 10. Jh. durch den Bulgaren Fürsten Symeon ins Leben gerufen, ist unter der Einwirkung dieses byzantinischen Vorbildes und im heftigen Widerstreite mit ihm entstanden. Es erhebt sich ihm gegenüber vom ideengeschichtlichen Standpunkte aus die wichtige Frage: bedeutet das bulgarische Cartum in seiner Konzeption nur die Erhöhung des Prestiges eines Staates der Bulgaren¹⁾ oder des staatlichen Zusammenschlusses der Slaven des Balkans²⁾ oder bedeutet es mehr: will sich der bulgarische Car mit seiner Schöpfung an die Stelle des Basileus in Konstantinopel setzen? Mit anderen Worten: geht das erste bulgarische Cartum auf blosse Erhöhung der Weltgeltung eines nationalbulgarischen oder stammesmäßig slavischen Fürstentums aus oder nimmt es den Anlauf zur Erringung der Weltherrschaft im römisch-byzantinischen Sinne? Beides ist schon behauptet, aber die richtige Antwort ist, wie ich glaube, nicht mit derjenigen Bestimmtheit ausgesprochen worden, welche die Quellen mir trotz ihrer Dürftigkeit zuzulassen scheinen. Ich glaube sagen zu können, dass das Cartum Symeons der auf hinreichend erscheinender Machtgrundlage unternommene systematische Versuch ist den byzantinischen Kaisertitel und damit den ideellen Anspruch auf die Weltherrschaft zu erringen.³⁾ Ich sehe dabei ab von Interpretationen, welche in Symeon nicht anderes sehen wollen als einen wanderfreudigen und beutegierigen asiatischen Steppenchan. Dazu sind die Zeichen fortschreitender Kultivierung zu deutlich in der 250-jährigen Geschichte des bulgarischen Fürstentums zu erkennen und gegen eine solche Auffassung spricht zu klar die erkennbare Zielsicherheit des Fürsten Boris-Michael, mit welcher er sein Volk in die Weltgemeinschaft des Christentums und damit in die

¹⁾ So etwa V. N. ZLATARSKI, *История на първото бълг. царство* I, 2, Sofia 1927, 380.

²⁾ „Balkanreich“: S. BOBČEV, *Bulgaria and the tsar Simeon*, *Slavonic Review* VIII, 1929/30, 101, und ders., *Godišnik der Univ. Sofia* III, jur. Abt. 1928, 18; ähnlich auch ST. RUNCIMAN, *A history of the first Bulgarian Empire*, Ldn., 1930, 144. — „Graecoslavisches Kaisertum“: C. JIREČEK, *Geschichte der Bulgaren*, Prag 1876, 161.

³⁾ Am nächsten stehen meiner Auffassung die Ausführungen von N. IORGA, *Formes byzantines et réalités balkaniques*, Paris-Bucarest 1922, 62 und 67 f., sowie *Histoire de la vie byzantine* II, 1934, 127. Doch ist der Gedanke dort mehr nur angedeutet als begründet.

Kulturwelt des mittelalterlichen Europa eingegliedert hat — sein gewaltiges Lebenswerk ist die Vorarbeit für die Generation des grossen Symeon. Dieser hat sicherlich nicht ein Dutzend seiner empfänglichsten Jugendjahre in der vornehmsten Gesellschaft Konstantinopels zugebracht, um nur mit den Velleitäten seiner turanischen Ahnen belastet, die Nachfolge seines Vaters anzutreten.¹⁾ Er hat dort vielmehr die Überlegenheit byzantinischer Kultur erkennen müssen, daneben aber auch jene unbestreitbar geschickte Kriegskunst sich angeeignet, mit der er seine Feldzüge gegen Byzanz führte und die man unmöglich mit regellosen Raubzügen beutelustiger Horden vergleichen kann. Er hat dort aber vor allem auch eines kennengelernt: die Macht und das unzerstörbare Weltansehen des byzantinischen Kaisertums.

Wenn wir deshalb die Frage stellen: wollte Symeon ein nationales Cartum errichten oder wollte er an Stelle des makedonischen Hauses in Konstantinopel treten, so ist das letztere schon a priori sehr wahrscheinlich. Das erstere ist oft angenommen worden oder man hat doch viel davon gesprochen, dass Symeon sich wenigstens zunächst als Car aller Bulgaren bezeichnet habe.²⁾ Ich kann freilich für diese Annahme keinerlei Anhaltspunkte in den Quellen finden. Hätte Symeon sich nur Basileus genannt, oder, was auf dasselbe hinauskommt, βασιλεὺς Βουλγάρων, so wären die Bitten und Drohungen, welche der Patriarch Nikolaos in seinen Briefen gegenüber Symeon wegen seines gottlosen Strebens ausspricht, schlechthin unverständlich. Sagt doch auch der Kaiser Romanos selbst in seinem Briefe v. J. 925, dass er den Caren Symeon nicht wegen der Usurpierung des Titels Basileus tadle, da er in seinem Lande machen könne, was er wolle, wenngleich ihm auch dieser Titel nicht anstehe, sondern, dass er den unerträglichen Eingriff in die Rechte des byzantinischen Kaisers vielmehr in der Anmassung des Titels Basileus Rhomaion sehe,³⁾ desjenigen Titels, der seit dem Zugeständnisse des Basileustitels an Karl den Grossen in J. 812 das Hoheitssymbol der byzantinischen Weltkaiser geworden ist. Liest man die Quellen jener Zeit, den Blick auf diese Frage gerichtet, aufmerksam durch, so sieht man, dass es in der Tat dieser Titel eines Basileus Rhomaion war, den Symeon vom Jahre 913 an unablässig auf verschiedenen Wegen erstrebte. Während im ersten uns erhaltenen Briefe des Patriarchen Nikolaos an Symeon, der etwa in das Jahr 912 fallen dürfte,⁴⁾ von dieser Sache noch nicht die Rede ist, warnt der Patriarch im zweiten Briefe (N. 5 der Sammlung), der unmittelbar vor den grossen Angriff Symeons auf K-pel fallen dürfte, vor der Tyrannis, nach der Symeon Gerüchten zufolge strebe.⁵⁾ In der rhetorischen Sprache der Byzantiner heisst

¹⁾ N. IORGA, *Hist. de la vie byz.* II, 127.

²⁾ V. N. ZLATARSKI, *История* I, 2, 380.

³⁾ Ῥωμανοῦ βασιλέως τοῦ Λακαπηνοῦ Ἐπιστολαί, ed. I. SAKKELION, *Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρ. τῆς Ἑλλάδος* I, 1883, 659, 12.

⁴⁾ Brief 3: MIGNE, *PG* 111, 40 ff.

⁵⁾ Brief 5 vom Jahre 913: MIGNE, *PG* 111, 49 B: der Ptr. habe zu seinem Leidwesen gehört, Symeon strebe nach der Tyrannis. Ein Tyrann könne aber doch Symeon nicht sein, denn der sei treulos, falsch, gesetzlos und ungerecht, und, was der Gipfel der Bosheit sei, ein Tyrann glaube nicht an eine Vorsehung noch daran, dass nach Gottes Entscheid und Bestimmung die Welt regiert werde und Ämter und Macht den Monarchen zugeteilt würden (Nikolaos wendet sich

Tyrannis: Auflehnung gegen den rechtmässigen Kaiser durch gewaltsame Aneignung der byzantinischen Kaiserwürde. Gott habe jedoch, so sagt der Ptr. ebenda,¹⁾ die übrigen Szepter der Welt der Erbschaft des Herrn und Herrschers, d. h. des Weltkaisers in K-pel, unterworfen und dulde nicht die Missachtung seines Willens. Der sei kein Christ mehr, der das Kaisertum mit Gewalt an sich zu reissen versuche (βασιλείαν ἀρπάζει).²⁾ Um sich in Preslav Basileus nennen zu lassen, dazu hätte Symeon keine Gewalt anwenden brauchen. Was er mit seinem Zuge vor K-pel wollte, kann nur seine Anerkennung als römischer Kaiser durch den eben zur Regierung gelangten 7-jährigen Konstantinos Porphyrogennetos gewesen sein. Was ihn 913 zum Abzug bewog,³⁾ ohne dieses Ziel erreicht zu haben, wird schwer mit Sicherheit zu ergründen sein. Jedenfalls dürften ihm damals Aussichten auf eine Familienverbindung mit dem jungen Kaiser gemacht worden sein, welche ihm den Weg über das hohe und einflussreiche Amt eines Basileopator zum Throne zu eröffnen schienen;⁴⁾ hatte er doch selbst erlebt, welche Machtfülle der Basileopator Zautzes über Leon VI. ausgeübt hatte und war ihm doch zweifellos bekannt, dass auch den Kaiser Zenon der Weg über die Vaterschaft eines kaiserlichen Sohnes und über ein darauffolgendes Mitkaisertum zur römischen Kaiserherrschaft geführt hatte.⁵⁾ Im Briefe 8, vom Jahre 914, betont jedenfalls der Patriarch von neuem, es habe Gott jedem Volke, wie seine Grenzen, so seine Ehren und Titel gesetzt und, wer damit nicht zufrieden sei, müsse zugrundegehen.⁶⁾ Die Kaiserin Zoe, welche inzwischen die Regentschaft übernommen hatte, scheint den durch Nikolaos wohl erwogenen Vorschlag einer Familienverbindung völlig abgelehnt zu haben. So blieb Symeon, um zu seinem Ziele zu kommen, jetzt nur der Weg der Tyrannis, der Selbsterhebung gegen den byzantinischen Kaiser, durch die Annahme des Titels Basileus Rhomaion, vielleicht sogar Basileus kai Autokrator Rhomaion. Dass dem so ist und dass

also gegen einen Angriff auf die von Gott eingesetzte alleinige Macht des Kaisers). — Dann ebenda 52 B: Gott hasse die Erhebungen..., niemand dürfe aus eigener Machtvollkommenheit etwas nehmen... wer lasse sich so von der eigenen Begierde hinreissen, dass er sich durch das Schicksal der gestern und vorgestern als Tyrannen gegen die Kaisergewalt (τοῖς βασιλεῦσι) Aufgestandenen nicht abschrecken lasse (hier ist vielleicht das Gegenkaisertum des Andronikos Dukas v. J. ca. 907/8 gemeint, bei dem Nikolaos selbst keine rühmliche Rolle gespielt hat; vgl. H. GRÉGOIRE, *Études sur l'épopée byzantine*, *Rev. des Ét. Gr.* XLVI, 1933, 49 ff., bes. 52 f.).

¹⁾ Brief 5: MIGNE, PG 111, 48 B/C. Hier ganz klar die Abwehr eines auf das Kaisertum selbst gerichteten Planes.

²⁾ Ebenda 56 A/B.

³⁾ Dass sich, wie ZLATARSKI, *Исмория*, 371 ff. und *Recueil Kondakov*, 1926, 27 angenommen hat, Symeon mit der Caesarwürde begnügt hätte, ist mir wenig wahrscheinlich; dagegen würde es sich in die Pläne Symeons gut fügen, wenn er, wie G. OSTROGORSKY in seinem Vortrage auf dem Kongresse (s. weiter die hist. Abteil.) ausgeführt hat, 913 vom Patriarchen als dem Vormunde des jugendlichen Kaisers in seinem Lager durch die symbolische Auflegung des Epiriptarions zum Kaiser „gekrönt“ worden wäre, eine Krönungsart, welche nach Beseitigung der Gefahr vom byzantinischen Hofe leicht als ungültig verworfen werden konnte.

⁴⁾ Dass solche Heiratsversprechungen gemacht wurden, nimmt man allgemein an; vgl. z. B. RUNCIMAN, *a. a. O.* 157 und 299 ff.

⁵⁾ Vgl. z. B. J. B. BURY, *Hist. of the Later Rom. Emp.* I, 1923, 389.

⁶⁾ Brief 8: MIGNE PG 111, 65 A.

das Ereignis etwa in diese Zeit fallen muss, geht aus dem Berichte des Leon Diakonos hervor, Symeon habe die Expedition des Leon Phokas v. J. 917 durch die wahnsinnige Forderung an die Rhomäer veranlasst, ihn zum Autokrator auszurufen. Das hat selbstverständlich nur Sinn, wenn die Rhomäer aufgefordert wurden Symeon zum Basileus und Autokrator der Rhomäer auszurufen;¹⁾ Symeon wusste ja recht wohl, dass der angenommene Titel für ihn nur durch die Zustimmung der verfassungsmässigen Faktoren, des Heeres, Senates und Volkes von Neurom, den von ihm erstrebten Inhalt bekomme.²⁾ Daraus allein erklären sich auch seine nun wiederholten Züge gerade vor Konstantinopel: er wollte dort die Anerkennung erzwingen. Im Briefe 10 des Ptr. Nikolaos, unmittelbar nach der für die Byzantiner verhängnisvollen Schlacht am Acheloos, wird der Bulgare vor einem Angriff auf die Stadt gewarnt: das römische Kaisertum — man beachte: ῥωμαϊκὴ βασιλεία — habe vielen derartigen Angriffen getrotzt, Symeons Sieg sei nicht derart, dass er die Herrschaft über die Rhomäer antreten könne.³⁾ — Als dann im Jahre 919 der Admiral Romanos Lekapenos seine Tochter mit Konstantinos Porphyrogennetos vermählt und sich bald darauf zum Mitkaiser hatte erheben lassen, also denjenigen Weg ging, den Symeon kurze Zeit geglaubt hatte gehen zu können, schlug der Patriarch dem Bulgaren eine Familienverbindung mit Romanos statt der früher geplanten mit Konstantinos vor; dieser Vorschlag muss dem ergrauenden Symeon, dessen Stelle nun Romanos einnahm, wie ein grausiger Hohn erschienen sein.⁴⁾ Nikolaos betont in seinen folgenden Briefen immer wieder stark, dass Romanos sichtbar durch die Hand Gottes zum Throne geführt worden sei.⁵⁾ Aus seinem 18. Briefe erfahren wir, dass Symeon die Absetzung des Romanos und seine eigene Anerkennung durch

¹⁾ LEON DIAKONOS, 123, 8 Bonn.: αὐτοκράτορα ἐαυτὸν ἀνακηρύττειν Ῥωμαῖοις ἐκέλευεν. Man kann in diesem Zusammenhang absehen von der neuerdings durch E. STEIN, *Postconsulat et αὐτοκρατορία*, *Annuaire de l'Inst. de philol. et d'hist. orient.* II, 1933/4 (*Mélanges Bidez*), 869—912, insbesondere 904 ff. ausführlich erörterten Streitfrage, ob αὐτοκράτωρ zu dieser Zeit den Hauptkaiser allein bedeutet oder auch den Mitkaisern als Titel zukommt. Dass Symeon im Jahre 917 von den Rhomäern die Anerkennung als Kaiser der Rhomäer verlangt hat, sagt unsere Stelle jedenfalls eindeutig.

²⁾ Von der Anerkennung durch die „Archonten“ und das „Volk“ spricht Brief 19 v. J. 921: MIGNE, *PG* 111, 128 A/B: die Forderung des Symeon wird von Nikolaos als unmöglich erfüllbar erklärt, da der Kaiser von Gott auf seinen Platz gestellt sei und gar nicht verzichten könne; Symeon solle nicht schreiben, die Grossen und das Volk des römischen Reiches sollten ihn als Kaiser und Herrn (βασιλεῖα καὶ κύριον) annehmen, denn es sei unmöglich und niemand könne eine solche Forderung überhaupt anhören. — Die Bedeutung der Stelle ist schon erkannt von N. IORGA, *Hist. de la vie byz.* II, 129 f.

³⁾ Brief 10: MIGNE, *PG* 111, 81 C. Vgl. Brief 15 (Aug.-Sept. 920): MIGNE, *PG* 111, 108 B: „wenn Du hinsichtlich der römischen Kaiserherrschaft noch die alten Pläne in Dir herumträgst . . .“

⁴⁾ Zum Heiratsangebot v. J. 920/1 vgl. ZLATARSKI, *История* I, 2, 417 ff. und RUNCIMAN, *a. a. O.* 299 ff.

⁵⁾ Vgl. die Stelle oben in Anm. 2; sodann Brief 21: MIGNE, *PG* 111, 140 B; Brief 25: 161 D; 165 C/D; an der letzteren Stelle wird der Kaiser wiederum als der von Gott bestimmte Träger der Kaisergewalt bezeichnet, die Gott als einzige und unauflösbare (lies ἀκατάλυτον st. ἀκατόλυτον) auf Erden festgelegt habe. — Vgl. noch 168 A.

Senat und Volk von Neurom gefordert hatte,¹⁾ wie er denn auch kurz vor 925 einen besonderen Brief an den Senat von Konstantinopel gerichtet hat. In diesem letzten Briefe scheint Symeon eine Teilung des Imperiums, wohl nach dem Muster der alten Reichsteilung, erörtert zu haben, die aber Nikolaos mit dem stolzen Hinweis ablehnt, dass auch die Herrschaft über den gesamten Westen dem Kaisertum der Rhomäer gebühre.²⁾ Am klarsten geht endlich die Usurpation des Basileus-Rhomaion-Titels durch Symeon aus den Briefen des Kaisers Romanos an ihn hervor, die wir um das Frühjahr 925, nach dem Tode des Patriarchen, ansetzen dürfen. Wir erfahren daraus, dass sich Symeon im Protokoll eines Briefes an den Kaiser als Basileus Bulgaron kai Rhomaion oder Rhomaion kai Bulgaron bezeichnet und darüber gespottet hatte, dass der Kaiser erst so spät diesen Titel beanstande.³⁾ Romanos antwortet darauf, dass man gehofft habe, Symeon werde von selbst eines besseren belehrt werden. Wir sehen jedenfalls, dass die Anmassung des Weltkaisertitels schon lange Zeit vor diesem Briefe liegt, der Kaiser hatte die Korrespondenz mit dem Rebellen bisher wohl offiziös allein durch den Patriarchen Nikolaos, den geistlichen Vater Symeons, führen lassen. Warum übrigens Symeon zu dieser Zeit sich Basileus Bulgaron kai Rhomaion nennt, ist schwer zu sagen. Vielleicht ist es der Versuch eines Kompromisses, denn Symeon hatte um diese Zeit wohl in Rücksicht auf die westlichen Teile seines Reiches auch den Papst um Anerkennung seines Titels imperator ersucht und von ihm vielleicht die Anerkennung als imperator Bulgarorum, sicherlich nicht als imperator Romanorum gefunden;⁴⁾ andererseits wusste er natürlich, dass nach der Anschauung des Ostens die päpstliche Anerkennung ihm niemals die Legitimität bringen konnte und dass die Bestätigung des Titels τῶν Ῥωμαίων nur in Konstantinopel zu erlangen war.⁵⁾ Jedenfalls aber geht aus dem Briefe des Romanos hervor, dass der eigentliche Differenzpunkt zwischen Symeon und dem byzantinischen Kaiser, wie schon bemerkt, nicht der nach dem Jahre 812 entwertete Titel Basileus,⁶⁾ sondern der den Weltherrschaftsanspruch symbolisierende Titel Basileus Rhomaion war.

¹⁾ Brief 18 v. J. 921: MIGNE, *PG* 111, 125 B; hier ist nochmals mit aller Deutlichkeit gesagt, was Symeon wollte: „wenn der Gedanke, dass Du auf den Thron des römischen Kaisertums gesetzt werden sollst, Dein Herz festhält und Du, weiss Gott woher, die Botschaft empfangen hast, dass dies der Wille Gottes sei, so erstrebe friedlich dieses Ziel . . .“

²⁾ Brief 28: MIGNE, *PG* 111, 180 B: Brief Symeons an den Senat statt an den Kaiser. — Brief 27: *ebenda* 176 A: Unmöglichkeit einer Reichsteilung.

³⁾ Die zwei Briefe: Ῥωμανοῦ βασιλέως τοῦ Λακαπηνοῦ Ἐπιστολαί, ed. I. SAKKELION, *Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρ. τῆς Ἑλλάδος* I, 1883, 658–664; II, 1884, 40–50; vgl. besonders I, 658/9.

⁴⁾ Über die päpstliche Anerkennung vgl. ZLATARSKI, *История* I, 2, 507 ff.; RUNCIMAN, *a. a. O.* 173.

⁵⁾ Ansprechend ist auch die von IORGA, *Formes byz.* 67 gegebene Erklärung, der Zusatz Βουλγάρων wolle in ähnlicher Weise die nationale Zugehörigkeit des Kaisers ausdrücken, wie der Zusatz „deutscher Nation“ zum römischen Kaisertitel der Ottonen.

⁶⁾ Die Tatsache, dass die Byzantiner gleichzeitig mit Überlassung des bisher streng verteidigten einfachen Titels Basileus an Karl den Grossen i. J. 812 für ihre einzigartigen Ansprüche einen neuen unveräusserlichen Titel: „Basileus Rhomaion“ geschaffen haben, hat zuerst in ihrer Bedeutung E. STEIN, *Forsch. u. Fortschritte*, 1930, 182 f. erkannt; vgl. dazu auch G.

So zeigen alle diese Stellen, dass es Symeon bei Begründung seines Cartums um den Weltherrschertitel, um die Verdrängung des regierenden byzantinischen Welt-Kaisers zu tun war. Von hier aus allein eröffnet sich auch das Verständnis für den Widerstand dieses Kaisers gegen die Aspirationen Symeons. Der blosse Titel Basileus allein war, seit die Gesandten des Kaisers Michael nach langjährigen Verhandlungen im Jahre 812 Karl den Grossen in Aachen als Basileus, wie der fränkische Chronist ausdrücklich sagt, begrüsst hatten, kein so ängstlich gehütetes Gut der kaiserlichen Diplomatie mehr wie seit den Tagen des Herakleios, der diesen Titel nach der Überwindung des persischen Basileus zum Symbol des byzantinischen Weltkaisertums erhoben hatte; hatte man doch gleichzeitig mit dem Zugeständnis an Karl den Grossen den Titel Basileus Rhomaion zum Kennzeichen des einzig von Gott legitimierten Weltherrschers gemacht. Wer ihn sich anmasste, rührte an unveräusserliche Rechte, er war ein Rebell. Karl der Grosse hat diese Empfindlichkeit wohl zu würdigen verstanden: bis gegen sein Lebensende nannte er sich nicht *imperator Romanorum*, sondern *imperium Romanum gubernans*.¹⁾ Die Byzantiner haben es ihm schlecht gelohnt. Seine endliche Anerkennung als Basileus, die ihm als die Krönung seines Lebens erschien, haben sie gleichzeitig entwertet, ohne dass er es wusste, und Konstantinos Porphyrogenetos vermeidet es in de adm. imp. bei aller Hochschätzung des *μονοκράτωρ πάντων τῶν ῥημάτων* ihn Basileus zu nennen.²⁾ Allbekannt ist der heftige Protest des Kaisers Basileios I. gegen den Titel *imperator Romanorum*, welchen Ludwig II. trug.³⁾ Soviele Römer im Sinne der *Constitutio Antonina*, Bürger des Reiches in seinen alten Grenzen, sich auch erfolgreich zum Herrscher des Reiches aufgeworfen haben mochten, so sehr sträubte sich der Kulturstolz und die Traditionstreue der Byzantiner dagegen einem Barbaren das Diadem und den Titel Konstantins d. Gr. zuzuerkennen: römisches Legitimitätsempfinden und griechisches Kulturbewusstsein verdrängen hier deutlich die Ansprüche, welche sich aus den machtpolitischen Tatsachen und der Gemeinsamkeit des christlichen Glaubens hätten verteidigen lassen. „Es ist unmöglich, unmöglich“, ruft der Patriarch Nikolaos aus, und denkt dabei schauernd an die barbarische Herkunft des Bulgaren, dessen Volk nach seiner Meinung mit den Avaren verwandt ist.⁴⁾

Mit dem Tode Symeons im Jahre 927 war der erbitterte Kampf der Bulgaren und Rhomäer um die Weltherrschaft zu Ende. Das bulgarische Reich brach rasch zusammen und Peter, der Sohn und Nachfolger Symeons, war nicht die Persönlichkeit, solche Ansprüche aufrecht zu erhalten. Man kam mit ihm rasch zum Frieden. Er begehrte nicht den Titel Basileus Rhomaion, sondern war mit dem Titel Basileus und der Hand einer Kaisertochter zufrieden.⁵⁾ Es war echt

OSTROGORSKY bei E. KORNEMANN, *Doppelprinzipat und Reichsteilung* 1930, 172, Anm. 1. Die Beobachtung ist für die Beurteilung der späteren Überlassung des einfachen Basileustitels an Peter von Bulgarien von grosser Wichtigkeit.

¹⁾ Vgl. P. E. SCHRAMM, *Kaiser, Rom und Renovatio* I, Berlin u. Lpz. 1929, 14.

²⁾ KONSTANTINOS PORPH., *de admin. imp.* 115, 1 Bonn.

³⁾ Vgl. z. B. E. STEIN, *Postconsulat et αυτοκρατορία*, a. a. O. 904 und meine Bemerk. *Byz. Zeitschr.* XXXI, 1931, 440.

⁴⁾ Brief 10: MIGNE, PG 111, 81 C.

⁵⁾ RUNCIMAN, a. a. O. 178 ff.

Bull. de l'Inst. arch. bulg. IX.

byzantinische Oikonomia, dass man ihm, wie einst dem alternden Karl, dies gab; man war damit eines lästigen Störungszentrums ledig, das byzantinische Prestige blieb unangetastet. Die Nachfolger des Caren Peter sind in der Literatur der Byzantiner wiederum fast ebenso ausnahmslos die ἄρχοντες Βουλγαρίας wie die Nachfolger Karls des Grossen ihnen ῥήγες Φραγκίας gewesen sind.

Den Bulgaren hingegen ist der Titel Basileus = Car eine heilige Errungenschaft ihrer nationalen Geschichte geblieben. Als sie im J. 1185 sich gegen Byzanz erhoben, riefen sie ihre Führer Peter und Asen zu Basileis aus und diese legten die geheiligten Symbole der kaiserlichen Würde an.¹⁾ Das Cartum der Aseniden ist im ganzen gesehen ein nationales Cartum gewesen, doch zeigen sich auch hier noch einmal Bestrebungen, den Weltthron Konstantinopels zu erobern, wiederum auf grund einer gewaltigen Stärkung der machtpolitischen Grundlage. Ivan Asen II. hat es, wie Symeon, wiederum versucht das zweite Rom in seine Gewalt zu bringen um seinen Ansprüchen Legitimität zu verleihen. Auch er zunächst wieder als Basileopator, als Schwiegervater des jugendlichen Kaisers Balduin II.²⁾ Und, als ihm das misslang, wiederum durch Eroberung des Landes mit dem Ziele Konstantinopel, das er freilich so wenig wie Symeon erreichte. Bedarf es noch des Hinweises, dass auch er sich nach der Schlacht bei Klokotnica, in offenbarem Anschluss an Symeon, Car der Bulgaren und Rhomäer nannte? Für die gewandelte Einstellung des griechischen Ostens zu solchen Aspirationen ist es bezeichnend, dass der Schriftsteller der Zeit, Georgios Akropolites, den Ivan Asen wiederholt und auffallend oft Basileus oder Basileus Bulgaron nennt, während er den epirotischen Kaisern und den späteren bulgarischen Caren diesen Titel konsequent verweigert.³⁾

Vom Ende des 13. Jh. an ist die Empfindlichkeit der Byzantiner gegen den Gebrauch des Titels Basileus durch auswärtige Fürsten im Schwinden begriffen. Zorn erfüllte Ausbrüche gegen solche Anmassung, wie wir sie noch bei Kinnamos,⁴⁾ oder heftige Auseinandersetzungen, wie wir sie noch in dem diplomatischen Verkehr der Komnenen und Angeloi mit den Staufern finden, suchen wir von jetzt an vergebens. Die Sicherheit der byzantinischen Kaiser, die einzig legitimierte Herren der Welt zu sein, beginnt mit dem Wachsen der politischen und wirtschaftlichen Schwierigkeiten gegenüber dem Abendlande ins Wanken zu geraten. Mit dem Ende des Reiches verliert sogar der Titel eines Basileus Rhomaion seine tabuartige Bedeutung in dem Maße als „Romaioi“ nicht mehr als Aequivalent der alten Romani, sondern als Bezeichnung der Griechen empfunden wird; es kommt jetzt vor, dass der Kaiser Sigismund als Basileus Rhomaion bezeichnet

¹⁾ NIKET. CHON. 486, 16 Bonn.

²⁾ Vgl. z. B. A. A. VASILIEV, *Hist. de l'Empire byz.* II, Paris 1932, 197 f.; ich deute freilich die Pläne Ivan Asens II. etwas anders.

³⁾ GEORG. AKROPOL. ed. HEISENBERG I, 39, 1; 41, 13; 48, 25; 50, 19; auch Ivan Asen I. erhält von G. Akrop. wiederholt den Titel Basileus: 21, 15; 21, 22; 22, 11 und öfter. Vgl. da. gegen 73, 1 und 94, 10 zu Kaliman; 107, 15; 111, 17; 111, 21; 112, 7; 125, 21 und öfter zu Michael I.; 175, 26 und 176, 6 zu Konstantin Tich. Es wäre eine lohnende Aufgabe die Einstellung der Byzantiner zur Einzigartigkeit des Basileustitels an der Titelgebung der Historiker des 11.—14. Jahrhunderts zu studieren.

⁴⁾ KINN. 219, 1; vgl. dazu meine Bemerk. *Byz. Zeitschr.* XXXI, 1931, 440.

wird (Dukas 51, 7; Chalkok. 64, 2; 69, 13; 70, 7); Basileus beginnt zu seiner rein appellativen Bedeutung zurückzukehren. Nicht nur Kantakuzenos nennt wiederholt verschiedene bulgarische und serbische Fürsten Basileis, selbst in kaiserlichen Urkunden wird schon im Jahre 1325 der Bulgarencar Michael,¹⁾ später dann Ivan Alexander wiederholt als Basileus ton Bulgaron²⁾ und Stefan Dušan i. J. 1135 als Basileus Serbias³⁾ bezeichnet. Es ist trotzdem umgekehrt nicht ohne Bedeutung für die Entwicklung der bulgarischen Carenidee, wenn wir den Caren Ivan Alexander auf Münzen als Caren der Bulgaren und Rhomäer⁴⁾ und sodann den Caren Ivan Šišman in Urkunden als Selbstherrscher aller Bulgaren und Rhomäer⁵⁾ sich bezeichnen sehen. Es ist das letzte Aufflackern einer grossen bulgarischen Tradition, die zweifellos an die Geschichte anknüpft und sich, besonders unter Ivan Alexander, wie in den ersten beiden Phasen des Weltherrschaftstraumes unter Symeon und Ivan Asen II., in einer wahrhaft kaiserlichen Förderung der Wissenschaften und schönen Künste⁶⁾ äussert.

Damit habe ich denjenigen Punkt angedeutet, in dem die durchaus byzantinische Kaiseridee der grossen Herrscher für die kulturelle Entwicklung Bulgariens ihre Früchte getragen hat. Freilich, es haben, wie so oft in der Geschichte die Männer gefehlt, das begonnene grosse Werk fortzusetzen, den entscheidenden politischen Stoss gegen das in alten Traditionen und im Besitze einer überlegenen Kultur gefestigte Byzanz zu führen und ein bulgarisches Weltkaisertum machtpolitisch zu unterbauen. Der Gewinn für die Bulgaren ist nichtsdestoweniger gewaltig gewesen. Ein hervorragender bulgarischer Historiker hat uns kürzlich im Anschluss an Hilferding gezeigt, dass das Eindringen des Byzantinismus in das geistige Leben Bulgariens für dieses kein Glück gewesen ist, da es die natürliche und organische Entwicklung angeborener und arteigener Kräfte unterbrochen und verhindert hat.⁷⁾ Er nennt diesen Vorgang die Tragik der bulgarischen Geschichte. Es ist schwierig und misslich an die schicksalsmässigen Entwicklungen der Völkergeschichte den Wertmaßstab an-

¹⁾ REGEL-KURTZ-KORABLEV, *Actes de Zographou*, Petersburg 1907, n. 23, 1 (S. 50).

²⁾ *Ebenda* n. 31, 1 (S. 72); 33, 13 (S. 76); 40, 11 (S. 95).

³⁾ PETIT-KORABLEV, *Actes de Chilandar*, Petersburg 1911, n. 138, 7 (S. 292).

⁴⁾ N. A. MUŠMOV, *Монетитъ и печатитъ на българскитъ царе*, Sofia 1924, n. 140—142 (S. 125).

⁵⁾ Z. B. *Actes de Zographou*, *Actes slaves*, n. 4, S. 169. Dass in ЦАР ГРЪКОМ eine Entsprechung für βασιλεὺς Ῥωμαίων liegen soll, zeigt u. a. *Actes de Zogr.*, *Actes slaves* n. 3, 52, wo Kaiser Johannes V. Palaiologos so bezeichnet wird. Freilich könnte in dieser Spätzeit der ursprüngliche Sinn des Titels nicht mehr verstanden und Ῥωμαῖσι bereits entsprechend der allgemeinen Bedeutung in der Volkssprache = Griechen aufgefasst worden sein.

⁶⁾ Bez. Ivan Alexander: M. G. POPRUŽENKO, *Blätter aus der bulgarischen Geschichte* (bulg.), *Sbornik zu Ehren von L. Léger*, Sofia 1915, S. 269—278, bes. 269—271. Eindrucksvolle Denkmäler des kaiserlichen Bewusstseins Ivan Alexanders sind besonders die beiden prächtigen Miniatur-Handschriften, welche B. FILOV in mustergültiger Weise bekannt gemacht hat. Man beachte, dass Ivan Alexander in den Stifterbildern der beiden Handschriften samt seiner Familie völlig in der Art der byzantinischen Kaiser dargestellt ist. Selbst die Hand aus den Wolken, welche das Gottesgnadentum der Weltkaiser versinnbildet, fehlt nicht.

⁷⁾ P. MUTAFČIEV, *Der Byzantinismus im mittelalterlichen Bulgarien*, *Byz. Zeitschr.* XXX, 1929/30, 387—394.

zulegen. Man hat im vorigen Jahrhundert mit Leidenschaft für die deutsche Geschichte und für das ottonische Kaisertum eine ähnliche Frage erörtert. Ich bekenne mich offen zu der Anschauung, dass auch das deutsche Kaisertum römischer Nation für die politische und nationale Entwicklung des deutschen Volkes kein Glück gewesen ist, dass um den Glanz der Kaiserkrone viel deutsches Blut auf den Schlachtfeldern Italiens vergebens geflossen ist, dass der dem deutschen Wesen fremde Gedanke eines römischen Kaisertums die politische Entwicklung Deutschlands immer wieder gehemmt und seine Einigung Jahrhunderte hindurch verhindert hat. Und dennoch, so wenig ich all das Herrliche missen möchte, das in die deutsche Kunst, in die deutsche Literatur durch das römische Kaisertum deutscher Nation eingegangen ist, so stolz kann gewiss Bulgarien auf das sein, was es dem Weltherrschaftstraum seiner grossen Caren verdankt: in diesem durch die Jahrhunderte fortwirkenden Besitz liegt für Bulgarien Sinn und Bedeutung seines byzantinischen Erbes.

Die Wandlungen der byzantinischen Studien seit ihrer Begründung¹⁾

von Josef Strzygowski

Die byzantinischen Studien wurden zum ersten Male wissenschaftlich zusammengefasst, als Karl Krumbacher 1892 seine Byzantinische Zeitschrift herauszugeben begann und 1897 seine Geschichte der byzantinischen Literatur erschien. Stand ursprünglich das byzantinische, von Konstantinopel aus begründete Reich im Vordergrund, so hat Krumbacher selbst alles dazu getan, um mit seiner Bewegung Osteuropa zu erwecken und die wissenschaftliche Arbeit dort ähnlich um Byzanz zu gruppieren, wie sich in Westeuropa alles mehr oder weniger auf Rom einstellt. Ich denke die letzten byzantinischen Kongresse haben gezeigt, dass seine Absicht weitaus überboten worden ist; schon dass sie in den einzelnen politischen Zentren des Balkan stattfinden, ist bezeichnend. Wann wird die Zeit kommen, in der wir uns einmal in Konstantinopel selbst versammeln oder in den Metropolen des östlichen Mittelmeerbeckens, in Alexandria, Antiochia (Beyrut), Ephesos (Smyrna) oder an der Stätte christlicher Pilgersehnsucht, in Jerusalem?

Ich glaube, wir sollten, wenn uns vorläufig auch noch Rumänien oder Russland, im Besonderen auch der Berg Athos lockt, jetzt schon für die Zukunft auf diese in hellenistischer wie frühchristlicher Zeit führenden Städte blicken und Mittel und Wege suchen, um auch diese, vorläufig noch politisch schwerer zugänglichen Gegenden für spätere Kongresse zu gewinnen. Man wird es einem Kunstforscher nicht verargen, wenn er eindringlich auf dieses Ziel hinweist, am wenigsten vielleicht mir, dem Vortragenden, von dem man weiss, wie er schrittweise als eine Art Lebensaufgabe in diese z. T. vorbyzantinische Welt einzudringen suchte und auf diesem Wege schliesslich, indem er nach den Wurzeln der römischen und byzantinischen Machtkunst suchte, bei Iran und dem europäischen Norden, kurz gesagt, bei der Indogermanenfrage landete. Byzanz an sich hat damit nichts zu tun, aber die Wege, die ich von Rom kommend, von Byzanz aus einschlug, haben doch dazu geführt, dass ich Tür und Tor nach dem Osten und Norden aufschlagen musste. Es waren die byzantinischen Studien, die dazu den Ausgangspunkt bildeten. Wie das möglich war und warum ich glaube, dass die Wandlungen, die ich selbst durchgemacht habe, allen, die

¹⁾ Der Verfasser war verhindert, diesen Vortrag auf dem Kongresse selbst vorzulesen; vgl. oben S. 11.

eindringen wollen, bevorstehen, möchte ich nachfolgend planmässig auseinander setzen, indem ich als Kunstforscher zunächst frage, wie weit unsere Kenntnisse von der byzantinischen Kunst reichen, dann ebenso kurz auf deren Wesen und Entwicklung eingehe und schliesslich ein Wort über den Beschauer sage. Man wird erkennen, wie viel weiter ich gekommen zu sein glaube, wenn man dazu vergleichend meinen Aufsatz von 1924 „Die Kunstgeschichte und die byzantinischen Studien“ im 1. Bande der Zeitschrift „Byzantion“ liest.

Kunde. Was wissen wir über Byzanz, über byzantinische Kunst? Seit ich 1889 von Rom nach Konstantinopel übersiedelte, mich von Salonik, dem Athos und Athen aus zuerst in das Mittelgriechische und mit Krumbacher zusammen durch die Byzantinische Zeitschrift in den damals üblichen Gedankenkreis einarbeitete, sind vierzig Jahre vergangen. Die Lage hat sich (in der Kunstgeschichte wenigstens) gründlich geändert.

Stehen heute auch noch zumeist die Auswirkungen der am Bosphorus neu gegründeten Macht und ihrer Ableger im Vordergrund der byzantinischen Studien, so ist die Forschung über bildende Kunst im Gegensatz dazu allmählich vor allem der Frage nachgegangen, wie denn das, was wir byzantinische Kunst nennen, eigentlich entstanden sei. Wir nehmen nicht mehr Konstantinopel als etwas Gegebenes, sondern als etwas Gewordenes und kommen damit zu einer Einstellung der byzantinischen Studien, die Asien ebenso berücksichtigt wie den Mittelmeerkreis und Osteuropa. Es ist wichtig, dass diese Kongresse im Rahmen der wissenschaftlichen Gesamtarbeit immer wieder Konstantinopel selbst betonen, die Hauptstadt würde sonst womöglich zurückgedrängt, ob wir nun zurückblicken auf die Voraussetzungen oder Umschau halten nach den Auswirkungen von Byzanz. Glücklicherweise haben sich auch über die schwere Zeit hinweg Zeitschriften durchgerungen, die uns auf dem Laufenden halten. Deutschland und Russland sind freilich zurückgetreten, aber von Griechenland aus werden doch die „Byzantinisch-neugriechischen Jahrbücher“ fortgesetzt und seit zehn Jahren besteht ja die neue Revue internationale des études byzantines „Byzantion“. Dazu kommt, dass die klassischen Archäologen begonnen haben, ihre Arbeiten auch auf das griechische Mittelalter auszudehnen, ihnen stehen ja die Mittel zur Verfügung. Vor allem aber haben die einzelnen Balkanstaaten durch Aufnahmen und Ausgrabungen so viel neuen Arbeitstoff aufgebracht, dass dadurch allein schon neue Masstäbe in das kommen, was wir „byzantinische Kunst“ zu nennen pflegen.

Nehmen Sie dieses herrliche Bulgarien, das uns diesmal gastfreundschaftlich eingeladen hat. Die allgemein herrschende Meinung dürfte wohl die sein, dass da nicht viel anderes zu finden sei, als byzantinische Kunst. Seit man anfang zu graben und die Ruinen des Landes aufzunehmen, kamen immer mehr Dinge zu Tage, die nichts mit Byzanz zu tun haben, sondern die Forschung gerade in der Richtung anregen, nachzuforschen, was hier sonst noch in Wesen und Entwicklung mitgesprochen haben mag. Wir fangen gerade vom Balkan aus an, in die Fragen nach dem, was wir gewöhnlich als römische Provinzialkunst bezeichnen, wozu angeblich auch das Byzantinische gehören soll, einzudringen. Wenn erst einmal all der Arbeitstoff, der jetzt allmählich zu Tage kommt, nicht

nur veröffentlicht, sondern auch vergleichend durchgearbeitet sein wird, dürfte sich das Bild der Bedeutung von Rom und Byzanz, bezw. ihrer bildenden Kunst sehr wesentlich umgestalten.

All dieser Zuwachs erstreckt sich aber doch zumeist nur auf Europa, den Balkan im Besonderen, höchstens noch auf die östlichen Mittelmeerländer wie Kleinasien, Syrien, Aegypten, nicht aber auf das asiatische Hinterland, obwohl gerade von Armenien, Mesopotamien, Iran, ja Indien und China aus die wichtigsten Schlaglichter auf das fallen, was wir byzantinische Kunst zu nennen belieben. Die Kunde, d. h. die Kenntnis der Denkmäler, dazu der fremdsprachigen, nicht griechischen Quellen wird heute noch kaum vorstellbar weiter ausgreifen müssen, wenn sie dem, was Byzanz ist, ernstlich von allen Seiten gerecht werden will. Das liegt am Wesen dieser Kunst.

Wesen. Die byzantinischen Studien gewinnen erst grundsätzlichen Charakter, sobald das Wesen dessen, was wir Byzanz-Konstantinopel nennen, als eines Sitzes ausgesprochenen Machtwillens im altorientalischen Sinne, d. h. jener Typus von Macht erkannt wird, der Hof, Kirche und Bildung vereint am Werke der Gewaltherrschaft zeigt. Hellas war einst das gerade Gegenteil, ein Volksstaat, den Alexander mit seinem Weltreich zerschlug, indem er das Erbe des alten Orients antrat, vor allem des persischen Achämänidenhofes; nur kleidete er seine Reichskunst nicht in persische Formen. Aber damit war der Hellenismus geboren, jene griechische Vormachtstellung, die dann nach dem römischen Intermezzo wieder aufgenommen wurde durch Byzanz bezw. das oströmische Reich. Damit lenkte die Macht wieder stärker als in Rom ein in das asiatische Fahrwasser. Nur reichte sie jetzt nicht mehr vom Mittelmeere bis an den Pamir und die indisch-chinesische Grenze, sondern endete schon beim Zweiströmeland, so dass Persien Byzanz allmählich näher rückte als Rom, dessen Ausgangsprunkt. Es hat einer gewaltsamen Renaissance bedurft, um den ursprünglich persischen, seit dem 7. Jahrhundert durch den Islam vertretenen Ikonoklasmus, besser die Bildlosigkeit mit Hilfe der griechisch-römischen Überlieferung in Byzanz wieder in die Schranken zu weisen. Ein paar Jahrhunderte hat das ja gehalten. Tragen die byzantinischen Studien diesem Zwitterwesen Rechnung?

Das Entscheidende scheint mir die Notwendigkeit, an jene griechische Weltmacht anzuknüpfen, die einst von Syrien aus durch die Diadochen ganz Vorder- und Westasien zu einem Reiche zusammenschloss, d. h. etwas in sich aufnahm, das in der bildenden Kunst bis dahin für Asien eine ähnliche Rolle gespielt hatte, wie die griechische Kunst für Europa: Persien und die altiranische Überlieferung. Nicht erst Alexander hat die Grundfesten der altorientalischen Monarchien in Ägypten und Mesopotamien erschüttert, sondern das hat schon das grosspersische Reich der Achämäniden getan und Alexander ist nur in seinen Fusstapfen weiter gegangen, indem er freilich wenigstens in der bildenden Kunst das Persische durch das Griechische zu ersetzen suchte, was ihm auf die Dauer nicht gelang. Den besten Beweis dafür liefert eben Byzanz.

Das Wesen der byzantinischen Kunst liegt darin, dass sie eine mehr von Persien als von Rom bestimmte Machtkunst ist, d. h. von Machtmenschen bestellt und von der Macht dienenden Kunsthandwerkern ausgeführt, eine Gesin-

nung zeigt, die lediglich darauf bedacht ist, die Macht des Kaisers, der ihm unterstellten Kirche und einer mehr oder weniger feilen Bildung in wirkungsvolles Licht zu setzen. In der bildenden Kunst lassen sich diese Zwecke so augenscheinlich vorführen, dass sie den anderen Lebenswesenheiten gut als Aushängeschild dieser Art Machtgesinnung und ihrer Aufmachung dienen kann.

Zum Typus der Macht von byzantinischer Art gehört zunächst die alle Kräfte auf sich ziehende Reichshauptstadt an sich. Man braucht sich ja nur als Gegenstück die deutsche Kaiserwürde zu denken, die eigentlich nirgends zu Hause war. In der Zentralisierung geht Rom voran, nicht so sehr Persien, wo der Hof zwischen Sommer- und Winterresidenz schwankt. Memphis-Theben und Babylon-Assur sind Riesenstädte, die zugleich mit der kaiserlichen Macht alles reiche Gut der einzelnen zugehörigen Länder in sich aufsaugen. Wenn irgendwo, so hat in Byzanz der goldstrotzende Übermut der Macht sich voll und ganz ausgewirkt. Es ist bezeichnend, dass wir den alten Namen der neuen Reichshauptstadt als Schlagwort verwenden, um diese grosse christliche, zwischen Rom im Westen und dem Mazdaismus-Islam im Osten eingeschobene Kultur zu bezeichnen. Die Stadt wird zu allen Zeiten ihre Bedeutung bewahren, sie liegt wie eine Spinne im Netz aller nach Europa und Asien wie dem Mittel- und Schwarzen Meere führenden Strassen. Ähnlich beherrschte das alte Memphis wie später Kairo den Austritt der Nilstrasse aus dem Innern Afrikas in das Delta und das alte Babylon-Seleukia-Ktesiphon den Übergang des Euphrat- und Tigrisales nach dem persischen Golfe.

Die Stadt wuchs dabei wortwörtlich aus dem Boden, insofern vor ihren Toren die alten Steinbrüche von Kyzikos (im kleinen, nach den Marmorinseln heissenden Zwischenmeeres) lagen, die mit dem jetzt prokonnesisch genannten Marmor einen ausgebreiteten Handel nach allen Küsten der beiden Meere führt, die durch Dardanellen und Bosporus verbunden werden. Man sollte meinen, das alte Griechenland und seine Marmorkunst müssten wieder aufleben. Hier nun steht der Forscher vor dem ersten kennzeichnenden Wesensmerkmale der neuen byzantinischen Kunst. Die Steinbrüche liefern nicht griechische, sondern ausgesprochen persische Kunst, trotzdem Konstantin die Arbeiter nicht nur aus den persischen Grenzgebieten, sondern aus allen Teilen des Reiches zusammengerufen hatte. Man betrachte doch nur einmal die völlig unantike Art der Kapitelle, die von Konstantinopel aus auf den Markt für alle Kirchentypen geworfen wurde; auch hier in Bulgarien finden sich solche, ich habe einige im ersten Bande der Neugriechisch-byzantinischen Jahrbücher zusammengestellt. Schon dass das Kapitell nicht mehr den Architrav, sondern den aus Persien kommenden Bogen zu tragen hat, bedingt die neuen Formen, das Kämpfer- und Korbkapitell, die ganz übersponnen sind mit Hvarenah bedeutenden gitterartig durchbrochenen Zieraten.

Man muss sich der ersten Aeusserungen der bildenden Kunst auf dem Balkan, der griechischen, erinnern, um einen Masstab für die ganz anderen Zwecke und Gegenstände zu bekommen, die jetzt von Byzanz aus, bzw. durch seine Macht in die Kunst Eingang finden. Waren es dort rein menschlich schlichte Züge, die den Künstler zu seinen Schöpfungen veranlassten, so sind es jetzt alle jene unnatürlichen Dienstleistungen, wie sie am eindruckvollsten

Konstantin Porphyrogennetos in seinem Ceremonialbuche zusammengefasst und die Darstellungen von Justinian und Theodora in S. Vitale in Ravenna lebhaftig vor Augen führen. Ist dieses Unwesen auf dem Balkan, in Konstantinopel entstanden? Sein Stammbaum ist so alt wie der Typus der Macht im Sinne von Gewaltherrschaft, geht also auf das zurück, was seinerzeit zur Ausbildung der altorientalischen Monarchien geführt hatte.

In der Residenz ist es der Palast, der als Brennpunkt die Hauptstrassenzüge von sich ausgehen lässt und doch so liegt, dass er nicht leicht eingekreist werden kann. Die am Ende der Landzunge auf drei Seiten vom Meere umspülte Spitze erfüllt alle diese Bedingungen. Von da aus wird der Lebensnerv der Stadt zu Wasser und zu Lande gehütet und überblickt, d. h. die Verkehrsstrassen, von denen schon das alte Byzanz gelebt hatte. Jetzt sind sie freilich ebenso viele Wege der Macht, die auf ihnen ihren Besitz mehr und mehr vergrössert und verteidigt.

Mit dem Palast ist vereinigt die Hauptkirche, der Sitz Gottes neben dem Sitze des Kaisers, beide zu einer Einheit verschmolzen, der Herrscher von Gottes Gnaden als Muster für den Untertanen: das Rangverhältnis zwischen Gott und Kaiser soll ihm Vorbild sein. Das Narthexmosaik der Sophienkirche spricht eine unzweideutige Sprache. Aber bleiben wir zunächst bei diesem einzigen Bauwerke selbst. Seine Herkunft ist ausser Zweifel, seit wir den Typus der durch vier Konchen verstreuten Vierstützenkuppel von Armenien her kennen und den Rohziegelbau Irans als schöpferischen Ausgangspunkt. Hier in Bulgarien ist ja auch ein sehr beachtenswerter Vertreter dieser Gattung erhalten, eine Ruine auf die mich schon 1907 brieflich Theodor Schmit hinwies, als er gelegentlich der Absicht der bulgarischen Regierung, ein Seitenstück zu unserem „Die österr.-ung. Monarchie in Wort und Bild“ in einem Werke „Das bulgarische Vaterland“ herauszugeben, Bulgarien für den kunsthistorischen Teil bereiste. Es ist eine Ruine bei dem Dorfe Peruschtitza, das man von der Station Kričim westlich kurz vor Philippopol erreicht. In der fruchtbaren Ebene am Fusse des Rhodopegebirges gelegen, wird sie von den Umwohnern wegen der roten Ziegel als Baustoff „Červenata Zerkva“, die rote Kirche genannt. Inzwischen ist der Bau im Sommer 1914 teilweise ausgegraben worden, wobei die erwartete äussere Umfassungsmauer zutage kam. Wir haben einen Vierpassbau (Tetrakonchos) vor uns, mit einem Kuppelquadrat von 7, 93 m Seitenlänge; daran legen sich, 5, 70 m breit, halbrunde Konchen. Vollständig erhalten ist nur die Konche der Nordseite, durchbrochen von drei rundbogigen Öffnungen zwischen zwei mittleren Pfeilern. Die Vierpasskuppel bei Philippopol weist auf eine grundlegende Tatsache, dass sich der bulgarische Boden nämlich künstlerisch nicht an das in frühchristlicher Zeit holzdeckende Mittelmeergebiet, sondern an den wölbenden Osten angliedert. Dieser Schluss betrifft aber nicht etwa nur den Kuppelbau, sondern, scheint es, auch die längsgerichtete Kirche.

Die rote Kirche weist einen Bautypus auf, der in der Sophienkirche in den Dienst der Macht gestellt erscheint; aber freilich die Grundform ist dort kaum noch zu erkennen, so sehr sind die Grössenausmasse gewachsen zusammen mit einer prunkenden Ausstattung, die kaum hinter der des späteren Tadsch Mahal

in Indien zurücksteht. Entscheidend aber ist, dass der byzantinische Hof und die Kirche die beiden seitlichen Konchen zugunsten der geforderten Gynaikonitis unterdrückte und der Grundtypus auf dem Boden des alten Byzanz erst durch die Türken wieder lebendig wurde. Würde die Zeit reichen, könnten wir ähnliche Beobachtungen von den Ausgrabungen in Pliska-Aboba aus für die weltliche Baukunst machen. Ich wende mich der Kürze halber mehr dem Schmuck und der Darstellung zu.

Die Ausstattung der byzantinischen Kirchen mit Mosaiken ist durch die Entdeckung der Landschaften im Vorhofe der grossen Moschee von Damaskus in ein ganz neues Fahrwasser der Untersuchung geraten. Sobald man erkennt, dass es sich dort um altmazdaistische Paradiesesdarstellungen handelt, die, schon im Hellenistisch-Römischen nach dem Mittelmeere vorgedrungen, dort aber rein dekorativ, nicht mehr religiös verwendet wurden, klärt sich, was wir über Byzanz wissen. Die Sophienkirche war zuerst mit rein dekorativen Mosaiken geschmückt, in Mustern, die heute noch aus persischen Seidenstoffen zu belegen sind. Und als dann der Ikonoklasmus auf die landschaftlichen Motive zurückgriff, war das im Rahmen der Ausstattungskunst durchaus nichts Neues, wie schon der Brief des Nilus deutlich erkennen lässt.

Ein Wort über die Miniaturenmalerei. Ein guter Prüfstein für die Frage nach der Gestalt in der byzantinischen Kunst sind die Kanonesarkaden am Anfange der Evangeliare. Die vergleichende Kunstforschung sieht da etwas anders als der klassische oder christliche Archäologe. Neuerdings wurde in den Istanbuler Forschungen IV, 1933, über armenische Belege vornehmlich in S. Lazzaro berichtet und wieder zurückgegriffen auf die Zeit vor dem Erscheinen meines Etschmiadsin-Evangeliars 1891, als wenn inzwischen über die armenische Kunst, ihren Zusammenhang mit Iran und ihre Mittlerstellung nach Byzanz hin nichts gearbeitet worden wäre. Ich denke, nach meiner Bearbeitung des Tübinger Evangeliars von 1111 sollte ein solcher Rückfall unmöglich sein. Aber man muss eben ernstlich bemüht gewesen sein, die Ostkunst kennen zu lernen, um die Bedeutung der Bilderstürme für die byzantinische Kunst und die Evangelienausstattung im Besonderen gerecht beurteilen zu können. Im Übrigen ziehe man für die Frage des Ursprunges der Kanonesarkaden aus der Avestaausstattung meine „Asiatische Miniaturenmalerei“ S. 155 f. heran.

Wenn Gegenstand und Gestalt schon dem Laien die Augen öffnen, so spricht die in beiden steckende Form nicht minder deutlich zum Fachmanne. Gerade da aber beobachtet dieser Tatsachen, die, weitab von Hellenismus und Rom, ausgesprochen in die Richtung der östlichen Kunst führen. Die Aufnahmen und Ausgrabungen von Dura-Europos im nördlichen Mesopotamien, die Denkmäler weit vor der byzantinischen Zeit und doch ausgesprochen byzantinisch in der formalen und seelischen Einstellung nachwiesen, sollten doch wahrhaftig ernstlich zu denken geben. Es scheint eben, dass schon die Diadochen den Weg betraten, der die griechische Kunst vollständig im Sinne Irans und des alten Orients umgestaltete und nur unsere Scheu, die Vorläufer des Ostchristlichen in der Übergangskunst der synkretistischen Religionen des Ostens zu suchen, hält

uns immer wieder davon ab, bei Untersuchungen nach den Wurzeln des Byzantinischen endlich einmal tief genug zu graben.

Der seelische Nerv einer Machtkunst wie der byzantinischen kann nicht schöpferische Neugestaltung sein, sondern muss dem Wesen der Machtgesinnung entsprechend, in deren Dienst der Baumeister ebenso wie der Maler oder Kunstgewerbler steht — der Bildhauer scheidet ja in Byzanz kennzeichnend von vornherein gegen alle Balkanüberlieferungen aus — dem Willen von Hof, Kirche und Bildung, im gegebenen Falle vornehmlich dem Kloster untertan sein. Da lässt sich wohl von vornherein kaum viel Persönlichkeit und Schöpferkraft erwarten. Es ist gelungen, das Märchen von der Starrheit byzantinischer Kunst wenigstens teilweise zu zerstören; was bleibt, ist die völlige Abhängigkeit, sei es von der Mittelmeerkreis-Überlieferung, sei es vom Osten.

Die Proskynese ist das Wahrzeichen der byzantinischen Machtauffassung. In der bildenden Kunst wird anschaulich klar, in welcher Rangordnung sie angewendet wird. Allgemein bekannt ist das einst durch Salzenberg farbig aufgenommene, jetzt durch Whittemore neuerdings freigelegte Mosaik über der Nartextür der Sophienkirche. Der Kaiser (Leo VI. 886—912?) liegt dort kniend mit tief auf den Boden geneigtem Haupte vor Christi Thron. Aber die gleiche, die Persönlichkeit des Huldigenden tief herabwürdigende Proskynese finden wir schon bei Juliana Anicia, der Kaiserstochter, die um 525 prächtig überlebensgross aufgemacht auf dem Titelblatte des Wiener Dioskurides erscheint und von dem verschwindend klein zu ihren Füßen daherkriechenden Maler bzw. Schreiber den Codex entgegennimmt. Wo bleibt da die menschliche Seele: auf der einen Seite Überhebung ebenso gedankenlos wie die charakterlose Unterwürfigkeit auf der andern. Machtmenschen im aktiven und passiven Sinne. Wie der Kaiser vor Gott, so kriecht der Untertan vor dem Hofe. Man begreift, warum Byzanz in der Kunst ebenso wenig schöpferisch sein konnte wie Rom.

Kennzeichnend für diese Art Machtwesen ist, dass dieses die wirksamen Werte seiner Aufmachung durch die bildende Kunst nicht der Lage angemessen aus dem eigenen Boden und dem Geblüt des eigenen Volkes nimmt, sondern mit der Gründung der Residenz, der Erbauung des Palastes und der Hauptkirche landfremde Werte und Kräfte heranzieht, die nicht nur das Volk verblüffen, indem sie über seine Begriffe gehen, sondern alles überbieten sollen, was bis dahin in den Ursprungsländern dieses Machttypus und seiner Kunst geleistet worden war. Die Verfolgung dieses Werdens führt planmässig die Entwicklungserklärung durch.

Entwicklung. Wenn Byzanz-Konstantinopel, wie die Wesensbetrachtung hervorhob, als Machtaufgebot begründet war, das, sagen wir, dem seleukidischen Reiche von einst nachstrebte, dann ist es, wie ich in meiner Mschattarbeit schon 1904 für die seleukidische Kunst zu zeigen suchte, von vornherein wahrscheinlich, dass es sich in der bildenden Kunst auf das Engste an Persien wie einst als Machtvorbild und jetzt in vielen Hof- und Kircheneinrichtungen anlehnen musste. Auch die Bildung dürfte, ganz unter den Einfluss der Klöster geratend, dem Ursprung dieser Klöster nicht erst in Syrien oder Aegypten, sondern schon dem asiatischen Osten entsprechend, immer mehr der

persischen Magiergesinnung anheimfallen. Die Theologenschulen von Nisibis-Edessa bildeten das verbindende Glied.

Man sieht, ich rechne nach meiner Lebensarbeit auf das Entschiedenste mit dem wichtigsten Charakterzug jeder Machtkunst, ihre Mittel da zu holen, wo sie womöglich fertig ausgebildet vorhanden waren. Das aber war seit Eintritt des Christentums als Staatsreligion und gerade wegen der Verlegung des Machtsitzes im Osten nach Byzanz entschieden die ostchristliche, aus der Berührung mit dem persischen Iranismus und dem indischen Buddhismus hervorgegangene Welt, in der das Griechische in der bildenden Kunst durch die enge Berührung mit den Indogermanen des Ostens zu einer Wiedergeburt des alten Geistes geführt wurde. Man sehe sich nur den kleinasiatischen Christus-Rhetor neben dem iranischen Guten Hirten an und wird empfinden, wie sehr diese beiden indogermanischen Typen, der langlockige griechische und der krauslockige iranische, beide bartlos zusammengehören entgegen dem bald herrschend werdenden semitischen Typus mit Bart und gescheittem Haar, den die Theologenschulen aus dem Persischen herausholen und umbilden. Daneben aber dürfen gewisse Einschlüsse der Volkskunst nicht übersehen werden.

Byzanz-Konstantinopel gewinnt eben erst seine volle geschichtliche Bedeutung, wenn man fragt, aus welchen Kräften es hervorgegangen sei, nicht nur wie es auf seine Mit- und Nachwelt gewirkt habe. Hinter dem Namen Byzanz, byzantinische Kunst zum mindesten bergen sich so viele, der Aufklärung harrende Fragen, wenigstens für den Kunstforscher, dass er öfter geneigt ist, die Bezeichnung „byzantinsich“ nur für Konstantinopel selbst gelten zu lassen und alles auszuschneiden, was das Hinterland in Europa sowohl wie in Asien betrifft. Wir fragen also zuerst, was war im alten Byzanz bodenständig und was ist durch die Gründung von Konstantinopel, d. h. durch Errichtung eines die Macht im Osten anstrebenden Kaiserhofes daraus geworden.

Byzanz war zweifellos ein an günstigster Stelle gelegener Hafen, wenn es sich um die Überwachung des Seeverkehres zwischen dem Mittel- und dem Schwarzen Meere handelt und des Landverkehres zwischen dem Balkan und Asien. Es müssen natürliche Kräfte gewesen sein, die die alte Stadt am Leben erhielten. Für den Neugründer Konstantin ist kennzeichnend, wie lange er herumsuchte, bevor er sich für Chalkedon bzw. Byzanz entschied. Er hätte vielleicht am besten getan gleich wieder nach Seleukia selbst zu gehen, wenn die Trauben nicht zu sauer gewesen wären.

Vom Standpunkte der bildenden Kunst aus war die Wahl eine ausgezeichnet überlegte, weil die für die Erbauung einer prunkenden Residenz nötigen, wie es scheint unerschöpflichen Steinbrüche vor dem Tore lagen. Aber die antike Überlieferung von diesen Marmorbrüchen wurde, wie wir sahen, vollständig auf den Kopf gestellt. Auch sind die Monopole, die sich der Hof zulegte, zumeist auf auswärtige Handelsware gerichtet.

Wo werden also die Mittel der neuen byzantinischen Machtkunst hergenommen? Immer wieder ist in der Wesensbetrachtung Persien erwähnt worden, nicht erst von mir, sondern schon im vorigen Jahrhundert, als Fr. W. Unger in der Enzyklopädie von Ersch und Gruber als Erster die byzantinische Kunst

behandelte. Damals sah man, wie in allen sprachlichen und geschichtlichen Belangen, auch in der bildenden Kunst klarer als heute. Aber freilich bisher gingen wir in den Orient, um dort die Beweise dafür zu suchen, dass die Machtgesinnung, die bis zum Weltkriege und leider darüber hinaus die Welt verzerrt, uralten, womöglich ewigen Bestandes sei. Die höfische Kunst Persiens war dafür ebenso willkommen, wie die der altorientalischen Monarchien. Sie bauten in Stein, stellten durch menschliche Gestalten dar und gaben dazu noch inschriftliche Auskünfte: da liess sich mit sprachlichen und geschichtlichen Mitteln arbeiten. Die Ordnung dagegen, die ihre Macht vom Volke nahm, ohne Dynastien und Jahreszahlen, war schon deshalb für den Kunsthistoriker unzugänglich, weil sie in vergänglichen Rohstoffen wie Holz, Lehmziegel und Zelt baute, die Taten der Herrscher und seines Ebenbildes, Gottes, nicht durch menschliche Gestalten erzählte, sondern ihren Glauben durch ausdrucksvolle Sinnbilder, die heute für Zieraten angesprochen werden, bekannte. Für all das hatten wir kein Verständnis. Die byzantinische Macht nicht zuletzt hat noch nach dem Bilderstreit alles das rücksichtslos mit Füßen getreten, das Bodenständige durch das Landfremde ersetzt und so das Schicksal der ihr unterworfenen Völker besiegt.

Die Bedeutung des Persischen für Byzanz zeigt sich am auffallendsten in der immer stärker gegen das alte Hellas und die Mittelmeergesinnung überhaupt durchbrechenden Bilderfeindlichkeit. Die Bildhauerei tritt bald vollständig zurück, es ist eben ein am Mittelmeer neuer, an sich aber uralter Geist, der durch Byzanz und die Nähe von Persien obenauf kommt. Verständlich wird das wie schon an Mschatta aus der Übergangszeit vom Parthischen zum Sasanidischen einmal durch den in das Ostchristliche eingedrungenen Geist des Mazdaismus und zugleich durch die Eigenart des formalen Denkens in dem ganz Westasien beherrschenden Rohziegelbau. Hat der erstere nur am persischen Hofe die menschliche Gestalt in breiter Schicht angenommen, im übrigen aber seine alte Bilderfeindlichkeit bis auf gewisse jugendliche Gestalten von rein sinnbildlicher Bedeutung (Yima-Guter Hirt) beibehalten und sich im Übrigen durchaus auf seine naturfernen Sinnbilder beschränkt, so hat die Notwendigkeit, Rohziegelbauten verkleiden zu müssen, zur Inkrustation ebenso wie zum Mosaik und den Fliesen geführt. Das geht jetzt alles in ganz breitem Strom auf Byzanz über, man sieht es nur nicht, weil niemand sich die Mühe gibt, das alte Iran kennen zu lernen, das mehr noch als Hellas in Europa für ganz Asien die ausschlaggebende Mitte bildet. In der bildenden Kunst ist gerade diese volkstümliche Art bei ihrem Übergange nach der Mittelmeerkreise entscheidend. Das gilt ganz allgemein. In Byzanz kommt aber zu diesem iranischen Strome noch ganz besonders die persische Machtkunst, die in Hof, Kirche und Bildung so stark durchschlägt, dass die Historiker darüber längst zu berichten wussten. Die Zersetzung der antiken darstellenden Kunst durch die bilderfeindlich in Sinnbildern sprechende schiebt sich schon mit dem Hellenismus nach Westen vor und siegt mit dem Ikonomismus vollständig. Eine sehr merkwürdige Erscheinung hängt damit auf griechischem Boden zusammen, für die von vornherein auf die auffallende Tatsache des Auftretens persischer Fliesen im bulgarischen Patleina bei Preslav hingewiesen werde.

In letzter Zeit bin ich bei Arbeiten über die christliche Kunst auf persischem Boden zu einer Annahme gelangt, die den Bulgaren eine beachtenswerte Mittlerrolle zwischen ihrer asiatischen Heimat und Hellas zuweisen würde. Es ist sehr auffallend, wie stark die Kunst auf griechischem Boden im frühen Mittelalter durchsetzt ist von Elementen, die unmöglich aus Konstantinopel kommen können, weil sie islamischen bzw. mazdaistischen Ursprungs sind u. zw. von einer Art, die mehr auf das ferne persische Zentrum dieses Kunstkreises als auf eine unmittelbare Berührung von Hellas mit Syrien und Ägypten hinweist. Wir finden bei Athen und am Parnass berühmte, um 1000 etwa entstandene Klöster, deren Kirchen die typisch persisch-sasanidische Kuppelkonstruktion aufweisen und wir finden gerade in diesen Bauten Ornamente, die als Umbildungen kufischer Schrift bezeichnet werden müssen. Noch älter sind Steinplatten, auf der Akropolis in Athen, die neben diesen arabischen Schriftornamenten die altasiatischen Tiere in Wappenstellung zuseiten des Lebensbaumes zeigen (Amida S. 365 f.). Wie kommt das alles nach Hellas und in das Zentrum des alten Griechenlandes, während es in der damaligen Hauptstadt, dem Paris der byzantinischen Welt, in Konstantinopel, nicht nachweisbar ist? In diesem Zusammenhange kann man auf den Gedanken kommen, die Bulgaren als Träger dieser persisch-islamischen Elemente anzusehen. Sie sind bis zu den Termopylen, vielleicht bis nach Athen durchgedrungen, in ihrem Gefolge können leicht turanische und persische Künstler mit Umgehung des Bosphorus nach Hellas gelangt sein. Es würde eine des jungen Königreichs würdige Aufgabe sein, dieser Frage nachzugehen, über das Slavische hinaus, in dem die Bulgaren schliesslich fast vollständig aufgegangen sind, die Spuren der alten Heldenzeit in ihren Nachwirkungen auf hellenischen Boden nachzuweisen. Madara zeugt ja schon sehr deutlich.

Wir sprachen von einer Renaissance im 10. Jahrhundert in Byzanz: war das wie später in Italien, ein Wiedererwachen des Römisch-Griechischen? Nein, es war eine Wiederkehr des Hellenistisch-Christlichen; mit dem Wesen der späteren italienischen Renaissance hat die byzantinische nichts zu tun.

Die byzantinische Kunst hat dann einen grossen Einfluss im Abendlande geübt, weil sie bis in die Zeit der Gotik als die überlegene Äusserung einer christlichen Macht galt und es tatsächlich auch war. Erst die Blüte der christlichen Kunst im Norden Europas hat diese hohe Würdigung zurücktreten lassen.

Beschauer. Die Gelehrten sind bei Beginn der byzantinischen Studien an ihre Arbeit von Rom aus herangetreten, haben dann aber allmählich eingesehen, dass der Hellenismus in Byzanz stärker als in Rom selbst mitzureden hatte und sind jetzt vor allem auf die Beziehungen der osteuropäischen Völker zu Byzanz eingestellt. Wenn daher ein Kunstforscher immer wieder mahnt, den Ursprung der byzantinischen Macht an sich und jedes einzelnen Volkes, das an ihr teilnimmt oder ihr unterworfen wurde, vom Ursprunge der Macht einerseits, des einzelnen Volkstums aus auf der andern Seite zu behandeln, so stösst das auch heute noch auf Widerspruch, weil man in Sprache wie Geschichte lieber bei der führenden Sprache, bzw. der politisch führenden Macht bleibt, als sich um

Dinge zu kümmern, die sprachlich ebenso schwer greifbar sind wie für den Kunstforscher das vergängliche Holz oder der Rohziegel bzw. die Notwendigkeit Zieraten ebenso wie die Darstellung im Wege der menschlichen Gestalt lesen zu lernen.

Nehmen wir das Beispiel Russlands. Der Kunstforscher sieht, dass die aus drei oder fünf Kuppeln im Kreuz errichtete Kirche dort im Holzbau heimisch ist; das aber ist der Typus der Justinianischen Apostelkirche, die ebenso in der Johanneskirche in Ephesos und sonst in kleineren Ausmassen vereinzelt vorkommt, wie etwa im Abendlande in S. Marco und in Périgeux. In Russland allein ist die Grundgestalt ohne eingestellte Mittelstützen derart in breiter Schicht zu Hause, dass man überlegt, ob da nicht eine uralte Überlieferung des Blockbaues mit Übereckdach vorliegt, die dann in der ostchristlichen Kunst monumentalisiert worden ist. Niemand geht ernstlich auf diese Fragestellung ein; man will nicht, dass die Kunstgeschichte, die bisher ganz allgemein von der Gross- oder Machtkunst ausgeht, in die Voraussetzungen der Volkskunst gezerzt werde.

Man kann einem Russen nicht verargen, wenn er infolge seiner politisch auf Konstantinopel gerichteten Erziehung die russische Baukunst von Konstantinopel herleitet und nicht sieht, dass die orthodoxe Kirche vom Slaven- und Feuertempel her ihre Leitgestalt der quadratischen Kuppel auf vier Stützen hat; man kann einem Georgier nicht besonders übel nehmen, wenn er seinen Standpunkt vertritt, dass das Georgische älter sei als das Armenische; wenn aber alle diese Dinge von Norden aus gegen die unbefangene Forschung ausgespielt werden, dann ist das allerdings unbegreiflich.

Ich habe immer wieder darauf hingewiesen, dass der stärkste, ja vielleicht der entscheidende Einschlag neben dem Hellenismus und Rom in der byzantinischen Kunst die persische Hofkunst gewesen sein müsste. Warum bleibt trotzdem der alte Stammbaum aufgerichtet, der höchstens noch Kleinasien und Syrien als für die Ausbildung des Byzantinischen in Betracht kommend anerkennt, während im Übrigen gemacht wird, als wenn dahinter ein leerer Raum klaffe, der für die Forschung überhaupt nicht in Betracht komme. Dank den Deutschen, Amerikanern und Engländern wird jetzt endlich mit den Ausgrabungen in Persien Ernst gemacht. Das alte französische Monopol ist aufgelassen und man interessiert sich endlich auch noch für anderes als den alten Orient. Seleukia und Ktesiphon werden gleichzeitig ausgegraben, an allen Orten, die irgendwie für die altmazdaistische, christliche und frühislamische Kunst versprechend sind, wird allmählich der Spaten angesetzt. Glauben Sie, dass die byzantinischen Studien den Ergebnissen dieser grossen Arbeit auf die Dauer werden widerstehen können? Ich möchte dringend raten, mit dieser ganzen Bewegung Fühlung zu nehmen. Das ist jetzt dadurch erleichtert, dass es seit dem Londoner Kongresse für persische Kunst 1932 ein „International Comitee for Persian Art“ gibt, das seinen dritten Kongress im Juni 1935 in Leningrad und Moskau hält. Ich mache hier darauf aufmerksam, weil ich überzeugt bin, dass

die byzantinischen und die persischen Kongresse sich sehr bald in die Hände arbeiten werden.

Lassen Sie mich schliessen mit einem Hinweis auf die in Wien entstandene Gesellschaft für vergleichende Kunstforschung. Sie ist international gedacht und wird das Byzantinische als ausgesprochene Machtkunst in Rechnung zu stellen haben gegen die altgriechische und iranische (nicht die persische) Kunst wie die Gotik des Abendlandes, die ihr vereint als aus indogermanischem Geblüt stammend und volkstümlich schöpferisch gegenüber stehen.

L'origine bulgare de „La Tempête“ de Shakespeare¹⁾

par Henri Grégoire

Sire,

L'assistance de Votre Majesté, non plus seulement à l'ouverture officielle, mais aux travaux mêmes de ce Congrès, dépasse notre attente, et j'ai le devoir d'exprimer la reconnaissance émue de nos collègues au souverain éclairé qui apporte en ce moment à nos études la plus haute des consécérations et le plus précieux des encouragements. C'est un bonheur pour moi que le sujet de ma communication touche de si près à la nation qui nous offre une si fastueuse et si cordiale hospitalité.

Excellences, mesdames, messieurs,

C'est par un long détour que je reviendrai, après des considérations d'histoire littéraire qui paraîtront m'éloigner beaucoup de Byzance et de la Bulgarie aux épisodes sans doute les plus fameux de l'histoire de ce pays. Je dois donc faire appel à votre patience. Mais je compte sur l'intérêt toujours actuel du problème shakespearien, qui n'est étranger à aucune personne cultivée, pour capter votre attention de lettrés et d'historiens jusqu'au moment où j'évoquerai, devant les byzantinistes que vous êtes presque tous, des figures qui vous sont depuis longtemps familières.

J'ai la prétention de vous apporter la primeur d'une petite trouvaille qui — la modestie et plus encore le respect de la vérité m'obligent à le confesser immédiatement — n'est en partie, comme la plupart des découvertes littéraires et autres, qu'une redécouverte. Quelle est la source de la *Tempête* de Shakespeare? Les érudits eux-mêmes, les érudits les plus spécialisés dans ce genre de recherches, n'ont pas l'air de le savoir très bien. Prenons, par exemple, le volume IX de l'édition *Variorum* de Shakespeare, „edited by Horace Howard Furness, Philadelphia, 1892“. C'est un volume grand in-8° de 465 pages, avec de copieux appendices par divers auteurs. On y trouve, pages 307 à 351, un chapitre touffu intitulé *Source of the Plot*. Mais la vaste enquête de la critique shakespearienne, qui y est pour ainsi dire condensée, se termine par un procès-verbal de carence. Certes, on a vu tout de suite, dès qu'on s'est occupé de ces

¹⁾ Voir aussi *Byzantion* IX, 1934, p. 787—792.

problèmes, que le vers qui parle des Bermudes, *Still vex'd Bermoothes*,¹⁾ contient une allusion au naufrage de Sir George Somers, l'explorateur de la Virginie, dans ces parages, l'an 1609. Et depuis l'on a reconnu, dans les diverses relations du fameux naufrage, une source secondaire de la pièce. Mais quant à l'intrigue elle-même, d'où venait-elle? Malone, en 1790,²⁾ signalait un témoignage assez troublant du poète Collins de Chichester. . . .

Malone ne faisait que reproduire une note de T. Warton,³⁾ dont voici à peu près la teneur: „Un roman italien, celui d'*Aurelio e Isabella*, publié dès 1586, aurait été le modèle de Shakespeare. J'étais informé par feu Mr. Collins (dit Warton), que la *Tempête* de Shakespeare, dont on ignore toujours l'origine, fut tirée de ce roman populaire. Mais, bien que cette information, à l'examen, se soit révélée inexacte, on peut en déduire une conclusion utile, à savoir que l'intrigue de Shakespeare existe quelque part dans une nouvelle italienne. Mr. Collins avait étudié cette question avec autant de conscience que de jugement. Mais comme sa mémoire l'avait abandonné, depuis sa dernière maladie, il m'aura probablement donné le nom d'un autre roman que celui qui constituait la véritable source“.

Je vous lis cette note ancienne non seulement parce qu'elle est curieuse, mais parce qu'elle n'a rien perdu de sa valeur. Collins, grand lecteur de romans italiens, avant sa dernière et *calamitous indisposition*, comme dit Warton, en savait plus long que tous les critiques modernes. Et la question reste posée comme l'avait posée Warton. Mais, à défaut du „conte italien“ toujours introuvable, nous connaissons maintenant un drame allemand et un conte espagnol, tous les deux du début du XVII^e siècle, qui permettront peut-être de la reconstituer.

Il y a plus d'un siècle, l'Allemand Ludwig Tieck⁴⁾ avait exhumé, d'un indigeste in-folio du notaire de Nuremberg Jacob Ayser, intitulé *Opus theatricum* et publié treize ans après la mort de l'auteur, en 1618, une pièce, la *Comédie de la belle Sidéa*, où il avait cru reconnaître le modèle direct de Shakespeare.⁵⁾ Depuis lors, les critiques allemands, et notamment Meissner, dans ses *Unter-*

¹⁾ Acte I, sc. 2, v. 229: *Thou call'st me up at midnight to fetch dew from the still vex'd Bermoothes, there she's hid*. Sur toute cette question du naufrage de Sir George Somers, cf. *The works of Shakespeare, The Tempest*, edited by MORTON LUCE, Third edition, revised [1926], London, Methuen, p. XII—XVIII et 149—174.

²⁾ Dans son édition. Mais auparavant déjà, Warburton, qu'il ne faut pas confondre avec Warton, avait supposé que la *Tempête* était empruntée „from some Italian writer“.

³⁾ *History of English Poetry*, vol. III, p. 477. La note de Warton doit être consultée dans le texte original, et non dans le résumé un peu infidèle qu'en a fait Malone. „I was informed by the late Mr. Collins, of Chichester, that Shakespeare's *Tempest*, for which no origin is yet assigned, was formed on this favourite romance. But although this information has not proved true on examination, an useful conclusion may be drawn from it, that Shakespeare's story is somewhere to be found in an Italian novel.“

⁴⁾ L. Tieck attira l'attention sur J. Ayser dans son *Alt-englisches Theater*, 1811 (p. XII); mais il ne „découvrit“ *Die schöne Sidéa* qu'en 1817, dans son *Deutsches Theater* (p. XXII).

⁵⁾ Jacob Ayser mourut en 1605 à Nuremberg. Dans son *Opus Theatricum* publié en 1618 et qui contient „trente comédies et tragédies de toutes sortes, de mémorables anciennes histoires romaines et autres histoires et poèmes politiques“, „plus 36 farces“, compilées de nombreux anciens poètes et écrivains“, „la Belle Sidéa“ commence page 433 et se termine page 442.

suchungen,¹⁾ n'avaient cessé de chanter les louanges de l'obscur devancier du grand Will. Hélas, la lecture de la comédie de la *Belle Sidéa* excite de tout autres sentiments que l'admiration ou l'enthousiasme. Mais il ne s'agit pas ici d'appréciation esthétique. Il s'agit de savoir s'il y a ressemblance ou quasi-identité entre la bouffonne comédie d'Ayrer et la plus noble des œuvres de Shakespeare. Ici, nous devons donner tort aux critiques anglais, qui ont fini par opiner que cette ressemblance, après tout, n'est pas bien prouvée.²⁾ Non seulement la donnée générale est la même des deux côtés, mais encore les petits détails communs ne manquent pas, les fameux détails caractéristiques dont la coïncidence ne saurait être fortuite. Mais je ne veux pas isoler tout d'abord de leur contexte ces éléments qui vont servir à ma démonstration. Je vous dois un récit candide de l'action de la *Belle Sidéa*. Vous jugerez ensuite, en toute liberté.

Le courrier Ruprecht entre en scène et dit: „Ecoutez-moi, je suis porteur d'un défi de la part de Leudegast, qui veut attaquer le vaillant Ludolff, avec une grande armée et l'expulser de ses états, pour le punir d'avoir violé les traités“. Après un dialogue entre deux personnages épisodiques, entrent Ludolff et sa fille Sidéa. Ludolff dit à Sidéa:

„Nous allons recevoir un défi du prince de Lithuanie, dont nous avons tué l'ambassadeur. Je suis résolu à l'attaquer en force“. Sidéa donne à son père des conseils de modération. Entre alors le messenger porteur du défi. Ludolff impose silence à sa fille.

A la scène suivante, Leudegast apparaît en personne avec ses deux conseillers, Franciscus et Elemaüs. Leudegast était tout à l'heure par son adversaire qualifié de prince de Lithuanie (Littau). A présent, le conquérant est qualifié de prince de Wiltau; si Ludolff semblait ainsi mal informé quant aux états de son adversaire, Leudegast se trompe quant au nom même de son ennemi, qu'il prononce Leupolt; ceci paraît indiquer que le notaire de Nuremberg ne tenait pas beaucoup aux noms de ses personnages, ou plutôt qu'il les avait changés à plusieurs reprises et qu'il avait laissé subsister dans son texte définitif des contradictions.³⁾ Je signale aux germanistes un fait curieux. Le message provocant, transmis au nom de Leudegast, est évidemment emprunté à la chanson des Ni-

¹⁾ *Untersuchungen über Shakespeare's Sturm*, 1872, notamment p. 13—14; cf. du même *Die englischen Comödianten zur Zeit Shakespeare's in Österreich*, 1884, p. 36.

²⁾ *A New Variorum Edition*, edited by HORACE HOWARD FURNESS, t. IX, p. 325: „The claims which are at the present day put forward for this Fair Sidea by German critics are so emphatic — almost, it might be said, so extravagant — that it is worth while to examine the whole play, etc.“

³⁾ *Ed. Variorum*, citée plus haut (p. 341, résumant et critiquant les observations d'ALBERT COHN, *Shakespeare in Germany*). Cohn avait dit: „No Duke Leupold appears throughout the whole piece, and the mention of one in this passage is a confusion of names which can only be explained by the supposition of a somewhat careless use of the original sources. Unquestionably Ayres's play is a mere adaptation; we are so informed on the title — page of his *Opus theatricum*; but I am inclined to think that Leupold for Ludolff is simply an oversight. In a note on IV, 1, 164 of *The Tempest*, instead of Miranda, Walker wrote Matilda, and his accomplished editor Lettsom never noticed it“.

belungen, où l'on voit les rois de Saxe et de Danemark, Liudeger et Liudegast, provoquer de la sorte le roi Gunther. *La Belle Sidéa* est donc un témoignage (direct ou indirect ?) de la survie du poème germanique, généralement oublié du XVI^e au XVIII^e siècle.¹⁾ Reprenons notre analyse. Leudegast rejette sur le duc Leupolt (sic) la responsabilité de la guerre. Obligé d'envahir son territoire, qu'Elemaüs appelle cette fois Lithuanie, Leudegast jure de ne pas faire la paix avec son ennemi aussi longtemps qu'un des deux adversaires sera en vie. Ludolff est vaincu dans la bataille qui s'engage ensuite et tous ses hommes sont tués. Le vainqueur fait au vaincu grâce de la vie, mais l'oblige à quitter son pays avec sa fille et ses biens personnels, tandis que Leudegast pénètre dans la ville ducale et partage le butin entre ses soldats.

Nous entendons ensuite la conversation de Ludolff et de Sidéa, tous deux désespérés. Mais le père, bientôt irrité des gémissements trop plaintifs de sa fille, révèle un redoutable pouvoir magique. Il évoque un démon nommé Runcifall et lui demande naturellement de lui procurer la joie d'une prompte vengeance. Runcifall lui annonce qu'il aura bientôt la chance de faire prisonnier le fils de son ennemi, que celui-ci sera longtemps son serviteur, et que, grâce à cet otage, Ludolff sera un jour rétabli dans ses biens et dans son royaume. Confiant dans ces promesses, l'exilé entre dans la hutte forestière qui sera sa demeure durant son exil. Tel est l'acte I^{er} de la *Belle Sidéa*.

Nous expédierons bien lestement les quatre autres en supprimant les bouffonneries pataudes de manants épisodiques. A l'acte second, Leudegast, ses conseillers et son fils Engelbrecht s'égarent dans la forêt où réside Ludolff. Grâce à son pouvoir magique, Ludolff capture Engelbrecht qui, avec son écuyer, s'est senti comme cloué sur place. Engelbrecht devient, conformément à la prophétie de Runcifall, l'esclave de Ludolff. A l'acte trois, Leudegast s'aperçoit de la disparition de son fils. Cependant Engelbrecht, prisonnier de Ludolff, coupe du bois dans la forêt, sous la surveillance de Sidéa qui semble le traiter fort mal. Mais brusquement, voilà qu'elle lui déclare son amour. Serments mutuels. Sidéa accepte aussitôt d'être enlevée. Le diable Runcifall intervient pour la gronder — Sidéa le rend muet en le frappant sur la bouche.

Voici l'acte quatrième. Engelbrecht et Sidéa, qui se sont échappés, causent au milieu de la forêt. Engelbrecht s'éloigne en quête d'une voiture. En attendant, il cache sa bien-aimée dans un arbre. Des manants (dont Jean Molitor, envoyé à sa recherche par son père) la découvrent, son image s'étant reflétée dans l'eau d'un puits. Mais elle est sauvée par un paysan nommé Dieterich. Ludolff demande à Runcifall où est sa fille. Mais le diable est lui-même „enchanté“. Il ne peut répondre que lorsque Ludolff le frappe sur la bouche pour briser le charme. Mais il est trop tard. Sidéa a disparu définitivement.

Acte cinq: Leudegast se lamente sur l'emprisonnement de son fils Engelbrecht, lorsque tout-à-coup Engelbrecht apparaît, couvert de guenilles. Il raconte

¹⁾ Sur le vieux motif „épique“ de la guerre de Saxe, cf. notre article *La guerre saxonne de Clotaire, la Cantilène de Saint Faron et la chanson des Nibelungen*, *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Acad. royale de Belgique*, 1934, 67, p. 183—199.

son histoire. En dernier lieu, il a laissé Sidéa dans son arbre. Il demande qu'on la fasse chercher. Mais Leudegast lui fait amener au contraire la fille du roi de Pologne, Julia. Pendant ce temps, Ludolff réclame sa fille. Il se rend à la cour de son ennemi, déterminé à mettre en œuvre, pour la récupérer, les ressources de sa magie. Entre Sidéa, désespérée de l'infidélité de son ravisseur et fiancé. Mais la cérémonie des noces commence. Engelbrecht va consommer sa trahison lorsqu'une coupe enchantée offerte par Sidéa, déguisée en pauvre, lui rend la mémoire. Julia se désiste d'assez bonne grâce: on la mariera au prince François. Engelbrecht épousera Sidéa, que Leudegast accepte. Le dit Leudegast se déclare prêt à se réconcilier avec Ludolff: et justement Ludolff paraît. Leudegast lui pardonne et lui promet, après la noce, un traité de paix en bonne forme, et Ludolff s'excuse d'avoir maltraité Engelbrecht.

Résumons. Chez Ayrrer comme chez Shakespeare, un prince, père d'une fille unique, est expulsé de ses états par un puissant voisin. Il se réfugie avec son Antigone dans la solitude: une forêt selon Ayrrer, une île suivant Shakespeare. Comme le Prospero de la *Tempête*, le Prince banni d'Ayrrer, Ludolff, est un magicien, assisté d'un démon familier. Runcifall rend à son maître Ludolff le même service que le charmant Ariel à Prospero. Il fera prisonnier le fils d'un prince ennemi et, grâce à ce captif, le banni sera rétabli dans ses biens et dans son royaume. Comme chez Shakespeare, la princesse s'éprend impétueusement du jeune prisonnier. Rien n'est banal comme le coup de foudre, objectera-t-on. Mais que dire de similitudes comme le traitement d'Engelbrecht, chargé de pièces de bois et d'une hache, peinant dans la forêt sous la surveillance de Sidéa, et l'entrée de Ferdinand au troisième acte de la *Tempête*, Ferdinand qui aime déjà Miranda et dont l'amour adoucit sa corvée de bûcheron?

*This my mean task
would be as heavy to me as odious, but
the mistress which I serve quickens what's dead,
and makes my labours pleasures: O, she is
ten times more gentle than her father's crabbed,
and he's composed of harshness. I must remove
some thousands of these logs, and pile them up,
upon a sore injunction: my sweet mistress
weeps when she sees me work, and says, such baseness
had never like executor . . .*

D'ailleurs, la capture de Ferdinand, dans la *Tempête*, est tout à fait pareille à celle d'Engelbrecht dans la *Belle Sidéa*. La *Belle Sidéa*, acte II: Entre Ludolff, le prince, avec Sidéa. Il tient d'une main une épée nue et de l'autre un bâton blanc, et dit: Jeune prince, rends-toi.

ENGELBRECHT. Tu ne feras pas aujourd'hui pareille prise. Ecuyer, perce-le de ton épée.

(Ils s'efforcent de tirer l'épée. Ludolff frappe leurs armes de son bâton).

L'ECUYER. Je ne puis tirer mon épée. Je crois qu'elle est enchantée.

ENGELBRECHT. Oui, c'est pure magie. Je suis paralysé des deux mains... Je dois donc me constituer ton prisonnier.

La Tempête: PROSPERO, FERDINAND:

I will resist such entertainment till

My enemy has more power.

(Draws, and is charmed from moving).

Il me faut répéter les sages paroles de l'éditeur Morton Luce. „It is likely that both writers derived the main incidents of their plots from the same hidden source“. Mais il faut reconnaître, puisque tout se passe sur la terre ferme, que le démon Runcifall ni son maître, ne suscitent aucune tempête. Il n'y a pas de tempête dans la *Tempête* allemande.

Cela ne gênait pas beaucoup les critiques. L'originalité de Shakespeare aurait consisté dans l'adjonction de la tempête des Bermudes au roman italien dont il est tributaire comme Ayres. Mais décidément, ce n'est pas dans le bâti du canevas dramatique qu'éclate l'originalité du génie. Car il n'y a pas que la *Belle Sidéa*. Il y a un conte espagnol qui lui aussi paraît bien dériver de la source italienne perdue. Ce conte peut servir avec les autres témoins à reconstituer la dite source. Et sur une foule de points il la représente plus fidèlement. Or, dans ce conte, il y a une tempête, toute pareille à la tempête de Shakespeare.

Dès 1885, EDMUND DORER, dans le *Magazin für die Literaturen des In- und Auslandes*,¹⁾ avait attiré l'attention sur une collection de romans espagnols parue en 1609 ou 1610. Elle a pour titre *Noches de invierno*. Son auteur est Antonio de Eslava. C'est au quatrième chapitre qu'on lit une histoire — qui est la nôtre, — avec tempête, j'y insiste. Comme la nouvelle d'Eslava est beaucoup moins connue que la pièce d'Ayres, je vais la résumer avec quelque détail. Vous me permettrez toutefois de figurer provisoirement par des initiales les noms des principaux personnages.

Le titre d'abord: *Ici on raconte l'orgueil du roi N et l'incendie de ses navires et l'art magique du roi D*. Dans l'empire grec régnait avec une grande majesté l'orgueilleux empereur N. Celui-ci fit une rude guerre au roi D., de..., son voisin. L'orgueilleux empereur N. avait prié en effet D. de lui céder ses états en faveur de l'un de ses deux fils, parce que Séraphina, fille de D., ne pouvait hériter du royaume d'après la loi de celui-ci. Le bon roi D. lui répon-

¹⁾ Nr. 5, p. 77 a. Cf. GUSTAV BECKER, *Zur Quellenfrage von Shakespeare's Sturm*, *Jahrbuch der deutschen Shakespeare-Gesellschaft*, XLIII, 1907. p. 155 sqq: „Weder eine französische, noch eine englische oder deutsche Übersetzung ist bekannt, die vor 1610 erschienen wäre, also dem Jahre, in dem Shakespeare seinen „Tempest“ gedichtet haben soll. Es scheint aber diese Novelle als unmittelbare Quelle Shakespeare's gar nicht in Betracht zu kommen; aus einem Vergleich mit dem „Sturm“, der spanischen Novelle und Ayres's „Comedia“ von der schönen Sidea (1605) den ich unten ausführlich folgen lasse, scheint hervorzugehen, dass alle Darstellungen auf eine, bis jetzt noch nicht entdeckte Urquelle zurückgehen. Bis diese letztere gefunden ist, muss aber Eslavas Novelle aushelfen zu beurteilen, was Shakespeare in seiner Quelle vorgefunden und was er hinzugedichtet hat“.

dit que si le fils et héritier de N. consentait à épouser sa propre fille à lui, D., il lui céderait immédiatement son royaume. Mais comme N. était plein d'orgueil et d'ambition et qu'il voulait monter toujours plus haut, il n'accepta pas sa proposition et prépara une guerre terrible, ivre qu'il était de sa grande puissance, dans l'intention d'expulser D. de ses États.

Le roi sage et pacifique aurait pu vaincre son ennemi s'il avait voulu user de la magie: car il y était passé maître, et en ce siècle, il n'y avait point de plus grand magicien que lui. Mais il avait promis à Dieu de ne pas se servir de son art pour nuire au prochain. Comme il était bon et sage, et ennemi de la guerre, il fut par la force des armes expulsé de son riche et puissant royaume et précipité dans l'humiliation et dans la misère. Mais il montra dans son infortune une sagesse plus grande encore que dans la prospérité. Et lorsqu'il se vit chassé de sa patrie, abandonné de sa noblesse, de ses courtisans et de ses flatteurs, il se rendit avec sa fille chérie dans une forêt épaisse. Là, il fit à la jeune Séraphina un discours plein d'érudition, qu'on nous saura gré de ne point reproduire. Seule la conclusion de cette harangue nous importe. Le roi jura à sa fille que désormais il ne vivrait plus parmi les hommes, mais que faisant usage de la magie, il se bâtirait sous la mer un palais enchanté. Cependant la jeune Séraphina n'est pas satisfaite. Au bout de deux ans de séjour en ce lieu magique, elle fait à son père un beau discours sur l'amour. Elle a eu l'occasion de constater (on se demande comment), que l'amour domine la nature entière, et au risque de passer pour peu chaste, elle demande un mari. Le vieux roi promet de lui en donner un qui soit digne de son rang. Bientôt les circonstances lui permettront de tenir sa promesse.

L'orgueilleux envahisseur ayant chassé le roi D. de ses États, est mort en plein triomphe, déshéritant au profit de son cadet Julien, son fils aîné, pacifique et bon, le prince Valentinien. Celui-ci s'embarque sur une nacelle conduite par un vieux nautonnier qui, étant le roi magicien, l'entraîne au fond de la mer, non pour le noyer, mais pour le marier avec sa fille Séraphina.

L'épisode, on le voit, est *mutatis mutandis*, commun à Eslava, à Ayryer et à Shakespeare. Mais voici venir la tempête. Julien, successeur du méchant roi, s'est marié lui aussi. Il s'est rendu à Rome, pour y épouser la fille de l'empereur d'Occident. Au retour, il traverse l'Adriatique. Et, comme la flotte cingle au-dessus du palais enchanté où justement se célèbrent les noces de Valentinien et de Séraphina, les vagues s'agitent et la plupart des neufs sombrent. L'auteur de cette tempête vengeresse, le vieux roi sous-marin, émerge des flots pour reprocher au fils de son ennemi l'injustice paternelle et pour prédire sa mort. Julien, en effet, n'est sauvé du naufrage que pour périr misérablement, avec sa femme, dès qu'ils ont gagné la côte. Leurs sujets, sous le coup de ce juste châtiment, rappellent Valentinien, ou plutôt celui-ci se présente à eux accompagné de son beau-père auquel on restitue les clefs de son royaume. Mais le vieux roi, content de sa vengeance, abdique en faveur de son gendre et de sa fille.

Chose singulière, les critiques anglais viennent à peine de découvrir ce récit signalé pourtant, je le répète, dès 1885. Des éditions toutes récentes de la *Tempête* ignorent encore Eslava. J'ai sous les yeux l'excellente *Third edition* de

Morton Luce (de 1926). J'y trouve, il est vrai, deux mentions des *Nuits d'hiver*. Mais elles ont été toutes deux ajoutées en petit texte en fin de page. Et l'on voit que l'éditeur ne connaît qu'un résumé du conte espagnol; que par ailleurs son siège étant fait, son introduction et son commentaire rédigés *ne varietur*, il est froidement résolu à écarter toute addition et à nier l'évidence. Quand on avoue n'avoir lu Eslava que dans un *account of a summary*, c'est-à-dire un sommaire d'un sommaire, reproduit par Gosse et Garnett dans leur *History of English Literature*, comment peut-on avoir le front d'écrire: „In my opinion, the resemblances are not nearly so striking as those between the *Comedia von der schönen Sidea* and the *Tempest*, and I attach but little importance to them“. Eslava est au moins aussi proche de Shakespeare qu'Ayrer. Le meilleur historien de la littérature espagnole, L. von Pfandl,¹⁾ a proclamé sans ambages une ressemblance évidente, et dans un judicieux article du *Jahrbuch der deutschen Shakespeare-Gesellschaft*, 1907, p. 155 à 168, le docteur Gustav Becker, usant d'une excellente méthode, a comparé Eslava, Ayrer et Shakespeare et montré que la *Belle Sidéa*, le conte des *Noches* et la *Tempête* dépendent tous trois d'un original commun qui est selon toute vraisemblance le conte italien lu jadis par Collins, et que personne n'a su retrouver depuis. Le docteur Becker s'est efforcé de reconstituer cet original.

Et l'entreprise est assurément possible, du moins en gros, avec les aléas que présente toujours une reconstitution d'archétype. Nous croyons d'ailleurs que le travail, si consciencieux qu'il soit, est à reprendre. Nous avons découvert la source historique de ce conte italien qui est l'archétype de Shakespeare, d'Ayrer et d'Eslava. Nous allons démontrer que le dit conte est en réalité un chapitre d'histoire, romancée sans doute, mais d'histoire tout de même. Par delà le conte nous atteindrons des événements réels et des personnages qui ont vécu. Dans cette recherche, Eslava nous est plus utile qu'Ayrer et que Shakespeare. Eslava, en effet, procède presque toujours d'une matière épico-historique. Il a mis en conte la geste carolingienne d'après le livre des *Realii di Francia* „Stoffgeschichtlich sind die *Noches* von ziemlicher Bedeutung, weil sie die Etappen der Wanderung Karolingischen Sagengutes darstellen“. ¹⁾ Onze légendes carolingiennes ont été ainsi identifiées chez Eslava. Dans son quatrième récit, il opère, d'après une source directe inconnue, sur un chapitre d'histoire byzantino-bulgare parfaitement reconnaissable. Disons-le à présent, c'est grâce au nom des personnages d'Eslava que nous avons trouvé la vérité. Il était de bonne méthode en effet d'écarter, comme n'appartenant pas au prototype, les noms qu'on lit dans Shakespeare et chez Ayrer. Nous avons vu tout à l'heure qu'Ayrer, en ce qui concerne ses *dramatis personae*, invente au petit bonheur, improvise en se contredisant, et en se souvenant entre autres des *Nibelungen*, dont son Leudegast vient en droite ligne. Quant à Shakespeare, il semble avoir emprunté à une *Historye of Italye* publiée en 1561, le nom de Prospero: „Prospero, dit l'auteur de cette histoire, un nommé Thomas, Prospero Adorno was established as the duke of Millain's liuetenaunt there; but he continued scarcely one yeare,

¹⁾ L. PFANDL, *Geschichte der spanischen Nationalliteratur in ihrer Blütezeit*, p. 98.

tyl by meane of new practises that he held with Ferdinando, kyng of Naples, he was had in suspicion to the Milanese; who, willynge to depose him, rayseed a newe commocion of the people, so that where he was before the dukes liuenaunte, now he was made governoure (or duke) absolutely of the commonwealth¹⁾ La suite du récit montre de telles similitudes avec Shakespeare que le doute n'est pas permis: car ce Prospero est déposé et plus tard les habitants, regrettant le régime milanais, y reviennent par une révolution. J'ai oublié de dire que c'est à Gênes que ces choses se passent. Donc, deux noms historiques de Shakespeare, ceux de Prospero et de Ferdinand, le premier, duc de Milan et le second, prince de Naples, sont tirés de l'ouvrage de Thomas. Il en est de même d'un troisième, Antonio. Car chez Thomas, c'est Anthony Adorno qui succède à Prospero. Si donc Shakespeare fait expulser le bon prince par son propre frère, il doit l'idée de cette parenté, non à la source commune (Ayrer et Eslava n'ont rien de semblable), mais à sa source secondaire, l'*Historye of Italye*. Comme l'a finement observé le docteur Becker, il résulte de cette parenté une innovation évidente. Chez Ayrer et chez Eslava, le jeune prince, fait prisonnier par le roi magicien, est le fils de l'injuste conquérant. Shakespeare a dû changer cela, pour épargner un mariage trop consanguin à Ferdinand et à Miranda. Et son Ferdinand est issu non d'Antonio, frère de Prospero, mais du roi de Naples Alonso, allié de l'usurpateur.

Quant à Eslava, il a certainement des développements érudits de son crû, notamment toute une machinerie et tout un personnel plus mythologiques que magiques. Ce fils de la Renaissance a remplacé „l'esprit“ qui s'appelle Ariel dans Shakespeare, Runcifall dans Ayrer, par le Dieu Neptune. Il peut avoir pris dans l'histoire romaine, dans l'histoire banale, les noms du méchant Julien et du bon Valentinien.

Mais Prospero, chez lui, s'appelle Nicéphore: ceci est révélateur. Il ne s'agit plus en effet d'un nom de fantaisie plaqué en quelque sorte sur une histoire fabuleuse et anonyme. Car le caractère, les faits et gestes, la vie et la mort de Nicéphore sont exactement ceux que la chronique byzantine prête au premier empereur de ce nom, dont l'identité par ailleurs, résulte du fait que son adversaire est roi de Bulgarie, tandis que lui-même est roi des Grecs.

L'empereur Nicéphore I^{er}, qui régna de 802 à 811, est surtout fameux à deux titres. L'historien Théophane lui reproche avec acrimonie, simplement parce qu'il n'était pas de son parti, sa cupidité, sa paillardise, ses vexations fiscales,²⁾ ensuite la guerre malheureuse qu'il fit aux Bulgares, laquelle, d'après Théophane, n'est qu'un aspect de l'injustice de Nicéphore. Toute la tradition historique byzantine est d'accord avec Théophane,³⁾ sinon avec la vérité. L'hosti-

¹⁾ La découverte est de HALLIWELL. Cf. *A new Variorum edition . . .* by H. H. FURNESS, Philadelphia, 1892, vol. IX, *The Tempest*, p. 343.

²⁾ Sur la réputation de Nicéphore chez les Byzantins, cf. l'intelligent article de G. CASSIMATIS, *La dixième „vexation“ de l'empereur Nicéphore, Byzantion*, VII, 1932, p. 149—160.

³⁾ cf. EPHREM, éd. Bonn, vers 1979—81 et 1993 sqq :

ἀνδρὸς μικροῦ κακοήθους τοὺς τρόπους
ἐρασιχρημάτου τε καὶ φιλαργύρου

lité des écrivains grecs à l'égard de Nicéphore va si loin, qu'ils n'hésitent pas à prendre contre leur empereur très chrétien le parti de leur ennemi bulgare et païen. Ce sont eux qui ont donné au roi bulgare, le féroce Krum, le masque bénin d'un pacifiste. Relisons Théophane. Lorsque Nicéphore, après plusieurs expéditions, est entré dans la capitale bulgare, brûlant palais et maisons, massacrant les nouveau-nés, mettant son sceau sur les trésors du vaincu, celui-ci lui envoie un dernier message de soumission et de paix.¹⁾ L'empereur se montre intraitable. Mais dans l'histoire, tout comme dans le roman d'Eslava, son triomphe est bref. Il meurt misérablement. Tout le monde connaît sa fin tragique, telle que l'a contée Théophane. Dans la montagne où il s'est réfugié, le roi de Bulgarie réussit à encercler l'armée ennemie et à tuer Nicéphore dont le crâne argenté sert aux libations du vainqueur. On dira que cette bataille n'est ni chez Eslava, ni chez Ayzer, ni chez Shakespeare. Ce n'est pas exact. Chez Ayzer, il est vrai, la revanche de Ludolff consiste essentiellement dans la capture d'Engelbrecht: mais il y a combat, sinon bataille rangée. Chez Eslava et chez Shakespeare, l'orgueilleux ennemi est mis en pleine déroute, sur mer naturellement, et l'on peut dire qu'Eslava, qui a conservé le nom authentique de l'un des personnages ainsi que le nom du royaume de son adversaire, la Bulgarie, garde encore le souvenir des péripéties qui suivent le trépas de Nicéphore. Son fils Staurace, blessé dans la bataille et qui meurt bientôt après, injuste et malheureux comme son père, est évidemment Julien,²⁾ dont le mariage rappelle celui de Staurace, célébré en grande pompe, tandis que Valentinien le Pacifique, ami des Bulgares, évoque les successeurs de Staurace, l'éphémère Michel I^{er}, son beau-frère, Léon l'Arménien, qui conclut, en 815, la célèbre paix de trente ans avec la Bulgarie, Michel II, allié des Bulgares. La confusion de Michel I^{er} et de

πάσης ταμείου κακίας, ἀπληστίας,
πανσπερμία δ' ὃν παντοδαπῆς κακίας,
ἀπληστίας μάλιστα τῆς ὀλεθρίας
κακῶν ὑπῆρξεν εὐρητῆς τελεσμάτων
καπνικαλληλέγγυον εἰσπραξιν νόθον
ἐπινοήσας συντριβὴν ὑπηκόοις.

¹⁾ THÉOPHANE, éd. de BOOR, p. 490: 'ἐπὶ δὲ τρισὶν ἡμέραις μετὰ τὰς πρώτας συμβολὰς δόξας ναυοδοῦσθαι οὐ τῷ κατευοδῶντι Θεῷ τὰ τῆς νίκης ἐπέγραψεν, ἀλλὰ Σταυρακίου μόνου τὴν εὐτυχίαν καὶ εὐβουλίαν ἐκήρυττε καὶ τοῖς κωλύουσι τὴν εἴσοδον ἀρχοῦσιν ἡπείλει. "Αλογα δὲ ζῆα καὶ βρέφη καὶ πᾶσαν ἡλικίαν ἀνηλεῶς φονεύεσθαι προσέταξε καὶ τὰ τῶν ὁμοφύλων νεκρὰ σώματα ἄταφα εἶλασε μόνῃς ἐπιμελοῦμενος τῆς τῶν σκύλων συλλογῆς, κλεῖθρα δὲ καὶ σφραγίδας τοῖς ταμείοις Κρούμμου ἐπιθεῖς ὡς ἰδία λοιπὸν ἡρφαλίσατο, ὅτα γούν καὶ ἕτερα μέλη Χριστιανῶν ἀφαμένων τῶν σκύλων ἀπέτεμε καὶ τὴν λεγομένην αὐλὴν τοῦ Κρούμμου ἐνέπρησεν, ἐκείνου σφόδρα ταπεινουμένου καὶ δηλοῦντος, οὐκ ἔχοντος, νενίκηκας, λάβε οὖν, εἴ τί σοι ἀρεστόν ἐστιν, καὶ ἐξελθε ἐν εἰρήνῃ". Ὁ δὲ τῆς εἰρήνης ἐχθρὸς ταύτην οὐ προσήκατο κτλ.

²⁾ Invective du roi des Bulgares à Julien (trad. BECKER): „Und so ging der Zauberer und König an das Wasser herauf und zeigte sich bis zum Gürtel — eine alte und ehrwürdige Person, mit grauen und langen Haaren, auf dem Haupte wie in Barte. Er wandte sich an die übrig gebliebenen Schiffe mit dem Kaiser und den Fürsten an Bord und redete sie mit von wütendem Zorn entflammten Augen so an: „Was soll das, du ungerechter und hochmutiger Kaiser! Genügt es nicht, dass dein tyrannischer Vater mit höllischer Grausamkeit m'ch meiner eigenen Reiche beraubte, meine gehorsamen Vasallen misshandelte, meine prächtigen Paläste niederriß, meine königlichen Wappen zu Boden warf, meine rechtmässigen Schätze stahl usw?“

Michel II est fréquente dans l'historiographie arabe, pour ne parler que de celle-là.

La source primitive, la source romancée bien entendu, comportait-elle déjà la tempête? Faisait-elle déjà d'une île ou du fond de la mer le lieu de bannissement du prince proscrit? Le *consensus* de Shakespeare et d'Eslava semble le prouver. Ayzer a dû supprimer probablement pour des raisons scéniques la représentation trop difficile du naufrage de la flotte. C'est pourquoi son Ludolff se borne à se réfugier dans une forêt. La dite forêt était dans l'original, mais, de là, par un effet de sa magie, comme chez Eslava, l'exilé gagnait soit une île, soit (invention probable d'Eslava) un séjour sous-marin.

Ici, sans doute, plus d'un hochera la tête. Ce changement de scène, ces épisodes maritimes n'ont plus rien de commun avec l'histoire de Krum et de Nicéphore. Krum n'avait pas de flotte. On ne voit pas qu'il ait livré un seul combat naval aux Byzantins, bien qu'il ait dû, pour prendre Mesembria et d'autres villes de la côte, braver leur marine. Mais cet élément n'en fait pas moins partie intégrante de notre roman et nous ne pouvons le négliger. Il nous prouve seulement que Théophane n'est pas, comme nous avons pu le croire tout d'abord, la source unique du romancier.

C'est derechef Eslava qui va nous permettre de déceler la seconde source du roman, ou plus exactement l'origine de l'altération que l'histoire de Krum-Nicéphore a subie. De nouveau, c'est un nom propre qui nous fournira la clef du problème littéraire et historique. Ce nom propre, c'est Delcia, un lieu très important auquel Eslava semble tenir beaucoup et dont il a fait le théâtre des grands événements politiques qui marquent la fin de son récit. Lorsque l'empereur Julien, échappé du naufrage, rentre dans son pays avec sa jeune femme, il aborde à Delcia „où il portait le sceptre royal“: et c'est là qu'il périt, victime de la malédiction du roi bulgare. Après sa mort, c'est naturellement aussi à Delcia (dans le port et la ville de Delcia, dit Eslava) que le roi bulgare paraît avec tous ses trésors, en compagnie de son gendre Valentinien. C'est là qu'il reçoit les clefs de son royaume, que Valentinien est proclamé empereur, que son beau-père renonce à ses propres états, et qu'il se fait bâtir sur pilotis, dans le port même, un palais: car il avait fait vœu de ne plus habiter sur la terre ferme.

Delcia n'est pas introuvable. On nous dit assez clairement qu'il faut la chercher sur la rive de la mer Adriatique. Cela équivaut à une localisation précise. Il s'agit de la fameuse cité de Dioclée, autrement dit Duklia (Zéta), capitale de la vieille principauté serbe ou monténégrine du même nom. La ville elle-même de Dioclée, détruite dès le VII^e siècle, n'était plus qu'un souvenir fabuleux; mais le nom lui-même est resté célèbre jusqu'à nos jours et Raguse s'est toujours donnée pour héritière de Dioclée. Et l'on a dû confondre Duklia avec Dulcigno, port sur l'Adriatique, à l'embouchure de la Boïana.

Que s'est-il passé, et comment l'Adriatique et Dioclée la monténégrine apparaissent-elles dans l'histoire de Krum et de Nicéphore, ces deux adversaires qui se sont rencontrés entre Danube et Balkan et sur le littoral de l'Euxin?

Je crois — en un certain sens — à une *Sagenverschiebung*, à un voyage de la „légende“ de Krum, à son déplacement d'Est en Ouest. Cette *Sagenverschiebung*,

si vraiment elle a eu lieu, comporte une date. La matière épique bulgare s'est déplacée ainsi avec la royauté elle-même, avec la nation bulgare, aux Xe—XI^e siècles. Ce n'est pas à un public comme celui d'aujourd'hui que je vais révéler l'histoire de Samuel, cet Arménien d'origine devenu le champion par excellence de votre indépendance, et qui a été le Krum de cette seconde période glorieuse de vos annales. M. Zlatarski a fait justement observer que malgré ses exploits, malgré son malheur, qui se confond avec la catastrophe de votre peuple, il n'est pas devenu un personnage de légende. N'est-ce pas parce qu'il a été confondu avec ses prédécesseurs de la race de Krum, avec Krum lui-même qu'il rappelle à tant d'égards? Si tous les éléments de l'histoire d'Eslava qui sont étrangers à l'histoire vraie de Krum, le nom de Delcia—Duculia notamment, le refuge du roi bulgare dans une île (que nous avons démontré appartenir au prototype) et surtout l'épisode de tous le plus caractéristique, la capture d'un prince ennemi qui aurait épousé la fille du Bulgare, si tout cela se rencontre à la fois dans l'histoire de Samuel, le Krum de la Bulgarie occidentale, alors sans doute on nous concédera le transfert épique que nous avons postulé.

Je ne dis pas que, dans l'histoire de Krum, il n'y ait pas des éléments qui aient favorisé cet amalgame. Quantité de transfuges byzantins, nous le savons par Théophane, le *Scriptor incertus de Leone Armenio*, et les inscriptions protobulgares elles-mêmes, sont venus renforcer l'armée de Krum. L'un d'eux, un certain Constantin, avait même épousé sa soeur. Et je crois que le prototype d'Ariel, Runcifall, est cet Archimède arabo-byzantin qui quitta le service de Nicéphore pour enseigner aux Bulgares *πάσαν μαγγανικὴν τέχνην*, dit Théophane, c'est-à-dire à la fois toute machinerie et toute magie, car *μαγγανεία* a les deux sens.¹⁾ Mais le roman de la capture du prince ennemi dont s'éprit la princesse bulgare et qu'elle épousa, a une autre origine, et nous le trouvons dans l'histoire de Samuel. Or ce prince, héros historique, épique et hagiographique à la fois, est précisément, et la coïncidence est décisive, le prince de Duculia.

Tout le monde a reconnu Ivan-Vladimir, célébré par Skylitzès, le prêtre de Dioclée et l'hagiographie. Rien de plus frappant que la ressemblance, qui va jusqu'aux noms, de Vladimir et de Valentinien. En 998, Samuel a établi sa capitale dans l'île fameuse du lac de Prespa. Il envahit le territoire serbe de Duculia, Trebinie et Zachlumie. Il veut s'emparer de Dulcigno elle-même. Le prince de cette ville, Ivan-Vladimir, homme juste, pacifique et vertueux, dit Skylitzès, se réfugie dans la montagne, d'où Samuel le somme de descendre. Il obéit et Samuel le relègue

¹⁾ Je pense que l'histoire de ce transfuge est racontée deux fois dans Théophane, sans doute d'après deux sources différentes. THÉOPHANE, éd. de Boor, p. 485: Après la perte de Serdique en 809, Nicéphore τοῖς περισωθεῖσιν ἐκ τῆς σφαγῆς ἄρχουσιν αἰτοῦσι λόγον σωτηρίας ἀπαξιῶσας δοῦναι, τοῖς ἐχθροῖς προσφυγεῖν ἐβιάσατο, ἐν οἷς ἦν καὶ Εὐμάθιος ὁ σπαθάρτιος μηχανικῆς ἔμπειρος (Anastase le Bibliothécaire l'appelle ainsi, le texte de Théophane Εὐθύμιος). Et pag. 498: μεσοῦντος τοῦ Ὀκτωβρίου μηνὸς παρστάξατο ὁ Κροῦμμος κατὰ Μεσημβρίας ἐν μηχανήμασι μαγγανικῶν καὶ ἐλεπόλεων, & τῇ προφάσει Νικηφόρου, τοῦ καταλύτου τῶν Χριστιανῶν, μεμάθηκεν. Ἄραβα γάρ τινα προσελθόντα τῷ βαπτίσματι πάνυ ἔμπειρον μηχανικῆς ὑπάρχοντα στρατεύσας ἐν Ἀδριανουπόλει κατέστησεν, μηδεμίαν κατ' ἄξιαν ἀντίληψιν εἰς αὐτὸν ἢ εὐεργεσίαν πεποιηκώς, ἀλλ' ἢ μᾶλλον καὶ τὴν βόγαν αὐτοῦ κολοβώσας, τὸν δὲ γογγύσαντα ἔτυψε σφοδρῶς· ἀπονοηθεὶς δὲ ἐπὶ τοῦτῃ προσέφυγε τοῖς Βουλγάροις καὶ ἐδίδασκεν αὐτοὺς πᾶσαν μαγγανικὴν τέχνην.

à Prespa dans son propre château. Ecoutez maintenant le récit du prêtre de Dioclée¹): „Vladimir dans les fers, vaquait au jeûne et à la prière. Un ange vint le fortifier et lui prédire sa délivrance et qu'il obtiendrait la couronne de la sainteté. Un jour la princesse Kosara, fille de Samuel, touchée du Saint-Esprit et inspirée par lui, obtint de son père la permission d'aller avec ses suivantes, laver les pieds et la tête des prisonniers. Apercevant Vladimir et voyant qu'il était beau, humble et doux, tout plein de raison et de sagesse divine, elle s'entretint avec lui. Elle s'éprit du captif et le demanda pour époux à son père. Samuel y consentit et en présence de tous ses boïars il lui accorda la main de sa fille, fit célébrer les noces, restitua à Vladimir sa principauté et toute la terre de Dyrrhachium“.

Qu'y a-t-il de vrai dans ce charmant récit, qui a le tort de ressembler beaucoup à un autre roman, celui des amours et de l'union d'une autre fille de Samuel, Miroslava, avec l'arménien Ašot, autre prisonnier de son père? Nous l'ignorons.²) Mais l'histoire était fameuse dans toute la Bulgarie occidentale, dans toutes les terres serbes et croates, et le latin du prêtre de Dioclée la popularisa en Occident. Ainsi donc, on racontait qu'un roi bulgare traqué par Byzance, résidant dans une île, avait fait prisonnier un prince ennemi, allié de Constantinople, et que la propre fille du Bulgare avait obtenu la main de ce captif qui était revenu régner avec elle, dans son royaume de Duklia. L'histoire de Vladimir n'est-elle pas mot à mot celle de Valentinien chez Eslava, Valeninien fait prisonnier par le roi bulgare dans sa résidence marine, épousant sa fille et retournant avec elle à Delcia?

Ainsi, dans le récit bulgaro-byzantin de la Quatrième Nuit d'hiver d'Antonio de Eslava, nous distinguons pour ainsi dire deux couches: la première nous donne avec les noms mêmes de Nicéphore, roi des Grecs, et de la Bulgarie envahie par Nicéphore qui périt misérablement, ainsi que son fils, l'histoire romancée du conflit de Nicéphore et de Krum. La seconde couche appartient à l'histoire d'un autre roi bulgare, Samuel, et de son captif, puis gendre, Jean-Vladimir de Duklia.

L'auteur de cet amalgame avait-il conscience de ces anachronismes? A-t-il sciemment combiné d'après des sources écrites comme Théophane (traduit en latin par Anastase le Bibliothécaire) et le prêtre de Dioclée, ce roman bulgare? Ou bien en a-t-il recueilli les éléments déjà cristallisés par la légende, à Raguse ou dans quelque autre cité de l'Adriatique? Les amateurs de folklore et d'épopée populaire préféreraient sans doute la seconde hypothèse. Il serait passionnant de découvrir en quelque sorte une geste bulgare de Krum qui aurait émigré de Pliska à Prespa.

Mais en l'absence de tout autre témoignage sur une telle geste, il est plus prudent de croire à une origine „littéraire“. Le nom donné par Eslava au

¹) DUKLJANINA POPA *Lětopis po latinsku i toga nekoliko i još nešto po hrvatsku, po prepisu popa Jerotima Kaletića*. Razsudjeno dao na světlo Dr IVAN ČRNČIĆ. U Kraljevići 1874, p. 41 sqq. Cf. la nouvelle édition de Šišić, Zagreb-Beograd, 1928. Pour toute l'histoire d'Ivan Vladimir, cf. ZLATARSKI, *История на първото българско царство*, часть II, p. 706 sqq.

²) ZLATARSKI, часть II, p. 713 (qui indique les sources).

roi de Bulgarie, ce nom que nous n'avons pas cité encore — à dessein — est révélateur de l'origine savante.

En effet, conscient de ces anachronismes, l'auteur anonyme du roman, tout en conservant à l'empereur grec le nom de Nicéphore, porté après tout au X^e siècle par un second prince ennemi des Bulgares, Nicéphore Phocas, a évité à la fois les noms de Krum et de Samuel pour le souverain bulgare. Ingénieusement, il l'a appelé Dardano(s). J'avais songé à une déformation plus ou moins voulue de Kardamos, le prédécesseur de Krum cité par Théophane. Mais Dardanos est plein de sens. Non seulement on avait conservé au moyen-âge le souvenir de l'ancienne province de Dardanie, mais ce nom était formellement appliqué à la Bulgarie ainsi que le prouve un texte fameux, du IX^e siècle. Au concile de 869, les légats romains déclarent: „Le siège apostolique possède *ab antiquo* le droit canonique de juridiction sur les deux Epîres, la nouvelle et l'ancienne, toute la Thessalie et la Dardanie, dans laquelle se trouve aujourd'hui encore la civitas Dardania, pays qui s'appelle aujourd'hui la Bulgarie, d'après les Bulgares.“¹⁾ „Dardanos“ est donc un nom qui convenait à merveille à un roi bulgare en quelque sorte symbolique et éponyme. Certes, l'érudit Eslava était bien capable de le retrouver. Mais c'est plutôt dans les enjolivements mythologiques du vieux thème qu'il faut chercher la main du romancier espagnol. Dardanos, comme Nicéphore, comme Delcia, comme tout ce qui est bulgare et balkanique, n'est pas de son crû, et remonte, croyons-nous, à la source commune. Dardanos: ce nom présentait encore cet avantage d'être le nom même du père de la magie. Un Dardanos — souvent identifié avec le roi de Troie — passait en effet pour l'auteur de livres et l'inventeur de secrets magiques²⁾.

La tendance du roman ne fait pas obstacle à notre hypothèse d'une origine livresque de l'ensemble. Cette tendance est nettement pro-bulgare. Mais dans les deux écrits byzantin et latino-serbe qui ont, au romancier, fourni non seulement son cadre historique et géographique, mais encore la plupart des personnages et des caractères, cette tendance se marque déjà. Nous l'avons dit, Théophane, en haine de Nicéphore, donne à son adversaire bulgare le beau rôle, puisque, d'après lui, il n'a cessé de demander la paix et que les atrocités de Nicéphore sont cause des représailles bulgares.

Et Théophane n'était pas seul du côté grec à penser ainsi. Le *Scriptor incertus de Leone Armenio* ne ménage pas le féroce devastateur de la Thrace. Mais si Krum a brûlé des églises, c'est parce que l'impie Léon a tenté de l'assassiner dans une entrevue au mépris de la foi jurée. Les curieuses anecdotes sur Krum conservées par Suidas nous montrent dans l'ἄρχων par la grâce de Dieu un sage législateur, auteur d'une sorte de prohibition fort morale, puisque Krum, dit-on, fit arracher les vignes pour préserver son peuple de l'ivresse.

¹⁾ Cf. ZLATARSKI, *История*, часть II, p. 136; DVORNIK, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, p. 250, 254, 266.

²⁾ Cf. PAULY-WISSOWA, s. v., et ROSCHER, *Lexikon*, s. v. *Xiphos*, col. 527. Voyez aussi *Byzantion* IX, 1935, p. 790 n. 2.

Quant au prêtre de Dioclée, ce n'est pas, si l'on veut, un ami de la Bulgarie. Samuel, dans ces pages, apparaît comme un ennemi furieux qui porte l'incendie dans toute la Dalmatie. Mais le farouche maître de Prespa s'attendrit à l'intervention de sa charmante fille. Il se réconcilie avec Ivan Vladimir et les Serbes. Vladimir lui-même, le prince de Dioclée, entre par son mariage dans la famille royale bulgare. S'il est assassiné par Jean-Vladislas, il a eu le même sort que le roi bulgare Gabriel Radomir lui-même. Et il est probable que les épouvantables cruautés de Basile le Bulgaroctone firent sur tous les Slaves une impression d'horreur qui rend très naturelle la tendance anti-grecque du roman historique que nous avons reconstitué, un roman qui politiquement insiste sur deux points: la Bulgarie injustement envahie a été vengée; mais d'autre part, satisfaite de cette vengeance, elle a disparu, elle a accepté en la personne de son dernier prince, de se fondre dans l'empire, et cette fusion a été facilitée par un mariage.

Cette idée que la Bulgarie consent à disparaître à condition qu'une princesse bulgare épouse l'empereur byzantin est l'un des *Leitmotivs* d'Eslava. Dardanus a fait cette proposition avant toute hostilité. Et il abdique dès qu'elle est acceptée. Peut-on trouver ici un souvenir de faits réels? Je fais allusion à l'envoi des deux princesses bulgares à Constantinople où elles devaient épouser deux Porphyrogénètes. Précisément ce projet de mariage fut fait et accepté en principe sous Nicéphore Phocas, en 968 vraisemblablement.¹⁾ C'était d'ailleurs Nicéphore lui-même qui avait formé ce projet. Les jeunes princesses furent réellement envoyées à Constantinople, mais nous ne savons ce qu'il en advint. Et après la catastrophe de 1014—1018, on sait que toutes les princesses bulgares, y compris la reine Marie, entrèrent, pour n'en plus sortir, au Palais Sacré.

* * *

On pourrait objecter que nous prêtons beaucoup trop d'érudition au romancier anonyme, qui, à une date inconnue, aurait colligé avec un zèle digne de M. Zlatarski lui-même, tant d'informations de source grecque et latine sur les rois bulgares des IX^e, X^e et XI^e siècles et sur leurs adversaires byzantins. Qu'on se rassure: l'auteur du dit roman n'a pas eu à déployer tant d'efforts. Il a trouvé commodément réunis, tous les matériaux qui lui étaient nécessaires. Il n'a eu qu'à ouvrir le livre de l'abbé ragusain MAURO ORBINI, *Il Regno degli Slavi*, publié à Pesaro l'an 1601.²⁾ Je ne vous présenterai pas Orbin, qui est, en un certain sens, le „père de l'histoire“ des Slaves du Sud. Il doit être célèbre en Bulgarie, puisqu'il a très souvent servi de source à votre premier historiographe, le père Païsiï de Chilendar, lequel l'a utilisé dans une traduction russe.³⁾

¹⁾ ZLATARSKI, *История*, часть II p. 395; note 1 de la page 594; RUNCIMAN, p. 203 à 204.

²⁾ La Bibliothèque Nationale de Vienne a bien voulu communiquer à la Bibliothèque de l'Université de Bruxelles un exemplaire de cet ouvrage rare et précieux: *Il regno degli Slavi, hoggi corrotamente detti Schiavoni. Historia di DON MAURO ORBINI Rauseo, abato Melitense, etc... In Pesaro, appresso Girolamo Concordia*, MDCL, 474 pages, plus la *Tavola*, non paginée. L'histoire de Krum et de Nicéphore s'y lit (d'après Cédrenus-Skylitzès) p. 412—417, celle de Samuel p. 429—441; la traduction du PRÊTRE DE DIOCLÉE occupe les pages 206—239, le roman de Vladimir et de Kosara, les pages 220—225.

³⁾ Книга *Историографія... собрана изъ многихъ книгъ историческихъ, чрезъ господина МАВРОУРБИНА, архимандрита рагужскаго*. С. Петербургъ, 1722.

Orbini mêle l'histoire et la légende. Il a beaucoup lu. Dans son italien naïf et gracieux, on trouve, mises à la portée de tous les lecteurs occidentaux, les histoires slaves et slavo-byzantines qui sont en grec chez Cédrenus (copiant Skylitzès, lequel, pour Nicéphore et Krum, remonte à Théophane) et celles qui se lisent en latin chez le Prêtre de Dioclée. Ainsi notre romancier, pour tout savoir, et de Nicéphore et de Krum, et de Samuel et de sa fille, et de son gendre, n'avait guère besoin que d'une langue: l'italien; et d'un livre: celui d'Orbini.

Qu'il ait confondu, d'ailleurs volontairement, Krum et Samuel — sous un nom nouveau, dont nous avons dit le sens — la chose paraîtra fort naturelle si l'on tient compte d'un fait curieux. Dans les guerres de Samuel, l'empereur Basile n'est presque jamais nommé; mais l'adversaire du Bulgare s'appelle, presque partout, Nicéphore (Nicéphore Xiphias, Nicéphore Ouranos). Le bon Païsij s'y est laissé prendre. Pour lui Nicéphore Ouranos est un empereur byzantin.¹⁾ On voit combien la confusion était aisée entre les deux rois bulgares, tous deux ennemis d'un empereur Nicéphore, et dont Anne Comnène elle-même a rapproché les noms d'une manière si brachylogique que certains commentateurs ont cru que Krum-Mokros et Samuel, c'était le même personnage.²⁾

* * *

On m'a dit, abondant en quelque sorte dans mon sens: „Pourquoi le livre *Il Regno degli Slavi*, paru en 1601, ne serait-il pas la source directe de la *Tempête* de Shakespeare, jouée en 1610, et où l'on trouve des emprunts à une traduction anglaise de Montaigne (London 1602)?“ Je réponds que cela est impossible. Ayres, Shakespeare, de Eslava n'auraient pu tirer du livre d'Orbini une histoire si curieusement pareille dans de petits détails. Les bûches que porte le malheureux Ferdinand, captif du Roi de l'île, sont dans Ayres comme dans Shakespeare; elles ne sont pas chez Orbini. Orbini a probablement fourni à l'auteur de ce que nous appelons la „source commune“ — la plupart de ses éléments historiques. Mais le „romancier“ y a certainement ajouté diverses choses de son crû. Et ce „romancier“ devait connaître les pays auxquels il s'intéresse autrement que par les livres. C'est sûrement lui, par exemple, qui, conformément à la vérité historique et géographique, a placé dans une île le palais du roi bulgare. Ce détail important n'est ni chez Orbini, qui semble confondre Prespa avec Preslava (il écrit en effet Presla), ni même chez le Prêtre de Dioclée, qui connaît bien Prespa, mais qui ne parle à ce sujet ni de lac ni d'île. On sait qu'à la fin du X^e siècle, Samuel résidait non point sans doute dans l'île de Grad du grand lac de Prespa,³⁾ mais dans l'île d'Aïl du petit lac de ce nom. Ce nom d'Aïl rappelle l'église bâtie par Samuel en l'honneur du martyr Achille de Larissa, dont les reliques avaient été transportées là-bas par Samuel, après la prise de Larissa. Le romancier complète donc Orbini, sa principale source, au moyen d'excellentes traditions locales. C'est lui encore qui a inventé pour les ingénieuses raisons que nous avons déduites le nom de Dardanos. Nous espé-

¹⁾ Паисий Хилендарски, *История словъноболгарская*, София, 1925, p. 27.

²⁾ Cf. IV. DUJČEV, *Македонски прегледъ*, VIII, 1933, fasc. 3, p. 14—35 et fasc. 4, p. 20; H. GRÉGOIRE, *Byzantion*, IX, 1934, p. 791.

³⁾ Comme nous l'avons dit dans *Byzantion*.

rons que l'un de nos confrères yougoslaves découvrira sa personnalité et son œuvre, qui a dû paraître, selon nous, dans les premières années du XVII^e siècle, entre 1601, date de la publication du livre d'Orbini, et 1605, date de la mort d'Ayrer.

L'essentiel, j'y insiste en terminant, c'est que la source commune d'Ayrer, d'Eslava et de Shakespeare, et par conséquent la source si longtemps cherchée de la *Tempête*, est bien un roman historique bulgaro-byzantino-serbe, dont les principaux personnages sont: Krum confondu avec Samuel, l'empereur Nicéphore confondu avec Nicéphore Ouranos, adversaire de Samuel, Kosara ou Théodora, fille de Samuel, Jean Vladimir de Dioclée, prototype de Ferdinand. Le nom de Delcia (= Dioclea, Duclia) est la preuve la plus décisive en faveur de notre thèse. Mais il me reste à réfuter, néanmoins, une dernière objection. Ce nom géographique ne se trouve que dans Eslava. Les sceptiques pourraient donc, malgré tout, revenir à la charge et prétendre que l'érudit Espagnol a greffé ce détail sur une fable plus ou moins banale. Pour achever notre démonstration, il nous faudrait découvrir chez Ayrer ou Shakespeare lui-même un nom bulgare. Je pense pouvoir apporter cette confirmation complémentaire en ce qui concerne Ayrer. En effet, parmi les noms germaniques de la comédie de la Belle Sidéa, j'aperçois un conseiller du prince de Wiltau nommé Elemaüs; ce nom ressemble étonnamment à celui du voïvode bulgare de Samuel, Elemagos, qui fut l'un des derniers à se soumettre à l'empereur Basile II. „Elemago“ reparaît naturellement chez Orbini, p. 441. La ressemblance ou, plutôt l'identité d'Elemaüs et d'Elemagos ne peut pas être un *lusus naturae*. Et cet argument est propre sans doute à confondre les derniers incrédules. Je conclus: le point de départ du développement littéraire qui a fini par trouver dans la *Tempête* une expression géniale, c'est, en dernière analyse, un épisode de l'histoire bulgaro-byzantine, conté avec un singulier parti-pris bulgarophile, par un moine de Byzance, combiné avec un autre chapitre de la même histoire, et complété par la gracieuse hagiographie d'un prêtre yougoslave, le vrai créateur de Miranda.

N'est-ce pas une des plus extraordinaires métamorphoses de l'histoire littéraire que cette transformation du barbare Krum, qui buvait, dans le crâne d'un empereur byzantin, à la santé (zdravitza) de ses boïars, en cette figure du sage Prospero, une des plus nobles de la pièce, la plus mûre et la plus pure de Shakespeare? Certes, mais il est plus piquant encore de constater que le génie du grand Will doit ici quelque chose à l'„odium“ d'un moine byzantin qui, pour noircir l'impie Nicéphore, a ennobli et embelli son cruel adversaire. Et d'autre part, Prospero n'est pas sans défauts. Il a ses faiblesses, ses colères et ses rancunes, et c'est ce contraste qui lui donne la vie.

Ainsi Shakespeare, malgré la suprême distinction, la bonté un peu dédaigneuse, le détachement philosophique dont il a orné son magicien, n'a pas oublié le trait essentiel du Khan bulgare qu'inconsciemment et indirectement il a pris pour modèle: l'art et le goût de la vengeance.¹⁾

¹⁾ CHARLES COWDEN CLARKE, *Shakespeare's characters*, p. 279: „But with all our admiration of and sympathy with the illustrious magician we perforce must acknowledge Prospero to be of a revengefull nature. He has not the true social wisdom. And he only learns Christian wisdom from his servant Ariel“.

Une expérience d'économie dirigée: Le monopole du blé à Byzance au XI^e siècle

par G. I. Bratianu

Résumé¹⁾

Le chroniqueur byzantin Michel Attaliatè donne quelques détails intéressants sur les mesures prises à Byzance par le logothète Nicéphore, sous le règne de Michel VII Ducas, vers 1073 ou 1074, pour établir un monopole de l'achat et de la vente du blé. L'auteur étudie l'organisation de ce monopole et relève l'importance des conceptions économiques d'Attaliatè et sa description des effets du régime de restrictions imposé brusquement à la population agricole de la Thrace.

En rappelant que Byzance avait déjà connu des mesures analogues, héritées de la tradition étatiste du Bas-Empire, il explique le fait qu'Attaliatè paraît es ignorer, par l'abandon dans lequel elles étaient tombées au XI^e siècle. Deux facteurs ont contribué à cette transformation: le commerce des marchands vénitiens, qui fréquentaient librement les ports de l'Égée et de la mer de Marmara, et le développement de la féodalité qui devient très puissante à Byzance, à cette époque. Le règne de Michel Ducas est une dernière réaction du régime centralisateur et bureaucratique de l'Empire. L'avènement de Nicéphore Botaniatè marque, par contre, le triomphe des féodaux.

L'auteur compare la tentative du logothète Nicéphore à la politique des Soviets en Russie, pendant la guerre civile. Là aussi, l'économie dirigée a échoué, parce qu'elle n'avait pas encore une base industrielle suffisante. Dans l'Empire byzantin de la fin du XI^e siècle, à la veille des Croisades, c'est l'économie rurale qui domine: de là le conflit entre l'économie dirigée du pouvoir central et l'économie libérale des grands propriétaires, qui veulent trafiquer directement avec les marchands étrangers. C'est ainsi que l'histoire byzantine offre des aspects d'une actualité tout à fait imprévue.

¹⁾ Le texte complet de cette communication a été publié dans *Byzantion* IX, 1934, p. 643-662.

Sur la mosaïque de la Porte Impériale à Sainte-Sophie de Constantinople

par I. D. Ștefănescu

Résumé¹⁾

Des nettoyages récents conduits par M. Whittemore ont attiré de nouveau l'attention des savants sur la mosaïque votive du narthex à Sainte-Sophie de Constantinople.

Kondakov avait expliqué que les médaillons encadrant le Christ seraient des *imagines clipeatae* de l'empereur Michel et de l'impératrice Irène. On aurait figuré ces derniers par l'archange Michel et *Eirene*, la Paix. Le Sauveur serait, à son tour, *Sophia*, la Sagesse divine.

M^{me} Cellina Osieczkowska vient d'expliquer autrement la célèbre mosaïque.²⁾ L'image en question est une image dédicatoire, une variante de la *Deisis* aux Fondateurs, dans laquelle, au lieu du Précurseur, apparaît l'archange Gabriel, le protecteur du fondateur. „C'est donc la *Deisis* avec l'archange Gabriel, où le dogme de l'incarnation s'ajoute à la prière de l'intercession. Ce thème provient de la litanie des saints que connaissent toutes les liturgies chrétiennes“. M^{me} Osieczkowska rattache l'image à une seconde source, un sermon de Léon VI sur l'Annonciation.

On nous permettra d'apporter quelques précisions. La plus importante concerne la rédaction du sujet. Le Sauveur, assis sur son trône, regarde droit devant lui et bénit. La Vierge, figurée en buste et intercédant, est légèrement tournée du côté de Jésus-Christ, mais ses yeux sont fixés ailleurs, dans le lointain. L'ange, en buste, est montré de face, les ailes déployées: son regard est dirigé vers le spectateur. Sa main gauche, repliée sur la poitrine, tient le bâton, insigne des messagers célestes. Son bras droit ne se voit pas, mais il semble reposer le long du corps. De toute façon, *l'ange n'intercède pas*: il ne prie ni ne parle. Rien ne permet de l'appeler archange ni de lui donner un nom. L'empereur, couronné et prosterné au pied du trône, est en prière; le geste de ses mains tendues souligne une demande. Sur le tympan de Sainte-Sophie, l'ange ne prie ni ne parle. C'est un fait évident. Il monte la garde. L'empereur fait une demande ou prie; la Vierge intercède.

¹⁾ Le texte complet de cette communication a été publié dans *Byzantion* IX, 1934, p. 517—523.

²⁾ *Ibid.* p. 41 et suiv.

Ceci nous conduit aux offices de consécration des églises, à celui d'inauguration des travaux et de bénédiction des fondements, en premier lieu. En effet, la récitation du psaume 142 est suivie d'une *ekténis* diaconale. C'est une demande au Seigneur pour qu'il envoie son ange gardien: „Prions le Seigneur. Pour qu'il nous envoie son ange gardien, à cette œuvre et aux ouvriers En faisant mémoire de la très pure, très bénie et très glorieuse Mère de Dieu“.

Après avoir planté la croix à l'endroit désigné, l'évêque et ses concélébrants chantent un *Kondakion* où ils demandent l'intercession de la Mère de Dieu. Après avoir posé sur la table, devant les officiants, la pierre angulaire du monument qu'on va élever, les célébrants récitent le psaume 83 de la Vulgate. Sitôt après, l'évêque récite une demande à Jésus-Christ, Fils de Dieu, de bénir les fondateurs du monument: „Seigneur, Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant bénissez les fondateurs et les ouvriers, et multipliez le travail de leurs mains.“

L'évêque asperge d'eau bénite les fondements de l'église. Du Côté Sud, on récite le psaume 121, et le pontife lit une autre prière adressée à Jésus-Christ: „Seigneur Jésus-Christ, ... tournez-vous avec miséricorde sur les fondateurs de cette église, et bénissez-les“.

Enfin à la fin de la cérémonie, avant l'*apolysis*, on implore Dieu „d'envoyer à l'œuvre sainte qu'on entreprend l'ange gardien qui défend de toute méchanceté (ceux qui en ont pris l'initiative), les ouvriers.“ On demande aussi à Dieu l'envoi de l'ange gardien dans l'office de consécration des icones.¹⁾

L'inscription portée sur l'Évangile, aux mains du Sauveur, sur la mosaïque rappelle la Résurrection du Christ et son enseignement. Ces deux idées sont comprises dans la définition de l'Église donnée par l'Histoire Ecclésiastique. C'est ce qui complète la signification du thème que nous venons d'étudier.

¹⁾ J. GOAR, *Εὐχολόγιον*, p. 854.

Analyse philologique des légendes slaves de Constantin et de Méthode

par Miloš Weingart

Sire, Excellences, M. le président, Mesdames, Messieurs!

En ressentant avec gratitude le grand honneur qui m'est accordé de parler dans la belle salle de la Българска Академия на наукитѣ (de l'Académie Bulgare des Sciences), de cette Académie dont les travaux scientifiques m'ont toujours inspiré un respect profond, je suis heureux de pouvoir traiter en cette occasion si remarquable pour moi, un sujet qui est très important pour la philologie slave toute entière, c'est-à-dire les légendes slaves de Constantin et de Méthode. Si nous considérons la bibliographie volumineuse et systématique cyrillo-méthodienne, qui a été rassemblée par M. Ilinskij et rédigée si soigneusement par MM. Poprujenko et Romansky et qui vient d'être éditée par l'Académie Bulgare des Sciences,¹⁾ nous pouvons croire, au premier abord, qu'on a déjà suffisamment étudié les sources slaves de l'époque cyrillo-méthodienne, et qu'il serait donc inutile, malgré l'intérêt très compréhensible de tous les Slaves pour cette première période décisive de la culture slave, de revenir encore sur des questions qui ont été si souvent discutées. Mais, en réalité, il n'en est rien.

Même si nous estimons à leur juste valeur tous les ouvrages de Dümmler, Bodjanskij, Voronov, Lamanskij, Lapôte, Goetz, Jagić, Pastrnek, Snopek, Schubert, Teodorov-Balan, Lavrov et tout récemment de M. Dvorník et de bien d'autres, nous pouvons nous apercevoir, dès que nous essayons une révision critique et indépendante des questions litigieuses, que les recherches purement philologiques des sources fondamentales de l'époque cyrillo-méthodienne non seulement ne sont pas terminées, mais encore qu'elles ne sont pas, — qu'on me permette ce paradoxe — qu'à leurs débuts.

Nous pouvons expliquer ce résultat surprenant par le fait, que presque toutes les recherches ne se sont jusqu'à présent adressées, pour la plupart, qu'au contenu historique des légendes cyrillo-méthodiennes et d'autres sources et qu'on n'a expliqué ces textes que du point de vue historique, sans les soumettre aux méthodes purement philologiques, connues des byzantologues, qui les ont héritées de la philologie classique. Cette constatation vaut pour toutes

¹⁾ Г. А. Ильинский, *Опыт систематической Кирилло-Методьевской библиографии*. Подъ редакцией и съ дополнениями М. Г. Попруженка и Ст. М. Романского, София, 1934.

les sources slaves religieuses de l'ère cyrillo-méthodienne, et par conséquent, tout particulièrement, pour les deux grandes vies de Constantin et de Méthode, qui pendant longtemps ont été appelées faussement „les légendes pannoniennes“ et auxquelles je me limiterai provisoirement dans cette conférence.

Il faut avant tout avouer que nous ne possédons pas jusqu'à présent d'édition critique des deux Vies, „critique“ dans le vrai sens du mot. Bien entendu, les deux Vies ont été éditées et reproduites souvent. Certaines de ces éditions rendent encore aujourd'hui de bons services, particulièrement celle de M. PASTRNEK dans son *Histoire des apôtres slaves*, écrite en tchèque (à Prague, 1902), celle de M. TEODOROV-BALAN (Sofia, 1920) et surtout la grande édition complète du regretté LAVROV, intitulé *Matériaux pour l'histoire de l'origine de la littérature slave la plus ancienne*, en russe (Léningrad, 1930).¹⁾ Mais cette édition de Lavrov elle-même, la mieux basée sur les manuscrits et qui représente un travail acharné de longues années, n'est pas une édition critique au sens propre du mot. Comme cela arrive si souvent dans la philologie slave, c'est le code le plus ancien qui a été choisi comme base, et les variantes des autres codes ont été tout simplement publiées à l'aide de notes, sans avoir été soumises à la critique. Mais déjà le grand slaviste tchèque Paul Joseph Šafařík, qui a édité pour la première fois, il y a plus de quatre vingt ans (1851), les deux Vies de Constantin et de Méthode,²⁾ refusait la méthode diplomatique dans l'édition des documents slaves religieux et réclamait des éditions critiques et adaptées aux besoins des savants. Pour sa part, il ne lui a pas encore été permis, naturellement, d'éditer le texte d'une manière répondant aux conceptions actuelles de la critique. Cette méthode diplomatique s'est maintenue jusqu'à l'époque actuelle, comme l'ont fait ressortir à juste titre les slavistes français, MM. MEILLET et VAILLANT, dans leur *Communication sur l'opportunité de publier des éditions critiques des textes vieux-slaves*, au I^{er} Congrès international de philologues slaves, réuni à Prague en 1929.³⁾

Il en est ainsi des deux Vies de Constantin et de Méthode: nous ne possédons encore aucune critique détaillée des textes des manuscrits ni de leur filiation. Pour ne toucher ici que les problèmes fondamentaux: Lavrov a réparti les 35 manuscrits ayant trait à la Vie de Constantin — dont nous ne connaissons que 21 en détail — en deux classes: 1) Les manuscrits russes, 2) Les manuscrits sud-slaves. Il estimait que la classe des manuscrits sud-slaves venait d'une nouvelle rédaction du XV^e siècle, adaptée au point de vue du style, à l'esprit de l'école littéraire du patriarche Euthymij de Tărnovo. Mais le fait de cette nouvelle rédaction n'est pas certain et n'a pas encore été soumis à l'étude dans tous ses détails. Le texte de la Vie de Méthode est bien plus

¹⁾ FR. PASTRNEK, *Dějiny slovanských apostoľů Cyrilla a Methoda s rozbořem a otiskem hlavních pramenů*. V Praze, 1902; A. ТЕОДОРОВЪ-БАЛАНЪ, *Кирилъ и Методи*, София 1920; П. А. ЛАВРОВЪ, *Материалы по истории возникновения древнейшей славянской письменности*, Ленинградъ 1930.

²⁾ P. J. ŠAFAŘÍK, *Památky dřevního písemnictví Jihoslovánův*. V Praze 1851.

³⁾ Voir le *Recueil des travaux du I^{er} Congrès des philologues slaves à Prague en 1929*, tome II, Conférences, Praha 1932, p. 594—598.

simple. Nous le connaissons par huit manuscrits, mais même ici la filiation n'a pas été établie. On prend généralement comme base le texte le plus ancien, c'est-à-dire celui du manuscrit Uspenskij, du XII^e siècle, et on y ajoute simplement les variantes connues. Nous ne connaissons pas encore, par conséquent, en détail et d'une façon précise, l'histoire des textes de deux sources fondamentales.

C'est pourquoi il n'a pas encore été possible de trancher d'une façon probante la question suivante: quel est le rapport existant entre les sources slaves de second ordre et les sources de premier ordre; je veux dire, entre les courtes Vies des Prologues (Проложныя житія), les louanges (Enkomia, Похвалы) et les Offices (Officia, Службы) d'une part, et les grandes Vies d'autre part. J'annonce seulement (par anticipation) que la courte Vie de Cyrille du manuscrit de la Bibliothèque du Saint Synode à Moscou (chez LAVROV, *Материалы*, p. 101) n'est qu'un extrait de la grande Vie de Constantin, et par conséquent une source secondaire, sans grande importance historique. Par contre, la courte Vie de Constantin et de Méthode des Prologues, connue par le manuscrit bulgare de la Bibliothèque Nationale de Belgrade (LAVROV, *l. c.* p. 100—101) est bien plus indépendante. Elle est basée aussi sur les deux grandes Vies, mais elle trahit des informations qui lui sont propres.

Ce manque de critique des textes s'est fait sentir forcément par voie de conséquence, dans l'exégèse historique des sources slaves. Nous pouvons dire que certaines controverses spéciales ont eu pour origine le fait qu'on n'a pas réalisé, ou qu'on n'a pas pu réaliser à temps, le travail préparatoire philologique, qui est indispensable. Ainsi, par exemple, cette faute évidente de copie est restée pendant longtemps sans correction: dans le chap. V de la Vie de Constantin, où est relatée la discussion avec le patriarche destitué Jean Grammatik, discussion à laquelle a pris part le jeune Constantin, envoyé par l'empereur Michel III. Les éditeurs précédents (Miklosich, Pastrnek et Dvorník) ont lu: *аще можешъ, юноши, сего припрѣти, то пакы стольскон приимешъ* = „Si tu peux le vaincre, jeune homme, tu auras ta chaire“, — ce qui faisait signifier à ce passage que la chaire était promise à Constantin. En réalité il faut lire l'accusatif *юношѣ*, c'est-à-dire: „Si tu peux vaincre ce jeune homme“ — fait dire l'empereur au patriarche destitué — „tu obtiendras de nouveau ta chaire“ (voir M. GRÜNENTHAL, *Zur Vita Constantini*, *Arch. für slav. Phil.* XXXVIII, 138). Le sens véritable est donc exactement le contraire de celui qu'on donnait à ce passage. Je sais bien que cette interprétation prépare quelques difficultés à un historien, mais elle est correcte.

D'une façon semblable, la discussion sur la question de savoir jusqu'où Constantin est arrivé dans son voyage de mission auprès du Khan des Khazares, s'il est arrivé au bord du détroit de Panticapaeum, près de la Crimée et non loin de Kerč, comme le prétendaient Šafařík, Rački, Miklosich et Pastrnek, ou bien jusqu'à l'autre versant du Caucase, entre sa pointe orientale et la mer Caspienne, près de Derbent, comme le pensait M. Dvorník, a pris naissance du fait que les variantes des manuscrits qui disent sur ce passage (commencement du IX^e chapitre de la Vie de Constantin) *на мѣотьскоѣ езеро*, soit *и капинская*

кратѣ кавѣкажскыхъ горѣ, soit *каспіискаѣ врата* (с. à d. *Κάσπιαί πύλαι*) n'ont pas été suffisamment étudiées. J'ai exposé dans les *Byzantinoslavica* V, p. 439 qu'il ne faut lire probablement que *капінскаѣ врата*, c'est-à-dire Panticapaeum.

Citons encore un autre cas: il est inutile de rappeler longuement la discussion, réglée aujourd'hui, relative au fait que Constantin aurait trouvé (voir le VIII^e chap. de la Vie de Constantin) à Chersonne, l'Évangile et le livre des Psaumes, écrits en caractères „russes“: *оуѣрѣте тоу еуаггеліе и ѱалтирк роуѣсьскыи писмены писано*. D'après la conjecture ingénieuse de M. ILINSKIJ (*Slavia* III, 45—64), il s'agit là d'une simple erreur de copie, mise à la place du mot exact *фроржъскыи*. Je ne doute pas que dans le texte original ne se trouvât l'adjectif *фржжъскъ* = *Francus*, et que par cette désignation il nous faille entendre l'Évangile et le livre des Psaumes écrits dans la langue des Goths.

Nous avons donné là quelques exemples des discussions historiques qui ont été causées par le manque de critique des textes et le manque d'exégèse philologique. Les lacunes dans la matière propre de la philologie ne sont pas moins sensibles. Il est de notre devoir de faire pour les deux Vies une profonde analyse linguistique, du point de vue de la syntaxe, de la lexicologie et de la stylistométrie, c'est-à-dire une analyse de structure.

Les deux Vies ont été le plus souvent considérées jusqu'à présent comme des sources historiques, mais très peu comme des œuvres littéraires. Et ce n'est qu'après cette analyse de structure qu'apparaît leur grande valeur esthétique et leur importance dans l'histoire littéraire et dans la vie spirituelle. Nous ne pouvons plus douter aujourd'hui, surtout après le livre de mon collègue M. DVORNIK, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, (Prague 1933), de la valeur historique des deux Vies. Malgré le vieux scepticisme de M. BRÜCKNER à Berlin, il est certain que les deux Vies sont des œuvres historiques de premier ordre. Mais j'ajoute encore que leur signification littéraire n'est pas moins grande. Par le niveau élevé de leur langue, par leur style choisi et l'art de leur composition, les deux Vies slaves sont des œuvres d'une valeur littéraire tout-à-fait exceptionnelle et elles peuvent se ranger à côté des meilleures créations européennes du moyen-âge.

Les deux Vies se sont développées naturellement d'après la tradition littéraire byzantine et c'est ce qui nous explique la maturité précise de la littérature vieux-slave ou vieux-bulgare avant la fin du IX^e siècle. On a montré à Prague que le plan des deux Vies correspond — dans ses grandes lignes — au schéma de l'hagiographie byzantine tel que l'ont tracé d'une façon très appropriée Delehay et Loparev.

Mais ce schéma et les moyens de style de l'hagiographie byzantine n'ont servi que de point de départ. D'après cette base les deux Vies ont été créées indépendamment en tant qu'œuvres littéraires mûries. Elles sont à cet égard le témoignage vivant du haut degré de la culture byzantine de la deuxième moitié du IX^e siècle. Mais elles constituent beaucoup plus un témoignage pour la culture littéraire si admirable de la langue vieux-slave. Et ce n'est que l'analyse de structure qui nous permet de répondre à la question de l'origine des deux Vies.

Malgré la date relativement récente des textes qui nous en sont conservés, les Vies de Constantin et de Méthode reposent sur les textes originaux qui ont été écrits en vieux-slave avant la fin du IX^e siècle. A l'appui de cette idée, on peut citer: 1^o) la mention qui est faite de la Vie de Constantin dans le recueil vieux-russe de Svjatoslav datant de 1076; 2^o) les détails qui, dans les annales de Kiev, dites de Nestor, sont presque indentiques avec ce que contiennent les Vies de Constantin et de Méthode; 3^o) les extraits de la légende de Constantin que nous trouvons dans les bréviaires glagolitiques croates datant des XIV^e et XV^e siècles qui contiennent également d'autres extraits de textes vieux-slaves bibliques; 4^o) les échos des deux légendes que nous rencontrons dans de nombreux documents littéraires vieux-slaves, à savoir: le traité attribué au moine Chrabr, intitulé *O pismenech*, les *Pochvalnyje slova* (Éloges) dont deux textes sont dûs à un disciple direct de Méthode, sans doute à St. Clément, les services liturgiques en l'honneur de Constantin et de Méthode, les courtes vies des deux apôtres, dites *prologues*, l'*Uspenie sv. Kyrilla* (Sur la mort de St. Cyrille); 5^o) le fait que les citations bibliques dans les deux légendes coïncident avec celles des Évangiles vieux-slavons.

Cependant c'est le texte même des deux légendes qui fournit la preuve la plus décisive de l'origine vieux-slave des Vies de Constantin et de Méthode. Le récit des deux légendes est si précis et elles sont si bien renseignées sur les événements contemporains dans l'Empire byzantin, en Moravie, en Pannonie et à Rome, que cette exactitude ne peut s'expliquer que par le témoignage direct d'un observateur contemporain. Ce ne sont pas, à proprement parler, des „légendes“ comme on entend habituellement ce genre littéraire. Elles ne contiennent pas de récits de miracles, ni d'éloges diffus. Les deux légendes finissent par l'enterrement de leur héros; on ne dit rien du culte du héros, ni de sa vie posthume. Ce sont plutôt par conséquent, des monographies historiques, qui ont par endroits le caractère de souvenirs personnels.

Ce sont des œuvres originales, qui ne furent pas traduites du grec, et qui n'ont pas été à l'origine écrites en grec. Cette hypothèse de Voronov doit être écartée. Tout le caractère de la langue et du style réfute la supposition que l'influence grecque serait ici plus prononcée que dans les Évangiles vieux-slaves. Le fait, surtout, d'après lequel les citations bibliques de ces légendes coïncident avec celles des Évangiles slavons (comme l'avait fait voir M. POGORËLOV, dans les *Byzantinoslavica*, IV, p. 13—21) doit surtout être mis en lumière. Ces deux Vies prouvent nettement et expressément l'origine slave de l'auteur.

Notamment dans le chap. I de la Vie de Constantin. Et encore plus notamment dans le chap. II de la Vie de Méthode.¹⁾ Cependant l'auteur n'est pas sans se rendre compte que Méthode, et par conséquent aussi Constantin,

¹⁾ Konst. Kap. I: Бже сътвори въ нашъ родъ, въздвигъ на мѣ оучителя снго, иже просвѣти ѡзвѣкъ нашъ, слабостѣмъ оумраченъ родъ нашъ . . .

Meth. Kap. II: (Бѣ) . . . въ наша аѣта ѡзвѣка радъ нашего, о немъже сѣ не бѣ никъ-тоже попкаѣ, на добръ чинъ въздвигъ нашего оучителя, бже нашего Мѣодима . . .

n'était pas d'origine slave, mais était un Grec, car il dit que l'empereur de Byzance avait nommé le jeune Méthode gouverneur dans la principauté (c'est-à-dire dans le thème) slavonne afin qu'il puisse s'habituer à la vie des Slaves.¹⁾ Les textes originaux des deux Vies étaient par conséquent des ouvrages vieux slaves originaux, écrits à un moment où l'activité des deux apôtres était encore toute récente.

Où et par qui ces légendes furent-elles écrites? D'après l'hypothèse de Voronov, les deux Vies ont été écrites par le même auteur. M. PASTRNEK, *Dějiny slovanských apoštolů Cyrilla a Methoda (Histoire des apôtres slaves Cyrille et Méthode)*, p. 15, 69), a émis l'hypothèse suivante: la Vie de Constantin aurait été encore écrite du vivant de Méthode qui y aurait collaboré. Les longues discussions théologiques que nous trouvons dans la Vie de Constantin auraient été empruntées directement aux écrits en grec de Constantin lui-même. La légende de Méthode aurait été rédigée, elle aussi, immédiatement après sa mort, et l'évêque Clément, le premier évêque des Bulgares, aurait été le principal auteur de la rédaction de cette légende. Ensuite, M. Pastrnek signale qu'aucune des deux Vies ne parle de la Bulgarie. „Il faut voir dans ce fait la preuve éclatante“, dit-il, „qu'elles ont été écrites avant que l'élément bulgare de l'époque de Syméon ne fit sentir son influence. Je crois, dit-il, par conséquent, que la légende de Constantin a été écrite encore du vivant de Méthode (peut-être par lui-même), et la légende de Méthode immédiatement après sa mort (peut-être par l'évêque Clément)“. Telle était l'opinion de M. Pastrnek.

Dans mes anciens travaux (p. ex. *Bulhaři a Cařihrad — Les Bulgares et Constantinople*, 1915), j'acceptais sans réserve l'hypothèse de mon maître. A présent, je m'en écarte en partie. A mon avis, dans l'hypothèse du professeur Pastrnek, deux points tiennent encore bon: 1^o) la rédaction des deux Vies a été, dans le temps et dans l'espace, toute proche des deux saints; 2^o) chacune des deux Vies a un auteur distinct. Je voudrais développer cette dernière thèse, qui s'oppose à l'hypothèse de Voronov.²⁾

On a déjà dit³⁾ que les deux légendes s'en tiennent au schéma habituel des ouvrages hagiographiques byzantins. Cependant, il y a entre elles de profondes différences.⁴⁾ Ces différences ne portent pas tant sur le contenu, que sur le style. En ce qui concerne le contenu, les légendes se rattachent l'une à l'autre naturellement; la Vie de Constantin finit à l'année 869 et celle de Méthode à l'année 885. Ce qui, dans la Vie de Constantin, est raconté en détail, à savoir la jeunesse de Constantin, les années de préparation et les années d'études, les discussions de Constantin, et son départ pour le pays des Khazars,

¹⁾ ...рекъ же азъ, яко прозрѣа, како и хотѣаше оучити сѣа Словѣнемъ посѣлати, и прѣаивго архіепіпа, да би прооучилъ сѣа въскѣмъ обычаемъ Словѣньскымъ и обыкѣмъ ѿ помалоу.

²⁾ А. Вороновъ, *Главнѣйшіе источники для исторіи Св. Кирилла и Меѡдія*, Кіевъ 1877, р. 47 п.

³⁾ E. PROCHÁZKOVÁ-P. SUCHÁ, *Poměr t. zv. pannonských legend k legendám byzantským století 8.—10.* Časopis Matice Moravské, т. 39, Врно 1915, р. 28—66.

⁴⁾ Хр. Лопаревъ, *Византійскія житія святихъ VIII.-IX. вѣка. Византійскій Временикъ XVII*, 1910, р. 13 sq.

est, dans la Vie de Méthode, en partie omis, en partie traité succinctement. Cependant les deux légendes ne diffèrent ni quant au contenu historique ni quant à la représentation des personnages et des événements; bien au contraire, on peut constater un accord parfait. Il y a donc entre elles un rapport certain au point de vue du contenu et des idées, et l'on peut dire qu'elles ressortissent à une seule et même conception. Néanmoins, au point de vue de la composition, la Vie de Méthode est un peu, par rapport à la Vie de Constantin, comme l'Évangile de St. Marc par rapport à celui de St. Jean. Ce sont des œuvres dues à des individualités différentes.

La Vie de Méthode est beaucoup plus courte que celle de Constantin, quant à l'étendue, il y a entre elles à peu près un rapport de 3 à 7. Du point de vue du style, la Vie de Méthode est beaucoup plus simple: elle a moins de périodes et de phrases compliquées et plus de propositions coordonnées. Le style de la légende en question répond au caractère de la Vie de Méthode, qui est principalement narratif, tandis que, dans la Vie de Constantin, le style philosophique et les éléments de rhétorique occupent beaucoup de place.

Les deux Vies abondent en citations et en discours directs: elles citent les lettres des papes et des souverains, reproduisent les messages, les conversations et les discussions. Cependant ces citations et ces discours directs sont, dans la Vie de Méthode, plus succincts et plus brefs que dans la Vie de Constantin. La Vie de Constantin contient beaucoup plus d'érudition théologique, tandis que la Vie de Méthode est plus simple, et l'on pourrait presque dire, plus populaire.

Il semble donc établi non seulement que les auteurs des deux Vies ont été deux personnages différents — ce que je tiens pour certain — mais encore que chacune d'elles s'adressait à un public différent: la Vie de Constantin se serait adressée aux ecclésiastiques instruits et qui auraient été à l'école de l'érudition byzantine; la Vie de Méthode aux lecteurs plus simples. Néanmoins, elle-même est pénétrée de l'atmosphère byzantine: elle témoigne d'une répugnance marquée pour le *Filioque* (chap. I) et d'un respect profond pour l'empereur de Byzance, surtout au chap. XIII, lorsque l'auteur raconte le voyage de Méthode à Constantinople. Nous sommes donc en présence de deux individualités littéraires différentes, mais sorties du même milieu.

Les deux Vies furent-elles écrites à la même époque, ou bien l'une d'entre elles, a-t-elle été écrite plus tôt, et si oui, laquelle? J'estime que les deux Vies n'ont pas été écrites dans la même année, mais que la Vie de Méthode quoiqu'elle soit plus simple et plus courte, a été écrite plus tard que la Vie de Constantin. Le fait que la Vie de Méthode relate des événements postérieurs, ne saurait évidemment jouer ici aucun rôle: bien au contraire, on pourrait ainsi expliquer ce fait qu'au commencement aurait été écrite une composition courte et simple, et que plus tard seulement, un écrivain plus érudit, et formé aux écoles byzantines, aurait rédigé un ouvrage plus détaillé, à savoir la Vie de Constantin, où il aurait mis davantage en valeur ce qui, dans la Vie de Méthode, était laissé de côté ou restait au second plan. Cependant, cette hypothèse serait sans doute peu probable, étant donné que la Vie de Méthode a évidemment,

comme point de départ, quant à son contenu, la légende de Constantin, et tient beaucoup plus compte de la situation en Grande-Moravie. La Vie de Méthode a donc été écrite un peu plus tard que la Vie de Constantin.

On ne réussira sans doute jamais à établir avec certitude qui étaient ces deux auteurs remarquables, ces deux premiers historiens slaves. Il est probable que ces modestes ouvriers d'une grande cause resteront inconnus. Évidemment, le champ est laissé libre aux hypothèses. L'hypothèse du professeur Pastrnek, à savoir que Méthode est l'auteur de la Vie de Constantin, et Clément celui de la Vie de Méthode, n'est pas négligeable, mais elle repose seulement sur le fait que ces personnages étaient proches l'un de l'autre. La parenté linguistique et la parenté de style de la Vie de Méthode avec d'autres écrits de l'évêque Clément — comme le pensaient Gorskij, Lavrov et Vondrák,¹⁾ n'a pas été prouvée. On serait autant en droit de penser à un autre des disciples les plus proches de Méthode. Je n'en exclurais que Gorazd, étant donné qu'au dernier chapitre de la Vie de Méthode, une mention trop élogieuse est faite à son sujet; l'atmosphère idéale et hautement morale des deux Vies ne permet pas de croire que l'auteur de l'une d'elles ait pu faire de lui-même un tel éloge.

Les auteurs des deux Vies vivaient sans aucun doute dans le milieu morave qu'ils connaissaient bien. Ceci explique que les deux Vies ne parlent de la Moravie qu'en termes généraux (c'est le cas dans la Vie de Constantin, chapitre XV, et dans celle de Méthode, chapitre V).²⁾ Elles parlent, de même, des façon générale de la Pannonie, d'un prince établi sur la Vistule et du „roi des Hongrois“, tandis qu'elles parlent en termes exprès de Thessalonique, de Constantinople, de Venise, de Rome, et même d'édifices et d'églises se trouvant en ces lieux. Au passage même où il est parlé de l'enterrement de Méthode, qui, par ailleurs, est décrit en détail (Vie de Méthode, chapitre XVII), on dit seulement qu'on l'avait mis à l'église principale, mais on ne nomme pas, comme on sait, l'endroit où cela eut lieu.³⁾ De même l'importante biographie (*Prologue*) de Constantin et de Méthode qui se trouve dans un manuscrit en moyen bulgare de la Bibliothèque Nationale de Belgrade (LAVROV, p. 100) nous dit seulement, comme on sait, qu'il gît dans la grande église de Moravie, près du mur qui se trouve à gauche, après l'autel de la Vierge.⁴⁾ Pourquoi? Les auteurs auraient-ils ignoré les noms des lieux moraves dont il s'agissait? Non!

Je suis persuadé que c'est tout à fait le contraire: ils les connaissaient très bien, mais les lieux dont il s'agissait étaient si proches de l'auteur et de ses

¹⁾ П. А. Лавровъ, *Климентъ, епископъ словѣнскій*, Москва 1895, p. XXV; V. VONDRÁK, *Studie z oboru církevněslovanského písemnictví*, V Praze 1903, p. 68 n.: O původu obou tak zvaných pannonských legend.

²⁾ Konst. XV: Дошкдѣноу же имоу Моравы. . . И тако чѣтыре десѣти мѣсѣца сътвори въ Моравѣ. Meth. V: Посласта из Моравы, възвратиста сѣ из Моравы.

³⁾ Meth. XVI: Въ съборни цркви . . .

⁴⁾ Prolog.: Лежитъ же въ велици цркви Моравскѣи о лѣжи стѣнахъ къ стѣнѣмъ въ оутрѣмъ сѣмъ чина Богородица.

lecteurs, et, étant donné la mémoire encore toute récente des événements, se comprenaient tacitement, si bien qu'il était inutile de les indiquer. Car l'auteur de la Vie de Méthode écrivait peut-être dans l'endroit même, c'est-à-dire dans le même château où Méthode venait d'être enterré. C'est à peu près comme si nous, les Tchèques, disions qu'un certain document religieux précieux avait été déposé „à St. Guy“. Il va de soi que ce serait à Prague dans la cathédrale St. Guy à Hradčany.

Je suis donc persuadé que les deux Vies ont pris naissance sur le territoire morave déjà au IX^e siècle, mais je n'ose pas nommer leurs deux auteurs. Peut-être l'un des deux auteurs (celui de la Vie de Constantin) faisait-il partie du groupe primitif des compagnons de Constantin et de Méthode qui étaient venus avec lui de Constantinople, tandis que le second auteur (celui de la Vie de Méthode) était un ecclésiastique d'origine morave; en tout cas, les bohémismes incontestables de leur lexique trahissent qu'ils étaient tout à fait acclimatés en Moravie; les archaïsmes de ce lexique et la parenté de leur langue avec celle des Évangiles vieux-slaves révèlent qu'ils faisaient partie du groupe littéraire des premiers traducteurs de la Bible, donc qu'ils étaient parmi les collaborateurs les plus intimes des deux saints frères.

Enfin, on a attiré jadis l'attention sur le fait que certain détail de la Vie de Constantin, chapitre XVII (édition de LAVROV, p. 33) apparaissait également dans la première légende en vieux-slave de St. Venceslas (M. PASTRNEK, *Slovanská legenda o sv. Václavu* dans le *Věstník Král. České Společnosti nauk*, 1903, p. 43). Ce sont les mots *въ цркви сѣдѣхъ Марѣя*. Sans doute, c'est une rencontre intéressante. Mais moi, j'ai fait une analyse détaillée des légendes slavonnes sur les St. Venceslas et Ludmila (*První česko-církevněslovanská legenda o sv. Václavu* dans le *Svatováclavský Sborník* I, Prague 1934; résumé français intitulé: *La 1-ère légende de St. Venceslas écrite en vieux-slave et d'origine tchèque*, tirage à part de la revue *Byzantinoslavica* VI, 1934) et j'ai trouvé beaucoup plus de ressemblances encore entre la Vie de Méthode et la première et excellente légende slave de St. Venceslas d'origine tchèque. Il y a beaucoup de ressemblances sérieuses en ce qui concerne le style, la composition et le lexique de ces deux textes. Ce sont des traits caractéristiques des textes faisant parties du groupe tchèque du slave ecclésiastique et ils sont d'une importance telle qu'il est possible de tracer une ligne d'évolution directe allant de la Vie de Méthode à la 1-ère légende de St. Venceslas. C'est la meilleure tradition vieux-slave d'origine macédonienne et de la base byzantine qui a inauguré la première création littéraire tchèque. Voilà pourquoi un slavisant tchèque peut, lui aussi, rendre hommage aux deux excellents premiers historiens slaves, auteurs des Vies de Constantin et de Méthode

Die militärischen Reformen des Kaisers Herakleios

von Eugen Darkó

Der grosse Entscheidungskampf zwischen dem zum nationalen Bewusstsein neuerwachten Sassanidenreiche und dem byzantinischen Staate ist in den Jahren 622—628 ausgefochten worden und endete mit einem endgültigen, vernichtenden Siege des Kaisers Herakleios über die Perser. Chosrau II. Parvez, dessen Heere schon unter der zersetzenden Tyrannenherrschaft des Phokas Armenien und Mesopotamien besetzten und, diesen Siegeszug auch in den ersten Jahren des Herakleios fortsetzend, die reichsten Provinzen, Syrien und Ägypten samt Jerusalem und dem heiligen Kreuze in ihren Besitz nahmen, gleichzeitig in Kleinasien in die unmittelbare Nähe der Hauptstadt bis nach Chalkedon vordrangen, erlitt in den drei persischen Feldzügen des Herakleios eine Niederlage nach der anderen, bis er endlich, in der grossen Schlacht von Niniveh gänzlich geschlagen, den eigenen meuternden Soldaten zum Opfer gefallen ist. Dieser glänzende Erfolg des Herakleios erscheint uns noch bedeutsamer, wenn wir bedenken, dass durch die wiederholten avarischen und slavischen Einfälle auch Illyricum und die Donauprovinzen des Reiches so gut wie verloren gegangen waren; und von dieser Seite erfolgte ein sehr gefährlicher Angriff inmitten der grössten Persernot auf die Reichshauptstadt, den die Truppen des Kaisers ebenfalls ruhmreich zurückzuweisen vermochten. Die wahren Gründe dieses heldenhaften Aufraffens des Herakleios und seiner Byzantiner vom Abgrunde der staatlichen Zersetzung bis zur sonnigen Höhe des Triumphes über die gefährlichsten Gegner sind nur wenig bekannt und die Geschichtsforschung fing erst neulich an, die Bahnen der isolierten Betrachtung, des Suchens nach wunderlichen Expedienten sowohl im Charakter des Kaisers als auch im Verhalten der Bevölkerung verlassend, diese überraschenden Ereignisse in den natürlichen Verlauf der historischen Evolution organisch einzugliedern und demzufolge überall eine rationelle Erklärung zu finden. Aus den durch den Kaiser getroffenen finanziellen Massnahmen geht klar hervor, dass Herakleios auch vor einer hohen Verzinsung der kirchlichen Ämter und der Inanspruchnahme des kirchlichen Schatzes, der Herabminderung der Beamtengehälter auf die Hälfte und der Einstellung der unentgeltlichen Provi-
antverteilung unter der hauptstädtischen Bevölkerung, kurz und gut, vor den radikalsten Massnahmen nicht zurückschrak, um die ausgeplünderten, leeren Kassen des Staates zu füllen und den Geldbedarf eines erfolgreichen Krieges zu

decken. Ähnlich radikal mussten auch seine militärischen Reformen gewesen sein, denn er fand eine zerrüttete und demoralisierte Armee in der Zeit seines Regierungsantrittes vor, und 18 Jahre später drang er an der Spitze eines mutigen und schlagfertigen Heeres siegreich in das Herz des Perserreiches ein, obgleich die Art seiner inzwischen erfolgten militärischen Anstrengungen im allgemeinen ziemlich im Dunkel geblieben ist.

Es ist uns ein militärisches Handbuch überliefert, welches in einer Hs. dem Kaiser Maurikios, in einer anderen einem taktischen Schriftsteller des 6. Jahrhunderts, Urbikios, zugeschrieben wird, aber sicherlich von keinem der beiden herrühren kann. Das Ergebnis der langen Debatte, die sich um die Autorschaft dieses Werkes entwickelte und die bezüglich der Datierung zwischen dem 6. und dem 8. Jahrhundert schwankte, kann jetzt darin zusammengefasst werden, dass diese Taktik kurz vor den Perserkriegen des Herakleios während der Regierung dieses Kaisers entstanden ist. Aus dem Inhalt dieses Werkes ist nämlich klar zu ersehen, dass es vor der Durchführung der Themenorganisation und vor dem Einbruche der Sarazengefährd durchaus fertig stand, nachdem darin auf diese militärisch hochwichtigen Ereignisse, die ein praktisches Militärhandbuch keineswegs ausser Acht lassen konnte, nicht der leiseste Bezug genommen wurde. So fällt der terminus ante quem auf das Jahr 630. Dass aber der terminus post quem nicht vor den Anfang des Herakleiosregimes gesetzt werden darf, dafür bürgt der Kaiser Leon VI., der — indem er unter anderem eine Angabe des nächtlichen Überfalles der byzantinischen Reiterei durch den Avarenchagan aus dieser Taktik in sein eigenes Werk einverleibt — diese Kriegslist der Avaren ausdrücklich in die Zeit des Herakleios datiert. Ich habe vor Jahren in einer Abhandlung,¹⁾ deren Auszug auch in deutscher Sprache veröffentlicht wurde, den Versuch gemacht, die Autorschaft dieser Taktik für den Kaiser Herakleios selbst zu vindicieren. Ich stützte mich dabei auf die Äusserungen des Dichters Georgios Pisides, der ausdrücklich sagt, dass der Kaiser unmittelbar vor den Perserkriegen, also im Winter des Jahres 621, sich mit kriegswissenschaftlichen Studien beschäftigte und taktische Anweisungen für sein Heer schrieb, fand seine Charakteristik dieser Anweisungen für die in Rede stehende Taktik durchaus passend und erkannte im Stil dieses Werkes auffallende Übereinstimmungen mit dem im Chronikon Paschale überlieferten Briefe des Herakleios.²⁾ Seitdem hat Ernst Stein in seinen Studien zur Gesch. des byzantinischen Reiches (S. 132) darauf hingewiesen, dass die Aufschrift *Deus adiuta Romanis*, die die neuen, nach 615 geprägten Silbermünzen des Herakleios tragen, als kommandoartige militärische Anrufung der Gottheit vor dem Angriff bei der Besprechung der Fusstruppe in diesem taktischen Werke wiederkehrt und dadurch einen neuen, wichtigen Beweis für den engen Zusammenhang dieses Werkes mit der Person des Herakleios geliefert.³⁾ Die meisten Historiker (Bury, Pernice, Stein) erkennen diesen Zusammenhang an und stimmen darin überein, dass die in Rede stehende

¹⁾ BÖLCS LEO *Taktikájának hitelessége magyar történeti szempontból* (Budapest, Akadémia, 1915).

²⁾ S. 316 ed. Ven. Vgl. meine oben zitierte Abhandlung S. 52.

³⁾ S. 322, 362 ed. SCHEFFER.

Taktik das militärische Handbuch der Epoche des Herakleios war und durch ihn im Laufe der Perserkriege beständig vor Augen gehalten wurde.¹⁾ Daraus folgt, dass die taktischen Massnahmen des Herakleios, die er praktisch während der Perserkriege anwendete, ihre theoretischen Grundlagen in jener Taktik haben, welche bestimmt während seiner Regierung zwischen 619 und 630 entstanden und aller Wahrscheinlichkeit nach als sein eigenstes Werk zu betrachten ist.

Ein Blick auf den Inhalt dieses Werkes kann uns überzeugen, dass wir es hier mit einem wahrhaft praktischen, im Geiste einer radikalen Heeresreform geschriebenen Handbuch zu tun haben. Das ganze Werk zerfällt nämlich in 12 Teile, deren weitaus grössere Hälfte sich ausschliesslich mit der Bewaffnung, Kriegsordnung und Ausbildung der Kavallerie beschäftigt; die Fusstruppen sind nur in einem einzigen Teil, im letzten Kapitel samt der gemischten Kriegsordnung einigermaßen behandelt. Dieses Verfahren erscheint nicht nur reformatorisch, sondern geradezu revolutionär, wenn wir es mit den älteren Taktikern, zunächst mit dem im 6. Jahrhundert entstandenen taktischen Werke des Anonymos Byzantios vergleichen. In diesem fällt nämlich der Hauptnachdruck entschieden auf die Phalangentaktik der Infanterie, durch welche die Behandlung der Reiterei ganz in den Hintergrund gedrängt wird. Das Ideal des H. ist die Bogenschützenreiterei leichter Bewaffnung und er duldet die speerwerfenden Reiter ohne Bogen nur deshalb, weil es inmitten der byzantinischen Kavallerie viele gab, welche den Bogen nicht zu spannen verstanden. Doch schreibt er als ideale Forderung für alle byzantinischen Reiter bis zum 40. Lebensjahr die Ausrüstung mit einem Bogen auch für den Fall vor, wenn sie im Bogenschiessen weniger geübt sein könnten. Entsprechend dieser Kavallerieform verschwindet ganz aus dem Heere des Herakleios die alte schwerbewaffnete und mit Stosslanzen ausgerüstete Infanterie. Ein Teil seiner Fusstruppe trägt den Bogen, der andere mindestens den Wurfspieß, ausserdem werden beide Kategorien auch noch mit anderen Fernwaffen, *σπενδόβολα* (Schleudern), *μαρτζοβάβουλα*, zuweilen auch mit *λακίδια* versehen. Von den Schutz Waffen ist nur der Schild im allgemeinen erlaubt, der Lederharnisch (*lorica*) und die eisernen Handschuhe werden nur auf die Elite der ersten Kategorie beschränkt. In diesen Neuerungen können wir das Eindringen des Geistes der leichtbewaffneten Bogenschützenreiterei auch in die Infanterie erblicken. Was die Schlachtordnung anbelangt, wird hier mit dem alten phalangitischen System ausdrücklich gebrochen, statt dessen die Gliederung nach Tiefe und Breite, die Ausscheidung einer Reserve, Sicherungstruppen und Hinterhalte mit Nachdruck betont und gefordert. Ältere taktische Schriftsteller (Asklepiodotos, Ailianos, Arrianos) kennen schon die Vorzüge der Aufstellung in mehreren Treffen gegenüber der phalangitischen Ordnung und empfehlen es bei der gemischten Schlachtordnung, wo Kavallerie zusammen mit Infanterie verwendet wird. Dort aber, wo Kavallerie für sich auftrat, wurde das Phalanxsystem durchwegs beibehalten. Hier offenbart sich der radikale Zug des

¹⁾ BURY, *History of the Later Roman Empire* II, 1889, 225; PERNICE, *L'imperatore Eraclio*, Firenze, 1905, 103; STEIN, *Studien zur Gesch. des byzant. Reiches*, Stuttgart, 1919, 123, 1.

militärischen Handbuches des Herakleios darin, dass er die Aufstellung in mehreren Treffen auch bei der selbstständigen Verwendung der Kavallerie fordert.¹⁾

Woher Herakleios den Anstoss zu diesen radikalen taktischen Reformen geschöpft hat, sagt er selbst. Er beruft sich im Laufe seiner taktischen Anweisungen so oft und so ausdrücklich auf das avarische Muster, dass sein Handbuch an sehr vielen Stellen so klingt, als wenn es die bewusste Anwendung eines avarischen Kavalleriereglements auf die byzantinischen Verhältnisse wäre.²⁾ Die Bewaffnung der Kavallerie wird nämlich in diesem Werke zumeist nach ausdrücklichem avarischem Muster angeordnet, so bes. im Koller, Wurfspeer, Lederpanzer, Waffenrock, Wams, Zelt und Steigbügel. Auch dort, wo die mehrgliedrige Aufstellung der alten Phalanx zum Nachteile der letzteren gegenübergestellt wird, die Ausbildung im treffsicheren Pfeilschiessen nach allen Richtungen hin, die Übung im Angriff gegen die Flanken und den Rücken des Feindes, nichtsdestoweniger in der Abwehr derartiger Angriffe mit dem grössten Nachdruck betont werden, weist das Handbuch klar auf das Beispiel der Avaren und Türken mit der Begründung hin, dass diese Völker gerade diesen Vorzügen ihrer Taktik ihre Siege, bzw. die Verbesserung ihrer Kriegslage in den Schlachten verdanken.

Diese anscheinend isoliert dastehenden Neuerungen des Herakleios im Geiste der Avarentaktik lassen sich sehr gut in den natürlichen Gang der historischen Evolution einordnen, wenn wir die Kriegsgeschichte der Vor- und Nachzeit in's Auge fassen. Zu Beginn der römischen Kaiserzeit — hauptsächlich unter Einwirkung der Parther — wird die schwere Reiterei der Römer noch vermehrt, neben welcher auch eine leichtere (mit Wurfspeer oder Bogen kämpfende) Reitertruppe aus fremden Söldnern gebildet wird. Es war der Kaiser Hadrian, der die leichtberittenen Bogenschützentruppen nach parthischem Muster in das römische Heer organisch eingegliedert und ihre Taktik dort eingeführt hatte.³⁾ Dieser Vorgang nimmt parallel mit dem unaufhörlichen Vordringen des orientalischen Elements in das römische Heer unter Septimius Severus und Gallienus fortwährend zu. Der letztere sah sich genötigt, selbständige Kavalleriedivisionen gegen die Perser, die zumeist Reiterheere aufstellten, zu organisieren.⁴⁾ Im 4. Jahrhundert tritt die Bogenschützenreiterei in den Vordergrund, wie es das grosse Lob des Ammianus Marcellinus über die equites sagittarii zeigt.⁵⁾ Nach Vegetius ist das Ideal der leichten Reiterei in diesem Zeitalter die hunnische und die alanische.⁶⁾ Im 5. Jahrhundert besteht das Gros der Kavallerie

¹⁾ Vgl. meine oben zitierte Abhandlung S. 23 ff. und meine zweite Abhandlung über dieses Thema: *Turanische Einflüsse in der Entwicklung der griech.-römischen Taktik* (*Hadtörténelmi Közlemények* XXXV, 1934, 27 ff.).

²⁾ Vgl. den neulich edierten Text in VARI'S *Leonis imp. Tactica* I, 98 etc. 115; II, 1, 5; II, 1, 18; II, 1, 35.

³⁾ ARRIANOS, *Τέχνη τακτική*, c. 44, ROOS.

⁴⁾ KEDRENOS I, 454; ZOSIMOS I, 40, 2; vgl. RITTERLING, *Zum römischen Heerwesen des ausgehenden 3. Jahrhunderts*, *Festschrift für O. Hirschfeld*, 1903, 345-349, und neulich PARKER, *The legions of Diocletian and Constantine*, JRS, XXIII, 1933, 187.

⁵⁾ XVI, 12, 7.

⁶⁾ I, 20.

nach der *Notitia dignitatum* aus Bogenschützen und dieselbe wird zur Hauptwaffengattung.¹⁾ Im 6. Jahrhundert bilden die Bogenschützen den grössten Teil des byzantinischen Heeres nicht nur in der Kavallerie, sondern auch in der Infanterie.²⁾ Diese reitenden Bogenschützen sind zumeist mit schwerer Rüstung ausgestattet. Ihre Taktik ist ein dauerhafter Stehkampf, mit Pfeilschiessen verbunden, guerillenartiger Angriff, Vermeidung grosser Entscheidungen.

Wir sehen, dass den geschilderten taktischen Reformen des Herakleios in der Vorzeit des römischen Kaiserreiches tüchtig vorgearbeitet wurde. Jene auf die Beweglichkeit und den Überfall gegründete Kriegstaktik, welche in der Vereinigung des Pfeilschiessens und des Reitens bestand, deren Begründer und Meister die Völker des sogenannten turanischen Kulturkreises waren, hat die mit Nahwaffen geübte, schwerfällige und stehkampftartige Kriegsmethode der Römer nach zähem und langem Ringen ganz in den Hintergrund gedrängt. Die turanische Kriegstaktik hat durch die unwiderstehlichen Waffen der Parther, Hunnen und Avaren in Europa und Vorderasien Einzug gehalten und das ganze Kriegswesen der dort befindlichen Völker, vor allem der Römer und Byzantiner, tief beeinflusst. Die Rolle des Herakleios in diesem langandauernden historischen Vorgange besteht mehr darin, dass er, auch die letzten Konsequenzen aus der Nachahmung der turanischen Bogenschützenreiterei ziehend, die Ausrüstung und Bewegung seines ganzen Heeres ganz im Geiste des gewählten Vorbildes ausbildete und die byzantinische Taktik so nahe, als es nur möglich war, an das turanische Vorbild anlehnte. Sein Verfahren bedeutet also den Höhepunkt in der Reception der turanischen Taktik, nach ihm bemerken wir einen leisen Rückfall zur Art der alten römischen schweren Reiterei, wie es aus der Taktik des Kaisers Leon VI. ersichtlich ist, trotz aller Tendenz zur Wahrung der turanischen Grundprinzipien.

Es wäre nicht schwer, mit Hilfe der bei Georgios Pisides und Theophanes überlieferten Schilderungen seiner persischen Feldzüge nachzuweisen, wie oft und geschickt er die Meisterstücke der turanischen Taktik, die Scheinflucht, die den Feind irreführenden Märsche, die nächtlichen Überfälle usw. in der Praxis anwendete. Es soll hier genügen, auf ein einziges charakteristisches Beispiel hinzuweisen. Während seines ersten Feldzuges in Kappadokia und Pontos im Jahre 622—623 hat der persische Feldherr, Shahrbaraz, dem Herakleios einen Hinterhalt gelegt, indem er einen Teil seines Heeres in einem Hohlweg versteckte, um damit den Gegner zu überfallen. Als der Kaiser diese Absicht bemerkte, beorderte er sofort eine Truppe in die Direktion des persischen Hinterhaltes mit dem Befehl, gleich nach der Berührung mit dem Feinde umzukehren und zu entfliehen. Als dieser Befehl genau ausgeführt wurde, brach der persische Hinterhalt aus seinem Versteck stürmisch und ohne Ordnung hervor und fing an, die fliehenden Byzantiner zu verfolgen. Plötzlich erscheint Herakleios mit dem Rest seiner Armee und greift die planlos verfolgenden Perser an der Seite an. Da kehrt auch die verfolgte byzantinische Truppe um, die Perser werden von

¹⁾ s. den Index der Clark'schen Ausgabe.

²⁾ ANONYMOS BYZANTIOS ed. KÖCHLY-RUSTOW, Leipzig, 1855, 198-209; PROKÖPIOS, *Bell. Pers.* I, 1, 12; I, 18, 32 ed. HAURY.

zwei Richtungen umzingelt und bis auf den letzten Mann niedergemacht. Dieser Teilerfolg feuert die Byzantiner an und entmutigt die annähernde Haupttruppe des Shahrbaraz in solchem Masse, dass sie dem mutigen Angriff des Herakleios weichen muss.¹⁾ Dieses Schulbeispiel des mit Scheinflucht kombinierten überraschenden Angriffes kehrt in der Kriegspraxis aller turanischen Völker unzähligmal wieder und auch Herakleios bemerkt dazu in seinem taktischen Handbuch, wo er diese Kriegslist erörtert, dass diese zu den am meisten charakteristischen Eigenschaften der avarischen und türkischen Kriegstaktik gehört.

Noch ein Wort über die Themenorganisation, die eine kompetente Quelle, der Kaiser Konstantinos Porphyrogenetos, ebenfalls dem Herakleios zuschreibt. Neuere Forscher, wie Bury,²⁾ Diehl,³⁾ und Gelzer⁴⁾ haben gezeigt, dass diese die provinziale Militär- und Zivilgewalt in einer Hand vereinigende Organisation schon im 6. Jahrhundert unter Justinian ihren Anfang genommen hat, dessen *magistri militum per orientem, per Armeniam, per Thraciam* etc. direkte Vorläufer der Strategen der Themen im 8. Jahrhundert unter Herakleios waren. Herakleios hat also in der Militärorganisation etwas ähnliches, wie in der Taktik geleistet. Er hat einen schon in Entwicklung befindlichen historischen Vorgang vervollkommen und zu Ende geführt, indem er die tastenden Versuche seiner Vorgänger systematisch durchführte und auf das ganze Reich erstreckte. Neulich hat E. Stein den Nachweis erbracht, dass der Kaiser durch die Schaffung der Themen nicht nur der Mahnung der Zeit gehorchend dem ganzen Staate einen mehr militärischen Charakter verleihen wollte, sondern zugleich ein Mittel darin fand, die vielfach aus Fremden gebildeten Elitetruppen der *Bucellarii, Foederati, Optimates* und *Thracenses* in den neuen Themen massenhaft ansiedeln zu lassen und so die am meisten gefährdeten Teile des Reiches durch eine dauerhafte, an die heimische Scholle gebundene, kriegstüchtige und kriegsbereite Bevölkerung zu schützen.⁵⁾ Stein hat ebenfalls in einem anderen Artikel darauf hingewiesen, dass dieser militärorganisatorische Akt des Herakleios seine genaue Parallele in jenen Reformen hatte, die die Könige Kavadh und Chosrau I. Nushirvan im Sassanidenreiche schon im 6. Jahrhundert eingeführt hatten. Diese haben durch Einsetzung von Militärkommandanten, der sog. *Spahbeds*, die den byzantinischen Strategen entsprechen, und durch Liquidierung des Amtes des *Wazurg-Framadhar*, der von einem ähnlichen Schicksal wie die byzantinische Prätorianerpräfektur ereilt wurde, die persische Staatsverwaltung vollkommen militarisiert und durch die Schaffung eines stehenden Heeres, dessen Kern als Militärbauern angesiedelte Barbaren und der adelige Kleingrundbesitz bildeten, die Wehrhaftigkeit des Staates gefestigt.⁶⁾ Stein ist geneigt, in diesen Parallelen des byzantinischen und sassanidischen Staatsorganismus keinen Zufall, sondern einen engen Zusammenhang zu

¹⁾ GEORG. PISIDES, *Exp. Persica* III, 186-212; THEOPHANES p. 305 ed. de BOOR; vgl. PERNICE, *op. cit.* 119; BURY, *op. cit.* 230.

²⁾ BURY, *op. cit.* 346 ff.

³⁾ DIEHL, *Études byzantines*, Paris 1905, 289.

⁴⁾ GELZER, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*, Leipzig, 1899.

⁵⁾ *Studien* etc. S. 140.

⁶⁾ *Ein Kapitel vom persischen u. vom byzant. Staate*, *Byz.-Neugr. Jahrb.* I, 1930, 83.

erblicken und zwar so, dass Herakleios vor Beginn der Perserkriege die staatsrechtlichen Einrichtungen des Gegners genau studierte und dieselben in der Praxis eifrig nachahmte. Dies dürfte auch auf seine Vorgänger, besonders Justinian, zutreffen, denn die persische Reformarbeit begann schon im 6. Jahrhundert. Nun ist dazu zu bemerken, dass die sassanidischen Könige nicht als Erfinder dieses militärischen Systems gelten können. Alles, was wir über die Staatseinrichtungen der turanischen Völker, der Parther, Hunnen, Türken, Avaren, Urvulgaren und Urmagyaren wissen, lässt die Silhouetten eines Kriegerstaates bei diesen Völkern erkennen, wo die ganze Staatsgewalt und alles Recht in den Händen der Krieger lagen und der Genuss des Grundbesitzes mit ständiger Militärpflicht verbunden war. Bei diesen Turaniern war also die militarisierte Staatsverfassung bestimmt viel früher als erst im 6. und 7. Jahrhundert fertig. Die Byzantiner konnten sich in dieser Beziehung direkt durch turanische Beispiele inspirieren lassen, genau so, wie in der Kriegstaktik, wie ich es eben jetzt angedeutet habe. Schwer fällt hier ins Gewicht, dass jene Elitetruppen, die *Bucellarii* und *Foederati*, die Herakleios in seinen neugeschaffenen Themen ansiedeln liess, zumeist zum turanischen Kulturkreise gehörige Barbaren waren, die — wie Prokop¹⁾ bemerkte — auf ihre gewohnten Sitten auch im byzantinischen Heere nicht verzichten konnten. Es ist sehr leicht möglich, dass diese „Barbaren“ nicht nur in der Kriegstaktik, sondern auch hinsichtlich der Militärorganisation auf die Byzantiner nicht ohne Einfluss geblieben sind.

So viel steht aber fest, dass das ganze militärische Reformwerk des Herakleios, mit welchem er das in Trümmer gegangene Byzantinerreich wieder aufrichtete und für die Zukunft festigte, durch das Vorbild der kriegerischen Völker des Orients erheblich inspiriert wurde. Diese Inspiration nahm ihren Anfang schon lange vor ihm, durch ihn fand sie nur ihren Höhepunkt und vorläufigen Abschluss. Sie war die natürliche Konsequenz der hohen Bedeutung, die diese Völker zuerst in aussenpolitischer Beziehung als gefürchtete Gegner, später in den Kriegsexpeditionen als Bundesgenossen und Söldner, endlich in der inneren Organisation des Staates als fest angesiedelte Bürger und Krieger für das römische und byzantinische Reich schrittweise in immer höherem Masse gewannen. Byzanz hat vieles von den Waffen, der Taktik und auch den Staatseinrichtungen dieser Völker übernommen und sich zu eigen gemacht, mit einem Serum aus ihrem Blute sich eingepflegt, um der von dort drohenden Gefahr zu entgehen. Ohne diese kluge Anpassung an jene gefährlichen Nachbarn hätten die Byzantiner kaum ihr Staatsbollwerk schaffen können, welches tausend Jahre hindurch eine anstürmende Völkerwelle des Orients nach der anderen zurückwies, sie zugleich durch Vermittlung seiner hohen Kultur pazifizierte und manche davon durch feste Einfügung in die Staatsgemeinschaft zum eifrigen Träger der eigenen Kultur machte.

¹⁾ *Bell. Vand.* II, 3, 7 (I, 429. ed. HAURY).

La population de l'Empire byzantin

par A. Andréadès

Deux écrivains anglais, E. A. FOORD¹⁾ et W. HOLMES,²⁾ sont à ma connaissance les seuls historiens qui aient essayé d'évaluer l'ensemble de la population de l'Empire byzantin. Mais leurs calculs se réfèrent à la fin du IV^e et au début du VI^e siècle, c'est-à-dire à des temps où Byzance était encore plus le Bas-Empire que l'Empire grec d'Orient; en outre, et ce qui est plus grave, les chiffres qu'ils fournissent, tous conjecturaux, méritent peu de crédit.³⁾

Le silence des autres byzantinistes ne doit pas surprendre. Certes, parfois, à défaut de recensements, la statistique a pu utiliser d'autres indices: quantité du blé consommé, superficie habitée, nombre des soldats, et aussi procéder à des rapprochements avec la population à d'autres périodes de l'histoire. Mais dans l'espèce non seulement les empereurs ne semblent pas avoir ordonné de dénombrements de leurs sujets, mais encore aucune des méthodes indirectes d'évaluation ne peut être employée.

En effet, les sources ne nous fournissent de renseignements ni sur la quantité du blé consommé, ni sur les superficies habitées (indice qui, entre parenthèses, ne vaut guère que pour les États-Cités). Elles versent, il est vrai, quelque lumière sur le nombre des soldats; mais cette donnée ne forme une base sérieuse à des calculs démographiques que lorsque, comme dans l'antiquité ou de nos jours, on est en présence d'armées nationales, lesquelles représentent un pourcentage plus ou moins exactement déterminable de la population totale. Or, à Byzance, l'armée était composée de possesseurs de biens militaires et de mercenaires. Son montant peut dans une certaine mesure nous aider à déterminer les ressources financières de l'Empire, mais non sa population.

On ne peut davantage utiliser les renseignements que nous avons sur la population des provinces dont se composait l'Empire soit sous les empereurs romains soit à partir du XIX^e siècle. La science statistique ne permet de comparer que des données représentant le même phénomène, et les conditions démographiques dans les époques qui nous occupent sont manifestement trop différentes pour autoriser des rapprochements. Il n'y a rien à tirer non plus

¹⁾ *The Byzantine Empire*, Londres, 1911, p. 10.

²⁾ *The Age of Justinian and Theodora*, 2^e éd.; 2 vol., Londres, 1912, vol. I p. 137.

³⁾ On trouvera, en appendice, un résumé et une réfutation des conjectures de Foord et de Holmes.

de l'Empire ottoman au XVI^e et XVII^e siècles; celui-ci, démographiquement parlant, avait peut être certains traits communs avec l'Empire byzantin; mais nous ignorons sa population, parce que, comme le dit Muradjà d'Ohsson, „les préjugés religieux s'opposaient aux dénombrements des habitants“.¹⁾

Il serait encore plus vain d'échafauder des calculs sur les renseignements, d'ailleurs fort incertains, que certains écrivains fournissent sur l'Europe occidentale au moyen-âge. Comme nous le verrons plus bas (cf. appendice II), la dépopulation fut beaucoup plus intense dans les provinces dévolues à Honorius que dans celles sur lesquelles régna son frère.

Si décourageantes que soient ces constatations, elles ne doivent pas conduire à laisser complètement dans l'ombre un problème qui domine l'histoire économique, voire l'histoire interne, de l'Empire d'Orient. En effet, deux points importants peuvent dans une certaine mesure être élucidés.

L'un est celui de la population de Constantinople. Ici nous avons des renseignements touchant le blé consommé, le nombre des immeubles, la superficie de la ville ainsi que nombre d'autres témoignages, sans parler d'informations concernant Rome, Bagdad et la Constantinople turque du XVII^e siècle.

Le second point concerne l'évolution démographique de l'Empire, ou plus exactement les facteurs qui ont agi favorablement ou défavorablement sur la population. Ici encore bien des renseignements peuvent être glanés dans les sources les plus diverses.

De là les deux chapitres de la présente étude. Ajoutons que, en principe, nous ne remonterons pas au delà du VII^e siècle, car il est vain de faire entrer dans nos calculs des provinces perdues à jamais, et nous ne descendrons pas plus bas que le XII^e siècle, car après la quatrième croisade, l'Empire n'est plus que l'ombre de lui-même.

I. La population de Constantinople.

Ce paragraphe sera plus bref qu'il aurait pu l'être. Une communication à un congrès est par définition une étude inédite; or, nous avons déjà consacré à la population de la capitale byzantine une monographie de plus de cinquante pages.²⁾ On se bornera donc ici à en résumer les conclusions.

Constantin le Grand complétant les largesses et les privilèges par des mesures plus sévères, était parvenu à concentrer très vite dans la nouvelle capitale une population considérable. SOZOMÈNE³⁾ nous dit que rapidement elle dépassa celle de Rome. En d'autres termes, elle comptait au minimum 800,000 âmes.⁴⁾

L'affirmation de l'historien de l'Église paraît exacte à un écrivain aussi autorisé que le professeur VICTOR SCHULTZE.⁵⁾ Nous l'avons corroborée par le

¹⁾ *Tableau général de l'Empire Ottoman*, tome VII, p. 300. Une description de Constantinople fut cependant entreprise en 1638 (cf. plus bas chap. I in fine).

²⁾ Cf. A. ANDRÉADÈS, *De la population de Constantinople sous les empereurs byzantins*, extrait de la revue de statistique *Metron* I, 1920.

³⁾ *Histoire Ecclésiastique*, II, 3.

⁴⁾ Selon les calculs de Beloch Rome comptait au moins 700,000 âmes.

⁵⁾ *Konstantinopel*, Leipzig, 1913, p. 185. L'ouvrage fait partie de la série *Altchristliche Stadte*.

recensement des immeubles adjoints à la *Notitia Dignitatum Orientis*, la quantité des céréales distribuée à la population, la superficie de la cité, le caractère de capitale à la fois administrative, commerciale et industrielle qu'avait pris la ville, par les renseignements que nous possédons sur les autres grandes villes de l'époque (Rome, Milan, Carthage, Antioche et Alexandrie), enfin par certains passages de Zosime (ennemi de Constantin) et du poète Ausonius.¹⁾ En mettant les choses au pis, la population au IV^e siècle n'a pu être inférieure à 500,000 âmes.

On retrouve ce chiffre comme *minimum* au temps de Justinien. D'après l'Édit 13 chap. 8 de cet empereur, la quantité de blé importé de la seule Égypte se montait à 8 millions d'artabes, soit à 26 1/2 millions de *modii* romains,²⁾ ce qui d'après les calculs toujours si modérés de Beloch pour Rome, correspond à une population de 700,000 âmes. Au demeurant dans les 24 décades qui vont de la mort de Constantin à celle de Justinien, ni l'évolution politique ni l'évolution économique n'auraient justifié une diminution appréciable de la population, bien au contraire. La création de la Nouvelle Rome ne correspond pas à une fantaisie de son fondateur, aussi la ville s'était-elle développée après sa mort.

Au contraire, de la seconde moitié du VI^e siècle, jusqu'aux temps des Iconomaques, voire jusqu'à l'avènement de la dynastie Macédonienne, l'Empire connut des jours très sombres. Leur contre-coup démographique dut être très appréciable. Cependant il est permis de supposer que leur répercussion fut plus forte sur la population des provinces³⁾ que sur celle de la capitale. Ceci pour deux raisons: d'abord parce que la Ville Gardée de Dieu étant le lieu de refuge le plus sûr, devint le rendez-vous de ceux qui fuyaient les musulmans ou les envahisseurs venus du nord. Ensuite, parce que les empereurs prenaient les mesures les plus énergiques pour empêcher que la population ne tombât au dessous d'un certain niveau; ainsi, après la grande peste de 746—747, Constantin V transplanta à Constantinople des gens de toutes les parties de l'Empire, notamment de Péloponèse.⁴⁾ De telles mesures n'étaient d'ailleurs prises que dans les conjonctures extraordinaires. En temps normaux, les empereurs s'attachaient à prévenir l'afflux des provinciaux.⁵⁾

Il est d'ailleurs remarquable que dans les siècles sombres dont nous parlons, l'enceinte de la ville fut étendue à deux reprises: la première sous Héraclius, la seconde sous Léon l'Arménien.

Avec les derniers Iconomaques et les Macédoniens, la renaissance économique et militaire de l'Empire est si vive, qu'il est impossible que la population de sa principale cité ne soit pas redevenue aussi dense que du temps de Justinien.

¹⁾ Pour détails cf. ANDRÉADÈS, *op. cit.* p. 13-24.

²⁾ Cf. ULRICH WILCKEN, *Griechische Ostraka aus Aegypten*, Leipzig, 1899, I p. 421.

³⁾ Pour celle-ci cf. le paragraphe suivant.

⁴⁾ Nous reviendrons sur ce point dans le paragraphe suivant.

⁵⁾ Les raisons spéciales de l'attrait de la capitale sur les habitants des provinces et les mesures prises par les empereurs pour endiguer ce courant sont résumées dans notre étude précitée, pages 28-30.

Sans doute on chercherait en vain dans la chrétienté occidentale du X^e siècle une ville de plus de 100,000 âmes. Mais pour la vie économique comme pour les finances, la partie du monde où le byzantiniste peut trouver des points de comparaison utiles sont les grands empires musulmans et non la poussière d'états qui composaient l'Europe féodale.¹⁾ Or, la population de Bagdad sous les Abbassides était de 800,000 âmes au minimum, et celle de Palerme, d'au moins 350,000.²⁾ Ces chiffres ajoutés à tous les calculs donnés plus haut, confirment l'impression que la capitale de l'Empire d'Orient au zénith de sa gloire, sous Nicéphore Phocas et Basile II, n'a pu contenir moins de 500,000 âmes.

Sa population n'a pu diminuer sensiblement sous les Comnènes. Sans doute, l'Empire avait-il subi à l'est de pénibles amputations. Mais celles-ci n'ont pu avoir pour Constantinople d'autres conséquences démographiques que l'affluence de nombreux réfugiés micrasiates.

Des négociants étrangers plus nombreux que jamais se joignent à eux. Eustathe calcule le nombre des Italiens vivant à Byzance sous Manuel Comnène à 60,000; à leurs côtés, on rencontre „des négociants venus de Babylone ou de Mésopotamie, de Médie et de la Perse, d'Égypte et de Palestine, ainsi que de Russie, Hongrie, Patzinaquie, Bulgarie, Lombardie, Espagne, et en général de tous les coins du monde“ (Benjamin de Tudèle). Quelques indices sur la population au début du XIII^e siècle nous sont fournis par des chroniqueurs qui ont pris part à la IV^e croisade.

Hugo de Saint-Paul écrit que les Constantinopolitains en état de porter les armes se montaient à 300,000. Quant à Villehardouin, après avoir rapporté que les Croisés arrivés devant Constantinople „ne pouvaient croire que si grande ville pût être au monde“, ajoute (ch. LIV) que, au cours d'un des trois incendies qui éclatèrent pendant les sinistres événements de 1203/1204 „il y eut plus de maisons brûlées qu'il n'y en a dans les trois grandes cités de France“.

Ces témoignages des Croisés tendraient à donner raison aux historiens³⁾ qui portent la population à 1,000,000 ou tout au moins à 800,000 âmes, conjecture qui pourrait être soutenue par les données signalées plus haut des IV^e et VI^e siècles et encore par certains renseignements touchant le XVII^e siècle.⁴⁾ Mais en matière démographique, il vaut mieux se montrer circonspect. Tenons-nous en

¹⁾ Encore au XII^e siècle BENJAMIN DE TUDÈLE dit: „Seule Bagdad, la métropole des musulmans peut-être comparée à Byzance“.

²⁾ Des chiffres supérieurs (1,000,000 et 750,000) sont donnés par d'autres sources; voyez pour détails ANDRÉADÈS, *op. cit.* p. 32-33.

³⁾ Dans le nombre se trouvent Lebeau, Zachariae von Lingenthal, Bury et Lambros. D'autres: Hertzberg, Hans Gehrig, Foord, Oberhummer etc. tiennent pour 500,000 (cf. pour détails ANDRÉADÈS, p. 6-7). Il s'agit d'ailleurs presque toujours de conjectures faites en passant. Seuls Schultze et Foord ont essayé de se livrer à des évaluations statistiques. Encore le dernier s'est-il basé sur un indice peu sûr: la superficie (cf. ANDRÉADÈS, p. 10-11).

⁴⁾ Les *Voyages d'Evliya efendi* (traduction anglaise de HAMMER, Londres, 1851, t. 1^{er}, 2^e partie, pages 100-253) nous ont préservé une description détaillée de Constantinople faite en 1638 sur l'ordre de Murad IV. Elle implique une population dépassant le million (pour détails cf. ANDRÉADÈS, pp. 45-49).

donc au chiffre de 500,000 comme *minimum* de la population *moyenne*¹⁾ de Constantinople du IV^e au XII^e siècle.²⁾

II. L'Évolution démographique de l'Empire.

La première impression est que la population n'a pu qu'aller en diminuant. En effet, l'Empire avait perdu assez vite l'Égypte et une partie notable de ses possessions asiatiques, ainsi que la partie septentrionale de la péninsule balkanique. De plus, on relève, avant comme après l'établissement de l'empire arabe et de l'état bulgare, nombre de faits qui nécessairement réduisaient le nombre des habitants. Au premier rang de ceux-ci sont: les invasions et la piraterie, les épidémies et les famines, le développement de la vie monastique.

Les invasions des Perses, puis des Arabes ainsi que de divers peuples venus du Nord furent un fléau terrible. Elles étaient accompagnées de massacres, de déportations en masse³⁾ et de l'abandon de districts entiers par les chrétiens terrorisés. Les invasions épargnèrent, il est vrai, souvent les villes maritimes fortifiées et les îles; mais celles-ci souffraient d'un mal également redoutable: la piraterie;⁴⁾ quand les Arabes s'établirent en Crète, des villes aussi considérables que Salonique, par exemple, furent mises à sac.

L'église grecque a mis au premier rang des maux qu'elle prie le ciel d'épargner aux croyants la peste et la famine (*loimos* et *limos*). Ce n'est pas simple similitude de noms qui l'y a poussée. Les fléaux étaient pareillement redoutables et ne cessaient de menacer les habitants. On a pu apprécier l'étendue de leurs ravages par le fait que sous Constantin V la peste réduisit tellement la population de Constantinople que l'empereur n'hésita pas à y transporter de force les habitants de plusieurs provinces.⁵⁾ La peste de 764/767 fut, il est vrai, la plus terrible des épidémies qu'ait connu l'hellénisme médiéval, mais il y en eut beaucoup d'autres. De même, les famines générales ou locales étaient fréquentes.

¹⁾ Ce qui implique qu'elle a pu être sous certains règnes inférieure ou supérieure à ce chiffre.

²⁾ Les temps des Paléologues sortent, nous l'avons dit, du cadre de cette étude. Constantinople de 1261 à 1453 ne rappelait d'ailleurs que de loin la Ville de jadis. Sans doute reprit-elle, sous Michel et Andronic, une partie de son ancien éclat, mais la renaissance fut plus apparente que réelle. Sans parler du marasme économique, le développement de la vie monastique entravait l'augmentation de la population. Déjà vers 1334 (c'est-à-dire avant la décadence définitive) le voyageur arabe Ibn Batoutah, est frappé par le grand nombre de couvents; il dit, avec quelque exagération, peut-être, que les moines et les religieux forment la majeure partie de la population. Au XV^e siècle Bertrandon de la Broquière relève dans les murs „beaucoup plus de vide que de plein“. Au moment de la prise de Constantinople par les Turcs, le nombre des habitants ne dépassait certainement pas 200,000 âmes, peut-être n'atteignait-il même pas le chiffre de 150,000 (pour détails sur les temps des Paléologues, cf. ANDRÉADÈS, p. 39-42).

³⁾ Ainsi les Bulgares transplantèrent au nord du Danube des populations grecques; cf. le premier volume (Sofia, 1918) de la grande *Histoire de l'état bulgare* de ZLATARSKI, où cette question est traitée en détail.

⁴⁾ Le mal était si généralisé qu'un tarif de rachat des victimes fut établi; cf. TH. REINACH, *Un contrat sous Basile le Bulgaroctone*, *Mélanges Schlumberger*, t. I.

⁵⁾ Cf. le paragraphe précédent.

„Le célibat, dit Saint-Jérôme, peuple les cieux.“ Sans doute. Mais il ne peuple pas la terre, surtout lorsqu'il est pratiqué sur une aussi vaste échelle que dans l'Empire byzantin. L'attrait que les couvents exerçaient sur toutes les classes de la société, depuis les membres de la famille impériale jusqu'aux plus pauvres des paysans, est indescriptible. Probablement, par réaction, contribua-t-il beaucoup à l'Iconomachie qui fut surtout un mouvement antimonacal. Mais les persécutions des monarchies Isaurienne et Amoréenne eurent peu d'effet à cet égard. Dès avant le rétablissement du culte des images, les Vies de Saints nous montrent des familles entières embrassant la vie monacale.¹⁾ Et plus tard l'énorme développement de la richesse des couvents ajouta des tentations matérielles à l'espoir de récompenses célestes.

L'action combinée de tous ces facteurs aurait eu des conséquences désastreuses si elle n'avait été atténuée ou contrecarée par une série d'autres facteurs agissant en sens inverse. L'atténuation à laquelle nous faisons allusion découle :

1^o) Du fait que pendant de longs siècles les thèmes micrasiatiques et les thèmes européens furent à tour de rôle à l'abri des invasions²⁾ et que pendant les règnes heureux c'étaient les Byzantins qui envahissaient les territoires étrangers. La piraterie fut, elle aussi, réduite à plusieurs reprises, notamment quand la Crète fut délivrée des Arabes.

2^o) La famine qui était „un des plus terribles fléaux de l'Europe occidentale au moyen-âge“,³⁾ paraît, dans l'espèce, avoir eu des effets beaucoup moins terribles, grâce aux mesures prises pour le ravitaillement des villes et aux secours distribués aux paysans.

Pour ce qui est des facteurs positifs de l'augmentation de la population, nous en retiendrons trois :

1^o) La statistique enseigne que la population s'accroît dans les pays où il n'existe pas de contrôle des naissances et où le développement du commerce et de l'industrie amène l'essor des centres urbains. Or, on ne constate plus la restriction volontaire des naissances si notable tant en Grèce qu'en Italie vers la fin du paganisme. Au contraire, dans toutes les classes de la société les familles nombreuses paraissent la règle ; le christianisme avait apporté, en compensation du monachisme, la sanctification du mariage. De leur côté, l'industrie et le commerce étaient plus développés dans l'Empire d'Orient que dans tout autre état du moyen-âge. Aussi le nombre des villes était-il très grand. Benjamin de Tudèle en rencontre presque à chaque étape de son itinéraire ; le chrysobule des Comnènes, concédant aux Vénitiens le droit de fonder des comptoirs dans 28 villes de province,⁴⁾ et d'autres sources nous révèlent l'existence de quantités

¹⁾ Cf. BRÉHIER, *Les populations rurales au IX^e siècle, d'après l'hagiographie byzantine*, Byzantion, I, 1924.

²⁾ Les premiers, de la décadence des khalifes de Bagdad à l'apparition des Seldjucides ; les seconds, de la chute du premier royaume bulgare à la fin du XII^e siècle.

³⁾ LEVASSEUR, *La population française*, 3 vol., Paris, 1889, I, p. 141.

⁴⁾ Neuf en Asie, dix-neuf en Europe.

d'autres villes que ne mentionnent ni le voyageur juif ni les privilèges vénitiens.¹⁾ Tout ceci indique une population urbaine considérable. Elle dépassait sans doute plusieurs millions, surtout si l'on se rappelle que la population de Constantinople ne pouvait, dans ses beaux jours, être inférieure à 500,000 âmes et peut-être excédait-elle parfois ce chiffre.²⁾

2°) La perte de nombreuses provinces apporta comme compensation à celles qui échappèrent aux musulmans et aux barbares, un renforcement économique et démographique. Le commerce de Tyr et d'Alexandrie, dit Gibbon, fut transporté à Constantinople et des chrétiens venant de l'Afrique, de la Syrie, de l'Arménie et des régions danubiennes vinrent renforcer la population de l'Empire.³⁾

3°) Dans le même livre LIII de *Decline and Fall*, l'auteur admire l'administration impériale qui utilisa ces fuyards pour créer des villes nouvelles et cultiver des terres désertes, et plus encore pour avoir, peu à peu, „soumis aux lois de l'Eglise et de l'Etat“ les tribus barbares qui avaient pénétré dans l'Empire les armes à la main. Ici Gibbon touche à une question de grande importance, mais qui attend encore aujourd'hui une étude détaillée: la politique de colonisation intérieure des basileis. Le professeur P. Boissonnade en a bien mis en lumière les traits essentiels.⁴⁾ Il a montré qu'elle affecta les méthodes les plus variées; sans parler des réfugiés chrétiens auxquels on offrait asile, on distribuait à des soldats des biens comportant l'obligation du service militaire; on transportait dans les provinces qu'on voulait repeupler des populations soit dissidentes (manichéens, jacobites, pauliciens), soit de race étrangère (Avars, Bulgares, Turcs, etc.); des esclaves obtenaient la liberté en s'engageant à coloniser les terres désertées etc. etc. La colonisation était tantôt individuelle et tantôt collective.⁵⁾ Elle s'étendit à presque toutes les régions de l'Empire y compris l'Italie, mais son action se fit sentir surtout dans la péninsule balkanique.

Il se dégage des pages qui précèdent une observation d'une portée générale et par ailleurs assez naturelle. Les périodes où les limites de l'état se rétrécissaient, sont aussi celles où les facteurs démographiques défavorables sévirent avec le plus d'acuité. Inversement, c'est durant la renaissance byzantine du IX^e au XII^e siècle que les facteurs favorables eurent le plus libre jeu.

Le tableau que voici⁶⁾ illustre cette idée. La superficie de l'Empire aurait été:

¹⁾ Le fait mérite d'être souligné, car souvent on ne parle que de Salonique et de Trébizonde, qui n'étaient que les plus importants des centres provinciaux. CHARLES DIEHL (*Byzance*, p. 129) a eu raison de rappeler que „l'Anatolie est pleine de grandes villes dont beaucoup semblent avoir été longtemps prospères“. On pourrait presque en dire autant des provinces européennes, du moins au XI^e et au XII^e siècle.

²⁾ Cf. le chapitre précédent.

³⁾ Le mouvement continua presque jusqu'à la fin. Aussi au IX^e siècle beaucoup de chrétiens de Sicile et de l'Italie du Sud se réfugièrent en Grèce.

⁴⁾ Cf. *Le travail dans l'Europe chrétienne au moyen-âge*, Paris, 1921, p. 40-41.

⁵⁾ Ainsi Justinien II transplanta d'un coup 70,000 Slaves en Asie Mineure; une autre fois 14,000 prisonniers turcs furent établis en Macédoine.

⁶⁾ Il est donné par FOORD à la fin de son ouvrage.

Sous Théodose II	(an 422)	de 745,000 kil. carrés.
„ Justinien I.	(„ 560)	„ 1,010,000 „ „
„ Constantin VI	(„ 770)	„ 405,000 „ „
„ Constantin VIII	(„ 959)	„ 420,000 „ „
„ Basile II.	(„ 1024)	„ 545,000 „ „
„ Manuel I	(„ 1180)	„ 390,000 „ „

Cependant il faut se méfier des généralisations. Les mesures contre la dépopulation furent prises assez vite. Si bien que même pendant les siècles les plus sombres, la baisse de la population a pu n'être que relative. Pareillement, si dès la fin du XI^e siècle les Seldjoucides privèrent les basileis d'une bonne partie de leurs territoires asiatiques, les provinces qui demeurèrent entre leurs mains furent pendant un siècle encore prospères et relativement tranquilles. Rien, par conséquent, surtout si on se rappelle le développement pris par l'urbanisme, n'autorise à croire que sous Manuel I les „thèmes“ européens étaient moins peuplés que sous Basile II. Il est donc impossible d'évaluer l'influence des facteurs défavorables. Celle des facteurs favorables, l'essor qu'ils ont pu donner à la population, n'échappe pas moins à tout calcul.

En conclusion, les sources byzantines fournissent sur l'évolution démographique des directives méritant d'être consignées, mais assez vagues. Il serait plus vain encore d'y chercher des chiffres permettant d'établir une évaluation, fût-elle toute conjecturale, sur le montant total de la population.

APPENDICE I.

Calculs de E. A. Foord et W. G. Holmes.

FOORD (*op. cit.* p. 10) donne de la superficie et de l'étendue des empires d'Orient et d'Occident en 395 le tableau suivant :

Empire d'Occident.

	Miles carrés	Population
Italie	118,000	10,000,000
Gaules	250,000	15,000,000
Bretagne	56,000	3,000,000
Espagne	230,000	12,000,000
Pannonie, Dalmatie etc. .	116,000	10,000,000
Afrique	140,000	5,000,000
	910,000	55,000,000

Empire d'Orient.

Péninsule Balkanique . .	165,000	12,000,000
Asie Mineure	214,000	32,000,000
Cilicie, Comagène, Chypre	36,000	5,000,000
Arménie et Colchide . .	20,000	1,000,000
Mésopotamie	20,000	1,000,000
Syrie	80,000	7,000,000
Égypte et Cyrénaïque . .	200,900 (dont 30,000 habitables)	6,000,000
	755,000	65,000,000

HOLMES, lui, part de l'observation que les limites de l'Empire byzantin sous Anastase (491-518) correspondent à celles de la Turquie au début du XIX^e siècle. D'après lui ces vastes régions nourrissaient au moment où il écrivait (1912), 28 millions d'âmes. Mais comme, malgré la décadence imminente, la situation y était beaucoup meilleure que de nos jours et que notamment les grandes agglomérations urbaines y étaient infiniment plus importantes, la population était probablement double et Justinien montant sur le trône régna sur 56 millions d'âmes.

Les évaluations des deux byzantinistes anglais sont, comme il a été dit, les seuls calculs d'ensemble qui, à ma connaissance, aient été tentés, du moins au XX^e siècle. A ce titre elles méritaient d'être reproduites. Mais on comprend pourquoi elles n'ont pas été comprises dans le corps de cette étude. Elles se réfèrent d'abord à des temps antérieurs à l'apparition des facteurs qui ont si considérablement limité la superficie de l'Empire et réduit sa population.

En outre, elles sont des conjectures, non des travaux statistiques. Ainsi FOORD ne donne pas ses sources et les chiffres qu'il avance pourraient être exagérés. BELOCH tient que les provinces composant les deux empires n'avaient sous Auguste que 54,000,000 d'habitants. Pour admettre qu'elles en aient eu 120,000,000 quatre siècles plus tard, il faudrait que Beloch soit resté très en deçà de la vérité ou que la population ait plus que doublé en des siècles qui sont généralement tenus pour des temps de décadence démographique.

Quant à l'affirmation de Holmes, que les provinces composant l'empire d'Anastase comprenaient au début du VI^e siècle deux fois plus d'habitants qu'au début du XX^e, elle constitue une hypothèse demandant à être étayée sur quelques arguments. Notons en passant que si tel fut le cas, Anastase a dû régner sur près de 100 millions d'habitants car à l'époque où Holmes publia son livre, les régions dont il parle nourrissaient non pas 28, mais bien 46,191,822 âmes.¹⁾ Sans doute, l'historien de *L'âge de Justinien et Théodora* avait sous les yeux des statistiques antérieures au grand développement que prit la population tant de l'Égypte que des provinces européennes détachées de la Turquie au cours du XIX^e siècle.

APPENDICE II.

Comparaison avec l'Occident.

On a indiqué plus haut que les conditions démographiques de l'Occident médiéval sont de petite utilité pour le problème qui fait l'objet de cette étude. En effet, si les facteurs défavorables que nous avons relevés en Orient (invasions, pestes, famines, monachisme) se retrouvent dans l'Ouest de l'Europe, leurs effets n'y ont été contrecarés ni par une politique systématique de colonisation à l'intérieur et d'autres mesures administratives, ni par le développement intense de l'urbanisme.

D'autres facteurs défavorables ont également sévi dans l'Europe féodale avec beaucoup plus de violence que dans l'Empire byzantin. Ainsi LUIGI CIBRARIO²⁾ attribue la terrible diminution de la population occidentale aux raisons suivantes :

1^o) Les conditions de l'agriculture — Le paysan était transformé en serf de la glèbe, d'où grande diminution de la production.

2^o) Les conditions de la vie urbaine — Les citadins enfermés dans de petites villes fortifiées, vivaient dans des conditions des plus antihygiéniques.

¹⁾ Selon *The Statesman's Yearbook* (édition de 1913):

L'empire turc comptait	23,813,600 habitants
Les provinces tributaires de la Turquie (Égypte, Crète, Chypre, Samos)	10,600,000
La Grèce	2,631,952
La Serbie	2,910,710
La Bosnie et l'Herzégovine	1,898,044
La Bulgarie	4,337,516

²⁾ *Della economia politica nel medio evo* (t. II p. 45, 139).

3^o) La situation politique — Les États étaient partagés en petites principautés en proie à des luttes perpétuelles dégénéralant en brigandage chronique.

Si nous reprenons ces trois points, nous constatons qu'en Orient :

1^o) La petite propriété était très développée sous les Iconomaques et que les empereurs de la dynastie macédonienne firent d'énergiques efforts pour la protéger.

2^o) Si les petites villes fortifiées, type de l'agglomération urbaine en Occident, ne manquaient pas (c'étaient les Kastras), il y avait, à côté d'elles, nombre de grandes villes, pourvues d'une organisation¹) qu'on ne trouve en Occident qu'après la Renaissance.

3^o) L'Empire était un état unitaire et si les guerres civiles ne manquaient pas,²) elles ne dégénéraient point en ces guérillas incessantes de château à château, qui infestaient l'Occident et y paralysaient la vie économique.

En résumé, le seul enseignement que le byzantiniste peut tirer de l'histoire démographique de l'Europe occidentale est que la baisse de la population au moyen-âge y a été infiniment plus forte que dans l'Empire d'Orient.

¹) Services d'eaux (aqueducs et citernes) et de ravitaillement; nombreuses institutions charitables etc.

²) Elles étaient elles-mêmes moins fréquentes qu'on ne pense; durant toute la dynastie Macédonienne on ne voit apparaître de prétendants à la couronne qu'à une ou deux reprises. De même pendant les dynasties des Amoriens et des Commènes.

La prosopographie de l'Empire byzantin

Plans et travaux

par V. Laurent

Résumé¹⁾

Ce titre ambitieux cache plus qu'une promesse, à ce point qu'en l'état actuel des travaux, la publication du monumental ouvrage qu'il annonce ne constituerait de défi qu'à la crise financière.

Parallèlement à d'autres travaux, l'Institut assomptioniste de Kadiköy poursuit en effet depuis 1928 la constitution d'un vaste recueil bibliographique où devrait, en principe, figurer toute personne ayant rempli, dans des limites à définir, un rôle historique quelconque au service de l'Empire byzantin. L'intérêt que des savants de toute nation ont, dès le début, témoigné à l'entreprise, l'appel de nombreux amis à publier le plus tôt possible les résultats de nos recherches nous déterminent à soumettre au Congrès un rapide aperçu du plan et de la méthode adoptés ainsi que le tableau global des résultats acquis.

Deux observations préliminaires: la *Prosopographie de l'Empire byzantin* ne réalisera évidemment pas tout l'*Onomasticon* grec médiéval puisqu'en sont exclus les toponymes et leurs dérivés géographiques; elle prétend toutefois être plus qu'un simple dictionnaire de noms propres, comme l'est resté le *Wörterbuch der Eigennamen* de PAPE-BENSELER. Ce sera certes un répertoire dressé sur le type usuel, dans la rigueur des cadres alphabétiques, mais un répertoire relatant, ici et là, le passé des individus et reconstituant dans une de ses deux parties, l'histoire des groupes (familles) et leur généalogie. Ainsi, loin de n'être qu'un immense agglomérat de muettes références, l'ouvrage offrira donc à ses usagers, quoique avec la plus grande discrétion possible, le détail nécessaire à une rapide et fructueuse consultation.

L'ouvrage complet aura deux parties: I. *Bio-bibliographie* de l'Empire byzantin du VI^e au XV^e siècle. II. *Les familles byzantines*. Nous donnons au mot byzantin une signification politique, dans le sens de nos nationalités modernes, et partant, considérons comme tel tout personnage ayant reçu par droit de naissance ou acquis par l'exercice de fonctions publiques la „sujétion“ byzantine. Conséquemment sont éliminés de nos listes les particuliers

¹⁾ Le texte complet de cette communication a été publié dans les *Échos d'Orient*, XXXVII, 1934, p. 385—395.

ou communautés rejetés par les circonstances hors de l'obédience constantino-politaine; exception sera faite en faveur des états grecs-despotats d'Épire et de Morée, de Trébizonde — qui plus ou moins affranchis de Byzance, ont eu l'ambition de la remplacer ou de la continuer.

Nos deux séries auront pratiquement le même point de départ chronologique: le VI^e siècle; ici, parce que le vrai patronyme ou nom de famille fait alors, son apparition, là, parce que le travail intéressant la période antérieure (325—565) a déjà été réalisé sous les auspices de l'Académie des Sciences de Berlin. Le classement des notices se fera selon l'ordre alphabétique des prénoms d'une part et des patronymes de l'autre. Toutefois, pour rendre aussi pratique que possible la consultation d'immenses nomenclatures de synonymes, les noms de baptême de la première section seront groupés par siècles.

Chaque unité prosopographique comprendra une notice et un double dossier littéraire où seront consignés dans leur intégralité les citations de sources et, mais avec une infinie discrétion, un choix de renvois à la littérature moderne.

Les matériaux de cette vaste entreprise sont à pied d'œuvre. Tout l'imprimé accessible a été dépouillé avec grand soin et une extrême circonspection. Bien plus, de nombreuses sources inédites, parfois très abondantes, ont pu être utilisées, dont l'apport, en matière généalogique, a permis, de réviser nombre de thèses erronées. Naturellement une attention spéciale a été prêtée aux textes épigraphiques ou étrangers (latins et orientaux) généralement trop méconnus.

La somme des résultats est-elle proportionnée à l'effort dépensé? On peut se le demander pour les patronymes dûment classés dont le total, pour dix siècles d'histoire, n'atteint pas 8000, représentant très approximativement 40,000 titulaires. Les listes par prénoms (I-ère partie) sont, à vrai dire, incomparablement plus étendues; mais, ici encore, on peut mesurer, en les comparant aux répertoires similaires d'Occident, les vides incommensurables créés dans la Prosopographie byzantine par la disparition à peu près totale des archives publiques et privées.

Sans prétendre faire œuvre complète, notre Institut a cru servir les études byzantines en tentant de dresser le bilan de nos connaissances en la matière. L'approbation du présent Congrès, jointe à l'appui que nous ont libéralement consenti de nombreux spécialistes, nous incitera à rendre plus parfait un instrument de travail indispensable à tous.

Projet de publication d'un choix d'inscriptions grecques chrétiennes

par G. de Jerphanion

L'utilité d'un *Corpus* ou d'un *Recueil* des inscriptions grecques chrétiennes n'a plus besoin d'être démontrée. Rappelons seulement les paroles par lesquelles M. Franz Cumont marquait, il y aura bientôt quarante ans, l'intérêt du recueil partiel — celui d'Asie Mineure — qu'il présentait aux lecteurs des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École de Rome.¹⁾

Ces inscriptions, disait-il, „livrent à l'hagiographe des renseignements plus précis et surtout plus authentiques que ceux qui lui sont fournis par les *Acta Sanctorum*, elles complètent et corrigent les listes d'évêques (de l'*Oriens Christianus*), elles donnent des indications précieuses sur les titres, les hiérarchies, le pouvoir et la richesse du clergé. On y retrouve la trace de tous les grands événements qui ont troublé l'Église, persécutions, défaite du paganisme, hérésies. Mais leur importance est surtout considérable pour l'étude de la société chrétienne primitive. ... Elles nous laissent entrevoir les sentiments intimes, elles nous éclairent sur les préoccupations ordinaires, elles nous révèlent même les superstitions des premiers fidèles.“ Et il concluait: „La nécessité (d'un *Recueil* des inscriptions grecques chrétiennes) est si frappante qu'il n'est pas nécessaire d'insister beaucoup pour la rendre manifeste.“²⁾

Comme on le voit, la pensée de l'illustre savant se portait principalement sur les inscriptions des premiers siècles. Mais ses paroles s'appliquent aussi bien à celles d'époque byzantine et post-byzantine. Il faudrait même renchérir; car tandis que, pour la période visée par M. Cumont, les renseignements touchant l'histoire profane nous sont, en général, fournis par les textes épigraphiques païens, non par les chrétiens, il n'en saurait être de même après la fin du paganisme. Alors, outre les données de caractère religieux, les inscriptions — désormais toutes chrétiennes — nous apportent une longue série de renseignements sur l'organisation sociale, la vie civile, les événements d'ordre politique, militaire, artistique etc.

Aussi bien, la préparation d'un tel *Corpus* ou *Recueil* a-t-elle été souvent

¹⁾ FRANZ CUMONT, *Les inscriptions grecques chrétiennes de l'Asie Mineure*, *Mél. d'arch. et d'hist.* XV, 1895, p. 245—299.

²⁾ *Ibid.* p. 246—247.

envisagée et même annoncée. Je résume les étapes d'un mouvement bien connu de la plupart de mes auditeurs.

En 1892, dans le premier volume de la *Byzantinische Zeitschrift*, en tête du second fascicule de la revue, Sp. Lambros, exprimant les principaux *Desiderata* de la byzantinologie, signalait comme susceptible de rendre les plus grands services, la création d'un *Corpus inscriptionum byzantinorum*.¹⁾ Le nom choisi montre qu'il visait plutôt la période du haut moyen-âge que les premiers siècles.

Trois ans après, en 1895, répondant — mais partiellement — à cette invitation, M. Cumont réunissait, dans le mémoire déjà cité, les textes grecs chrétiens alors connus d'Asie Mineure: 445 numéros. Gerbe modeste par la quantité, mais contenant une forte proportion d'éléments de choix. D'ailleurs, l'attention de l'auteur était, nous l'avons dit, surtout attirée par les premiers siècles, et en cela il ne répondait pas tout à fait au „*desideratum*“ byzantin exprimé par Sp. Lambros.

En 1898, paraît dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, sous la signature de Théophile Homolle, l'annonce de la préparation, par l'École Française d'Athènes, d'un *Corpus inscriptionum graecarum christianarum*.²⁾ Entreprise plus large que ne le demandait Lambros, puisque le titre, de caractère général, admet, outre les inscriptions byzantines, les pré-byzantines et les post-byzantines.³⁾ D'ailleurs, comme il s'agit d'un *Corpus* proprement dit, avec reproduction en fac-similés ou photographies, la préparation, puis l'impression sera longue et difficile. Aussi, pour mettre le plus tôt possible entre les mains des travailleurs un instrument indispensable, Th. Homolle envisage la publication d'un *Recueil provisoire*, où les textes seraient donnés en caractères courants, et qui préparerait les voies à la rédaction du *Corpus*.

C'est l'idée de ce *Recueil provisoire* qui a été reprise au Congrès archéologique d'Athènes, en 1905. Sous l'impulsion de M. GABRIEL MILLET, chargé de ce soin par l'École Française d'Athènes, les règles à suivre dans la future publication furent fixées, ainsi que les limites chronologiques dans lesquelles on

¹⁾ SP. LAMBROS, *Byzantinische Desiderata*, B. Z., I, 1892, p. 185—201. P. 191: „Eine weit grössere Bedeutung hätte die Sammlung der byzantinischen Inschriften. Die Byzantiner waren eines der schreibseligsten Völker der Welt; zum Glück für uns: denn aus ihren an Wänden und Kunstwerken, an Mauern und Kirchen, überall angebrachten Inschriften können wir reichlich historische Aufschlüsse gewinnen. . . . Wir müssen nunmehr unser eigenes *Corpus Inscriptionum Byzantinorum* haben“.

²⁾ THÉOPHILE HOMOLLE, *Le Corpus inscriptionum graecarum christianarum*, B. C. H., XXII, 1898, p. 410—415. A cette occasion, Homolle rappelle „la nécessité d'un recueil nouveau“ signalée par Lambros et ajoute: „cette nécessité, M. Krumbacher l'a proclamée, avec toute l'autorité qui lui appartient, au Congrès des Orientalistes tenu à Paris en 1897. M. Strzygowski n'est pas moins catégorique dans ses affirmations, ni M. Ouspensky moins pressant dans ses vœux.“ (p. 410). Voir l'opinion de Krumbacher répétée avec force („ein dringendes Bedürfnis“, dit-il) dans *Gesch. der Byz. Literatur*, 2^e éd., p. 1133.

³⁾ Le projet est ainsi résumé et justifié: „Réunir en un recueil tous les documents épigraphiques chrétiens, rédigés en langue grecque, des périodes romaine, byzantine et néo-hellénique. Une collection universelle est seule capable de répondre à toutes les curiosités de toutes les sciences dont l'épigraphie peut devenir l'auxiliaire“ (p. 412).

s'enfermerait (des origines jusqu'à 1821, date de l'indépendance hellénique). Je n'ai pas à donner le détail d'un programme que tout le monde connaît.¹⁾

Il fut entendu que le *Recueil des inscriptions chrétiennes de l'Athos*, dont la première partie venait de paraître par les soins de M. MILLET, du P. PARGOIRE et de celui qui devait être plus tard Mgr PETIT,²⁾ bien que ne répondant pas tout à fait au programme élaboré, serait considéré comme faisant partie du *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes*.

Bientôt paraissait le *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Égypte* de M. GUSTAVE LEFEBVRE, exactement conforme, celui-là, au programme d'Athènes.³⁾ Puis s'annonçait le *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, confié à M. HENRI GRÉGOIRE. Le premier fascicule commençait à s'imprimer avant la guerre, mais ne put voir le jour qu'en 1922;⁴⁾ le second nous est promis pour une date prochaine. Je n'ai pas besoin de dire combien ce *Recueil* répond parfaitement aux souhaits de ceux qui ont à l'utiliser. Et si j'osais, j'ajouterais que le seul reproche que l'on puisse lui faire, c'est de n'être pas encore terminé. Mais si nombreux sont aujourd'hui les ouvrages dont l'achèvement se fait attendre, et je connais de si près un auteur qui se trouve dans le même cas qu'il vaut mieux ne pas insister. Passons.

Rappelons que les *Recueils* d'Asie Mineure et d'Égypte, malgré leur importance, ne constituent qu'une partie du *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes*. D'autres régions, étendues et riches, attendent preneurs. Souhaitons qu'elles les trouvent rapidement... Mais je n'en dis pas davantage pour ne point me donner l'air de vouloir me mêler d'une entreprise dont le patronage et la direction appartiennent à d'autres.

Faut-il parler ici d'un projet présenté au deuxième Congrès international des études byzantines, à Belgrade, par feu LUIGI CANTARELLI? L'auteur absent fit lire un résumé de sa communication, laquelle fut ensuite insérée aux Actes du Congrès.⁵⁾ Il s'agissait d'un projet de *Corpus inscriptionum byzantinorum* qui, je le crois, est mort avec son auteur. Je pourrais le laisser de côté, s'il ne présentait une particularité qui mérite d'être discutée.

Il se distinguait des projets précédents par ce fait que, pour lui, la langue grecque n'était pas une condition première pour l'admission des textes. Il entendait recueillir toutes les inscriptions se rapportant à la vie de l'Empire by-

¹⁾ Il a été exposé par M. G. MILLET lui-même dans la *Byzantinische Zeitschrift*, XV, 1896, p. 496-502.

²⁾ G. MILLET, J. PARGOIRE et L. PETIT, *Recueil des inscriptions chrétiennes de l'Athos*. Première partie (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 91), Paris, 1904.

³⁾ GUSTAVE LEFEBVRE, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Égypte* (Service des Antiquités de l'Égypte). Le Caire, 1907. On le voit, ce volume fait partie d'une autre série de publications; mais, à la différence du *Recueil* de l'Athos, il est de même format que ceux dont la publication doit être assurée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

⁴⁾ HENRI GRÉGOIRE, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, publié sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Fascicule 1, Paris, 1922.

⁵⁾ *Deuxième Congrès international des études byzantines, Belgrade, 1927, Compte-rendu par D. ANASTASIJEVIĆ et PH. GRANIĆ*. Belgrade, 1929, p. 173—175; LUIGI CANTARELLI (Rome), *Proposta di un Corpus inscriptionum byzantinorum*.

zantin. Et comme cet Empire a compris des provinces de langue latine, il acceptait les inscriptions latines aussi bien que les grecques — pourvu qu'elles satisfissent à la condition précitée. Pour appuyer ses dires, Luigi Cantarelli n'avait pas de peine à présenter des textes épigraphiques latins de Ravenne, de Rome, de Vénétie d'un grand intérêt pour l'histoire byzantine.

A mon avis, on conçoit très bien des recueils bilingues ou trilingues lorsqu'il s'agit d'une région déterminée — surtout si l'on s'enferme en des limites chronologiques relativement étroites. Les *Inscriptiones christianae urbis Romae* de J. B. DE ROSSI admettent des textes latins et grecs. De même, les *Inscriptions chrétiennes de la Gaule* d'EDM. LEBLANT, et autres recueils similaires qui ne s'attachent qu'à l'épigraphie chrétienne primitive. Entre tous les textes de cette période, il y a, quant au fond, une telle parenté que la langue est quelque chose d'accessoire. Le caractère bilingue de recueils moins homogènes, tels que celui de WADDINGTON pour l'Asie Mineure et la Syrie, celui de MM. ANDERSON, CUMONT et GRÉGOIRE pour le Pont et l'Arménie, s'explique encore par la géographie et par les circonstances mêmes auxquelles ils doivent naissance. Le recueil de l'Athos n'est-il pas trilingue? et nul ne s'en étonne. Dans le magnifique volume qui vient d'être présenté au Congrès, où M. JOSEPH GEROLA met le point final à ses études sur les monuments vénitiens de Crète,¹⁾ ne voyons-nous pas réunies des inscriptions: latines, italiennes, françaises, grecques, hébraïques? Et cela encore est naturel.

Mais pour un recueil absolument général, comme serait celui des *Inscriptiones byzantinae*, la seule base possible est la langue. Car, si l'on admet les inscriptions latines de Ravenne et de l'Italie — pourquoi pas aussi de l'Ill-lyricum et des diocèses orientaux: Thrace, Asie, Pont, Orient, Égypte? — il faudra, au même titre, admettre des inscriptions coptes en Égypte, syriaques en Syrie et Mésopotamie, nabatéennes en Arabie, arméniennes en Arménie, slaves dans les régions balkaniques, arabes, persanes ou turques un peu partout. Et j'omets celles en langues occidentales pour l'époque des Croisades et des états francs du Levant. Toutes ces langues peuvent apporter leur contingent de textes épigraphiques intéressant l'histoire et la vie d'un empire qui a duré plus de onze siècles et s'est étendu des Colonnes d'Hercule au Caucase, du Danube aux cataractes du Nil. Sans parler des difficultés techniques d'exécution, un tel recueil perdrait toute unité; il aurait je ne sais quel air de *capharnaüm*; et, voulant contenter tout le monde: byzantinistes, coptisants, sémitisants, slavissants etc., il risquerait fort de ne satisfaire personne. Je le répète, un recueil d'ensemble doit prendre pour base la langue.

* * *

Après tous les projets que je viens d'énumérer et dont j'ai critiqué le dernier, on demandera peut-être pourquoi je me présente ici pour en apporter un nouveau.

¹⁾ R. Istituto di Scienze, Lettere ed Arti. *Monumenti Veneti dell'isola di Crèta*. Ricerche e descrizione fatte dal Dottor GIUSEPPE GEROLA per incarico del R. Istituto. Vol. IV, Venezia, 1932.

Voici. Qu'il s'agisse d'un *Corpus* proprement dit ou d'un *Recueil*, une collection générale de tous les textes grecs chrétiens ne peut être menée à terme que dans un laps de temps fort long, et requiert la collaboration d'un grand nombre d'hommes. Je n'ai pas besoin de prouver ces deux vérités, rendues évidentes par ce que nous constatons des progrès — sûrs, nous dit-on; mais lents, assurément — du *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes*.

En outre, une telle collection, en vertu du programme qui lui est imposé, doit s'encombrer d'une multitude de textes sans intérêt ou de médiocre intérêt, de fragments parfois dépourvus de sens, souvent à peine intelligibles, qui rebutent les érudits non-épigraphistes. C'est peut-être la raison pour laquelle, aujourd'hui encore, des historiens et d'autres savants, qui pourraient en tirer profit, hésitent à s'aventurer à travers la masse des *Corpus* existants. Le fatras de l'inutilisable — ou, du moins, de ce qu'ils estiment tel — leur masque l'utile.

Il nous a donc semblé, à l'Institut Pontifical d'études orientales de Rome, que nous rendrions un service apprécié en publiant, dans un temps relativement bref, un *Choix d'inscriptions grecques chrétiennes* qui ne prétendrait nullement faire concurrence au *Recueil* en cours d'exécution, au *Corpus* qui, peut-être, se fera plus tard.

Ce n'est, d'abord, pas le même public que nous visons. Nous ne nous adressons pas aux épigraphistes de profession — bien qu'eux aussi, je crois, puissent porter intérêt à notre projet, — mais à la grande masse des travailleurs qui, à l'occasion, sont appelés à utiliser les inscriptions: historiens de toutes catégories: historiens de l'Église et des institutions ecclésiastiques, hagiographes, historiens de l'Empire byzantin, de ses institutions civiles et politiques, voire militaires, de sa législation, de son art sacré et même profane; théologiens, exégètes, liturgistes, canonistes, moralistes; enfin les philologues; sans oublier les chronologistes — je veux dire ceux qui s'occupent de chronologie théorique et trouvent, dans les textes épigraphiques, les données les plus précieuses. En second lieu, les proportions modestes du recueil projeté feraient taire, s'il est besoin, chez nos collègues des grandes collections épigraphiques toute velléité de sentiments ombrageux.

On m'objectera, peut-être, que des recueils de ce genre existent déjà. Je le sais. Mais ce ne sont que des collections extrêmement restreintes, limitées aux inscriptions chrétiennes primitives, et qui — vu le caractère spécifiquement ecclésiastique de cette épigraphie — paraissent quelquefois trahir des préoccupations avant tout théologiques ou apologétiques.

En dehors des recueils, il y a, dans les manuels d'épigraphie chrétienne, et spécialement dans celui de KAUFMANN,¹⁾ une abondance d'exemples qui mettent entre les mains du lecteur beaucoup de documents importants. Le dernier manuel que je viens de citer, par la quantité d'inscriptions reproduites *in extenso*, constitue à la fois un traité technique et un recueil de textes. Je me demande même s'il n'est pas plus utilisé comme recueil que comme traité. Le choix qu'il offre est riche et varié. Il a été compilé dans un esprit large. L'Orient est re-

¹⁾ CARL MARIA KAUFMANN, *Handbuch der altchristlichen Epigraphik*, Freiburg i. B., 1917.

présenté à l'égal de l'Occident. Et ce n'est que justice : l'épigraphie de la Phrygie chrétienne ne supporte-t-elle pas la comparaison avec celle de Rome ? En outre Kaufmann accueille des textes de basse époque. Mais pour lui, la basse époque, c'est le VI^e ou le VII^e siècle !

Je ferai les mêmes observations sur l'excellent article *Inscriptions grecques chrétiennes* du *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*. Ce mémoire, rédigé avant la guerre par le P. JALABERT, a été repris, révisé, mis à jour, par le P. RENÉ MOUTERDE — dont chacun ici connaît la compétence en matière d'antiquités syriennes, païennes et chrétiennes, et dont beaucoup regrettent l'absence en nos congrès. On y trouvera une multitude d'exemples, plus encore que chez Kaufmann ; mais la plupart ne sont représentés que par une référence ; ceux qui sont transcrits ne le sont pas *in extenso* — la brièveté étant une condition essentielle dans un dictionnaire. Bref, l'article est fait pour les spécialistes plus que pour les profanes. Et lui aussi ne s'attache qu'à l'épigraphie chrétienne primitive entendue assez largement : je veux dire à celle qui précède la byzantine. Entre les deux, il met la limite „à peu près un siècle après Justinien“.

Mais pour nous, byzantinistes, l'épigraphie postérieure au VII^e siècle est aussi importante que la primitive. De plus, elle n'a jamais fait l'objet des mêmes travaux que celle-ci. Pour cette double raison, il y a place sous le soleil pour le recueil que nous projetons.

Comme limites chronologiques, nous adopterons celles qui ont été fixées au congrès d'Athènes : d'une part, les origines même de l'épigraphie chrétienne, d'autre part, la renaissance de l'hellénisme par l'affranchissement de la Grèce au début du XIX^e siècle. Ainsi nous embrasserons : la période primitive ; la période byzantine, dont le début ne saurait être marqué de façon absolument précise et dont la fin coïncide avec la chute de l'Empire de Constantinople ou, si l'on veut, de celui de Trébizonde ; la période post-byzantine qui correspond — en gros — aux XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles. Naturellement, pour cette dernière période, les textes étant plus abondants et, en général, d'un intérêt moindre, le choix serait plus sévère. Je ne sais si nous aurons un seul texte du XIX^e siècle (pour les années 1801—1821). Vu ce que j'ai dit tout à l'heure du projet Cantarelli, nous ne saurions admettre, comme base du recueil, que la langue. Tous nos textes seront grecs. Une langue étrangère ne paraîtrait que dans les inscriptions bilingues : cas extrêmement rare.

En principe, nous rechercherons les textes spécifiquement chrétiens, c'est-à-dire ceux qui sont tels par leur contenu, non pas seulement parce qu'ils émanent de chrétiens, — autrement dit, les textes de caractère religieux. Mais en réalité, bien rares sont, dans notre cadre, les inscriptions qui échappent à cette condition. Dans l'épigraphie byzantine, le texte purement profane n'existe presque pas, tant la religion était mêlée à la vie politique, sociale, familiale et privée. Toute l'épigraphie funéraire est de caractère religieux, et peut donc être accueillie. Toutes les dédicaces de monuments, qu'ils soient sacrés ou profanes, civils ou militaires, sont des actes religieux. Presque toujours, les dispositions légales de l'autorité (et je ne parle pas ici d'autorité religieuse), les

prohibitions ou les préceptes, même temporaires, même d'ordre vulgaire,¹⁾ les contrats entre particuliers, les donations, les échanges, les ventes, revêtent un caractère religieux... On le voit: bien que visant directement, et avant tout, les textes *ad res christianas pertinentes*, notre recueil apportera, j'en suis convaincu, une multitude de renseignements intéressant l'histoire profane.

On voudra savoir l'étendue que nous comptons lui donner. Il est difficile de répondre de façon précise et certaine, tant que la récolte des matériaux en est encore à ses débuts. Mais un premier recensement, approximatif et sommaire, me fait envisager un chiffre de 5000 à 6000 numéros. C'est dire que notre choix serait assez abondant pour fournir, à ceux qui voudraient l'utiliser, tout ce que l'épigraphie peut — dans le domaine défini tout à l'heure — leur apporter de documents utiles.

Dans la façon de présenter les textes, nous tiendrons compte du public auquel nous nous adressons. Les inscriptions seront données en caractères courants, avec l'orthographe de l'original, mais ponctuées et accentuées suivant les règles ordinaires. Les formes par trop barbares, ou les mots rendus méconnaissables par l'ignorance ou la maladresse du lapicide seront expliqués en note. Les passages difficiles ou de sens douteux seront traduits; mais on ne s'astreindra pas à tout traduire: il faut économiser le temps et l'espace!

Chaque texte sera accompagné d'un commentaire extrêmement bref et d'une bibliographie sommaire renvoyant au dernier éditeur — qui est, en général, le meilleur (en cas d'exception, on avisera), — et aux principaux commentaires, complets ou partiels, qui peuvent avoir été donnés du texte.

Nous avons songé aussi à reproduire, en photographies ou en fac-similés, un certain nombre de textes exactement datés, qui présenteraient, pour les différents pays et les différentes époques, des types d'écriture et ce que l'on pourrait appeler des physionomies diverses d'inscriptions. L'utilité d'une telle illustration saute aux yeux. Toutefois, je dois ajouter que cette partie du programme dépend de conditions financières encore imprévisibles.

L'ordre du recueil sera l'ordre géographique. Les inscriptions seront distribuées ville par ville, et celles-ci, province par province (suivant les divisions du VI^e siècle, connues par Hiéroclès). Dans chaque ville, les textes seront groupés, autant que possible, suivant l'ordre chronologique.

Nous avons été sollicités de faire deux séries indépendantes: inscriptions primitives; inscriptions byzantines et post-byzantines. Il y aurait eu deux parties, qui se seraient vendues séparément, chacune pouvant avoir sa clientèle propre... A l'exécution, l'idée paraît irréalisable, en raison de la difficulté à équilibrer les deux parties, et surtout de l'impossibilité où l'on se trouverait pratiquement de fixer, entre les deux séries, une limite satisfaisante. Et cette limite arrêtée tant bien que mal, resterait le problème, souvent insoluble, de savoir si telle inscription la dépasse ou ne la dépasse pas.

¹⁾ Là où nos municipalités écrivent: „Défense de déposer des immondices contre ce mur“, le byzantin écrivait: „Quiconque déposera des immondices contre ce mur, encourra la malédiction des 318 Pères.“ Voir, par exemple, GRÉGOIRE, *Rec. des inscr. gr. chr. d'Asie Mineure*, n. 248.

Telles sont les grandes lignes de la publication que nous entrevoyons et dont j'ai commencé, avec le concours de mes élèves de Rome à rassembler les matériaux. Le programme que je viens d'exposer peut être discuté, et je recevrai volontiers les suggestions que l'on voudrait bien me faire. J'espère que les hommes compétents en la matière accepteront de nous aider, non seulement de leurs encouragements, mais aussi de leurs conseils et — j'ose même y compter — de leur concours. Les vues qu'ils nous soumettraient seront accueillies avec reconnaissance et examinées avec le plus grand soin. Les documents nouveaux qu'ils nous fourniraient seraient pour nous du plus grand prix.

Et puisque nous sommes ici réunis dans la capitale d'un pays balkanique, et que, dans l'assistance, nombreux sont les représentants des autres pays balkaniques, on me permettra d'adresser un appel spécial à ceux qui, dans ces pays, s'intéressent à l'épigraphie chrétienne et byzantine. Ils nous rendront un signalé service en nous faisant connaître soit les textes qui viendraient au jour, soit les interprétations ou les commentaires de textes déjà connus qui paraîtraient en des revues et autres publications peu accessibles en Occident.

L'accueil magnifique fait aux trois premiers Congrès byzantins dans les capitales de Bucarest, Belgrade, Athènes, l'accueil à la fois si chaleureux, si empressé, si délicat dont nous sommes ici l'objet, démontrent avec quelle attention ces jeunes nations, héritières de la culture de Byzance, suivent les recherches et les travaux de leurs aînées, les vieilles nations d'Occident, et nous donnent la certitude que notre appel sera entendu.

Corpus scriptorum juris graeco-romani tam canonici quam civilis¹⁾

В. Бенешевича

Разработка истории византийского права представляет в настоящее время громадные трудности вследствие крайней разбросанности необходимых для нее печатных изданий памятников права и вследствие недостаточной надежности печатного текста их, не говоря уж о том, что масса материала остается все еще неизданной. Уже приняты меры к тому, чтобы поставить на совершенно новые рельсы собрание и издание византийских публичных и частных актов, и подготовительная работа проф. Fr. Dölger позволяет питать твердую уверенность в том, что всякие жалобы в этой области, хотя и не так скоро, как хотелось бы, все же должны будут на долгое время отпасть. И в отношении памятников права, сохранившихся на папирусе, положение создалось чрезвычайно благоприятное как потому, что папирология — наука молодая и иных методов работы, кроме современных, применять даже и не способная, так еще и потому, что она проявляет организованность и энергию в работе, которые могут служить образцом для византиноведения в первую голову. Поэтому в дальнейшем имеются ввиду памятники права, писанные на пергаменте и бумаге и притом литературные, представляющие обработку источников византийского права, хотя бы она ограничивалась только собранием официальных актов, или хотя бы она являлась по существу сама законодательным актом; за каждым из этих памятников скрывается автор, имя которого чаще всего неизвестно. Таким образом речь будет идти, конечно, о *monumenta juris graeco-romani*, но точнее о *scriptores juris graeco-romani*.

До сих пор руководящими трудами в отношении этих памятников являются VOELLI ET JUSTELLI *Bibl. j. can. vet.*, 1661, и ряд изданий братьев Геймбахов, Цахариэ ф. Лингенталь, кард. Питра, Ралли и Потли. Кажется отшедшими в вечность BONEFIDII *Jus Orientale*, 1573, и LEUNCLAVII *Jus Graeco-romanum*, 1596, а также и BEVERGII *Synodikon*, 1672, потому что, мол, текст их использован по принадлежности издателями XIX века. На деле, однако, ни одно из изданий даже XVI века еще не может быть сочтено лишним, потому что далеко не все из них взято, и взятое воспроизведено не всегда так полно и точно, чтобы не возникала необходимость проверки; наконец, так

¹⁾ Cette communication a été lue à la séance de clôture du Congrès, en résumé allemand, par M. V. Alexiev.

долго и так тесно изучение истории византийского права было связано с ними, что их необходимо иметь под руками при чтении научных трудов до сих пор. О том, что *Bibl. j. can. vet.* и в настоящее время остается незаменимым пособием, спора быть не может: стоит вспомнить, что до сих пор в ней одной мы находим текст и синагоги в 50 титт., и номоканона в 50 титт. Иоанна Схоластика, и синопсис Арсения и синопсисы, припис. Аристину и Симеону. На редкость и недоступность этого издания Шпиттлер жаловался еще в 1778 г. Но теперь не легко получить доступ и ко всей массе изданного материала за время с первой половины XIX века в разных странах Европы, в М. Азии, Палестине и Египте, так что простые перепечатки текстов вроде осуществленного недавно сборника Γ. καὶ Π. Ζέπος *IGR*, I—VIII, должны быть приняты как истинное благодеяние.

Если даже все нужное при помощи богатых книгохранилищ и оказывается подъ руками, то надо себе ясно представить, как разнообразна и в общем невысока ценность текстов в изданиях, начиная с XVI века, чтобы понять, какую большую дополнительную работу должен проделывать исследователь, оставляемый издателем на произвол судьбы пред лицом громадного материала. На первый взгляд издание номоканона в 14 титт. у Питра кажется верхом совершенства по сравнению с *Bibl. j. can. vet.*, особенно после отзыва Котелерия: *Stupenda plane sese exserit editorum Bibl. j. can. vet. negligentia*, а на деле можно сказать, что, умножая число использованных списков номоканона, Питра только умножил скорбь исследователя этого памятника, обнаружив свое неумение совладать со всем сложным и трудным материалом; он и в отношении других памятников проявил большую склонность к загромождению их вариантами, ценность которых не оправдывает часто расходов на их печатание. Красноречив отзыв одного из издателей о приемах издания у Питра: *his apparatus criticus is not only inadaequate, and by no means exhaustive, but also incorrect, some of the readings he cites from vatican Mss being certainly wrong*. Красноречиво и то, что ни Функ при издании *Пост. и прав. Апост.*, ни Эд. Шварц для *Деяний всел. собб.* с изданием Питра совершенно не считаются.

Несравненно выше по подготовке и во многих случаях образцовы по выполнению издания незабвенного Цахариэ ф. Лингенталь, опиравшегося на результаты многовековой работы Запада надъ памятниками Юстинианова законодательства и на рукописные материалы богатейших библиотек З. Европы и Бл. Востока. Рядом с Цахариэ должны быть поставлены труды братьев Геймбахов, не отступивших даже пред таким исполинским предприятием, как новое издание Василик.

На плечах самоотверженных деятелей героического периода в истории разработки источников византийского права выросла плеяда продолжателей их дела, направивших все свои усилия прежде всего на открытие новых памятников, сопровождаемое переводом и исследованием их, но уделяющих много внимания и уже изданным. Если принять во внимание, что всего лишь около столетия прошло со времени появления трудов Ф. К. Бинера, то за эти сто лет сделано столько, что у византиниста может даже явиться желание превозне-

сти успехи в своей области пред романистом. Но всякий налет гордыни исчезает, как только взгляд критики проникает глубже в суть дела: ясно выступают основания для глубокого недовольства наличным положением его, могущие быть кратко сведенными к следующему.

1) Открыто и вновь описано много фондов греческих рукописей, но ни новые, ни старые фонды не использованы систематически и планомерно для истории права.

2) Методы подготовки юридических текстов к изданию усовершенствовались, благодаря широкому применению фотографирования рукописей и распространению на издание юридических текстов правил филологич. критики в полном объеме; все, не удовлетворяющее этим требованиям, должно быть переделано заново.

3) Появление новых изданий деяний вселенских соборов, латинских и сирийских переводов греческого текста канонов и целого длинного ряда исторических и литературных памятников влечет за собой настоятельную необходимость привести и юридические памятники в соответствие с этими успехами византиноведения.

4) Громадное большинство предшествующих изданий юридических памятников дает их в состоянии покоя и изолированности: текст воспроизведен или по одному случайному списку или по т. наз. „лучшим“ спискам. Между тем, ценность изданий этих памятников тем выше, чем сильнее удастся обнаружить на них влияние жизни, чем яснее устанавливаются происхождение редакций их текста и взаимоотношения памятников между собою на протяжении всего периода действия зафиксированных текстом норм.

5) Нельзя разсматривать канонические сборники вне связи с теми дополнениями, которыми они с течением времени обростали, и ограничивать их объем теми рамками, которые намечены в их предисловиях или установлены церковной традицией, исходящей из принципа незыблемости и неизменности канонов и согласных с ними законов византийских императоров. Обычно с термином номоканон связывается представление о таком сборнике, где при канонов есть и законы о церкви; но жизнь расширила понятие номоканона: в него включались и такие памятники светского права, которые далеко выходили за рамки церковных интересов; редкий из светских законодательных сборников не вошел в состав номоканонов в 14 или в 50 титт. Номоканоны получают характер сборников и церковного и светского права Византии; поэтому предстоит еще нелегкая работа по выявлению действительного характера тех сборников, которые в настоящее время кажутся совершенно независимыми от номоканонов. Эта тесная связь источников церковного и светского права заставляет не пренебрегать каноническими сборниками в поисках за светскими текстами и быть постоянно настороже в отношении последних, проверяя, не подвергся ли текст изменениям в интересах церкви.

Много сделано, но, пожалуй, еще больше остается сделать. Прежде всего, нельзя примириться с тем, что очень много, даже слишком много не только не издано, но и не описано, да и описанное как-то не вошло в научный обиход. Не претендуя на полноту, приведу то, что мне известно, причем

тексты, мною сфотографированные или списанные, здесь, как и везде в дальнейшем изложении, отмечены звездочкой; само собою разумеется, что датировка списка еще не есть датировка памятника. Замечу, однако, что было бы в корне неправильно отрывать позднейшие переработки византийских сборников от их оригиналов, появившихся до 1453 г., и, напр., для характеристики их текста и церк.-политического значения сопоставлять их непосредственно с текстами сборников другого происхождения; да и для установления смысла каждого из этих оригиналов, существенно важно иметь ввиду, как его понимал редактор переработки. При перечислении неизданного ограничусь наиболее важным, не придерживаясь хронологического порядка.

1) Толкования к канонам, принадлежащие неизвестному автору, в давно и хорошо всем известном сп. Ambros. L. 49 s. XI.

2) Прохирон 1379 г. в спп.: а) Athen. 1390 s. XV, в) Athen. 1444 a. 1539, с) Patm.* 373 s. XV, d) Patm.* 536 s. XVII, e) Venet. III 7 (Nan. 231) s. XVI.

3) Сборник в 117 глав в сп. Mosqu. Syn.* 460 (335 Vlad.) s. XV.

4) Сборник в 276 глав в сп. Sinait.* 1384 a. 1705.

5) Сборник Исаака в спп. Athous Vator. 469 s. XVII и Meteor. Transfigurat. B. 8 s. XVII.

6) Сборник Иоанна Трулина в сп. Venet. III 9 (Nan. 233) a. 1695.

7) Сборник Симеона Схолария в спп.: а) Venet. III 8 (Nan. 232) a. 1629, б) Venet. III 14 (Nan. 238) s. XVII, с) Hieros. Sabb. 124 s. XVII.

8) Сборник Стаматия в сп. Sinait.* 1340 s. XV.

9) Сборник Макария еп. Анкирск. в спп.: а) Paris.* 1379 s. XV in., б) Paris. 1380.

10) Сборник в 137 глав в сп. Cahir.* E. 102 s. XV-XVI.

11) Сборник другого Макария в сп. Nikolsburg I 136 s. XV.

12) Сборник Кун. Критопула 1498 г. в многих спп.

13) Сборник Иоакима в 120 глав в сп. Paris. 1335 s. XIV.

14) Никона Черногорца XI века два замечательнейших сборника: а) „Тактикон“, дошедший, кажется, только в одном сп. Sinait.* 441 s. XIV, а может быть, и в Athous Vator. 487, и б) „Пандекты“, сохранившиеся во многих списках; оба они и для истории права важны не менее, чем для истории церкви, географии, этнографии и литературы.

Но и всматриваясь затем внимательно в изданное, нельзя не признать, что вся продукция прошлого совершенно не соответствует требованиям современности какраз в отношении памятников, имеющих руководящее значение.

1. Для текста двух сборников Иоанна Схоластика — синагоги и номоканона в 50 титт. — за время с 1661 г. до 1868 г., когда опубликовал свой труд Питра, использовано было всего около 15 списков, в виде беспорядочной случайной груды вариантов, тогда как до нас дошло около 45 списков, представляющих результат интенсивнейшей работы византийской юридической мысли над сборником в течение девяти веков (с VI по XIV) в самых разнообразных направлениях, причем и сам первоначальный составитель сборника оставил следы своих усилий усовершенствовать его.

2. Для различных видов сборника в 14 титт. Питра использовал беспорядочно и случайно 22 списка из известных ему 92 (впрочем, 21 из 92 содержат номоканон с толк. Вальсамона). На самом же деле можно указать около 95 списков, содержащих исключительно редакции сборника без толкований. Эти редакции появились в большом количестве в течение семи веков (с VI по XII) и свидетельствуют о том, что работа над сборником производилась неустанно и с большой чуткостью отражала на себе тревожнения политической и церковной жизни Византии.

3. В отношении появившихся в XI—XII веках толкований канонов Аристина, Зонары и Вальсамона дело обстоит крайне печально: мы стоим на том, что сделано было в XVII веке, и новым фактом было только привлечение к делу копии 1774 г. (Athen. 1372) с Трапезунтской рукописи 1311 г., в то время как библиотеки хранят богатейший материал (около 150 спп.).

4. Пользовавшаяся большим авторитетом и распространением не только в Византии, но и на Балк. полуострове и в России Синтагма М. Властаря предлежит в издании 1859 г. на основании 9 списков и сличения с изданием Беверегия. На деле же и здесь перед нами лежит в основе работа Гоара (через Paris. 406) и Котелерия (через Paris. 1340), тогда как рукописная традиция весьма богата: среди приблизительно 90 списков есть Mosqu. Synod. 149, 1342 г., почти современный году появления Синтагмы, и ему немногим уступают Cantabrig. Aedis Chr. 69 1367 г. и Casanat. 449 1369 г.; много списков недатированных XIV века. Но с Синтагмой тесно связана серия правил Апп., собб. и оо., обыкновенно сопровождающая ее во многих списках. На них обратил внимание еще в XVI веке, повидимому, не кто иной как Ioannes Quintinus Heduus (1500—1561), но перевод его остался неизданным, и с тех пор никто не поинтересовался этой серией.

5. Можно сказать, что посчастливилось прохирону Арменопула, изданному Геймбахом в 1851 г., но среди известных теперь около 60 списков есть Vatic. Ottob. 440 1345, современный году появления Прохирина, и недалеко от него отстоящие Hieros, Met. 1353 г. и Paris. 1387 1378 г. Однако же другой труд Арменопула, связанный с Прохирином и в рукописи часто за ним следующий, именно, Ἐπιτομή τῶν θεῶν καὶ ἱερῶν κανόνων издан только в 1596 г. Леунклавием.

6. С 1661 г. стали известны краткие изложения канонов Стефана Ефесского по Paris. 1302, Симеона маг. по Paris. 1370 и Арсения по Paris. 1371; но теперь в нашем распоряжении есть еще для Стефана Еф. — а) Vindob. theol. gr. *283 (48 Lamb.), б) Mosqu. Synod. *228 (225 Vlad.), в) Bodl. 264 (Roe 18), г) Coisl. *211, е) Athous Kutlumus, ф) Oxon. Lincoln College; для Симеона маг. — а) Ambros. E. 94. sup., б) Athous Vatoped. 467, в) Barocc. 86, г) Laur. V 22, е) Mosqu. Synod. 397 (316 Vlad.), ф) Venet. III 2 (Nap. 226), г) Taur. CLXX. б, II. 26; для Арсения — а) Messan. S. Salv. 114, б) Vatic. 1184, в) Venet. 575, г) Venet. 580.

7. Покаянный номоканон в редакции Paris. 393 издан в 1672 г. Котелерием, и продолжатель ему нашелся только через 200 лет в лице А. С. Павлова, вызвавшего своим трудом ряд ценных исследований и изданий Гор-

чакова, Суворова, Алмазова. Более древние редакции покаянного номоканона, приписываемые Иоанну Постнику, обратили на себя внимание и кардинала Питра, но единственным полным изданием трех из них мы обязаны также XVII веку в лице славного И. Морины. Однако, до сих пор вся масса списков драгоценного не для одной только истории права памятника не приведена в известность, и можно отметить лишь несколько ценных попыток греческих ученых в этом направлении.

8) Издание памятников светского права трудами ученых XIX века вышло на собственную дорогу, оставив далеко позади себя то, что сделано было в XVI—XVIII вв. И однако же на наших глазах происходит любопытное явление: делаются важные открытия в тех рукописях, которые перебивали в руках многих внимательных исследователей. Можно быть уверенными, что это явление не стоит одиноко. И действительно, приходится „открывать“, что не все списки были приняты во внимание, и в использованных списках не все чтения отмечены. Поэтому и ввиду наличия многих новых списков, неизвестных прежним издателям, следует признать необходимым переиздание и обширного наследия XIX века. Даже в отношении новелл Юстиниана существующие издания не могут считаться законченными хотя бы уж потому, что оставлен без внимания сборник 168 новелл, входящий в состав номоканона макед. монастыря Косиницы № 1 1686 г. (где он теперь?).¹⁾

9. Нельзя обойти молчанием т. наз. *Synodikon Parri*, важный и для истории византийского права. Первоначальное издание его 1601 года много раз переиздавалось и способствовало установлению к нему очень подозрительного отношения, как, пожалуй, к какой-то фальсификации А. Дармария. Он станет полноценным и любопытным историческим документом, когда для издания его будут привлечены следующие списки: а) Hieros Met. *410, b) Athen. 1429, c) Athous Dionys. 120, d) Vatis. 419, e) Vatic. 1137, f) Vindob. Jur. gr. 13, g) Paris. 572, h) Sinait. *976, i) Matrit. O 88, j) Palat., k) Ambros. l) τῆς κατὰ τὴν Ἀνδρόν μονῆς τῆς Ἁγίας 86, m) τῆς κατὰ τὴν Ἀνδρόν μονῆς τῆς Παχυράντου 7. Но этот памятник должен сопровождаться длинным рядом сказаний о соборах, для изучения которых сделано пока еще очень мало.

10. Закончу указанием, что даже таким замечательным памятником, как трактат *Περὶ πολιτικῆς ἐπιστήμης*, приходится пользоваться в издании А. Май.

Когда же возникает необходимость сопоставлять греч. текст с латинскими, сирийскими, грузинскими и славянскими сборниками права, тогда неудовлетворительность существующих изданий становится мучительным обстоятельством, непреодолимым или очень трудно преодолимым препятствием к изучению связей Византии с ее соседями. Лишь для иллюстрации стоит остановиться на одном эпизоде из истории кормчих у южных славян и в древней Руси. До сих пор не ясно происхождение кормчей с толкованиями: перевод ее считают то болгарским, то сербским, то даже русским, и в составе т. наз.

¹⁾ Большие выписки из этого номоканона были сделаны неустоимым тружеником А. И. Пападопуло-Керамевсом, но погибли вместе со всеми прочими собранными им драгоценными научными материалами: два больших сундука их были употреблены наследницей на топку печи.

русских редакций многое приписывают русским авторам, хотя часто не приводя никаких оснований, гадательно, по вдохновению. А перевод синтагмы в 14 титт. без толкований с легкой руки незабвенного А. С. Павлова долгое время почти единогласно считали делом русского книжника XI века при великом князе Ярославе. Установление греческой редакции этого перевода дало возможность разрушить крепкий научный предрассудок, и теперь на очереди стоит вопрос о кормчей с толкованиями. Привлечение к делу греческих списков сборников правил с толкованиями Аристина и Зонары даст на него ответ, повидимому, в том направлении, что сборники Аристина и Зонары были переведены в разное время в Болгарии и в Сербии и затем подверглись переработке; одна из этих переработок получила распространение через посредство св. Саввы Сербского и может быть названа сербской; на русской почве она представлена Рязанской кормчей 1284 г.; другая же редакция переработки сохранена нам в списках русских, типичным представителем которых принято считать древнейший Новгородский 1280-х гг., но появилась она, повидимому, еще в Болгарии XII—XIII в. Таким образом ясно, что изучение текста кормчих вскроет новые и важные факты в истории культурного развития и общения Византии, юга славянства и древней Руси, но для этого будущий исследователь должен обращаться непосредственно к рукописному материалу, так как печатные издания и Аристина, и Зонары, и новелл, и других, входящих в состав греческих и славянских списков статей, не могут служить надежной основой для филологической работы. Ведь, все указанные переработки кормчих должны быть разложены на мельчайшие элементы для того, чтобы затем из этих элементов могли быть восстановлены в возможно полном виде недошедшие до нас болгарские и сербские переводы XII века. Одним из важных результатов этой сложной и трудной работы явится возможность установить уже не гадательно, а с полной основательностью размеры дополнений, внесенных в кормчие на Руси или же появившихся у южных славян и только переработанных на Руси.

Не менее тяжелое положение создается и для того, кто захотел бы углубить вопрос о происхождении греческих сборников VI века через сопоставление их с предполагаемым греческим оригиналом латинского и сирйского текста канонов, пользуясь изданиями сборников в 50 и в 14 титт., или кто стал бы работать над грузинским переводом сборника в 14 титт.: каждый должен был бы создавать для себя греч. аппарат по рукописи.

Все указанные выше факты и наблюдения приводят к тому выводу, который всеми работающими над памятниками византийского права в разном объеме давно осознан, но в общем виде еще не был выставлен на широкое обсуждение. Этот вывод может быть выражен в следующих положениях:

1) тексты памятников византийского права, не входящие в состав уже намеченного к осуществлению *Corpus der griech. Urkunden*, должны быть собраны в удобный для пользования *Corpus scriptorum juris graeco-romani tam canonici quam civilis*;

2) издание всех текстов должно быть проведено единообразно согласно всем требованиям и современной техники этого дела и запросам юридической и общественной мысли;

3) здесь должны быть изданы тексты еще не изданные, переизданы все неудовлетворительно изданные, объединены однородные, одновременно появившиеся, и повторены издания, удовлетворяющие современным требованиям, но требующие частичных дополнений и поправок на основе вновь накопившихся материалов.

Возбуждать вопрос об издании *Corpus* в настоящее время, чреватое грозными знаменами относительно будущего европейской культуры, можно и должно потому, что благоприятное решение предопределяется ходом развития наших штудий, а для защиты и закрепления достигнутых успехов и для предохранения самих памятников от угрозы возможного, хотя бы и только частичного, истребления сделать это даже и необходимо.

Осуществление громадного предприятия с обширной программой, намеченной выше только в общих чертах, может быть достигнуто только объединенными усилиями византиноведов всех стран при энергичном содействии научных учреждений и органов печати. Поставленное во главе его международное бюро имело бы своей первой задачей провести ряд предварительных мероприятий, которые сократили бы издержки производства работы по каждому отдельному памятнику или по группе однородных и в то же время обеспечили бы быстроту выполнения всей работы: ведь, растянутая на неопределенное время, она распылится и потеряет основную часть своего смысла. Пусть ближайшим результатом инициативы этого бюро явилось бы немедленное энергичное собирание материала для подготовки текстов в *Corpus*: для активизации работы это было бы более действительное средство, чем установление точной программы *Corpus*, требующее затраты значительного времени и зависящее, конечно, от ясного представления о размерах и качестве подлежащего обработке материала. Непосредственные сообщения с мест хранения рукописных фондов, краткие и точные, дали бы сразу то, чего из печатных пособий теперь нет возможности получить, и позволили бы сразу приступить к отбору материала, подлежащего фотографированию; размеры последнего в дальнейшем зависели бы уже от требований отдельного текста, но очень важно, чтобы приступающий к работе над текстом чувствовал себя сразу в центре заботы и внимания.

II. SÉANCES DE LA SECTION PHILOLOGIQUE

Les études byzantines à l'Université de St. Pétersbourg durant les dernières années d'avant guerre

par Alexis Jelačić

Il y a quatre ans au dernier Congrès des études byzantines, tenu à Athènes, j'ai eu l'occasion de mentionner l'absence de nos illustres confrères séjournant en Russie Soviétique. De même aujourd'hui je suis obligé de commencer ma communication sur les études byzantines à l'Université de St. Pétersbourg durant les dernières années d'avant guerre en exprimant mon plus vif regret de ne pas voir parmi nous nos confrères de Pétrograde et de Moscou, notamment MM. Bénéchévič et Aïnalov.

En annonçant mon sujet au Comité d'organisation j'espérais avoir la possibilité de présenter une documentation plus ou moins détaillée sur l'état des études byzantines à l'Université de St. Pétersbourg. Mais je dois avouer que mes recherches à l'étranger ont été assez infructueuses, de sorte que je me trouve astreint à m'en tenir principalement à mes souvenirs personnels concernant l'Université de St. Pétersbourg d'avant guerre quand j'y étais étudiant en histoire et plus tard attaché à la chaire d'histoire russe comme candidat au professorat. Combinant mes souvenirs personnels avec des renseignements puisés dans quelques sources imprimées et dans des conversations avec quelques personnes qui ont pris part à ces études je tâcherai donc de tracer un tableau général des études byzantines à St. Pétersbourg aux abords de l'année 1912.

Quoique une chaire spéciale de byzantologie n'existât pas à l'Université de St. Pétersbourg, les études byzantologiques y étaient poursuivies d'une manière approfondie et traitaient des sujets les plus variés.

On peut dire que le génie de Vasilievskij, mort dans la dernière année du siècle précédent, planait sur ces études. Sa tradition était toute récente et très vive, transmise à la jeunesse académique par des maîtres alors encore jeunes, tels que MM. Bénéchévič et Vasiliev.

Un peu en dehors du cadre de cet enseignement, ayant plus ou moins un caractère général, il faut noter les cours de feu Papadopoulo-Kérameus. C'était une figure fort originale, connue seulement des spécialistes. Fils d'un prêtre grec d'Asie Mineure, né en 1856, autodidacte venu dans sa jeunesse en Russie où il fut naturalisé, mais n'ayant jamais appris à parler couramment

le russe, il put embrasser la carrière académique grâce à la proposition du professeur Pavlov, canoniste célèbre, et de Théodor Korch, illustre philologue; Pavlov et Korch proposèrent à l'Université de Moscou de décerner à Papadopoulos-Kérameus le grade de docteur honoris causa en histoire de littérature hellénique et en langue grecque. Papadopoulos-Kérameus professa donc à l'Université de St. Pétersbourg comme maître de conférences jusqu'à sa mort, survenue en 1912; il remplissait en même temps les fonctions de conservateur à la division des manuscrits de la Bibliothèque Impériale et travaillait à la Société Orthodoxe Palestinienne. Plusieurs de ses publications de textes en grec moyen, très appréciées par les spécialistes, malgré certaines conjectures un peu risquées qu'on expliquait par le caractère autodidacte de l'éminent savant, trouvèrent leur place dans l'organe de la Faculté des lettres de St. Pétersbourg „Записки Историко-Филологического Факультета Имп. С.-Петербургскаго Университета“. En offrant l'hospitalité aux publications de Kérameus la Faculté des lettres de St. Pétersbourg contribua largement au progrès des études byzantines. Les grands travaux de M. Vasiliev trouvèrent de même leur place dans le recueil ci-dessus mentionné.

Les cours de Papadopoulos-Kérameus présentaient un intérêt tout particulier pour les linguistes et paléographes. Mais vu leur caractère très spécial, ils étaient suivis par des étudiants, on pourrait le dire, rarissimes. Feu Jernstedt et notre éminent confrère, M. Vasmer, ont fait une partie considérable de leurs études sous les auspices de Kérameus. Mais le gros des étudiants, même en byzantologie, l'ignorait presque totalement.

Les cours généraux d'histoire byzantine étaient professés par MM. Vasiliev et Bénéchévić. Le premier jouissait d'une popularité plus grande, stimulant un intérêt pour Byzance hors du cadre des spécialistes proprement dit. M. Bénéchévić était alors professeur de droit canonique à la Faculté de droit; il enseignait à la Faculté des lettres comme maître de conférences. Ses cours étaient peu fréquentés car il n'était pas orateur; seuls les spécialistes goûtaient sa vaste érudition, la sûreté de son jugement et de sa méthode, et la profondeur de ses recherches et de ses connaissances. Dans les milieux académiques en général on appréciait fort la droiture et l'indépendance de caractère dont il faisait preuve dans la lutte pour l'autonomie universitaire et les libertés académiques.

M. Bénéchévić organisa avec un groupe d'étudiants et de candidats au professorat la publication d'un manuel¹⁾ fort intéressant et utile qui servit à l'étude de Byzance dans la plupart des universités russes. Ce manuel, paru à St. Pétersbourg, contenait en quatre volumes la traduction des ouvrages de Gelzer (*Abriss der byzantinischen Kaisergeschichte*, *Byzantinische Kulturgeschichte*) ainsi que des extraits de l'œuvre célèbre de Krumbacher (les paragraphes concernant les chroniqueurs et historiens byzantins), des tableaux chronologiques et généalogiques et une vaste bibliographie byzantologique, puisée chez

¹⁾ Очерки по истории Византии, под редакцией и съ предисловіемъ проф. В. Н. Бенешевича, I-IV, СПб. 1912—1915.

Krumbacher mais foncièrement revue et complétée par les soins de M. Bénéchévič et de ses collaborateurs.

L'histoire de l'église byzantine faisait l'objet des études approfondies du très sympathique et docte professeur d'histoire de la religion chrétienne, M. Jean Andréev († 1928); son cabinet de travail était un foyer d'études très variées.

L'histoire de l'art byzantin était professée par M. Dimitri Aïnalov qui reste jusqu'à ce jour très actif malgré son âge fort avancé. Sous sa direction se sont formés plusieurs spécialistes éminents, entre autres notre collègue M. Okounev.

Enfin les rapports des pays slaves et de Byzance furent particulièrement étudiés par plusieurs membres du corps enseignant de l'Université de St. Pétersbourg. M. Priselkov notamment, qui commençait alors sa brillante carrière, présenta une thèse fort remarquable sur la christianisation de la Russie au Xe et XI^e siècles. Son livre provoqua un fort courant de pensées scientifiques.

Die Byzantiner als Textkritiker

von Paul Maas

Zusammenfassung

Die Hochschätzung der Konjektur als schöpferische Leistung ist dem Altertum und dem frühen Mittelalter fremd. Einen technischen Ausdruck dafür hat die griechische Grammatik überhaupt nicht geschaffen, und es scheint noch ungeklärt, wann der lateinische Ausdruck technisch geworden ist. Das normale Verhalten des griechischen Grammatikers einem verdorbenen Texte gegenüber bestand bis etwa ins 6. Jahrhundert nach Chr. in der Heranziehung einer besseren Abschrift. Dies wurde unmöglich, als von wichtigen Klassikertexten nur noch wenige Exemplare übrig waren, die alle auf ein verdorben überliefertes zurückgingen, also in der Zeit nach dem 8. Jahrhundert. Mit diesem Zeitpunkt beginnt denn auch bei den Byzantinern die Konjektur häufig zu werden, wenn auch vor Triklinios kein namhafter Grammatiker sich zu seinen Konjekturen bekennt. Die besten Konjekturen der Jahrhunderte 10—13 finden sich in dem Mediceus des Aischylos, in der Epitome des Athenaios und in dem cod. Venetus 448 (M) des Suidas. Als Urheber der Konjekturen der Epitome und der Suidas-handschrift lässt sich Eustathios von Thessalonike wahrscheinlich machen.

Zur Geschichte der griechischen Abstrakta in den europäischen Sprachen

von Alexander Turyn

Das Problem. In dieser Abhandlung werde ich versuchen, einen Beitrag zur Entstehung und Entwicklung der psychologischen Nomenklatur in den europäischen Sprachen zu liefern. Und zwar werde ich mich nicht auf das griechisch-lateinische Gebiet und auf die Antike beschränken; so eine Zäsur wäre — angesichts einer lange dauernden, sich bis auf den heutigen Tag fortpflanzenden, kontinuierlichen Erscheinung — der Weite der Entwicklungskette nicht gerecht. Man sollte sich in solchen Dingen daran gewöhnen, die Erscheinungen von Homer an bis auf heute zu verfolgen.

Es gibt in den europäischen Sprachen — zumal im Bereiche der psychologischen Terminologie — eine Anzahl von Abstrakten, die durch ähnliche Ausdrucksart auffallen (etwa vom Typus: griech. συμπάθεια — lat. *compassio* — russ. сострадание — deutsch *Mitleid*; griech. ἀπόρροια — lat. *influxus* — ital. *influsso*, *influenza* — poln. *wpływ* — deutsch *Einfluss* — russ. влияние;¹⁾ gr. κληρίς — lat. *vocatio* — poln. *powołanie* — deutsch *Beruf(ung)*²⁾ — russ. призывание). Die analoge Prägung geht meistens auf den gemeinsamen griechischen Ursprung des Ausdrucks zurück. In der Regel verläuft der Vorgang folgendermassen. Der griechischen Urschöpfung gemäss werden durch wörtliche Übersetzung der Elemente der Vorlage lateinische Wörter neu geprägt (Bildungslehnwörter, die Franzosen nennen es „calques“), oder bereits vorhandene, ähnlich gebildete lateinische Wörter bekommen durch Assoziation mit dem griechischen Analogon den speziellen Sinn (Bedeutungslehnwörter).³⁾

Die meisten Abstrakta der europäischen Sprachen verdanken ihren Ursprung der griechischen Sprache, welche die betreffenden Urschöpfungen vollbrachte

¹⁾ Vgl. FR. BOLL³⁾-W. GUNDEL, *Sternglaube und Sterndeutung*, Leipzig-Berlin 1926, 54. 135.

²⁾ Vgl. KARL HOLL, *Die Geschichte des Worts Beruf*, Sitz. Ber. Preuss. Akad. 1924, S. XXIX ff.

³⁾ Vgl. HERMANN PAUL, *Prinzipien der Sprachgeschichte*³⁾, Halle a. S. 1898, 376; KR. SANDFELD JENSEN, *Festschrift Vilhelm Thomsen*, Leipzig 1912, 166 ff.; ERNST STEINER, *Das Bedeutungslehnwort in Vergils Aeneis*, Diss. Königsberg Pr. 1921, 9 ff.; M. LEUMANN - J. B. HOFFMANN, *Stolz-Schmalz Lateinische Grammatik*⁵⁾, München 1928, 191, 423; W. KROLL, *Studien zum Verständnis der römischen Literatur*, Stuttgart 1924, 252; PIERRE DE LABRIOLLE, *Histoire de la littérature latine chrétienne*²⁾, Paris 1924, 68 ff.; WALTER MATZKOW, *De vocabulis Italae et Vulgatae christianis quaestiones lexicographae*, Diss. Berolini 1933; BORIS UNBEGAUN, *Le calque dans les langues littéraires slaves*, *Revue des études slaves* XII, 1932, 18 ff.

und das Lateinische zur Nachschöpfung von korrelaten oder analogen Ausdrücken anregte.¹⁾ Auf diese Weise vermochte die nüchterne Sprache der Römer bald die subtilsten abstrakten Begriffe mit derselben Fähigkeit wiederzugeben.²⁾ Vom Lateinischen gehen die betreffenden Abstrakta in die romanischen Sprachen über — zumal durch Vermittlung der Bibel. Italienisch und Französisch, auch das halbromanische Englisch, erbten und pflanzten die lateinischen Abstrakta weiter.³⁾ Dann bewegen diese Ausdrücke auf verschiedenen Wegen die germanischen⁴⁾ und slavischen Sprachen zu Nachbildungen. Man muss auf den Einfluss der griechischen Bibel auf das Gotische des Wulfila⁵⁾ und das Altkirchenslavische des Kyrill und Method hinweisen.⁶⁾ Osteuropa — ich meine Kirchenslavisch und Russisch — war von früh an in enger Fühlung mit dem Bibelgriechisch, mit dem Chronisten- und Juristengriechisch. Die wichtigste Etappe bildete natürlich die Übersetzung von Kyrill und Method, die den damals noch sicher ziemlich amorphen Sprachstoff der Slaven geschmeidig nach dem Vorbild der biblischen Gräzität gestaltete. In Hinsicht auf Abstrakta und Abstraktenbildung war das Russische lange unter dem Einfluss des Altkirchenslavischen.⁷⁾ In Westeuropa ist der Einfluss des Bibellateins nicht nur auf das Romanische, sondern auch auf das Polnisch und das Deutsch der Bibelübersetzungen hervorzuheben. In vielen Fällen hat das Latein und dann das Französisch auf die polnische und die deutsche Sprache so zurückgewirkt, wie ehemals das Griechisch auf das Latein. Auch sollte man die Bedeutung des Lateins der Aristotelesübersetzungen und des gelehrten Französisch der Neuzeit für die Bereicherung des gelehrten Idioms Europas beachten.

Die Kette συμπάθεια — *compassio* — сострадание — *Mitleid* ist typisch. Meistens ist die griechische Urschöpfung einer Matrize gleich, von der analoge Bildungen abgeklatscht werden. In diesem Sinne wäre es angebracht, ein Lexikon

¹⁾ Vgl. F. SKUTSCH, *Die lateinische Sprache*, Kultur der Gegenwart I³, 8 (1924) 548.

²⁾ Vgl. EDUARD NORDEN, *Dreieck. Ein Beitrag zur Geschichte des Fremdwörtergebrauchs im Altertum*, *Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung* I, 1925, 35 ff.

³⁾ Vgl. JOS. SCHRIJNEN, *Le latin chrétien devenu langue commune*, *Revue des études latines* XII, 1934, 96 ff.; vgl. im allgemeinen über die Bedeutung der nationalen Bibelsprachen: LABRIOLLE, *Histoire de la litt. lat. chrét.* 2, 66 ff.; MICHEL BRÉAL, *Essai de sémantique*, Paris 1897, 318 f.

⁴⁾ Nebenbei: über eine Karikatur der Bildungsentlehnung in der deutschen Literatur des 18. Jahrhunderts (Junckerott's Bibeldeutsch) vgl. WALTER FRÄNZEL, *Geschichte des Uebersetzens im 18. Jahrhundert (Beiträge zur Kultur- und Universalgeschichte*, hrsg. von KARL LAMPRECHT, 25), Leipzig 1914, 45.

⁵⁾ Vgl. ERNST BERNHARDT, *Wulfila oder die Gotische Bibel (Germanistische Bibliothek*, hrsgs. von JULIUS ZACHER, III), Halle 1875, XXVIII f.; jetzt vgl. HEINRICH GREWOLDS, *Die gotischen Komposita in ihrem Verhältnis zu denen der griechischen Vorlage*, *Zeitschr. f. vergl. Sprachforschung* LX, 1933, 1 ff.; LXI, 1934, 145 ff.

⁶⁾ Guten Dienst leisten die lexikalen Verzeichnisse von V. JAGIĆ, *Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache*, Berlin 1913, 282 ff. Vgl. noch etwa С. Буличъ, *Церковнославянскіе элементы въ современномъ литературномъ и народномъ русскомъ языкѣ* I, С.-Петербургъ 1893, 20 f.; JAGIĆ, *Die slavischen Composita in ihrem sprachgeschichtlichen Auftreten*, *Archiv f. slav. Philologie* XX, 1898, 519 ff. (zumal 536 ff.); XXI, 1899, 28 ff.

⁷⁾ Vgl. UNGEBAUN, *Revue des études slaves* XII, 1932, 39 f.; Буличъ, *Церковнославянскіе элементы*; Е. БУДДЕ, *Очеркъ исторіи современного литературнаго русскаго языка*, *Энциклопедія Славянской Филологіи*, Heft 12 (С.-Петербургъ 1908), 14 ff.

der „europäischen“ Sprache zu schaffen,¹⁾ wo die zugleich begrifflich und genetisch zusammenhängenden Ausdrücke nach sachlichen Kategorien verzeichnet wären — freilich mit einer Einschränkung: dass es nämlich, ausser den Bildungsentlehnungen, ausser diesen sozusagen Deszendenzentlehnungen, auch noch spontane unabhängige Produkte der einzelnen Sprachen gibt, die zufällig konvergieren.

Mein Thema ist die Geschichte eines psychologischen Terminus, der etwa „Verwirrung, Bestürzung, Beschämung, Verlegenheit“ bedeutet: ich meine σύγχυσις, *confusio*, russ. смущение. Die Geschichte dieses Terminus spielt sich auf vielen Sprachgebieten ab — und insbesondere der Zusammenhang σύγχυσις — aksl. смущение führt uns auf jenes interessante Gebiet der byzantinischen Kulturgeschichte, in das die Tätigkeit von Kyrill und Method gehört. Dies ist wohl der wichtigste Gesichtspunkt meiner Erörterungen und darin sehe ich die Berechtigung der Tatsache, dass ich mit diesem Thema gerade vor einem byzantinischen Forum auftrete.

Συγχέω und σύγχυσις. Da es sich um ein Verbalabstraktum handelt, werde ich die Geschichte des betreffenden Verbum aufs genaueste prüfen müssen.

Es gibt im Altgriechisch das Verbum συγχέω „zusammengiessen“. Wir wissen, dass die abstrakten Termini der psychologischen Nomenklatur derart entstehen, dass man physiologische Begleiterscheinungen nennt (Typus: *erubesco* „schäme mich“) oder dass man metaphorisch ein Wort anwendet, das eine materielle Tatsache bezeichnet, welche mit dem gefühlsmässigen Erlebnis assoziiert wird.²⁾ Συγχέω ist „zusammengiessen“, „mischen“, „trüben“, „beunruhigen“, „verwirren“, „so den Geist verwirren, wie man das Wasser trübt“. Das συν- bedeutet wohl, dass die Wirkung das Ganze ergreift. Man kann den genauen Wortsinn empirisch feststellen auf Grund einer Interpretation der charakteristischen Textstellen. Zwar hat συγχέω viele Bedeutungen (zusammengiessen, in Unordnung bringen, ruinieren, vereiteln), aber hier interessiert mich — das betone ich ausdrücklich — nur die psychologische Verwendung des Ausdrucks.³⁾

In der Ilias I 806 lesen wir von Hektor: ἀλλ' οὐ σύγχει θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι νῆπιον. N 612 sagt Achilleus zu Phoinix: μή μοι σύγχει θυμὸν. Ueber Priamos, der unterwegs zu Achilleus ist, lesen wir Ω 358: σὺν δὲ γέροντι νόος χύτο (vgl. Apoll. Rhod. II, 561 σὺν δὲ σφιν χύτο θυμός). Bei Homer wird συγχέω mit θυμός oder νόος konstruiert, dagegen bei Herodot finden wir bereits ein Personalpronomen als näheres Objekt vor: Herodot VIII, 99 ἡ ἀγγελίη συνέχεεν αὐτούς. Bei Euripides finden wir ein markantes Beispiel, das schon einen ausgesprochenen Gehalt des Wortes als psychologischen Terminus beweist: Med. 1005 τί συγχυθεῖς ἔστηκας . . . ; 1012 τί δαὲ κατηφέεις καὶ δακρυρροεῖς; — also Verwirrung und Betrübnis. Auch Eur. Iph. Aul. 1127 σύγχυσιν ἔχοντες καὶ παραγμὸν ὁμμάτων gehört

¹⁾ Vgl. FRANZ DORNSEIFF, *Der deutsche Wortschatz*, Berlin-Leipzig 1933-1934, S. 28* f. und die Bemerkung S. 37* Anm. 45 über SEB. ZEHETMAYR, *Analogisch-vergleichendes Wörterbuch über das Gesamtgebiet der indogermanischen Sprachen*, Leipzig 1879.

²⁾ Vgl. PAUL, *Prinzipien der Sprachgeschichte*³, 50.

³⁾ Vgl. *Thesaurus graecae linguae* VII 998 ff. s. v. συγχέω und σύγχυσις; PASSOW, *Wörterbuch der griech. Sprache*⁵ II 2, 1604 f. s. v. Auch habe ich viele Indices daraufhin durchgesehen.

hierzu (vgl. noch Iph. Aul. 354 ἀνολβον ὄμμα σύγχυσίν τε). Was die attische Prosa betrifft, will ich Platos Brief VII 346d anführen: ἐβουλεύομην δὴ τὸ μετὰ ταῦτα κατ' ἐμαυτὸν γενόμενος, μάλα συγκεχυμένος (nebenbei: es ist bezeichnend, dass das einzige platonische Beispiel des συγχέω als psychologischen Terminus gerade aus dem VII. Brief stammt). Bei Demosthenes ist das Zeitwort in dem Sinne „in Unordnung bringen“ beliebt. In der hellenistischen Prosa ist das Verbalabstraktum σύγχυσις in der allgemeinen Bedeutung „Unruhe, Verwirrung“ (nicht persönlich psychische Verwirrung) sehr beliebt, z. B. bei Polybios (14, 5, 8 διὰ τὴν ταραχὴν καὶ σύγχυσιν ἀνέλιπτον εἶναι τὴν σωτηρίαν; Polyb. bei Athenaios 14, 615 c οἱ ἀδύηται . . . μεγάλην ἐποίησαν σύγχυσιν). Auch Cicero liebt dieses Wort in dieser sozusagen materiellen Bedeutung: ad Att. 7, 8, 4 σύγχυσιν τῆς πολιτείας — der Ausdruck ist wohl demosthenisch stilisiert (vgl. Demosth 24, 91 συγχεῖ τὴν πολιτείαν); ad Att. 6, 9, 1 σύγχυσιν *litterularum*. Die von mir betonten Unterschiede der Bedeutung („Unordnung, materielle oder äussere Verwirrung“ — „psychische Verwirrung“) müssen wir uns genau merken.

Confundere und confusio. Bei den Römern¹⁾ erscheint das Zeitwort *confundere* zuerst bei Plautus (Most. 277 *una multa iura confudit cocus*) in dem eigentlichsten Sinne „zusammengiessen“. Dann tritt, etwa seit der ciceronischen Zeit, immer mehr die Bedeutung „verwirren“ zutage.²⁾ Die semantische Evolution ist sicher auf den Einfluss der hellenistischen Gräzität zurückzuführen. Das Verbalabstraktum *confusio* wird überhaupt erst seit Cicero belegt und ausser den Fällen, wo es „Mischung“ bedeutet, überwiegt bei demselben Cicero³⁾ die Bedeutung „äussere Verwirrung“ (z. B. Cic. de fin. 2, 117 *quanta perturbatio rerum omnium consequatur, quanta confusio*). War Cicero der Urheber des Wortes *confusio* und der übertragenen Bedeutung von *confusio*? Der ausgesprochene Sinn *confundere* „psychisch verwirren“ tritt in der hexametrischen Diktion der Römer seit Vergil zutage⁴⁾ (Aen. 2, 736 *confusam eripuit mentem*; 12, 665 *obstipuit varia confusus imagine rerum*) und in der Prosa der Kaiserzeit,⁵⁾ offenbar als Bedeutungsentlehnung aus dem Griechischen. Es ist Seneca,⁶⁾ der auch *confusio* „psychische Verwirrung“ bezeugt (z. B. de benef. 4, 2, 3 *ista vero confusio est et manifesta caecitas*). Den Wortgebrauch der christlichen Literatur behandle ich weiter unten.

Auf Grund des angeführten Materials aus der griechischen Literatur und angesichts des Einflusses, den die hellenistische Gräzität auf Cicero ausgeübt zu haben scheint, dürfen wir wohl vermuten, dass die Wörter συγχέω und σύγχυσις in der hellenistischen Gräzität beliebt waren. Und das beweist am klarsten der Sprachgebrauch der hieratischen Koine, also Septuaginta, an die sich dann die Sprache des Neuen Testaments anschliesst. Diese Bereiche des Gebrauchs von συγχέω und σύγχυσις — ich meine Bibelsprache — haben über die Verankerung des psychologischen Terminus σύγχυσις in allen europäischen Sprachen entschieden.

¹⁾ Vgl. *Thesaurus linguae latinae* s. v. *confundere* und *confusio* (IV 259 ff.).

²⁾ *Thes.* 259, 82 ff., 261, 26 ff.

³⁾ *Thes.* 262, 28 ff.

⁴⁾ *Thes.* 262, 44 ff.

⁵⁾ *Thes.* 262, 18 ff.

⁶⁾ *Thes.* 268, 74 ff.

Die Bibel. Ich möchte für die obige These Beweise beibringen.¹⁾ Es müssen einige Bemerkungen vorausgeschickt werden.

Was die lateinische Bibel anbelangt, sind die Verhältnisse im allgemeinen bekannt. Es divergieren manchmal die Itala und die Vulgata (ich gebrauche diese Ausdrücke in Übereinstimmung mit dem *Thesaurus linguae latinae*).²⁾ Dann schliessen sich unmittelbar an die griechische Vorlage die gotische Bibel des Wulfila (im vorhandenen Text des Wulfila gibt es zufällig keine der uns hier interessierenden Textstellen) und die meisten Teile der kirchenslavischen Übersetzungen an. Für die polnische katholische Bibel gilt natürlich nur die lateinische Vulgata als Vorlage (einigermassen gilt sie wohl auch für polnische protestantische Bibeln). Auch die Lutherbibel scheint durch die lateinische Vulgata beeinflusst zu sein. Wo die lateinische Vulgata die uns interessierenden Ausdrücke (συγγέω, σύγχυσις) im Übersetzen verwischt, lasse ich die betreffenden Stellen aus der Vulgata und die von der griechischen Ausdrucksart abweichenden Textstellen aus der polnischen, auch aus der deutschen Bibel, als irrelevant unbeachtet. Nun bringe ich konkrete Beispiele.³⁾

¹⁾ Hierzu habe ich folgende Hilfsmittel (Lexika, Indices, Konkordanzen) gebraucht: EDWIN HATCH and H. A. REDPATH, *A concordance to the Septuagint*, Oxford 1897; (E. PREUSCHEN²⁻⁾ W. BAUER, *Griechisch-Deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments*, Giessen 1928; E. J. GOODSPEED, *Index patristicus*, Leipzig 1907; *Thesaurus graecae linguae* vol. VII (1848—54) Sp. 998 ff. 1003 f. s. v. συγγέω und σύγχυσις; *Thesaurus linguae latinae* s. v. confundo und confusio; *Concordantiae Bibliorum olim studio et industria Theologorum Coloniae impressae*, Bambergae 1740; *Симфонія или Алфавитный Указатель къ Священному Писанію*, Wernigerode 1925; FR. MIKLOSICH, *Lexicon Palaeoslovenico-Graeco-Latinum emendatum auctum*, Vindobonae 1862—65; M. G. BÜCHNER, *Biblische Real- und Verbal-Hand-Concordanz*²⁵, Leipzig 1912.

²⁾ Vgl. LABRIOLLE, *Hist. de la litt. lat. chrétienne*², 556 f.

³⁾ Bibelstellen werden nach folgenden Ausgaben angeführt. Griechisch: CONST. TISCHENDORF⁷-E. NESTLE, *Vetus Testamentum Graece iuxta LXX interpretes*, Lipsiae 1887; *Novum Testamentum Graece (et Latine)* cur. E. NESTLE⁷, Stuttgart 1923. — Lateinische Vulgata: *Biblia Sacra iuxta Vulgatae exemplaria* ed. A. C. FILLION¹⁰, Paris [1929]. — Itala: die Textstellen der Itala entnehme ich dem *Thesaurus linguae latinae*. — Kirchenslavische Bibel. Genesis: A. Михайловъ, *Книга Бытія пророка Моисея въ древнеславянскомъ переводѣ*, Warszawa 1900 ff. Für die übrigen Teile des Alten Testaments benutze ich die Ostroger Bibel: *Библія сирѣчь Книги Вѣтхаго и Нокаго Завета по языку словенскъ*, Ostróg 1581. Spezielle lexikale Angaben entnehme ich dem Lexicon von Miklosich und dem Werke von JAGIĆ, *Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache*, Berlin 1913. Vom Neuen Testament kommt für unsere Stichwörter nur die Apostelgeschichte in Frage — ich zitiere sie nach der Christinopler Version, deren Ausgabe ich zur Hand habe: AEMILIANUS KALUŽNIACKI, *Actus epistolarum Apostolorum palaeoslovenice. Ad fidem codicis Christinopolitani saeculo XII^o scripti edidit* —, Vindobonae 1896. — Polnische Bibel (bei jedem Zitat ist Herkunft vermerkt). Sophienbibel: *Biblia królowej Zofii wydana przez ANTONIEGO MAŁECKIEGO*, Lwów 1871 (über das Verhältnis zu einer tschechischen Vorlage vgl. [WŁAD.] NEHRING, *Altpolnische Denkmäler*, Berlin 1886, 119 ff.). Florianer Psalter: *Psalterii Florianensis partem polonicam* rec. WŁADISLAUS NEHRING, Posnaniae 1883. Psalter von Puławy: STAN. SŁOŃSKI, *Psalterz Puławski*, Warszawa 1916. Scharffenbergersche Bibel: *Biblia To iest Księgi Starego y Nowego Zakonu według Lacińskichy Biblij*. W Krakowie. W Drukarni Scharffenbergrow. 1561. Bibel von Brześć: *Bjblia święta, Tho iest Księgi Starego y Nowego Zakonu, w Brześciu Litewskim nakładem MIKOŁAJA RADZIWIŁA* 1563. Budny: [SIMEON BUDNY], *Biblia To iest, księgi starego y nowego przymierza*, 1572. Wujek: *Biblia to iest*

dagegen der polnische ist *zamieszać*, *zmieszać* (wobei zu bemerken ist, dass Verba derselben Wurzel in der kirchenslavischen Bibel sporadisch zum Übersetzen von συγχέω erscheinen, s. oben Gen. 11, 7 und 11, 9, Act. Ap. 19, 32).

Jetzt kommen Beispiele von σύγχυσις, die hier im Sinne äusserer Verwirrung, dann kollektiver psychischer Verwirrung gebraucht ist:

1 Reg. 5, 6 καὶ ἐγένετο σύγχυσις θανάτου μεγάλη — Vulg. *et facta est confusio mortis magnae* — Ostroger Bibel и вѣсть смѣшаніе смѣрти велико — Wujek *y stało się wielkie zamieszanie śmierci wielkiej*.

1 Reg. 5, 11 ὅτι ἐγενήθη σύγχυσις (+ θανάτου Α) ἐν ὅλῃ τῇ πόλει βαρεῖα σφόδρα — Ostroger Bibel ико вѣсть мѣтежъ смѣрти кѣ кѣхъ градѣхъ тажкоу сѣло.

1 Reg. 14, 20 καὶ ἰδοὺ ἐγένετο ῥομφαία ἀνδρὸς ἐπὶ τὸν πλησίον αὐτοῦ, σύγχυσις μεγάλη σφόδρα — Ostroger Bibel и се вѣсть ордѣжѣ коигождо бѣжнѣго сѣиго оубѣише и вѣсть мѣтежъ великѣ сѣло.

Act. Ap. 19, 29 καὶ ἐπλήσθη ἡ πόλις τῆς συγχύσεως — Vulg. *et impleta est civitas confusione* — cod. Christinop. И напълни сѣ мѣтежа сѣ градѣ — Szarffenberger (ähnlich andere Ausgaben) *Y bylo pełne wszystko miasto zamieszania*.

Man sieht oben, wie die Bibelübersetzer das Wort σύγχυσις zu übertragen pflegten. Im Latein galt als bestes Korrelat — *confusio*, im Kirchenslavisch — мѣтежъ und смѣшаніе, im Polnisch — *zamieszanie*, für das Deutsch können wir auf die Luthersche Marginalnote zur Genesis 11, 9 hinweisen (*Verwirrung*).

Wohl am folgerichtigsten verfahren im Übertragen von συγχέω die kirchenslavischen Übersetzer, die sich der Wurzel мжт- bedienen und смѣшати, кѣ-мѣшати, смѣшати, смѣшати anwenden (indem sie dieselben Ausdrücke für ταρασσειν gebrauchen). Um das noch deutlicher darzutun, führe ich unten manche Beispiele an, wo der Parallelismus des griechischen und kirchenslavischen Ausdrucks deutlich ist:

3 Reg. 21, 4 καὶ ἦλθεν Ἀχαάβ πρὸς οἶκον αὐτοῦ συγκεχυμένος — Ostroger Bibel и прѣде ѡхакѣ вѣомѣ сѣио засмѣшанѣ.

Mich. 7, 17 λείξουσι χοῦν ὥς ὄφεις σύροντες γῆν, συγχυθήσονται ἐν συγκλεισμῷ αὐτῶν — Ostroger Bibel илѣжѣ перстѣ ико смѣио илѣжѣи по земли смѣшѣи оубѣишѣи и¹.

Nahum 2, 4 συγχυθήσονται τὰ ἄρματα — Ostroger Bibel и смѣшѣи ордѣжѣ (obwohl hier von materieller Verwirrung die Rede ist).

2 Mach. 13, 23 συνεχύθη — Ostroger Bibel смѣшѣи.

2 Mach. 14, 28 συνεχέχυτο — Ostroger Bibel смѣшѣи.

Es ist klar, dass συγχέω und σύγχυσις die in der Folgezeit gespielte Rolle — ich meine das Nachleben in anderen Sprachen — ihrer Verwendung in der Bibelgräzität¹⁾ verdanken.

Folgerungen. Einen ausgebreiteten Gebrauch von *confundere* macht die lateinische Bibelübersetzung — sowohl die Itala, als die Vulgata. Ausser den Stellen, wo *confundere* dem συχεῖν entspricht, und zwar meistens zum Ausdruck der psychischen Verwirrung (dies trifft mehr für die Itala zu), verwendet die

¹⁾ Es fällt auf, dass im griechischen Neuen Testament die Ausdrücke nur in der Apostelgeschichte vorkommen.

lateinische Bibel das Wort *confundere* noch zum Übersetzen von αἰσχύνω, καταισχύνω, ἀτιμάζω u. ä.¹⁾ Es scheint, dass Hieronymus am meisten dazu beigegeben hatte: wir lesen bei ihm epist. Gal. 4, 20 p. 467 *confusionem, quae apud illos αἰσχύνη sive σύγχυσις appellatur* — eine folgenschwere Formulierung, welche die abendländischen Bibelübersetzungen stark beeinflusste. Meistens hat *confundere* in der lateinischen Bibel den Sinn etwa von „beschämen“ (*confundor* „schäme mich“), den auch das Romanische erbt;²⁾ „verunehren“ u. ä. Es ist in diesem Zusammenhang interessant, dass die auf der lateinischen Bibel fussenden Bibelübersetzungen fast immer den Sinn „beschämen“ wiedergeben. Selbst in den Fällen, wo einem *confundo* das griechische συγχέω zugrundeliegt, übersetzt man oft „beschämen“, „verunehren“ dem allgemeinen Gebrauch der biblischen Latinität zufolge.³⁾ So hat der Einfluss der lateinischen Vulgata auch bei ihren Nachkommen das feinsinnige „verwirren“ der griechischen Bibel verwischt. Es ist bemerkenswert, dass sich bei Luther — trotz der Nachwirkung der lateinischen Vulgata — die Wörter *verwirren* und *Verwirrung* behauptet haben — Wörter, die dem ital. *guerra*, franz. *guerre* etymologisch beizuordnen sind.⁴⁾ In der Lutherbibel finden wir *verwirren* mit dem ausgesprochen psychologischen Bezug an folgenden Stellen: 3 Reg. 18, 17 *Bistu der Israel verwirret?* (*Tune es ille qui conturbas Israel*); 3 Reg. 18, 18 *Ich verwirre Israel nicht* (*non ego turbavi Israel*) — vgl. Weim. Ausg. I 185; Gal. 1, 7 *die euch verwirren* (οἱ ταρασσοντες ὑμᾶς, *qui vos conturbant*); Rom. 14, 1 *verwirret die Gewissen nicht*. Und ein Beispiel für *Verwirrung*: Jesaias 22, 5 *ein tag des getuemels vnd der zutretung vnd verwirrung* (vgl. W. A. II 25). Die Wörter *verwirren* und *Verwirrung* sind wohl dank Luther im modernen Deutsch aufgekommen.⁵⁾

Wie gesagt, übertragen die kirchenslavischen Übersetzer συγχέω und σύγχυσις durch сѣмѣтити, кѣзмѣтити, сѣмѣцати, сѣмѣсти und мѣтежъ, сѣмѣщение. Dieselben Ausdrücke dienen ihnen auch zum Uebersetzen von ταρασσω und ταραχή.⁶⁾ сѣмѣтити ist genaueste Bedeutungsentlehnung (wenn nicht Bildungsentlehnung) aus dem Griechischen: мѣтити ist „aquam turbare“ und dann überhaupt „turbare“.⁷⁾ In сѣмѣтити-сѣмѣсти beobachten wir eine gewisse Bedeu-

¹⁾ *Thes. ling. lat.* IV 263, 12 ff.; vgl. HERMANN RÖNSCH, *Itala und Vulgata. Das Sprachidiom der urchristlichen Itala und der katholischen Vulgata*. Marburg 1875, 309, 354 ff.

²⁾ RÖNSCH, 355¹².

³⁾ Vgl. Sophienbibel Gen. 11, 7 *poganyl*; Gen. 11, 9 *poganyl*; Act. Ap. 9, 22 Szarffenberger *pohanbiat żydy*, *Wujek zawstydzal Zydy*. — Luther übersetzt am Schluss von Te Deum — *confundere* „in Schanden lassen“ (vgl. MARTIN LUTHER, *Samt iche deutsche geistliche Lieder* hrsg. von FRIEDRICH KLIPPGEN, Halle a. S. 1912, S. 51, 72).

⁴⁾ Vgl. FRIEDRICH KLUGE, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*⁸, Strassburg 1915, s. v. *wirr*.

⁵⁾ Seit dem Ende des 18. Jahrhunderts — vgl. MORIZ HEYNE, *Deutsches Wörterbuch*² III. Leipzig 1906, 1274 sub *Verwirren*; 1392 sub *Wirr*. Über *babylonische Verwirrung* vgl.: KARDINAL FAULHABER, *Judentum-Christentum-Germanentum. Adventspredigten*. München [1934], 22.

⁶⁾ Vgl. JAGIĆ, *Entstehungsgesch. der kirchenslav. Sprache* 284 sub кѣзмѣсти сѣ; 434 sub сѣмѣтити сѣ. 452.

⁷⁾ Vgl. WENZEL VONDRÁK, *Vergleichende Slavische Grammatik I*, Göttingen 1924, 148; FRANZ MIKLOSICH, *Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen*, Wien 1883, 189 sub *ment-*; ALEKSANDER BRÜCKNER, *Słownik etymologiczny języka polskiego*, Kraków 1927, 328 sub *męt*. Zum ältesten Auftreten der Wurzel *męt-* im Polnischen vgl. J. BAUDOUIN DE COURTENAY, *O древне-польскомъ языкѣ до XIV-го столѣтія*, Leipzig 1870, 83.

tungsdifferenz der beiden Umlautformen¹⁾ (etwa „verwirren“ und „bestürzen“). Primär konnte das Wort „zusammengiessen“, „Wasser trüben“ bedeuten.²⁾ Vielleicht waren es Kyrill und Method, die die Bedeutungsentlehnung aus dem Griechischen vollzogen und der bereits früher vorhandenen altslavischen Vokabel die spezielle metaphorische Bedeutung aufgestempelt hatten — oder aber vielleicht ein Bildungslehnwort nach dem griechischen Muster geschaffen hatten, um ein adäquates Wort zu besitzen. Dann konnten sie das Wort *сѣмжити* auch sonst, z. B. zum Übersetzen von *τράσσειν*, gebrauchen. Der Gebrauch dieser Verba und der betreffenden Verbalabstrakta (z. B. *мѣтежь*, *сѣмжѣние*) ist in den kirchenslavischen Texten häufig, und so sind auch diese Wörter ins Russische übergegangen. Es ist zu erwähnen, dass *смута* im Russischen eine politische σύγχυσις bedeutet — wohl ein Einfluss des byzantinischen Chronistengriechisch.

Dasselbe slavische Zeitwort bekam im Polnischen sehr früh auch einen Platz in der psychologischen Terminologie: poln. *smęcić*, *smucić* „betrüben“, *smętek*, *smutek* „Betrübnis“. Dem literarischen Polnisch, das nicht mit der biblischen Gräzität in Fühlung war, bot sich anfangs kein dringendes Bedürfnis, dem psychologischen Terminus σύγχυσις einen korrelativen Ausdruck zu schaffen. Das im Bibellatein häufige *confundere* empfand man — nach der gewöhnlichen Bibelexegese — als „beschämen“. Poln. *zameć* bedeutet „äussere Verwirrung“. Doch tritt im Polnischen ein auf Übertragung einer etwas verschiedenen Vorstellung beruhender Ausdruck zur Wiedergabe der „Verwirrung“ auf: *zamieszać*, *zamieszanie* — im modernen Polnisch *zmieszać*, *zmieszanie*³⁾ (eigentlich „vermischen, vermengen“). Dass diese Ausdrücke durch die Bibelübersetzungen (wo sie zur Wiedergabe von *confundere*, *confusio* dienten) verbreitet und im

¹⁾ Vg. W. VONDRÁK, *Altkirchenslavische Grammatik*², Berlin 1912, 146 (Übergang von ж in ѣ); JAGIĆ a. a. O. 434.

²⁾ Vgl. die Formulierung von BRÜCKNER, a. a. O.: W językach słowiańskich przeniesione mącenie od płynów . . . na umysłowość.

³⁾ Ausser den bereits von mir angeführten polnischen Bibelzitaten vgl.: Josue 6, 18 Wujek . . . a wszystko oboz Izraelski byłby pod grzechem y zamieszany — Vulg. (*cavete*) ne . . . omnia castra Israel sub peccato sint atque turbentur. Ist doch *turbare* und *conturbare* ein dem *confundere* (wie *τράσσειν* dem *σύγχυσις*) semantisch naheliegender Ausdruck. Sehr wichtig ist, dass die Sophienbibel übersetzt: *wszyscy stanowią Izraelscy nie będą w grzeszech zasmęceni* — dies letzte Wort scheint hier fast die kirchenslavische Bedeutung zu haben. Noch vgl. Sophienbibel Gen. 34, 30 *zsmęczyłyszczycie mnie* (*turbastis me*). Ich berühre nicht die streitige Frage, inwieweit die polnische religiöse Sprache von der angeblichen slavischen Liturgie in Polen beeinflusst sein mag: vgl. Ks. WŁAD. SZCZEŚNIAK, *Obrządek słowiański w Polsce pierwotnej*. [Biblioteka dzieł chrześcijańskich, 42], Warszawa 1904. — Ps. 30, 21 Wujek *od zamieszania ludzkiego* — Vulg. *a conturbatione hominum*. Hier übersetzt der Florianer Psalter *od zamęczenia ludzkiego*, der Psalter von Puławy: *od zamęczenia ludzkiego* (wieder tritt hier die Wurzel *mxt-* auf). Prov. 11, 29 Wujek *kto miesza dom swój* — Vulg. *qui conturbat domum suam*; Prov. 15, 6 Szarffenberger *w owocach bezbożnego zamieszanie*, Wujek *w dochodziech niebożnego zamieszanie* — Vulg. *in fructibus impij conturbatio*. Prov. 15, 27 Wujek *miesza dom swój* — Vulg. *conturbat domum suam*. Mich. 7, 3 Wujek *zamieszali ją* (scil. duszę) — Vulg. *conturbaverunt eam* (scil. animam). Noch ein Beispiel für *confusio* — *zamieszanie*: 1 Petr. 4, 4 *εἰς τὴν αὐτὴν ἀσωτία ἀνάχουσιν* — Vulg. *in eandem luxuriae confusionem* — Szarffenberger *ku themusz zamieszaniu zbythkow*, Wujek *ku temuż zbyteczności zamieszaniu*.

allgemeinen Sprachgebrauch gefestigt wurden, scheint mir nach den obigen Ausführungen gesichert zu sein.

Der im modernen „Europäisch“ feststehende Gebrauch von fr. eng. *confusion*,¹⁾ ital. *confusione*, russ. *смущение*, poln. *zmieszanie*,²⁾ deutsch *Verwirrung* — geht im Romanischen und Russischen auf griechische Anregung zurück, im Polnischen und Deutschen verdankt man die Festsetzung der betreffenden Wörter als psychologischer Termini der durch das Medium der biblischen Latinität wirkenden schöpferischen Energie der griechischen Sprache.

Ich bin am Schluss meiner Skizze des Nachlebens einer antiken Wortgruppe, deren Geschichte von Homer an über Septuaginta und Apostelgeschichte, Cicero, Itala und Vulgata, (Wulfila?),³⁾ Kyrill und Method, Luther, Wujek bis in die moderne Zeit reicht. Die Rolle des theologischen Idioms der Griechen, der hierarchischen Koine, war hier die grösste. Dies Idiom, Aristoteles, philosophische Terminologie der Griechen — es sind wohl die wichtigsten Quellen für die Bildungsgeschichte der europäischen Abstrakta. Es ist klar, dass eine erschöpfende systematische Untersuchung dieses Gebietes⁴⁾ viel für die kulturhistorische Betrachtung der europäischen Sprachen ergeben würde.

¹⁾ Vgl. E. LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française* I, Paris 1863, 729 ff.; *Oxford English Dictionary* sub *confound*, *confuse*, *confusion*.

²⁾ Vgl. GREGORIUS CNAPIUS, *Thesaurus Polonolatinograecus*, Cracoviae 1621, S. 1445 sub *Zámieszanie*; M. S. B. LINDE, *Słownik języka polskiego*² VI, Lwów 1860, 821 sub *zamieszać*, *zamieszanie*; 1104 sub *zmieszać*.

³⁾ Allerdings gerade für συγχέω — σύγχυσις-Stellen fehlt uns der Text des Wulfila.

⁴⁾ Einzelne Untersuchungen wurden schon gelegentlich von Philologen, Philosophen und Theologen vorgenommen, z. B. in Bezug auf συνείδησις (vgl. FRIEDR. ZUCKER, *Symeidesis. Conscientia*, Jena 1928), κλησις (s. oben S. 151 Anm. 2) u. ä.

De l'importance des listes toponomastiques chez Procope pour la latinité balkanique

par P. Skok

Cette importance est établie: 1) par une quantité assez considérable de noms de lieux formés de noms de personnes latins au moyen du suffixe *-anum* (type: Κλημεντινιά etc.); 2) par le fait que conformément à la formation hybride gallo-latine du type *Drusomagus* ou *Caesaromagus*, on rencontre ici des noms de personnes latins suivis d'un appellatif thrace (type: Μουτζίπαρα ou Πρισκούπερα), où le second élément veut dire „le marché“, ce qui ne peut s'expliquer que par la symbiose pacifique des deux populations latine et thrace; 3) par les diminutifs tels que Ουλίβουλα, Τούρικλα, Λούτζολο, Βινδιμίολα etc.; 4) par les appellatifs latins tels que Μαρμάρατα = *Marmarate* du parler de Teramo, Κάμινος etc.; 5) par les adjectifs tels que Κάνδιδα etc.; 6) par les composés latins dont le premier élément est un nom de personne latin au génitif (type: Μαρκίπετρα etc.); 7) par les composés latins dont le premier élément est un nom de personne au datif (dativus adnominalis) au lieu du génitif (type: Λουποφαντάνα à côté de Παυλίμανδρα); 8) par les composés appellatif + adjectif (type: Βικάνοβο = *Vico novo* et le très important Καστελλοβρέταρα = *Castello vetere*); 9) par les composés dont le premier élément contient un nom de personne gothique ou thrace suivi d'un appellatif roman (type: Ήσλαφροσάτον > roum. *Sat*, abb. *Fšat*); 10) par les composés dont le premier élément est un adjectif latin suivi d'un nom de personne grec (type: Πούλχρα Θεοδώρα); 11) par les composés dont le premier élément est un nom de nombre suivi d'un appellatif latin (type: Σεπτεκάσας etc.).

Il importe d'y signaler tout particulièrement: 1) les faits phonétiques tels que *cl* > τζ (Λούτζολο etc.); 2) les faits morphologiques tels que a) *-es* pour *-is* de l'ablatif pluriel au sens locatif: Σάρματες = *Sarmatis*, Τόμες = *Tomis*, Πέτρες = *Petris* etc., ce qui nous aide à expliquer p. e. *Chaves* < *Flaviis* dans la toponomastique portugaise, ou esp. *les* = roum. *le* < lat. *illis*; b) *-as* au nom. pluriel latin, Δαλμάτας, Σεπτεκάσας etc., à côté de Φάσκιαι etc.; c) le suffixe *-ensis* y est donné sous forme légèrement grécisée: *-ισια*, p. e. χώρα Ρεμισιανισία = *remisianensis*.

Tout cela est de nature à nous donner une idée du latin vulgaire des provinces danubiennes et de l'intérieur balkanique vers le VI^e siècle de notre ère (cf. DENSUSIANU, *Hist. de la langue roum.* I, p. 390 et suiv.).

Die byzantinischen Papyri der Würzburger Universitätsbibliothek

von Gustav Soyter

Durch eine Stiftung des Professors der Mathematik Friedrich Prym wurde es Ulrich Wilcken ermöglicht, für die Würzburger Universität eine stattliche Anzahl meist griechischer Papyri zu erwerben. Von den bis jetzt der Öffentlichkeit zugänglichen 32 grösseren Stücken sind neun als byzantinisch zu bezeichnen; es werden aber wohl noch mehr byzantinische Texte zum Vorschein kommen, wenn die ganze Würzburger Sammlung durch Ibscher und Wilcken verarbeitet ist. Im folgenden führe ich die Papyri nach dem Alter geordnet an; die Nummern sind der Ausgabe Wilckens¹⁾ entnommen, nur bei den noch unveröffentlichten Stücken nenne ich die Nummer des Würzburger Inventars.

Nr. 15. Eidliche Erklärung eines ἐπιμελητῆς χρυσίου. Ein ἐπιμελητῆς χρυσίου (Aufsichtsbeamter über die Goldeingänge) erklärt seiner vorgesetzten Behörde gegenüber, im Jahre 341, dass er die im Jahre 335 als Strafgeelder einkassierten 2 Unzen Gold dem Chef der Regierungskasse (χρυσώνης) übergeben hat und fügt dessen Empfangsbestätigung bei. Das Amt des χρυσώνης wird in diesem Papyrus Z. 12 also schon für das Jahr 335 bezeugt. Die Rückseite des Blattes enthält die Anweisung: „Gib den Nähern oder Flickern 58 Talente!“ Aus derselben Inflationszeit stammt auch der noch nicht veröffentlichte Papyrus mit der Würzburger Inventarnummer 12, auf dessen Rektoseite in nicht ganz zwei Zeilen über die Riesensumme von 30 Talenten verfügt wird.

Nr. 16. Gestellungsbürgschaft eines Diakon für einen Presbyter. Jahr 349. Wohl das letzte Beispiel für die Anwendung der heidnischen Eidesformel.

Nr. 18. Ἐπίσταλμα τοῦ σωματισμοῦ. 4. Jahrhundert. Wahrscheinlich die älteste Urkunde dieser Art von Eingaben an Finanzbehörden, in denen nach eingetretenem Besitzwechsel der neue steuerpflichtige Besitzer den Auftrag gibt, seinen Namen anstelle des Namens des bisherigen Besitzers einzutragen. Σωματισμός = Eintragung der Person (σῶμα) des steuerpflichtigen Inhabers.

Nr. 17. Schuldschein (χειρόγραφον) über ein Darlehen. Jahr 454.

¹⁾ *Mitteilungen aus der Würzburger Papyrussammlung*, von ULRICH WILCKEN. Mit drei Tafeln. *Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Jahrgang 1903, Phil.-Hist. Klasse Nr. 6. Berlin 1934. Preis RM. 20.

Würzburger Inv.-Nummer 14. (Nicht in Wilckens Ausgabe). Fragment eines Briefes, in dem Rückstände eingefordert werden. 5/6. Jahrhundert.

Nr. 1. Scholienexcerpte zu Euripides' Phönizierinnen. 6. Jahrhundert. Der sehr schwer lesbare Papyrus ist zwar um mehrere Jahrhunderte älter als die ältesten uns erhaltenen Scholien, sein Wert wird aber dadurch verringert, dass der Excerptor, ein mittelmässiger Schulmeister, seine Vorlage in einer recht simplen Sprache und manchmal liederlich wiedergibt. Für die Sagen- und Mythenforscher bietet er einiges Interessante, so die Version, dass die Sphinx aus dem Blut des erschlagenen Laios erstanden sei.

Nr. 19. Ἐπίσταλμα τοῦ σωματοῦ. Arabische Zeit. Der Papyrus bestätigt C. H. Beckers und H. J. Bells Ansicht, „dass die Araber zunächst die vorgefundene Verwaltung, namentlich in den unteren Stellen, und auch die Steuern, soweit möglich, haben fortbestehen lassen“. Die διαπρώματα kommen hier in der Bedeutung „Katasterblätter“ vor (Z. 7).

Nr. 20. Steuerbekenntnis eines Christen aus arabischer Zeit. In diesen erst von der arabischen Regierung eingeführten Bekenntnissen ist die Schwurformel von besonderem Interesse. Es wird bei „Gott dem Allmächtigen und bei dem Heil unserer Herren, der Amire“ geschworen. Nach einer Erklärung Adolf Grohmanns ist der Amir, der σύμβουλος, der grosse Statthalter in Fustat; der nächsthöhere Beamte ist der Ἄμιλ, der Finanzlandesdirektor. Beide zusammen werden als „Amire“ bezeichnet sein.

Für die Byzantinisten dürfte auch ein dem Ende des 3. Jahrh. angehörendes liturgisches Fragment (Nr. 3) von Interesse sein, die private Abschrift zweier Gebete, wie sie nach der Konsekration und vor der Kommunion üblich sind. Nach H. Lietzmann beweist dieser Papyrus, dass die Mischung der Liturgietypen auf ägyptischem Boden schon am Ende des 3. Jahrh. in vollem Gang ist, dass also die Grundformen eben dieser Typen selbst wieder erheblich vordatiert werden.

Was die Sprache dieser byzantinischen Texte betrifft, die teils aus dem Fayum (Nr. 16, 17, 18), teils aus Hermupolis (Nr. 1, 3, 19, 20) stammen, so ist festzustellen, dass sie neben den so häufig in den Papyri dieser Jahrhunderte auftretenden Erscheinungen wenig Besonderheiten bieten. Wir finden Erscheinungen des Itazismus: ι für ει, z. B. 18, 5 ἐπὶ für ἐπεὶ; ει für ι, z. B. 15, 5 νείκη für νίκη; Vertauschung von ε und αι, z. B. 15, 19 κατεδίκα-σαι für -σε; Verwechslung von ο und ω, z. B. 17, 5 το für τῷ; falsche Aspiration, z. B. 20, 13 ἐφορκίας; vulgäre Endungen, z. B. 21 B, Z. 9 μητέραν u. dgl. Nur zwei Papyri (3 und 20) fallen durch sprachliche Verwahrlosung auf, ihre Schreiber waren wohl koptische Christen, denen die griechische Schriftsprache nicht geläufig war. Papyrus 3, der liturgische Text, weist ausser sinnlosen Dittographien, Auslassungen und Verschreibungen, lautliche Entstellungen auf, so διάβαλον für διάβολον, Recto Z. 19; παιδάς für παιδός, Verso Z. 10; ιατράς für ιατρός, Verso Z. 18; ἐπειτήμησον für ἐπιδήμησον, Verso Z. 15.

Die Vertauschung von δ und τ weist auch Papyrus 20, das Steuerbekenntnis des Christen aus Hermupolis auf: 20, 11 τιπλή statt διπλή, ferner findet sich

im selben Papyrus 20, 7 παντογράφωρ für παντοκράτωρ. Reicher ist die Ausbeute für den, der Belege für den Bedeutungswandel der Wörter sucht: παρὰ = „minus“ wird 17, 11 schon für das Jahr 454 bezeugt; ἐμβολή in der Bedeutung „Verfrachtung“ (?) findet sich 10, 12; διαστολεύς in der Bedeutung „Steuerbeamter“ 19, 3; αἵρεσις in der Bedeutung „Vereinigung“ 4, 10 u. a. m.

Meine kurzen Ausführungen sollten nur auf die z. T. sehr schwierige Entzifferungsarbeit hinweisen, die hier von U. Wilcken geleistet worden ist, und auf den wissenschaftlichen Wert dieser byzantinischen Texte. In erster Linie stellt die Sammlung eine wertvolle Ergänzung der Würzburger Universitätsbibliothek dar; daneben bietet sie aber auch für die Historiker und Philologen ein beachtenswertes Quellenmaterial.

Sulla vita e sulle opere di Giacomo di Bulgaria

Silvio Giuseppe Mercati

Alla sua morte (1222) Teodoro I Lascaris aveva riunito sotto il suo scettro tutta l'Anatolia fino al corso superiore del Sangario e del Meandro, accettata la piccola porzione della Bitinia. Teodoro aveva maritata la formosa e intelligente figlia Irene a Giovanni Duca Vatatzes, nativo di Didymoteichon (Dimotica), che designò anche a suo successore, avendo in lui riconosciuto eminenti qualità di generale, amministratore e diplomatico. Nè le speranze del suocero restarono deluse, perchè Vatatzes tenne le redini dell'impero Niceno con straordinario successo. Nel 1224, avendo i Latini riprese le armi ad istigazione dei fratelli di Teodoro, Alessio ed Isacco, mosse loro incontro e pur con gravi perdite riuscì con abile stratagemma a strappare la vittoria e a restringere ancora l'occupazione latina della costa asiatica alla sola penisola che fronteggia Costantinopoli. Nel 1235, incoraggiato dalla debolezza di Giovanni di Brienne, e dalla rinnovata alleanza con Asen II, mentre i Bulgari avanzano al nord, Vatatzes sbarca a Gallipoli e conquista il Chersoneso sino alla Maritza, intanto che la sua flotta toglie Lesbo e Rodi ai Latini, che le riprendono subito dopo. Con l'assedio posto nel 1236 a Costantinopoli con 100,000 soldati avrebbe forse obbligato la capitale alla resa, se si fosse mantenuta l'alleanza e cooperazione fra lui e lo zar bulgaro. Nel 1242, forte dell'alleanza con il Sultano d'Iconio e con Federico II, di cui sposerà la figlia dodicenne Costanza (Anna), s'impadronisce di gran parte della Tracia e delle Isole dell'Egeo occupate dai Latini, e mediante un intrigo dei cortigiani di Demetrio di Tessalonica ha in suo potere il re e il regno di Tessalonica.

Intanto forse più per gioco politico che per intima convinzione (togliere a Balduino II l'aiuto di una nuova crociata in di lui favore), inizia le trattative con Innocenzo IV per rientrare nell'unione con Roma e ricondurvi i suoi sudditi. Egualmente fortunata fu la terza campagna in Europa contro Michele Angelo, despota di Epiro, che gli contestava la sovranità, imponendogli la pace, di cui non poté fruire a lungo. Colpito d'apoplezia nel febbraio 1254, mentre ritornava a Nicea, morì a Nimfeo il 30 ottobre a 62 anni. Nei suoi trentatré anni di regno, dell'impero di Nicea, che quando l'ebbe dal genero, era piuttosto una provincia in rivolta contro l'impero latino, aveva raddoppiato il territorio. Tra le sue conquiste preme segnalare quella del regno, o, come osava dirlo il despota Demetrio, dell'impero di Tessalonica, che era stato completamente sotto-

messo nel 1246 ed affidato al governo del prode generale Andronico Paleologo, il grande domestico, sposo di Irene figlia di Teodoro I Lascaris, la quale, morto Andronico, sposò Giovanni Duca Vatatzes. Questo Andronico, grande domestico è il padre del futuro riconquistatore di Costantinopoli, Michele VIII Paleologo, che sposa la figlia di Giovanni Duca Vatatzes, Teodora, e poi Costanza, figlia di Federico II.

Alla completa restaurazione dell'impero bizantino più non mancava che la sua capitale. Dopo il breve e travagliato regno del dotto Teodoro II Lascaris, figlio di Vatatzes (1254—1258), Michele Paleologo scalza Giorgio Muzalone nella reggenza del minorenne Giovanni Lascaris e con abile mossa si fa eleggere collega nella reggenza e ben presto si sbarazza del collega abbacinandolo e relegandolo in un castello alla fine del venturoso 1261, anno della inaspettatamente rapida riconquista di Bizanzio. Col consolidamento della potenza e del prestigio di Michele Paleologo comincia l'apoteosi della famiglia regnante. Benchè non facciano difetto le fonti bizantine ed occidentali su gli avvenimenti di capitale importanza da me troppo succintamente rievocati (basti ricordare Giorgio Acropolita), torna tuttavia assai gradito ed utile il sussidio di nuovi testi, siano pure prevalentemente retorici, di personaggi occupanti elevate cariche ecclesiastiche o civili in quell'epoca agitata e tormentosa dell'impero latino di Costantinopoli e dell'impero greco di Nicea.

Tra questi personaggi ci soffermeremo su Giacomo di Bulgaria, fin qui passato quasi inosservato e malamente conosciuto: autore di una monodia e di poesie in distici eroico-elegiaci e in giambi per la morte di Andronico Paleologo, il padre di Michele VIII, e di un'allocuzione a Giovanni Duca Vatatzes, ossia di opere che riguardano i due principali protagonisti dell'epoca. Inoltre una poesia di lui sulla distruzione e profanazione dei monasteri di S. Melezio di Myopolis per opera della soldataglia di Teodoro Comneno ci offre un'immagine delle devastazioni prodotte dalle continue guerriglie di allora.

Giacomo di Bulgaria appartenne al novero di quei prelati greci, che Giovanni Vatatzes, dilatati i confini dell'impero Niceno a spese dei Bulgari, installò in quelle regioni conquistate, cacciandone l'episcopato bulgaro. A mala pena il mite e conciliante Vescovo di Moglena potè ottenere in un sinodo provinciale presieduto da Demetrio Chomaziano, almeno il riconoscimento delle consacrazioni compiute dai vescovi slavi di insospettata ortodossia. Nel tempo successivo al regno di Giovanni Asen II, quando Achrida riappartenne al clero greco, l'alto clero è di nazionalità greca. Anzi sembra che a Costantinopoli si siano molto preoccupati di mandare in questo avanzposto dell'ellenismo prelati di non comune levatura. Così gli arcivescovi di Bulgaria, Adriano, Gennadio, Gregorio, in parte si occupano di letteratura, in parte sono strettamente legati con il movimento politico e letterario bizantino: segnatamente è quasi costante in essi la trattazione di un articolo allora di moda, la polemica antilatina. Se essi come amministratori e pastori di anime d'una diocesi in molta parte non greca si trovassero proprio a posto, è un'altra questione, sulla quale ci istruiscono le lettere di Teofilatto e di Chomaziano. Indiscutibilmente appartenevano però alla classe intellettuale dirigente. Anche dal lato economico la residenza di Achrida, ed anche di

altre diocesi bulgare di allora, era florida e attirava la cupidigia dei τρόφιμοι της μεγάλης ἐκκλησίας, come candidamente confessa Giovanni Apocauco. Il nostro Giacomo invece, animo profondamente ascetico, abbandonò la sede Achridense per ritirarsi nella Santa Montagna dell' Athos, dove divenne igumeno della Grande Laura.

La prima menzione del nostro autore nelle opere di storia letteraria è quella di LEONE ALLACCI, il quale in un primo tempo lo confonde con Giacomo monaco de Kokkinobaphou. L'Allacci mandando al Combefis copia dell' Orazione *In Nativitatem S. Mariae* (inc. Συγκαλεῖ ἡμᾶς πάντας) per il *Novum Auctarium*, l'accompagna di un'avvertenza riprodotta mutilata (tom. I, col. 1288): „De Iacobo nostro ita conicit Allatius: Iacobum Proarchium Archiepiscopum Bulgariae, cuius elegantissimas plerasque (scil. orationes) se legisse tradit Johannes Veccus Patriarcha Constantinopolitanus: ipse quoque illius in alia argumenta tum orationes tum carmina non sine illius ingenii admiratione legi: huius orationis esse scriptorem coniectura non improbabili dicerem. Fuit vir tantae auctoritatis, ut Nicephorus Blemmida suo aevo praestantissimus orationem de processione Spiritus Sancti etiam ex filio ad eum direxerit, ratus, si illum in suam sententiam perduxisset, facile id posse reliquis Graecis tradere. Sed adhuc haereo. Id maturius vestra Paternitas decernat.“ Il Combefis opinava che il Giacomo autore dell'omelia *In Nativitatem* fosse „remotior ab aetate Georgii Nicomediensis“. Ma l'Allacci recedette poi da questa supposta identificazione nel *De Symeonibus*, ove, ricordando diversi sermoni, li attribuisce costantemente a Giacomo Monaco Kokkinobafou. Invece il KOLLAR (*Ad P. Lambecci comment. . . . supplementum*, col. 698, e anche FABRICIUS-HARLES, XI 637) ritiene non diverso da lui „Jacobus monasterii Sancti Medentis, postea vero Bulgariae Archiepiscopus, ut vocatur“. A ragione il BALLERINI, *Sylloge monumentorum*, Roma 1854, sostiene la diversità dei due Giacomi, perchè l'autore delle omelie Mariali mai è stato vescovo o arcivescovo, ma sempre monaco e visse nel monastero „Sancti Medentis“ e non in quello di Kokkinobaphou. Quest'ultimo argomento è valido solo in parte, perchè Giacomo non poteva certamente essere stato in un monastero creato dalla fantasia del Kollar, che nel titolo della poesia sulla devastazione del monastero di S. Melezio ha letto falsamente μονάσαντος per μονή ἱάσαντος (quasi che sussistesse l'attivo ἱάω): amenità che fa il paio con quella che si incontra nella descrizione del Cod. Vindob. theol. 244: „Anonymi cuiusdam auctoris Synaxarium sive narratio succinta de quodam Gadaro, sanctitate vitae praeclaro (che è il Συναξάριον τοῦ τιμημένου Γαδάρου). L'argomento più valido è quello paleographico: che i due codici delle omelie di Giacomo monaco il Vatic. gr. 1162 e il Paris. gr. 1208 sono ambedue del secolo XII. Il nostro Giacomo firma documenti come igumeno della Grande Lavra nell'ultimo ventennio del secolo XIII.

Il LEQUIEN invece ha fatto in *Oriens Christ.* uno sdoppiamento del nostro Giacomo. Egli mette al N. XLVII dei metropolitani di Tessalonica un *Jacobus* sulla base di un'annotazione di un Codice Colbertino, ora Coislin. 36 del secolo XIII—XIV (Pandette di S. Nicone) fol. 5v: Ἡ παροῦσα θεία βιβλος τοῦ ἁγίου Νίκωνος προσετέθη ἐν τῇ ἁγίᾳ Λαύρᾳ τοῦ ἁγίου πατρὸς ἡμῶν Ἀθανασίου παρὰ τοῦ παναγιωτάτου μητροπολίτου Θεσσαλονίκης ὑπερτίμου καὶ ἐξάρχου πάσης Θεσσαλίας κυροῦ Ἰακώβου καὶ τότε καθηγουμένου τῆς ἁγίας ταύτης Λαύρας καὶ οἱ ἀναγινώσκοντες εὐχέσθω

ὅπερ αὐτοῦ. Poi al N. LXIX scrive: „Nupero saeculo (cioè XVII) post Athanasium Patellarium Cretensem, qui a. 1634 ad Constantinopolitanam sedem est evectus, ante Meletium qui a. 1672 Thessalonicae archiepiscopus sedebat, Thessalonicae Metropoli praeerat Jacobus qui codicem hodie Coislinianum n. 37 Laurae Montis Atho dono dederat, ut hac nota fertur fol. 5. manu recenti apposta“. Evidentemente questo 69° metropolita Jacobus è un duplicato della nota suddetta.

Meglio ne scrisse lo stesso LEQUIEN nell'elenco dei metropoliti di Achrida al N. XIII: „Jacobus. Pachymeres Jacobum nominat illum Achridae Archiepiscopum, a quo Theodorus Despota imperii coronam accepit, τοῦ Ἀχριδῶν ταινιώσαντος Ἰακώβου. Hic mihi videtur esse Jacobus Proarchius, cuius orationes multae adhuc extant, quas Johannes Beccus saepe laudavit. Nicephorus Blemmydas librum suum, quo Sanctorum Patrum testimoniis Spiritum Sanctum tum per filium tum ex filio procedere ostendit, Jacobo Bulgariae nuncupavit archiepiscopo: πρὸς τὸν Ἀρχιεπίσκοπον Βουλγαρίας Ἰάκωβον (Or. Christ. II col. 296).

Ma per venire ai più recenti, il KRUMBACHER, *Gesch. der byz. Lit.*², p. 774 conosce del nostro autore soltanto: „ein Gedicht über einen Feldzug des Kaisers Theodoros Komnenos (ob Theodor II. Laskaris?), auf welchem ein Teil seines Heeres die Klöster des hl. Meletios plünderte. Leider enthält das Gedicht nur allgemeine Klagen über die grausame Verwüstung der Häuser, Kirchen und heiligen Bücher. Noch unediert . . .“

Qualche cosa di più ci dice il GELZER, *Der Patriarchat von Achrida*, 1902, p. 12, che lo qualifica „Zeitgenosse und Freund des Nicephoros Blemmydes, der ihm eine seiner Reden aneignete“ e autore della poesia giambica, rettificando l'ipotesi del Krumbacher, che cioè il Teodoro Comneno non è Teodoro Lascaris di Nicea, ma Teodoro Duca Angelo, che da Demetrio Chomaziano viene di regola appellato Comneno (PITRA, *Anal. Sacra*, VII 335 s.). Che questo Teodoro Comneno sia stato incoronato imperatore di Tessalonica nel 1222 non da Giacomo di Bulgaria, come scrive Giorgio Pachimere in due passi (I 82, 9: στεφθεὶς παρὰ τῶν Ἀχριδῶν Ἰακώβου, e 137: Θεόδωρος, ὃς καὶ βασιλικῆς ἀναρρήσεως κατὰ δύσιν ἡξιώθη, τοῦ Ἀχριδητῶν ταινιώσαντος Ἰακώβου), ma da Demetrio Chomaziano, risulta indubbio dalle dichiarazioni esplicite di costui: ὠνείδισας ἡμᾶς καὶ ἀξίους ἐπιτιμήσεων ἔκρινας, ὅτι ἐχρισάμην εἰς βασιλέα τὸν ἐν ἡμῖν κραταῖον αὐτοκράτορα κυρὸν Θεόδωρον τὸν Δούκαν.

Il curioso si è che nessuno di questi studiosi prende ad esame il passo dell'Allacci: „cuius elegantissimas plerasque orationes se legisse tradit Joannes Veccus: ipse quoque illius in alia argumenta tum orationes tum carmina non sine illius ingenii admiratione legi“.

Fu appunto questo passo che ci indusse a ricercare tra i tesori nascosti della biblioteca Vaticana queste orationes e questi carmina. Dopo molte ricerche vane ci imbattemmo nel codice Vatic. greco 1898, un ben noto manoscritto miscellaneo, che in due fascicoli minutissimi e in cattivo stato di conservazione contiene gli opuscoli del nostro Giacomo accennati vagamente dall'Allacci. Con molta pazienza li trascrivemmo e pubblicammo nel *Bessarione* vol. XXXIII, 1917, pp. 73—89, 208—227. Ma passarono del tutto inosservati, sia per le circostanze della guerra mondiale (la rivista era rimasta senza il libraio ammi-

nistratore e depositario M. Bretschneider e quasi senza collaboratori, il card. Marini vecchio malaticcio), sia per un incidente affatto impreveduto: un furto di carta e stampati nel deposito della tipografia, che asportò tra l'altro copie della rivista ed anche i trecento estratti che attendevano di essere lanciati come volumetto a parte dal titolo: JACOBI BULGARIAE ARCHIEPISCOPI *Opuscula nunc primum edidit S. J. Mercati. Accedit dissertatio de Jacobi vita et scriptis*. In fondo all'ultima puntata era stampato: *Sequetur*.

Disgraziatamente con gli estratti rubati c'era anche la „Dissertatio de Jacobi vita et scriptis“, che mi era costata non poca fatica anche per il *labor limae* dell'edizione latina. Impegnato allora in altre cose non potei ripigliare subito la rifusione degli appunti; poi venne la morte del cardinale proprietario della rivista e la fine della rivista. Solo il proposito di riparare alla iattura e di rendere più accessibili testi importanti dal lato storico e letterario mi ha indotto a ripigliare l'argomento e presentare qui una succinta comunicazione su Giacomo di Bulgaria. Sul quale personaggio si posseggono assai scarse notizie. Nulla si sa dell'anno di nascita e di morte. La regione d'origine si può arguire da un passo del λόγος προσφωνητικός, in cui si augura di vedere la sua Acaia e la adiacente terra ellenica liberata dagli esecrati invasori (ναὶ καὶ ζῶν ἔτι κατίδοιμι τὴν ἐμὴν Ἀχαΐαν καὶ τὴν πρόσχωρον Ἑλληνίδα λελυμένην τῶν ἀλαστόρων, p. 214, 5): è l'Acaia del Peloponneso, che si trovava sotto il dominio Franco. Neppure è sicuro il cognome Proarchios che gli vediamo attribuito, dall'Allacci fino al Gelzer, perchè il titolo della prima opera, la monodia per Andronico Paleologo, è stato rescisso in buona parte dal legatore ed oggi si legge a stento e frammentariamente, tanto che nell' *Inventarium Graecorum codicum Manuscriptorum Graecorum Vaticanorum* tomo III si legge Τοῦ μακαριωτάτου κυ. Ἰακώβου προαρχιεπισκόπου (ni fallor) Βουλγαρ. . . μονωδία. . . κυ. Ἀνδρόνικον τὸν Παλαιολόγον. La lezione proposta dal compilatore dell' *Inventarium* ha pochissima probabilità di essere la vera, perchè, se si trova e tardissimo, il verbo προαρχιεπισκοπεύω (ad esempio in un documento del sec. XVII presso Gelzer), non si trova il sostantivo προαρχιεπίσκοπος. La grande correzione ortografica del manoscritto esclude che si possa supporre un πρώην coll'omicron, che sarebbe l'avverbio più indicato ed usuale. Si potrebbe pensare ad un πρότερον, ma di esso non c'è nessuna traccia. Rimane l'unica supposizione che il codice al tempo dell'Allacci non fosse stato ancora rilegato. Ma chi lo può dire? Bisognerebbe ritrovare tra le Carte Allacciane copia della trascrizione del titolo (il che finora non mi è riuscito), per decidere se Προάρχιος è vera lezione del manoscritto o un'acuta congettura del dotto Chiotto. Se da altri documenti venisse ad affiorare il cognome Προάρχιος, si potrebbe tuta conscientia ammettere che il nostro Giacomo aveva il cognome come altri suoi colleghi di arciepisopato, Camatero, Chomaziano, Cabasila.

Indossò il saio monastico nel monastero di Myopolis, nelle aspre balze tra la Focide e l'Attica, fondato da S. Melezio, il famoso taumaturgo del secolo XI, del quale scrissero la vita e i miracoli Nicola di Metone e Teodoro Prodromo; ne parla anche il Gregorovius nella Storia della città di Atene nel Medioevo (traduz. LAMBROS, I p. 251 ss.). Da passi della monodia per Andronico Paleologo

apprendiamo che fu intimo di questo generale che fu grande domestico e governatore di Tessalonica: dal quale, d'accordo con Giovanni Duca Vatatzes, fu promosso alla sede metropolitana di Achrida. La data precisa della sua elevazione non si conosce e neanche quella della sua abdicazione. D'altra parte ci sono ancora troppi vuoti nella lista episcopale di Achrida, perchè si possa in uno di essi inserire con sicurezza il nostro Giacomo. Date fisse sono: Giovanni Camatero 1213, Demetrio Chomaziano 1220—1234, Costantino Cabasila 1250—1261, Gennadio avanti il 1292, Macario 1294—1299. Però vediamo di ridurre i termini. L'allocuzione a Giovanni Vatatzes è certamente posteriore al 1250, perchè vi si parla della battaglia navale presso Rodi, di cui lo stesso Vatatzes aveva dato relazione in una lettera a Federico II, che per lettera si congratula col genero per la vittoria. Sta dunque tra il 1250 e il 1255 anno della morte del Vatatzes. La monodia per Andronico si riferisce al 1247, essendo il grande domestico morto in quest'anno a Tessalonica, che era stata conquistata l'anno precedente. Le relazioni con il Paleologo sono di data recente, per confessione dell'oratore: Ἡμεῖς δὲ οἱ πλειστάκις τοῖς σοῖς ἐντροπήσαντες τοῖς ἀγαθοῖς καὶ πολλῶν ἀπολελαυκότες τιμῶν, καίπερ ἀγνώτες ὄντες νεώτερόν τε πρὸς γνῶσίν σοι παραγγείλαντες (p. 77, 24), forse dopo la conquista di Tessalonica del 1246. Si può dunque supporre che dopo Chomaziano (1220—1233) e avanti il Cabasila (1250—1261) possa aver avuto luogo l'elezione di Giacomo a metropolita. Alla morte di Andronico Paleologo (1247) si era già ritirato al monte Athos, se nella fine della monodia dice: Ταύτην ἐξ Ἰακώβου δέδεξο τὴν δακρυώδη χοήν, φιλάτη μοι κορυφή· τοῦτο τὸ μικρὸν λιβάδιον ἐκ ψυχῆς ὀχετεύμενον ὡς κρατῆρα φιλικώτατον ἤγησαι, οὐκ ἐν ἐξόδῳ σοι κειμένῳ ῥανθὲν — μεγάλῳ καὶ γὰρ διεστήκαμεν ἀμφοτέροι χάσματι — ἀλλ' ὡς ὑπερδεξιῶν τῆς ὀρείου ταύτης οἰκίσεως ἐκείθι καταρρυέν. ταύτην συγκίρνημι τὴν σπονδὴν ὑπὲρ ὧν ἐτίμας ἐμὲ τὸν ἀνάξιον ὄντα σεβάσματος, οὗ προὔξενεις τὴν λαχοῦσαν ἀποδιδράσκοντος, ὃν ᾧου χανδὸν πεποκέναι τὸν ἄκρατον ἐκ πίθου σοφιστικοῦ· ἐγὼ δὲ οὐδὲ στραγγὸς ἐκ τούτου τὸ σύνολον ἔσπακα (p. 81, 7).

Gli accenni laudativi al primogenito di Andronico Paleologo risalgono al tempo, in cui era cresciuto l'ascendente di Michele sull'imperatore di Nicea, del quale sposa la figlia e già preludiano alla prossima usurpazione del trono a danno del debole figlio di Teodoro Lascaris.

Rifugiatosi al monte Athos diventa kathigumenos della Grande Laura, come è attestato non solo dalla annotazione che abbiamo visto riportata nel Lequien dal codice Coislin. 37, ma anche dalla firma da lui apposta al diploma Nr. X del Chilandar dall'a. 6796 (= 1288) 31 agosto, indizione prima, essendo πρῶτος τοῦ ἁγίου Ὁρους Ἰωάννης. Il nostro Giacomo si firma così: † ὁ ἁμαρτωλὸς Ἰάκωβος ἱερομόναχος καὶ ἡγούμενος τῆς ἁγίας Λαύρας βεβαιῶν ὑπέγραψε, mentre che nel diploma Nr. IX del Chilandar del novembre indizione ottava, anno illeggibile (= probabilmente 1294), firma non Giacomo, ma Nifone: ὁ τῆς σεβασμίας βασιλικῆς καὶ μεγάλης ἐκκλησίας Λαύρας καθηγούμενος Νίφων ἱερομόναχος.

Infatti Giacomo deve esser morto prima di Giovanni Becco, defunto in esiglio nel 1293, anzi alquanto prima, perchè il passo in lode di Giacomo di Bulgaria fa parte della Orazione seconda sulla sua deposizione avvenuta nel 1282 e parla di lui come morto da qualche tempo. Cfr. IOH. VECCHI, *De deposi-*

tione sua II, MIGNE, *Patrol. gr.* 141, 976 D: Τὸν Βλεμμίδην εὐρίσκω ἐκεῖνον... γραφὴν τινα περὶ τῆς ὑποθέσεως ἐγχαράττοντα ταύτης πρὸς τινα Βουλγαρίας μὲν ἀρχιεπίσκοπον τῇ χρόνῳ ἀναδειχθέντα, διὰ δὲ βίου θεοφίλειαν πρὸς τὸ ὄρος τὸν Ἄθω ἀναχωρητικῶς ἐλόμενον ζῆν, οὗ καὶ αὐτὸς τῆς ἐν λόγοις περιουσίας πολλοὶ μὲν τῶν εἰσέτι ζώντων οἱ μάρτυρες, ἀκριβῆς δὲ ἀπόδειξις ἅπερ τῇ βίῳ μετὰ θάνατον ἐκεῖνος καταλέλοιπεν οἰκεία συγγράμματα. Ἰάκωβος ἡ κλησις ἦν τῇ ἀνδρί. πρὸς τοῦτον ὁ Βλεμμίδης ἐπιστέλλων τὴν τῶν ἐκκλησιῶν διάστασιν ἀποδύρεται.

Inoltre il Pachymeres parlando dell' elezione di Atanasio patriarca di Costantinopoli (14 ott. 1289) come successore di Gregorio Ciprio, dice che furono proposti tre soggetti: 1) Γεννάδιος, ὃς δὴ καὶ ἐπὶ τῇ πρώτῃ Ἰουστινιανῇ ψηφισθεὶς καὶ τὴν ψῆφον δεξάμενος ἐπιδημήσας καὶ ἐγχρονίσας παρηγεῖτο. 2) Τὸν Ἰάκωβον, ἄνδρα τοῦς τρόπους ἀπλοῖκόν καὶ εὐλαβείας πλήρη τὴν τῶν κατὰ τὸν Ἄθω προστασίαν πεπιστευμένον, καὶ τρίτον τὸν Ἀθανάσιον τὸν ἐκ Γάνου. A prima vista il testo del Pachimere fa pensare al nostro Giacomo, come candidato al trono patriarcale. Ma ciò è da escludersi per due motivi: 1) perchè attenendoci al Pachimere, che fa incoronare Teodoro Comneno nel 1222 da Giacomo di Bulgaria, anzi che da Demetrio Chomaziano, il nostro Giacomo sarebbe ormai ultracentenario, 2) perchè, come Pachimere ha ricordato la dignità di arcivescovo della prima Giustiniana rivestita da Gennadio, avrebbe dovuto indicarla anche per Giacomo. Ci pare che qui entri in campo un omonimo e precisamente quel Giacomo che conferma e sottoscrive il documento XIX del Chilandar in data del mese di agosto, indizione seconda dell'anno 1304? (manca l'anno): Τὸ παρὸν ἴσον καὶ αὐτὸς ὑπέγραψα ὁ ταπεινὸς μητροπολίτης Ἱερισσοῦ καὶ ἀγίου Ὁρους ὑπέρτιμος Ἰάκωβος.

Non nascondo però che sussiste un altro documento, l'atto Nr. XIV del Zografu del maggio 6807 = 1299, indiz. 12, firmato anche da ὁ ταπεινὸς μητροπολίτης Θεσσαλονίκης ὑπέρτιμος καὶ ἔξαρχος πάσης τῆς Θετταλίας Ἰάκωβος. Si tratta della restituzione al Zografu della celletta e chiesa di S. Biagio con tutti i beni mobili e immobili.

Però prima di togliere ogni valore a dichiarazioni così esplicite di Giovanni Vecco, il quale si mostra esattissimo negli accenni che in quel passo fa a Teofilatto di Bulgaria, a Niceta di Maronea predecessori di Giacomo e del Blemmides, occorre un diligente esame paleografico dei documenti e stabilire anche in base all' esame delle firme, se la grafia sia del tutto diversa. Intanto notiamo che l'intervento del vescovo di Hierissos starebbe in relazione colla riforma di Andronico II mirante a sottoporre l'Athos al Patriarca Costantinopolitano unendolo al quella diocesi. Quindi il Giacomo di Hierissos si trova più a posto sotto Andronico II, che non sotto il di lui padre, Michele Paleologo.

Uno dei motivi, infine, che ci conferma nell' opinione che il breve archiepiscopato di Giacomo ad Achrida non sia di molto posteriore a quello del Chomaziano, anzi che spostarlo per esempio, a dopo Costantino Cabasila, come si potrebbe pensare e tentare di sostenere, è questo che il λόγος πρῶτος del Blemmida πρὸς τὸν Βουλγαρίας Ἰάκωβον, come ha stabilito il compianto Heisenberg, è circa dell' anno 1253 ed è anteriore al λόγος δεῦτερος πρὸς τὸν εὐσεβῆ βασιλέα Θεόδωρον Δούκην τὸν Λάσκαριν. Ora come si sarebbe chiamato ἀρχιεπίσκοπος Βουλγαρίας in tutti i codici che si conoscono (di essi alcuni sono del secolo XIV)

chi diventò arcivescovo solo circa venti anni più tardi? Probabilmente il Blemmides non avrebbe dedicato a Giacomo il suo discorso, se costui non occupava anche un posto eminente nella gerarchia ecclesiastica. Dunque egli dovette essere stato metropolita avanti quell'anno e prima della morte di Teodoro II Lascaris. A quest'epoca, non ad una posteriore può risalire l'atteggiamento più conciliante del Blemmida verso i Latini: atteggiamento conciliante seguito anche più costantemente da Giacomo di Bulgaria conforme alle trattative di allora con Roma e alle direttive segnate poi da Michele Paleologo.

Dopo aver tentato di diradare le ombre che avvolgono la persona di Giacomo, passiamo ora ad un esame rapidissimo degli scritti di lui da noi dati alle stampe. Premettiamo subito che fra essi non ce ne sono di quelli di argomento teologico, polemico o dogmatico, che il Vecco aveva letto.

E cominciamo dagli scritti contenuti nel codice Vaticano greco 1898 (ff. 255—261), ove si presenta per primo la monodia per Andronico Paleologo, († 1247) seguita da una poesia di 56 distici eroico-elegiaci, poi da 70 giambi, indi da altri 38 a domanda e risposta; infine altri 21 giambi εἰς τὴν ἀνακομιδὴν del corpo del defunto nel sacello di famiglia Paleologa a Nicea, dedicato all'arcangelo Michele. I versi sono tutti del medesimo autore, come è indicato ogni volta dal Τοῦ αὐτοῦ.

Ognuno può intravedere l'importanza che assumono questi versi per dilucidazione e anche complemento della monodia, che in qualche punto ci lascia perplessi tra le nebulosità di figure retoriche e reminiscenze classiche. Ad esempio in una poesia salta fuori la malattia violenta che rapì l'eroe, una polmonite:

ῥεῖα πλευροῦ νυγμαώδυνος λύμη
ἐν ἡμέραις ἔξ τὴν τομὴν τοῦτω φέρει,

mentre Giorgio Acropolita (I, 15) riferisce che alcuni lo dicevano morto ἐξ ἐρωτικῶν διαθέσεων.

Segue nel codice Vaticano (f. 257^v) un altro testo prosaico: il Λόγος προσφωνητικός εἰς τὸν αὐτοκράτορα τὸν ἅγιον ἡμῶν αὐθέντην καὶ βασιλέα κῆρ Ἰωάννην τὸν Δούκαν, recitato in presenza di Giovanni Vatatzes per celebrarne le virtù, le gloriose imprese, salutando in lui il novello Mosè mandato da Dio per risollevare il popolo dalla servitù straniera, il Κέρας σωτηρίας per ristabilire fra breve l'impero bizantino. È un testo interessantissimo, perchè ci rappresenta un momento ed uno stato d'animo assai diverso da quello di dolore e di sgomento espresso da Giorgio Acropolita nell'orazione funebre del Vatatzes, nella quale l'Acropolita tenta di risollevare gli animi dicendo che Giovanni Duca non è morto, ma vive sempre nel suo figlio Teodoro II Lascaris, che governava insieme al padre la nave dell'impero. Motivo retorico, che il nostro Giacomo ha applicato già nella precedente orazione funebre. Della quale questa per Giovanni Duca è più importante in quanto è rivolta a celebrare l'imperatore Niceno, che raffigura e incarna la maestà risorgente dell'impero bizantino e che nei trentatré anni di regno ha saputo e potuto compiere questo miracolo, contro gli invasori dell'occidente e contro i pretendenti del despotato di Epiro. Il λόγος προσφωνητικός

abbraccia ben sedici pagine di stampa, mentre che l'elogio funebre a stento ne empie nove. Ma in queste nove pagine e nei versi che l'accompagnano, sono notizie e dati precisi e preziosissimi par i primordii ancora oscuri della dinastia Paleologa. Ad esempio, vi si parla di sei figli d'Andronico Paleologo (tre maschi e tre femmine), mentre gli storici conoscono soltanto tre maschi e due femmine. È importante anche l'accento preciso a lavori fatti nel porto di Tessalonica per impedire l'accesso alle navi nemiche colmando con pietre e con muri i fondali bassi (p. 77, 9), circostanza finora ignota: *σὺν ἄλλαις γὰρ προμηθείαις ὀνησιφόροις καὶ τὸν ἐπιθαλαπτιδίων εἰσπλουν περὶ τι μέρος εὐεπιβούλευτον ἔντα ὡς ἀγχιβαθῇ μέχρι καὶ τοῦ τειχίσματος αὐτὸς ἀγχινοίας δραστηριότητι παλαμώμενος λίθοις ἀδροῖς οὐ μὲν αὐτοφύεσιν οὐδὲ καὶ τεχνητοῖς μονονουχὶ κατεχέρσωντας, ἔργον ἀνεπίληστον εἰς διηνέκειαν ἐκτελὼν, ὥς μὴ ἐξεῖναι παρεισδύεσθαι ταῖς ἀλλοκότοις εἰς πολιορκίαν τριήρεσιν* (p. 77, 9).

Mi si scuserà se per l'angustia del tempo, non entro ad esaminare il contenuto storico e le qualità letterarie delle due orazioni, sottoponendole ad una analisi delle fonti letterarie e delle teorie politiche in esse contenute, come è stato fatto per l'elogio funebre di Giovanni Duca scritto da Giorgio Acropolita, dal PRÄCHTER, *Byzant. Zeitschrift* XIV, 1905, 479—491, e dal VALDENBERG, ivi XXX, 1929/30, 91—95. Per quanto sia poco estesa la produzione letteraria di Giacomo di Bulgaria, essa rispecchia tuttavia l'alta cultura bizantina del secolo 13, della quale noi potremo formarci una idea sufficiente, quando sarà stato messo in chiaro il divenire di uomini come Giorgio Acropolita, Niceforo Blemmida, Teodoro II Lascaris e Giorgio Ciprio coll' analisi storica, filosofica, filologica delle loro opere.

Invece di esaminare la disposizione ed i mezzi retorici, sarebbe interessante esaminare come anche Platone e il Neoplatonismo forniscano materia a citazioni e ad allusioni filosofico-morali: cosa spiegabilissima in Bizanzio, dove gli studi platonici avevano preceduta la ripresa del platonismo in occidente e l'influsso loro si palesa chiarissimo in autori quasi contemporanei al nostro, come l'Acropolita e Teodoro Metochita. Per abbreviare la ricerca e il confronto di questi passi, basti dire che press'a poco si rintracciano nei due discorsi i passi che l'occhio perspicace del Prächter ha magistralmente illustrato nell'articolo *Antikes in der Grabrede des Georgios Akropolites auf den Johannes Dukas*, *Byzant. Zeitschrift* XIV, 1905.

Certamente è difficile secernere da ciò che è pura reminiscenza letteraria, ciò che corrisponde alle idee e alle necessità dell' epoca. Ma qualche cosa di utile e di concreto ci si ricava sempre, come sulla condizione delle regioni occupate dai Latini, che sono qualificati *Ἀρπυιαί, Κῆρες*, Ciclopi e Titani. Qui possiamo solo richiamare l'attenzione sulla similitudine dell'imperatore al sole, la quale ha una lunga storia nella letteratura bizantina (cfr. V. VALDENBERG, *Byzant. Zeitschrift* XXX, p. 94 s.) e riportarne i passi relativi come saggio dell'oratoria di Giacomo. L'allocuzione al Vatatzes comincia con l'apostrofe: *Ἡλιοειδέστατε βασιλέων ἐν ἀσυχρίτοις ὑπεροχαῖς ἡλιονυμεῖσθαι καὶ γὰρ ἐπιπρεπὲς οὐχ ἦττον σοὶ ἢ τῷ τῆς ἡμέρας παμφαίνοντι ὀφθαλμῷ, ὅτε διπλοῦν ἀνθ' ἁπλοῦ ψυχᾶς καὶ σώμασι τὸ φρόντωρον ἐναστράπτουντι, νῦν ἡγαλλιάσω δραμεῖν ὁδὸν ἐξ ἐφῶν κλιμάτων ἐπὶ τοὺς ἐσπερίους ἡμᾶς, ὅτε τὸ παγκόσμιον ἄστρον φυσικαῖς ἀνάγκαις ὅσον ὑποχωροῦν καὶ λοξοδρομοῦν τοῖς νοτιωτέροις*

συγγίνεται καταλιμπάνων ἡμᾶς ἀχλυοῦσθαι καὶ ταῖς ἐξ ἀέρος παλαίειν ἀμέτροις πηγυλίδος ἐπιφοραῖς. ἀλλ' ἐπίσχες τὸ πολὺ τῆς φαιδρότητος, αὐτάναξ μεγαλοδύναμε, καὶ τὸ τῆς εὐπρεπείας ἄπλετον ἀνάστειλον καὶ περιζῶσαι, ὥς ἂν μὴ ταῖς ἀκράτοις φεγγυβολίαις σβέσιν μοι πάθῃ τὸ τῆς διανοίας ἀμυδρόφωτον ἔναυσμα, καντεῦθεν ζημιωθεῖν τοιούτου μεγάλου φωτὸς εἰς θεῶν ἐλθεῖν· οὐ τὸ καλλιστεῖον καὶ τὸ κατὰ χάριν ἄσχετον τῆς λαμπρότητος εἰδεῖν ἂν καὶ μόνος Θεὸς ὁ παραγαγὼν, ὥς τοῖς γε καθ' ἡμᾶς κατὰ σκότον ἡλάσκουσιν ἀγνοίας ὁμοῦ καὶ παθῶν ἀνέφικτον τέλεον ἢ δυσπρόσιτον (p. 208). Del cosmολαμπέστατος βασιλεύς (p. 210, 6) ritorna a dire: ὀλοαμπῆς γὰρ ὢν, καθά μοι καὶ προλελόγισται, καὶ πλείστα ταῖς ἀρεταῖς ἡλιοβολῶν οὐκ ὀλίγης μεμοίραται καὶ τῆς ἀνωτάτης μαρμαρυγῆς κατὰ μέθεξιν τοῦ αὐτοῦ καὶ πρώτου φωτός. τοὺς μὲν γὰρ ἀτενὲς αὐτῷ καὶ γνήσιον ἀτενίζοντας ὥς ἀετιδεῖς εὐγενεῖς, ὥς τέκνα πιστὰ φρυκτωρεῖ διαυγάζει τε καὶ γηλοσύνης προσίεται, τοὺς δ' αὖ ταῖς νυκτινόμοις ἐπίσης ἀμβλυώττοντας ὄρνισι διὰ τὸ δύσνουν τε καὶ κακόπιστον ἀπ' ὀφθαλμῶν αὐτοῦ μακρὰν ἐξωθεῖ καὶ ἐς τάρταρον ἐμπεσεῖν ἀφίεσιν ἡερόεντα (p. 215, 5). Continuando di questo tono vi associa l'immagine del fuoco, che per natura viene diviso a beneficio e a castigo, ora ammolando e plasmando, ora incendiando come il fulmine.

Delle frequenti allusioni e citazioni, onde Giacomo adorna i suoi scritti, una buona parte non deriva da lettura diretta degli autori e da propria scelta, essendo diventate un abbigliamento di moda, un patrimonio comune, cui si poteva facilmente attingere dalla precettistica retorica e da altre orazioni di parata lette od ascoltate.

La sua educazione letteraria gli permise di tentare il distico eroico elegiaco, che a quel tempo era, come dice il Krumbacher (p. 448) „ungemein selten und erst im 14. und 15. Jahrhundert unter dem Einfluss des byzantinischen Humanismus häufiger angewendet wurde“. Sulle difficoltà che incontravano i bizantini a maneggiare il distico, cfr. P. MAAS, *Byzant. Zeitschrift* XII, 1903, p. 302 s. Basti riferire i primi due distici (p. 82):

Πᾶσα μὲν ἀντολίη ζοφὸν περιέσσατο νύχως,
 ἥμος ἐς ἡερόεν σῆμα, μάκκρ, μετέβης·
 Ἐσπερίη τε πρόπασα μελάντατον ἦρατο κόσμιν,
 οὐνεκ' ἀνακτορίης ἀκτὶς ἔδωκε πλάκκα.

Molto più agevole doveva riuscire a Giacomo il trimetro giambico, il verso familiare a chiunque fosse mediocrementemente istruito. Dei 205 giambi da lui composti riporteremo quelli per il trasporto della salma di Andronico Paleologo a Nicea nella capella di famiglia (p. 88):

Ἦνεγκε τὸ πρὶν Ἰακῶβ τεθνηκότα
 παίδων φιλαρχῶν δωδεκάς Αἰγυπτῶθεν
 εἰς γῆν Χαναὰν ἐν τάφοις τῶν πατέρων·
 κόνιν δὲ τὴν σὴν ἐξαπλῇ μονὰς τέκνων
 5 ἐκ γῆς μετάρχει τῶν Θεσσαλονικέων
 πόλει Νικαίας εἰς μονὴν σεβασμίαν,
 ἣν αὐτὸς εἶχες πατρόθεν καὶ παππόθεν

- ἀρχιστρατήγου τοῦ Θεοῦ τιμωμένην,
 Ἀνδρόνικε μέγιστε Παλαιολόγε,
 10 ῥίξης Κομνηνῶν εὐερνέστατον πρέμνον
 λαμπρῶς μὲν ἀνθῶν εὐγενοῦς ψυχῆς τρόποις
 φαιδρῶς δὲ βλαστῶν ἐκ βασιλείου γένους,
 καὶ πολλὰ μὲν δρῶν ἐξ ἀριστοπραξίας,
 ὅταν μετήρχου τὰς βίου περιόδους,
 15 πολλὰ δ' ὑποσχῶν ἐξ ἀριστοβουλίας
 τρόπικια, νίκας, εὐγνωμοτάτας κρίσεις,
 αὐτῶν δὲ πάντων ὑπεραρθεῖς ὑστέρω,
 ὅτε προήρχου τοῦ βίου τὰς ἐξόδους,
 τὴν ἀγγελικὴν εἰσδραμῶν δαδουχίαν
 20 νοὸς μετάρσει καὶ στολῇ μελαντέρῳ
 καὶ κλῆσιν εὐρὼν τὴν Ἀρσενίου, μάκαρ.

Difficilmente si può trovare un miglior parallelo e commento al tipico di Michele Paleologo edito da DIMITRIJEVSKI, *Τυπικά* p. 772: ἐνιδρυθεῖσαν περιφανῶς καὶ δλβίως σεβασμίαν τήνδε μονήν (cfr. 793 τήνδε τὴν σεβασμίαν μονήν ἐπ' ὀνόματι τιμωμένην τοῦ Ἀρχιστρατήγου τῶν ἄνω δυνάμεων Μιχαήλ) παρὰ τοῦ αἰοιδίμου πάππου τῆς βασιλείας μου, τοῦ μεγάλου δουκὸς ἐκείνου κυροῦ Ἀλεξίου, e p. 787: ὃ τε πάππος καὶ ἡ μάμμη τῆς βασιλείας μου . . . καὶ οἱ αἰοιδιμοὶ γονεῖς τῆς βασιλείας μου, ὃ τε μέγας δομέστικος ἐκεῖνος κύρις Ἀνδρόνικος, ὃ διὰ τοῦ μεγάλου καὶ ἀγγελικοῦ σχήματος μετονομασθεῖς Ἀρσένιος μονυχὸς . . .

Della poesia sulla devastazione del monastero di S. Melezio riportiamo l'interessante rubrica del cod. Vindob. histor. gr. 106: Τοῦ μακαρίου καὶ σοφωτάτου κύρ Ἰακώβου τοῦ ἐν τῇ σεβασμίᾳ μονῇ τοῦ ἁγίου Μελετίου μ(ο)νάσαντος καὶ μετὰ ταῦτα γεγονότος μητροπολίτου Βουλγαρίας, ὅποτε ὁ βασιλεὺς κύρ Θεόδωρος ὁ Κομνηνὸς ἐπέβη τῶν ὧδε μερῶν καὶ ἀπὸ τῶν φοσάτων αὐτοῦ ἐκκοπὲν μέρος οὐκ ὀλίγον καὶ πρὸς τὰς μονὰς τοῦ ἁγίου Μελετίου ἐπελθὼν ἐκρούσευσεν ταύτας καὶ παρὰ μικρὸν εἰς ἐρήμωσιν τελείαν εἰργάσατο.

L'affetto per il monastero, dove Giacomo trascorse gli anni della giovinezza, gli strappa accenti di sdegno per le ribalderie et profanazioni compiute dalla soldatesca descritte con certa esagerazione ed enfasi retorica.

Anche dalla massa di esclamazioni e frasi retoriche

πενθεῖτε, λῶς· ἱερεῖς, κλαύσατέ μοι·
 φατνώματα, κράξατε τὴν ἀδικίαν.
 κλαύσατε, βουνοί· συστενάξατε, ὄρη·
 Μυσοῦπολις, κώκυσον, ὦ φίλ' Ἀθῆναι.
 ἔσβη τὰ λαμπρὰ τῶν μονῶν Μελετίου . . .
 ἐν ἡμαρ ἀπήνθησε τὴν εὐκοσμίαν

vengono fuori notizie utili, come la ricchezza dei codici (βιβλίων ἀποφέρουσι χιλιοστύας, v. 80) e l'aumento degli oratorii dai ventiquattro al tempo di Teodoro Prodromo a ben trentasei (v. 28).

È da rilevare un' inesattezza del SATHAS, *Μνημεῖα τῆς Ἑλληνικῆς ἱστορίας* VII, 1888, p. XXII: „Au siècle XIII ces cloîtres sont pillés, comme l'écrit Jean évêque de Bulgarie, un des moines mélétiens, témoin de ce pillage,“ ove si scrive Giovanni invece di Giacomo.

Come altri metropoliti di Bulgaria figurano tra i melodi bizantini, anche Giacomo ha composto una poesia liturgica per la dormizione della B. Vergine, della quale il codice della Biblioteca nazionale di Atene 553 ha conservato le prime sei strofe, sotto il titolo Μακαρώνεια ἦτοι ψαλλόμενα εἰς τὴν κοίμησιν τῆς Θεοτόκου· ποίημα κυροῦ Ἰακώβου ἀρχιεπισκόπου Βουλγαρίας. ἦχ. πλ. α' πρὸς τὸ· Μακαρίζομέν σε, Θεοτόκε παρθένε, καὶ τιμῶμεν τὴν ἁγίαν εἰκόνα σου ὡς ἀντίτυπον τῆς θείας σου μορφῆς.

Comincia con:

Παριστώμεθά σοι, Θεονόμφευτε,
ἐκ καρδίας τὴν σὴν μνήμην ἐξαῖδοντες
καὶ χειλέων μελωδίαις ἱεραῖς,

Qui richiamiamo l'attenzione specialmente dei glottologi sul vocabolo Μακαρώνεια corrispondente a Μακαριστήρια che si legge nel codice Athonitico 762: neologismi l'uno e l'altro conati per distinguerli dalle laudi propriamente dette Μακαρισμοί (cfr. CHRIST-PARANIKAS, p. LXVI). Il dubbio volge non sull' origine delle due parole, che taluni fanno derivare da μακαρία, *banchetto funebre*, ma su questo, se macheronea, poesia macheronica, comparsa in Italia verso la fine del secolo XV col Padovano Tifi Odasi, provenga da maccherone o da μακαρώνεια, trapiantata in Italia in senso dispregiativo di cantilena monotona e spensierata dei banchetti funebri (v. G. MERCATI, *Studi Bizantini* II, 1927, p. 299 seg.).¹⁾

¹⁾ Nella nuova edizione saranno eliminati alcuni errori sfuggitici nella prima stampa, come δερχόμενοι per δερχομ. (p. 74, 4), εὐδαμονίας per εὐδαμονίας. Nel titolo della monodia è da eliminare αὐτοκράτορα, insinuatosi inavvertitamente dal titolo dell' allocuzione.

Phrantzès est-il réellement l'auteur de la grande chronique qui porte son nom?

par Jean B. Falier-Papadopoulos

La chronique de Phrantzès nous est parvenue sous deux formes: sous une forme abrégée et sous une forme développée.

La petite chronique à laquelle on donna le nom de „minus“ n'embrasse que les années 1413—1478, tandis que la grande remonte bien plus haut. Dans cette dernière, l'auteur, après avoir sommairement expliqué les droits que Michel Paléologue avait à la couronne, entame le récit des événements qui amenèrent la fuite de ce prince chez les Turcs (1258).

La grande chronique („maius“) est divisée en quatre livres. Dans le premier il est question du fondateur de la dynastie des Paléologue, Michel, et de ses successeurs jusque et y compris Manuel. Dans le deuxième, l'auteur expose les événements du règne de Jean VIII. Le troisième est l'histoire du règne du dernier empereur Constantin. Dans le quatrième, enfin, sont exposés les événements qui suivirent la prise de Constantinople jusqu'à l'an 1478. Dans cette dernière partie, Phrantzès s'étend surtout sur les luttes intestines qui eurent lieu dans le Péloponèse entre les deux frères de l'empereur Constantin, les despotes Démètre et Thomas.

C'est toujours la petite chronique qui constitue le fond de la grande, mais elle n'en remplit qu'un cinquième. Les autres matériaux utilisés pour la composition de la grande chronique sont — nous le verrons plus bas — de provenance multiple. Les matériaux d'emprunt consistent:

- 1° En passages suivis, intercalés au texte presque sans connexion avec lui.
- 2° En passages plus ou moins longs, pris tels quels ou modifiés.

Dans la première catégorie d'emprunts nous avons: La conversation de l'empereur Jean VIII Paléologue avec le Juif Xénos, la relation du voyage du même empereur en Italie lors du concile de Florence, l'exposition de la foi Chrétienne faite par le patriarche Gennadios Scholarios à Mehmed II le Conquérant, le traité apologétique du moine Mélétiós adressé à Schamsaldin Esfa-hani, le traité de Siméon de Thessalonique concernant le symbole de la Foi, le traité sur les tremblements de terre et sur d'autres phénomènes physiques, la lettre du cardinal Bessarion adressée au précepteur des enfants du despote Thomas, la chrysobulle d'Andronic Paléologue concernant les privilèges de la ville de Monembasie.

Dans la deuxième catégorie d'emprunts notons surtout que Phrantzès concentra — ce fut Pontanus qui s'en aperçut le premier — onze livres entiers de l'histoire de Nicéphore Grégoras dans les huit premiers chapitres du premier livre de sa grande chronique. Nous avons en outre le proœmium d'Acropolite, le discours apologétique contre les Musulmans de l'empereur Jean Cantacuzène, le traité sur la famille des Mélissénos, attribué au patriarche Gennadios Scholarios et une foule d'autres interpolations de moindre étendue disséminées ça et là dans l'ensemble.

Dans mon édition de la grande chronique j'ai noté en marge les sources de tous les emprunts, y compris la petite chronique. J'ai en outre indiqué en marge les passages de l'histoire de Laonikos Chalcocondylès, de Léonard de Chio, de Nicola Barbaro et de la „Πολιτική Ιστορία“ qui ont du rapport avec le texte de la grande chronique de Phrantzès.

L'examen critique du texte m'a permis de trouver presque toutes les sources d'emprunts qui ne sont pas indiquées par l'auteur. Ce sont: Strabon, Georges Hamartolos, Eustathe de Thessalonique, Constantin Porphyrogénète, Zonaras, Siméon de Thessalonique, Nicétas Choniates et Cinnamos, Nicéphore Grégoras, Jean Cantacuzène, Zoticos Paraspondylos, Léonard de Chio, la „Πολιτική Ιστορία“ et la généalogie inédite de la famille des Mélissénos, attribuée au patriarche Gennadios Scholarios.¹⁾

Je n'ai pas pu trouver jusqu'à présent ni la source du traité sur les phénomènes physiques, ni celle de la généalogie des Osmanides. Cette dernière pourtant se retrouve en quelque sorte dans Laonikos Chalcocondylès.

Les deux passages que Phrantzès utilise pour donner aux Osmanides une origine grecque sont également des emprunts: l'un est pris à Nicétas Choniates²⁾ (fuite du prince Jean Comnène chez les Turcs, éd. de Bonn, p. 47 sq.), l'autre à Nicéphore Grégoras (les origines de Jathatine, éd. de Bonn, p. 94, 13). On voit que Phrantzès confond les Turcs Osmanides avec les Turcs Seldjoukides.

¹⁾ Il est aussi fort probable que Phrantzès n'a pas puisé directement dans toutes les sources énumérées ci-dessus, mais par l'intermédiaire de Théonas, ce chroniqueur disparu, trois fois cité par le patriarche Gennadios Scholarios dans son traité sur la famille des Mélissénos; la langue des passages de Théonas identifiés par feu Sp. LAMPROS (Νέος Έλληνομνημων Ι, 1904, p. 196 sq.) montre un degré d'affinité assez étroite avec l'ensemble du langage de Phrantzès. De plus, le mot ἀνάκτορα qui se trouve dans un autre passage que nous pouvons également attribuer à Théonas, se retrouve dans un passage de Phrantzès emprunté à Nicéphore Grégoras, alors que cet auteur en cet endroit emploie le mot βασιλέα (PHRANTZÈS, éd. de Bonn, p. 12, 5; NIC. GRÉGORAS, éd. de Bonn, p. 59, 16). Nous ne pouvons pas partager l'opinion de feu Sp. Lampros, d'après laquelle Théonas serait un chroniqueur de l'empire de Trébizonde. — La preuve que le chroniqueur en s'adressant à un empereur lui rappelle son origine d'Alexis Comnène, dans une époque, où les Comnènes ne régnaient plus à Constantinople, à mon avis, n'est pas suffisamment concluante. On sait que les Paléologues se faisaient un honneur de se rattacher à cette maison et de porter son nom.

²⁾ Dans ce passage Phrantzès se sert d'un mot qui ne se trouve ni dans Nicétas Choniates où il puise directement, ni dans l'Auteur Anonyme qui traite le même sujet (C. SATHAS, Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη VII, p. 206, 6 sq.). C'est le mot κολλότης qui désigne une maladie du sabot des chevaux. Mais la perte en masse des chevaux dont il est question dans ce passage ne fut pas occasionnée par cette maladie, mais par le manque absolu de fourrage.

Le récit de la bataille de Varna est emprunté à Zoticos Paraspondylos. C'est dans cette même source que puise aussi Laonicos Chalcocondylès. Il est à remarquer pourtant que Phrantzès omet la défaite et la mort du général turc Caradja, ainsi que les insinuations des jeunes seigneurs de l'entourage de Ladislas contre Iancus (Huniady), tandis que Chalcocondylès passe sous silence les paroles par lesquelles ce général tâche de dissuader son maître d'entreprendre personnellement l'attaque.

Notons enfin que Phrantzès a intercalé ça et là dans son texte des maximes et des contes populaires qui circulent jusqu'aujourd'hui encore sur les lèvres des Grecs. Tels sont le songe d'Ertogrul (éd. de Bonn, p. 74, 14) qui au fond n'est autre que celui d'Astyage raconté par Hérodote, et l'histoire des deux menteurs (éd. de Bonn, p. 152, 2).

* * *

Le texte de la grande chronique, formé d'éléments aussi hétérogènes, ne se prête pas à faire des recherches sur la langue de Phrantzès, d'autant plus que le peu qui y appartient en propre à cet auteur a dû subir des modifications pour ne pas trancher sur l'ensemble. La vraie langue de Phrantzès est celle de la petite chronique, et c'est dans le texte de celle-ci qu'on doit l'étudier. Ici je me borne simplement à noter que Phrantzès fait dans sa petite chronique une grande concession aux formes de la langue populaire, surtout en ce qui concerne le vocabulaire et la syntaxe. Pour la morphologie, les fautes ou les particularités sont bien plus rares et il faut voir là le résultat des efforts faits par l'auteur pour donner à son langage une apparence plus savante.

Cependant, la vraie langue de Phrantzès se laisse aussi entrevoir par endroits, même dans le texte de la grande chronique, dont le caractère général est celui de la langue „atticisante“¹⁾ des auteurs byzantins. Il arrive en effet assez souvent à notre auteur de laisser échapper des formes et des tournures vulgaires, quand il raccourcit ou modifie les passages qu'il a empruntés à d'autres auteurs. En voici deux exemples: *Καὶ παρὰ τῇ θείᾳ καὶ ἱερᾷ τραπέζῃ καταφυγόντα τὸν Μουζάλωνα κατέσφαξαν ἀπηνῶς* (NICÉPHORE GRÉGORAS, éd. de Bonn, p. 65, 24); *τοὺς δὲ χθὲς καὶ πρότεριτα τελεσθέντας φρικῶδεις ὄρκους ἐκείνους καὶ τὰς παλαμναιοτάτας ἀράς* (*op. cit.* p. 65, 12). Ces deux passages de Grégoras ont été joints par Phrantzès dans l'ordre suivant et reçurent l'empreinte de son propre langage: *καὶ ἐν τῇ θείᾳ καὶ ἱερᾷ τραπέζῃ φυγὼν ὁ Μουζάλωνας ἐνθα αὐτὸν κατέσφαξαν ἀπηνῶς . . . φεῦ τῶν χθὲς καὶ πρῶτα τελεσθέντων φρικτῶν ὄρκων εἰς ἐκείνους καὶ παλαμναιοτάτας ἀρές* (éd. de Bonn, p. 13, 8).

D'abord au point de vue de la syntaxe on ne dit pas *καταφεύγεν ἐν τῇ ἱερᾷ τραπέζῃ* mais *παρὰ τῇ ἱερᾷ τραπέζῃ* ou tout au moins *ὕπὸ τὴν ἱεράν τράπεζαν*. Puis nous avons le nominatif vulgaire *ὁ Μουζάλωνας* dont la forme correcte est *ὁ Μουζάλων*; l'altération en *πρῶτα* de l'adverbe *πρότεριτα* de la phrase usuelle *χθὲς* ou

¹⁾ On appelle en grec „atticisante“: ἀττικίζουσα, la langue savante dont se servent les auteurs byzantins quel que soit le degré de ses rapports avec la langue attique. Il est à souhaiter que ce terme soit introduit aussi dans la langue française car les expressions „presque attique“, „attique“, „archaïque“ etc. peuvent donner prise à de vaines critiques.

χθιζὰ καὶ πρότριτα; l'accusatif pluriel en ες au lieu de en ας „παλαμναιότατες ἀρές“. A remarquer que cette forme vulgaire de l'accusatif pluriel de la première déclinaison est fort rare dans la petite chronique, où même des noms vulgaires sont déclinés selon les règles de la grammaire de l'ancien grec. Ex.: ἵνα καὶ τὰς δουλείας αὐτοῦ ἀκούσῃ... ἐπειδὴ τὰς στρατάς ἐκλείσει (MIGNE, *P. G. T.* 156, p. 1028 D). Ajoutons aussi que quand il fait passer dans sa grande chronique la matière de la petite, il se laisse parfois entraîner, malgré ses efforts pour donner à la langue une tournure „atticisante“, à conserver certaines particularités de la langue de la petite chronique. Ainsi il emploie le mot κάστρον (éd. de Bonn, p. 149, 12) et le nom géographique Μυζηθράς (éd. de Bonn, p. 109, 7; 114,6), bien qu'il les évite d'ordinaire soigneusement, employant de préférence au lieu du premier tantôt le mot πολίεθρον, tantôt le mot πολίχνιον ou le mot ἄστυ et au lieu du second le nom de Sparte ou bien le nom de la ville médiévale Λακεδαίμονια qui succéda à Sparte.

Mais ce qui est tout à fait incompréhensible c'est qu'il lui arrive parfois de détériorer la langue des passages empruntés au „minus“ par l'emploi de formes et de tournures plus que triviales. Nous lisons p. e. dans le „minus“ (MIGNE, *P. G. T.* 156, p. 1027 D): καὶ προμαθόντες ὡς ἐν μυστηρίῳ ἀπὸ τῶν ἐκείνου ὅτι ὑπάγει ἵνα τὰ τῆς Ἀνατολῆς διορθώσῃ. Ce passage a pris dans la grande chronique la forme suivante: καὶ ἐπρομαθητεύθη παρὰ τῶν κατασκόπων ὅτι ὑπήγενεν ἵνα τὰ τῆς Ἀνατολῆς διορθώσῃ (éd. de Bonn, p. 111, 8). Les verbes ἐπρομαθητεύθη (προμαθητεύομαι = se faire connaître d'avance; se renseigner d'avance) et ὑπήγενεν (πηγαίνω ou πηγένω (ὑπάγω) = aller) appartiennent au vocabulaire de la langue vulgaire.

Ailleurs dans son souci de donner à ce qu'il prend au „minus“ une tournure plus „atticisante“ (car tel est son but en général), il tombe dans des inconvénients bien plus graves. J'en cite ici quelques exemples en présentant d'abord les phrases telles qu'elles figurent dans le „minus“: οὐ γὰρ διατίθενται οἱ βασιλεῖς ἀλλὰ προστάττουσι (MIGNE, *loc. cit.* p. 1032 B); ἐγὼ δὲ πάλιν θέλω διέρχεσθαι διὰ τῆς ὁδοῦ (MIGNE, *loc. cit.* p. 1047 C); θέλω διέρχεσθαι (pro διέρχεσθαι) τὸν τόπον μου διὰ πολλὰ ὠφέλιμα (MIGNE, *loc. cit.* p. 1050 D). La première phrase est correcte: διατίθενται (διατίθεμαι) signifie disposer par testament. Pourtant, dans le „maius“ Phrantzès emploie à tort l'indicatif présent de la voix active et, ce qui est pire, il lui donne une forme défectueuse: οὐ γὰρ διατιθεῖσιν (pro διατιθέασιν) οἱ βασιλεῖς ἀλλὰ προστάττουσι (éd. Bonn, p. 124, 9). Dans les deux autres phrases nous avons le futur périphrastique, temps composé de l'indicatif présent du verbe θέλω et de l'indicatif du verbe qu'on veut mettre au futur. On l'employait aussi dans le grec moderne jusqu'à ces derniers temps, avant que le futur composé de la particule θὰ et du subjonctif eût définitivement prévalu. C'est là un moyen d'éviter le futur en θὰ et de donner ainsi au langage une tournure plus savante, sans trop choquer les habitudes du grec populaire qui ne tolère pas le futur simple de la grammaire attique. C'est de ce futur que Phrantzès se sert généralement dans la petite chronique: θέλω πρᾶξειν (*loc. cit.* p. 1047 C), θέλει συγχωρήσειν (p. 1054 C), θέλουν δέξασθαι (p. 1054 D). Par contre, dans sa grande chronique, Phrantzès emploie la forme ordinaire du futur de la grammaire

attique. Pour être conséquent, il a soin, en transportant la matière de la petite chronique dans la grande, de changer le futur périphrastique en futur simple. Ex.: ἄφες τὸ καὶ ἰδὲ τὸ τί θέλει πράξειν (Minus: Migne, 1047 C); ἄφες αὐτὸ νῦν ἕως ἂν ἴδῃς τί πράξει αὐτὸς (Maius: éd. de Bonn, p. 180, 16). Pourtant dans les deux phrases qui nous occupent au lieu de changer le futur périphrastique θέλω διέρχεσθαι par le futur simple διελεύσομαι, il emploie deux formes vicieuses. Dans le premier cas il dit: ἐγὼ πάλιν διέλθω διὰ τῆς ὁδοῦ (éd. de Bonn, p. 177, 21) et dans le second: ἀλλὰ διέρξομαι τὸν τόπον μου διὰ πολλὰ ὠφέλιμα (Bonn, p. 201, 1). Ignorait-il que le futur du verbe διέρχομαι est διελεύσομαι? et avait-il une telle inexpérience du grec qu'il crût qu'en supprimant le θὰ devant le futur néo-grec θὰ διέλθω, ou en changeant la lettre radicale χ du διέρχομαι en ξ, il obtiendrait le futur de la grammaire attique?

Que faut-il penser devant ces constatations? comment expliquer ces inconséquences, ces différences entre les deux chroniques? Du reste nous ne constatons pas seulement en matière de langue ces différences; elles se manifestent aussi dans la relation des événements historiques. Ainsi, l'auteur de la grande chronique ignore que ce fut l'empereur Jean Vatatzès qui avait ordonné de soumettre Michel Paléologue à l'épreuve du fer rouge et il attribue cet acte à l'empereur Théodore II Lascaris. Ce qui est pire, c'est qu'il nous rapporte que le sultan Orchan avait épousé la sœur de Jean V Paléologue. Pourtant, ce prince turc avait épousé la fille de Jean VI Cantacuzène¹⁾ et Phrantzès mieux que tout autre devait le savoir, ayant vécu à la Cour et dans l'intimité de l'empereur Manuel Paléologue, fils de Jean V. Ajoutons aussi qu'il y a des divergences dans la matière de la grande chronique elle-même. C'est ainsi qu'un étranger inconnu, ayant lu le ms. du couvent de Vatopédi (Mont Athos), été amené à écrire en marge, à l'endroit où il est question du concile de Florence (f. 49^v), la note suivante: Loquitur hic tanquam si esset unitus Romanis, sed ut ex aliis videtur non talis sed orthodoxus est. Or, voici ce qui se passe: le passage où se trouve la note marginale est pris à la petite chronique dans laquelle en effet Phrantzès se montre favorable à l'union des Églises, tandis que plus bas, là où se montrent des sentiments opposés, la matière est empruntée à d'autres auteurs. D'autre part, Phrantzès, dans la conclusion de la grande chronique, nous informe qu'il acheva son ouvrage le vingt neuf mars de l'an 6986 (1478) et qu'il le remit entre les mains du prêtre Antoine de Corfou. En outre, au commencement du chapitre 18 du premier livre, il nous annonce qu'il parlera dans sa chronique des événements qui eurent lieu jusqu'à l'an que nous venons de citer. Pourtant, vers la fin du 23^e chapitre du premier livre, il parle de la mort de Mehmed II le Conquérant. Or, ce prince mourut en l'année 1481 et l'évacuation d'Otrante par les troupes turques, événement dont Phrantzès s'occupe également, eut lieu bien postérieurement à cette dernière date.

Faut-il attribuer ces inconséquences et toutes ces divergences à la vieil-

¹⁾ Cette princesse s'appelait Théodora. Les apprêts de son mariage avec Orchan eurent lieu à Silivrie (JEAN CANTACUZÈNE, éd. de Bonn, II, p. 588, 3 sq.).

lesse de l'auteur ? Ou bien faut-il admettre que la grande chronique est le produit d'une rédaction ne provenant pas de la plume de Phrantzès ? Il est impossible de se prononcer sur cette question d'une façon péremptoire. Je me borne ici à exposer toutes les constatations que j'ai faites sur ce sujet. Toutefois, nous pouvons admettre que la plupart des interpolations, notamment celles qui concernent les familles des Mélissénos, des Tolède, des Phrangopoulos, des Acciajuoli ont été faites par Macarios Mélissénos métropolite de Monembasie.

J'ai déjà signalé dans la *Byzantinische Zeitschrift*¹⁾ une autre différence qui existe entre la petite et la grande chronique. Cette différence est d'une importance capitale pour le sujet qui nous occupe : dans la petite chronique il est question d'un projet de mariage entre le fils de Phrantzès, Jean, et la fille de Nicolas Goudélis.²⁾ Par contre, dans la grande chronique, nous voyons que c'est la fille de Phrantzès qui fut fiancée à l'unique héritier de l'illustre et richissime famille des Mélissénos. Notons bien que le nom des Mélissénos n'est jamais mentionné dans la petite chronique, tandis que dans la grande chronique Phrantzès ne cesse pas à tout propos de parler et des Mélissénos et de „son gendre futur“. Il donne, en outre, une généalogie détaillée de cette famille dont il fait remonter les origines lointaines à Nélée, fils du dernier roi d'Athènes Codrus et dans laquelle il accumule les noms les plus illustres de l'histoire byzantine, et il s'étend longuement sur l'énumération des vastes domaines que cette famille possédait dans le Golfe de Messénie qui finit par prendre le nom de Μελισσηνιακός κόλπος, en Thrace (les villes d'Énos, Xanthi, Perithéorion etc.) et en Asie Mineure. A remarquer que l'annotateur Pachomios³⁾ intervient en marge pour prêter son appui à tout ce que Phrantzès expose dans son texte, dans lequel rien n'est omis pour exalter l'importance de la famille des Mélissénos et pour nous donner l'impression que cette illustre famille a laissé des descendants.

A la page 412, 15 de l'éd. de Bonn nous apprenons que le jeune Nicolas Mélissénos, le fils du grand protostrator, se sépara enfin de Phrantzès et alla s'installer dans l'île de Crète où il devint prêtre. Nous y apprenons, en outre, que l'unique héritier du grand protostrator, avant d'entrer dans les ordres, s'était marié avec une femme du pays et qu'il eut des enfants. Pachomios, en marge, confirme tous ces détails et même il ajoute que lors de son voyage dans l'île de Crète il fit la connaissance de ce personnage avec qui „il mangea et il but“. Or, justement Macarios Mélissénos, que nous avons nommé ci-dessus, prétend descendre — nous le verrons plus bas — de cette illustre famille.

Macarios Mélissénos, métropolite de Monembasie, est le prélat qui, avec son frère, le militaire Théodore, souleva les Chrétiens du Péloponèse contre les Turcs, lors du combat naval de Lépante (1571) et prépara une armée forte de

¹⁾ Ἰωάννης Ζ' ὁ Παλαιολόγος καὶ τὸ Χρονικὸν τοῦ Φραντζῆ, *Byz. Zeitschrift* XXXII, 1932, p. 257—262.

²⁾ Sur la famille des Goudélis voir FRANZ DÖLGER, *Facsimilés byz. Kaiserurkunden*, München, 1931, p. 19, № 14, par. 26. Voir aussi SP. LAMPROS, Ὁ Βυζαντινὸς οἶκος Γουδέλη, Νέος Ἀλληγομνήμων XIII, p. 211—221.

³⁾ Sur Pachomios voir la note que je viens de présenter à l'Académie d'Athènes.

ving cinq mille fantassins et de trois mille cavaliers.¹⁾ Puis Théodore, monté sur une toute petite barque pour échapper à l'attention des Turcs, alla trouver à Navarino Don Juan d'Autriche, après sa victoire, et l'invita à intervenir dans les affaires du Péloponèse. Don Juan accepta, mais il ne donna pas suite à ses promesses. Ainsi Macarios et Théodore, laissés sans secours, exposés à la vengeance des Turcs, durent s'enfuir et allèrent ce réfugier à Naples. Le roi Don Philippe III d'Espagne et des deux Siciles octroya à Macarios une pension de cinquante écus par mois et à son frère Théodore une pension de vingt cinq écus. Macarios peu après se rendit en Espagne. Il mourut à Naples en 1585. Son frère Théodore mourut avant lui, en 1583. Tous deux furent enterrés à Naples dans l'Eglise des Sts. Pierre et Paul des Grecs. Sur leur tombeau a été gravée une épitaphe grecque, dans laquelle on retrouve et les noms des possessions anciennes de la famille des Mélissénos, et l'énumération des services rendus par eux à Don Juan en 1571.²⁾

La généalogie des Mélissénos est exposée dans le chapitre II du second livre de la grande chronique. Or, cette généalogie se retrouve également, avec plus de détails bien entendu, et dans un chrysobulle de l'empereur Andronic Paléologue et dans un traité inédit attribué au patriarche Gennadios Scholarios: c. Philip. № 1456 de la Bibliothèque Nat. de Berlin, Γεωργίου τοῦ Σχολαρίου εἰς τὸ ἀγλαότιμον γένος τῶν Μελισσηνῶν, δι' ἐντάλματος τοῦ κραταιοτάτου βασιλέως Ἰωάννου τοῦ Παλαιολόγου (F. 1^r—10^v).³⁾ Ce document a une grande importance pour la question qui nous occupe et par son sujet et par la similitude absolue de sa langue avec celle de la grande chronique. On peut en faire la constatation surtout dans les passages qui, empruntés à Nicéphore Grégoras, ont été utilisés dans le traité du patriarche Gennadios et dans la grande chronique. En voici un exemple: NICÉPHORE GRÉGORAS (p. 190, 22): κρατοῦνται δὲ καὶ ὅσοι γνησίως ὠμίλου αὐτῷ, ὃν προύχων ὑπῆρχε τὰ μάλιστα καὶ πλούτῳ καὶ γένει καὶ στρατηγίαις περιβόητος Μιχαὴλ ὁ Στρατηγόπουλος. G. PHRANTZÈS (p. 26, 17): καὶ πάντας τοὺς συνομιλοῦντας γνησίως, ἐν οἷς ὁ προύχων ὑπῆρχε τὰ μάλιστα καὶ πλούτῳ καὶ γένους λαμπρότητι καὶ ἐν στρατηγίαις περιβόητος Μιχαὴλ ὁ Στρατηγόπουλος ὁ Μελισσηνός. PATRIACHE GENNADIOS (f. 8^r): καὶ τῷ δεσπότη γνησίως συνομιλοῦντας... ἐν οἷς ἦν ὁ προύχων πλούτει καὶ γένει καὶ στρατηγίαις περιβόητος Μιχαὴλ ὁ Στρατηγόπουλος. On voit bien que le passage de N. Grégoras, pour entrer dans la composition du traité et de la grande chronique, a subi presque les mêmes modifications. Si ce passage se trouvait dans le chapitre II du second livre de la grande chronique, où il est question des Mélissénos, on aurait pu dire que Phrantzès l'emprunta directement au patriarche Gennadios. Mais il n'en est pas ainsi: dans la grande chronique ce passage se trouve à l'endroit où il est question du règne d'Andronic le Vieux

¹⁾ Ces chiffres me paraissent un peu exagérés.

²⁾ Sur la vie de Macarios Mélissénos de Monembasie lire BUCHON, *Nouvelles recherches historiques sur la principauté de Morée*, Paris, 1845, p. 249 sq.

³⁾ Je me fais un devoir d'exprimer ici toute ma reconnaissance au Rév. Père Martin Jugie, l'éminent directeur de l'édition des *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, qui a bien voulu me communiquer les parties de ce ms. dont j'avais besoin.

(chap. IV du premier livre) et nous savons que toute cette partie de la grande chronique est empruntée à Nicéphore Grégoras. A remarquer enfin que le traité attribué au patriarche Gennadios contient vers la fin l'histoire de Macarios et de Théodore Mélissénos ainsi que la traduction grecque d'une lettre¹⁾ de Don Juan d'Autriche, dans laquelle il est question de l'entrevue à Navarino de ce prince avec Théodore Mélissénos. Comme le manuscrit de Berlin date de l'an 1618, il est hors de doute que ce qui concerne la biographie de Macarios et de Théodore a été ajouté postérieurement par le neveu de Macarios, Nicéphore Mélissénos, évêque de Paronaxie²⁾ qui eut soin en même temps d'y faire aussi mentionner son propre nom; f. 10^v: ἐνεκεν τῆς προρρηθείσης ἐπαναστάσεως (il s'agit du soulèvement des chrétiens du Péloponnèse par Macarios et Théodore) μὴ δυνηθέντες ἐκτελέσαι τι χρηστὸν δι' ἑνδοικὴν συνδρομῆς καὶ βοηθείας τῆς παρὰ τῶν χριστιανῶν αὐθέντων ὑποσχεθείσης, φυγόντες οἱ ρηθέντες δμαίμονες (Macarios et Théodore) ἐκ Πελοποννήσου διὰ τὸν τοῦ τυράννου φόβον παρεγένοντο ἐν Παρθενόπῃ τῆς Νεαπόλεως ἔνθα καὶ ὁ ρηθεὶς Θεόδωρος γυναικὶ συνεζεύχθη, ἐξ οὗ γίνονται Νικηφόρος καὶ Δημήτριος, ἐξ ὧν ὁ μὲν Νικηφόρος Παροναξίας μέχρι τοῦ νῦν διατελεῖ μητροπολίτης καὶ ἑξαρχος παντὸς Αἰγαίου Πελάγους, ἀνὴρ λογιώτατος, ὁ δὲ Δημήτριος Χιλίαρχος ἄριστος καὶ ἐν στρατηγίαις διαβόητος τῇ καθολικῇ βασιλεὶ ὑποτασσόμενος ἐξυπηρετεῖ. Καὶ ταῦτα μὲν περὶ τοῦ γένους τοῦτου (la famille des Mélissénos) μέχρι τῆς σήμερον.

ἔρρωσθε. ,αχὴν'. Τέλος.

Il n'y a pas de doute que ce document est un faux. Quant au chrysobulle promulgué en faveur de Grégoire Mélissénos par l'empereur Andronic le Vieux en l'année 1296, celui-ci encore n'a pas l'air d'être authentique. Il est rédigé en latin. A mon avis, il s'agit de la traduction d'un original qui a dû subir des modifications radicales. Ce chrysobulle fut utilisé par Buchon³⁾ mais dès lors il fut considéré comme perdu. Zacharias von Lingenthal le classe sous le titre „Novella XXII“⁴⁾ aurea bulla in gratiam Gregorii Melisseni (A. 1296) et dit de lui:⁵⁾ „Quod autem Buchon 1. l. hocce chrysobullum in Cod. Borbon. 94 (II C 36) p. 62 extare dicit, hactenus Catalogum Salvatoris Cyrilli (Neapol. 1762, 4) t. II p. 25, 99 dissentientem habet: is enim in illo codice p. 62 chrysobullum legi praedicat, quod supra Nov. XX edidimus“. Ayant examiné moi-même au mois de mai de cette année-ci, pièce par pièce, tout le contenu du c. Cyrillus II C 35 de la Bibliothèque Nationale de Naples, j'ai retrouvé et copié ce document. Ce n'est là, ainsi que nous l'avons dit, qu'une traduction latine. On ne pouvait pas le trouver car Buchon, d'un côté, ayant égaré ses notes, le met à la place du chrysobulle promulgué par le même empereur en faveur du métropolite de Mo-

¹⁾ Cette lettre se trouve dans le c. II C 35 dont nous allons parler.

²⁾ Sur ce personnage voir surtout EMILE LEGRAND, *Bibliographie hellénique au dix-septième siècle*, 1903, V, p. 475 sq. Voir aussi SP. LAMPROS, Μακάριος, Θεόδωρος καὶ Νικηφόρος οἱ Μελισσηνοί, Νέος Ἑλληνομνήμων XIX, p. 42 sq.

³⁾ BUCHON, *Nouvelles recherches historiques sur la principauté française de Morée*, I, Paris, 1845, p. 245.

⁴⁾ Z. VON LINGENTHAL, *Jus Graeco-Romanum*, III, p. 616.

⁵⁾ *Loc. cit.* en note.

nembasie „Novella XX“¹⁾ et d'un autre côté il dit de lui: „un chrysobulle de l'empereur Andronic Comnène-Paléologue en langue grecque“. Evidemment il voulait dire en langue latine.

Aux constatations que nous venons d'exposer ajoutons celles qui suivent. Dans les passages d'emprunt qui ont été utilisés pour la composition de la grande chronique, nous voyons quelquefois de petites interpolations qui, examinées de près, nous dévoilent la main de Macarios.²⁾ Tel est, par exemple, le cas du passage où est exposée l'élection du patriarche Athanase, successeur de Jean Beccos (éd. de Bonn, p. 25, 10). Ce passage est emprunté à Nicéphore Grégoras (éd. de Bonn, p. 180, 15), mais dans la grande chronique il est enrichi de certains détails qui nous apprennent que le patriarche Athanase étant originaire d'Androussa, érigea cette ville en évêché dépendant de la métropole de Monembasie. A remarquer d'abord que ces détails ne pouvaient être fournis que par quelqu'un qui connaissait bien la juridiction de la métropole de Monembasie. Ajoutons surtout que la question de l'évêché d'Androussa était une de celles qui avaient le plus passionnément intéressé Macarios Mélissénos. Nous le savons par un document contenu dans le cod. de Naples (N^o 94) II C 35, f. 46^r. Macarios, pour soumettre Androussa à son obédience, se rendit dans cette ville et y installa arbitrairement un évêque en créant de grands scandales. Le document qui nous apprend ces événements est une lettre datée du 20 juin 1578 et adressée à Macarios Mélissénos se trouvant alors à Naples, par Gabriel archevêque primat d'Ochrida.³⁾ Ce prélat pour se faire reconnaître par Macarios lui rappelle ces événements et lui dit qu'il était alors simple diacre de la suite de l'archevêque Sophronios de Christianoupolis avec qui Macarios Mélissénos se disputait l'évêché d'Androussa. Le patriarche de Constantinople Métrophane III, (1565—1572 et 1579—1580) par un acte daté du 13 juillet 1570 confirma les droits de Macarios de Monembasie sur l'évêché d'Androussa.⁴⁾ Parmi les signataires de cet acte se trouve le grand logothète Hiérax. C'est sans doute le chrysobulle de l'empereur Andronic le Vieux (Novella XX), contenu, comme nous l'avons vu, dans ce même recueil de Naples, qui suggéra à Macarios Mélissénos l'idée de soumettre l'évêché d'Androussa à son obédience.

C'est encore dans ce même chrysobulle que nous retrouvons des mots et des phrases que nous rencontrons dans la grande chronique. Ainsi, à propos d'Ertogrul nous lisons dans les mss. de la grande chronique l'expression *ἐκανο-*

¹⁾ Z. VON LINGENTHAL, *op. cit.* p. 608: „Imp. Andronici senioris aurea bulla de privilegiis metropolitae Monembasiae (A. 1293)“. Ce chrysobulle a été plusieurs fois publié. Lingenthal qui le publie lui aussi, donne la bibliographie y relative. *Loc. cit.* note 3.

²⁾ Regardez encore la décision des habitants de Mistra de remettre entre les mains de leur évêque le gouvernement politique de la principauté (éd. de Bonn, p. 64, 1 sq.). C'est une interpolation intercalée dans un passage emprunté à la petite chronique.

³⁾ Gabriel se rendit en 1589 à Tübingen, où il fut reçu par Crusius (MARTINI CRUSII, *Annales Suevici etc.* Francfort, 1596, p. 802—804). Sur Gabriel d'Ochrida lire Περικλέους Ζερλέντη, Γαβριήλ ὁ Ἀχριδῶν dans Γρηγόριος Παλαμάς II, p. 153—157. La lettre de Gabriel à Macarios Mélissénos: B. A. MYSTAKIDÈS, Δύο Ἀρχιεπίσκοποι Ἀχριδῶν ἐν Τυβίγγῃ, dans la Θεολογία IX, p. 150.

⁴⁾ MIKLOSICH-MÜLLER, *Acta et Diplomata graeca*, p. 176—178.

πλέον καὶ θαλαττουργόν, changée par Alter en ἱκανοπλοῖον καὶ θαλαττουργόν et par Bekker ἱκανῶς πλέειν καὶ θαλαττουργεῖν (éd. de Bonn, p. 76, 19). Cette expression se retrouve dans le chrysobulle en question (LINGENTHAL, *op. cit.* p. 609, 22) et désigne le peuple de Monembasie.

Or, le cod. II C 35 de la Bibliothèque Nationale de Naples dans lequel se trouvent ces deux chrysobulles (Novellae XX et XXII), est un recueil de documents ayant appartenu à Macarios Mélissénos métropolite de Monembasie¹⁾ et ceci n'est pas sans importance pour la question qui nous occupe. A remarquer aussi que le chrysobulle concernant les privilèges de la ville de Monembasie (Nov. XXVIII; LING., *op. cit.* p. 635) ne nous est conservé que dans la grande chronique de Phranzès (éd. de Bonn, p. 400—405).

Il paraît que Macarios et Théodore en partant pour l'Italie emportèrent avec eux un riche bagage de documents pareils, dont ils se servirent pour faire connaître et l'illustration de leur famille et le haut rang qu'ils occupaient chez eux. Ils s'y présentèrent en effet comme héritiers légitimes de la famille glorieuse des Mélissénos, ils joignirent à leur nom celui des Comnène, et Macarios ne cessait pas de répéter qu'il était métropolite ayant sous son obédience huit évêques. L'attestation du notaire André Fasano de Naples déclare que, d'après les titres qui lui ont été soumis, Théodore Mélissénos est bien par succession héréditaire dévolue à lui, seigneur et despote des villes d'Énos, de Xanthi, de Périthéorion, de la Chersonèse de l'Hellespont, de Samos, de Milet et du golfe de Messénie.²⁾

Tous ces titres, documents historiques et documents d'ordre privé se trouvent dans ce même cod. II C 35 de Naples. Il y en a d'autres qui se trouvent en Espagne (Nov. XXIII; ZACH. v. LINGENTHAL, *op. cit.* p. 617) laissés là évidemment par Macarios lors de son voyage dans ce pays. C'est en Espagne aussi que nous retrouvons les deux lettres³⁾ du cardinal Bessarion qui font pendant à celle du même auteur qui se trouve dans la grande chronique de Phranzès (éd. Bonn, p. 416—423). Ajoutons aussi que le seul ms. de Georges Acropolite qui présente la leçon ὁ ρέων χυδὴν λόγος au lieu de ὁ χυδὴν ρέων λόγος provient de l'Espagne.⁴⁾ Ceci est très important, car c'est ce ms. que devait avoir sous les yeux l'auteur de la grande chronique quand il composait sa préface dans laquelle la phrase ci-dessus mentionnée prend la forme ὁραίων χυδὴν λόγος. L'acte précité du Saint Synode nous apprend que Macarios Mélissénos, pour soutenir ses droits sur l'évêché d'Androussa, présenta au patriarcat une foule de documents ἐνεφάνισεν ἡμῖν χρυσόβουλλα τῶν ἀοιδίμων καὶ μακαριτῶν βασιλέων τοῦ τε κυρ 'Ανδρονίκου Παλαιολόγου, κυρ 'Ιωάννου Καντακουζηνοῦ, κυρ 'Ιωάννου Παλαιολόγου

¹⁾ De même que le cod. II C 36 est un recueil de documents ayant appartenu au neveu de Macarios, Nicéphore évêque de Paronaxie.

²⁾ Cette attestation se trouve dans le cod. II C 35 f. 13r. Voir aussi Νέος Ἑλληνομνήμων XIX, 1925 p. 35 et BUCHON, *op. cit.* p. 245.

³⁾ Ces lettres se trouvent dans le cod. III 1 de la Bibliothèque de l'Escorial. Elles sont publiées par SP. LAMPROS dans le Νέος Ἑλληνομνήμων V, p. 35—39.

⁴⁾ Ce ms. se trouve actuellement à Upsala (Upsal. Gr. 6); voir AUGUST HEISENBERG, *Georgius Acropolita*, ed. Teubner, p. XI.

ἀργυρόβουλλα δεσποτῶν πολλῶν, ὡσαύτως καὶ σιγίλλια Πατριαρχικά.¹⁾ La fin du chapitre XVI du quatrième livre de la grande chronique (éd. de Bonn, p. 387, 9 — 398, 23) qui est à la fois un éloge des qualités des habitants de Monembasie et un exposé des droits de leur Église fut sans doute inspirée par le contenu de tous ces chrysobulles et de tous ces actes officiels. A remarquer que la phrase *ἱκανοπλόοι καὶ θαλαττουργοί* revient ici encore (éd. de Bonn, p. 398, 2).

Notons enfin que les copistes de deux des plus importants mss. de la grande chronique sont des personnes de l'entourage de Macarios Mélissénos. Le copiste du ms. Ambros. P 24 sup. est son parent et compatriote Ἀνδρέας Δαρμαρίου Ἐπιδαυρίου, André Darmario de Monembasie (il s'agit du trop fameux Darmario). Il copia la grande chronique en 1578, à Tolède, lors du séjour de Macarios en Espagne. Un autre parent, Jean de Armario de Monembasie avec deux autres citoyens de Monembasie, servit, en 1575, de témoin pour attester l'identité de Macarios.²⁾ Le copiste du ms. Ambros. P 123 sup. est Jen Haghio-mavras (manu Johannis e S. Maura). Il est originaire de l'île de Chypre. C'est lui qui offrit à Macarios un ouvrage intitulé: Ἱατρεῖον Πνευματικόν avec une dédicace ainsi conçue: ἀφιερῶται τῇ ἐκλαμπροτάτῃ καὶ αἰδεσημωτάτῃ Κυρίῳ Μακαρίῳ Μελίσσηνῳ μητροπολίτῃ Μονεμβασίας, ὑπερτίμῳ καὶ ἐξάρχῳ πάσης Πελοποννήσου καὶ τὸν τόπον ἔχων τοῦ Σίδης; Ἰωάννης ἁγιομαύρας Κύπριος χαίρει.

Quant au ms. de Munich Gr. 239, qui aussi est un des plus importants, une annotation de Polychromis Poulischaris nous montre qu'il se trouvait à Naples en 1577. Macarios n'avait pas encore quitté cette ville pour se rendre en Espagne. L'examen paléographique montre que le ms. en question fut copié à cette même époque.³⁾

Comme on le voit, de quelque côté qu'on examine cette question, c'est toujours Macarios Mélissénos qui se présente comme auteur de la grande chronique.⁴⁾ Si la présence de Darmario et le manque absolu d'un ms. de la grande chronique antérieur à 1570 corroborent cette hypothèse, d'un autre côté, l'éventualité de la découverte dans l'avenir d'un tel ms. et le fait que certains points auraient besoin d'être mieux éclaircis, nous imposent les plus grandes réserves.

Toutefois en admettant que Phrantzès en dehors de la petite chronique dont l'authenticité est hors de doute, ait écrit une autre chronique plus développée, nous devons avoir la ferme conviction que celle-ci n'aurait nullement eu la forme sous laquelle nous l'ont transmise les mss. que nous avons aujourd'hui à notre disposition.

¹⁾ MIKLOSICH-MÜLLER, *Acta et Diplomata Graeca*, V, p. 176.

²⁾ Cod. II C 35, f. 21r; voir aussi Νέος Ἑλληνομνήμων, XIX, 1925, p. 36: Περιγραφή κώδικος Νεαπόλεως II C 35 (Cyrillus 36).

³⁾ Le ms. de Turin B II 20, qui semble être le plus vieux de tous, ne doit être daté que de cette même époque. J'ai des raisons de croire qu'il provient de la „fabrique“ (le mot est de Craux) de manuscrits de Darmario.

⁴⁾ Dans ce cas-là Macarios aurait sans doute travaillé en collaboration avec Darmario. On peut en effet reconnaître dans la grande chronique un des plus chers procédés de ce dernier. On sait que Darmario avait l'habitude de joindre des pièces les plus disparates dans un volume sur lequel il affichait un titre sensationnel.

Du reste les réserves ne profitent guère à la valeur de la grande chronique, considérée comme source historique du siège et de la prise de Constantinople; car elle n'ajoute rien de nouveau à ce qu'elle puise dans la petite chronique. Les détails complémentaires que nous rencontrons dans la grande chronique relativement au siège et à la prise de Constantinople sont pris à Léonard de Chio et à Malaxos ou bien ils sont de pure invention. Le bel épisode, par exemple, des marins crétois, qui continuaient à lutter vaillamment bien que la ville fût prise, est faux d'un bout à l'autre. Nicolo Barbaro qui saisit la moindre occasion pour exalter les mérites des Vénitiens et pour critiquer ouvertement les Génois, aurait sans doute mentionné un exploit aussi important. Au contraire, il nous apprend que six navires crétois avaient lâchement quitté Constantinople dans la nuit du 6 février¹⁾ et que trois autres navires crétois partirent le jour de la prise de Constantinople avec les autres navires vénitiens, qui, pour sortir de la Corne d'Or, brisèrent à coup de haches la grande chaîne qui en défendait l'entrée. D'après le récit de Barbaro lui-même, seuls les navires génois restèrent dans le port n'ayant pas quitté leur poste. Nicolo Barbaro nous donne en outre le nom de ses compatriotes qui étaient les capitaines des trois navires crétois. Ils s'appelaient Sire Zuan Venier, Sire Antonio Filamati, et le Galina. Il nous rapporte aussi qu'un quatrième navire crétois fut pris par les Turcs. Le capitaine de ce navire s'appelait Messire Zacaria Grioni.²⁾ Il est à remarquer que le ms. II E 25 de la Bibliothèque Nationale de Naples nous rapporte que le capitaine des navires crétois était Léon Phrangopoulos, appelé autrement Catelmos. Il nous rapporte en outre que ce personnage était originaire de Naples „ὁ ἐκ Παρθενόπης τῆς Νεαπόλεως καταγόμενος.“ Il en est de même de l'information suivant laquelle un seigneur espagnol, Don François de Tolède, parent de l'empereur Constantin, se trouvait à Constantinople et combattait aux côtés de celui-ci lors du siège et de la prise de la ville. La généalogie de la famille des Tolède, seuls descendants en ligne directe de la maison impériale des Comnène, est longuement exposée dans les plus importants mss. de la grande chronique. Réfugiée chez les Arméniens, cette famille réussit enfin à gagner l'Espagne, où elle s'établit définitivement et prit le nom des Tolède. Sans doute tout cela est écrit dans l'intention de flatter quelque membre de la famille de Tolède de Villafranca résidant à Naples.

En général on doit envisager avec beaucoup de suspicion tout ce qui est dit dans la grande chronique au sujet des Mélissénos, des Tolède, des Phrangopoulos, des Acciajuoli. La femme d'Antoine Acciajuoli d'Athènes n'était pas de la famille des Mélissénos et celui-ci n'avait jamais joint à son nom celui des Comnène. Mais il est important de savoir que Macarios Mélissénos se trouvant à Naples avait des transactions avec un certain Acciajuoli. Ce sont des billets d'affaires contenus dans le cod. II C 35 de Naples qui nous l'apprennent.

¹⁾ NICOLO BARBARO, *Journal du siège de Constantinople*, traduit par PH. DETHIER, Vienne, 1856, p. 41.

²⁾ *Op. cit.* p. 169.

Dans ces billets Macarios s'adressant à ce personnage l'appelle „Acciajuoli-Comnène.“

Malgré tout cela et même en admettant que Phrantzès n'est pas l'auteur de la grande chronique, celle-ci ne perd ni sa valeur ni son intérêt. En dehors du fait qu'elle renferme la petite chronique en entier, présentée dans une langue plus abordable, elle contient aussi une foule de documents qui ne nous sont pas conservés par ailleurs. Ces documents n'ont pas de rapports — il est vrai — avec le siège et la prise de Constantinople, mais ils sont d'une grande importance générale. Tels sont par exemple le chrysobulle de Monembasie, la lettre de Bessarion, etc.

La vita e l'opera di Stefano Sachlikis: proposito di una nuova edizione dei suoi poemi

R. Cantarella

Riassunto

La presente nota contiene un breve riassunto della comunicazione, dallo stesso titolo, da me presentata il giorno 11 settembre 1934 al IV Congresso internazionale di studi bizantini, in Sofia. Il testo intero della comunicazione, sotto il titolo *Un poeta cretese del secolo XV: Stefano Sachlikis*, è stato testè pubblicato nella rivista *Atene e Roma*, Serie III, anno II (XXXVI della Raccolta; 1935, Firenze). I più notevoli punti sono i seguenti:

1) Nuova edizione critica, da me preparata e già del tutto pronta per la stampa, dei poemi I e II, in un testo sensibilmente diverso e maggiore di quello delle precedenti edizioni: 496 versi per il carme I, di fronte ai 368 del Legrand e 367 del Wagner; 1285 versi per il carme II, di fronte ai 712 del Wagner e 908 del Papadimitriu. I due poemi di Sachlikis, insieme con i numeri 1, 18, 19 della raccolta di G. Wagner, *Carmina graeca medii aevi*, Lipsiae, 1874, e l'anonimo πένθος θανάτου, tutti in una nuova recensione critica, saranno, si spera, pubblicati fra breve negli *Studi Bizantini*, diretti dal chiarissimo prof. S. G. Mercati, con l'aggiunta di un completo glossario greco-italiano anch' esso già pronto.

2) Nuove ipotesi sul problema della composizione dei poemi.

3) Patria, età e vicende di Stefano, particolarmente in rapporto alle sue opere.

4) Valutazione critica ed estetica della poesia di Stefano, anche nel quadro della letteratura europea dell' epoca.

La composition et le style du roman de Nicétas Eugénianos

par Karel Svoboda

Les jugements qu'on a portés sur le roman de NICÉTAS EUGÉNIANOS, *Drossilla et Chariclès*, sont très défavorables. Il y a plus de 150 ans que J. B. C. VILLOISON (éd. de Longus, 1778, II p. 9) a reproché à Nicétas d'avoir été trop loquace et d'avoir imité littéralement, ou plutôt d'avoir gâté, les écrivains grecs. Pareillement P. CH. LÉVESQUE (*Not. et extr.* VI, 1801, p. 227 s.) a blâmé chez Nicétas le manque de composition, de goût, de métrique correcte, et J. F. BOISSONADE (éd. de Nicétas, 1819, I p. XI) a affirmé qu'il n'avait eu ni grâce, ni talent poétique et qu'il avait mal imité certains auteurs antiques. Le savant grec D. KORAES (éd. d'Héliodore, 1804, préf. p. 20) s'est montré encore plus sévère que les savants français: il n'a pas craint de dire qu'il n'éprouvait que du dégoût pour ce roman inspiré plutôt par un sombre démon que par Apollon. Ces jugements défavorables portés sur Nicétas par des érudits élevés dans le classicisme, les savants allemands de la fin du XIX^e siècle, qui se trouvaient sous l'influence du réalisme, les ont nettement ratifiés. L'historien du roman grec, E. ROHDE (*Der griechische Roman*, 1^e éd., 1876, p. 221 s.) n'a rien trouvé de remarquable dans le roman byzantin et il a blâmé chez Nicétas l'érotique efféminée, le manque d'originalité et de goût. Cette opinion a été partagée par K. KRUMBACHER (*Geschichte der byzantinischen Literatur*, 2^e éd., 1897, p. 763) et K. DIETERICH (*Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Literatur*, 1902, p. 43 s.). Krumbacher a reproché à Nicétas son peu d'originalité, sa mollesse, sa „dissolution aristophanique“; Dieterich considère tout le roman byzantin comme barbare et décadent; mais le roman de Nicétas en particulier lui apparaît comme le comble de la bassesse. Cependant, réagissant contre ces critiques, A. HEISENBERG (*Byz. Zeitschr.* XX, 1911, p. 288) a dit que Rohde se montrait injuste envers le roman byzantin et qu'il fallait envisager ce genre au point de vue historique. En effet, ces romans, qu'ils soient écrits en langue classique ou en langue vulgaire, renferment plus d'un trait intéressant et ils méritent d'être analysés plus minutieusement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Quant à Nicétas, les deux principaux reproches qu'on lui a adressés, c'est-à-dire le manque de goût et l'imitation des modèles anciens, peuvent être atténués, si l'on songe que les jugements du goût sont toujours subjectifs et que, d'autre part, „l'imitation des anciens“ était un idéal dès l'époque hellénistique.

Nicétas a pris pour modèle le roman *Rhodanthe et Dosiclès* de Théodore Prodrome, auteur qu'il appréciait beaucoup, comme on en peut juger par les éloges qu'il a faits de lui après sa mort. Il pourrait être aussi l'auteur des mots: κατὰ μίμησιν τοῦ μακκρίτου φιλοσόφου τοῦ Προδρόμου, mots qui font partie du titre du roman dans le ms. de Paris. Qu'il n'ait nullement caché sa dépendance de Théodore, cela ressort clairement du fait que, outre plusieurs vers plus ou moins modifiés, il lui emprunta, sans le changer, un vers entier, vers qui contient un oxymoron brillant (II, 382 = Th. VIII, 225; les sources de Nicétas ont été recueillies pour la plupart par BOISSONADE dans son édition de 1819 et par TH. LE BAS dans sa traduction de 1841). Cependant, de l'action du roman de Théodore il n'a pris que la charpente principale que voici: Lors de la prise d'une ville, les barbares s'emparent de deux amants qui, ayant fui leur patrie, s'y sont réfugiés. Parmi les prisonniers, les amants trouvent un jeune homme et ils se racontent ce qui s'est passé avant leur captivité. Le chef barbare devient amoureux de l'héroïne et il implore le secours de l'amant, lequel se fait passer pour frère de la jeune fille. Mais les barbares sont vaincus par l'ennemi et les amants sont de nouveau jetés en prison. La jeune fille s'enfuit pendant qu'on transporte les captifs et le jeune homme avec son ami est mis en liberté par le roi. Enfin les parents retrouvent leurs enfants et on célèbre les noces de ceux-ci. Ce cadre de l'action, cadre qui, du reste, ne diffère pas beaucoup de celui des romans plus anciens, surtout du roman d'Héliodore, Nicétas l'a rempli plus d'une fois autrement que son devancier. Si l'on néglige les détails, voici les différences essentielles que l'on trouve entre les deux romans: Chez Théodore (I, 160 s.), l'ami des amants a été dès avant leur fuite la cause de la mort de son amante, il a été cité en justice et s'est enfui; chez Nicétas (II, 57 s.), l'ami Cléandre est emprisonné avec son amante Calligone, mais, séparé d'elle, il apprend à la fin du roman (VIII, 183 s.) la mort de celle-ci et il meurt de chagrin; son sort malheureux est donc opposé au sort heureux des héros principaux. Chez Théodore (II, 1 s.), le héros fait à son ami un récit détaillé de son séjour à Rhodes; il parle de ses hôtes et du repas pendant lequel il a narré son amour et sa fuite; chez Nicétas (III, 51 s.), qui a supprimé ce séjour, Chariclès raconte directement tout à Cléandre; ainsi le nombre des personnages est réduit et l'action devient plus claire. Chez Théodore (II, 175 s.), l'héroïne a été emprisonnée par son père dans une tour, elle ne sort que pour se laver et c'est à ce moment que le héros l'aperçoit; chez Nicétas (III, 101 s.), les amants font connaissance à la fête de Dionysos, comme il est raconté dans les romans plus anciens (Xén. I, 2 s.; Hél. III, 1 s.). Chez Théodore (III, 150 s.), un général barbare aime l'héroïne, mais après de vains efforts pour l'obtenir du roi, il veut s'en emparer de force; Nicétas (IV, 76 s.) retranche cette intrigue et, en revanche, au fils du roi qui aime l'héroïne il ajoute la reine qui aime le héros; ici encore il suit le roman ancien (Hél. VII, 4 s.). Chez Théodore (VI, 225 s.), le navire fait naufrage avec l'héroïne et la jeune fille sauvée est vendue au père de l'ami; le père apprend de cette manière où est son fils, il vient le chercher et le délivre; chez Nicétas (VI—VIII), l'héroïne entraînée par les barbares tombe dans la mer et se réfugie chez la bonne vieille Maryllis; l'hospitalité très simple

de cette dernière est dépeinte avec un réalisme rare dans le roman grec. L'auteur aurait pu être inspiré par la description du batelier ivre Nausicrate, description faite par Prodrôme (II, 109 s.; III, 17 s.), mais celui-ci, quoiqu'il ait fait preuve d'un grand réalisme dans ses autres poèmes, n'a fait qu'effleurer cette scène dans son roman, ne voulant pas, sans doute, gâter le caractère idéaliste du roman ancien. Chez Théodore (VII, 320 s.), le roi veut sacrifier les jeunes hommes à la divinité; il s'entretient avec eux sur le sacrifice humain, mais finalement une pluie soudaine éteint le bûcher; chez Nicétas (VI, 95 s.), le roi met immédiatement les jeunes gens en liberté. Chez Théodore (VIII, 226 s.), les amants se rencontrent dans la maison de l'ami dont la sœur devient amoureuse du héros et tâche d'empoisonner l'héroïne; celle-ci, cependant, guérit; chez Nicétas (VII s.), les amants se rencontrent chez la vieille et la jeune fille est demandée en mariage par le fils d'un aubergiste, mais ce prétendant voit sa demande repoussée; c'est également chez la vieille que l'ami Cléandre apprend la mort de l'amante et que les amoureux sont retrouvés par un marchand que les parents ont envoyés à leur recherche. Chez Théodore (IX, 184 s.), les pères retrouvent leurs enfants à la suite d'un oracle rendu à Delphes; chez Nicétas (IX, 144 s.), les enfants sont ramenés par le marchand. Nicétas, on le voit, s'écarte plus d'une fois de son modèle, notamment dans la seconde moitié du roman. Si on le compare à Théodore et aux romanciers plus anciens, Nicétas simplifie l'action du roman en ce qu'il s'intéresse plus spécialement au sort des amants et restreint le nombre des personnages et des intrigues. Pareillement un autre romancier byzantin, Eustathe, simplifia l'action de son modèle Achille Tatius (cf. HEISENBERG, *Rhein. Mus.* LVIII, 1903, 431 s.). Nicétas supprime surtout quelques thèmes romantiques usés, tels que, par exemple, chez Théodore, la prophétie et l'immolation des amants et, dans le roman ancien, la preuve de la virginité (Hél. X, 8 s.; Ach. VIII, 11 s.), l'enterrement d'un homme encore vivant (Char. I, 8; Xén. III, 7 s.), les amants dénigrés (Hél. I, 12 s.; Char. I, 3 s., etc.). Ce n'est qu'en partie qu'il remplace ces scènes par une description réaliste de la vieille femme, car, comme son modèle, il est trop attaché à la tradition idéaliste du roman grec.

Comme les deux romans byzantins en vers, ceux de Théodore et de Constantin Manasse, le roman de Nicétas se compose de neuf chants, probablement d'après le nombre des Muses. L'étendue des chants varie et l'ouvrage entier est de beaucoup plus court que le roman de Théodore et les autres romans, celui de Xénophon excepté. Quelques chants (I, II, VII, IX) commencent avec un jour nouveau et un chant (VII) finit avec l'arrivée de la nuit, comme cela arrive chez Homère; quelques-uns finissent par des plaintes prolongées (I, IV) ou par une chanson (II), mais, à cela près, l'action avance sans interruption d'un chant à l'autre. Tout comme Théodore et Héliodore, Nicétas introduit le lecteur *in medias res* et il fait raconter ensuite à ses personnages les événements précédents (II—IV); en ce genre, le modèle le plus ancien est, bien entendu, l'Odyssée. Vu la simplicité de l'action, le plan du roman est tout à fait clair; cependant, au cours du poème (VI, 101 s.; VII, 134 s.), Chariclès récapitule deux fois les récits précédents; ces récapitulations sont très fréquentes chez Eustathe (I, 14; II, 14,

etc.). Excepté les scènes amoureuses, qui sont longuement développées comme dans tous les romans grecs, la narration est sans ampleur épique. Elle est même parfois tronquée; par exemple, Chariclès interpelle une fois Cléandre par son nom (I, 274), sans qu'on apprenne comment il l'a connu; Cléandre n'explique point pourquoi il a fui avec son amante (III, 15 s.); Chariclès ne dit qu'un seul vers pour mentionner un songe prophétique important (III, 410); la guerre des Arabes contre les Parthes, y compris les harangues des généraux et la description d'un bouclier, est racontée en 150 vers à peine (V, 309 s.), tandis que chez Théodore une description analogue comprend plus d'un chant (V—VI, 149). Abstraction faite de la peinture très vivante de la vieille Maryllis, Nicétas n'est point préoccupé de caractériser ses personnages; c'est ainsi que le roi arabe, d'abord brutal (V, 283 s.), se transforme soudainement en philanthrope (VI, 1 s., 98, 137 s.). L'action progresse non par évolution logique des caractères, mais par hasard: c'est par hasard qu'un personnage entend la plainte d'un autre (VI, 95 s., 235 s.), c'est par une maladie subite que l'intrigue du fils de l'aubergiste est empêchée (VII, 71 s.). Plusieurs fois, à la manière d'un *deus ex machina*, un songe prophétique intervient dans l'action et amène une issue heureuse (VI, 244 s., 663 s.; VIII, 287).

L'extérieur des personnages, notamment des amants, est décrit avec plus de détails que leur caractère. Non sans revenir à plusieurs reprises à certaines parties du corps qu'il a déjà mentionnées, Nicétas dépeint tout au long la beauté de Drosilla (I, 120 s.; dans le ms. de Paris est ajouté: *ἑκφρασις Δροσίλλης*); il rivalise ici avec Théodore (I, 39 s.) et avec d'autres romanciers (Xén. I, 2; Ach. I, 4; cf. O. SCHISSEL, *Zeitschr. f. Ästh.* II, 1907, 387 s.) et il les dépasse tous par la richesse et le coloris des images. D'une manière plus simple, il dépeint plus loin (IV, 332 s.) Drosilla dans un pré; il imite ici un passage de Longus (I, 26) en l'amplifiant avec succès. Il décrit la jeune fille telle qu'elle apparaît à l'amant qui l'observe au milieu de la nature: la jeune fille semble sourire en entendant le gazouillement des hirondelles, elle respire légèrement, la nature autour d'elle se tait et seuls les ruisseaux murmurent. La beauté de Calligone est dépeinte aussi indirectement: on nous dit quel effet elle produit sur tous les hommes, même sur les vieillards et on compare sa beauté à la beauté des dieux; l'auteur ici aurait pu s'inspirer d'Homère (*Il.* III, 146 s.). Le beau Chariclès est dépeint très brièvement (IV, 80 s.). Outre les gens, Nicétas nous peint aussi des paysages: une fois (I, 77 s.; dans le ms. de Paris est ajouté: *ἑκφρασις λειμῶνος*), un pré avec des arbres, des fleurs, de l'herbe, une fontaine, des statues de Phidias, de Zeuxis (!), de Praxitèle, un autel; et, une autre fois (III, 65 s.), un bois sacré avec un ruisseau miraculeux et un platane d'or. Ces descriptions de prairies et de bois furent en vogue dans le roman (Long. IV, 2; Ach. I, 15, etc.), elles passèrent aussi, avec les descriptions des gens, dans les ouvrages populaires (*Dig.* IV, 352 s.; VI, 15 s.; VII, 8 s. LEGRAND; *Belth.* 680 s.), mais elles prirent naissance dans les écoles de rhétorique de l'Empire romain. Nicétas peint la nature, ailleurs aussi, surtout en connexion avec les scènes d'amour: nous avons déjà mentionné sa description de la paix dans la nature, description qui nous fait penser à Alcman (58 D.); une autre fois il représente des oiseaux s'accouplant

dans leur nid (VIII, 94 s.). Ailleurs il décrit le lever du soleil avec des couleurs homériques (I, 1 s., 189 s.; II, 1 s.; VII, 1 s.); il se réfère ici aux descriptions analogues de „la poésie savante“ (VII, 5); BOISSONADE (II, p. 343) a jugé qu'il désigne par là Homère, mais peut-être que le poète a songé à la littérature postérieure, influencée par la rhétorique des sophistes.

La rhétorique fournit également au roman les suasoires (cf. Hél. I, 19 s.; Char. I, 10). Nicétas a inséré dans son roman trois longues suasoires dans lesquelles un jeune homme persuade à une jeune fille de l'aimer (VI, 331 s., 564 s.; VIII, 84 s.); il l'implore, il se plaint, il vante la jeune fille aimée, il décrit le pouvoir d'Éros, il rappelle les amants célèbres du mythe (Héro et Léandre, Polyphème et Galathée, Arès et Aphrodite, Sélène et Endymion) et du roman (les héros d'Héliodore, Daphnis et Chloé). Ces exhortations abondent en figures de rhétorique et en images, qui, surtout là où l'on constate la force de l'amour, sont empruntées parfois à la littérature ancienne, à Héliodore, à Longus, à Théocrite, aux poèmes anacréontiques, à l'Anthologie Palatine (v. BOISSONADE, *ouv. cit.*).

Aux suasoires ressemblent la plupart des lettres insérées dans le roman de Nicétas, lettres où l'on sollicite l'amour du personnage aimé (II, 169 s., 202 s., 240 s., 284 s.; V, 199 s.). Ces lettres renferment elles aussi des prières, des plaintes, des éloges de l'amante et du héros, des allusions mythologiques, des images et des figures de rhétorique. La plus gracieuse et peut-être la plus originale, c'est la première des quatre lettres de Cléandre, lettre où ce personnage raconte son court entretien avec Charon (II, 169 s.); celui-ci occupait, on le sait, une place importante dans la croyance byzantine. Les autres lettres renferment quelques thèmes amoureux empruntés à Théocrite (4, 42; 8, 57; 9, 217, etc.) et une image (la guérison d'une plaie) qui est sans doute due aux Évangiles (L. 10, 34; J. 20, 27). C'est là un écho assez isolé des saintes Écritures dans le roman de Nicétas; son éloge de Prodrome (*Viz. Vrem.* IX, 1902, 446 s.) en contient davantage. Dans l'une des lettres (V, 290 s.), il n'est pas question de l'amour, mais de la guerre; des lettres de ce genre se trouvent dans le roman de Théodore (IV, 30 s., 423 s.; V, 484 s.). Les romans plus anciens renfermaient aussi des lettres (Xén. II, 5; 12; Char. IV, 4 s., etc.), mais celles-ci étaient d'ordinaire plus sobres que celles de Nicétas, lesquelles ressemblent plus d'une fois à un chant; l'une est en effet désignée de ce nom par le poète (II, 284 τραγῳδία).

Le caractère lyrique apparaît aussi dans tous les entretiens galants insérés dans la trame du roman, surtout dans l'entretien fictif que Chariclès rapporte au fils du roi parthe (IV, 246 s.) et dans la conversation entre Chariclès et Drosilla réveillée (V, 29 s.). Dans le premier dialogue, qui a lieu dans un jardin, le jeune homme rappelle de vieilles histoires galantes (Narcisse, Hyacinthe, Adonis) et la jeune fille l'encourage par de belles images sensuelles qui sont tirées de la nature et qui nous font penser au Cantique des cantiques. Dans le second dialogue, qui a pour décor une prairie, l'amante, en se servant d'une image naturelle, invite également son compagnon à l'aimer. Le caractère lyrique est aussi propre au monologue dans lequel le prince parthe Clinias (IV, 110 s.) et Chariclès (V, 131 s.) parlent de la force de l'amour; en effet l'un de ces mono-

logues est appelé chant (IV, 109 ἐτραγῳδεῖ) et il tourne en un chant véritable (IV, 166 s.). Ces deux monologues contiennent des motifs empruntés aux poèmes anacréontiques (24 s., 29 P) et à Achille Tatius (I 4; 17 s.). Tout lyrique également, la prière où Chariclès demande aux hirondelles de ne pas troubler son sommeil (VI, 649 s.); les idées de deux épigrammes de l'Anthologie (V, 3, 237) sont ici artificiellement combinées.

Les nombreuses plaintes que Nicétas met dans la bouche de ses personnages sont également lyriques; il les nomme lui-même tragédie (I, 259, 354; II, 124; VIII, 196), thrène (II, 25; VI, 202; IX, 255), rapsodie (V, 194) ou monodie (VIII, 191). De pareilles plaintes, imitées des thrènes de la tragédie ancienne, apparaissent chez tous les romanciers (Char. I, 14; III, 3; Hél. I, 8 etc.) et surtout chez Théodore (III, 409 s.; VI, 264 s.; VII, 17 s.), mais Nicétas surpasse ses devanciers par le nombre et l'étendue des plaintes. Dans son roman les habitants de la ville prise se lamentent sur leur sort (I, 52 s.), Chariclès et Drosilla se plaignent de leur séparation (I, 230 s.), Chariclès et Cléandre font des reproches à Éros (II 8 s., 125 s.), Drosilla en fait à Dionysos (VI, 306 s.), Chariclès et Drosilla s'épouvantent du danger qui les menace (V, 108 s., 264 s.), Chariclès se plaint de la mort présumée de Drosilla, et Drosilla de celle de Chariclès (VI, 34 s., 204 s.), la reine parthe pleure son mari qu'elle a empoisonné elle-même (V, 183 s.), etc. Ces plaintes, où l'on accuse sans cesse le destin hostile, où l'on rappelle sans cesse l'amour du personnage aimé, sont remplies de figures de rhétorique. Une des plaintes (VI, 204 s.) est composée en hexamètres dactyliques; sans doute ce mètre semblait-il au poète plus lyrique que le trimètre iambique qui, au dire d'Aristote (*Poét.* 22), est tout proche de la langue parlée.

Ce qui est plus particulièrement lyrique, ce sont les quatre chants d'amour que Nicétas a fait entrer dans son roman; il les appelle ᾠμα (II, 325; III, 262) ou μέλος (III, 296; IV, 152). L'un des chants est chanté par Cléandre un soir devant la maison de l'amante (II, 326 s.); deux autres chants sont chantés par un jeune amoureux qu'entourent ses amis (III, 263 s.) et le dernier est celui que chante Clinias après son monologue sur la force de l'amour (IV, 156 s.). Le poète nous signale que les chants sont accompagnés par la cithare (II, 321), la lyre (III, 260, 293) ou la phorminx (IV, 155). Nicétas est le premier qui ait introduit des chants de ce genre dans le roman; Héliodore (III, 2) et Théodore (IV, 243 s.) n'y ont introduit que des hymnes sur les dieux. Cependant, les ouvrages écrits en langue populaire renferment des chants analogues (*Dig.* IV, 101 s., 432 s.; VI, 105 s. L); ils étaient donc en vogue auprès du grand public; en France, la chanson florissait également à cette époque. Les chants de Nicétas ont un refrain qui se dit au commencement et qui se répète à chaque 5^e ou 7^e vers, souvent même en interrompant la phrase. Un refrain semblable se trouve dans l'hymne de Théodore. Le modèle de l'un et de l'autre poète a sans doute été Théocrite (1 s.), mais il est vrai que le refrain était toujours en vogue dans la poésie populaire. C'est probablement sous l'influence de Théocrite que Nicétas composa en hexamètres deux de ses quatre chants (III, 263 s., 297 s.); ils se correspondent l'un à l'autre et ont la même longueur (26 vers). Comme

les suasoires et les lettres galantes, les chants d'amour glorifient la beauté de la femme aimée et la puissance de l'amour et ils traitent d'Éros et des amantes mythiques, Rhodope et Syrinx; les sources de ces trois narrations sont Achille Tatius (VIII, 6; 12) et Moschos (1); en particulier, les récits prosaïques d'Achille ont été refondus par Nicétas, avec beaucoup d'art, en une sorte de ballade. Dans les autres chants dépourvus de fond épique, l'auteur a remanié avec le même art des thèmes empruntés aux poèmes anacréontiques (22) et à l'Anthologie (XII, 116).

Le poète met dans la bouche de certains jeunes hommes qui observent des jeunes filles pendant une fête sept couplets (III, 135 s.) qui se distinguent des chants d'amour par une moindre étendue et une tournure piquante; dans le ms. du Vatican, ils sont appelés plaisanteries de buveurs (συμποσιακὸν ἄστεισμα). Les jeunes gens implorent la femme aimée ou Éros et ils dépeignent successivement une jeune fille malade, pudique, orgueilleuse, vieillie, pâle après une nuit d'amour. Ici encore le poète a utilisé les thèmes anciens, surtout ceux de l'Anthologie (V, 253, 259, 271, etc.), de Musée (63 s.) et d'Aristénète (I, 15).

Les narrations épiques, les discours et les parties lyriques de notre roman contiennent des maximes éparses; c'est ainsi (γνώμη) qu'elles sont désignées en marge des mss. Ces maximes occupent 1 vers, plus souvent 2, 3 ou davantage, et elles sont rattachées d'ordinaire au texte précédent par la conjonction γάρ. Le sujet en est le plus fréquemment l'amour (I, 350 s., II 26 s., 121 s., etc.), mais aussi la pitié (VI, 133 s., IX, 220 s.), le chagrin (I, 269 s.; VIII, 23), la destinée humaine (IX, 119 s., 142), la guerre (I, 66 s.), etc. Par leur place, leur étendue et leur contenu, ces maximes rappellent celles de la tragédie et de la comédie anciennes; cependant, sous l'influence des écoles de rhétorique, des sentences de ce genre apparaissent également dans le roman ancien (Hél. I, 2, 15, 26; Char. I, 1 etc.) ainsi que dans le roman byzantin en vers, chez Théodore (I, 68 s.; II, 322 s., etc.) et chez Manasse; du roman de ce dernier, seules des maximes nombreuses et parfois étendues se sont conservées. Enfin des maximes analogues se répandirent aussi dans les œuvres de caractère populaire (*Dig.* II, 285 s.; III, 1 s., 124 s. L; *Callim.* 4 s., 250 s.).

Si l'on compare maintenant la partie épique de notre roman avec les autres éléments — lyrisme, rhétorique et genre sentencieux — on voit que ces éléments, surtout l'élément lyrique, l'emportent de beaucoup sur le fond épique. Le roman de Nicétas est principalement lyrique et il nous fait penser plus d'une fois aux grands opéras dont le pivot n'est pas dans les récitatifs, mais dans les airs lyriques. Ce lyrisme de notre roman reflète sans doute le caractère de l'écrivain, mais il est aussi en accord avec le goût de l'époque, car même les romans écrits en langue vulgaire sont assez lyriques. On peut en dire autant du roman français de cette époque-là. Cette analogie entre la littérature byzantine et la littérature occidentale est à expliquer, ainsi que plusieurs autres, moins par une influence mutuelle que par une évolution parallèle s'effectuant dans les mêmes conditions: la tradition antique, le christianisme, la féodalité et l'influence de la poésie populaire.

Le caractère lyrique du roman de Nicétas donne naissance à de fréquentes

images poétiques, plus fréquentes qu'elles ne sont dans le roman en prose et chez Théodore. Ce ne sont pas des comparaisons à la manière d'Homère — une seule fois (IX, 17 s.) l'auteur compare, avec détails, la tempête sur mer et les troubles de l'âme — mais ce sont principalement des métaphores, métaphores parfois hardies et artificiellement développées (IV, 84 s., 270 s.; V, 262 s. etc.). Deux idées surtout, qui tiennent étroitement l'une à l'autre, à savoir la beauté de la jeune fille et la puissance de l'amour, sont exprimées à l'aide d'innombrables images. La jeune fille est appelée voûte étoilée (I, 120), lune parmi les étoiles (III, 336 s.), jardin de roses, de pommes et de raisin (IV, 270 s.; VI, 570 s.), arbre fournissant de l'ombrage (II, 297), platane d'or (VI, 64), rose odorante (VI, 74), prairie (VI, 566), cep de vigne (IV, 121 s.; VI, 569); on loue ses mains de cristal, les roses de ses lèvres et de ses joues, le calice, la ruche et le nectar de sa bouche, le flambeau de ses joues, la neige ou la prairie de son visage, les perles de ses dents, l'arc de ses sourcils, le violet de ses yeux, le lierre de ses cheveux et le cyprès de sa stature (I, 124 s.; IV, 125 s.). Le jeune homme est appelé Sirène, étoile et hirondelle (V, 204 s.), les deux amants, chêne et lierre (I, 324 s.; VII, 231). Les jeunes gens morts dans la fleur de l'âge sont comparés à un raisin ou à un épi qui n'est pas mûr, à un rameau sec, à un oiseau tombé du nid (VIII, 218 s.; IX, 47 s.). On reproche à Éros de lancer des flèches funestes (II, 261 s.; IV, 115 s.), de brûler comme le feu ou le charbon (II, 212 s.; III, 364, etc.), de ronger comme le serpent (II, 217 s.), de sucer le sang comme la sangsue (IV, 400 s.), de causer la maladie (II, 259 s.), de bâtir un nid au cœur (V, 135 s.). D'une manière analogue on soutient que l'amante brûle comme le feu ou comme l'éclair (II, 347 s., 368 s. etc.), qu'elle pêche les cœurs dans ses filets (VI, 407 s.), que pour l'amant son regard est du feu, sa parole un arc et son étreinte une flèche (VI, 449 s.), mais on dit aussi que par son baiser elle peut éteindre le feu et verser sur les plaies la rosée (II, 221, 266, etc.), qu'elle peut donner un remède (II, 257 s.; IV, 218) et sauver un homme qui se noie (VI, 494). Cependant, en majeure partie, ces métaphores ne sont pas originales: les flèches et le feu d'Éros sont très fréquents, surtout dans l'Anthologie (V, 88 s., 96 s., etc.), le nid d'Éros vient des poèmes anacréontiques (25), les images concernant la beauté de la femme et l'amour sont puisées dans le roman plus ancien (Long. I, 18; Ach. I, 19; Eust. IV, 21 etc.), dans Aristénète (II, 1) et peut-être dans le Cantique des cantiques. Malgré le grand nombre de métaphores, on ne peut donc pas dire que Nicéas ait eu une véritable imagination, un véritable talent plastique.

Comme chez la plupart des romanciers grecs, l'art du rhéteur, chez Nicéas, est supérieur à l'imagination poétique; cet art se fait valoir encore davantage dans son éloge de Théodore. Dans notre roman, la rhétorique se manifeste non seulement dans les suasoirs, mais encore dans les parties lyriques, elle se manifeste ici par des figures de rhétorique nombreuses et variées dont se servait aussi Théodore. Outre d'innombrables interrogations et exclamations oratoires, Nicéas, pour donner à sa parole plus d'ampleur et plus d'énergie, se plaît à accumuler des mots d'une signification analogue dans une même phrase et, autant qu'il est possible, dans un même vers (II, 141 s., 262 s.; V, 110, etc.); on trouve des accumulations semblables chez Théodore (II, 431; VI, 141 s.) et Manasse (I,

22, 52) et même dans la poésie ancienne (Hom. *Il.* XI, 163; *Od.* XI, 612). Ensuite Nicétas répète dans une même phrase, pour le mettre en relief, un mot identique (II, 132, 593); ou bien il répète le même mot sous une autre forme grammaticale (polyptote; II, 22); ou bien il oppose de courtes phrases qui ont le même verbe sous une forme différente (II, 252 s.; III, 190 s.); ou bien il répète le même mot pris dans un sens différent, pour faire ainsi un jeu de mots (VI, 429 s., 435 s.). Quelquefois il unit deux mots ayant une signification contraire (oxymoron, VI, 587, 590) et il oppose même l'une à l'autre deux combinaisons de cette sorte (I, 130; II, 382); il emprunte littéralement une de ces antithèses artificielles (II, 382 ὁ πῦρ δροσίζον, ὁ φλογίζουσα δρόσος) à Théodore (VIII, 225), qui, de son côté, l'a formée d'après Georges Piside (Hex. 531, 1793; cf. O. HÄGER, *De Theodori Prodromi . . . fontibus*, p. 130), mais il y avait déjà des figures de ce genre dans le roman ancien (Ach. VI, 14: ἐφοβείτο. . .). C'est plutôt en vue du parallélisme qu'en vue de l'emphase que Nicétas répète le même mot au commencement de plusieurs phrases ou de plusieurs vers (anaphore, I, 339 s.; II, 242 s. etc.), ou bien à la fin des vers (II, 85 s.), ou bien au commencement et à la fin des vers (VI, 484 s.; VIII, 262 s.), ou bien au commencement et à l'intérieur des vers (IV, 201 s.), ou qu'enfin, il répète le mot final d'un vers au commencement du vers suivant (IX, 28 s., d'après Théodore VI, 214 s.). Au lieu du même mot à la fin du vers, il met souvent la même forme grammaticale, de telle façon qu'il obtient une rime, quoique imparfaite (II, 55 s., 61 s. etc.). Cette rime de désinence est rejetée dans la poésie occidentale moderne — le moyen âge a été plus indulgent — mais les Byzantins et les Grecs modernes ne l'ont pas évitée dans leur poésie rimée, de même qu'ils n'ont pas évité la répétition du même mot à la fin du vers. En vue d'un effet acoustique, Nicétas accumule les mots commençant par le même son (allitération, I, 307; II, 136 etc.); Théodore se servait de la même figure (v. F. GROSSCHUPF, *De Theodori Prodromi in Rhodantha elocutione*, p. 55 s.). En vue du parallélisme, Nicétas construit parfois des vers entiers de manière qu'ils se correspondent au point de vue syntaxique et, en partie aussi, au point de vue morphologique (I, 234 s.; II, 207 s.; VI, 68 s. etc.).

Le parallélisme, qui est propre à la prose comme à la poésie, est mis en œuvre chez Nicétas, nous l'avons vu, surtout dans le cadre du vers; pour lui comme pour chaque versificateur le vers est le principal élément de l'art. A l'exemple de Théodore, Nicétas choisit pour son roman le trimètre iambique byzantin ou, comme le nomme P. MAAS (*Byz. Zeitschr.* XII, 1903, 278 s.), le vers byzantin de 12 syllabes. Dès l'époque de Piside, on composa en ce vers, outre des romans, des récits historiques, des poèmes didactiques, des panégyriques — en Occident aussi on versifiait alors des ouvrages de ce genre, — des épigrammes; ce vers remplaça donc l'hexamètre et le distique. Le vers de Nicétas présente toutes les propriétés du trimètre byzantin à son apogée, propriétés qu'ont signalées surtout I. HILBERG (*Wien. St.* VIII, 1886, p. 282 s.; *Byz. Zeitschr.* VII, 1898, 337 s.) et MAAS (*l. c.*). Les voici: a) Chaque vers a 12 syllabes. b) Chaque vers se termine par un paroxyton; les mots sans paroxyton ne se trouvent que dans 9 vers (I, 137, 222, 272, 322; IV, 64, 231; V, 42; VIII, 218, 294)

et il est possible que le poète ait donné à quelques-uns de ces mots un accent paroxyton. Nicétas est donc un des poètes les plus corrects quant à l'accent de la fin du vers. c) Chaque vers a une césure après la 5^e (penthémimère) ou la 7^e (hephthémimère) syllabe. Le premier cas est plus fréquent: dans les vers I, 1—300, il y a 218 penthémimères et 82 hephthémimères. d) Avant la penthémimère il n'y a pas, d'ordinaire, de proparoxyton; dans les vers I, 1—300, il y a, à cet endroit du vers, 50 oxytons, 62 périspomènes, 73 paroxytons, 23 propérispomènes et seulement 11 proparoxytons dont 6 sont des noms propres. e) Avant l'hephthémimère on trouve le plus souvent un proparoxyton; dans les vers I, 1—300, il y a, à cet endroit, 70 proparoxytons et les autres sont des propérispomènes, des paroxytons, des oxytons. f) Dans le vers, les longues et les brèves (d'après la prosodie ancienne) alternent comme dans le trimètre ancien; les exceptions sont admises pour les noms propres et pour α, ι, υ, dont la quantité n'est pas évidente pour les yeux. Dans les vers I, 1—300, environ 220 vers sont conformes à la prosodie ancienne et 80 vers y font exception; d'ordinaire une syllabe brève remplace une longue, plus rarement une longue remplace une brève. g) Le vers exprime ordinairement la pensée entière ou une partie de celle-ci plus ou moins indépendante; l'enjambement est rare. h) Le vers n'admet pas l'hiatus; à l'exception des combinaisons δι'οῦ, traitées comme un seul mot, et des interjections αἶ αἶ et ὦ ὦ, on ne trouve dans le poème que 4 hiatus (πρὸ ἡμῶν II, 172; εὔ· ὅ VI, 128; μὴ ἀπολισθῆσαντες VII, 177 [Hercher: κατολ., Struve: παρολ.], πρὸ ὥρας IX, 47). i) On n'admet ni les élisions ni les crases, à l'exception de celles qui sont courantes dans la prose (ἀλλ', ἀν', ἄρ', δ', δι', καθ', κἄν, etc.). Sur tous ces points Nicétas est d'accord avec son modèle: chez Théodore le vers se termine aussi par un paroxyton; la penthémimère est bien plus fréquente que l'hephthémimère; la penthémimère n'est pas d'ordinaire précédée d'un proparoxyton, tandis que l'hephthémimère est précédée le plus souvent par cet accent; les fautes prosodiques sont admises pour α, ι, υ; le vers renferme une pensée complète; les hiatus et les élisions dures sont rares.

Dans son roman Nicétas a introduit trois fois des hexamètres (III, 263 s., 297 s.; VI, 204 s.), péchant ainsi contre l'unité de style. Ici encore il imite Théodore, mais tandis que celui-ci, à la suite des romans en prose (Hél. II, 26; Xén. I, 6 etc.) avait intercalé dans son roman seulement une prophétie hexamétrique (IX, 196 s.), Nicétas composa en hexamètres deux chants d'amour et un thrène. Les dactyles lui semblaient, nous l'avons dit, plus lyriques que les iambes. Voici le caractère de son hexamètre: a) Les dactyles ne sont que rarement remplacés par un spondée, si bien que le nombre des syllabes du vers varie peu. Parmi 83 hexamètres, il y a 58 vers purement dactyliques, 24 vers avec 1 spondée et un seul vers (VI, 206) avec 2 spondées. b) La césure préférée, c'est la césure après le 3^e trochée; il n'y a que 3 vers (III, 306, 314; VI, 231) avec une autre césure ou sans césure. c) La césure est précédée d'un proparoxyton (seulement VI, 227, un paroxyton). d) On observe les règles de la prosodie ancienne à l'exception des α, ι, υ. e) La pensée ne dépasse guère l'étendue d'un vers. Les fautes prosodiques exceptées, toutes ces particularités prirent naissance chez Nonnos. Somme toute, on peut dire que Nicétas observe strictement des règles métriques très sévères.

Chez Nicétas, comme chez tous les poètes, la métrique exerce une influence sur la construction des phrases, et surtout en deux sens. En premier lieu, l'accord métrique des vers (le même nombre de syllabes, les césures, etc.) se combine volontiers avec l'accord syntaxique, de façon que les vers sont construits, nous l'avons vu, d'une manière plus ou moins parallèle. En second lieu, la tendance à renfermer une pensée entière dans un vers, ainsi que la tendance à s'exprimer avec emphase, amène le poète à remplir un ou plusieurs vers de mots d'une signification analogue, mots parfois superflus; nous en avons déjà également parlé. Abstraction faite de ces particularités qui se rattachent autant à la stylistique qu'à la métrique, la construction des phrases de Nicétas est très simple: elle n'est pas périodique — la période ne convient point à la poésie, — les phrases sont tantôt longues, renfermant alors des parenthèses ou des constructions participiales, tantôt très courtes. Les longues phrases figurent au début des livres (I, VII), dans un chant (II, 357 s.), dans un discours (VII, 206 s.), dans une comparaison (IX, 17 s.), dans une maxime (IX, 124 s.), bref, dans les parties élaborées avec un soin particulier.

Le choix des mots, chez Nicétas, est beaucoup plus artificiel que la construction des phrases. Tout comme Théodore (v. HÄGER, *ouv. cit.* p. 57 s.), Nicétas veut avoir un vocabulaire riche; il recherche des mots recueillis dans les écrivains les plus divers. Nous rencontrons chez lui des mots homériques, notamment dans les chants hexamétriques (ἔγχος ἐνώμα III, 271; μιγήμεναι οὐκ ἐθέλουσαν III, 316), des mots pris aux poètes tragiques (χαλκόστομος I, 11; θρασύπλαγχος III, 139; ἀνθρακώ V, 25), à Plutarque (ἐγκατασβέννυμι II, 353), à Lucien (λειοκύμων IV, 2), à Oppien (τανύσκιος III, 315), à Nonnos (φεραυγής I, 1), mais aussi des mots empruntés aux saintes Écritures (κατώδυνος VI, 329; ἐνωτίζω VIII, 64), à Tzetzés (πετροπομπός I, 9; ἐκλιθώ II, 77), à Manasse (ρίψέπαλξις I, 8), à Eustathe (ὑποζωγραφέω III, 60) et, bien entendu, à Théodore (ταυτοπαθής II, 66; φυτοσπόρος VIII, 33 etc.). Comme l'a bien vu LÉVESQUE (p. 248), Nicétas affectionne les mots composés et il les forme fréquemment lui-même: il lie les verbes avec les préfixes (συγκαθαρχάω I, 28; ἀντεπιστένω I, 51 etc.) et il unit les substantifs et les adjectifs (ἀστεράρχης I, 1; αἵματοστάλακτος I, 35, etc.). De tels mots composés, qui figurent aussi dans l'éloge de Prodrome, ne choquent pas, au fond, le génie de la langue grecque et on en trouve beaucoup dans toute la littérature byzantine, même populaire, mais personne n'égale à cet égard notre romancier. Par le moyen des verbes composés, lorsqu'il ne s'en servait pas pour des raisons métriques, Nicétas voulait réaliser différentes nuances de signification; les substantifs et les adjectifs composés lui semblaient sans doute énergiques et solennels; à ce propos, rappelons qu'Aristote (*Poét.* 22) avait déjà recommandé ces sortes de mots aux poètes dithyrambiques. Cependant, Nicétas ne garde ici aucune mesure: il accumule les mots composés dans un vers (I, 1) et il forme des mots trop longs et trop lourds (par ex. πτηνοτοξοπυρφόρος II, 143). Ce qui peut expliquer cela, c'est sans doute le fait qu'il se sert d'une langue artificielle, presque morte. La tradition de la langue savante, du vers rigide, du sujet usé et du goût idéaliste a pesé sur Nicétas comme sur d'autres écrivains byzantins.

Die Helden der mittelgriechischen Volksdichtung als Wahrer des Volkstums und Retter des Vaterlandes

von Hugo Schreiner

Weder in der mittelalterlichen deutschen, noch in der gleichzeitigen französischen oder englischen Volksdichtung kommt das lebendige, auf ein hohes Ziel gerichtete Mitschaffen des Volkes so stark zum Ausdruck wie in der mittelgriechischen Volksdichtung. Zwar gehen auch dort die grossen Sagenkreise — das Nibelungenlied sowohl wie der Beowulf, der reiche Sagenkranz um Artus und um Karl den Grossen wie um Guillaume d'Orange — auf Volkslieder zurück, auf verstreute Überlieferungen, die meist von unbekannten Rhapsoden zu einer fortlaufenden Dichtung zusammengefügt worden sind. In keinem dieser auf sehr ungleicher Wertstufe stehenden Literaturdenkmäler aber spielen das ausgesprochene völkische Bewusstsein und die daraus entspringende Pflicht zum Schutze des Vaterlandes eine führende Rolle, weder im Charakter des Helden, noch bei den mithandelnden Personen. Man vermisst daher Helden, die sich und ihre Waffenehre einsetzen für den Ruhm der Nation als solcher, die grosse Taten vollbringen zum Schutze des Vaterlandes. (Li bons Danois Ogiers darf vielleicht als Ausnahme genannt werden). Bestenfalls kämpfen die Helden der westlichen Literaturen für allgemeine ritterliche Tugenden, aus Vasallentreue, als Verteidiger des christlichen Glaubens gegen dessen Feinde, meist jedoch nur aus persönlicher Eitelkeit, aus unverhohlener, durch die verschiedensten Beweggründe angestachelter Abenteuerlust, ja manchmal bloss aus wilder Rachgier. Selten nur ziehen sie aus zum Schutze der Bedrängten und wagen ihr Leben für sie, wie der hochgemute Recke Beowulf. Ein inneres, naturverbundenes Verhältnis zum völkischen und staatlichen Bewusstsein fehlt ihnen jedoch durchwegs.

Das mag wohl daran liegen, dass in den westlichen Ländern der nationale Staatsgedanke damals noch kaum entwickelt war, dass er sich vielmehr ersatzweise in Ritterideale und Vasallengesinnung zersplitterte. Für die Untertanen des römischen Kaisers jedoch war gerade dieser Gedanke eine Jahrhunderte alte Selbstverständlichkeit geworden. Das stolze „civis Romanus sum“ hatte für den Byzantiner, den geschichtlichen Erben der antiken Römermacht, seine ganze Wirksamkeit beibehalten. So wenig ihm die Rassenfrage nach u n s e r e n neuzeitlichen Begriffen etwas galt, wenn nur der Einzelne sich als orthodoxer Untertan des Kaisers be-

kannte, so sehr fühlte sich das byzantinische Volk in seinem Nationalstolz verletzt, wenn der Reichsfeind die Ehre bedrohte. Politische Ohnmacht und militärische Niederlagen vermochten zwar das Rhomäerreich zu schwächen und zu vernichten, das unerschütterliche Vertrauen auf völkische Grösse und auf angeborene Führerschaft jedoch, sowie die Erinnerung an die Glanzzeiten des Reiches schlugen um so tiefer Wurzeln im Fühlen und Denken des Volkes, je verheerender sich das unheilvolle Gewitter staatlichen Niederganges über den Griechen entlud. Nach dem schmetternden Sturz war das gesamte byzantinische Staatswesen in die schaurige Gruft politischen Todes versunken. Darüber aber rankte sich in ungehemmt üppigem Wuchs die zwar längst vorhandene, jedoch bis dahin kaum beachtete Volksdichtung.¹⁾

Sowohl die Textausgaben der bisher bekannten Digenisfassungen,²⁾ sowie eine von mir bereits vor 22 Jahren veröffentlichte Arbeit über die älteste Form der byzantinischen Belisarsage³⁾ lassen keinen Zweifel darüber, dass weder der Heldensang vom Digenis Akritas noch der vom Belisar in ihrer ursprünglichen, rein volksmässigen Form auf uns gekommen sind. Die in den letzten Jahren von Henri Grégoire veröffentlichten Untersuchungen über die geschichtlichen Grundlagen der Digenisdichtung haben ferner in ihrer Gesamtheit den Nachweis geführt, dass Held Digenis tatsächlich gelebt hat, und zwar in den von der Dichtung erwähnten Gegenden, dass er sich am oberen Euphrat ein Schloss erbaut hat und auch dort begraben liegt.⁴⁾ Die Frage aber, warum er überhaupt zum

¹⁾ Um nicht die mir zugestandene Zeit zu überschreiten, brachte ich an Stelle der vorstehenden Einleitung folgendes: Die im ersten Teile des gedruckten Auszuges dargelegten Gedanken sind gestern durch zwei Redner in ihren Grundzügen bestätigt worden: Einerseits hat Herr Professor Dölger den Staatsgedanken und das damit zusammenhängende nationale Fühlen des rhomäischen Volkes, das sich auch auf das bulgarische Volk der beiden ersten Reiche übertrug, in den Mittelpunkt seiner Ausführungen gestellt. Andererseits ist durch Herrn Professor Grégoire das leicht Bewegliche der Sagenmotive gezeigt worden und deren Fähigkeit, geschichtlichen Tatsachen eine besondere Färbung zu verleihen. In der mittelgriechischen Volksdichtung wirken, wie schon mein Ihnen vorliegender Auszug ersehen lässt, beide Kräfte zusammen: Nationales Empfinden und die von ihm stark beeinflusste Komposition der unterschiedlichen Dichtungen.

²⁾ Vgl. K. KRUMBACHER, *GBL*², S. 831; dazu D. C. HESSELING, *Le Roman de Digenis Akritas d'après le manuscrit de Madrid*, *Διογραφία*, III, 1911, p. 537—604.

³⁾ *Byz. Zeitschr.* XXI, 1912, 54—64.

⁴⁾ HENRI GRÉGOIRE, *Le tombeau et la date de Digenis Akritas* (Samosate vers 940 après J.-C.), *Byzantion* VI, 1931, 481 ff.; DERS., *L'épopée byzantine et ses rapports avec l'épopée turque et l'épopée romane*, *Acad. Roy. Belgique, Bull. de la classe des Lettres*, 5e série, XVII, 1931, 463—493; DERS., *Les Cantilènes et la date de la récénsion d'Andros-Trébizonde*, *Byzantion* VII, 1932, 287 ff.; DERS. (mit R. GOOSSENS), *Les recherches récentes sur l'épopée byzantine*, *L'Antiquité classique* I, 1932, 419 ff.; DERS., *L'Age héroïque de Byzance*, *Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga*, Paris, 1933, 383 ff.; DERS., *Études sur l'épopée byzantine*, *Revue des études grecques* XLVI, 1933, 29 ff.; R. GOOSSENS, *Les recherches récentes sur l'épopée byzantine*, *L'Antiquité classique* II, 1933, 449 ff.; DERS., *La Geste d'Omar*, *Byzantion* VII, 1932, 303 ff. — Als geschichtliches Urbild des Digenis betrachtet Grégoire den Turmarchen Diogenes, der im J. 788 im Kampfe gegen die Araber fiel. Dessen wirkliche und erdichtete Heldentaten wurden durch die rhomäischen Heere aus seiner Heimat Kappadokien an den Euphrat verpflanzt (*Byzantion* VI, 506; VII, 287—288). ST. KYRIAKIDES (*Παρατηρήσεις εις τὰ ἀκριτικά ἔπη*, *Διογραφία*, I, 1929, 623—662) widerspricht S. 661 der Gleichung Digenis = Diogenes; auch sonst weicht er mit stichhaltigen Gründen in vielen Punkten wesentlich von Grégoires Beweisführung ab. — Über die

Helden der mittelgriechischen Volksdichtung geworden ist, hat Grégoire noch nicht gestellt;¹⁾ die Frage, welche Umstände das rhomäische Volk so allgemein begeistern konnten, dass es — trotz reichlich vorhandener Heldengestalten der vaterländischen Geschichte²⁾ — gerade ihn zum Träger machte der dem Volksempfinden entsprungenen Vorstellung eines Recken nach seinem Sinn und Willen. Und gerade diese Frage führt zum Kerngedanken meiner Ausführungen: Digenis ist der Inbegriff aller dem rhomäischen Volke überhaupt erstrebenswerter völkischer Vorzüge.

Schon seine Abstammung stempelt ihn zum Vollblut-Rhomäer: Mütterlicherseits geht seine Ahnenreihe auf das Kaiserhaus zurück.³⁾ Den Vater aber adelt nicht bloss der Rang eines Emirs, sondern vor allem eine Eigenschaft, die jedes Rhomäerherz in besonderem Stolz höher schlagen lässt: der anfängliche Feind des Kaisers, der ruchlose Räuber einer märchenhaft schönen rhomäischen Prinzessin unterliegt im Kampfe gegen die zur Befreiung der Schwester ausgesandten Brüder.⁴⁾ Aus Liebe zu der Rhomäerin erklärt er sich bereit, nicht nur Christ, sondern auch Untertan des Kaisers zu werden.⁵⁾ Dadurch ist er ohne weiteres in die rhomäische Volksgemeinschaft aufgenommen.⁶⁾ Nicht genug damit: Auf Bitten seiner Mutter kehrt er für kurze Zeit in sein altes Reich zurück, legt dort unerschrocken sein Glaubensbekenntnis ab⁷⁾ und darf sich schliesslich des Erfolges rühmen, sowohl seine Mutter⁸⁾ wie auch seine ehemaligen Stammes-

volkstümlichen Elemente s. auch FR. DÖLGERS Besprechung von A. CH. CHATZES, Εἰσαγωγή Μακροβουλίας καὶ Ἀκριτῆς, B. Z. XXXIII, 1933, 407.

¹⁾ GRÉGOIRE (*Byzantion* VII, 297—298) spricht von einem Helden ohne Fehl und Tadel (héros sans reproche). Das geschieht aber in einem ganz bestimmten Zusammenhange, auf den ich unten am Schlusse des Anhangs eingehe. Ferner erwähnt er den Einfluss einer dem byzantinischen Kaiser dienstbaren Propaganda (S. 298—299): Il s'agit, à des fins de propagande, de remplacer toute une matière épique locale et populaire, qui s'embarrassait peu de morale, d'orthodoxie ou de politique, par un poème d'apparence historique, irréprochable au point de vue religieux, d'une tendance „apaisante“ et approuvée par le gouvernement. — Ausschlaggebend für mich ist festzustellen, welche Eigenschaften die Volksdichtung — auch in sog. „gelehrter Überarbeitung“ (s. hiezu auch FR. DÖLGER, *a. a. O.*) — noch zu Beginn des 16. Jahrhunderts an ihren Helden so schätzt, dass sie diese Vorzüge als der Überlieferung wert hält.

²⁾ Ansätze zu selbständigen Epenzyklen vor der Digenisdichtung hat GRÉGOIRE nachgewiesen (*Byzantion* VII, 291 ff., 318 ff., 671 ff.; neue Beiträge in *Mélanges* etc.; s. auch deren Besprechung von FR. DÖLGER, B. Z. XXXIII, 1933, 406).

³⁾ G . . T (54—55), A 11—23, E . . P 7. Den Stammbaum des Digenis untersucht auch N. ADONTZ, *Les fonds historiques de l'épopée byzantine Digenis Akritas*, B. Z. XXXIX, 1930, 198—227. Über den Vater Aaron-Andronikos siehe H. GRÉGOIRE, *Byzantion* VII, 1932, 800 ff. und besonders M. LASKARIS, *Sceau de Radomir Aaron*, *Byzantinoslavica* III, 404 ff.

⁴⁾ G I 171—194, T A 362—391, E 32—53, P 243—291.

⁵⁾ G I 298—306, T 89—96, A 528—534, E 162—177, P 437—450.

⁶⁾ G I 327—328, T 122—123, A 560—561, E 197—198, P 477—482.

G II 23—25, T 154—156, A 592—594, E P

Überzeugte Zugehörigkeit

G T 568—571, A 1084—1086, E 546—553, P 1049—1052.

⁷⁾ G III 170—198, T 587—610, A 1103—1127, E P 1067—1098.

⁸⁾ G III 228—235, T 614—656, A 1131—1174, E 560—565, P 1114—1122.

genossen¹⁾ zum christlichen Glauben zu bekehren und zu Untertanen des Kaisers zu machen.²⁾

Der aus dieser Ehe entsprossene Digenis muss also, ungeachtet seines auf die Doppelabstammung hinweisenden Namens, ein echter Rhomäer sein.³⁾ Zahlreiche, dem griechischen Wesen besonders schätzenswerte Tugenden zieren ihn: Wie der stark ausgeprägte, zu jedem Opfer bereite Familiensinn schon die fünf Brüder die gefährvolle Rettung der verlorengelaubten Schwester aus der Gewalt Musurs hat wagen lassen, so schreibt er auch deren hochgemutem Neffen die gebührende Ehrfurcht gegen seinen ihm eben noch feindlich gesinnten künftigen Schwiegervater vor.⁴⁾ Dem gleichen Gefühle engster Verbundenheit mit der Familie entspringt auch die rührende Totenklage um den dahingeschiedenen Vater⁵⁾ und die Sorge für ein des Helden Musur würdiges Begräbnis in der von ihm erbauten Theodoroskirche bei seinem Palast am Euphrat.⁶⁾ Als liebender Sohn nimmt er die verwitwete Mutter zu sich und sorgt nicht nur für deren leibliches Wohl, sondern räumt ihr auch den Ehrenplatz in seinem fürstlichen Haushalt ein⁷⁾ und beweint sie aufrichtig nach ihrem Hinscheiden.⁸⁾

An einem Beispiele zeigt die Dichtung, dass er mangelndem Familiensinn mit aller Entschiedenheit entgegenzutreten weiss. Er zwingt nämlich den Ver- und Entführer Eudoxios, die treulos verlassene Aïse wieder als Gattin anzuerkennen.⁹⁾ Dazu fühlt er sich verpflichtet, weil der Rhomäer Eudoxios durch sein Verhalten gegen die Christin Aïse dem Ansehen des rhomäischen Namens Schande bereitet hatte. Schon aus diesem Grunde muss das dem Digenis angedichtete galante Abenteuer mit der sich seinem Schutze anvertrauenden Aïse¹⁰⁾ als spätere Zutat abgelehnt werden, wie das ja auch die Fassung des Mönches Petritzis ausdrücklich betont.¹¹⁾ Mit Recht hat dieser erkannt, dass hiedurch auf den Charakter des Helden ein unverdient schlechtes Licht fällt, umsomehr als auch die übrigen Texte dem Digenis an anderer Stelle rührend aufrichtige Worte unbedingter ehelicher Treue in den Mund legen.¹²⁾

1)	G III	236—239,	T 657—660,	A 1175—1178,	E	P 1123—1128.
2)	G	T 752—757,	A 1278—1283,	E 603—609,	P 1215—1216.	
3)	G IV	48—64,	T 824—845,	A 1357—1378,	E	P 1239—1244.
4)	G IV	673—683,	T 1278—1290,	A 2086—2098,	E 979—986,	P 1969—1984.
5)	G VII	124—146,	T 2880—2909,	A 4094—4120,	E	P 2997.
6)	G VII	152—156,	T 2914—2919,	A 4125—4130,	E	P 2998—3002.
	G VII	104—105,	T 2999—3001,	A 4235—4239,	E	P 3003—3004.
	G VII	106—108	spricht bereits von dem Begräbnis des Vaters, ohne dass von dessen Tode die Rede gewesen ist (s. die vorherg. Stelle).			
7)	G	T 2920—2940,	A 4131—4152,	E	P	
	G	T 2982—2985,	A 4195—4199,	E	P	
	G	T 3004—3005,	A 4240—4241,	E	P	
8)	G VII	189—192,	T 3006—3038,	A 4242—4274,	E	P 3005—3006.
9)	G V	221—223,	T 1793—1795,	A 2739—2741,	E	P 2365—2366.
	G V	257—280,	T 1827—1846,	A 2774—2796,	E	P 2375—2382.
10)	G V	240—250,	T 1811—1820,	A 2758—2767,	E	P
11)	P	2373—2374.				
12)	G VI	142—143,	T 2029—2030,	A 2994—2995	E 1169—1170	P
					E 1304—1307	

Ebensosehr müssen wir auch bezweifeln, ob die ursprüngliche Digenisdichtung den Helden wirklich ein gleiches Abenteuer mit der von ihm besiegten Amazone Maximu erleben lässt.¹⁾ Gibt sie sich auch nicht als Christin zu erkennen, lassen ferner ihre Worte nichts an Deutlichkeit zu wünschen übrig,²⁾ so widerstrebt es m. E. dem Geiste der Dichtung doch immerhin ganz bedenklich, wenn der Held zuletzt unruhlich der Versuchung unterliegt,³⁾ nachdem er kurz zuvor die Verführerin mit einem ernsten Hinweis auf seine Pflicht zu ehelicher Treue abgelehnt hat (S. 205 A. 12).

Wie peinlich dieses Zwischenspiel den Schreibern der verschiedenen Fassungen gewesen sein muss, geht schon aus dem Zustande der Texte gerade an der Stelle hervor, wo Digenis über sein Abenteuer mit Maximu berichtet. *GTA* bringen über die Ankunft des Digenis bei seiner Gemahlin einen ziemlich vorsichtigen Text. Hier, wie in *P*, erwähnt Digenis nichts von einem Fehltritt.⁴⁾ Die Antwort Eudokias jedoch beweist, dass sie das Vorgefallene bereits ahnt.⁵⁾ In *P* lässt die Betrogene ihren Gefühlen in ziemlich leidenschaftlicher Form freien Lauf.⁶⁾ Nach *G* sucht Digenis unter der Einwirkung der sanften Vorwürfe seiner Gemahlin sein schlechtes Gewissen dadurch zu beruhigen, dass er der davonreitenden Maximu nachsetzt und sie tötet.⁷⁾ *E* weiss wenigstens von dem ersten Seitensprunge des Digenis nichts. Über den zweiten berichtet der Text mit Widerwillen, wie Hesseling sehr richtig bemerkt.⁸⁾ Aus der Form allein, vor allem aber aus dem Zusammenhang mit dem nachfolgenden Inhalt lässt sich die spätere Zutat erkennen, nicht nur für *E*, sondern auch für die übrigen Fassungen.⁹⁾

Wären diese Abenteuer Urbestandteile der Dichtung, so müssten sie unbedingt in der grossen Abschiedsrede wiederkehren, die der sterbende Digenis seiner tiefbetrübten Gemahlin hält. Darin erinnert er sie an alle seine Heldentaten, deren Zeugin sie gewesen war; u. a. kommt er auch auf seinen Kampf gegen Maximu zu sprechen, erwähnt aber lediglich seinen Sieg über sie¹⁰⁾ und schliesst seine Aufzählung mit den Worten:¹¹⁾

A 4470 ταῦτα πάντα ἐποίησα ἵνα σὲ μόνην ἔξω.

¹⁾ SATHAS-LEGRAND (*Les exploits* etc., 145 Einl.) zweifeln überhaupt an der Ursprünglichkeit der Maximu-Episode. Dabei verweisen sie auf deren Ähnlichkeit mit einem Erlebnis Alexanders d. Gr. mit der Amazonenkönigin Thalestris (s. den Anhang).

G VI 772—774, T 2617—2619, A 3787—3798, E 1567—1573, P

²⁾ G VI 766—770, T 2604—2615, A 3773—3785, E 1560—1566, P 2929—2936.

³⁾ G VI 800—801, T 2646—2647, A 3816—3817, E 1576, P 2941.

⁴⁾ G VI 824—833, T 2671—2682, A 3841—3852, E P 2949—2960.

⁵⁾ G VI 816—823, T 2663—2670, A 3833—3840, E P 2953—2960.

⁶⁾ P 2961—2962.

⁷⁾ G VI 834—838; noch auf dem Totenbette rühmt er sich dieser Tat: VIII 118—120.

⁸⁾ S. 543.

⁹⁾ S. den Anhang.

¹⁰⁾ G VIII 118—120, T A 4460—4465, E P
(s. Anm. 7).

¹¹⁾ G VIII 116—117, T A 4470, E P
121—122,

Unmittelbar darauf spricht er von der bevorstehenden Trennung und von seinem Erscheinen vor dem Richterstuhle Gottes:¹)

A' 4477 καὶ εἰς κριτὴν ἀπέρχομαι, τὸν ἀπροσωπολήπτῃν.
ἐκεῖ δὲν εἶναι δυνατόν νὰ βοιθήσουν φίλοι,
ἀλλὰ κατὰ τὰ ἔργα μου θέλω νὰ ἀπολαύσω.

Fast im gleichen Atemzug beteuert er, dass er seine Gemahlin stets über alles geliebt und ihr auch die eheliche Treue gehalten habe.²) Denn wie anders sollen wir seine Worte verstehen:

A 4490 ὥς περιστέραν καθαρὰν σὲ εἶχον στὸ παλάτι,
ὥσπερ τρυγὸνα μοναχῇ σὲ περιεῖχον πάντα.

Ich meine: wer in einem so fürchterlich ernsten Augenblicke sich keiner Schuld bewusst ist, hat wahrlich nichts einzugestehen. Krumbachers hartes Urteil über den Charakter des Helden³) trifft also zum mindesten nicht auf dessen Urbild zu.

Der Familiensinn der Griechen kommt in der Dichtung auch durch die hohe Wertschätzung des Kindersegens zum Ausdruck. Schon die Betrübniß im grosselterlichen Hause des Digenis darüber, dass zu den fünf Söhnen die Tochter fehlt,⁴) lässt dies erkennen; dann die Freude über deren Geburt,⁵) sowie all die Vorsichtsmassnahmen des Vaters, um das Kind vor den von den Sehern angekündigten Gefahren⁶) nach Möglichkeit zu schützen.⁷) Wie gross der Schmerz des Digenis und seiner Gemahlin selbst über ihre völlige Kinderlosigkeit ist, trotz aller Gebete, schildert die Dichtung in beredten Worten.⁸) Es hätte wahrlich nicht des Zusatzes bedurft, dass sie Digenis als Strafe des Himmels seinem Fehltritt zuschreibt,⁹) ein Gedanke, der im Hinblick auf bereits oben Gesagtes sicher nicht der eigentlichen Dichtung angehört hat, was auch schon die sehr fragwürdige Verbindung mit dem vorhergehenden Inhalt, und vor allem der Wortlaut in G beweisen.¹⁰)

¹) G T A 4477—4479, E P

²) G T A 4487—4495, E P

³) *GBL*², 828.

⁴) G T A 33—37, E P 25—30.

⁵) G T A 64—66, E P 61—64.

⁶) G T A 45—59, E P 43—56.

Über die Herkunft dieser Einzelheit s. *Byzantion* VII, 300.

⁷) G T A 72—122, E P 73—90.

⁸) G VII 179—183, T 2949—2956, A 4161—4169, E P

⁹) G T 2957—2958, A 4170—4171, E P

¹⁰) G VII 186 ὅμως θελήματι θεοῦ ἡμαρτον τῆς ἐλπίδος,
ἀλλὰ λίαν ὥς σώφρονες τῷ θεῷ ἡὐχαρίστουν,
τοῖς οἰκείοις δὲ σφάλλμασιν ἔγραφον τὴν αἰτίαν.

TA stellen diesen natürlichen Gedankengang folgendermassen dar:

T 2955 ἀλλὰ σαφῶς ἡστόχησαν ἐλπίδος τῆς τοιαύτης, A 4168
θεοῦ γὰρ πᾶν τὸ δώρημα τοῦ πάντα δυναμένου.
ἀλλ' ὅμως ἦν εὐχαριστῶν καὶ τὸν θεὸν ἐν τούτῳ,
καὶ τὴν αἰτίαν ἑαυτοῦ προγράφει ἁμαρτίαν.

Welcher Fassung der Vorzug gebührt, ist ohne weiteres ersichtlich.

Unzertrennlich mit Familiensinn ist tiefe Religiosität¹⁾ verbunden, wie schon im Obigen hinreichend ausgeführt worden ist. Ich glaube daher nicht, dass, wie Krumbacher meint,²⁾ der unbekannte erste Dichter „leider den frischen Ton der Originale, der noch in manchem der heutigen Akritenlieder vernehmlich nachklingt, durch das Bestreben, den Anforderungen der Schule, der Kirche und seines eigenen üblen Geschmacks gerecht zu werden, sehr wesentlich getrübt hat.“ Die gleiche Ansicht äussert weniger schroff Miliarakis.³⁾ Insbesondere möchte ich die Stellen ausnehmen, an denen die Religion als mitbestimmende Kraft in den Gang der Ereignisse eingreift,⁴⁾ also das Glaubensbekenntnis des Emirs Musur (S. 204 A. 7), die Bekehrung der Mutter (S. 204, 8) und des ganzen Volkes (S. 205, 1) sowie die Worte des sterbenden Digenis (S. 207, 1).

Auf diesen beiden, für einen echt rhomäischen Helden unerlässlichen Charaktereigenschaften bauen sich dessen übrige Vorzüge auf. Selbstverständlich muss er Unerschrockenheit in höchstem Masse besitzen. Beweise hiefür liefert er schon als zwölfjähriger Knabe. Im Besitze riesiger Körperkräfte und unübertroffen im Gebrauche der Waffen,⁵⁾ zieht er mit seinem Vater zur Jagd aus: Einer Bärin tritt er allein entgegen und erdrosselt sie in seinen Armen, dem Bären dreht er den Hals um. Gleich hernach zerreisst er im Laufe einen fliehenden Hirsch⁶⁾ und spaltet schliesslich kurz darauf einer Löwin den Kopf bis zu den Schultern.⁷⁾ Diese Kämpfe mit wilden, von der Bevölkerung gefürchteten Tieren galten, wie Miliarakis eigens erwähnt,³⁾ allein schon als preiswürdige Heldentat und als hohes Verdienst um die öffentliche Sicherheit.⁸⁾ Ähnliche

¹⁾ Εἰς τὰ γράμματα δὲν φαίνονται νὰ ἡσυχολοῦντο καὶ πολὺ, ἡ δὲ πνευματικὴ τῶν μὲν μορφῶν σπινώτατα ἐξήρχετο τῶν ὁρίων τῆς θρησκευτικῆς. ST. KYRIAKIDES, 'Ο Διγενῆς Ἀκρίτας, Athen, o. J. 92.

²⁾ GBL², 829.

³⁾ Textausgabe, Einleitung S. ια'.

⁴⁾ GRÉGOIRE (*Byzantion* X, 1935, 337) betrachtet die ausdrücklichen Glaubensbekenntnisse als Kampfmittel gegen die Paulikianer, deren feindliche Einstellung gegen den Kaiser den ersten Anlass zur Entstehung des Heldenliedes von Digenis gegeben haben soll.

⁵⁾ G IV 70—71, T 855—859, A 1388—1394, E 615—616, P 1255—1258.

Diese Eigenschaften gehören wohl zu den grundständigen Elementen der Dichtung; s. hiezu die Parallelen in Sayyid Battāl (*Byzantion* VII, 307).

⁶⁾ G IV 107—145, T 912—917, A 1412—1454, E 756—777 (ohne Hirsch), P 1309—1348.

⁷⁾ G IV 180—186, T 955—961, A 1492—1498, E P 1365—1368.

Die Schilderung des eigentlichen Löwenkampfes fehlt in E. Vers 786 ff. sprechen lediglich von einem Löwen, den Digenis dabei überrascht, wie er Büffelmilch trinkt. Auf diese Absonderlichkeit hat bereits HESSELING hingewiesen (*a. a. O.* S. 541). Mit Vers 791 endet nicht nur die Begegnung mit dem Löwen, sondern der ganze Jagdbericht überhaupt. Ausserdem muss auffallen, dass in E die Jagdabenteuer des Digenis nicht fortlaufend erzählt, sondern durch einen anderen Teil der Dichtung unterbrochen werden (Vers 622—733), und zwar ohne sichtlichen Zusammenhang. Darin wird der Besuch des Akriten bei den Apelaten und deren Führer Philopappos geschildert. Dieser Abschnitt steht auch in den übrigen Texten, aber an weit späterer Stelle (G—, T 1039—1089, A 1575—1654, P 1425—1542). Auf die Frage, warum der Text so merkwürdig gestört ist, hoffe ich in einer besonderen Arbeit einzugehen.

⁸⁾ Ein ähnlicher Gedanke findet sich auch:

G IV 148—151, T 920—923, A 1457—1460, E P

G IV 171—173, T 945—946, A 1482—1483, E P

Parallele hiezu in der Geste d'Omar (*Byzantion* VII, 315).

Kämpfe besteht er zum Schutze seiner Gemahlin gegen einen Drakos¹⁾ und einen Löwen.²⁾

Natürlich stellt er auch im Waffengang mit überlegenen Gegnern seinen Mann. Das beweist er zunächst, als er sich mit der geraubten Eudokia auf dem Heimritte befindet. Da tritt ihm der riesige Sarazene Sudalis prahlerisch entgegen und wird nach kurzem Kampfe getötet.³⁾ Kurz hernach holen ihn die von Eudokias Vater entsandten dreihundert Verfolger ein, die das Mädchen wieder in das elterliche Haus zurückbringen sollen. Auch ihnen geht es zum grössten Teil nicht besser.⁴⁾ Im unmittelbaren Anschlusse an den vorerwähnten Kampf gegen den Drakos und den Löwen tötet oder verjagt er 300 Apelaten, die auf ihn eindringen, um Eudokia zu rauben.⁵⁾ Um sich nach dem Verbleib ihrer Standesgenossen zu erkundigen, treten dann drei andere schwerbewaffnete Apelaten auf, Philopappos, Joannikios und Kinnamos. Sie erfahren von Digenis, dass er diese alle erledigt hat, glauben es aber nur, wenn er beweist, dass er derjenige ist, der allein ein solches Heldenstück zu vollbringen vermag, nämlich Digenis selbst. Der Akrite erzählt ihnen zunächst sein Abenteuer mit 'Αγκύλας, ein waschechtes Räuberstückchen, dessen erster Teil mit der Niederlage des Digenis endet, dessen Schlussteil jedoch die Waffenehre unseres Helden umso glänzender wiederherstellt. Nach diesem Berichte halten ihn die drei Apelaten für würdig, seine Waffen mit den ihren zu kreuzen. Wie nicht anders zu erwarten, unterliegen sie und bieten freiwillige Unterwerfung an. Digenis jedoch lehnt stolz ab.⁶⁾

Ritterliche Gesinnung gegen Unterlegene oder Schwächere gehört überhaupt zu den edelsten Zügen des Helden. So macht er die jüngeren Brüder Eudokias, die sich auch unter den Verfolgern befinden, mit einem absichtlich leichten Keulenschlag lediglich kampfunfähig.⁷⁾ Ein ander Mal, auf einer Grenzfahrt gegen den gefährlichen Räuber Musur, trifft er diesen im Kampfe mit dem viel schwächeren und jüngeren Eudoxios. Digenis besiegt den Räuber und übergibt Eudoxios dem Schutze seines Gefolges.⁸⁾ Im weiteren Verlaufe der Grenzfahrt findet Digenis die von Eudoxios verlassene Aïse und bewahrt sie vor der Gefangennahme durch die kurz hernach auf die beiden eindringenden Araber.⁹⁾ Diese edle Ritterlichkeit gegen ein hilfloses Mädchen kann die ursprüngliche Dichtung unmöglich durch einen groben Gewaltakt des Helden an Wert verlieren lassen (S. 205, 10). Den gleichen Eindruck können wir nicht los werden, wenn wir das vornehme und schonende Verhalten betrachten, das Digenis während der beiden

1)	G VI	63—80,	T 1941—1956,	A 2901—2921,	E 1098—1119,	P 2410—2420.
2)	G VI	91—97,	T 1969—1977,	A 2930—2939,	E 1122—1138,	P 2423—2427.
3)	G	T	A 2024—2038,	E 928—942,	P 1913—1930.	
4)	G IV	663—664,	T 1250—1266,	A 2068—2074,	E 943—968,	P 1947—1956.
5)	G VI	125—156,	T 2002—2046,	A 2966—3011,	E 1152—1181,	P 2439—2460.
6)	G VI	176—259,	T 2056—2226,	A 3035—3228,	E 1198—1287,	P 2467—2658.
7)	G IV	665—672,	T 1267—1275,	A 2075—2083,	E	P 1957—1964.
8)	G	T 1614—1665,	A 2501—2512,	E	P 2285—2297.	
9)	G V	177—190,	T	A 2681—2713,	E	P 2337—2355.

Waffengänge mit Maximu zeigt.¹⁾ Mag die besiegte Amazone tatsächlich ihre Verführungskünste haben spielen lassen (S. 206, 2), den seiner Pflicht zu ehelicher Treue bewussten Helden (S. 205, 12) hätte dies nicht im mindesten anfechten dürfen.²⁾ Wissen wir doch auch, mit welchem Widerwillen Digenis den Kampf mit einem Weibe überhaupt aufnimmt.³⁾ Ebenso widerstrebt es ihm, dem nach der Niederlage seiner Führer fliehenden Reste des Apelatenheeres nachzusetzen.⁴⁾

Seine tatkräftige Hilfsbereitschaft lässt er jedermann zuteil werden, insbesondere wenn von Reichsfeinden bedrohte Untertanen ihn um Schutz anflehen.⁵⁾ Selbstverständlich zwingt Digenis nach kurzer Kriegsfahrt die Störenfriede zum Gehorsam gegen den Kaiser und stellt an den Grenzen des Reiches Ruhe und Sicherheit her.⁶⁾ Seiner unüberwindlichen Tapferkeit gelingt es sogar, das Hoheitsgebiet des rhomäischen Kaisers noch beträchtlich zu erweitern. Er ist der berühmteste Kriegermann weit und breit, ein Schrecken der Bösen und ein Hort der Guten.⁷⁾

Kein Wunder, dass der Kaiser bald von dem Heldenruhm seines Markgrafen hört, ihn selbst besucht⁸⁾ und mit allerhöchsten Ehren und Vorrechten

- 1) G VI 568—595, T 2403—2424, A 3570—3591, E 1530—1562, P 2809—2837.
 G VI 740—763, T 2579—2601, A 3747—3771, E P 2921—2928.
 G VI 777—780, T 2622—2625, A 3792—3795, E P 2937—2939.

Das wahrhaft Ritterliche fehlt der Parallele aus Sayyid Battâl (*Byzantion* VII, 313).

- 2) Den Seelenkampf des Digenis schildert die Dichtung beide Male recht lebendig:

- G V 231—241, T 1811—1813, A 2750—2752, E P
 G VI 790—795, T 2636—2641, A 3806—3812, E P 2940—2941.

Gerade deswegen hätte ein wirklicher Held nicht unterliegen dürfen. Die Gewissensbisse, die Digenis nach vollbrachter Tat empfindet, stehen zu seinem sonst so männlichen Auftreten doch in recht kläglichem Gegensatz, umsomehr, als er sich mit billigen moral-theologischen Gedankengängen begnügt (s. S. 207 Anm. 9).

- G V 247—256, T 1817—1826, A 2765—2773, E P
 G V 283—286, T 1849—1852, A 2800—2803, E P
 G T A E P 2942—2944.

In der Angelegenheit Maximu verhilft ihm seine Gemahlin zu der erforderlichen Zerknirschung (s. S. 206 Anm. 4, 6 und den Anhang). Die scheinheilige Einleitung G V 1—17 vermag nichts zu beweisen, ebenso wenig G VI 605—608, das an einen anderen Gedankengang angehängt ist: Digenis will sich nicht dem Vorwurf der Ruhmredigkeit über seine Waffentaten aussetzen.

- G VI 598—604, T 2429—2438, A 3596—3605, E P
 3) G VI 645—650, T 2514—2518, A 3682—3686, E P 2811—2815.
 G VI 748—750, T 2587—2589, A 3756—3758, E P
 4) G VI 635—642, T 2505—2511, A 3673—3679, E P 2885.
 5) G T A E P 1403—1418.
 G T A E P 2109—2130.
 6) G IV 953—956, T 1434—1447, A 2298—2311, E 1097, P 2131—2140.

Eine Parallele hiezu in Geste d'Omar (*Byzantion* VII, 316).

- 7) G IV 965—970, T 1471—1475, A 2337—2341, E P 2149—2152.
 G T A 2421—2427, E P 2180—2182.
 G VII 1—7, T 2690—2696, A 3892—3898, E P
 G T 2867—2877, A 4073—4083, E P
 G T 3049—3054, A 4285—4290, E P 3009—3014.
 G VII 219—229, T 3087—3105, A 4324—4342, E P
 G T 3111—3114, A 4348—4351, E P
 8) G IV 971—986, T 1476—1495, A 2342—2361, E P 2153—2160.

ausstattet.¹⁾ Auch nach ihrem Wegzug fahren der Kaiser und die Grossen des Reiches fort, dem Digenis ihre Wertschätzung durch freigiebige Geldsendungen und sonstige Spenden zum sichtbaren Ausdruck zu bringen.²⁾ Das ist nicht nur echt byzantinisch gedacht, sondern auch echt volksmässig.

Mindestens ebenso volksmässig ist die stolze Bescheidenheit, mit der Digenis alle Geschenke für sich ablehnt und den Kaiser bittet, sie den armen Soldaten zugute kommen zu lassen. Gestützt auf seine Verdienste um des Reichs Grösse, darf er es sich sogar erlauben, dem Kaiser ganz besonders ans Herz zu legen, er solle ein milder und vor allem gerechter Herrscher sein.³⁾ Aber auch er selbst erfüllt alle diese Gebote auf genaueste, nachdem er mit starker Hand Frieden, Ordnung und Sicherheit in der Grenzmark hergestellt hat.⁴⁾ Aus seinem unerschöpflichen, von Eltern und Schwiegereltern ererbten Besitz teilt er freigiebig den Armen aus.⁵⁾

So sieht die Digenisdichtung ihren Helden: dem rhomäischen Volke genügt also keineswegs die losstürmende Kraft eines unbesiegbaren Haudegens für das Vorbild des völkischen Helden, es will in ihm auch einen vollendet edlen Menschen erblicken, der sein ganzes Ich einsetzt für Familie, Glauben, Volk und Vaterland.

Diese Vorstellung dringt auch in die Dichtungen ein, die in engerem oder loserem Verhältnis zum Sang vom Digenis stehen. Die Heiligkeit der Familienbande betont die Achilleis: Eltern wie Verwandte der Myrmidonenkönigin drohen dem König mit bewaffneter Feindschaft, wenn er seine Gemahlin wegen deren Kinderlosigkeit verstossen würde.⁶⁾ Überhaupt ist die Trauer eines fürstlichen Paares über versagten Kindersegen ein beliebter, und offenbar stets wirkungsvoller Einzelzug in den Volksdichtungen, denn sie findet sich ausserdem auch im Imberiosroman⁷⁾ und in der Liebesgeschichte von Florios und Platzia-

¹⁾ G IV 1004—1027, T 1509—1518, A 2375—2384, E P
G IV 1047—1053, T 1540—1546, A 2406—2416, E P 2169—2178.

²⁾ G T 2860—2866, A 4065—4072, E P
G T 3106—3110, A 4343—4347, E P
s. auch S. 204 Anm. I.

³⁾ G IV 1028—1046, T 1519—1539, A 2385—2405, E P

⁴⁾ G (VIII 7—30), T 2959—2970, A 4172—4183, E P

⁵⁾ G VII 184—185, T 2929—2933, A 4141—4145, E P

⁶⁾ KRUMBACHER, *GBL*², 848 ff. über N u. B; dazu B. HAAG, *Die Londoner Version der byzantinischen Achilleis*, München, 1919 (Diss.). Ebenda kurz über NB (S. 9), und ausführlicher über L (S. 11 ff). N 38—64, L 1—20, B 13—34.

⁷⁾ KRUMBACHER, *GBL*², 888; W = Vindob. 244; B = Bodl. 287; V = Venezianer Volksbuch v. J. 1638; N = Neapol. III B 27 (gr. 251); G = Cod. Pal. gr. 426, f. 73r—95v; H = ders. f. 65r—72v. NGH noch unveröffentlicht; auszugsweise Abschriften (N) und Photographien (GH) in meinem Privatbesitz. NGH wurden von JOHN SCHMIDT ganz abgeschrieben. Die Hefte fanden sich in seinem Nachlass und gingen auf Wunsch der Erben in den Besitz der Münchener Staatsbibliothek über (s. *BZ* XXII, 1913, 638). Meine Abschriften von N stammen aus dieser Quelle. W 27—31, B 39—43, N 38—42, V 39—42, G 6—10, H fehlt.

flora.¹⁾ Rührende geschwisterliche Liebe und Treue gehören zu den treibenden Kräften der Geschichten von Kallimachos²⁾ und von Belthandros.³⁾

Volksverbundenheit, der Abstammung wie der Erziehung und Gesinnung nach, tritt in der Achilleis deutlich hervor.⁴⁾ Überaus bezeichnend für die Auffassung des Achilleus von der Volksgemeinschaft ist, dass er, obwohl von seinem Vater zum Führer des gesamten Heeres eingesetzt, es ablehnt, bei seinen Waffengefährten als General oder Herrscher zu gelten. Er will nichts als Mitstreiter sein:⁵⁾

L 170 δὲν θέλω νὰ εἶμαι στρατηγὸς ἢ βασιλεὺς εἰς ὅλους,
ἀλλ' ὥς στρατιώτης σύντροφος μετὰ σᾶς θέλω νᾶμαι.

Wenigstens die Ausbildung eines jungen Rhomäers genießt Imberios, der Sohn des Königs von Πρεβέντζα.⁶⁾

Die Rassenfrage in rhomäisch-völkischem Sinn beherrscht ganz und gar die Einleitung des Belthandrosromanes: Belthandros, ein Prinz rhomäischer Abstammung, wird von seinem Vater Rhodophilos verstossen, dem unumschränkten Herren über sein Gebiet. Belthandros' Bruder Philarmos wirft dem hartherzigen Vater vor, der verstossene Sohn würde in den Dienst eines fremden Königs treten und dem eigenen Volke abtrünnig werden.³⁾ Der Vater sieht das ein, und lässt Belthandros von seinen Leuten einholen. Diese erreichen ihn und halten ihm die Folgen seines Wegganges vor. Belthandros jedoch lässt sich nicht umstimmen, sondern zieht seines Weges weiter. Eingedenk seiner rhomäischen Abkunft, besteht er an der türkischen Grenze siegreiche Kämpfe gegen die jenes Gebiet beunruhigenden Räuberbanden.⁷⁾ Eben wegen seiner rhomäischen Abstammung nimmt ihn der König von Antiochia in seinen Dienst und befördert ihn rasch zu hohen Ehrenstellen.⁸⁾ Die Dichtung lässt also den Belthandros gewissermassen als würdigen Vertreter rhomäischen Volkstums im Auslande auftreten. Ebenso geschickt behandelt diese Frage der Floriosroman: Die Eltern der noch ungeborenen Platziaflora sind edle Rhomäer und Christen.⁹⁾ Auf einer Pilgerfahrt zum Grabe des heiligen Jakobus von Compostella fallen sie dem Rassenhass des sarazenischen Emirs Philipp von Spanien gegen die fremden christlichen Pilger zum Opfer.¹⁰⁾ Der Vater verliert sein Leben im Kampfe

¹⁾ KRUMBACHER, *GBL*², 867; W = Ausgabe des Vindob. 244 von MAVROPHYDIS; L = D. C. HESSELING, *Le roman de Florios et de Platzia-Phlore*, Amsterdam, 1917, Johannes Müller. W 1—4; 10—15, L 1—4; 10—15.

²⁾ KRUMBACHER, *GBL*², 855 ff. Ausgabe Sp. LAMBROS, *Romans grecs*, Paris, 1880, V 261—265; 1349—1412.

³⁾ KRUMBACHER, *GBL*², 857; V 47—108.

⁴⁾ N 83—89, L 37—42, B 47—52.

⁵⁾ N 228—229, L 170—171, B 158—159.

⁶⁾ W 52—73, B 67—90, N 65—89, V 69—96, G 34—55, H fehlt, s. auch S. 207 Anm. 8.

⁷⁾ V 219—233.

⁸⁾ V 746—763; 798—801.

⁹⁾ W 1; 11—14; 37, L 1; 11—14; 37.

¹⁰⁾ W 44—50, L 44—50.

gegen die Feinde, die Mutter gerät in deren Gefangenschaft. Die herangewachsene Platziaflora ist natürlich von Hass gegen die Sarazenen beseelt,¹⁾ obwohl ihr geliebter Florios selbst einer ist. Als sie bereits auf dem Scheiterhaufen steht, vergisst sie über allem Todesmut nicht ihren christlichen Glauben und hofft auf Vergebung ihrer Sünden.²⁾ Die züngelnden Flammen vermögen weder ihr noch Florios etwas anzuhaben. Nach Ansicht eines Ritters, der dem Vollzuge des über die beiden verhängten Feuertodes beiwohnt, hat lediglich deren edle Abstammung das Feuer zum Erlöschen gebracht.³⁾ Mit der Taufe des Emirs von Spanien nebst Frau und seinem ganzen Volke auf den orthodoxen Glauben der Rhomäer⁴⁾ schliesst der Floriosroman in einer das völkische Empfinden befriedigenden Weise ab und lässt Florios auch noch zum rhomäischen Kaiser über das alte Rom werden, die Heimat seiner Eltern.⁵⁾ Sehr bezeichnend äussert sich auch in der Achilleis durch den Mund des Helden selbst der Rassenstolz des Griechen; Achilleus hat den fränkischen Ritter aus dem Sattel geworfen, und zwar seinem Schwiegervater zu Füssen. Dem Siege fügt er die wegwerfende Bemerkung bei:⁶⁾

L 1201 *ἔπαρε, ἀφέντη βασιλεῦ, τὸ πρῶτόν σου κοντάριν!*

Beachtenswert ist die Art und Weise, wie sich die Volksdichtung zur Frage der Reinerhaltung der Rassen stellt. Den Kallimachos entflammt die aus dem Wuchs Chrysorrhoe allein ersichtliche edle Abstammung zur Liebe.⁷⁾ Ursache der grausamen Martern, die sie bis zum Erscheinen des Kallimachos hat erdulden müssen, ist folgender in allen seinen Teilen echt griechisch empfundener Tatbestand: Die Wasserversorgung des elterlichen Reiches hängt von dem guten Willen eines Drakos ab. Dieser verlangt Chr. zur Frau. Die Eltern wollen um des Reiches Wohlfahrt willen zustimmen. Chr. aber weigert sich, ein Untier zum Mann zu nehmen.⁸⁾ Daraufhin frisst der Drakos alle Tiere des Landes auf und wiederholt seinen Antrag. Da aber wollen die Eltern ihre Tochter nicht mehr hergeben und brechen in Wehklagen aus. Voller Wut verschlingt der Drakos darauf die ganze Bevölkerung und lässt nur Chr. übrig. Er entführt sie auf sein Schloss, wo sie ihm zu Willen sein soll. Sie aber weigert sich, wird grausam gefoltert, bewahrt jedoch ihre Reinheit.⁹⁾

Den klarsten Einblick in das völkische Rasseempfinden vermittelt der Pto-

¹⁾ W 1020, L 1035.

²⁾ W 1772—1776, L 1723—1726.

³⁾ W 1796—1797, L 1744—1745.

⁴⁾ W 1862—1865, L 1791—1794.

⁵⁾ W 1866—1868, L 1795—1796.

⁶⁾ N 1498—1501, L 1197—1201, B 674—677.

⁷⁾ V 621—626.

⁸⁾ V 648—664. Von letzterem Vers ist nur der Anfang überliefert. Dem Zusammenhange nach aber lässt er sich ohne weiteres ergänzen:

663 *Εἶπον, συγκατεθίτεντο, ἐγὼ δ' οὐκ ἐπειθόμην*

θεινὸν θηρίον [ὡς ἄνδρα μου λαβεῖν οὐκ ἐβουλόμην.]

⁹⁾ V 665—693; s. den Anhang.

choleon: Darnach handelt es sich weniger um die rassenmässige Abstammung als vielmehr um die niedere und gemeine Herkunft, die den fürstlichen Stand verunehrt, und vor allem ihre minderwertigen Eigenschaften weitervererbt.¹⁾ Die Art und Weise, wie der Kaiser selbst seine unedle Abstammung verrät, mutet uns reichlich sonderbar an.²⁾ Über das völkische Rasseempfinden in dieser Angelegenheit klärt der weise Ptocholeon den Kaiser mit versteckter, aber nicht misszuverstehender Deutlichkeit auf: Das Bewusstsein, von einem Bastardkaiser regiert zu werden, von einem Herrscher aus minderwertiger Erbmasse, kann das Volk zu schlimmem Handeln verleiten.³⁾

Natürlich findet das durch Digenis so vollkommen verkörperte menschlich edle heldische Vorbild in den vorgenannten Dichtungen einen mehr oder weniger deutlichen Niederschlag. Die gleiche ritterliche Gesinnung bekundet Achilleus dadurch, dass er den Vorschlag eines Waffengefährten zurückweist, der rät, das schlafende feindliche Heer im Dunkel der Nacht zu überrumpeln.⁴⁾ Als Schützer der Bedrängten tötet Kallimachos aus Empörung über die der unglücklichen Chrysorrhoe zugefügten Martern den Drakos mit dessen Zauberschwert und befreit das arme Opfer.⁵⁾ Ferner errettet er die arglistige Hexe aus dem Rachen eines Drachen und schlägt dem Untier den Kopf ab.⁶⁾ Auch Achilleus kämpft unerschrocken gegen einen Löwen⁷⁾ und andere wilde Tiere des Waldes,⁸⁾ die eine Plage des Landes geworden sind. Nicht vergessen dürfen wir das mutige

¹⁾ KRUMBACHER, *GBL*², 807; Ausgabe von W. WAGNER, *Carmina graeca*, S. 278—303; V 569—685.

²⁾ V 723—728; 770—784. Auch der anschliessende Vergleich mit dem Adler (785—795), sowie die Fabel von der Ameise (802—820) wenden sich an den Kaiser und sollen ihm das unentrinnbare Gesetz der natürlichen Erbanlage vor Augen führen.

³⁾ V 849—859, dazu V 825—830. — Die Furcht vor minderwertiger Erbmasse beherrscht auch andere Völker, wie dies das frühe Vorkommen des Motivs bei den Juden, Arabern und Slawen beweist. S. hierüber die bei KRUMBACHER, *a. a. O.*, 808 verzeichnete Literatur. Welch grossen Wert die mittelgriechische Volksdichtung auf edle Abkunft der Hauptpersonen und auf Ebenbürtigkeit der übrigen Personen legt, die im Laufe der Handlung gleichfalls eine führende Rolle spielen, geht noch aus folgenden Beispielen hervor:

Emir Musur rühmt sich vor den Brüdern Irenens seiner Abstammung und seiner Waffentaten und der durch sie erworbenen Macht; G I, 280—300, T 77—89, A 515—527, E (149—152) (ohne das Heldische), P 419—436.

Digenis sucht sich seine Braut aus der Sippe der Dukas, einer dem Kaiserhaus verwandten rhomäischen Familie: G . . . T 1101—1102, A 1666—1670, E . . . P 1587—1592. Auch der schönen Eudokia ist Digenis als Freier sehr erwünscht: G . . . T 1176—1179, A 1737—1740, E . . . P 1679—1681.

Der aus edlem Geblüt stammende Eudoxios wird mit Aise, der Tochter des Emirs Haplo-rhavdis, vermählt: G V 66—75, T 1663—1673, A 2551—2561, E . . . P 2241—2246.

Auch Imberios legt Wert darauf, seiner Gemahlin nach der Hochzeit über seine Familie zu berichten: W 425—426, B 467—469, N (dieser Abschnitt wurde nicht ausgezogen), V 548—550, G 410—411, H 71—72.

⁴⁾ N 426—429, L 342—343, B 230—231.

⁵⁾ V 449—584.

⁶⁾ V 1283—1291.

⁷⁾ N 1517—1526, L 1215—1223, B 689—695.

⁸⁾ N . . . L 1246—1248, B . . . s. S. 208 Anm. 3.

Eintreten des jungen Florios für die ungerecht angeklagte Platziaflora. Im siegreichen Turnier gegen den schurkischen *συνιστάλλος* weist er dessen ruchlose Gesinnung nach und erlöst das unglückliche Mädchen von schwerem Verdacht und sicherem Tode.¹⁾ Die gleiche Glaubenstreue wie den Digenis zeichnet auch Imberios aus, der sich am Hofe des Sultans begreiflicherweise nach der schönen Margarona sehnt, aber auch ebenso sehr nach dem christlichen,²⁾ orthodoxen³⁾ Glauben.

Andere Beweise seines Mutes legt Achilleus ab in der Schlacht sowohl gegen das gesamte feindliche Heer wie gegen die fünf Königssöhne.⁴⁾ Auch weiss er wie Digenis seine Braut gegen die Verfolger zu schützen, die ihm der König nachgesandt hat, im Massen- wie im Einzelkampf.⁵⁾ Selbstverständlich unterwerfen sich angesichts solch unerhörter Tapferkeit die Verfolger⁶⁾ und Achilleus darf ungehindert die geraubte Braut in sein elterliches Haus bringen.

Eine ganz besondere Rolle spielt in der Achilleis und im Imberios das Turnier gegen einen ausländischen Ritter. Rein äusserlich betrachtet, reitet Imberios zunächst gegen einen Ritter in die Turnierschranken, der seit seinem Erscheinen am Königshofe von Anapolis unbestrittener Turniersieger geblieben ist und daher die Gunst des Königspaares gewonnen hat.⁷⁾ Ingrimmige Eifersucht des Imberios, und Margaronas berechtigtes Bangen vor einer erzwungenen Heirat verhelfen dem liebenden Ritter zum Sieg über den Gegner.⁸⁾ Eigentlich sind das alles rein private Angelegenheiten, in denen die Herzensnot eines Liebespaares durch Waffenglück gegen den Nebenbuhler entschieden wird, wie im Lybistros.⁹⁾ Der Umstand aber, dass gerade ein *'Αλαμάνος*, ein Abendländer dem Helden entgegentritt, färbt die rein private Angelegenheit um zu einem Ringen von Rasse gegen Rasse, von Nation gegen Nation. Der Sieg des Imberios über den *'Αλαμάνος* muss somit als beabsichtigtes völkisches Merkmal bewertet werden. Das ist erfreulicherweise immer wieder in allen Arbeiten hervorgehoben worden.¹⁰⁾ Die gleiche Übereinstimmung herrscht hinsichtlich des völkisch-rassischen Grundtones, der das gesamte am Hochzeitstage des Achilleus veranstaltete Turnier kennzeichnet: Ein tapferer fränkischer Ritter reitet in die Bahn, viele versuchen ihr Waffenglück gegen ihn, können ihn aber nicht aus dem

¹⁾ W 538—698, L 542—716.

²⁾ W 569, B 612, N (dieser Abschnitt wurde nicht ausgezogen), V 723, G 546, H 209.

³⁾ V 724, G 547, H 210; s. auch N. A. BEES, *Der französisch-mittelgriechische Roman Imberios und Margarona*, Berlin, 1924, 30 und 64.

⁴⁾ N 509—595, L 413—482, B 267—293.

⁵⁾ N 1303—1342, L 1008—1046, B 560—575.

⁶⁾ N 1343—1356, L 1047—1061, B 576—584.

⁷⁾ W 321—332, B 330—347, N 328—345, V 371—388, G 274—291, H

⁸⁾ W 342—369, B 359—410, N 355—405, V 405—470, G 302—355, H 1—15 (unvollst.).

⁹⁾ KRUMBACHER, *GBL*², 861; P 931—952, N 2027—2048. S 1192—1214, E 2294—2319.

Die Texte von J. A. LAMBERT, *Le Roman de Lybistros et Rhodamné*, Amsterdam, 1935, S. 194 ff.

¹⁰⁾ BEES, *a. a. O.*, 30; dort ist auch die auf die Achilleis bezügliche Literatur angegeben.

Sattel heben, auch nicht der kampferprobte Patroklos. Lediglich Achilleus gewinnt das Lanzenstechen.¹⁾

Diesem äusseren Verlauf steht eine bisher noch nicht gebührend hervor gehobene dichterische Feinheit gegenüber: Die erfolglosen Versuche der Waffen gefährten des Achilleus, den fremden Ritter vom Pferde herabzustechen, flossen diesen lediglich achtungsvolle Anerkennung vor dessen Kraft ein. Der Stolz des Griechen lässt es jedoch nicht zu, dass einer von den am Lanzenstechen beteiligten Volksgenossen durch einen Ausländer vom Pferde herabgestossen wird. Den umgekehrten Verlauf eines solchen Treffens hätte die Dichtung gewiss berichtet. Diese so überaus bezeichnende Sorge um den unversehrten Waffenruhm findet sich auch im Imberiosroman, obwohl ausser Imberios selbst sich keine anderen Griechen am Hofe des Königs von Anapolis mit dem Ἀλαμάνος im Werbe turnier messen. Ein nationales Bedürfnis liegt also nicht vor. Aber vielleicht gibt das Vorhandensein gerade dieser ausschliesslich auf die beiden Dichtungen beschränkten Einzelheit den sicheren Anhaltspunkt dafür, dass der Imberiosroman tatsächlich seinen Inhalt teilweise aus der Achilleis schöpft.

In all den vorgenannten Dichtungen ist das Volk als solches kaum in den Vordergrund getreten; der Held in seinen Taten und wechsellvollen Geschicken hat die allgemeine Aufmerksamkeit zu stark auf sich abgelenkt. Ein Denkmal der mittelgriechischen Volksdichtung jedoch weist auch dem Volkswillen einen ganz wesentlichen, den Gang der Ereignisse mitbestimmenden Anteil zu. Es ist dies die Geschichte von Belisar.²⁾

Auf gebieterisches Verlangen der hauptstädtischen Bevölkerung muss der Kaiser den auf neidische Verleumdungen hin im Anemas-Turme gefangen gehaltenen Belisar freigeben. Nur der um das Reich so verdiente Heerführer vermag nämlich die Gefahr abzuwenden, die dem Vaterlande von den eindringenden feindlichen Scharen droht.³⁾ Der Kaiser gehorcht und setzt Belisar auf Befehl des Volkes zum Oberstkommandierenden des byzantinischen Heeres ein.⁴⁾ Als wahrer Volksführer erlässt Belisar gleich nach der Landung auf Ἐγγλητέρα einen Heeresbefehl. Zunächst brandmarkt er die Franken, die Herren der Insel als Reichsfeinde.⁵⁾ Dann aber verordnet er: Es gibt keinen Unterschied der Person, nur die Leistung gilt. Alles für des Reiches Wohlfahrt!⁶⁾ Diese Verbundenheit des Führers mit Volk und Vaterland spornt das byzantinische Heer zu Helden-

¹⁾ N 1465—1499, L 1166—1199, B 647—675; s. Anm. 83.

²⁾ KRUMBACHER, *GBL*², 825; Ausgabe von W. WAGNER, *Carmina graeca*, S. 304—378. A = Vindob. 244; B = Georgillias; C = Reimversion; N = cod. Borbon. III B 27, herausgegeben von R. CANTARELLA, *Studi bizantini e neoellenici* IV, 1935, 155—202, mit einem sehr wertvollen Anhang: *Sulla fortuna della leggenda di Belisario*.

³⁾ A 104—116, B 157—175, C 181—182, N 113—125.

⁴⁾ A 145—146, B 194—196, C 215—218, N 154—155.

⁵⁾ A 153—154, B 236—239, C 254—255, N 163—164; der Hass gegen die Franken und Lateiner spricht auch aus B 266, 280, 285; den Stolz auf die griechische Abstammung künden B 266; 269—270.

⁶⁾ A 175—186, B 259—289, C 283—298, N 187—198.

taten an,¹⁾ von denen die der aus niedrigem Stande hervorgegangenen Brüder Petraliphas beim Sturme auf 'Εγγλητέρα die hervorragendste ist.²⁾

Wie ich bereits nachgewiesen habe, ist derjenige, der die Mauern der Stadt zuerst bestiegen hat,³⁾ ein gewisser Purpakis gewesen.⁴⁾ Seine Tat hat die Volksdichtung mit der der Brüder Petraliphas verschmolzen. Den Heldensang von ihrer Tapferkeit hat sie dadurch vor der Vergessenheit bewahrt, dass sie ihn mit treffsicherem Stilgefühl einer anderen Dichtung eingliederte, die ebenfalls den Ruhm eines dem Herzen des Volkes nahestehenden Helden feiert. Was schadete es dabei, dass die Volksdichtung dem Petraliphasliede zuliebe die geschlossene Komposition des Urbelisar zerriss und den Feldherrn Justinians mit einem Ereignis in Verbindung brachte, das über 600 Jahre später liegt?⁵⁾

Schon auf seiner Fahrt gegen 'Εγγλητέρα unterwirft Belisar dem Kaiser zahlreiche Festungen und Städte.⁶⁾ Nach der Eroberung der Insel setzt er Stadthalter ein, denen er die Sorge für geordnete, und insbesondere gerechte Regierung überträgt.⁷⁾ Der Einzug des siegreichen Belisar in die Hauptstadt gestaltet sich natürlich zu einem unerhörten Triumphzug,⁸⁾ der damit schliesst, dass der Kaiser dem Retter des Reiches ganz aussergewöhnliche Ehren erweist.⁹⁾ Die allgemeine, uneingeschränkte Beliebtheit Belisars beim Volke gibt Neidern bei Hofe Anlass, die Furcht des Kaisers um den weiteren Thronbesitz zu nähren. Belisar wird geblendet und muss als Bettler an einer Klosterpforte stehen. Das Volk ist über den gemeinen Undank des Kaisers aufs äusserste ergrimmt und hält nur umso treuer zu Belisar.¹⁰⁾ Als einige Jahre später Nachrichten von einem Einfall der Perser und Sarazenen eintreffen, lehnt das Volk den langweiligen kaiserlichen Kriegsrat ab und wendet sich an Belisar um Rat.¹¹⁾ Der Kaiser ernennt, auf den Vorschlag eines Hofbeamten, Belisars Sohn Alexios zum obersten Heerführer.¹²⁾ Mit dieser Wahl ist auch das Volk einverstanden.¹³⁾ Trotz der erlittenen schweren Unbill steht der geblendete Belisar dem Kaiser bei, um des Volkes und des Reiches willen, und gibt dem an seiner statt ins Feld ziehenden Sohne die erforderlichen Ratschläge.¹⁴⁾ Selbstverständlich endet der Feldzug mit dem völligen Siege über die Perser und die Sarazenen und mit deren Unterwerfung.¹⁵⁾ Den mit reicher Beute im Triumph heimkehrenden Alexios ehrt der Kaiser wie ehemals dessen Vater.¹⁶⁾

¹⁾ A 193—208, B 302—324, C 306—364, N 205—220.

²⁾ A 212—217, B 325—334, C 371—376, N 226—231,

³⁾ A 224—233, B 341—360, C 384—400, N 238—247.

⁴⁾ a. a. O. (Anm. 3), 57.

⁵⁾ a. a. O. 59 Anm. 5.

⁶⁾ A 150—153, B 234—235, C 251—253, N 159—163.

⁷⁾ A 244—247, B 378—383, C 417—428, N 258—261.

⁸⁾ A 258—285, B 396—429, C 445—491, N 273—303.

⁹⁾ A 286—292, B 430—433, C 492—494, N 304—310.

¹⁰⁾ A 330—343, B 474—484, C 588—598, N 349—362.

¹¹⁾ A 379—383, B 528—530, C 672—675, N 398—402.

¹²⁾ A 413—416, B 577—580, C 756—759, N 432—435.

¹³⁾ A 417—419, B 581—583, C 760—763, N 436—439.

¹⁴⁾ A 420—422, B 584—586, C 764—791, N 440—442.

¹⁵⁾ A 442—450, B 612—627, C 830—838, N 462—470.

¹⁶⁾ A B 630—632, C 841, N

Das ist der Grundgedanke des grossen Heldensanges von Belisar, dem unvergesslichen Heerführer des Kaisers Justinian. Abschreiber und Überarbeiter hängen dem Gedichte zwar noch kummervolle Betrachtungen an und beklagen die Lauheit und Zwietracht des byzantinischen Volkes, die ihm nie einen Wiederaufstieg zu politischer Macht ermöglichen werden.¹⁾ Das rührende Treueverhältnis des Volkes zu seinem Nationalhelden in guten und trüben Tagen aber haben auch die an und für sich gewiss berechtigten Klagerufe über die Ursachen für den Untergang des Reiches nicht seiner unbestreitbar belebenden Einwirkung auf das völkische Bewusstsein der Rhomäer berauben können.

Sicherlich gehört zu den politischen Volksdichtungen auch ein Bericht über die Schlacht von Pelagonia im Jahre 1259, in der die Blüte der fränkischen Ritterschaft durch die Kriegskunst der Byzantiner vernichtend geschlagen wurde.²⁾ Leider besitzen wir davon nur eine Schilderung in der Chronik von Morea, einem Literaturdenkmal, das auf der völkischen wie politischen Gegenseite der Rhomäer entstanden ist.³⁾ Allein Inhalt wie Form der Dichtung verraten das Vorhandensein einer volkstümlichen Fassung dieses für die rhomäische Waffenehre und die Festigung des politischen Ansehens so hochbedeutsamen Ereignisses.

Es ist gewiss kein blosser Zufall, dass schon bald nach dem Sturze des Reiches die Niederschrift der Heldendichtungen einsetzt, die sich in der Hauptsache bis zum Ende des 16. Jahrhunderts verfolgen lässt. Die vereinzelt kurzen Lieder von den Grosstaten der volkstümlichen Helden verbanden die ersten Schreiber mit anderen beliebten Sagenstoffen, die sie teils der Volkslyrik selbst entnahmen, teils ihnen bekannten Dichtungen.⁴⁾ Was nicht von der einen Dichtung erfasst wurde, fand in einer anderen seinen Niederschlag. Ein nicht geringes Verdienst um die Verbreitung nationalen Lesestoffes gebührt auch den, meist gecimten Venezianer Volksbüchern, vornehmlich denen des 16. Jahrhunderts.

Dem unerschütterlichen Glauben des griechischen Volkes an erlösendes völkisches Heldentum verdankt letzten Endes auch der Mitte des 16. Jahrhunderts auf Kreta verfasste Erotokritos seine Entstehung. Und heute noch kann man die Bauern dort bei ihrer Arbeit Teile aus dieser Dichtung singen hören. Kein Wunder, denn alle an den bekannten Helden mittellgriechischer Volksdichtung gepriesenen Vorzüge hat Vinzent Kornaro, der Verfasser dieses Werkes, geschickt und wirkungsvoll auf seinen Helden übertragen.⁵⁾

Daneben besitzen wir auf dem Festlande wie auf den Inseln eine unendliche Fülle kleinerer Volkslieder von hohem nationalem Wert.⁶⁾ Wie lange sie

¹⁾ A 551—556, B 814—831, C 984—997, N 578—583.

²⁾ BEES, *a. a. O.* 31.

³⁾ KRUMBACHER, *GBL*², 833; Ausgabe von J. SCHMIDT, *The Chronicle of Morea*, London, 1904. Vers 3948—4091 (S. 262—271).

⁴⁾ HESSELING, *Digenisausgabe*, 543, s. ferner S. 204 Anm. 2.

⁵⁾ KRUMBACHER, *GBL*², 870; s. hiezu auch ST. XANTHODIDIS, Βιτζέντου Κορνάρου 'Ερωτόκριτος, ἔκδοσις κριτική, ἐν Ἑρακλείῳ Κρήτης, 1915, Einleitung S. 106 ff.

⁶⁾ Sehr erfolgreiche Untersuchungen hat bereits GRÉGOIRE angestellt (s. S. 204 Anm. 2).

schon im Munde der Griechen klingen, lässt sich meistens nur schwer feststellen. Sicher ist nur, dass sie nach Sprache, Form und Inhalt einen starken Einfluss auf die Kleftenlieder ausgeübt haben.¹⁾ Und diesen wiederum ist es zu verdanken, dass der Geist der Wehrhaftigkeit und die Hoffnung auf ein wiedererstehendes griechisches Reich wachgehalten wurden, bis für das vaterlandsliebende Volk der Hellenen die mit Inbrunst herbeigesehnte Stunde der Freiheit schlug.

Anhang zu S. 206 Anm. 9.

E 1567 καὶ [εἶτα]¹⁾ ἐγὼ τὴν Μαξιμοῦ οὕτως ἀπηλογήθην:
 „Μὰ τὸν θεόν, ἡ Μαξιμοῦ, οὐκ ἔν ἡ ἐπιθυμιά μου.²⁾
 ἡ κόρη³⁾ τὴν ἐγὼ φιλῶ τῶν εὐγενῶν ὑπάρχει.

1570 ἔχει γὰρ πλοῦτον ἄπειρον καὶ εὐγενοῦς ἐνδόξους
 καὶ ἀδελφιά πολυσεκτικά καὶ ἀδελφοὺς πλουσίους.
 καὶ πάντας ἐξηγνήσατο καὶ μετὰ μέναν ἦλθεν,
 καὶ ὁ θεὸς ὁ παντοδυνατὲς αὐτὸς μὴ μᾶς χωρίσῃ.⁴⁾
 εἰ δ' ἂν ὁρμῆς νᾶ πορευθῆς, ἐγὼ νᾶ σοῦ τὸ ποίσω.“

1575 καὶ ἐπέξευσα τὸν μαῦρόν μου, καὶ λύω τᾶρματά μου,
 καὶ τὸ ἐπεθύμα ἡ Μαξιμοῦ γοργὸν τῆς τὸ ἐποίησα.
 καὶ ἀπίτις τὸ ἔκαμα ἐγὼ τῆς Μαξιμοῦς τῆς κούρβας,
 εὐθύς ἐκαβαλλίκευσα καὶ ἐπῆγα εἰς τὸ κοράσιον.⁵⁾
 καὶ τότε τῆς βεργολικῆς⁶⁾ ἤκω τὸ τί τῆς λέγει.⁷⁾

¹⁾ εἶτα von mir eingesetzt. — ²⁾ τὸ ἐνθυμήμα μου E u. Hesselting. — ³⁾ τὴν κόρην E u. Hesselting. — ⁴⁾ Nach Hesselting lautet der Text: καὶ ὁ θεός, ὁ πάντων δυνατός, αὐτὸς νᾶ μᾶς χωρίσῃ. Inhaltlich gehört dieser Vers entschieden enger zum vorhergehenden als zum nachfolgenden Gedanken. Das νᾶ jedoch verdreht den ganzen Sachverhalt ins Gegenteil. — ⁵⁾ κοράσιον = Eudokia. — ⁶⁾ βεργόλικος E u. Hesselting. — ⁷⁾ Vielleicht ist dieser Vers als Überschrift gedacht.

Darauf folgt unter Aufgabe des Selbstberichtes ein inhaltlich sehr sonderbar berührendes Gespräch zwischen Digenis und Eudokia (1579—1598). Deutlicher als von den übrigen Fassungen wird Eudokia in E als Augenzeugin des Kampfes mit Maximu dargestellt. Die beiden Ehegatten besprechen in recht lebhaftem Wechselgespräch nochmals den Verlauf der Waffengänge. Digenis dauern nur (!) die zwei dabei getöteten Pferde seiner Gegnerin. Dann fährt er mit entwaffnender Unbefangenheit fort:

1595 καὶ τότε τὸ κοράσιον οὕτως τὴν συντυχαίνει:
 „Μὲ¹⁾ τὸ φθείρειν τὴν Μαξιμοῦν τρία κακὰ τὴν ποίκα.²⁾
 πρῶτον μὲν ὅτι εἶχά την, δεύτερον ὅτι ἐντράπη.
 τρίτον καὶ περισσότερον, ἔχασε τὴν ἀνδρείαν της
 καὶ πομπεμένη ἀπόφυγεν ἀπὸ τὸν Μιλιμίτζην.

¹⁾ μετὰ E u. Hesselting. — ²⁾ ἐποίησα E u. Hesselting.

¹⁾ SATHAS-LEGRAND, *Les exploits de Digénis Acritas*, Einleitung S. 150 ff.

D. h. also, dass Maximu, ihres Mutes beraubt in Begleitung des Milimitzis davongekommen ist. Aber auch die übrigen Apelaten zerstreuen sich in alle Winde aus Furcht vor dem Akriten:

1605 νὰ μὴ τοὺς καταφθάσῃ ἐκεῖ καὶ ὅλους κακοδικήσῃ.

Damit scheint dieses nur in E so gestaltete Nachspiel beendet zu sein. Die anschliessenden Verse leiten in sehr geschickter Weise auf einen anderen Teil der Dichtung über, der von der Macht und dem Ruhme des Digenis berichtet:

1606 ὡς ἔχει ὁ νεώτης πάντοτε τὴν ἡδονὴν τῆς κόρης,
[οὕτως]¹⁾ καὶ συνεπαίρνεται εἰς πλοῦτον καὶ εἰς δόξαν.
πάντα ἐσυνετέλεσεν ὁ Διγενὴς Ἀκρίτας.

¹⁾ οὕτως von mir ergänzt.

Nach E beurteilen also Digenis wie seine Gemahlin das Abenteuer mit Maximu recht grosszügig. Diese Einstellung stimmt aber ganz und gar nicht zu dem natürlichen Empfinden des griechischen Volkes für solche Dinge. Ohne Zweifel wurde der Text an dieser Stelle — genau wie in den übrigen Fassungen — gewaltsam aus dem sittlich reinen Grundton der Hauptüberlieferung ins Laszive abgedrängt. Das lässt sich mit Hilfe von E deutlich nachweisen:

1574 εἰ δ' ἂν ὁρμῆς νὰ πορευθῆς, ἐγὼ νὰ σοῦ τὸ ποίσω

Inhaltlich stimmt dessen erster Teil zu

G VI 804, T 2650 ὕπαγε, κόρη μου, καλῶς καὶ μὴ μοῦ ἐπιλάθου!
A 3821 ὕπαγε, κόρη μου, καλῶς καὶ μὴ μοῦ ἀλγισμονήσῃς!

Dieser Vers steht aber in den drei genannten Texten bereits in den Abschiedsworten des Digenis an Maximu, also nach vollbrachter Tat. In E jedoch folgt diese erst, und zwar drängt sie sich hinter den von Digenis gebotenen Abschiedsgruss ein. Dann erst fährt E (1578) mit dem gleichen Gedanken weiter, den die übrigen Verse unmittelbar auf den obigen Vers folgen lassen:

G VI 805, T 2651. A 3822 καὶ ἐν τῷ ἵππῳ ἐπιβάς τὸν ποταμὸν δλθον.

Dadurch ist zunächst für E erwiesen, dass es sich auf keinen Fall diese: Entgleisung des Helden entgehen lassen wollte und ihr zuliebe die Ehrenhaftigkeit des Helden (1568—1573) opferte. Ausserdem zeigt der Verlauf der Geschehnisse klar und deutlich, dass E eine in dieser Hinsicht einwandfreie Überlieferung zu genanntem Zwecke durchrissen hat. Das Gleiche haben auch die übrigen Texte getan, wenn auch an anderer Stelle: Den Zudringlichkeiten der Maximu (G VI 789, T 2635, A 3805) stellen sie den — im Grunde genommen — völlig erfolglosen Seelenkampf des Digenis entgegen (s. S. 210 Anm. 2) und

lassen ihm die Tat folgen. Davon weiss aber die Hauptüberlieferung, auf die sie zurückgehen, bestimmt nichts. Das geht aus G VI 803, T 2649, A 3821 hervor:

* λόγους ἐξεῖπον πρὸς αὐτὴν νὰ τὴν παρηγορήσω.

Worüber soll er sie denn trösten? Der Trostbedürftige ist doch eigentlich er selbst. Verständlich wird der Vers erst, wenn wir die ganze leidige Angelegenheit uns herausdenken und den Vers als höflich ablehnende Antwort des Digenis auf die Schmeicheleien Maximus betrachten. Dann begreifen wir auch den wirklichen Sinn von G VI 806—807, T 2652—2653, A 3823—3824, der die Tat des Digenis ausschliesst, und für das durch dessen Ablehnung wiedererwachte Schamgefühl Maximus zeugt. In E fehlen diese Verse. Der zweite Teil von E 1578 führt uns bereits in den Inhalt von G VI 808, T 2655, A 3825, der die Ankunft des Digenis bei seiner Gemahlin meldet. Mit stolzer Zärtlichkeit darf Digenis fragen, ob sie gesehen, wie er mit Gottes Beistand Vergeltung geübt habe,¹⁾ nämlich an den rachesüchtigen Apelaten²⁾ und an der überheblichen Kampfeslust Maximus, die doch eigentlich nur unter falschen Vorwänden zum Zuge gegen Digenis verleitet worden ist.³⁾ Aber Eudokia müsste wahrlich keine aufrichtig liebende Frau sein, wenn sie nicht aus dem ihren Blicken entzogenen langen Alleinsein des Gemahls mit Maximu Verdacht schöpfen sollte. Und so erkundigt sie sich ohne weitere Umschweife nach der tieferen Ursache der durch Maximu verschuldeten gewagten Verspätung.⁴⁾ Darauf muss naturgemäss die beruhigende Erklärung des Digenis folgen und der Bericht über das Vertrauen Eudokias in die Wahrheit seiner Worte (S. 206 Anm. 4). Das gute Einvernehmen zwischen den beiden Ehegatten ist also wieder hergestellt.⁵⁾ Dieser ungezwungene Verlauf der Dinge spricht aber nicht nur gegen die dem Digenis zur Last gelegte Verfehlung, sondern beweist auch, dass Eudokias salbungsvolle Gardinenpredigt⁶⁾ ebenso überflüssig wie stilwidrig ist (S. 210 Anm. 2), denn Eudokia lässt diesen Teil ihrer Rede schon los, noch bevor sie überhaupt weiss, was sich tatsächlich zugetragen hat. Und schliesslich zeugt auch E für die Richtigkeit meiner Annahme.

Wie bereits oben (S. 206 Anm. 1) erwähnt, zweifeln SATHAS-LEGRAND an der Grundständigkeit der ganzen Maximu-Episode. Daneben aber verweisen sie auf ein ähnliches Abenteuer Alexanders d. Gr. mit der Amazonenkönigin Thalestris.⁷⁾ Diese jedoch kommt nicht des Kampfes halber, sondern in der alleinigen Absicht, von dem mächtigen und zugleich stattlichen und jugendschönen Eroberer eine

¹⁾ G VI 810—811, T 2657—2658, A 3827—3828, E P

²⁾ G VI 611—630, T 2425—2504, A 3592—3672, E P 2839—2884.

Bereits bei dieser Gelegenheit erwähnt er ausdrücklich die göttliche Hilfe:

G T 2450—2456, A 3617—3623, E P

³⁾ G VI 373—425, T 2257—2309, A 3345—3398, E 1352—1383, P 2691—2716.

G VI 591—592, T 2590—2591, A 3759—3760, E 1563—1565, P 2831—2832.

⁴⁾ G VI 812—815, T 2659—2662, A 3829—3832, E P

⁵⁾ G VI 832—833, T 2681—2682, A 3853—3854, E P (2964).

⁶⁾ G VI 816—823, T 2663—2670, A 3833—3840, E P 2953—2960.

⁷⁾ QU. CURTIUS RUFUS, *De gestis Alexandri Magni* VI, 19₂₉—33, ed. ZUMPTIUS, Braunschweig, 1849.

beider Elternteile würdige Erbin ihres Reiches zu empfangen.¹⁾ Nachdem der Wunsch der Königin von dem anfänglich widerstrebenden Alexander erfüllt ist, kehrt sie wieder in ihr Reich zurück, und zwar — wie einige Scholien beifügen — reich mit Geschenken beladen.

Gemeinsam ist den beiden Abenteuern lediglich die Leidenschaftlichkeit des Weibes und die Zurückhaltung des Mannes. Ob aber diese beiden Merkmale für die Dichtung wirklich genügt haben, um die nach Anlass und Verlauf ganz anders geartete Begegnung des Digenis mit Maximu auf dem Zusammentreffen Alexanders mit Thalestris gewissermassen nachschaffend aufzubauen, muss mit Recht bezweifelt werden. Selbst dann, wenn wir noch den freundschaftlichen Abschied Maximus von Digenis als weitere Parallele dazurechnen wollen, besteht kein Grund für eine solche Annahme.

Neben diesen rein textkritischen Ergebnissen gegen die sittliche Schuld des Digenis muss unbedingt auffallen, dass er selbst im Kreise seiner Freunde über die beiden Fehltritte berichtet und so sein Charakterbild mit eigenen Worten verdunkelt. Dass er dies aus Ruhmredigkeit tut, ist völlig ausgeschlossen (S. 210 Anm. 2). Es erscheint vielmehr wie böse Absicht späterer Überlieferung, wenn zwei Episoden, die eigentlich des Helden vornehme Ritterlichkeit gegen die Frau in hellstem Glanze schildern, durch solche tückische Kniffe entehrt werden. Daher bedarf es auch keiner weiteren Worte mehr darüber, was vollends von dem feigen Meuchelmord des Digenis an Maximu zu halten ist (S. 206 Anm. 7). Darauf, dass Einschiebsel in eine bereits bestehende Überlieferung vorgenommen worden sind, habe ich noch an anderer Stelle hingewiesen (S. 203 Anm. 3 und S. 217, 5).

Schliesslich wäre noch die Frage zu stellen: Warum zweigt E gerade an dieser Stelle ab? Die Gründe hierfür liegen auf anderem Gebiete, das ich gelegentlich in weiterem Umfange behandeln will.

Wie sich die spätere Zutat für den Zweikampf des Digenis mit Maximu hat nachweisen lassen, so ist das auch für den ihm angedichteten Gewaltakt gegen Aïse möglich. Abermals hilft uns der Text selbst:

G V 237 ὥς γὰρ ταύτην ἀνήγαγον ἐν τῷ ἰδίῳ ἱππῳ
καὶ τῆς ὁδοῦ ἠπτόμεθα ὥς πρὸς τὴν Χαλκούργιαν

257 εἶτα παραγενόμενος ἐπὶ τὴν Χαλκούργιαν
ἐκεῖσε τὸν πλανήσαντα ταύτην εὗρομε παῖδα,

T 1809 ὥς γὰρ ταύτην ἀνήγαγον ἐν τῷ ἰδίῳ ἱππῳ
καὶ τῆς ὁδοῦ οἰχόμεθα τῆς πρὸς τὴν Χαλκογούρναν . . .

1827 εἶτα παραγενόμενος ἐπὶ τὴν Χαλκογούρναν
ἐκεῖσε τὸν πλανήσαντα εὗρομε ταύτην παῖδα.

A 2756 ὥς ταύτην τε ἀνέβασα στὸ ἄλογον ἀπάνω
τὸν δρόμον ἐπηγαίναμεν [τὸν]¹⁾ πρὸς τὴν Χαλκογούρναν . . .

2774 καὶ μετὰ ταῦτα ἐφθάσαμεν ἐπὶ²⁾ τὴν Χοχλακοῦραν
ἐκεῖ δὲ τότε εὗρομεν τὸν ποθητὸν τῆς κόρης.

¹⁾ τὸν von mir ergänzt. — ²⁾ ἐπὶ] εἰς A. u. Miliarakis.

¹⁾ Haud dubitavit fateri, ad communicandos cum rege liberos se venisse: dignam, ex qua ipse regni generaret heredes. Feminini sexus se retenturam, marem reddituram patri. Alexander, an cum ipso militare vellet, interrogat: et illa, causata sine custode regnum reliquisse, petere perseverabat, ne se irritam spei abire pateretur.

Vor und hinter diesen Versen hören wir ebenfalls vom Seelenkampf des Digenis gegen die Versuchung, der er schliesslich doch unterliegt (S. 210 Anm. 2). Ebenso wenig fehlen die lockenden Reize Aïses (G V 242—245, T 1813—1815, A 2760—2762). Dieser Parallelismus mit der Maximuepisode muss auffallen. Betrachten wir aber den gewiss nicht sehr massgebenden Text des Petritzis, so finden wir im Anschluss an das den obigen Versen unmittelbar vorangehende Bekenntnis der Aïse, sie sei getauft, folgenden Bericht:

- 2371 Τότες λοιπὸν ὁ Διγενὴς ἔς τ' ἄλλογο τὴν καθίζει,
τὴν στράτα τοῦ Εὐδοξίου¹⁾ νὰ κάμνῃ ἀρχινίζει.
Τῆς κόρης δὲν τῆς ἀγγίζειν οὐδὲ ἐπείραξέν την,
μάλιστα τὸν Εὐδόξιον νὰ πάρ' ἐδ' ἔδασέν την.
2375 Παίρνει λοιπὸν καὶ φέρνει την τοῦ Ἰβδόξιου ἐμπρός του.
¹⁾ Εὐδοξίου] Ἰβδόξιου P. u. Lambros.

Damit ist nicht nur die Überflüssigkeit des Seelenkampfes erwiesen, sondern auch die Unechtheit dieses — der Dichtung nach zeitlich ersten — Fehltrittes des Digenis. Ferner lässt sich der eigentliche Anfang besagter Versgruppen erschliessen: ὡς γὰρ ταύτην ἀνήγαγον (ἀνέβασα). Und endlich wird auch offenbar, dass G V 257, T 1827 und A 2774 lediglich des Anschlusses wegen eingefügt worden sind. Unter dem Nachhall der vorhergehenden Verse, mit dem Subjekt ἐγώ, konstruierte der Schreiber noch παραγενόμενος, obwohl Digenis doch nicht allein nach Ch. gelangt ist. Springen wir indessen von G V 238, T 1810, A 2757 unmittelbar auf 258, bzw. 1828 und 2775 über, ergibt sich nicht nur ein einwandfreier Satz, sondern auch der unverfälschte Tatbestand, wie er auch dem Petritzis bekannt gewesen sein muss.

Bei dieser Gelegenheit sei nochmals ausdrücklich darauf hingewiesen, wie sehr die mittelgriechische Volksdichtung das tadellose Verhalten des vornehmen, edlen Mannes gegen die Frau überhaupt betont: Emir Musur beteuert unter feierlichstem Eid, dass er die in seiner Gewalt befindliche Irene noch nicht einmal geküsst hat (G I 307—308, T 97—98, A 535—536, E 164—166 (174), P 443—444). Im Gegensatz dazu steht der Mord, den Musurs Stammesgenossen, ungläubige Rhomäerfeinde, an Irenens Begleiterinnen begangen haben, weil diese ihnen nicht zu Willen waren (E 69—73, P 346—349). Mit derselben Hochachtung wie Musur begegnet auch dessen Sohn Digenis den Frauen, seiner Gemahlin sowohl wie seiner Mutter (s. S. 205 Anm. 7 und 8), ferner den beiden Frauen Aïse und Maximu, die sich unter seinen Schutz gestellt haben. Und nun sollen — ich wiederhole es — gerade diese beiden Beweise vollendeter Ritterlichkeit mit einem so unrühmlichen und plumpen Nachspiel enden? Ebenso wenig spielen die τραγοῦδια¹⁾ auch nur im entferntesten auf unehrenhaftes Verhalten des Digenis gegen Frauen an. Das Liebesabenteuer des Charzanis kann wegen des vollkommen abweichenden Sachverhaltes nicht hieher gerechnet werden.²⁾

¹⁾ Über deren Bedeutung s. *Byzantion* VII, 291 ff.

²⁾ *Byzantion* VII, 317 ff.

Gegen eine solche Annahme sprechen drei andere mittelgriechische Dichtungen, deren Heldinnen sich völlig wehrlos in der Gewalt des schurkischen Gegenspielers befinden und doch ihren freien Willen behalten. So behandelt der grimme Emir Philipp von Spanien die gefangene edle römische Pilgerin mit schonender Hochachtung (s. Anm. 68; W 69—70, L 70—71). Und auch der Entführer Βερδερίχος fügt sich nach einem fehlgeschlagenen Versuch, das Recht des Stärkeren gegen Rhodamne geltend zu machen, willig deren Bedingungen (KRUMBACHER, *GBL*², 866; P 2258—2277, N 2990—3009, E 3363—3393, S 2180—2211). Selbst der rohe Drakos foltert zwar Chrysorrhoe, tut ihr aber keine Gewalt an (S. 213 Anm. 8 und 9). Auch die Geschichte des Apollonios von Tyros (*GBL*², 852) berichtet ausführlich darüber, dass drei Patrizier und der Sklave Pokaropas sich nicht an der gegen ihren Willen ins Bordell gesteckten Tarsia vergreifen (W. WAGNER, *Carmina graeca*, S. 248 ff., Vers 561—591).

Mit Bezug auf Digenis betont GRÉGOIRE (*Byzantion* IX, 1934, 365, Anm. 1) gegen N. IORGA (*Histoire de la vie byzantine*, Bucarest, 1934, II, p. 270 et suivantes), der im Digenis den ritterlichen Geist der Kreuzzüge zu verspüren glaubt (l'esprit chevaleresque des Croisades): Il n'y a rien absolument de „franc“ dans le Digénis, même dans ses révisions les plus tardives. Ce que M. Iorga prend pour „l'esprit chevaleresque, franc, latin“ — il dirait presque roumain, — c'est la courtoisie arabe, ou mieux, le „génie de la cavalerie“, l'„atmosphère“ des marches arabo-byzantines au X^e siècle.

Gewiss, an der Ritterlichkeit der Araber soll nicht gezweifelt werden, aber genügen die ausserhalb der Digenisdichtung stehenden Belege für die Achtung vor der Frauenwürde nicht, um nachzuweisen, dass die Byzantiner keines Lehrmeisters oder Vorbildes bedurften, der ihnen diesen Grundbegriff sittlicher Untadelhaftigkeit beibrachte? Wenn zu Beginn des 16. Jahrhunderts in den Hss und in den Venezianer Volksbüchern neben den nationalen Stoffen auch solche teilweise sehr freien Inhaltes auftauchen (s. KRUMBACHER, *GBL*² 806 ff.), so liegt das am Zeitgeist überhaupt. Und dieser mag letzten Endes dem Digenis die beiden Fehlritte angedichtet haben, um ihn „zeitgemäss“ erscheinen zu lassen.

Eine kritische Ausgabe der ΕΡΜΗΝΕΙΑ ΤΗΣ ΖΩΓΡΑΦΙΚΗΣ ΤΕΧΝΗΣ von Vasile Grecu

Bis nun gibt es bekanntlich noch keine solche Ausgabe. Die bis jetzt erschienenen Übersetzungen und Ausgaben fussen gewöhnlich auf je einer mehr oder weniger guten Handschrift. Um diesen Mangel zu beheben, habe ich weitläufige Untersuchungen eingeleitet. Was ich bereits anderweitig in mehreren Arbeiten und Aufsätzen über die früheren Übersetzungen, Ausgaben und über eine Anzahl von Handschriften, in die ich Einsicht zu nehmen Gelegenheit gehabt habe, geschrieben habe, möchte ich hier nicht mehr wiederholen.¹⁾ Grosse Hoffnung habe ich gehegt, dass die Handschriften vom heiligen Athos-Berge die dunkle Frage über die Quellen und die Entstehung des Malbuches klären werden. Dank der Munifizienz der philosophischen Fakultät der Czernowitzer Universität, wofür ich auch an dieser Stelle meinen innigsten Dank aussprechen möchte, war es mir möglich, Untersuchungen auch auf dem Berge Athos vorzunehmen.²⁾

Da habe ich die vom Archimandriten Porphirij Uspenskij erwähnte Inschrift in dem in der Nähe der Protaton-Kirche befindlichen, zum Kutlumusi-Kloster gehörigen Kirchlein gelesen. Sie lautet:

Ἀνηγέρθη καὶ ἐκ βάρρων καὶ ἱστορήθη ὁ θεῖος οὗτος καὶ πάνσεπτος ναὸς τοῦ τιμίου ἐνδόξου προφήτου προδρόμου καὶ βαπτιστοῦ Ἰωάννου δαπάνῃ τε καὶ βοήθειᾳ τοῦ ἐν ἱερομονάχοις ἐλαχίστου Διονυσίου τοῦ ἐκ Φουρνᾶ τῶν Ἀγράφων καὶ τῆς συνοδίας αὐτοῦ ἱστορήθη διὰ χειρὸς τοῦ αὐτοῦ Διονυσίου ἐν ἔτει ,αψα'. Ἀνακινίσθη δὲ διὰ συνδρομῆς τοῦ ποτε ἀγίου καθηγουμένου τῆς ἐν Χίῳ μονῆς ἀγίας Ματρώνης τοῦ καὶ μητροπολίτου χρηματίσαντος Παλαιῶν Πατρῶν ἐν τῷ Ὁρει ὑπερορίου τυγχάνοντος τῇ αἰτήσει Σωφρονίου μοναχοῦ.³⁾

¹⁾ Zusammenfassend ist all dieses in einem Aufsätze gezeigt worden, der in *Byzantion* IX, 1934, 675—701 erschienen ist. Nur in der Anm. 2 S. 676 ist der Druckfehler zu verbessern, dass Anastasios Gordios, nicht Dionysios, den Ruf an die griechische Akademie in Bukarest erhielt.

²⁾ Zu grossem Danke bin ich auch den ehrwürdigen Bibliothekaren in den Klöstern Russikon und Iviron, die mir die Arbeit in hohem Grade erleichterten, verpflichtet. Ich ersuche sie, und besonders Hw. Monachos Vasilios (Russikon), ihn entgegennehmen zu wollen.

³⁾ Diese Aufschrift ist im Fensterbogen ausgemalt und man merkt ganz deutlich, wie der berüchtigte Textfälscher K. Simonides φ in υ umzuändern suchte. Auch die Zeilen nach der Jahreszahl bis zum Schluss sind gefälscht und rühren von ihm her,

„Erbaut vom Grunde aus und ausgemalt wurde diese göttliche und allheilige Kirche des verehrten ruhmvollen Propheten, Vorläufers und Täufers Johannes auf Kosten und mit Hilfe des unter den Hieromonachen demütigsten Dionysios von Phurna-Agrapha und seiner Ordensbrüderschaft; die Malerei wurde vom selben Dionysios im Jahre 1701 ausgeführt. Restauriert wurde sie auf Bitte des Mönches Sophronios durch Beitrag des weiland ehrwürdigen Abtes vom Kloster der heiligen Matrona in Chios, welcher auch Erzbischof von Alt-Patras gewesen war und sich auf dem Berge in Verbannung befand“.

Gleichfalls habe ich auch in die von SPOHR, EUSTRATIADES und ARCADIOS, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Lavra on Mt. Athos*, Cambridge, 1925, unter Nr. 995 ungenau angezeigte Handschrift Einsicht genommen. Sie entbehrt jedweden Wertes, weil sie, wie es auch das Titelblatt ausdrücklich besagt, eine in Wien im Jahre 1800 hergestellte, genaue Abschrift der von Dionysios von Phurna in Venedig im Jahre 1745¹⁾ gedruckten Ἀκολουθία (heilige Messe) des heiligen Märtyrers und Wundertäters Seraphim, seines Landsmannes, darstellt. Eine vorübergehende Erwähnung würde vielleicht aus dieser Handschrift nur das kleine Bittgedicht mit dem Datum 1739 verdienen, in dem Dionysios durch Intervention des heiligen Seraphim zur heiligen Mutter Gottes um Hilfe betet: Τοῦ τελειῶσαι τὸν ἱερόν της οἶκον, | Εἰς χώραν ἐμὴν Φουρνᾶ τὴν ἐν Ἀγράφοις.

Es bestätigt sich somit, dass das unter dem Namen des Dionysios von Phurna bekannte Handbuch der Malerei vom Berge Athos kein um Vieles höheres Alter als zwei Jahrhunderte hat. Und trotzdem bietet keine der auf dem Berge Athos aufgefundenen Handschriften der Ἑρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης den Autograph des Autors, noch Abschriften, welche diesem Autograph sicher nahe standen, dar.

Von diesen Handschriften enthalten drei das Malbuch in der Fassung und mit der Vorrede und mit dem Namen des Dionysios von Phurna. Die eine liegt in der Bibliothek des Klosters zum hl. Panteleimon (Russikon) und hat die Signatur 1 auf 7 auf 40 auf CCLVIII. Die letzte Zahl ist die Nummer nach dem Katalog von LAMBROS (II S. 342); daher wird die Hs. auch kurz λ 258 bezeichnet. Sie ist auf gutem, weissem Papier schön geschrieben, ganz in Leder gebunden, mit Holzdeckeln und Schnallen versehen. Die Hs. ist leider undatiert und trägt auf der 1. Seite des 2. Blattes folgende Angabe: Ἡ παρούσα προγυμνασία ὑπάρχει κλήρου τοῦ ἐλαχίστου γέροντος Δαμασκηνοῦ ζωγράφου τοῦ ἐκ τῆς νήσου Σκοπέλου. ἐσημειώθη δὲ παρὰ τοῦ ἐν ἱερομονάχοις Γρηγορίου ἵνα μὴν ἀποξενωθῇ τῇ 22 Ἰουνίου 1840. Ἐκ τῶν Καρεῶν. Allem Anscheine nach aber rührt die Handschrift aus dem Beginne des 19. oder höchstens aus dem Ende des 18. Jahrhunderts her. Nach der oben angeführten Angabe folgen 14 unbeschriebene Blätter, darauf 16 nicht-paginierte Blätter, welche den πίναξ ἀκριβῆς τῆς βίβλου enthalten, und schliesslich 598 ursprünglich paginierte Seiten mit dem Texte der Ἑρμηνεία. Bei der Paginierung sind so manche Fehler unterlaufen; so sind die Zahlen 32, 33, 56, 57, 95, 116, 117, 128, 129, 154, 155, 168, 169, 248, 249, 288, 289, 348, 349 und 414 ohne Unterbrechung des Textes einfach übersprungen, hingegen sind die Seiten 96, 127, 130, 226, 372, 404, 445, 446 und 504 unbeschrieben geblieben; und zwischen den Seiten 223 und 226 sind zwei Seiten weder paginiert noch beschrieben. Auf der auf S. 598 folgenden Seite steht die Anmerkung: φύλλα γεγραμμένα 300 ἦτοι τριακόσια. Einige noch unbeschriebene Blätter schliessen den Band ab.

¹⁾ L. PETIT, *Bibliogr. des Acolouth. gr.*, Bruxelles, 1926, 251.

Diese Hs. enthält die Ἑρμηνεία in derselben Fassung, wie sie von A. PAPA-DOPULOS-KERAMEUS in Petersburg 1909 herausgegeben wurde. Der Inhalt beginnt mit τῇ θεοτόκῃ καὶ αἰὶ παρθένῳ Μαρίᾳ (Ausgabe von A. PAP.-KER. S. 1) und endet mit den Worten Οἱ ἅγιοι πάντες (*ibid.* S. 230 Zeile 23). Der Text weist dieselbe Lücke in der Darstellung der ersten Synode auf wie die von A. Pap.-Ker. benutzte Hs. (*ibid.* S. 171 Zeile 12), lässt aber die auf die Wunder der hl. Spyridon und Dimitrios bezüglichen Darstellungen aus (*ibid.* S. 181 § 47 und S. 184 § 49), so dass er sich auf diese Weise mehr der Bukarester Hs. 446 aus dem J. 1775 nähert. Diese Russikon-Hs. λ 258 hat sonst eine selbständige Stellung und sie hat weder einer der anderen Hss. als Vorlage gedient, noch ist ihre Vorlage unter den bekannten Hss. nachzuweisen.

Eine ähnliche Stellung bewahrt auch die Hs. 85¹⁾ in der Bibliothek der Ἱστορικῇ καὶ ἐθνολογικῇ Ἑταιρείᾳ, welche im Gebäude der Technischen Hochschule in Athen untergebracht ist. Dank der liebenswürdigen und zuvorkommenden Hilfe des Herrn Prof. A. Orlandos, wofür ich ihm tiefsten Dank sage, konnte ich diese Hs. ausfindig machen und auch in sie genauere Einsicht nehmen. Sie besteht aus 189 frisch nummerierten Blättern und ist in weisses Halbleder neu gebunden. Auch diese Hs. ist leider undatiert. Auf Bl. 185 sind von einer späteren Hand Farbenrezepte ἀμπολίου und κριμυζίου eingetragen und dabei oben das Datum 1815 Ἰουλίου 25 hinzugefügt. Aller Wahrscheinlichkeit nach dürfte die Hs. höchstens aus dem Ende des 18. Jahrhunderts stammen, wenn nicht aus dem Anfange des 19., weil auch sie den späten Zusatz, welcher nur in der Bukarester Hs. 446 aus dem J. 1775 fehlt und in welchem von der deutschen Goldfarbe (κατὰ τὴν γλῶσσαν ἀλαμάνικην γολι-φάρπε) die Rede ist (siehe die Ausg. von A. PAP.-KER. S. 27 Z. 14—18), enthält.

Die Hs. 85 lässt das Gebet an die Mutter Gottes aus (siehe A. PAP.-KER. S. 1—2) und beginnt mit der Vorrede des Dionysios Πασὶ τοῖς τῶν ζωγράφων (*ibid.* S. 3), welche er Ὁ τῶν ζωγράφων ἐλάχιστος καὶ τῶν φιλομαθῶν ἀνδρῶν ἀδελφός ἐν Χριστῷ Διονύσιος ἱερομόναχος ὁ ἐκ Φουρνᾶ weitläufiger als sonst unterschreibt, und endet mit den Worten εἰς τὰ μετὰ τὴν ἀνάστασιν ἔργα τοῦ κυρίου καὶ εὐρήσεις (*ibid.* S. 230 Zeile 17). Auf die Vorrede lässt sie einen Ἑρμηνείας τῆς ζωγραφικῆς πίναξ ἀκριβῆς folgen und hierauf dieselbe Fassung des Malbuches wie in der Ausgabe von A. Par.-Ker. Als charakteristisches Merkmal dieser Handschrift wäre zu bemerken, dass sie alles auf die griechischen Philosophen Bezügliche auslässt. So fehlen in ihr die in der Parabel von dem, der schöne Perlen sucht, sich auf die Weisen der Hellenen beziehenden Zeilen (Ausg. A. PAP.-KER. S. 116, Z. 3—6: Καὶ ὁπισθεν . . . μαργαρίτης); sodann der ganze Paragraph mit den Prophezeiungen derselben Weisen (*ibid.* S. 82—84 § 135) und schliesslich die gleichen Zeilen aus der Darstellung der Wurzel Jesse (*ibid.* S. 84 Z. 15—18: καὶ ὑποκάτωθεν . . . Χριστόν). Als auffallendere Abweichungen wären noch folgende zu erwähnen: Die Εἰδησις ἀκριβῆς περὶ χρυσογραφίας (Genaue Anweisung über die Goldschrift: *ibid.* S. 44 § 72) ist ausgelassen worden und an deren Stelle noch eine zweite Μέλανος

¹⁾ Νέος Ἑλληνομονήμων VII, 1910, 329.

ἐρμηνεία δοκιμωτάτη (Gut erprobte Anweisung über die Bereitung der Tinte) gesetzt. Zu den Darstellungen der ersten zwölf Parabeln wird auch je eine, manchmal genug weitläufige ἐξήγησις (Deutung) hinzugefügt. Zu den Darstellungen der Wunder τῶν ἐπισήμων ἁγίων (vorzüglicher Heiligen), welche in der Ausgabe von A. PAP.-KER. S. 189 Z. 14 mit den Wundern des hl. Antonios aufhören, fügt die Hs. 85 noch fünf ganze Seiten (S. 274—279 der ursprünglichen Paginierung) von Ἐπιγράμματα εἰς τὰ θαύματα τοῦ ἁγίου Βασιλείου (8 Titel von Darstellungen), τοῦ ἁγίου Γρηγορίου (4), τοῦ Χρυσοστόμου (4), Ἀθανασίου (4), Γρηγορίου Νεοκесаρείας (3), Χαλαράμπου (5), Προκοπίου (4), Παντελεήμονος (5), Ἀρτεμίου (5), Θεοδώρου τοῦ στρατηλάτου (5), Θεοδώρου τοῦ Τήρωνος (4), Εὐσταθίου τοῦ Πλακίδα (7), Θέκλας (6), Μαρίνης (5) und τῆς ἁγίας Βαρβάρας (5) hinzu. Die Anweisungen zu den Darstellungen der Martyrien des ganzen Jahres (A. PAP.-KER. S. 189—208) sind viel knapper (Hs. 85 S. 279—302). Die Beschreibungen sind beinahe alle ausgelassen und deswegen wird am Schlusse einiger Monate die Anmerkung ζῆται τὰ σχήματα (suche die Figuren) hinzugefügt. Schliesslich hat die Hs. 85 S. 325—327 ausser den Schilderungen, die die Ausgabe A. PAP.-KER. Seite 226 § 14 und 15 aufweist, noch andere Schilderungen des Aussehens und der Bekleidung unseres Heilands und der Mutter Gottes.

Von den zwei anderen Athos-Handschriften, welche die Ἐρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης in der Fassung und mit der Vorrede und mit dem Namen des Dionysios von Phurna enthalten, befindet sich die eine im Kloster Iviron und die andere im Kloster zum hl. Xenophon.

Die Iviron-Hs. hat die Signatur λ 685 nach dem Katalog von Lambros (II S. 203) und enthält 255 beschriebene Blätter. Die ersten 13 unpaginierten, aber beschriebenen Blätter enthalten einen unvollständigen πίναξ τῆς παρούσης ἐρμηνείας τῆς ζωγραφικῆς, denn er zeigt den Inhalt nur bis S. 366 an, obwohl der Text bis zur S. 467 hinreicht. Das nächste 14., unpaginierte Blatt enthält die Anweisung Πῶς ἱστορίζεται ὁ καιρός („wie die Zeit dargestellt wird“). Sie lautet:

Ἄνθρωπος νέος ἀγένειος γυμνὸς βασιτάζων ἐν τῇ δεξιᾷ χειρὶ αὐτοῦ ξυράφιον ἠκονημένον καὶ ἔχων τὰ μαλλία τῆς κεφαλῆς αὐτοῦ ἔμπροσθέν τῆς τοῦ προσώπου αὐτοῦ καὶ τὸ ὀπισθεν τῆς κεφαλῆς αὐτοῦ φαλακρὸν ὅλως δι' ὅλου καὶ εἰς τὰς κνήμας τῶν ποδῶν αὐτοῦ ἔχων πτέρυγας πολλίου, τρέχων καὶ πετάμενος εἰς τὸν ἄέρα.¹⁾

¹⁾ Es ist das eine ziemlich alte Personifizierung und Darstellung der Zeit. Meinem Wissen nach trifft man sie zum ersten Mal in der Kirchengeschichte des Evagrius, welcher sein Werk bekanntlich um das Jahr 594 verfasst hat. Er erzählt von einer Revolte gegen den Kaiser Zenon (474-491); der Aufwiegler hätte den Kaiser beinahe um die Herrschaft gebracht, wenn er die Besetzung des Kaiserlichen Palastes auf den nächsten Tag nicht verschoben und auf diese Weise den günstigen Zeitpunkt verpasst hätte. „Denn der günstige Zeitpunkt fliegt scharf und, wenn er hart an uns geht, kann er etwa erwischt werden, wenn er aber einmal vorüber ist, da schwebt er empor und lacht über die, welche ihm nachlaufen; denn er lässt sich nicht mehr von ihnen ereilen. Daher gewiss setzen ihm die Bildhauer und Maler das Kopfhaar vorne und rückwärts scheren sie ihm den Kopf dicht an der Haut kahl, indem sie das wohl gar weise darauf deuten, dass er, solange er zufällig noch nachfolgt, vom dem, welcher auf ihn losgeht, bei den Haaren erfasst werden kann, wenn er aber einmal voran ist, so entläuft er endgiltig, weil der ihm Nachjagende ihn nicht woran zu fassen hat“. Ὁξυπετής γὰρ ὁ καιρὸς καὶ παρὰ πόδας μὲν ἰὼν ἴσως ἀλλίσκεται, ἐπὶ δὲ τὴν λαβὴν διαθράσκει, μεταωροποιεῖ γὰρ τε τοὺς διώκοντας, ἐφικτὸς αὐτοῖς λοιπὸν οὐκ ἀνεχόμε-

Es folgen darauf *στίχοι* auf diese Darstellung und ihre *ἐξήγησις*. Auf das letzte unpaginierte Blatt, das 15., sind von einer späteren Hand die Sprüche der Apostel aus der Darstellung des letzten Gerichtes und die Aufschriften der Darstellungen der Wunder der hl. Georgios und Dimitrios eingetragen. Hierauf folgen 464 ursprünglich paginierte Seiten mit dem Texte der *Ἑρμηνεία*, der jedoch weiter reicht. Deshalb wurde die Paginierung mit Bleistift von Lambros bis 481 fortgesetzt. Bei der ursprünglichen Paginierung ist 365 wiederholt, wobei die erste S. 365 unbeschrieben geblieben ist. Unbeschrieben ist auch S. 443. Der Text der *Ἑρμηνεία* reicht bis zur S. 467. Die Seiten 468—477 enthalten den interessanten Versuch eines alphabetischen Indexes, aber ohne Angabe der betreffenden Seiten, unter dem Titel *Ὄνόματα κατὰ στοιχεῖον τῆς ζωγραφικῆς τέχνης*. Auf Seiten 478—480 kommen verschiedene bedeutungslose Aufzeichnungen vor. Einige 50 unbeschriebene Blätter schliessen den frisch und ungeschickt in Halbleder gebundenen Band ab. Die Ivron-Hs. hat kein Datum. Allem Anscheine nach stammt sie aus dem 18. Jahrhundert.¹⁾

Die Xenophon-Hs., welche die Signatur 166 hat, ist dagegen genau datiert, denn sie hat auf dem 2. Blatt den folgenden aufschlussreichen Titel:

Βιβλίον καλούμενον ἑρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς ἐπιστήμης. Χρησιμώτατον καὶ ἀναγκαῖον διὰ κάθε ζωγράφου ὅπου μετέρχεται αὐτὴν τὴν ἱερὰν ἐπιστήμην. Συντεθεῖσα μὲν πρῶν παρὰ τοῦ ἀοιδίμου πανοσιωτάτου Διονυσίου ἱερομονάχου τοῦ τῶν τῆς ζωγραφικῆς ἐπιστήμης ἀρίστου διδασκάλου ἐν τῇ ἀγιωνύμῳ ὄρει τοῦ Ἀθωνος χρηματίζοντος μεθ' ὅσης πλείστης ἐπιμελείας. Νῦν δ' αὖτις ἀντιγραφέντος διὰ συνδρομῆς τοῦ ὁσιωτάτου Δοσιθέου Ζωγράφου διὰ χειρὸς Ἰακώβου μοναχοῦ ἐν τῇ ἀγίῳ ὄρει, αὐλῇ ἔτει σωτηρίῳ 1838.

„Handbuch der Malkunst. Sehr nützlich und notwendig für einen jeden Maler, welcher sich mit dieser heiligen Kunst beschäftigt. Ehemals zusammengestellt von dem gottseligen allfrommen Hieromonachen Dionysios, welcher auf dem hl. Berge Athos einer der besten Meister mit besonderer Sorgfalt in der Malkunst war. Nunmehr wurde es wieder mit Beitrag des frommen Dositheos des Malers von dem Mönche Jakob auf dem hl. Berge im Jahre des Heils 1838 abgeschrieben“.

Es ist somit die von H. BROCKHAUS im J. 1888 gesehene Handschrift,²⁾ welche Lambros nicht zu Gesicht bekommen hat, denn sie kommt in seinem Kataloge nicht vor. Sie ist auf weissem guten Papier schön und gross geschrieben und hat genau die Form und die Grösse eines gewöhnlichen halben Papierbogens (gross 8^o) und ist ganz in Leder mit Holzdeckeln gebunden.

Auf der Rückseite des Titelblattes befindet sich ein Gebet in Versen an die Mutter Gottes, sie möge zur Beendigung des Buches hilfreich sein und dem

νος εἶναι. Ὅθεν ἀμέλει οἱ πλάσαι καὶ ζωγράφοι κόμην ἐμπροσθεν καθέντες αὐτῇ, τὴν κεφαλὴν ὀπισθεν ἐν χρῆσιν ἔσθ' ἡ μάλα σοφῶς ἀνιτιτόμενοι, ὥς ὀπισθόπου μὲν τυγχάνων τῇ καθεμένῳ τῆς κόμης ἵσως κρατεῖται, ἐμπροσθόπου δὲ γενόμενος τέλεον διαφεύγει, οὐκ ἔχων ὅτι κρατηθεῖ τῇ διώκοντι. III, 26, *The eccl. hist. of Evagrius*, ed. by J. BIDEZ and L. PARMENTIER, London, 1898, S. 123 Z. 7—16.

¹⁾ Nach LAMBROS, *Catalogue* II, 290 Nr. 4827 kam noch eine Hs. mit einem Bruchstück einer *Ἑρμηνεία* in Ivron vor. Sie scheint in der Bibliothek irgendwo verlegt worden zu sein, denn man konnte sie mir, trotz des grössten Entgegenkommens, nicht zeigen.

²⁾ *Die Kunst in den Athosklöstern*. Vorrede zur ersten Auflage u. 2. Aufl., Leipzig, 1924, 160 Anm. 3. Nur die Signatur der Hs. ist nicht 261, wie Brockhaus angibt, sondern 166.

Verfasser Dionysios, dem Bezahler Dositheos und dem Abschreiber Jacobus zum Himmelreiche verhelfen. Es folgen hierauf 12 Blätter mit der Inhaltsangabe, dem *Πίναξ τῆς παρούσης βίβλου τῆς ἑρμηνείας τῆς ζωγραφικῆς ἐπιστήμης*. Weitere 2 Blätter enthalten ein *Συνοπτικὸν λεξικὸν τῆς παρούσης βίβλου τῶν ἐλληνικῶν λεξέων ὅπου εἰς αὐτὸ κατὰ τόπους εὐρίσκονται*. Einige altgriechische Ausdrücke werden darin erklärt und die Bezeichnung des verschiedenen Alters und der entsprechenden Bartform gezeigt. Erst von da an beginnt eine ursprüngliche Seitenzählung, und zwar bis 9 mit Buchstaben und sodann bis 377 mit arabischen Ziffern. Auf S. 377 steht folgende Subskription:

Τέλος· τῷ δὲ συντελεστῇ τῶν καλῶν θεῷ χάρις.

*Ἐλαβε πέρας σὺν θεῷ καὶ τὸ παρὸν βιβλίον

Κατὰ τὸ ἔτος τῆς σεπτῆς Χριστοῦ θεογονίας

Χίλια ὀκτακόσια ὀκτὼ τε καὶ τριάντα,

Κατὰ μῆνα Ἰούνιον τῇ εἰκοστῇ δευτέρᾳ

Διὰ χειρὸς τοῦ μοναχοῦ Ἰακώβ δὲ ἀμονάχου,

Ἐξόδων δὲ καὶ συνδρομῆς Δοσιθέου ζωγράφου

Ἵπὲρ ὧν πάντες εὐχέσθε οἱ τοῦτου ἐντυχόντες.

Der Text der *Ἑρμηνεία* steht auf S. α' bis 358. Die Seiten 359—373 enthalten, gleich wie die Iviron-Hs. 685 S. 468—477, denselben Versuch eines alphabetischen Indexes: *Ὀνόματα κατὰ ἀλφάβητον τῆς ζωγραφικῆς τέχνης*, und die S. 374—377 enthalten Farbenrezepte und einige übersprungene Darstellungen, welche hier nachgetragen werden.

Die Xenophon-Hs. 166 ist entweder von der Iviron-Hs. 685 abgeschrieben, oder beide gehen sicher auf dieselbe Vorlage zurück. Denn beide Hss. weisen denselben bereits erwähnten Versuch eines alphabetischen Indexes auf; beide Hss. lassen die Darstellungen der Kreuzerhöhung, der 7 hl. Synoden und der Aufstellung der heiligen Bilder aus (siehe *Ausg. A. PAP.-KER.* S. 170 § 33 — 173 § 41); beide geben von den Darstellungen der Wunder vorzüglicher Heiliger nur die Darstellungen der Wunder des Erzengels Michael und Johannes des Täufers, alle übrigen werden ausgelassen (siehe *ibid.* S. 178 § 44 — S. 189 § 51). Beide Hss. geben an, die *Ἑρμηνεία* des Dionysios von Phurna zu enthalten. Beide Hss. haben aber eine ihnen eigenartige Reihenfolge, welche von jener der anderen Hss. und der Ausgabe von *A. PAP.-KER.* gänzlich abweicht. Wenn man die Iviron-Hs. mit *J*, die Xenophon-Hs. mit *X* und die Ausgabe von *A. PAP.-KER.* mit *P* benennt und einen Vergleich macht, so ergibt sich folgende Zusammenstellung (wobei die Zahlen die Seiten und die kleinen Zahlen die Zeilen angeben):

		<i>X</i>	α'—10	=	<i>P</i>	1 — 8;
<i>J</i>	1— 25	=	<i>X</i> 11—27 _{12(unten)}	=	<i>P</i> 73 ₈ — 84 ₁₈	
<i>J</i>	26— 75	=	<i>X</i> 27 _{11(unten)} —55	=	<i>P</i> 150 ₂₁ — 170 ₃₁ ;	
<i>J</i>	76—104	=	<i>X</i> 56—76 _{9(oben)}	=	<i>P</i> 189 ₁₅ — 208 ₃₁ ;	
<i>J</i>	105—160	=	<i>X</i> 76 _{10(ob.)} —119 _{6(ob.)}	=	<i>P</i> 128 ₄ — 150 ₂₀ ;	
<i>J</i>	161—248	=	<i>X</i> 119 _{7(ob.)} —191 _{8(unt.)}	=	<i>P</i> 85 ₁ — 128 ₃ ;	
<i>J</i>	249—307	=	<i>X</i> 191 _{7(u.)} —240 _{6(u.)}	=	<i>P</i> 45 ₁ — 73 ₇ ;	

$J\ 308-319 = X\ 240_{(u.)}-250_{(u.)}$	$= P\ 174_1 - 176_{13};$
$J\ 320-368 = X\ 251_{(ob.)}-292_{(u.)}$	$= P\ 209_1 - 230_{22};$
$J\ 369-467 =$	$P\ 1_1 - 44_{32};$
$X\ 293-358$	$= P\ 9_1 - 44_{32}.$

Somit ist bis auf zwei kleine Unterschiede im Anfang und am Schlusse des X die Reihenfolge ganz genau dieselbe. Sodann fällt in J der Kapitelschluss immer mit dem Blattschluss zusammen, dagegen in X nicht mehr, so dass J die primäre, dagegen X die sekundäre Vorlage zu sein scheint.

Mit der X -Hs. hängt die Hs. 1286 aus dem Jahre 1843 der Nationalbibliothek zu Athen¹⁾ zusammen. Die Athener Hs. 1286 ist sichtlich nach X abgeschrieben. X hat auch auf der ersten Seite des 1. Blattes eine kurze Angabe in russischer Sprache, welche besagt, dass die X -Hs. dem Maler Gennadios gehört hat. Γεννάδιος μοναχὸς ῥόσσος ist aber der Abschreiber der Athener Hs. 1286, deren Titel dem oben angeführten Titel der X -Hs. gleich lautet. Nachdem Gennadios den Titel abgeschrieben hatte, fügte er hinzu: Νῦν δ' αὖθις ἐπροθέτησε μερικὰ ἀναγκαιώτερα καὶ πραγματικῶς δεδοκιμασμένα παρὰ Γενναδίου μοναχοῦ ῥόσσου ζωγράφου. Und er hat tatsächlich im technischen Teile Einiges über die Zubereitung des Pinsels, wie man die Farben mit Ei zubereitet und über andere Utensilien des Malers, deren Bilder er auch zeichnet, hinzugefügt (siehe Ath. Hs. 1286 f. 30 — 35^v). Die Ath. Hs. 1286 ist sonst im Inhalte und in der Reihenfolge des Inhaltes ganz der X -Hs. gleich, nur dass sie den technischen Teil in den Anfang und das Synaxarion mehr gegen das Ende verlegt hat, so dass ein Vergleich folgende Zusammenstellung ergibt:

Ath. Hs. 1286 f. α'-γ' u. 1—3	$= X\ \alpha'-10;$
4 — 29	$= X\ 293-358;$
30 — 35	eigene Zugaben des Gennadios;
36 — 38 ^r	dasselbe Συνοπτικὸν λεξικόν, welches in X auf unpaginierten Blättern sofort nach dem πίναξ steht;
38 ^v — 59 ^r	$= X\ 11 - 55;$
59 ^r — 120 ^r und 127 ^v — 138 ^r	$= X\ 76-292;$
120 ^v — 126 ^r	$= X\ 56 - 76$ (das Synaxarion).

Dass die Ath. Hs. 1286 von Gennadios nach der X -Hs. abgeschrieben wurde, geht auch aus der Tatsache hervor, dass X von den Darstellungen der Wunder Christi die 4 Darstellungen: Chr. segnet die Kinder, Chr. wird von dem reichen Jüngling befragt, Chr. lehrt die Söhne des Zebedäus, Chr. zieht in Jericho ein und heilt einen Blinden (Ausg. A. PAP.-KER. S. 99 § 58 — S. 100 § 61) überspringt und sie dann am Schluss nachträgt. Derselbe Fehler begegnet uns auch in der Athener Hs. f. 81^v und 135^r — 135^v. Sodann ist auch die Subskription in der Ath. Hs. 1286 f. 138^r nach der Subskription aus X S. 377 recht ungeschickt nachgemacht worden; sie lautet:

¹⁾ I. καὶ 'Α. Σακελλίων, Κατάλογος τῶν χειρ. τῆς Ἐθν. Βιβλ. τῆς Ἑλλ. Athen, 1892, 234.

Τέλος· τῷ δὲ συντελεστῇ τῶν (!) θεῶ χάρις.
 Ἐλαβε πέρας σὺν θεῷ καὶ τὸ παρὸν βιβλίον
 Κατὰ τὸ ἔτος τῆς σεπτῆς Χριστοῦ θεογονίας
 Χίλια ὀκτακόσια τρία τε καὶ τεσσαράκοντα,
 Κατὰ μῆνα Ἰούνιον τῇ εἰκοστῇ δευτέρᾳ
 Ἐξόδων καὶ δαπάνης Γενναδίου ζωγράφου
 Διὰ χειρὸς δὲ τοῦ ἰδίου Γενναδίου μοναχοῦ,
 Ὑπὲρ ὧν πάντες εὐχεσθε οἱ τούτου ἐντυχόντες.

Ausser diesen bisher angezeigten Hss. finden sich in der Bibliothek des Klosters zum hl. Panteleimon (Russikon) noch zwei andere Hss.; sie sind im Kataloge von Lambros angegeben worden (II S. 342 und 442). Die in diesen Hss. erhaltenen Ἑρμηνεῖαι oder besser gesagt Fragmente von Ἑρμηνεῖαι rühren aber nicht von Dionysios von Phurna her. Sie enthalten Hermenien älterer Fassung als die von Dionysios, ohne Beschreibung von Darstellungen, sondern vielmehr nur mit zahlreichen Sprüchen und Aufschriften, welche die verschiedenen Darstellungen begleiten sollen. Die eine Hs. hat die Signatur 26 auf 1 auf 32 auf DCCCXXXII; die letzte Zahl ist die Signatur nach dem Kataloge von Lambros λ 832. Sie bildet einen in Halbleder und Ganzleinwand schön gebundenen, klein geschriebenen Band. Das Papier ist schlecht und etwas schwärzlich geworden. Die Hs. ist von 1 bis 250 ursprünglich paginiert worden. Die Seiten 7--10, 57--62, 93--128 u. 171--172 sind verloren gegangen. Die Hs. ist mehrmals mit dem Jahr 1738 datiert (S. 137, 170, 213). Der Text beginnt mit den Worten Πασῶν τῶν ἑραστῶν... Es ist dieselbe Vorrede, welche ich aus der jetzt im Museum Benaki zu Athen befindlichen Hs. 35 abgedruckt habe,¹⁾ deren Inhalt die Hs. λ 832 S. 1--174 und 223--250 auch ganz wiedergibt, wobei der auf den Seiten 3--42 Zeile 13 (von oben) stehende Text identisch mit dem von A. PAP.-KER. S. 261--273 Παράρτημα Γ veröffentlichten Texte ist. Auf S. 175--213 enthält die Hs. 832 den von A. PAP.-KER. S. 285 Zeile 20 (von unten), wo Hs. 832 Δωρόθεος λέγει· Στενὴν anstatt Ἰωαννίκιος ὁ Ἀναχωρητής· Στενὴν hat, bis zu Ende der Seite 301: φυγεῖν σε herausgegebenen Text. Die Seiten 214--222 sind teils unbeschrieben, teils enthalten sie verschiedene Notizen, und schliesslich enthalten die Seiten 223--250 das Synaxarion in der Fassung der Athener Hs. Benaki 35. Es werden Tag für Tag meistens nur die Namen der Heiligen, ohne jede Beschreibung ihres Aussehens angeführt, dafür findet sich neben jedem Heiligen seine Kopfskizze gezeichnet. Die nächste unpaginierte Seite, welche die 251. wäre, enthält die im Kataloge von Lambros veröffentlichte Subskription.

Die andere Hs. ist mit der Signatur 1 auf 7 auf 41 auf CCLIX versehen. Die letzte Zahl ist die Signatur nach dem Kataloge von Lambros (λ 259). Die Hs. hat 56 frisch nummerierte Blätter und bildet einen in Halbleder gebundenen Band. Das Papier ist gelblich und die Schrift nachlässig. Der Text beginnt auf f. 1^r mit den Worten Ἀρχὴ σὺν θεῷ und endigt auf f. 38^v mit den Worten aus dem Spruche Johannes des Täufers ἤγγικε ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν. Die anderen

¹⁾ *Inchinare lui N. Iorga*, Cluj, 1931, 193--194.

Blätter bis zum Schluss enthalten verschiedene Sprüche von Heiligen und Propheten und bedeutungslose Aufzeichnungen. Auf f. 55^v Zeile 2 (von unten) liest man die Angabe ἐν ἔτει σρίω ,αψα' ἰνδικτιῶνος θ', d. h. im Jahre des Heils 1701 Indiktion 9. Mit 9 ist die Indiktion richtig als 1701 angegeben worden, denn $1701 + 3 : 15$ ergibt einen Rest von 9. Die in dieser Hs. λ 259 enthaltene Ἑρμηνεία ist vor allem eine Sammlung von Prophezeiungen, Sprüchen und Aufschriften, welche die betreffenden Darstellungen begleiten sollen. Auf ff. 33—37 finden sich etliche zwanzig Farbenschriften. Die erste ist Ἑρμηνεία τοῦ μουρδεντίου, die letzte περὶ πῶς νὰ κάμῃς γράμματα χρυσαῖ. Mitten im Texte der Ἑρμηνεία auf f. 15^v Zeile 4 (von unten) bis f. 18^r Zeile 10 (von oben) steht ein Verzeichnis byzantinischer Kaiser und Patriarchen bis auf Andronik III. und Gerasimos Μαγγάνων.

Die Hs. λ 259 scheint von der Hs. 1907 in der National-Bibliothek zu Athen oder von einer ähnlichen herzurühren, denn auch die Hs. 1907¹⁾ enthält mitten im Texte der Ἑρμηνεία sogar zweimal dasselbe Verzeichnis der byzantinischen Kaiser von Konstantin dem Grossen bis Andronik III. (f. 34^v—37^v u. 38^r—41^r) und einmal das der byzantinischen Patriarchen von ἀρχιερέως πρώτιστος ἐν πόλει μέγας ἄριστος ἀνὴρ ἱερός Μητροφάνης bis Ἡσαΐας ἄριστος ἐξ ὅρων Ἀθῶν (f. 41^v—44^v). Darauf folgt noch die Τάξις der Patriarchen und der von Konstantinopel abhängigen Metropoleien. Auch der übrige Inhalt ist teilweise gleich, teilweise ähnlich, aber viel reichhaltiger. Am Anfang sind einige Blätter ausgefallen, so dass der Text mitten in dem Spruche des Propheten Daniel auf die hl. Jungfrau Maria beginnt: ἐπιμήθη λίθος, πλάνην τρέπων κέκλημαί σε, βροτῶν σκέπη (f. 1^r. Vgl. Ausgabe A. PAP.-KER. S. 282 Zeile 15); er endigt mit den Worten aus dem Spruche, der die Darstellung Christi, wenn er mit beiden Händen segnet, begleitet: ἀνοίξαντός σου τὴν χεῖρα τὰ σύμπαντα πλησθήσονται χρηστότης. Τέλος καὶ τῷ θεῷ δόξα (f. 88^v). Die Ath. Hs. 1907 ist einige Jahre älter als die Hs. λ 259, denn auf f. 89^r weist sie eine Subskription auf, die besagt:

Ἐγγραφή παρ' ἐμοῦ ἐλαχίστου καὶ ἀμαθοῦς Ἐφραίμ ἱερομονάχου εἰς τοὺς 1696 κατὰ τὸ σριον. κτήμα τοῦ ἁγίου διδασκάλου κυρίου Κωνσταντίνου, κὺρ Ἀγγέλι ἀπὸ τὴν Βοσταντζα. Δέομαι πᾶσι τοῖς εὐσεβέσι χριστιανοῖς, ἵνα, ὅπου ἂν τύχῃ τὸ παρόν, γινωσκέτω, ὅτι καὶ ἐμὸν ὑπάρχει, καὶ μηδεὶς ὑστερήσῃ ἀπ' ἐμοῦ τοῦ αὐγερινού· εἰ δὲ καὶ τινὰς τὸ λάβῃ ἀνευ ἡδίστάς μου, ἐχέτω τὰς ἀράς τῶν ἁγίων τριακοσίων δέκα καὶ ὀκτὼ θεοφόρων πατέρων τῶν ἐν Νικαίᾳ καὶ τῶν λοιπῶν. Ἐρωσθε ἐν μηνὶ φεβρουαρίου.

Älter als die Ath. Hs. 1907, wenigstens in ihrem Hauptteile, ist die Hs. 36, welche sich früher in der Bibliothek Alexios Kolywas befand und nunmehr in der wertvollen Sammlung Dionysios Lowerdos zu Athen, Mavromichali-Str. 6 liegt. Lambros²⁾ teilte sie aus paläographischen Rücksichten dem 16. Jahrhundert zu und das dürfte für den ersten wichtigsten Teil (ff. 7—70) wohl stimmen. Dank dem liebenswürdigen Entgegenkommen des neuen Eigentümers³⁾ konnte ich auch in diese Hs. genauere Einsicht

¹⁾ Auf diese Hs. lenkte meine Aufmerksamkeit R. P. V. Laurent, wofür ich ihm auch hier meinen innigsten Dank aussprechen möchte.

²⁾ Νέος Ἑλληνομνήμων XII, 1915, 237.

³⁾ Es kommt mir die traurige Nachricht zu, dass dieser ausgezeichnete Gönner der byzantinischen Kunst vom Tode dahingerafft wurde. Seine wertvolle Sammlung ist laut letzter Verfügung öffentliches Nationalgut geworden.

nehmen. Es sind geringe und grössere Teile aus verschiedenen Handschriften, die Ἑρμηνεῖαι τῆς ζωγραφικῆς τέχνης enthielten, zusammengebunden. Bis f. 6 hat Lambros den Inhalt angegeben. Auf ff. 7—70 steht derselbe Text, den A. PAP.-KER. in seiner Ausgabe unter Παράρτημα Δ' und Ε' herausgegeben hat. Der Text in der Hs. 36 beginnt mit Ὁ Εὐαγγελισμὸς τῆς ὑπεραγίας θεοτόκου Σολομών· Πολλὰ θυγατέρες ἐποίησαν δύναμιν ἄκουσον, θυγάτερ, καὶ ἴδε καὶ κλῖνον τὸ οὖς σου. Ἑτερον Καταβήσεται ὡς ὑετὸς ἐπὶ πόκον καὶ ὥσει σταγῶν ἢ στάζουσα ἐπὶ τὴν γῆν. Ἡ γέννησις Χριστοῦ u. s. f. wie in A. PAP.-KER. S. 274 Zeile 9 (von oben); und er endigt mit Προκρίαι, Ἰουλίαι, Γρηγορίαι, *ibid.* S. 300 Zeile 13 (von unten). Der Text in der Hs. 36 ist aber besser und vollständiger als in der Ausgabe von A. PAP.-KER. Derselbe Text steht sodann noch einmal in Hs. 36 auf ff. 77—142. Diese Texte sind aber aus verschiedenen Hss. abgeschrieben worden. Denn im 2. Teile zwischen f. 103 und f. 104 fehlt der Inhalt eines ganzen Blattes, welches sich aber mit dem entsprechenden f. 36 aus dem 1. Teile nicht deckt. In den ersten Teil ist auch ein fremdes Blatt, welches den Text mitten im Satz unterbricht, hineingeraten. Es ist f. 59, welches aus einem Chronographen herzurühren scheint. Es beginnt mit Αὐγούστου μοναρχήσαντος ἐπὶ τῆς γῆς ἡ πολυαρχία τῶν ἀνθρώπων ἐπαύσατο und erzählt, wie Christus in Bethlehem während der Volkszählung geboren wurde. Die Blätter 71—74 kommen wieder aus einer anderen Hs. her und enthalten Vorschriften über die Verteilung der Darstellungen in der Kirche und über die Symbole der vier Evangelisten. F. 75 enthält Prophezeiungen aus dem alten Testamente über die Geburt Christi und f. 76 ist unbeschrieben geblieben. Unbeschrieben sind auch f. 106^v, 113—114 und 131, ohne dadurch den Text zu unterbrechen, der auf f. 107^r, 115^r und 132^r ununterbrochen fortläuft. Die ff. 143—150 bilden wieder ein Bruchstück aus einer anderen Hs. und enthalten Farbvorschriften, wiederholen die Wiederkunft Christi und Prophezeiungen und bieten zahlreichere Aufschriften für Darstellungen aus dem Neuen Testamente. Die ff. 151—160 rühren wieder von einer anderen Hand her und enthalten 25 Farbenrezepte. F. 161 enthält Aufschriften, die man bei der Beendigung der Kirchenmalerei auftragen soll. Die ff. 162—164 sind unbeschrieben, 165—171 zeigen wieder eine andere Schrift und enthalten 16 Farbvorschriften; 172—174^r enthalten Sprüche, 174^v—176^r sind unbeschrieben und schliesslich enthalten die letzten Blätter 176^v—178 belanglose Schreibfederversuche.

Hiemit hätte ich alle Hss., welche byzantinische Malbücher enthalten, bis auf zwei durchmustert. Von den zwei Hss., in die ich noch keine Einsicht haben können, ist die eine in Kairo, die andere in Budapest. Die aus Kairo dürfte nach den Angaben von PORPHIRIJ USPENSKIJ und V. BENEŠEVIĆ¹⁾ wohl das Malbuch in der Fassung Dionysios von Phurna enthalten, während die in Budapest befindliche nach den Angaben von SP. LAMBROS²⁾ wahrscheinlich eine

¹⁾ *Catalogus cod. man. graec., qui in mon. S. Cath. in m. Sina asserv.* Petersburg, 1911, I S. 527 Nr. 1792.

²⁾ Νέος Ἑλληνομνήμων VIII, 1911, S. 76 Nr. 8. Prof. G. MORAVCSIK in Budapest hat auf mein Ersuchen hin die Güte gehabt, mich über diese Hs. genauer zu informieren, wofür ich ihm auch an dieser Stelle den innigsten Dank sagen möchte. Er hat auch einen neuen Katalog der griechischen Hss. im Besitze der griech. Kirchengemeinde in Budapest angelegt, wobei diese Hs.

Spruchsammlung darstellt.¹⁾ Somit dürften wohl auch diese Hss. das Resultat, welches die Untersuchung des handschriftlichen Materials schon früher ergeben hatte, nicht ändern, wie es auch die in dieser Mitteilung angezeigten Hss., besonders jene aus dem Athos-Berge, nicht geändert haben.

Das byzantinische Malbuch, oder besser gesagt die byzantinischen Malbücher, sind keine persönlichen Werke, sondern vielmehr anonyme. Hervorgegangen aus den Bedürfnissen der Kirchenmalerwerkstätte, stellte sich jeder Kirchenmaler ein Hilfsbuch zusammen, oder, wenn er ein altes abschrieb, scheute er gar nicht, darin Änderungen vorzunehmen, auszulassen und hinzuzufügen, wie er es eben nötig hatte.

Bei einem persönlichen Werke ist es die Pflicht des kritischen Herausgebers die Signatur LVI bekommen hat. Sie enthält 256 numerierte und 26+154 nicht numerierte Seiten. Auf den letzteren befinden sich verschiedene Notizen aus den Jahren 1736—1818. Wenn die ganze Hs. aus der Zeit vor dem Jahre 1736 datiert, so ist sie wegen ihres Alters eine wichtige Hs., denn, wie wir bis jetzt gesehen haben, stammen die meisten Hss. aus der 2. Hälfte des 18. oder aus dem Anfange des 19. Jahrhunderts. Was den Inhalt dieser Hs. anbelangt, so scheint er teilweise derselbe zu sein wie in der Russikon-Hs. λ 832 und in der Athener Hs. Benaki 35; ein ähnliches Bruchstück wurde auch von A. PAP.-KER. unter παράρτημα γ' (S. 261—273) veröffentlicht. Auch der technische Teil aus der Budapester Hs. LVI scheint derselbe zu sein wie der von A. PAP.-KER. unter παράρτημα α' herausgegebene Text. Man vergleiche: Καὶ ὅταν θῇλῃς νὰ βερνικιάζῃς, βάλλῃς πρῶτον τὴν εἰκόνα εἰς τὸν ἥλιον νὰ ζεστατῇ καλὰ, καὶ ἂν δὲν εἶναι ἥλιος, βάλῃς τὴν ἀντίκρου εἰς τὴν φωτιά, ὁμοίως νὰ ζεστένεται καὶ τὸ βερνίκιον, καὶ τότε μὲ τὸ κονδύλιον δὸς τοῦ ἑνα χέρι καὶ περνῶντας δὸς τοῦ ἄλλο ἑνα χέρι καὶ γίνεται καλὸν der Hs. LVI S. 256 mit A. PAP.-KER. S. 253 Z. 11—14 von oben und S. 27 Z. 10—14. Sehr beachtenswert ist die Hs. LVI auch deswegen, weil sie die einzige Hs. ist, welche, obwohl sie das Malbuch nicht in der unter dem Namen des Dionysios von Phurna bekannten Fassung enthält, trotzdem auch Schilderungen von Darstellungen aufweist. Die Hs. LVI scheint somit eine ältere Fassung der *Ερμηνεία* zu vertreten, welche sodann von Dionysios und Kyrillos ausgearbeitet wurde, denn in der Hs. LVI sind die Schilderungen viel knapper. Vergleiche z. B. Hs. LVI S. 139: Τὴν πόλιν Ἱερουσαλὴμ εὐπρεπισμένην καὶ ὠραίαν καὶ πόρτες καὶ ἀγγέλους φύλακας τῶν πυλῶν αὐτῆς καὶ εἰς τὴν δεξιὰν αὐτῶν ἔχοντες βάρβους, εἰς δὲ τὴν ἀριστερὰν ἔχοντες σφραγίδα Θεοῦ ζῶντος· εἰς δὲ τὸ δεξιὸν μέρος τῆς πόλεως ὁ Ἰωάννης καὶ εἰς ἀγγελος δεικνὼν αὐτῷ δακτυλοειδῶς τὴν ἀγίαν πόλιν Ἱερουσαλὴμ mit der Schilderung derselben Darstellung in der Ausgabe von A. PAP.-KER. S. 139 § 67, wo die Schilderung viel weitläufiger ist.

¹⁾ Gelegentlich meiner Mitteilung bei dem Kongresse in Sofia haben die Herren J. Ivanov (Sofia) und P. Koukoulès (Athen) noch zwei andere Hss. angeführt. Die eine befindet sich im Besitze des Herrn Prof. Ivanov, welcher freundlichst versprach, die Hs. mir zur Verfügung stellen zu wollen, um sie zu studieren. Die zweite wurde von Herrn K. Adamidis aus Phrangade zum Studium dem Herrn Prof. EVANGELOS J. SABRAMIS in Witza-Zagorion, Joannina, überlassen. Inzwischen hat SABRAMIS in *Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος*, XXXIV, 1935, 404—435, einen genauen Bericht über diese Hs. veröffentlicht (Εἰσαγ. Ἰω. Σαβράμη Νέον χειρόγραφον τῆς *Ερμηνείας* τῆς ζωγραφικῆς τέχνης τοῦ Διονυσίου τοῦ ἐκ Φουρνᾶ). Die Hs. wurde im J. 1838 von einem gewissen Kyriazios auf 184 Blättern abgeschrieben. Soweit man aus dem von Herrn Sabramis abgedruckten Inhaltsverzeichnis der Hs. schliessen kann, ist der Inhalt dieser Hs. eine Kompilation sowohl aus der kürzeren älteren Fassung der *Ερμηνεία*, so wie sie uns in den Russikon-Hs. λ 832 und Benaki 35 begegnet ist, als auch aus der längeren jüngeren unter dem Namen des Dionysios von Phurna bekannten Redaktion. Es wäre doch hervorzuheben, dass die Kyriazios-Hs. Dionysios nicht erwähnt, noch dessen Vorrede enthält. Sie beginnt mit dem Gebete an die Mutter Gottes und setzt nicht mit der Vorrede des Dionysios fort, sondern mit der Vorrede aus der älteren Redaktion (siehe oben S. 232 und Anm. 2). Die Kyriazios-Hs. nähert sich somit gewissermassen an die Bukarester Hs. 339 (siehe Εἰς Μνήμην Σπ. Λάμπρου, Athen, 1935, 307, und *Byzantion*, IX, 1934, 690—691) und scheint der vom Bischof Ghenadios (Bucarest 1891 u. 1903) herausgegebenen rumänischen Übersetzung zu Grunde zu liegen.

bers, mit Hilfe der Überlieferung, soweit es möglich ist, sachlich und sprachlich, den Text des Autors herzustellen. Bei einem anonymen Werke, wo von einer Handschriftengruppe zu der anderen oder sogar von einer Handschrift zur anderen grosse Änderungen vorgenommen werden, gestaltet sich die Sache prinzipiell viel schwieriger. Man muss sich entweder entscheiden, je eine Handschrift herauszugeben, wie es auch tatsächlich die Herausgeber und Übersetzer der *Ἑρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης* bisher getan haben, oder durch Anwendung verschiedener Drucklettern und mit Hilfe des kritischen Apparates zu versuchen, die sachliche und sprachliche Entwicklung des Textes möglichst ersichtlich zu machen. Ideal wäre es, glaube ich, das zweite Ziel anzustreben und zu erreichen. Doch muss ich gestehen, dass wegen der allzugrossen Willkür, mit der man die Sprache und den Inhalt eines solchen anonymen Werkes während der Jahrzehnte, ja sogar der Jahrhunderte behandelt hat, dieses Ziel gar manchmal unerreichbar erscheint.

Was die unter dem Namen Dionysios von Phurna einhergehende Fassung eines byzantinischen Malbuches anbelangt, so hat die handschriftliche Durchmusterung in mir die Überzeugung befestigt, dass Dionysios den technischen Teil, d. h. den Teil mit den verschiedenen technischen Unterweisungen und mit den Farbvorschriften, wie auch die verschiedenen Sammlungen von Prophezeiungen und Sprüchen und Aufschriften, sodann die Verzeichnisse von verschiedenen Heiligen samt ihrem Aussehen und das Synaxarion aus älteren Handschriften, deren es mit solchem Inhalt wohl gibt, ohne besondere Sorgfalt und Kritik abgeschrieben hat. Diese Teile wären somit mit kleineren Drucklettern herauszugeben. Für die Teile, welche Schilderungen von Darstellungen (die meisten aus dem Alten und Neuen Testament) enthalten, lassen sich Handschriften aus einer Zeit vor dem Wirken des Dionysios nicht aufweisen. Für diese Beschreibungen muss somit vorläufig Dionysios von Phurna samt seinem Schüler Kyrillos von Chios als Verfasser gelten und diese Teile wären in der kritischen Ausgabe mit grösseren Drucklettern wiederzugeben, obwohl auch sie sehr verdächtig erscheinen, dass sie aus älteren Handschriften, die noch nicht zum Vorschein gekommen sind, abgeschrieben wurden. Denn Anzeichen, welche zu dieser Ansicht führen mögen, fehlen wohl nicht. Die Sammlung von Dionysios und Kyrillos ist nicht vollständig. Es gibt noch Darstellungen, die in ihrem Handbuch fehlen und die in der Kirchenmalerei vorkommen. Von den Darstellungen der 10 Plagen Ägyptens wird zum Beispiel nur die erste geschildert und von den anderen 9 werden nur die Titelaufschriften angegeben (Ausgabe A. PAP.-KER. S. 55—56). Das scheint eher auf eine Abschrift hinzudeuten als auf eine sorgfältige eigene Zusammenstellung. Für den Teil schliesslich, welcher Vorschriften über die Verteilung der Darstellungen im Kirchenraume enthält, finden sich Ansätze in älteren Handschriften, doch haben Dionysios und Kyrillos diesen Teil wahrscheinlich systematisiert und vervollständigt, so dass er auch als ihr Eigentum gelten darf.

Es stellen sich jedoch im Wege einer kritischen Ausgabe des byzantinischen Malbuches nicht nur verwickelte inhaltliche, sondern auch unüberwindliche sprachliche Schwierigkeiten entgegen. Sprachlich ist es ein unentwirrbares Gemisch von *καθαρεύουσα* (literarische Reinsprache) und *χυδαία* (gesprochene Volks-

sprache). Und dieses Gemisch zieht sich nicht nur von einer Handschrift zu einer anderen hin, sondern sogar in einer und derselben Handschrift. Wörter wie κόντα und πλησίον, σπαθί und ξίφος, νερόν — ὕδωρ, λεοντάρι — λέων, μία μεγάλη πέτρα — εἰς λίθος μέγας, κάμε — ποίησον, τὸ κεφάλι — τὴν κεφαλὴν, τὰ χέρια — τὰς χεῖρας, μάτια — ὄμματα, νά — ἴνα, τὰ κεφάλια — τὰς κεφαλὰς, ἄρκοῦδες — ἄρκοι, εἰς ἄλογον — ἐφ' ἵππου, τζακισμένα — συντριμμένα, βουνόν — ὄρος, ποτάμι — ποταμός, ἔτζι — οὕτως, ποδάρια — πόδας, καλῶς — καλὰ, ὅτι — πῶς u. s. f. u. s. f. werden durcheinander gebraucht. Die A. PAP.-KER.-Hs. hat populär ἀκούοντας ἐπαρακινήθηκα (S. 3) und die Bukarester Hs. 446 rein literarisch: ἀκούων πρεκινήθην (f. 13), doch an einer anderen Stelle hat die A. PAP.-KER.-Hs. rein lit.: τοιουτοτρόπως ποίει (S. 25 Z. 7) und die Buk. Hs. populär ἔτζι κάμε (f. 28^r), so dass man von einer eventuellen Konsequenz in einer Handschrift nicht sprechen kann. Diese Konsequenz besteht nicht einmal in einer und derselben Zeile, denn man liest: Οἱ Ἑβραῖοι διωκόμενοι ἀπὸ τοὺς ἄλλοφύλους, ἀπὸ volkstümlich mit dem Accusativ, aber in derselben Zeile weiter ἢ κιβωτὸς ὑπὸ τῶν ἄλλοφύλων βασταζομένη (A. PAP.-KER. S. 61 Zeile 23 und Buk. Hs. 446 f. 53^r), ὑπο rein lit. mit dem Genetiv; oder στρατιῶται ἀποκεφαλίζονται ἀπὸ ἄλλους δημίους, aber ἢ βασίλισσα ἀποκεφαλίζομένη ὑπὸ δημίου (A. PAP.-KER. S. 187 Z. 12—13). Man liest sogar: ποίησον βοῦλες (A. PAP.-KER. S. 210 Z. 3), wo das erste Wort rein literarisch, während die zweite Form volkstümlich ist, und κάμε βούλλας (Buk. 456 f. 161^v), wo es gerade umgekehrt ist; oder Konstruktionen wie πλήθος μοναχῶν ἀποροῦντες καὶ θαυμάζοντες (A. PAP.-KER. S. 175 Z. 19) und ποίησον ἀνθρωπον . . . καθήμενον εἰς σκαμνί, ἔχων ἀπλωμένα τὰ χέρια . . . καὶ βαστάζοντα μανδύλι (A. PAP.-KER. S. 213 Z. 6 und 7), wo die Konstruktion weder nach der καθαρεύουσα noch nach der χυδαία bis zu Ende durchgeführt wird.

Solche sprachliche Inkonsistenzen und Ungereimtheiten könnten aus allen Handschriften massenhaft angeführt werden, so dass eine sprachliche Konsequenz in einer kritischen Ausgabe durchzuführen, eine Unmöglichkeit ist. Man muss sich für eine Handschrift entscheiden und aus den anderen in dem kritischen Apparat nur das anführen, was sprachlich oder sachlich irgendeine Bedeutung hat, alles übrige jedoch als eine unnütze Belastung des Apparates beiseite lassen. Dafür wäre es angezeigt, alle inhaltlichen und sachlichen Unterschiede teils im kritischen Apparat unter der Linie, teils in Anhängen, wenn sie zu ausgedehnt sind, anzuführen, um soweit es möglich ist, eine Entwicklung während der Zeiten der byzantinischen Malbücher ersichtlich zu machen.

P. S. — Bei der Debatte, die sich an diese Mitteilung anschloss, hat sich Herr Prof. S. G. Mercati (Rom) über die Ausgabe einer Sammlung von Ἑρμηνεῖαι τῆς ζωγραφικῆς τέχνης geäußert und geraten, auf die Möglichkeit einer kritischen Ausgabe weniger zu achten. Dieser Ansicht hat sich auch Herr Prof. P. Maas (Königsberg) angeschlossen. Ich muss gestehen, dass ich mich bei der Herausgabe der rumänischen Versionen der byzantinischen Malbücher auch genötigt sah, den von Mercati vorgeschlagenen Plan zu befolgen, denn anders konnte ich mir keinen Rat schaffen (siehe Cărți de pictură bisericească bizantină, etc., „Candela“, Theolog. Kirchenzeitschrift XLIII, Cernăuți, 1932, 105—142; XLIV, 1933, 54—159; XLV, 1934, 50—215 und XLVI, 1935).

Sur les coutumes des Byzantins relatives à la mort

par Phaedon Koukoulès

Un des chapitres de la vie privée des Byzantins, qui, comme tant d'autres, doit être examiné plus en détail qu'il n'a été fait jusqu'ici, comme pouvant nous apprendre du nouveau, est celui qui concerne leurs coutumes relatives aux enterrements. Cette communication se propose d'indiquer les grandes lignes que devra suivre quiconque voudra s'occuper de cette question et en donner un tableau aussi complet que possible.

Tout d'abord, parmi les sources auxquelles on devra avoir recours, il faut mentionner les différents discours sur le deuil écrits par des pères de l'Église et, plus particulièrement, certains traités tels que celui de Syméon de Salonique: *Περὶ τοῦ τέλους ἡμῶν καὶ τῆς ἱερᾶς τάξεως τῆς κηδείας*. Puis il faudrait étudier: a) le service funèbre, b) les différentes lamentations (*μονωδίαι*) et lettres de consolation, c) les épitaphes, d) certains chroniqueurs et auteurs d'histoires ecclésiastiques, e) les poèmes du moyen-âge et parfois les romans, f) les livres des songes, g) les Lois, h) les canons de l'Église, i) les testaments; tout cela par ordre chronologique, autant que possible.

A côté de ces sources écrites, il est nécessaire de recourir aux monuments et aux œuvres d'art, telles que les peintures murales, les enluminures, les monuments en marbre, les pierres tombales, les sarcophages, etc.

Mais il y a encore d'autres sources subsidiaires à consulter dont les plus importantes sont: a) l'excellent ouvrage de D. PETRAKAKOS, *Die Toten im Recht*, qui touche à plusieurs questions relatives au sujet qui nous occupe; b) l'étude de C. CALLINICOS, *Les soins donnés aux morts dans le christianisme*, insérée dans le vol. IV de la revue grecque d'Athènes *Ecclisiasticos Kiryx*, et c) mon étude *Survivances de quelques coutumes funéraires*, publiée dans l'*Annuaire de la Grande Grèce* de 1929.

Toutefois, ce sujet, confiné chronologiquement entre la période de l'antiquité grecque et les temps modernes s'éclaircit forcément par la connaissance des coutumes analogues des anciens Grecs, dont plusieurs se sont conservées durant l'époque byzantine et quelques-unes, même, encore de nos jours; il importe donc de consulter aussi ce que disent à propos de ce sujet les ouvrages modernes qui traitent de la vie privée des anciens et, d'autre part, ceux qui

s'occupent de notre temps. Tels sont : l'étude de N. POLITIS, *Coutumes funéraires* (Τὰ κατὰ τὴν τελευταίην) insérée dans le vol. III de ses *Mélanges laographiques*, et celle de BERNARD SCHMIDT, *Totengebräuche und Gräberkultus im heutigen Griechenland*, publiée dans le vol. XXII et XXIV de l'*Archiv für Religionswissenschaft*, études dans lesquelles sont mises en parallèle les coutumes des anciens Grecs et en partie des Byzantins, et celles d'aujourd'hui. Ainsi préparé, l'auteur aurait à examiner les questions suivantes :

Ce qui avait lieu aussitôt que le mourant rendait son dernier soupir, c'est-à-dire la fermeture des yeux et de la bouche, puis le bain mortuaire, comment on procédait pour oindre le corps de parfums. Le mot qui désignait cette opération *μυρολόγημα* a fini peu à peu par signifier les chants plaintifs à la louange du disparu ; puis, l'ensevelissement, dit aussi *λαζάρωμα*, l'arrangement des pieds et des mains et leur bandage, détails qui souvent lui rappelleront des coutumes antiques.

Une question particulièrement intéressante est celle de l'habillement du mort, qui avait lieu souvent avec luxe, et que les Byzantins blâment comme provoquant la violation des tombeaux ; de même la question de la parure et de l'embellissement du cercueil avec des fleurs, et la déposition sur celui-ci de tresses ou de touffes de cheveux appartenant à des parents. Il y aurait également lieu d'examiner comment se faisait l'exposition (*πρόθεσις*) du mort et combien elle durait, quelle était la forme du cercueil et où on le plaçait, ce que les Byzantins entendaient par lit (*κλίνη*), bière (*κράββατος*), ciborium (*κιβώριον*).

Un autre point, d'une égale importance, est la manière dont se faisaient les lamentations (*θρήνοι*) dites aussi *ἀνάκλημα*, mot qui provient de l'ancien verbe *ἀνακαλεῖσθαι* (être rappelé) et dont il serait intéressant de suivre l'évolution.

Cette recherche montrerait que la coutume de s'arracher les cheveux, de se déchirer les joues, de se frapper la poitrine, les genoux et les mains, de gémir, de lacérer les habits était très répandue aussi bien chez les anciens qu'aujourd'hui chez nous et que souvent même cette coutume se manifestait d'une façon plutôt sauvage.

Quiconque s'occupera de cette question devra également fixer son attention sur l'attitude que prenaient ceux qui pleuraient le mort, s'il n'y avait que des pleureuses ou bien si les hommes prenaient aussi part aux lamentations, s'il y avait des femmes payées pour pleurer (*μυρολογίστριαι*), si dans certaines classes de la société on jugeait inconvenant de se lamenter bruyamment et de s'arracher les cheveux ; enfin quel était le contenu des lamentations. A l'aide des chants analogues modernes (*μυρολόγια*) ou de la poésie populaire aussi bien que du drame du „Christ souffrant“ il est possible de reconstituer quelques-unes de ces lamentations.

A la suite de ce chapitre il conviendra d'examiner comment les Byzantins manifestaient leur deuil, et de reproduire les passages des auteurs d'où il appert clairement que, souvent, il saupoudraient leur tête de poussière, se roulaient par terre, portaient pendant longtemps des habits sales, mettaient leurs cheveux en désordre, s'enfermaient dans l'obscurité, se rasaient la tête, détails qui permettront à l'auteur de montrer l'influence des anciens Grecs et des Hébreux.

Puis, il faudra parler de l'habitude qu'avaient les Byzantins, excepté le roi, de porter le noir ainsi que nous l'apprend CODINOS dans le chapitre relatif aux vêtements de deuil des rois dans son ouvrage *De officialibus*.

Mais incomplète serait toute étude sur le deuil qui n'examinerait pas, surtout sur la base des lois, combien durait le grand deuil (ordinairement 9 jours), quelle était la durée totale du deuil (ordinairement un an), qui étaient ceux dont on devait porter le deuil et qui étaient ceux qui étaient privés de cet honneur, enfin quelles étaient les sanctions pénales dont étaient passibles ceux qui se dérobaient à ces obligations.

En ce qui concerne les funérailles, l'exodion des Byzantins, comme on l'appelle encore dans certains pays grecs, il y aurait lieu de préciser s'il y avait des funérailles spéciales pour les inconnus (ταφή ἀφανῶν), ce qui ne résulte pas clairement des textes, quoique cela paraisse très probable, puisque la coutume est antique et qu'on en retrouve des traces dans plusieurs pays grecs. Il faudrait encore examiner comment se composait le cortège funèbre, qui portait le cercueil, comment on le portait et comment jusqu'au cimetière on pleurait le mort. A ce propos il conviendrait de signaler le rôle de l'Église dans l'enterrement des pauvres, celui des philanthropes et des fondations pieuses, sans naturellement oublier les lois régissant les pompes funèbres.

Un autre détail à éclaircir consiste à savoir si les morts étaient conduits au tombeau couverts ou à visage découvert, si les funérailles avaient lieu le jour ou la nuit et, en constatant que c'était pendant le jour, il faudra mentionner l'effort de Julien l'Apostat qui voulut rétablir l'usage des anciens Grecs.

En connexion avec ces détails il y aura lieu de déterminer dans quelle partie de l'église on plaçait le cercueil durant le service funèbre, quel était le rituel de la messe, à quelle époque celle-ci reçut sa forme définitive, puis dans quels endroits de la ville il était permis d'établir des cimetières, dans quels cas il était permis d'enterrer un mort dans une église; et tout cela par époques, car on sait qu'il y a eu des changements. Ensuite, il faudra voir si les morts étaient enterrés ou incinérés. On constatera que pour des raisons religieuses on les enterrait, quoique l'Église n'ait jamais explicitement condamné l'incinération. Sur ce dernier point on pourra consulter avec profit les études de D. BALANOS et GR. PAPAMICHAËL sur l'incinération des morts ainsi que ce qu'a écrit sur la matière D. PETRAKAKOS dans son livre précité.

Enfin, après avoir examiné comment on disposait le corps dans la tombe, ce que le prêtre versait sur le corps, ce qu'on mettait dans la tombe à côté du corps (bijoux, monnaies) d'après les sources littéraires et les monuments, il faudra expliquer ce que les Byzantins appelaient précisément tombeau (μνημα) et ce qu'ils entendaient par le mot monument (μνημεῖον). Comment ils ornaient les tombeaux, ce que la loi édictait sur le luxe des monuments et des tombeaux, la polémique des pères de l'Église contre ce luxe, les sculptures funéraires et les épitaphes, la violation des sépultures et les punitions prévues par la loi contre ce sacrilège ainsi que les mesures prises pour sauvegarder le respect dû aux morts et à leurs ossements.

Celui qui traiterait des coutumes des Byzantins relatives à la mort et au deuil achèverait son travail en examinant encore: a) tout ce qui concerne les banquets mortuaires (περίδειπνα) qui étaient la loi (νόμος), c'est-à-dire qui constituaient une coutume générale; le lieu, le moment et la manière dont avaient lieu ces banquets qui souvent dégénéraient en festins; b) comment les parents et les amis consolait ceux qui étaient frappés de deuil, sujet traité par D. BALANOS, *Comment les pères de l'Église consolait les personnes en deuil*; c) quels étaient les préjugés des Byzantins relativement à la mort, aux tombeaux et aux enterrements (idées de souillure si on touchait à un mort, nécromancie, dépositions de κατάρδεσμοι (envoûtement) dans le tombeau, etc.) qui, tous, remontent à l'antiquité grecque; d) quelles étaient les anathèmes en usage chez les Byzantins; e) quand avaient lieu les messes in memoriam (μνήμη) et si, comme le faisaient les anciens Grecs, on faisait des libations sur les tombes, coutume qui se conserve encore dans certains pays de la Grèce.

Voilà pour les funérailles et l'enterrement des laïcs qui, sur certains points, différaient de ce qui se faisait pour les ecclésiastiques.

Mais celui qui voudrait épuiser le sujet devrait en se basant sur les chroniqueurs, les auteurs d'histoires ecclésiastiques et, surtout, sur CODINOS (*De officialibus*) et CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE (*De cerimoniis aulae byzantinae*) traiter dans un chapitre à part la question des funérailles royales en indiquant les points communs avec les funérailles des simples particuliers (la manière de pleurer le mort etc.) et les points différents (deuil, oraisons) ainsi que les points spéciaux suivants: comment on transportait la dépouille royale à la capitale, quand le roi venait de mourir loin de son palais, quelle salle du palais devait servir de chapelle ardente, comment on la décorait, où se réunissaient pour le pleurer les parents du défunt roi, comment les hauts fonctionnaires venaient présenter leurs condoléances, comment était formé le convoi funèbre durant le transport du corps à l'église des S-ts Apôtres, comment le peuple portait le deuil de son souverain, dans quels autres endroits, en dehors des S-ts Apôtres, et pourquoi on enterrait les rois; ce que nous savons sur les sarcophages royaux, de quelle matière ils étaient faits, quelle était leur ornementation et leur sort.

Je viens d'indiquer à grands traits les points sur lesquels devra insister celui qui voudra traiter le sujet des coutumes mortuaires des Byzantins. Une telle recherche, aidée par la connaissance de la vie néo-hellénique, éclaircirait sous plusieurs rapports ce chapitre de la vie privée des Byzantins, peu connu encore, et jetterait de la lumière sur plusieurs points de la vie antique restés obscurs.

Les principes du chant d'église byzantin

par le Rév. Père Ion D. Petrescu

Il y a dans les grandes bibliothèques un très riche matériel qui attend les recherches minutieuses et méthodiques des paléographes, philologues, liturgistes et musicologues. Ce matériel est composé de Lectionnaires, Évangélistes, Actes et Épîtres des Apôtres, livres de stichères-idiomèles, de Hirmi et de Condacia. Ceux-ci contiennent, à côté de l'élément littéraire-liturgique, conservé jusqu'à présent dans les églises orientales de rite grec, un autre élément, l'élément musical, qui a depuis longtemps disparu des mêmes églises. Cet élément faisait jadis partie du patrimoine artistique de Byzance. Il a constitué, des siècles durant, le revêtement spirituel de la matérialité du culte. Dans ces conditions il a pu influencer le domaine plus large de l'art byzantin au moyen-âge. Il nous permet de nous expliquer maints faits musicaux, voire des faits musicaux actuels, concernant non seulement la musique cultivée, mais encore et surtout le folklore des peuples en relations avec les Byzantins. C'est une erreur grossière de donner à l'actuelle musique orientale d'église le nom de musique byzantine, car la musique actuelle d'église comprend des gammes persanes, arabes, turques et d'autres, gammes bien déterminées, rencontrées dans le folklore de ces régions, mais jamais dans la noble musique byzantine.

Les principes du chant d'église byzantin sont tout à fait différents de ceux du chant d'église actuel. L'étude des documents du X^e au XIV^e siècle nous permet de faire cette affirmation très nette. Cette vérité doit être soutenue avec force. La nier, ce serait obscurcir et abaisser l'éclat de l'époque de Justinien, des Macédoniens et des Comnènes, dans ce genre de manifestation artistique; et les œuvres de Romanos, de Sophronios, d'André de Jérusalem, de Cosmas, de Jean Damascène, de Joseph de Sicile etc., grands poètes de l'église byzantine, ont une élévation artistique musicale comparable à leurs œuvres littéraires.

Nous possédons évidemment des indications théoriques sur la musique byzantine, mais elles sont vagues et incomplètes. Le fameux traité théorique, l'Hagiopolite, ancien fonds grec 360 de la Bibliothèque Nationale de Paris, le plus complet des manuscrits connus, suppose des connaissances théoriques très étendues, antiques et contemporaines, et présente encore des difficultés, des erreurs de sens ou de copie des scribes. L'obscurité de maints passages est trop évidente. Néanmoins la valeur du manuscrit reste entière.

Les traités théoriques byzantins, s'il ne sont pas corroborés et confrontés, non seulement entre eux, mais encore avec des traités latins, soit de la même

époque, soit des âges différents, ne peuvent être d'un réel secours. En nous appuyant uniquement sur eux, soit dans la restauration des tonalités, soit dans la lecture de la notation, ou de la détermination du rythme, nous ne pouvons aboutir à des conclusions satisfaisantes. La valeur de ces traités comme sources sérieuses de recherches et de conclusions est extrêmement fragile, surtout quand il s'agit de rendre la vie aux énonciations qui y sont comprises. On spéculé, mais on est loin de pouvoir préciser. C'est là l'explication du fait, que les musicologues de l'Occident ont transcrit des textes de façon fort dissemblable; les plus récents sont arrivés à un compromis qui renferme une grande part de vérité.

Quoique le précieux manuscrit hagiopolite nous ait conservé, à côté de fragments très instructifs sur la musique de l'antiquité grecque, des indications extrêmement importantes sur la musique profane et ecclésiastique du temps, il ne peut constituer une source de premier rang pour l'énonciation, la documentation et l'illustration des principes du chant d'église byzantin. D'ailleurs la rareté des traités théoriques nous prouve qu'ils n'étaient pas accessibles et n'intéressaient qu'un cercle très restreint.

Les manuscrits notés sont des documents de première importance, la véritable source des études musicales byzantines et la base des recherches. Ils nous rendent la version mélodique, qui nous éclaire sur la théorie modale, aussi bien que le rythme par la combinaison des signes musicaux.

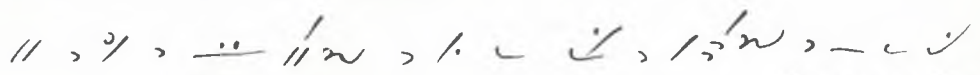
Si nous tentions la restauration de la théorie modale du chant d'église byzantin d'après l'Hagiopolite ou d'après d'autres fragments théoriques, nous n'arriverions pas à un résultat plausible; car le manuscrit théorique nous dit, par exemple: Le premier mode authentique est *dorios*, le second mode authentique est *lydios*, le troisième *phrygios* etc. et si nous essayions de reconstituer pratiquement ces modes, nous aboutirions à des résultats tout à fait en dehors de la réalité et de la pratique, alors que le manuscrit noté — le praticien — sans renier la constitution de ces modes, sans s'éloigner de la tradition, indique et précise la nouvelle structure de ces modes dans l'évolution musicale du moyen-âge. Les manuscrits notés ne sont pas l'exposition des principes du chant byzantin, mais ils contiennent essentiellement la théorie et la pratique. En effet, ils sont la traduction vivante de ceux que les anciens maîtres enseignaient et exécutaient; aussi, pour ceux qui savent lire et comprendre cette graphie, constituent-ils l'expression parfaite du chant liturgique et de sa structure artistique. De là leur importance qui les situe au premier plan. Ainsi s'explique que l'exposé de la théorie musicale est extrêmement succinct dans les manuscrits notés, si toutefois il existe, car presque tous manquent d'exposé théorique. Le manuscrit 261, Anc. fonds grec (XIII^e s.) à la Bibl. Nat. de Paris, contient une seule page, fol. 139^v, avec l'indication des signes musicaux, sur 260 fol. Les autres manuscrits notés du XI^e au XIV^e siècle de la Bibliothèque Nationale n'en contiennent aucune. Il en est de même des manuscrits de Grotta Ferrata.

Il y a des textes obscurs ou isolés, que l'auteur n'a pas jugé utile d'expliquer à ses contemporains. Ces textes qui auraient eu besoin d'être expliqués plus clairement, sont alors interprétés à l'aide de la fantaisie et des idées préconçues, qui nous font glisser facilement sur la pente de l'in vraisemblable. Il en

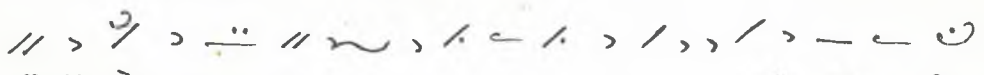
est autrement,* quand les données sont fournies par les signes musicaux. Là il est plus difficile de se tromper, car les témoignages ne sont pas uniques, mais multiples et même variés. Ils ne se bornent pas à une seule époque; et en présence de 10, 20 ou plusieurs textes de différents pays et de diverses époques, textes qui concordent et proclament les mêmes faits, il est impossible de ne pas admettre les conclusions qui s'en dégagent, conclusions qui permettent de déterminer les éléments essentiels de la ligne mélodique et le rythme en dehors de tout esprit de système.

Voilà un petit exemple d'un fragment musical (*Échos 2*), d'après plusieurs manuscrits. Il convient de remarquer le commencement et la fin de la phrase.

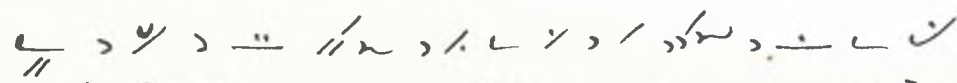
Grotta-Ferrata Δ α XIV fol. 175v (XI^e s.).


 οι Κοςτων ευφραθα. η πολις η αρια. των προφητων

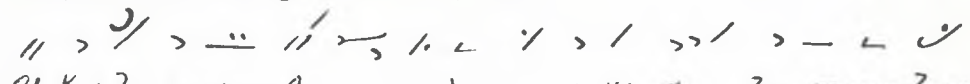
Paris, Bibl. Nat. Suppl. gr. 33 fol. 132 (XI^e ou XII^e s.).


 οι Κοςτων ευφρανθα. η πολις η αρια. των προφητων

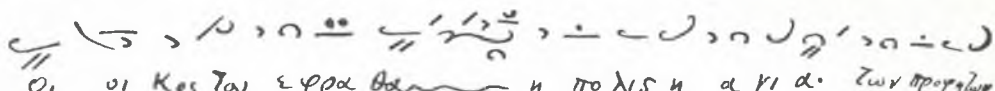
Paris, Bibl. Nat. Anc. f. gr. 242 fol. 63 (XI^e s.).


 οι Κοςτων ευφραθα. η πολις η αρια των προφητων

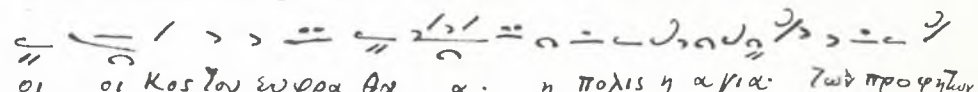
Paris, Bibl. Nat. Anc. f. gr. 356 fol. 46v (XII^e s.).


 οι Κοςτων ευφρανθα. η πολις η αρια. των προφητων

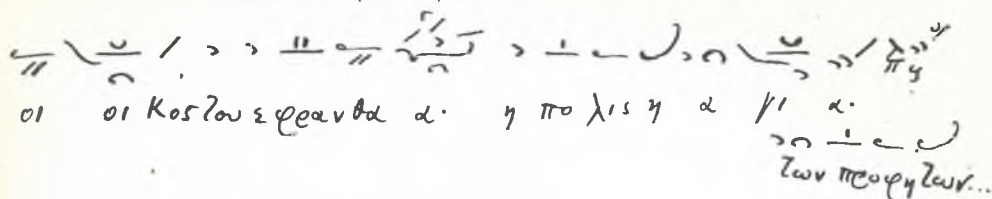
Paris, Bibl. Nat. Anc. f. gr. 355 fol. 143v (XIII^e s.).


 οι οι Κοςτων ευφραθα η πολις η αρια. των προφητων

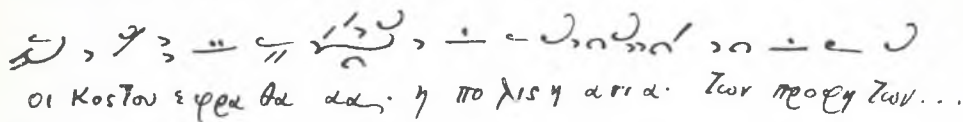
Paris, Bibl. Nat. Anc. f. gr. 270 fol. 56v (XIII^e s.).


 οι οι Κοςτων ευφραθα α. η πολις η αρια. των προφητων

Grotta-Ferrata E α II fol. 113v (XIV^e s.).



Paris, Bibl. Nat. Anc. f. gr. 1623 fol. 80 (XIV^e s.).



Le champ d'action étant plus large, les moyens d'investigations beaucoup plus amples, il est évident que l'échafaudage aura un fondement solide, documentaire et partant juste. Dans l'examen des textes et versions musicales, on rencontre, certainement, des variantes, des augmentations et amputations, des fautes de rédaction inhérentes à la transmission des mêmes choses, de siècle en siècle, par la plume des copistes. Ces altérations sont de peu d'importance. Elles ne peuvent atteindre l'essence mélodique, la tonalité, ni le rythme, tout en nous renseignant sur l'évolution de certains textes et versions dans certaines contrées.

Tout une série de manuscrits de l'abbaye de Grotta Ferrata, à savoir : E α VII (X^e s.), E α XI, Δ α XIII, Δ α XIV, Δ α XV, Δ α XVI, Δ α XVII (du XI^e s.), E α IX, Δ α II, Δ α III, Δ α V, Δ α VI, Δ α VII, Δ α VIII (du XII^e siècle), qui contiennent les idiomèles de l'année; le manuscrit Δ β X (XII^e s.) qui contient l'office de la semaine sainte, du mardi au samedi, et le manuscrit l'hirmologion E γ III du XI^e ou XII^e s., ceux-ci d'origine gréco-italienne, comparés aux manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris: 242 Anc. f. grec (XI^e s.) d'origine constantinopolitaine; 1570 Anc. f. gr. (XII^e s.); Supp. grec 33 (XI^e s.); Coislin 220 (XII^e s.) — précieux hirmologion d'origine orientale; 356 Anc. f. gr. (XII^e s.) d'origine égyptienne, — présentent la même notation et la même version musicale. L'énoncé des divers modes est le même. Dans un seul manuscrit, A β X, de Grotta Ferrata, daté du XI^e siècle, les paroles du premier antiphone de l'office de la Passion sont marquées: ἤχος βαρύς au lieu de πλάγιος Δ'. Il faut voir là moins une faute du copiste qu'un rapprochement de l'ethos des deux modes qui se chantaient tous deux dans le registre grave.

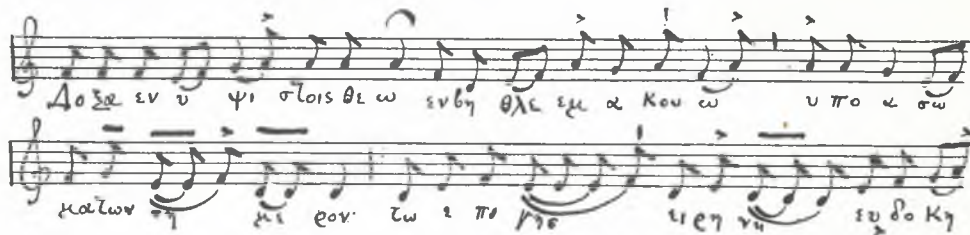
Les manuscrits du XIII^e et du XIV^e siècle, avec une notation précise qu'on ne saurait trouver aux siècles antérieurs, ne présentent pas de différences de versions, qui pourraient atteindre la ligne mélodique. Des tendances de changement, d'embellissement de la ligne mélodique et même des modulations, plus fréquentes dans le 4-ème authentique, font leur apparition çà et là. Aux cadences on rencontre des variantes. Quelquefois, surtout au XVI^e siècle, un passage est doublé, et même triplé par une autre inspiration, comme dans les manuscrits: E α II de Grotta Ferrata, C 42 et 265 Anc. f. gr. de la Bibliothèque Nationale

de Paris. Les formules du début, qui énonçaient les modes, les martyries qui indiquaient les distinctions et les phrases musicales, nous éclairent la théorie modale byzantine. On rencontre aussi, contrairement aux siècles antérieurs, rarement d'ailleurs, deux nouveaux modes: $\nu\epsilon\nu\alpha\nu\omega$, une forme du second mode plagal, et $\nu\alpha\nu\alpha$, une forme du 4-ème mode plagal. De même, la division de l'unité rythmique fait son apparition.

De la confrontation des textes et versions des manuscrits notés du X^e au XVI^e siècle, de leur corroboration avec les données théoriques byzantines, parsemées çà et là, et avec les textes occidentaux ayant trait au chant d'église byzantin et même grégorien, il résulte que:

1. Le vieux chant byzantin procède de la musique grecque ancienne.
 2. La structure intérieure des anciens modes grecs est conservée religieusement pendant le moyen-âge, avec des petites transformations dues à l'évolution naturelle de tout art ou plutôt à la formation consistante de l'art liturgique.
 3. Les huit modes utilisés dans le chant d'église étaient diatoniques. La diversité de l'enchaînement des tricordes, tetracordes et pentacordes écartait les chromatismes et les enharmonismes.
 4. Au XIII^e siècle apparaît le mode de $\nu\epsilon\nu\alpha\nu\omega$, dont le premier tetracorde est chromatique, mi, fa, sol dièse, la, tandis que le mode de $\nu\alpha\nu\alpha$ était diatonique. Ainsi se vérifient les données de l'Hagiopolite, fol. 217^r: "Ἐστὶν οὖν ἐκ τούτων γινῶναι ὅτι οὐκ ὀκτῶ μόνον ἀλλά δέκα („de cela on reconnaît donc, que l'on ne chante pas seulement huit tons, mais dix“).
 5. La base de la rythmique du chant d'église byzantin était celle de l'antiquité grecque, c'est-à-dire une petite unité, indivisible, considérée comme la durée „Minima“ et qui pouvait être multipliée et organisée par groupes, pour obtenir la liberté de mouvement et l'équilibre indispensable à l'art musical.
 6. Dans la musique byzantine nous ne rencontrons pas une relation de temps forts et faibles, ou le contraire, mais une relation de l'arsis et de thésis.
- Les exemples que je vais donner démontrent les conclusions ci-dessus, tant en ce qui concerne la modalité, qu'en ce qui concerne le rythme.

Échos I. Grotta Ferrata Δ α XIV fol. 228v (XI^e s.).



σαντι γλ υς σθαι νυν η παρ θε vos ου ρανων πλατυ
 λε ρα εξ α νε λει λε γαρ πως τοις εσκοτοις
 με νοις. και τα πει τους υ ψω σεν. τους αγγε λι κως μελω δουν
 τοις Αο ξα εν υ ψι οτοις θεω.

Échos II. Paris, Bibl. Nat. Anc. f. gr. 261 fol. 62v (XIII^e s.).

ση με ρον ο χει στος εν βη θλι εμ νεν να τω εκ παρ
 θε του. ση με ρον ο α νδεχος δεχε ται και ο
 λο ρος σκε κου ται αι δυ να μεις των ουρα
 νων α ντα λον ται και η γη συν τοις αν θρω ποις ευ
 φραι νε λει ποι με νες το θαυ μα κηρυττουσιν. και οι χα
 ρι τα δω ρα προσφε ρου σιν. κτλ.

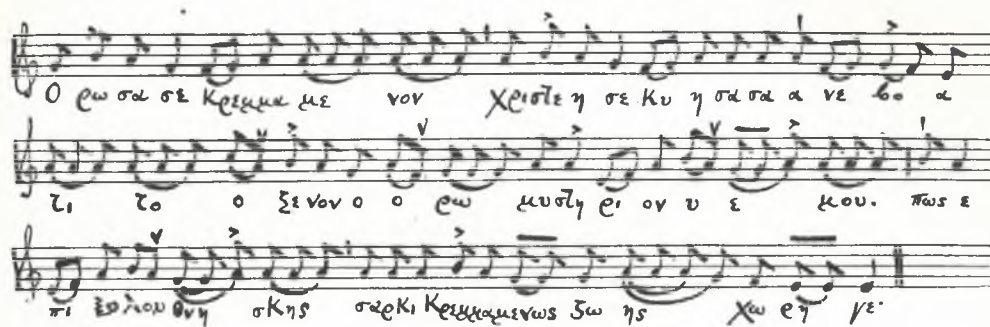
Échos III. Paris, Bibl. Nat. Anc. f. gr. 353 fol. 23v et 24r (XIII^e s.).

Ὡς ὁ Ἰουφλος ἐκ καρδίας σοι κραῶ· υἱ ἐθέου φωτὶ σὸν μόνους ἀνθρώπους
 τῆς καρδίας· ὡς ἡ πύλη· χαίρει· αἰσθάνομαι· εἰς ἡ σὸν μεσικτίε
 μόν· καὶ φέρουχην ἀδύμον· σὸν κεκλήμαι· αἰσθάνομαι· γν
 ἀπὸ λα· ζῶς τοῦ σκοτους τῶν παθῶν· τοῖσι πόν· εἰς ὡσαύ
 καθάρως ποιῇ σὸν· εἰς νὰ σου· δόξα σοι· τῇ πο
 λὴν ἀγαθὴ τῇ τῇ ἀε· σπο· τῇ·

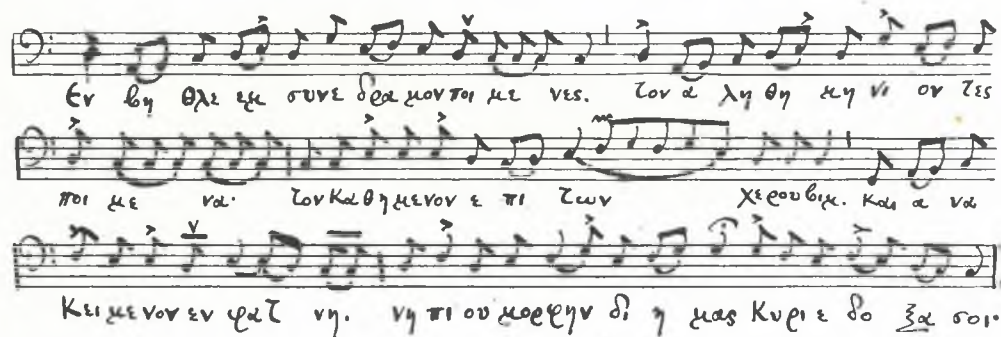
Échos IV. Paris, Bibl. Nat. Anc. f. gr. 1623 fol. 96v (XIV^e s.).

Ἡ σαῖ ἀχορενε λόγον θεοῦ ὑποδὲ· ζαῖ· προφητῶν σου τῇ κο
 ρή· μαρτυρεῖ· βαλὼν κατὰ φερεσθαῖ· καὶ πυρεῖ καὶ ε
 σθαῖ τῇ αἰγλή τῇ θεοῦ· τῇ τῷ· βῆ· θλίβε· εὐζρε· πῖ· ζου· α
 νοῖρε· πυλὴν ἡ· εἰ· δεῖ· καὶ· μαρτυρεῖ· εὐζρε· πῖ· ζου· α
 εἰ· ἀν· ἐν· φάτιν· σπαρὰ· νου· κῆ· νον· ὁ· ἀσθρε· εἰ· καὶ· νυ· σεν· ε
 πάντων τοῦ σπῆλαι· ου· ζω· ο· δὲ· τῇ· κυριον· ὅ· σω· ζον· τῇ· το· γε· νος· ἡ· μων·

Échos pl. II. Paris, Bibl. Nat. Anc. f. gr. 261 fol. 185v.



Échos pl. IV. Paris, Bibl. Nat. Anc. f. gr. 242 fol. 72v (XIe s.).



Le Soleil et la Lune dans les scènes de Crucifixion

par L. H. Grondijs

M. Louis d'Hauteœur a prouvé dans un article connu¹⁾ qu'il faut chercher l'origine de ce thème dans celui, en tous points semblable, qui figure sur les images de Mithra sacrifiant le taureau, de Jupiter Dolichène, de Jupiter Héliopolitain, etc. Je ne crois pas que M. d'Hauteœur ait apporté la solution définitive du problème qu'il a posé, et je me propose d'en indiquer une autre.

Dans son article, M. d'Hauteœur énumère quelques-unes parmi les plus anciennes images de la Crucifixion, où la tête du Sauveur est flanquée du Soleil et de la Lune, et qui sont datées des V^e, VI^e et VII^e siècles. Plusieurs de ces dates sont sujettes à caution. On n'a jamais pu comprendre pourquoi M. Forrer avait attribué le fameux pallium d'Achmim-Panopolis au VI^e siècle. Il est très probable, d'autre part, que la feuille représentant la Crucifixion au Codex Rabulensis, est moins ancienne que le texte. La mosaïque du cimetière de S. Valentin à Rome, date-t-elle vraiment du VII^e siècle, et a-t-elle été apposée sur ordre du pape Théodore? Il serait pourtant intéressant, afin de résoudre notre problème, de pouvoir déterminer à quelle époque et dans quel pays notre thème iconographique a paru pour la première fois? Au début de son introduction dans l'iconographie chrétienne, elle a dû obéir à une pensée religieuse. Ensuite, on pourra avoir continué à la copier sans se rendre compte, quelle en avait été au commencement la signification.

Le culte mithraïque, profondément enraciné dans plusieurs régions d'Asie Mineure, a été par la suite répandu à travers l'Europe entière par les troupes auxiliaires des Romains. Quelques siècles plus tard, surgissent les cultes de Jupiter Dolichène et de Jupiter Héliopolitain. Ces deux religions ont enrichi les divinités hellènes et romaines, de quelques éléments du culte perso-babylonien de la Lumière. On voit bientôt le Soleil et la Lune figurer sur les images rituelles de Zeus Dolichène et de Jupiter Héliopolitain, et ils seront parfois aussi représentés aux côtés des empereurs romains, dès que ceux-ci s'identifieront avec le Sol Invictus.

Il serait insensé de vouloir supposer que les artistes d'une nouvelle époque

¹⁾ *Revue archéologique*, 1921, XIV, p. 13—32.

auraient simplement imité sur les images rituelles de divinités nouvelles, par manque d'imagination, les attributs d'une divinité plus ancienne. Si un motif plus ancien est accepté si unanimement dans une nouvelle iconographie, il faut bien croire, qu'il ait acquis une signification semblable dans la doctrine nouvelle. En effet, le motif mithraïque du Soleil-et-la-Lune apparaîtra aux deux côtés des dieux dans les cultes hellénistiques de Jupiter, parce qu'il est symbolique dans la théologie hellénistique du Roi Hélios.

Dans les anciennes cosmogonies babyloniennes, le Monde était un Être double, composé d'un monde idéal parfait, et de sa réflexion dans le monde matériel dans lequel nous vivons. Cette même vision du monde, nous la retrouvons, à quelques modifications près, dans les cultes hellénisants d'Asie Mineure. Nulle part la signification n'en a été mieux interprétée que dans les discours de l'empereur Julien sur „le roi Hélios“ et sur „la Mère des dieux“. „Athéna Pronoia“, ainsi parle Julien, „réunit les dieux rassemblés autour de Hélios (sans les mélanger) dans une Unité avec le roi Hélios, elle distribue la vie immaculée et pure, en commençant par l'abside la plus élevée du ciel, à travers les sept sphères, jusqu'à Séléné, c'est-à-dire, jusqu'au dernier astre qu'Athéné a rempli de sagesse. Ainsi Séléné contemple d'un côté les idées supercélestes, et d'autre part elle range la matière à l'aide des formes naturelles, elle leur ôte ainsi tout ce qui est confus, sauvage, désordonné“. Dans cette philosophie, dans ce culte, Séléné est la conductrice de toute vie, la cause du Devenir, la Créatrice de toutes les choses terrestres, la dernière cause parmi les dieux. Elle transforme, améliore, embellit le rebut, les restes des choses, et sans elle la terre ne pourrait ni subsister, ni vivre.

Ainsi Hélios et Séléné, le Soleil et la Lune, se sont partagé le monde. Mais si tous deux appartiennent à la tribu divine des principes cosmiques, ils gouvernent des mondes différents. Hélios, intangible, éternellement égal à lui-même, ne touche pas à la matière. Séléné, au contraire, doit l'instabilité de sa forme lumineuse à l'instabilité et à la corruption de la matière. Quand, plus tard, la pensée chrétienne s'unira à ces images païennes, Hélios et Séléné s'uniront, se confondront, comme le Logos-en-haut et le Logos-en-bas, ou le Logos et la Sophia.

Le thème du Soleil-et-la-Lune a-t-il la première fois paru en Syrie au V^e siècle? Ou figure-t-il pour la première fois en Égypte, sur le pallium d'Achmim? Quoi qu'il en soit, il est difficile pour nous d'admettre avec M. d'Hauteœur, qu'il se soit agi cette fois d'une simple imitation sans plus. Hauteœur dit: „Les artistes syriens qui, les premiers, pour combattre le docétisme des monophysites, représentèrent Jésus souffrant sur la croix, ajoutèrent à cette scène le Soleil et la Lune, qu'ils avaient l'habitude de représenter sur les monuments de Mithra, de Jupiter Dolichène, de Jupiter Héliopolitain. Accordèrent-ils à ces astres un rôle symbolique? Peut-être le Soleil et la Lune jouaient-ils le rôle de psychopompe qu'ils tenaient dans les croyances chaldéo-perses, égyptiennes ou même syriennes? Ou bien, ces astres sont-ils le symbole de l'éternité comme c'était le cas dans le culte de Jupiter Dolichène?“

On voit combien ces suggestions sont insuffisantes. Les deux astres avaient été empruntés au culte de Mithra par les adorateurs de Jupiter Dolichène ou d'Hélios, non pas parce que les artistes étaient habitués à les voir sur les monuments du culte abandonné, mais parce qu'ils correspondaient aux nouvelles doctrines. On pourrait faire la même remarque au sujet du Soleil-et-la-Lune dans les scènes de la Crucifixion. Après avoir très longtemps évité de représenter les souffrances du Sauveur, l'Église s'y était enfin résignée lors de ses offensives contre le docétisme.

Pourrait-on vraiment croire que dans une époque aussi tourmentée par des troubles doctrinaux et des discussions dogmatiques, les artistes liés par le contrôle de leurs évêques, aient eu pleine liberté pour faire figurer sur des images destinées à frapper les esprits des croyants par leur sens dogmatique et leur expression artistique, des thèmes futiles empruntés à une religion encore toujours bien vivante, hostile et dangereuse? Rien de moins probable! Mieux vaudra examiner si, parmi les croyances des IV^e et V^e siècles, faisant partie du corps de la Chrétienté ou apparentée au Christianisme, il n'a pas existé une doctrine qui justifiât ou enseignât l'emploi du motif du Soleil-et-la-Lune dans les scènes de la Crucifixion. En effet, il faudra expliquer, non seulement pourquoi le célèbre thème figuré dans les scènes de Crucifixion, mais aussi pourquoi il ne figure que sur elles. On sait que, parmi les milliers d'images religieuses qui contiennent ce thème, une ou deux seules le montrent dans une autre scène de la vie du Christ.

Notre réponse sera que ce thème est sorti tout naturellement d'un milieu manichéen d'Égypte (ou de Syrie). On sait, en effet, que le Manichéisme né en Mésopotamie dans un milieu chaldéo-iranien, a modifié graduellement ses doctrines quand ils s'est acheminé vers la Méditerranée. Après avoir — avant d'entrer en Asie Mineure et en Égypte — absorbé quelques éléments de doctrines juives qu'il a rejetés par la suite, le Manichéisme s'est de plus en plus adapté à l'enseignement chrétien, en lui prêtant un autre sens, il est vrai. Déjà en Égypte, plus encore en Numidie, il se donne pour une véritable secte chrétienne, et il s'efforcera même de prétendre que ce sont les disciples de Mani qui ont seuls enseigné la véritable doctrine du Christ.

Les décrets impériaux contre les hérétiques n'ont pas suffi au IV^e siècle pour exclure définitivement les Manichéens de l'Église; en effet, ceux-ci prétendaient de bonne foi qu'ils enseignaient, tout comme les Pères du premier concile œcuménique, la Trinité. Ils admettaient l'enseignement des Évangiles, en y ajoutant des corrections importantes. Prises d'après la lettre, les Évangiles auraient été destinés à la masse des ignorants, et auraient eu une valeur toute provisoire.

Le Paracète annoncé par le Christ, comme son continuateur sur la terre, c'était Mani, et les doctrines de ce dernier devaient apporter aux croyants le véritable sens de l'enseignement chrétien. Il n'y a rien d'étonnant que les chrétiens de Syrie et d'Égypte ou de Numidie des IV^e et V^e siècles, aient pu se

croire en possession de la véritable interprétation des doctrines du Christ, tout en les mélangeant d'éléments venus des religions de la Lumière. On pourrait citer de nombreux exemples qui prouvent la possibilité pour les chrétiens en Asie Mineure, en Syrie, en Égypte etc. de rassembler plusieurs doctrines disparates dans leurs confessions de foi. Apollinaire a vraisemblablement appartenu dans sa jeunesse, étant déjà lecteur dans l'église chrétienne, à un milieu d'adorateurs de Bacchus. Un texte dans les Annales d'Eutychos prouve qu'en Égypte, autour de l'an 400, la grande majorité des métropolitains, évêques, prêtres, moines étaient manichéens. La critique que Maspéro a faite de ces Annales n'est nullement fondée. Il est difficile d'exagérer chez les masses des croyants, des moines, des prêtres, des évêques dans les provinces limitrophes de l'Empire byzantin, le caractère hérétique des croyances. Il ne semble pas douteux que tous ces religieux que mentionne Eutychos et qui représentaient la grande majorité de la masse des fidèles, étaient fermement convaincus d'être chrétiens et de posséder le sens ésotérique du Christianisme qu'ils voyaient défiguré dans l'enseignement des soi-disant orthodoxes.

Il est facile de retrouver, dans ses grandes lignes, l'enseignement des disciples de Mani chez les théologiens qui les ont combattus : Titus de Bostra, Épiphane, Alexandre Lycopolitain, Euthymius Zigabénos, Jean Damascène, St. Augustin, etc. Chez Faustus de Milève, St. Augustin relève la suivante doctrine sur la Trinité : Le Père habite dans la lumière inaccessible, le Fils dans la lumière accessible, et puisqu'il est selon la parole de l'apôtre „dynamis et sophia“, la dynamis du Fils habite dans le soleil et sa sagesse dans la lune“. Le soleil et la lune sont d'essence spirituelle et le Christ, dans sa forme pure, est identifié avec les deux astres.

La Lumière (c'est-à-dire le Christ) n'est pas seulement visible dans les deux grands astres. Elle est mélangée à la matière, et — à part le soleil et la lune — la création, les êtres vivants, les hommes, la matière animée, contiennent la Lumière (le Christ) en quelque sorte emprisonné, et délivré seulement par la mort de l'être vivant. Un terme très caractéristique désigne ce Christ, attaché à la poussière vile : *δύναμις παθητική* ou Jésus patibilis. Des textes décrivent le Christ crucifié *ἐνεσταυρώθη*, sur la matière, et le symbole de ce monde où l'Esprit est enchaîné dans la matière, c'est le Christ crucifié. Le Soleil-et-la-Lune représentent la Lumière pure, et le Christ crucifié donnent réunis l'image du Cosmos tout entier.

Ce n'est pas autrement que le monde manichéen des IV^e et V^e siècles a pu se représenter l'Univers, et si l'on observe attentivement l'image sur le palium d'Achmim-Panopolis, qui a été porté vraisemblablement ou en tous cas très probablement par un des nombreux métropolitains manichéens d'Égypte, on pourrait y voir comme le symbole complet de sa doctrine chrétienne.

On pourrait même hasarder la supposition que les dessins de plantes qui se trouvent en bas de la même image, représentent tout simplement le monde végétal qui joue un si grand et si remarquable rôle — comme on le sait —

dans la doctrine manichéenne. Y voir, comme l'ont fait plusieurs savants, le signe de la victoire de l'orthodoxie, serait singulièrement travestir la vérité. L'orthodoxie n'a jamais été embrassée ni en Égypte, ni autre part en Orient, par une majorité, du moins de façon sincère.

Ce thème (le Crucifix, le Soleil et la Lune réunis) peut avoir gagné les ports voisins, ensuite les pays de l'orthodoxie, où le verset de St. Luc (23—45) qui ne correspond nullement à notre thème, peut avoir servi pour innocenter ultérieurement un motif douteux, dans lequel l'Orient doit s'être plu longtemps à reconnaître les attributs les plus solennels des dieux de la Lumière.

Combien l'Occident a manqué de scrupules pour introduire dans son iconographie un motif franchement païen, on le voit dans ces crucifixions sur ivoire, où le Soleil et la Lune, auxquels l'œil des croyants s'était déjà habitué, sont représentés par des figures sur quadriges, qui semblent directement copiées des plaques rituelles de Mithra. Il serait difficile d'attribuer une semblable origine aux images en Orient, dans une époque où l'artiste ne possédait aucune liberté, et était tenu à imiter par l'image le sens exact du dogme.

Über die Organisation und den Stand der Arbeiten des Mittelalterlichen Archivs der Akademie zu Athen

von Panagiotis N. Patriarchéas

Seit 1892 hat Lambros die Notwendigkeit eines Wörterbuches der byzantinischen Eigennamen, eines mittelgriechischen Pape-Benseler betont. Diese Forderung gewann allgemeinere Verbreitung, seitdem die Erforschung der byzantinischen Kultur weiter verbreitet wurde und als von allen Seiten auf die Notwendigkeit der Herausgabe eines mittelgriechischen Lexikons hingewiesen wurde, da die vorhandenen Werke von DU CANGE und SOPHOCLES ungenügend sind. Demzufolge hat die Akademie in Athen in Übereinstimmung mit den Beschlüssen des 2. und 3. Byzantinistenkongresses beschlossen, ihre lexikographischen Arbeiten auf dieses Gebiet auszudehnen. So übernahm die Akademie seit 1930, trotz allen wirtschaftlichen Schwierigkeiten als nationale Pflicht die Erforschung der griechischen Sprache vom Beginn unserer Zeitrechnung bis zum 19. Jahrhundert, wo die Arbeit am historischen Wörterbuch des Neugriechischen bereits eingesetzt hatte, dessen erster Band von etwa 650 Seiten (α—ἀμωρωζοσύνη) nunmehr seit vier Monaten unter dem Titel: 'Ακαδημία Ἀθηνῶν, Λεξικὸν τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης, Α': Ἱστορικὸν Λεξικὸν τῆς Νέας Ἑλληνικῆς τῆς τε κοινῶς ὁμιλουμένης καὶ τῶν ἰδιωμάτων, Τόμος πρῶτος (Α—ΑΜ). Ἐν Ἀθήναις, 1933" vorliegt.

Für diese Aufgabe der Erforschung der mittelgriechischen Sprache und auf Antrag des leider zu früh verstorbenen Generalsekretärs der Akademie Prof. Simos Menardos gründete die Akademie das Μεσαιωνικὸν Ἀρχεῖον oder das Ἀρχεῖον τῆς Μέσης Ἑλληνικῆς γλώσσης, das 1930 seine Arbeiten begann.¹⁾ Prof. Menardos hat auch die ersten Satzungen des Archivs verfasst und seine Richtlinien gewiesen. Zugleich hat er über die Aufgabe des Archivs am 3. internationalen byzantinischen Kongress folgendes gesagt: „L'année passée l'Académie d'Athènes a su trouver les ressources pécuniaires pour assurer la préparation du dictionnaire médiéval depuis la fondation de Constantinople jusqu'à 1800. Ce dic-

¹⁾ Ἡ Ἀκαδημία Ἀθηνῶν ἐπεκτείνουσα τὰς λεξικογραφικὰς ἐρεῖνας καὶ εἰς τοὺς χρόνους τοὺς ἀπὸ τοῦ Σωτῆρος μέχρι τοῦ 1800 (ὅτε ἀρχεῖται τὸ ἐκδιδόμενον ἤδη λεξικὸν τῆς Νέας Ἑλληνικῆς γλώσσης) συνιστᾷ πρὸς σύνταξιν, εἴτε τοῦ ὅλου λεξικοῦ τῆς Μεσαιωνικῆς περιόδου, εἴτε καὶ μέρους αὐτοῦ, νέον „Ἀρχεῖον τῆς Μέσης Ἑλληνικῆς γλώσσης.“ Artikel 109 der inneren Organisation der Akademie in Athen.

tionnaire ne sera pas simplement une nouvelle édition plus développée du manuel donné en 1870 par le savant Thessalien qui a travaillé en Amérique Évangélinos Apostolidès Sophoclès. Le nouvel ouvrage, en donnant une onomastique et une toponomastique complètes, servira à des études byzantines de tout genre" (Discours du Président du comité d'organisation Prof. Simos Menardos, *Actes du III^e Congrès intern. des études byzantines*, p. 37).

Da von vielen mittelalterlichen Texten neue kritische Ausgaben, die von den Assomptionisten erfasste byzantinische Prosopographie und das Onomastikon der türkisch-ungarischen Eigennamen von Moravcsik zu erwarten sind, wurde von vornherein der Beschluss gefasst, ein Archiv für Sprachforschung und besonders für Ortsnamenforschung, Geographie, Topographie, Ethnologie und Geschichte der Türkenzeit, also von 1453 bis 1821 zu schaffen.

Das Μεσαιωνικὸν Ἀρχεῖον wird sowohl der sprachlichen Erforschung der Türkenzeit als auch im allgemeinen der Topographie und Geschichte Griechenlands und der Völker dienen, die vordem das byzantinische Kaiserreich bildeten. Es hat also sowohl eine sprachliche als auch eine historische Aufgabe, eine vollständige, auf wissenschaftlichen Grundlagen aufgebaute Sammlung der wichtigen Wörter, der Personennamen und der Ortsnamen der Türkenzeit zu schaffen, welche dauernd bleiben soll.

Nach dem Studium der Organisation des *Thesaurus linguae Latinae* und des *Wörterbuches der bayerischen Mundarten*, nach der persönlichen Meinung des verewigten Prof. Heisenberg in München und den schriftlichen Meinungsäusserungen von Prof. Kretschmer und anderen Fachgenossen und besonders nach der instruktiven Vorarbeit im Versuche des historischen Wörterbuches des Neugriechischen sind die Regeln für die Verzettelung und Excerptierung der Texte und für die Arbeitsmethode des Ἀρχεῖον verfasst. Eine Kommission von besonderen Mitgliedern der Akademie mit Herrn Prof. Hatzidakis an der Spitze überwacht die Arbeiten und leitet das Ἀρχεῖον.

Im Ἀρχεῖον werden die verschiedenartigen Texte aus der Zeit der Türkenherrschaft mit Einschluss der öffentlichen und Privaturkunden studiert und verzettelt. Dabei werden verzettelt:

1) Die Wörter im allgemeinen, wobei sie nur auswahlweise verzettelt werden. Die Auswahl (Excerptierung) der Wörter wird so getroffen, dass kein charakteristisches Wort jener Periode weggelassen wird, also sind alle Wörter, welche für die Erforschung der griechischen Sprache der Türkenzeit einen sicheren oder doch möglichen Wert haben, aufzunehmen.

2) Personennamen, Familiennamen, Andronymika, Patronymika und Spitznamen. Die Familiennamen werden alle ausnahmslos aufgenommen, die Personennamen nur soweit sie einen interessanten Typus aufweisen oder einen Wert für die Geschichte haben.

3) Die Namen der Metropolen u. s. w., Metropolen, Patriarchen, Heiligen, Mönche und Klöster. So wird mit der Zeit ein vollständiges Verzeichnis der Metropolen jeder Metropolis und der Patriarchen entstehen.

4) Ortsnamen jeder Art, z. b. Namen der Städte, Inseln, Dörfer, Flüsse, Seen u. s. w. Alle diese werden ausnahmslos aufgenommen.

5) Münzbezeichnungen. Es wird jede Stelle aufgenommen, aus der die Art und der Wert einer Münze hervorgeht.

6) *Termini technici*. Es werden alle Fachausdrücke aus dem Gebiet der Malerei, der Architektur, der Geographie u. s. w. aufgenommen.

7) Eigenartige grammatische und syntaktische Typen.

Jedes Wort hat einen eigenen Zettel, der oben rechts das Lemma, links das Zitat und unten den Wortlaut der Stelle trägt, soweit er zum Verständnis der Wortbedeutung notwendig ist. Bei periphrastischen Ausdrücken oder verschiedenen Wortformen sind Nebenzettel anzulegen.

Die Zettel werden alphabetisch in fünf Reihen von Kästen geordnet: a) Erste Reihe: Personennamen, Familiennamen und Ortsnamen; b) Zweite Reihe: Wörter im allgemeinen; c) Dritte Reihe: Münzbezeichnungen; d) Vierte Reihe: Wissenschaftliche Fachausdrücke; e) Fünfte Reihe: Eigenartige grammatische und syntaktische Typen.

Das Studium der Sprache der Türkenzeit ist jedoch augenscheinlich sehr schwierig, besonders wegen der vielen Fremdwörter und der noch nicht erforschten Klosterarchive und Privaturkunden. Es ist erforderlich, dass alle Klosterarchive und Privaturkunden besonders des Heiligen Berges Athos und auch der übrigen Balkanstaaten erforscht werden, vor allem die türkischen, damit viele geschichtliche Dunkelheiten noch aufgehellet werden.

Bis jetzt wurden in dem Μεσαιωνικὸν Ἀρχεῖον ungefähr 70 grosse und kleine Texte aus der Türkenzeit erforscht und excerpiert. Sie ergaben ungefähr 150,000 Zettel, die in fünf Reihen von Kästen alphabetisch geordnet wurden, wie im vorhergehenden ausgeführt wurde. Es wäre auch gut, wenn von anderer Seite neue kritische Textausgaben aus der Türkenzeit vorbereitet würden, und hier ist besonders die Ausgabe einiger Komödien der Kretischen Theater und einiger bereits von Wagner unzulänglich veröffentlichter Gedichte zu erwähnen.

Seit 1930 arbeiten 3 Redakteure und 1 Generalredakteur (Direktor) am Ἀρχεῖον. Wir hoffen, innerhalb weniger Jahre mit der Erforschung der Türkenzeit fertig zu werden und ein Toponomasticon dieser Periode zu schaffen, um sodann unsere Forschungen nach rückwärts bis in die frühchristliche Zeit fortzusetzen. Dann werden wir auch den byzantinischen Forschungen wichtige Hilfe leisten und eine weitere Stufe fortschreiten zur Vorbereitung des grossen Thesaurus der gesamten griechischen Sprache von der Zeit Homers bis heute, zur Erfüllung der Träume der griechischen Philologie.

Ein frühslavisches Märchenmotiv bei den Byzantinern

von Veselin Čajkanović

Zusammenfassung¹⁾

In einer Notiz bei PSEUDO-CAESARIUS (*Theologische Fragen und Antworten*, Dial. 110, Migne 38, col. 985) wird erwähnt, dass die Slaven γυναικομαστοβοροῦσιν ἡδέως, διὰ τοῦ πεπληρῶσθαι τοῦ γάλακτος, μυθῶν δίκην τοῖς ὑποτίθουσιν ταῖς πέτραις ἐπαράττοντες. Da sich das Essen von Frauenbrüsten in einer Anzahl von slavischen Märchen vorfindet, ist es wahrscheinlich, dass wir es hier mit einem Märchenmotive zu tun haben, das die Byzantiner des 6. Jahrhunderts für bare Münze nahmen.

¹⁾ Der vollständige Text dieses Vortrages ist in der *Revue inter. des études balkaniques* 1, 1934, 112—116 veröffentlicht.

Die Schriften des Georgios Moschampar und der Codex Alexandrinus 285

von Themistokles Bolides

Unter den vielen Anhängern der griechischen Orthodoxie, welche im 13. Jahrhundert gegen die Lehre der Lateiner über den Ausgang des hl. Geistes auch vom Sohne („filioque“) öffentlich auftraten, zeichnete sich durch eifrige schriftstellerische Tätigkeit besonders ein Chartophylax der „grossen Kirche“ aus, der den merkwürdigen Namen Georgios Moschampar trug.

Ältere Zitate bekundigen, dass dieser Würdenträger des ökumenischen Patriarchates mehrere Schriften verfasste, über deren Zahl und Umfang man bis vor kurzer Zeit nichts Genaues wusste. Selbst der griechische Archimandrit Andronikos Demetrakopulos, der in seinem Buche 'Ορθόδοξος Ἑλλάς (Leipzig, 1872) alle ihm bekannten griechischen Schriften gegen die Lateiner sorgfältig aufzählt, besagt in Bezug auf die vielen Werke Moschampar's, dass nur ein einziges davon in 33 Kapiteln handschriftlich überliefert sei, dessen Schluss er in zwei Seiten wiedergibt (S. 60—62).

Zufällig sind im Jahre 1927 zwei Hss.-Kataloge erschienen, welche zwei neue Codices mit Schriften des genannten Chartophylax zur Kenntnis der wissenschaftlichen Forschung brachten. Erstens hat P. FRANCHI DE' CAVALIERI einen Katalog der *Codices graeci Chisiani et Borgiani* (der Vaticana) in Rom 1927 herausgegeben. Auf Seite 106—107 wird der Codex Chisianus graecus 54 beschrieben, welcher „opera Georgii Moschamparis“ enthält. Zweitens veröffentlichte zu gleicher Zeit G. CHARITAKIS einen Katalog der datierten Hss. der patriarchalischen Bibliothek in Kairo (in der Ἐπετηρίς τῆς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν IV, 1927, 109—204). Auf Seite 134—137 der Ἐπετηρίς, oder 26—29 des Kataloges in Sonderabdruck, ist der Codex 285 (nach älterer Numerierung; Charitakis gibt ihm die Nummer 27) beschrieben, der ebenfalls Werke des Georgios Moschampar enthält.

Diese Entdeckung veranlasste den hochwürdigen Père V. LAURENT (des Augustins de l'Assomption) eine bedeutende Abhandlung zu verfassen, unter dem Titel *Un polémiste grec de la fin du XIII^e siècle, La vie et les œuvres de Georges Moschabar*, die er in den *Échos d'Orient* XXXII, 1929, 129—158 publizierte. Am Anfange bemerkt der gelehrte Forscher, dass der genannte Chartophylax zu jenen Fanatikern gehört, die nie zugeben könnten, dass ein Abkommen mit dem römischen Papste möglich wäre.¹⁾ Eine weitere Bemerkung Laurent's am Ende

¹⁾ Die Antwort zu dieser Bemerkung ist schon längst nicht von Fanatikern, sondern von ganz unparteilichen Beurteilern gegeben worden, und zwar von einer der grössten wissenschaft-

der ersten Seite seiner Abhandlung: „La présente étude suffira, je pense, à faire entrevoir la nécessité qu'il y a à reprendre par la base l'ouvrage par trop vieilli du savant hellène. Depuis un demi-siècle la science bibliographique a renouvelé tant de dossiers littéraires que la rédaction d'une nouvelle Grèce orthodoxe, à compléter par une Grèce catholique, est chose non seulement possible, mais souhaitable au plus haut point“, kann nur den Beifall aller Fachgenossen hervorrufen.

Nun sei es mir gestattet, diejenigen Punkte in der Abhandlung Laurent's zu berühren, zu welchen ich glaube etwas Neues beitragen zu können.

I. Der Name des Schriftstellers.

Nach den obigen Vorbemerkungen untersucht Laurent (S. 130) den ungewöhnlichen Namen des Chartophylax *Μοσχάμπαρ*, der nicht sein einziger gewesen sein soll; der zweite dürfte *Ψύλλος* oder *Ψιλότης* sein, weshalb sein Gegner, der Patriarch Johannes Bekkos († 1293), sich über ihn lustig machte mit dem Wortspiele: *ψύλλα τις επικαθίσασα τῇ τῆς ἀμάξης ῥυμῶ* . . . u.s.w. (nach dem Geschichtsschreiber G. Pachymeres). Er ist jedoch nur mit dem ersteren sowohl seinen Zeitgenossen, als auch der Nachwelt bekannt geworden, dessen fremdartige Form Laurent veranlasst, zu glauben, dass seine unmittelbaren Vorfahren keine Griechen waren. Über den Ursprung dieses Namens schreibt Laurent: „... bien que la philologie ne nous fournisse pas les éléments d'une étymologie sûre de ce nom propre, il est cependant aisé d'y reconnaître toutes les caractéristiques d'un composé sémitique, turc ou arabe,“ und appelliert an das diesbezügliche Urteil eines türkischen Gelehrten. Somit gelangt er zwar mit Hilfe des letzteren zur Annahme, dass der türkische Ausdruck: „Müsqu-anbar“ die gesuchten Elemente des Namens enthält, dessen Zusammensetzung die Idee eines „parfum exquis“ geben kann, er lässt aber doch die griechischen Formen

lichen Autoritäten ihrer Zeit, welche keinen Grund hatte, für die orthodoxe Kirche parteiisch einzutreten. Am besten behandelt nämlich die Frage, wo das Hindernis für die Wiedervereinigung der christlichen Kirchen zu suchen wäre, ein hervorragender katholischer Theologe, der berühmte und hochwürdige Professor JOH. JOS. IGNAZ V. DÖLLINGER in seinen öffentlichen Vorträgen zu München vor mehr als 60 Jahren, der die Schuld daran entschieden nicht der orthodoxen Kirche zuschreibt (*Vorträge über die Wiedervereinigung der christl. Kirchen*, Nördlingen, 1872. Vergl. den III. Vortrag, gehalten am 31. Januar 1872. Sie erschienen auch englisch als *Lectures on the Reunion of the Churches*, London, 1872, und französisch als *Conférences sur la réunion des églises*, übersetzt von H. Loyson, Paris, 1880). Dazu ist es einem glücklichen Zufalle zu verdanken, dass gerade im gegenwärtigen Kongresse ein verehrtes Mitglied desselben, Herr J. J. SKRUTEN (aus Żółkiew in Polen), eine ähnliche Abhandlung mitteilte. Es handelt sich um die Apologie eines Zeitgenossen Moschampar's, des ökumenischen Patriarchen Joseph (1268—1275), auf Anregung desselben von seinem Schüler Job Jasites verfasst und an den Kaiser Michael Paläologos gerichtet. In seiner Mitteilung führt Skruten u. a. Folgendes an: „Mit iredischen Worten hebt er (nämlich der Patriarch) seine Bereitwilligkeit, sich zu versöhnen hervor, wenn nur die Gegner aufrichtig die rechte Lehre der kirchlichen Überlieferung bewahren wollten. Aber bei ihnen sieht man weder Aufrichtigkeit noch Anhänglichkeit an der Tradition; ausserdem vernichten sie uns. Also, es gibt für uns keine Gemeinschaft mit ihnen“. Diese zwei Argumente genügen vollkommen, meine ich, um zu zeigen, dass keine Fanatiker der orthodoxen Welt eine ebenbürtige Wiedervereinigung der christlichen Kirchen hinderten.

dieser Elemente unberücksichtigt, welche in der byzantinischen Philologie häufig vorkommen, wie es im *Glossarium med. et inf. graecitatis* von DU CANGE leicht nachzusehen ist. So kann man dort erfahren, dass die Worte $\mu\acute{o}\sigma\chi\omicron\varsigma$ und $\tilde{\alpha}\mu\pi\alpha\rho$ (aus welchen ganz sicher der Name $\text{Μοσχ-}\tilde{\alpha}\mu\pi\alpha\rho$ zusammengesetzt wurde) zuerst in der Kirchensprache wiederholt und parallel angewendet wurden.¹⁾ Weiter bei Konstantinos Porphyrogenetos²⁾ und anderen Prosaschriftstellern, sowie auch im byzantinischen Epos des Digenis Akritas.³⁾

Aus dem Gesagten geht deutlich hervor, dass wir in der byzantinischen Philologie ganz sicher die wahren Elemente der Zusammensetzung dieses seltenen Namens finden können. Überdies muss bemerkt werden, dass die richtige Form des Namens entschieden $\text{Μοσχ}\tilde{\alpha}\mu\pi\alpha\rho$ (paroxytonon) zu schreiben ist, und nicht $\text{Μοσχ}\alpha\mu\pi\acute{\alpha}\rho$ (oxytonon), wie es die Beschreibung des Cod. Alex. 285 im erwähnten Kataloge angibt. Der Verfasser dieses Kataloges hat es vorgezogen, sich vom Übersetzer ins griechische der byzantinischen Literaturgeschichte Krumbacher's verleiten zu lassen, der die unrichtige Form $\text{Μοσχ}\alpha\mu\pi\acute{\alpha}\rho$ dreimal anführt, als die richtige Form in der von ihm selbst beschriebenen Hs. zu beachten.

II. Das Alter des Cod. Alex. 285.

Laurent schreibt auf S. 144 seiner Abhandlung, dass die meist unedierten und bisher unbekannten Werke unseres Polemikers in zwei Sammlungen überliefert sind: Cod. Chisian. gr. 54 der Vaticana und Cod. 285 der patriarchalischen Bibliothek in Kairo (auf S. 146 nennt er denselben „Cod. Cairensis“). Der letztere ist identisch mit dem von mir oben genannten Codex Alexandrinus 285,⁴⁾ welchen L. in das Jahr 1520 datiert; er hat aber den Codex selbst nicht zu sehen bekommen, sondern stützt sich nur auf die Angabe des Jahres im erwähnten Kataloge. Dort steht gleich am Anfange der Beschreibung⁵⁾ die Jahreszahl

¹⁾ Vgl. das *Εὐχολόγιον sive Rituale graecorum* etc. opera JACOBI GOAR (Paris, 1647), Editio II, Venedig, 1730, S. 504: Ἐπιθίσεται τῇ Πατριάρχῃ ὁ $\mu\acute{o}\sigma\chi\omicron\varsigma$, τὸ βαλσαμέλαιον, τὸ $\tilde{\alpha}\mu\pi\alpha\rho$. . . und S. 510: Τὰ δὲ εἶδη τοῦ μύρου εἰσὶ ταῦτα: . . . $\mu\acute{o}\sigma\chi\omicron\varsigma$, $\tilde{\alpha}\mu\pi\alpha\rho$. . . (Es wurden also u. a. auch diese beiden Aromata zur Herstellung des heiligen Salböls im ökumenischen Patriarchate verwendet). In demselben Euchologium (S. 516, 517) gibt es weiter Notizen über Ursprung und Herkunft der Worte $\mu\acute{o}\sigma\chi\omicron\varsigma$ und $\tilde{\alpha}\mu\pi\alpha\rho$.

²⁾ *De cerimoniis Aulae Byzantinae*, ed. Bonn. I, 468 . . . $\mu\acute{o}\sigma\chi\omicron\nu$, $\tilde{\alpha}\mu\pi\alpha\rho$. . .

³⁾ *Les exploits de Digēnis Akritas. Épopée byzantine du dixième siècle publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de Trébizonde* par C. SATHAS et E. LEGRAND, Paris, 1875, IV. Buch, S. 82, v. 998: Ἡ τραχηλέα δὲ αὐτοῦ ἔγμεν $\tilde{\alpha}\mu\pi\alpha\rho$ $\mu\acute{o}\sigma\chi\omicron\upsilon$; VII. Buch S. 158 v. 1918: $\text{Μ}\acute{o}\sigma\chi\omicron\iota$, $\kappa\alpha\sigma\sigma\acute{\iota}\alpha\iota$, $\kappa\alpha\phi\upsilon\rho\alpha\acute{\iota}$, $\tilde{\alpha}\mu\pi\alpha\rho$ $\kappa\alpha\iota$ $\xi\upsilon\lambda\alpha\lambda\acute{o}\alpha\iota$. Auch in sämtlichen anderen Ausgaben desselben Gedichtes finden sich die oben angeführten Verse.

⁴⁾ Hier ist zu bemerken, dass die alte, früher reichhaltige Bibliothek des griechisch-orthodoxen Patriarchates von Alexandrien bis zum Jahre 1928 in Kairo sich befand, weshalb man bis zu diesem Zeitpunkte mit Recht die in ihr aufbewahrten Hss. als „Codices Cairenses“ bezeichnete. Im Sommer des genannten Jahres ist aber auf Anordnung des jetzigen (seit 1926) Patriarchen Meletios die Bibliothek unter meiner Aufsicht nach Alexandrien verlegt worden, wie es in der patriarchalischen Zeitschrift „Pantaenos“ vom 7. Juni 1928 (Bd. XX, 376—377) berichtet wurde. Infolgedessen soll man nunmehr die betreffenden Hss. „Codices Alexandrini“ nennen.

⁵⁾ S. 134 der *Ἐπετηρίς*; im Sonderabdrucke S. 26.

1520 als das Entstehungsjahr der Hs. Diese Angabe ist aber ganz verfehlt; denn die richtige Jahreszahl im Codex ist 1590. Der Irrtum ist dadurch entstanden,

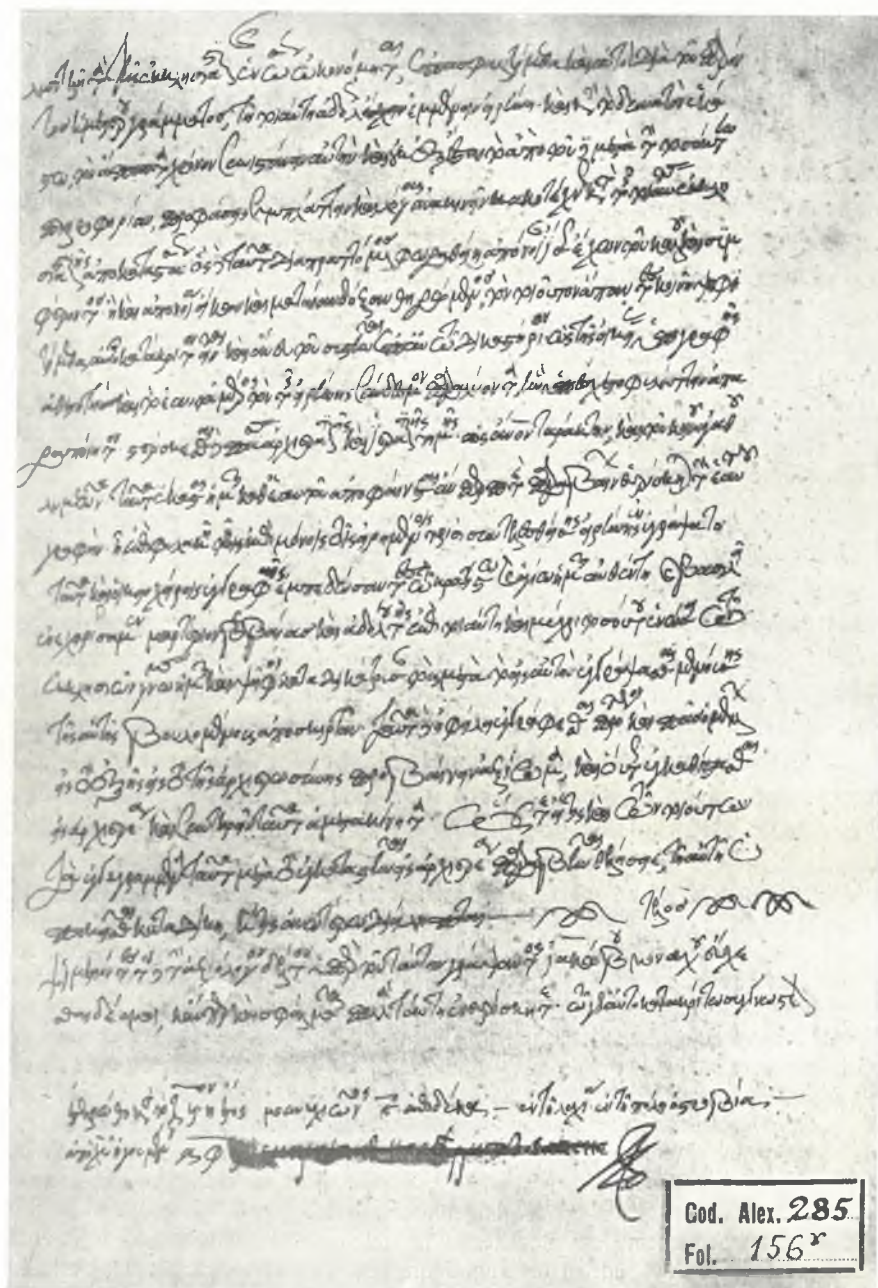


Abb. 8. — Codex Alexandrinus 285 fol. 156r.

dass der Verfasser des Kataloges das Zahlzeichen Koppa (=90), welches in der Hs. sogar dreimal ganz klar zu lesen ist, für Kappa (=20) gehalten hat. In einer Notiz, die sich am Ende des Fol. 156r findet (Abb. 8), heisst es:

Ἐτελειώθη κατὰ τὸ ζ΄ ἔτος, d. i. das Jahr 7098 seit der Welschöpfung. Darunter steht das entsprechende Erlösungsjahr: Ἀπὸ Χ(ριστο)ῦ ἡγουμένου, αφ΄ ὧν (=1590); und weiter auf f. 191^v zum dritten Male das Datum: αφ΄ ὧν (=1590) μηνὶ Ἀπριλλίῳ. Auf diese Weise hat also Laurent die betreffende Hs. um 70 Jahre älter datiert.

III. Die erste Schrift Moschampar's im Cod. Alex. 285.

Der Text beginnt (f. 1; Abb. 9) mit der Aufschrift: Γεωργίου χαρτοφύλακος τῆς ἀγιωτάτης τοῦ Θεοῦ μεγάλης Ἐκκλησίας τοῦ Μοσχάμπρ¹⁾ διάλεξις μετὰ τινος περδικατοῦ-ρ²⁾ίου²⁾ περὶ τῆς ἐκπορεύσεως τοῦ παναγίου Πνεύματος. Es ist also ein „Dialog des Chartophylax der heiligsten grossen Kirche Gottes Georgios Moschampar mit einem Dominikaner über den Ausgang des allheiligen Geistes“.

Der Dominikaner wird hier περδικατούριος genannt. Dieses lateinisch-italienische Wort (praedicator—predicatore) in griechischer Umgestaltung ist in keinem bekannten Wörterbuche aufzufinden und darf infolgedessen als eine λέξις ἀθησαύριστος bezeichnet werden. Nach der Kirchengeschichte wurden die Anhänger des vom hl. Dominicus zu Anfang des 13. Jahrhunderts gestifteten Ordens *Dominikaner* oder *Predigerbrüder* genannt (lat. Ordo fratrum praedicatorum). Wie Laurent (S. 146 Anm. 4) anführt, besaßen die Dominikaner bereits am Ende desselben Jahrhunderts zwei Klöster in und bei Konstantinopel und waren somit die Hauptkämpfer zu Gunsten der lateinischen Lehre im Zentrum des byzantinischen Reiches. Daraus erklärt sich die Tatsache, dass in diesem Dialoge der Chartophylax Moschampar einen griechisch-orthodoxen mit einem lateinischen Dominikaner diskutieren lässt.

Letzterer (am Rande der Hs. Λατίνος) beginnt die Diskussion mit den Worten: Λέγε μοι, ὦ Γραικέ· διατί οὐχ ὁμολογεῖτε καὶ αὐτοὶ τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκπορεύεσθαι καὶ ἐκ τοῦ υἱοῦ, καθὼς περ ἡ μέγιστη τῆς Ῥώμης ἐκκλησία καθομολογεῖ καὶ ὁ ἄκρος τῶν ἀρχιερέων ἀγιώτατος πάπας; — Dazu antwortet der Grieche (am Rande Ὁρθόδοξος) folgendermassen: Διατί, ὅτι οὐδαμῶς παρελάβομεν ὅλως τὴν τοιαύτην πίστιν ἀπὸ τοῦ σ(ωτῆ)ρ(ος) Χ(ριστο)ῦ. Λέγει γὰρ ὁ Χ(ριστός)· „ἐάν τις ἀγαπᾷ με, τὸν λόγον μου τηρήσει καὶ ἐπεταί μου ἀγαπήσ(ει) αὐτόν· ὁ δὲ μὴ ἀγαπᾷ με τοὺς λόγους μου οὐ τηρεῖ“. Καὶ πάλιν· „ἐάν ὑμεῖς μείνητε ἐν τῷ λόγῳ τῷ ἐμῷ, ἀληθῶς μαθηταὶ μου ἐστέ καὶ γνώσεσθε τὴν ἀλήθειαν“. Καὶ πάλιν· „ὁ ἀθετῶν ἐμὲ καὶ μὴ λαμβάνων τὰ ῥήματά μου ἔχει τὸν κρίνοντα αὐτόν“. Διὰ γοῦν ταῦτα οὐδαμῶς ὅλως δυνάμεθα ἀθετῆσαι τὴν τοῦ σ(ωτῆ)ρ(ος) Χ(ριστο)ῦ θείαν τῆς πίστεως παράδοσιν, ἀλλὰ κατέχομεν ταύτην ἀμετακίνητον καὶ ἀσάλευτον ἀφ' ἡμῶν. Ὑμεῖς δὲ αὐτοὶ τὴν τοῦ σ(ωτῆ)ρ(ος) Χ(ριστο)ῦ θείαν τῆς πίστεως παράδοσιν ἀθετήσαντες, τὴν Ἀπολ(λ)ιναρίου παράδοσιν σέβεσθε καὶ κατέχετε ἀσφαλῶς· ἐκείνου γάρ ἐστι τὸ δογματίζειν ἐκ τοῦ υἱοῦ ἐκπορεύεσθαι καὶ τὴν ὑπαρξίν ἔχειν τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον καὶ οὐδαμῶς ὅλως τοῦ σ(ωτῆ)ρ(ος) Χ(ριστο)ῦ τοῦ ἀληθινοῦ Θεοῦ ἡμῶν παράδοσις τοῦτο τυγχάνει.

Der Dominikaner (am Rande Λατίνος³⁾) stellt eine neue Frage: Καὶ οὐ λέγει

¹⁾ Bei Laurent (S. 145) wird hier der Name des Chartophylax weggelassen, während im Kataloge von Charitakis die unrichtige Form Μοσχάμπρ (oxytonon) steht.

²⁾ Im Kataloge liest man περδικαρίου. Wie auch Laurent schon richtig vermutete, handelt es sich hier um eine offenbar falsche Lesung.

³⁾ Cod. Λατίνος.

ὁ Χ(ριστό)ς· „ἐκ τοῦ ἐμοῦ λήψεται καὶ ἀναγγελεῖ ὑμῖν τὸ πν(εύμ)α τὸ ἅγιον“; Εἰ οὖν ἐκ τοῦ Χ(ριστο)ῦ λαμβάνει τὴν ὑπαρξιν τὸ πν(εύμ)α τὸ ἅγιον, πῶς οὐκ ἐκπορεύεται καὶ ἐξ αὐτοῦ τοῦ Χ(ριστο)ῦ;

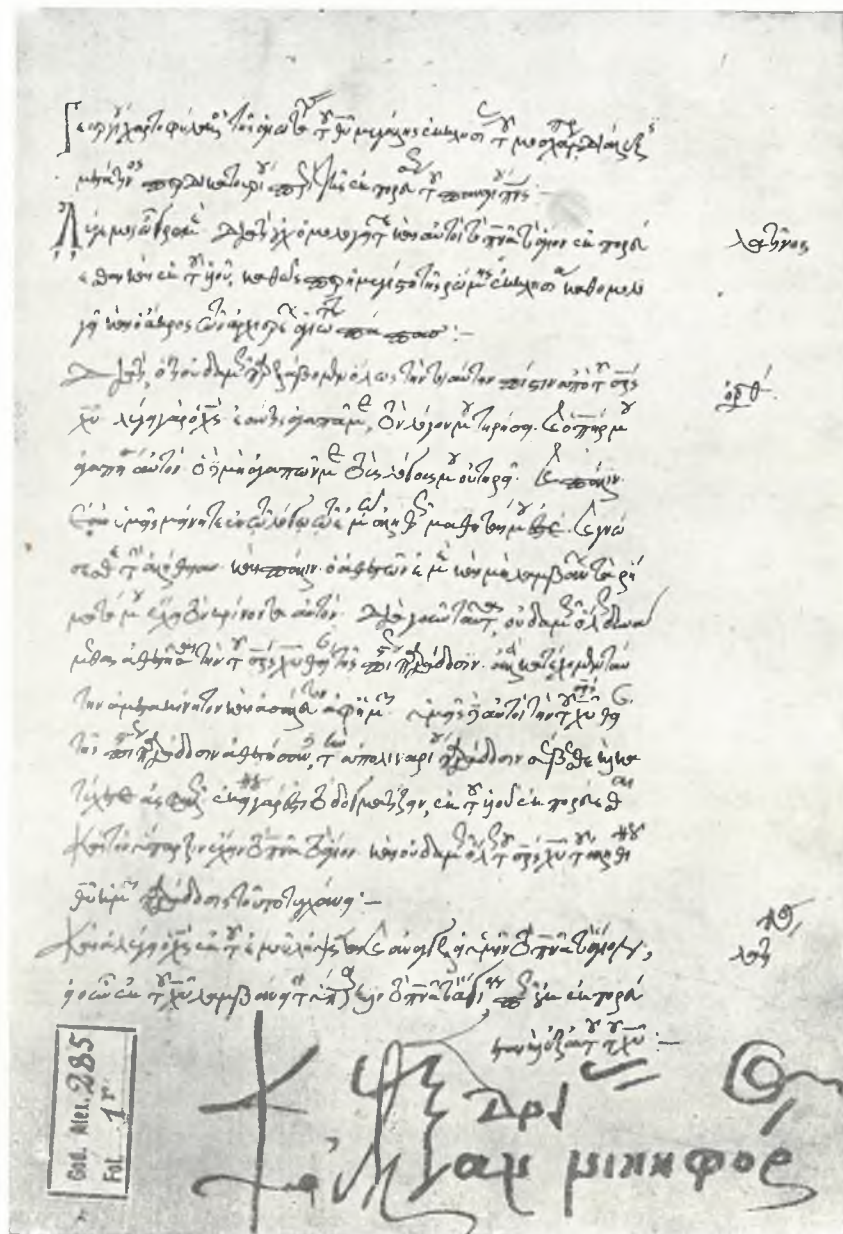


Abb. 9. — Codex Alexandrinus 285 fol. 1r.

Es folgt wieder (f. 1v); die Antwort des Griechen und so geht die Diskussion weiter bis zum Blatte 32v, wo sich der Schluss des ersten Dialoges findet: (ἀ)γωνιζόμενος. Διδασκέτω σε τοίνυν ὁ ζῆλος τοῦ θεοῦ πν(εύματος) ζηλωτῆν

εἶναι καὶ ὑπὲρ εὐσεβείας πᾶσχειν καὶ ἀγωνίζεσθαι τὸν καλὸν ἀγῶνα. οὗτος γὰρ καὶ τῆς βασιλείας τοῦ Θεοῦ πάντας τοὺς ἁγίους πεποίηκε κληρονόμους καὶ τῶν ἁγίων ἀγγέλων συγχωρευτάς.¹⁾ ἥς γένοιτο καὶ ἡμᾶς πάντας ἐπιτυχεῖν χάριτι καὶ φιλαν(θρωπ)ία τοῦ Κ(υρίου)υ ἡμῶν Ἰ(ησοῦ) Χ(ριστοῦ) μεθ' οὗ τῷ π(ατ)ρί ἅμα τῷ παναγίῳ καὶ ζωοποιῷ πν(εύματι)· νῦν καὶ αἰεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

Es beginnt nun daselbst (f. 32^v; Abb. 10) ein zweiter Dialog mit der Aufschrift: Τοῦ αὐτοῦ Γεωργίου χαρτοφύλακος τῆς ἀγιωτάτης τοῦ Θεοῦ μεγάλης ἐκκλησίας τοῦ Μοσχάμπαρ διάλεξις μετὰ τινος Βεκκιανοῦ²⁾ λατινόφωνος περὶ τῆς ἐκπορεύσεως τοῦ παναγίου πνεύματος. Anfang des Textes. Λατίνος (am Rande): Διατὶ ἀποσχίζεσθε ἀφ' ἡμῶν καὶ οὐ συγκαινωνεῖτε οὐδαμῶς ὅλως ἡμῖν χριστιανοῖς οὖσι καὶ χθές καὶ πρότεριτα συμμετεσχηκόσιν ὑμῖν τῆς αὐτῆς θείας ἀναγεννήσεως, ὡς δὲ καὶ τῆς ἱεράς καὶ θείας Τραπέζης ὡς ἐν μεθ' ὑμῶν οὖσι σώμα· νῦν δ' ἐξ ἡμῶν ὡς ἀπὸ ὄψεως ἐκδιδράσκετε; Φράζε οὖν ἡμῖν ἀδεῶς τε καὶ φιλαλήθως, ἵν' εὖ εἰδῶμεν τί τὸ αἷτιον τῆς πηλίκης ταυτησί διαστάσεως· οὐ γάρ τι δέος ἔπεστιν ὑμῖν ἐνταῦθα μὴ τ' ἀληθῆ προφέρειν· καὶ ἐν τῷ παρόντι ἔτει, ὁλαδὴ τῷ ὀγδοηκοστῷ ἔκτω,³⁾ βαρύτατος τῶν πώποτε μνημονευομένων, διωγμός,⁴⁾ τε καὶ κίνδυνος τοῖς μὴ βουλομένοις συγκαινωνεῖν ἡμῖν ἐπεγίγγεται.

Κεφάλαιον α' (am Rande). Aufschrift: Περὶ τοῦ διὰ ποίαν αἰτίαν κατετμήθη ἡ τῆς Κωνσταντινουπόλεως ἐκκλησία. — Am Rande Ὁρθόδοξος. — Text: Ἐπειδὴ περ αἰτεῖς ἀδεῶς τε καὶ φιλαλήθως παρ' ἡμῶν μαθεῖν τὸ τῆς διαστάσεως αἷτιον, ἥδη σοι φράζω· οὕτω καὶ γὰρ τις δύναται τὸ τῆς ἀγνοίας ἐκφυγεῖν κακὸν καὶ μεταμαθεῖν τὴν ἀλήθειαν, ὅταν ἀδεῶς τε καὶ ἀφόβως ὁ προσδιαλεγόμενος φθιγγῇ καὶ μὴ μεθ' ὑποκρίσεως τινος καὶ δειλίας· οὐδὲ γὰρ δεῖ δεδιέναι τοὺς φιλαλήθως περὶ πίστεως μέλλοντας διεξιέναι. Ἀληθῶς μὲν οὖν ἔφη, ὃ οὗτος, ὡς χθές καὶ πρότεριτα συμμετεσχηκότες ἡμεῖς ἑμοῦ τῆς αὐτῆς θείας ἀναγεννήσεως, τοῦ θείου, φημί, βαπτίσματος καὶ τῆς αὐτῆς ἱεράς τε καὶ θείας κοινωνίας τοῦ ἀχράντου καὶ ζωοποιοῦ δεσποτικοῦ σώματος, καθ' ὃ καὶ ἐν σώμα ἅμφω ἡμεῖς Χ(ριστοῦ) καὶ μέλη ἐκ μέρους, κεφαλὴν αὐτὸν ἔχοντες τὸν Χ(ριστό)ν, ἁπογνωμονοῦντες τῇ πίστει. Ἀφ' οὗ δὲ τοὺς τῆς εὐσεβείας ἀβούλως ἢ μᾶλλον εἰπεῖν ἀλόγως διαρρήξαντες ὅρους τῷ ζυγῷ τῶν πάλαι ἀναθέματι καθυποβληθεῖσιν αἰρέσεων ὑπεκλίνετε τοὺς αὐχένας, πῶς ὅλως ἐστὶ δυνατόν μὴ φεύγειν ἀφ' ὑμῶν ὡς ἀπὸ ὄψεως τινος ἱσβόλου τε καὶ θανατηφόρου, μηδὲ μισεῖν ὑμᾶς τέλειον μῖσος, ὡς ὁ θεοπάτωρ διδάσκει Δα(υὶ)δ;⁵⁾ Εἰ γὰρ „ὁ φιλῶν π(ατέ)ρα ἢ μ(ητέ)ρα ὑπὲρ ἐμέ“, φησὶν ὁ Σ(ωτ)ήρ, „οὐκ ἔστι μου ἄξιός“

Auf f. 106^v (Abb. 11) *Desinit* des zweiten Dialoges: Πῶς δὲ φησὶ καὶ παρ' αὐτοῦ λαμβάνον καὶ ἀναγγέλλον ἡμῖν; ὁ Χ(ριστὸς) φησὶν „ἐκ τοῦ ἑμοῦ λήψεται καὶ ἀναγγελεῖ ὑμῖν“. ἄρ' οὖν τὴν ὑπαρξιν λήψεται ὡς ἐπὶ μέλλοντος; καὶ ποῖος ἄδης ἐρρεύξατο ταῦτα; Ὁρᾶς ὅπως εὐφώρατα⁶⁾ τὰ νενοθευμένα τυγχάνει; Ἐγράφη δὲ περὶ τοῦτου πλατύτερον ἐν εἰκοστῷ ἔκτῳ κεφαλαίῳ καὶ οὐ δεῖ παλι(λ)ογεῖν ἔτι περὶ τῶν αὐτῶν.

Dieses *Desinit* schreibt Laurent irrtümlich, dem Kataloge folgend, dem ersten Dialoge zu, der sich also vom f. 1^r bis zum f. 106^v ausdehnen soll. Das richtige *Desinit* des ersten Dialoges auf f. 32^v (Abb. 10) und der Anfang

¹⁾ Cod. συγχωρευτάς.

²⁾ Βεκκιανοὶ wurden die Anhänger des unionsfreundlichen Patriarchen Johannes Bekkos genannt.

³⁾ Cod. πς'. — ⁴⁾ Cod. διογμός. — ⁵⁾ Am Rande φαλμός ρλη'. — ⁶⁾ Cod. εὐφώρατα.

des zweiten daselbst mit der oben angeführten Überschrift wurden vom Verfasser des Kataloges ganz übersehen. Dadurch werden aber einige von den wichtigeren Ergebnissen der Forschung Laurent's völlig annulliert.

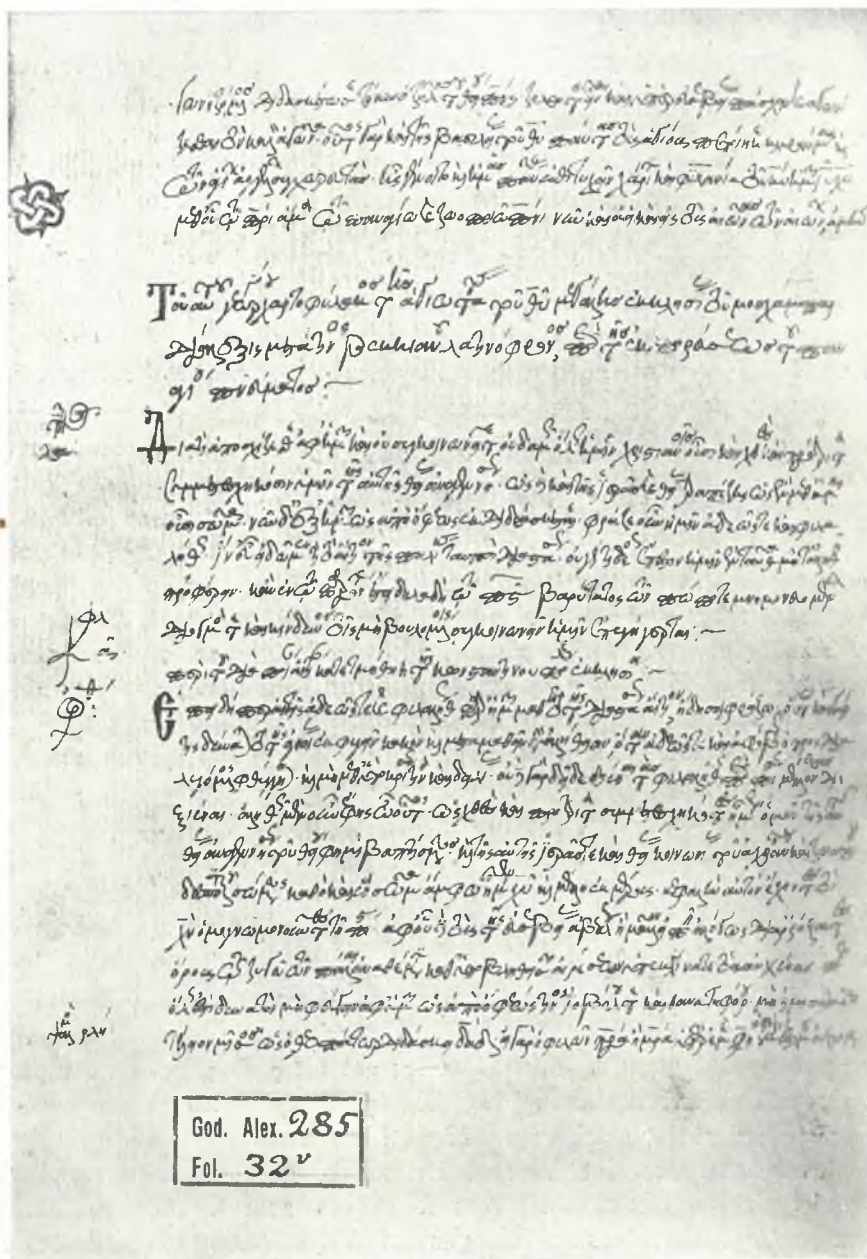


Abb. 10. — Codex Alexandrinus 285 fol. 32v.

Die Überschrift des zweiten Dialoges und sein *Incipit* im Alexandrinus (früher Cairensis), f. 32v (Abb. 10), sowie auch das *Desinit* desselben, f. 106v

(Abb. 11), stimmen mit denjenigen des Vaticanus vollkommen überein. Daher ist es wohl ein Rätsel, wie man den ersten Dialog des Alexandrinus mit dem

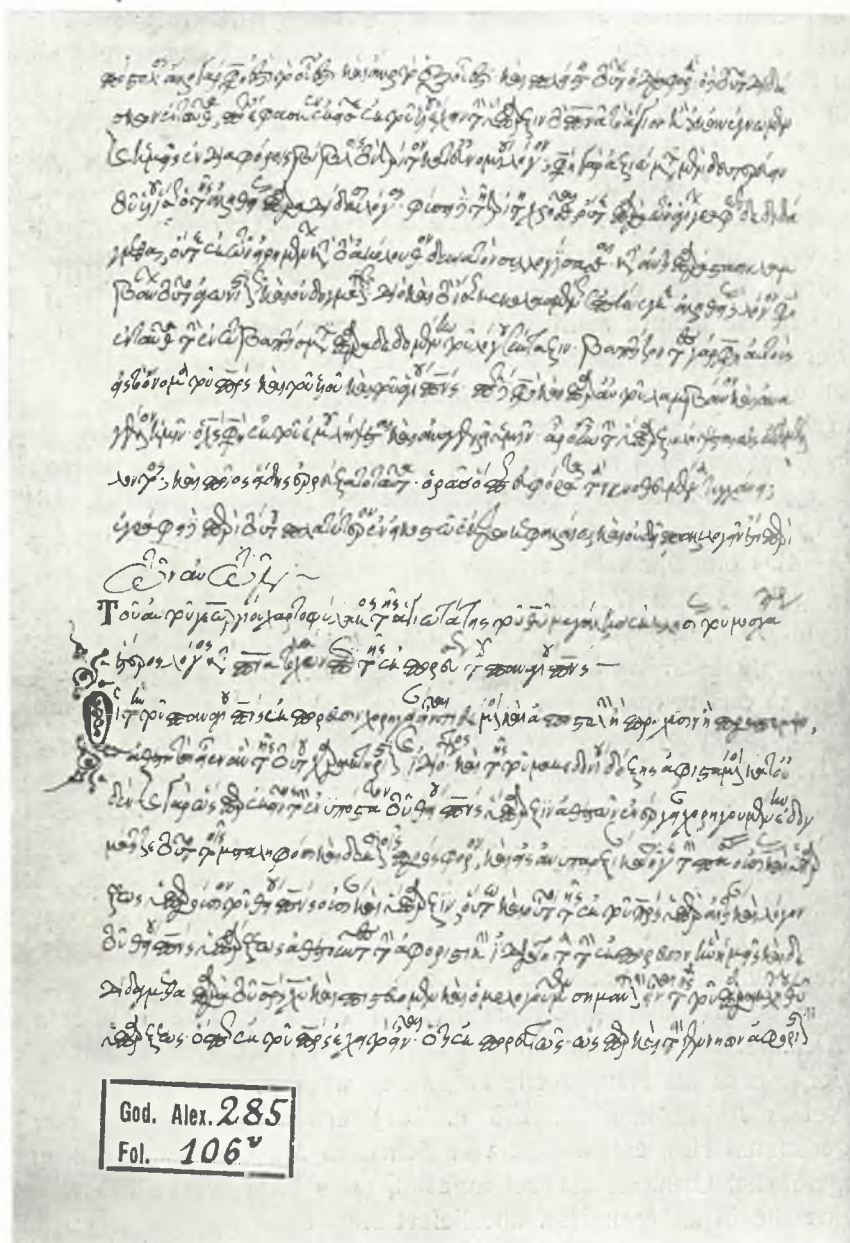


Abb. 11. — Codex Alexandrinus 285 fol. 106v.

zweiten des Vaticanus identifizieren und behaupten könnte, dass es sich bloß um eine „leçon différente“ handelt.¹⁾ Das kurze Fragment am Anfange des

¹⁾ LAURENT, *a. a. O.* 149, Anm. 1.

Vaticanus, welches nach Laurent einem unbekannten Werke Moschampar's angehören soll, ist nichts anderes als der Schluss seines bekannten ersten Dialoges (vgl. Abb. 10). Die Datierung dieses ersten Dialoges auf Grund einer chronologischen Angabe, die Laurent auf S. 147 wiedergibt: *καὶ ἐν τῷ παρόντι ἔτει, δηλαδή τῷ ὀγδοηκοστῷ ἔκτῳ* u. s. w. bezieht sich auf den zweiten Dialog, in welchem die erwähnte Chronologie enthalten ist.

Auf f. 106^v nach dem Ende des 2. Dialoges beginnt eine andere Schrift Moschampar's mit folgendem Titel: *Τοῦ αὐτοῦ Ἱεωργίου χαρτοφύλακος τῆς ἀγιωτάτης τοῦ Θεοῦ μεγάλης ἐκκλησίας τοῦ Μοσχάμπαρα ἕτερος λόγος κατὰ πνευματομάχων περὶ τῆς ἐκπορεύσεως τοῦ παναγίου πνεύματος*. Die Worte *κατὰ πνευματομάχων* wurden im Kataloge von Charitakis merkwürdigerweise in *Κυρίου πνεῦμα κατέχων* umgewandelt! Laurent schreibt diesbezüglich (S. 150 Anm. 1): „Je ne sais à qui attribuer cette fausse lecture manifeste, au copiste du Cairensis ou à son descripteur“. Wer aber die photographische Kopie des Textes (Abb. 11) in Betracht zieht, der braucht keinen Zweifel mehr darüber zu haben.

Incipit: *Οἱ τὴν τοῦ παναγίου πνεύματος ἐκπόρευσιν χορηγίαν¹⁾ εἶναι τιθέμενοι καὶ ἀποστολὴν ἢ πρόχυσιν²⁾ ἢ πρόπεψιν, ἀθετηταὶ εἶεν ἂν τῆς τοῦτο χαρακτηριστικῆς ιδιότητος καὶ τῆς τοῦ Μακεδονίου δόξης ἀφιστάμενοι κατ' οὐδέν.* *Desinit* (f. 134^v): *Ἀποστήτε ἀφ' ἡμῶν τοιαῦτα περὶ Θεοῦ δοξάζοντες· οὐκ ἔστι μερὶς ἡμῶν μεθ' ὑμῶν.* Es folgt (ff. 135^r—142^v) ein *Συνοδικὸν ἀποτέμνον* τοὺς πνευματομάχους ἀπὸ τῆς τοῦ Χ(ριστοῦ) ἐκκλησίας, welches kein Werk Moschampar's ist. Danach kommt die letzte Schrift des genannten Chartophylax im Cod. Alex. 285, deren Titel so lautet: *Ἱεωργίου χαρτοφύλακος τῆς ἀγιωτάτης τοῦ Θεοῦ μεγάλης ἐκκλησίας τοῦ Μοσχάμπαρα ἀπόδειξις, ὅτι οὐκ ἔστι τὸ τοιοῦτον βλάσφημον κεφάλαιον τοῦ μεγάλου π(ατ)ρ(ό)ς Δαμασκηνοῦ Ἰωάννου, τὸ ἐπιγεγραμμένον περὶ θείων ὀνομάτων ἀκριβέστερον.* *Incipit*: *Ὁ λόγος πρὸς τοὺς ἐπιγεγραμμένους τὸ τοιοῦτον αἰρετικὸν κεφάλαιον τῷ μεγάλῳ π(ατ)ρὶ Δαμασκηνῷ Ἰωάννῃ.* *Desinit* (f. 148^r): *Καὶ τοῦτο ἐστὶν ἡ κοινὴ τῆς ἐκκλησίας ὁμολογία καὶ οὐδαμῶς ὅλως τὸ διὰ τοῦ υἱοῦ ἐκπορεύεσθαι καὶ τὴν ὑπαρξίν ἔχειν τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον.*

Wir haben also in dieser Hs. der Patriarchatsbibliothek von Alexandrien vier Werke Moschampar's, welche auch im Cod. Vatic. Chis. gr. 54 enthalten sind mit Ausnahme des ersten Dialoges, von dem nur wenige Endworte sich noch retten konnten, da leider der Vaticanus durch die Feuchtigkeit sehr beschädigt wurde und überhaupt in schlechtem Zustande sich befindet. Dagegen ist der Alexandrinus gut erhalten und darf deshalb für eine kritische Ausgabe dieser vier Werke als Hauptquelle angesehen werden.

In seiner Abhandlung (S. 153 u. 157) erwähnt Laurent ausser den in beiden genannten Hss. enthaltenen vier Schriften Moschampar's, die er aus den oben angeführten Gründen als drei aufzählt, noch zwei Werke desselben Schriftstellers, welche in anderen Hss. überliefert sind. Über den sonstigen Inhalt des Cod. Alex. 285 werde ich bei anderer Gelegenheit Bericht erstatten.

¹⁾ Cod. *χορηγίαν*. — ²⁾ Im Kataloge *πρόλυσιν*.

Die byzantinischen Bestandteile der protobulgarischen Inschriften

von Veselin Beševliev

Die protobulgarischen Inschriften weisen einige stehende Ausdrücke auf, die sich mit ähnlichen byzantinischen vergleichen lassen.

Die protobulgarischen Grabinschriften beginnen in ein und derselben Weise. Darum können wir jede beliebige Grabinschrift als Beispiel anführen, z. B. № 1¹⁾: † Κανὰς ὕβριγγι 'Ωμουρτάγ· | 'Ωκόρσης ὁ κοπάνος θρε|πτὸς ἀνδρὸς μου ἐγέ|νετω καὶ ἀπελθὼν ἦς τὸ φου|σάτον ἐπνήγγην ἦς τὸ πο|ταμὸν τὸν Δάναπρην· | ἦτω δὲ γενεᾶς Τζακαράρης.

Die einleitende Formel κανὰς ὕβριγγι 'Ωμουρτάγ, die sich auch in einer Bauinschrift (№ 12) als κανὰς ὕβριγγι Μαλαμῆρ ὁ ἐκ Θεοῦ ἄρχων findet, hat ihr Gegenstück in den einleitenden Formeln der byzantinischen Inschriften aus der Zeit der Kaiser Leo I., Zeno, Anastasius und Iustinianus I., z. B. B. ЛАТЫШЕВЪ, *Сборникъ греческихъ надписей Христіанскихъ временъ* u. s. w., Petersburg, 1896, № 7: † Αὐτοκράτωρ Κῆσαρ Ζήνων εὐσε[β]ῆς νικ[η]τῆς τροπεοῦχος μέγιστος ἀεισέβαστος· φιλοτιμησαμένη ἡ αὐτῶν εὐσέβια, ὡς ἐ[ν] πάσαις ταῖς πόλεσιν, καὶ ἐν ταύτῃ τῇ αὐτοῦ πόλει ἐδωρήσατο χρημάτων δόσιν κ.τ.λ. H. GRÉGOIRE, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure* I, Paris, 1922, № 220: 'Εν ὀνόματι τοῦ δεσπότου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ θεοῦ ἡμῶν αὐτοκ[ρά]τορ Κῆσαρ Φλ. Iustinianus A[l]jmani[c]us Gothicus Fragicus Germanicus Gallicu[s] A[l]janicus Euandalicus Af[r]icanus εὐσεβ[ή]ς ἐνδοξος νικητῆς τροπεοῦχος ἀεὶ σεβ[α]σ[τ]ὸς τρ(ο)πεοῦχος· 'Επιδὴ προσήλθατα[ι] τ[ρ]οὺς τε ὑπουργοὺς τῆς ἐπιχορίου τάξε[ως] . . .; № 226: † 'Αγαθὴ τύχη. Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Αὐγουστος Φλ. 'Ιουστινιανὸς νικητῆς τροπεοῦχος μέγιστος ἀεὶ σεβαστὸς λέγει· κ.τ.λ. Ebenso № 100⁸, № 107; *CIG* IV 8619, 5187, 8636, 8637; *BCH* LVI 233. Vgl. auch CONST. PORPHYR. *de cer.* 395¹⁹, sqq.: Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ εὐτυχῆς Λέων νικητῆς ἀεισέβαστος εἶπεν· τοῦ πραοτάτου ἄρχοντος 'Ανθεμίου τὸν χαρακτηῖρα κ.τ.λ. Wie aus dem letzten Beispiel zu ersehen ist, hängen diese Formeln eng mit den einleitenden Formeln der römischen Kaiseredikta zusammen, vgl. z. B. FR. PREISIGKE, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Aegypten* № 3924: Γερμανικὸς Καῖσαρ Σεβασ[τ]οῦ υἱός, θεοῦ Σεβαστοῦ υἱωνός, ἀνθ' ὅπατος λέγει· κ.τ.λ.; VITELLI, *Papiri Greci e Latini* V 446: Μάρκος Περρώνιος Μαμερτίνος ἑπαρχος Αἰγύπτου λέγει· κ.τ.λ.;

¹⁾ Ich zitiere die protobulgarischen Inschriften nach meiner Ausgabe: *Pärvobălgarski nadpisi, Annuaire de l'Université de Sofia, Faculté hist.-philol.* XXXI, 1, Sofia 1934.

H. DESSAU, *Inscriptiones latinae selectae* I № 206: Ti. Claudius Caesar Augustus Germanicus pont. maxim., trib. potest. VI, imp. XI, p. p. cos. designatus IIII, dicit: Cum ex veteribus controversis etc. Diese Formeln scheinen auch in der vulgären byzantinischen Literatur Eingang gefunden zu haben, vgl. z. B. ACHMETIS, *Oneirocriticon rec.* FR. DREXEL, Lipsiae 1925, 1₁₆: Συρβαχάμ ὁ ὄνειροκρίτης τοῦ τῶν Ἰνδῶν βασιλέως· Σοφία μεγίστη κ.τ.λ. Also die einleitenden Formeln der protobulgarischen Grabinschriften sind mit denen der römischen Kaiseredikta zu verbinden.

Am Ende der grossen Bauinschrift (№ 10) in der Kirche „Zu den 40 Märtyrern“ in Tärnovo steht der Ausdruck: ὁ ἄνθρωπος καὶ καλὰ ζῶν ἀποθνῴσκει καὶ ἄλλος γενᾶτε καὶ ἵνα ὁ ἔσχατος γηγόμενος ταῦτα θεωρῶν ὑπομνήσκειτε τὸν πύσαντα αὐτό. Der erste Teil dieses Ausdruckes ist offenbar Paraphrase der bekannten Formeln in den christlichen Grabinschriften: οὐδεὶς ἀθάνατος, οὐδεὶς ἀθάνατος ἐν τῷ κόσμῳ, vgl. *CIG* IV 9624, 9666, 9789, ebenso ЛАТЫШЕВЪ, *op. cit.* № 69: † Ἐξ ἐναντίας βλέψον, ἄνθρωπε, καὶ ἰδὲ τάφον, ὃν μέλ[λεις] μετ' ὀλίγον καὶ αὐτὸς οἰκεῖν und *BCH* XVII 289—90: † Βλέπε δὲ ὁ ἀναγινώσκων ὅτι ὁ θάνατος πᾶσιν ἡτύμαστε. Der zweite Teil entspricht ähnlichen Ausdrücken in christlichen Grabinschriften, wie *Supplementum Epigraphicum Graecum* cur. J. HONDIUS II 773: Μνησθῆ, ὁ γράφας τοῦτα Ἀρτεμίδωρος Γερμανοῦ, ebenso 772, 823, 825; oder *CIG* IV 9574: Διονύσιος νήπιος ἄκακος ἐνθάδε κεῖτε μετὰ τῶν ἁγίων. Μνήσκεσθε δὲ καὶ ἡμῶν ἐν ταῖς ἀγίαις ὑμῶν προσευχαῖς καὶ τοῦ γλύψατος καὶ γράψαντος.

Die berühmte Bauinschrift von Čatalar (№ 11) beginnt mit folgenden Worten: Κανὰς ὑβίγι Ὁμουρτάχ ἰς τὴν γῆν, ὅπου ἐγενίθην, ἐκ Θεοῦ ἄρχων ἐστίν. Der Ausdruck ἰς τὴν γῆν . . . ἐκ Θεοῦ ἄρχων ἐστίν erinnert stark an die byzantinischen Formeln, wie GRÉGOIRE, *op. cit.* № 332 bis: Τοὺς γῆς καὶ θαλάσσης καὶ παντὸς ἀνθρώπων ἔθνους δεσπότης ἡμῶν κ.τ.λ.; № 276: Ἀγαθῇ τύχῃ. Τὸν τῆς ὑφ' ἡλίῳ γῆς αυτοκράτορα καὶ τροπεοῦχον δεσπότην ἡμῶν κ.τ.λ.; *CIG* IV 8683: Ἀνελεύθη ἐκ βάρων πόλις ταύτη ἐπὶ Μηχαῖλ Θεοδώρας καὶ Θέκλῃς, οὗς ἐδικαίωσεν Κύριος βασιλεῦειν ἐπὶ τῆς γῆς; 8792: Ῥωμανὸς γῆς δεσπότης. Vgl. auch THEOPH., *Chronogr.* 478₁₆: τῷ θεῷ . . . δι' οὗ βασιλεῖς βασιλεύουσι καὶ δυνάσται κρατοῦσι γῆς; 16₁₁: ὁ μέγας Κωνσταντῖνος πάσης Ῥωμαίων γῆς μονοκράτωρ γενόμενος κ.τ.λ. Der protobulgarische Ausdruck ist sicher unter dem Einfluss solcher Formeln entstanden.

Die Formel ὁ ἐκ Θεοῦ ἄρχων als offizieller Titel des bulgarischen Herrschers kommt nicht nur in den protobulgarischen Inschriften vor. Sie ist auch aus dem Cerimoniebuch des Constantinus Porphyrogenetos 681 f. und 690_{6, 10} und *Acta Sanctorum Novembris IV*, Appendix (s. H. GRÉGOIRE in *Byzantion* V, 407) bekannt. J. MARQUART, *Die Chronologie der alttürkischen Inschriften*, Leipzig 1893, 40 Anm. 1 meinte über den Ursprung des fraglichen Ausdruckes das Folgende: „Es ist also wohl Übersetzung von türk. tängri dā bolmyş quan „der durch den Himmel gewordene Chan“ oder tängri jara tmyş quan „der vom Himmel eingesetzte Chan.“ Gegen diese Ansicht spricht aber der Umstand, dass der Ausdruck ὁ ἐκ Θεοῦ ἄρχων genau dem ὁ ἐκ Θεοῦ βασιλεύς in zwei byzantinischen Akklamationen bei CONST. PORPHYR., *de cer.* 427, und in den Münzlegenden der byzantinischen Imperatoren von Konstantinos V. (747) bis auf Ba-

silius I. (—886) entspricht.¹⁾ Man könnte damit noch CONST. PORPHYR., *de cer.* 526₁₈, 528₁₉, 503₁₄: ἡ ἐκ Θεοῦ βασιλείαν μου; THEOPH., *Chron.* 464₁₄: τὴν βασιλείαν. . . ἐκ Θεοῦ δεδομένη σοι oder CONST. PORPHYR., *de cer.* 279₂₈, 282₁₂, 321₉: τοὺς ἐκ σοῦ (= Θεοῦ) ἐστεμμένους; 681₅: ὁ θεοστεφῆς βασιλεὺς u. s. w. vergleichen. Also der Ausdruck ὁ ἐκ Θεοῦ ἄρχων ist nicht türkischen Ursprungs und lässt sich nicht von den gleichbedeutenden byzantinischen Formeln trennen.

In der schon erwähnten Inschrift von Čatalar (№ 11) steht in den Zeilen 16—23 noch folgender bemerkenswerter Ausdruck: ὁ Θεὸς ἀξιόσι τὸν ἐκ Θεοῦ ἄρχονταν με τὸν πόδα αὐτοῦ τὸν βασιλέα καλοπατοῦντα ἕως τρέχι ἢ Τοῦτζα καὶ ἕως. . . τοὺς πολοὺς Βούλγαρις ἐπέχον[τα] τοὺς ἐχθροὺς αὐτοῦ ὑποτάσσοντα χέροντα καὶ ἀγαλιόμενος ζίσιν ἔτι ἑκατόν. Dieser Ausdruck ist offenbar eine byzantinische Akklamation, deren einzelne Bestandteile sich aus dem Cerimoniebuch des Constantinus Porphyrogenetos und anderswoher belegen lassen. Die Akklamation ὁ Θεὸς ἀξιόσι τὸν ἐκ Θεοῦ ἄρχονταν με τὸν πόδα αὐτοῦ τὸν βασιλέα καλοπατοῦντα . . . steht in Verbindung mit der bekannten Sitte über den auf die Erde hingeworfenen Feind mit dem Fuss zu treten. Vgl. THEOPH., *Chron.* 375₁₂ . . . καὶ ἐρρίφησαν ὑποταγάνην αὐτῷ. καὶ ἐπάτησε τὸν τράχηλον αὐτῶν ἄχρις ἀπολύσεως τοῦ πρώτου βατοῦ, τοῦ δήμου βοήσαντος ὅτι „ἐπὶ ἀσπίδα καὶ βασιλίσκον ἐπέβης, καὶ κατεπάτησας λέοντα καὶ δράκοντα“ = NICEPH., *Patr.* 42₁₆₋₁₈: . . . θάτερον μὲν ἐκ δεξιῶν θάτερον δὲ ἐκ ἀριστερῶν πρὸς τοῖς ποσὶν αὐτοῦ πατεῖσθαι ῥίψας ἐπὶ ὥρας βραχείας. Ebenso THEOPH., *Chron.* 441₂₈, CONST. PORPH., *de cer.* 610₁₇₋₁₉: καὶ τίθησιν ὑπὸ τῶν βασιλέως ποδῶν, καὶ πατεῖ αὐτὸν ὁ βασιλεὺς ἐπὶ τὴν κεφαλὴν τῷ δεξιῷ ποδί. GEORG. MON II 797₁₁₋₁₂: οὗ καὶ τὸν τράχηλον κατὰ τὴν ἀρχαίαν συνήθειαν πεπατηκώς. Vgl. auch DIODORI *Bibl.* XVII 1008. Über diese Sitte s. den Kommentar v. REISKE zu CONST. PORPH., *de cer.* 610₁₇₋₁₉. Diese Sitte ist auch für die Bulgaren durch die folgende Stelle bezeugt: Ἐπεὶ δὲ Κροῦμος ὁ τῶν Βουλγάρων ἑξαρχος, ἐγκρατὴς ἐγένετο τῆς πόλεως, ἐξέβαλεν ἔξω πάντας, χιλιάδας τὸν ἀριθμὸν τεσσαράκοντα, σὺν αὐτοῖς δὲ καὶ τὸν ἀγιώτατον ἐπίσκοπον ἐκβαλὼν κατὰ τοῦ αὐχένος ὑπὸ γῆν ῥιψέντα πεπάτηκε (*Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae* ed. H. DELEHAYE, Bruxelles 1902, col. 414 sq.). Mit . . . τοὺς ἐχθροὺς αὐτοῦ ὑποτάσσοντα lassen sich die folgenden Akklamationen vergleichen: THEOPH., *Chron.* 287₁₈₋₂₀: ὁ θεός, ὁ τὰ πάντα δημιουργήσας, ὑποτάξαι σοι πάντα ἐχθρὸν καὶ πολέμιον ἐμφύλιόν τε καὶ ἀλλόφυλον χωρὶς αἱμάτων . . . ὁ θεός, ὁ κελεύσας σε βασιλεύειν, ὑποτάξαι σοι πάντα τὸν πολεμοῦντα τὴν βασιλείαν σου; CONST. PORPHYR., *de cer.* 611₅: ὑποτάξαι ὑπὸ τοὺς πόδας αὐτῶν πάντα ἐχθρὸν καὶ πολέμιον (vgl. LXX Psalm 109₁: Εἶπεν ὁ κύριος τῷ κυρίῳ μου, κάθου ἐκ δεξιῶν μου, ἕως ἂν θῶ τοὺς ἐχθρούς σου ὑποπόδιον τῶν ποδῶν σου); 318₂₂: Χριστὲ ὁ Θεὸς ἡμῶν . . . τοὺς γὰρ ἐχθροὺς ἡμῶν ὑποτάξας ἐν τῇ δυνάμει σου. . . ; CIG IV 8642: ὁ μεγαλομάρτυς Δημήτριε, μεσίτευσον πρὸς θεόν, ἵνα τῷ πιστῷ σου δούλῳ τῷ ἐπιγείῳ βασιλεῖ Ῥωμαίων Ἰουστινιανῷ δοίῃ μοι νικῆσαι τοὺς ἐχθρούς μου καὶ τούτους ὑποτάξαι ὑπὸ τοὺς πόδας μου.

Der Ausdruck ὁ Θεὸς ἀξιόσι . . . ζίσιν ἔτι ἑκατόν ist auch eine Akklamation,

¹⁾ W. WROTH, *Catalogue of the Imperial byzantine coins*, II, London, 1908, u. J. SABATIER, *Description générale des monnaies byzantines*, II, Paris, 1862. Diese Hinweise verdanke ich der Güte des Herrn Prof. Fr. Dölger.

die sich mit den folgenden byzantinischen teilweise vergleichen lässt: CONST. PORPHYR., *de cer.* 49₁₅₋₂₁: σε ἡ θεότης ἐπὶ χρόνους ἑκατὸν ἀξιῶσῃ τὴν ἑαυτοῦ διέπειν πολιτείαν; 280₁₈₋₂₀: ὁ Θεὸς δεσπόζων ἀοράτων καὶ δρωμένων ἀξιῶσει ὑμᾶς, δεσπότη, ἑκατὸν ἐν εἰρήνῃ χρόνους βασιλεύειν Ῥωμαίων. Ebenso: καλὰ τὰ ἔτη τῶν βασιλέων, πολλὰ τὰ ἔτη εἰς πολλά, πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι u.s.w.¹⁾ Die erwähnte Akklamation kommt noch in zwei protobulgarischen Inschriften (№ 10 u. № 12) vor.

Aus diesen byzantinischen Bestandteilen in den protobulgarischen Inschriften sind wir berechtigt, den Schluss zu ziehen, dass diese Inschriften nach byzantinischen Vorbild verfasst sind und dass sie neben ihrer speziellen Bedeutung als Quellen für die bulgarische Geschichte auch von Bedeutung für die stiefmütterlich behandelte byzantinische Epigraphik sind.

¹⁾ S. auch A. ALFÖLDI, *Die Ausgestaltung des monarchischen Zeremoniells am römischen Kaiserhofe*, *Röm. Mitteil.* XLIX, 1934, 79 ff., 86 ff.

III. SÉANCES DE LA SECTION HISTORIQUE

1. 1871-1872

Die Krönung Symeons von Bulgarien durch den Patriarchen Nikolaos Mystikos¹⁾

von Georg Ostrogorsky

Bei den Auseinandersetzungen zwischen Symeon und den byzantinischen Regierungen, die ihm gegenüberstanden, spielte bekanntlich die Frage der Herrschertitulatur eine ausserordentlich grosse Rolle. Ihretwegen wurden blutige Schlachten geschlagen, Länder und Städte verwüstet, unzählige Menschenleben wurden ihr geopfert. Das kann jedoch nicht wundernehmen, wenn man sich in die Ideenwelt hineinversetzt, in der sich der mittelalterliche Staatsgedanke bewegte. Die Herrschertitulatur kennzeichnete die Stellung, die dem Herrscher und somit auch dem von ihm beherrschten Lande in dem vielfältig gegliederten Staatensystem der mittelalterlichen Oikumene zukam. Indem Symeon den Kaisertitel für sich in Anspruch nahm, suchte er — ebenso wie das später der grosse serbische Herrscher Stephan Dušan tat — die Spitze dieses hierarchisch aufgebauten Staatensystems zu erklimmen, Byzanz aus seiner Vorrangstellung im Osten der christlichen Welt zu verdrängen und das alte Imperium durch ein neues slavisch-griechisches Kaiserreich zu ersetzen.

An dieses Ziel war Symeon — und zwar schon im Jahre 913 — sehr nahe herangekommen; er stand ihm viel näher, als bisher in der Wissenschaft angenommen wurde. Es ist bekannt, wie hartnäckig Symeon eben in der zweiten Hälfte seiner Regierung danach verlangte, von Byzanz als Kaiser anerkannt zu werden. Es ist aber nicht bemerkt worden, dass diese Forderung sich nicht allein auf seine wachsende Machtfülle stützte, sondern seit dem Jahre 913 auch eine bestimmte rechtliche Grundlage besass.

Nach der Belagerung Konstantinopels im August des J. 913 trat Symeon in Unterhandlungen mit der byzantinischen Regierung, worauf er persönlich, von seinen Söhnen begleitet, in der byzantinischen Hauptstadt erschien und hier, im Blachernenpalast, von dem jungen Kaiser Konstantin VII. und dem Patriarchen Nikolaos Mystikos, dem damaligen Regenten des byzantinischen Reiches, empfangen wurde. Anlässlich dieser historischen Begegnung vollzog der Patriarch Nikolaos an ihm eine Zeremonie, über die in der Chronik des Symeon Logothetes folgendes berichtet wird:

¹⁾ Vgl. meine serbische Abhandlung *Autokrator i Samodržac*, *Glas Kralj. Akad.* 164, 1935, insbes. Kap. II, S. 121 ff.

Νικόλαος δὲ ὁ πατριάρχης ἐξῆλθε πρὸς Συμεὼν ὃς τινὶ τὴν κεφαλὴν ὑπέκλινε Συμεὼν, εὐχὴν οὖν ὁ πατριάρχης ποιήσας ἀντὶ στέμματος, ὥς φασι, τὸ ἴδιον ἐπιρριπτάριον τῇ αὐτοῦ ἐπέθηκε κεφαλῇ.¹⁾

„Der Patriarch Nikolaos kam zu Symeon heraus. Symeon verbeugte vor ihm ein wenig das Haupt. Nachdem er das Gebet hergesagt hatte, setzte ihm nun der Patriarch, wie erzählt wird, statt des Stemma sein eigenes Epirriptarion auf das Haupt.“

Wie ist dieser merkwürdige Text zu verstehen? Das Verdienst, auf diese Stelle die Aufmerksamkeit der Wissenschaft gelenkt zu haben, gehört V. N. Zlatarski. Dieses Verdienst ist umso grösser, als die meisten Forscher an dem Bericht des Symeon Logothetes einfach vorbeigehen, ohne ihn einer ernsthaften Interpretation zu unterziehen.²⁾ Zlatarski hat als erster erkannt, dass die kurze Notiz des Logotheten auf ein Ereignis von grosser historischer Bedeutung anspielt. Im Rahmen der eingehenden Ausführungen über den Empfang Symeons von 913 hat sich Zlatarski um die Interpretation dieser rätselhaften Notiz bemüht und ist zu dem Ergebnis gekommen, dass sie die Darstellung einer Cäsarkrönung enthalte und dass folglich Symeon im J. 913 von dem byzantinischen Patriarchen zum Cäsar gekrönt worden sei.³⁾

Ich bin nun, indem ich das Rätsel, das uns der Logothet aufgegeben hat, meinerseits zu lösen suchte, zur Überzeugung gelangt, dass der Logothetennotiz ein Ereignis von noch weit grösserer Tragweite zu Grunde liegt.

Es ist zunächst hervorzuheben, dass im mittelalterlichen Byzanz zwischen dem Cäsar- und dem Basileustitel ein gewaltiger Unterschied bestand. Seit dem 7. Jahrhundert trugen die Mitregenten und präsumptiven Thronfolger der byzantinischen Kaiser regelmässig den Basileustitel, während der Cäsar die Bedeutung eines kaiserlichen Titels einbüsste und den zweiten (in späterer Zeit einen noch niedrigeren) Rang einnahm. Es ist mir nicht wahrscheinlich, dass Symeon sich mit dem Cäsartitel begnügt hätte, den schon der Chan Tervel zu Beginn des 8. Jahrhunderts von Kaiser Justinian II. erhalten hatte und der dem stolzen Programm Symeons, das — wie wir aus dem Briefwechsel des Patriarchen Nikolaos wissen — schon vor dem Feldzug des J. 913 konzipiert war, in keiner Weise gerecht wurde.

Doch lassen wir alle psychologischen Erwägungen bei Seite und fassen wir

¹⁾ SYM. LOG., GEORG. MON. CONT. 878, 3 = THEOD. MELIT. (ed. TAFEL) 205 = LEO GRAMM. 292, 7 = THEOPH. CONT. 385, 18. In der slavischen Übersetzung der Logotheten-Chronik (ed. SREZNEVSKIJ, p. 126): **Николѣ же патриархъ изиде къ Симеѡну, имоу же и главѣ своѣ поклони Симеѡнъ; мѣткъ же патриархъ сътвори, въ мѣсто стѣмы, яко же гл҃ахъ, свои епириптаръ къложи на главѣ его.** Vgl. auch die von ISTRIN herausgegebene alte slavisch-russische Übersetzung des „Georgios Hamartolos“ (Bd. I, S. 545): **Николѣ патриархъ изиде къ Симеѡноу, сѣмоу главоу поклони Симеѡнъ, мѣткою оубо патриархъ створи, вѣ кѣнцѣ во мѣсто свои оушкѣи на главоу его положи, якоже гл҃аху.**

²⁾ So erwähnt auch der Autor der neuesten bulgarischen Geschichte, ST. RUNCIMAN (*A History of the First Bulgarian Empire*, London, 1930), diesen Text mit keinem Wort.

³⁾ V. N. ZLATARSKI, *Istorija na bulgarskata dŕžava*, I, 2 (Sofia, 1927), S. 364—374 und *Perojy pochod bolgarskago carja Simeona na Konstantinopol*, *Sbornik posv. pamjati N. P. Kondakova*, Prag, 1926, 19-27.

unseren Text genauer ins Auge. Auszugehen ist von der Erwähnung des Stemmas: laut dem Logotheten hat ja der Patriarch Nikolaos dem Bulgarenherrscher sein Epirription statt des Stemmas auferlegt. Über die Bedeutung des Begriffes Stemma kann nicht der geringste Zweifel bestehen. Es ist das kaiserliche Diadem, das wichtigste Symbol des Kaisertums. Pseudo-Kodin sagt ausdrücklich: „Das, was heute Stemma heisst, wurde in älterer Zeit Diadem genannt.“¹⁾ Nur der gekrönte Kaiser trägt das Stemma.²⁾ Selbst der Sohn des Kaisers darf, laut demselben Pseudo-Kodin, das Stemma nicht tragen, solange er nicht offiziell zum Basileus gekrönt worden ist.³⁾ Der Despoten der spätbyzantinischen Zeit trägt eine Krone, die ein Mittelding zwischen dem kaiserlichen Stemma und der schlichteren Cäsarenkrone darstellt, und στεμματογύριον heisst.⁴⁾ Die Krone des Cäsars und des Sebastokrators heisst bei Kodin einfach στέφανος.⁵⁾ In dem Zeremonienbuch Konstantins VII., das der Epoche Symeons zeitlich näher steht, lautet der terminus technicus für die Cäsarkrone: τὸ καיסαρίκιον; daneben wird die Cäsarkrone bisweilen auch hier στέφανος genannt, dann aber gewöhnlich mit den Zusatz: ἤτοι τὸ καισαρίκιον. Der terminus technicus für die Kaiserkrone ist auch im Zeremonienbuch ganz eindeutig: τὸ στέμμα.⁶⁾ Ich zitiere eine Stelle, die diesen Unterschied mit grösster Deutlichkeit erkennen lässt: καὶ ἐξέρχονται καὶ ἀλλάσσουσιν οἱ δεσπότες τοὺς λώρους καὶ τὰ στέμματα, ὁμοίως καὶ οἱ καίσαρες τοὺς λώρους καὶ τὰ καισαρίκια.⁷⁾

Es ist somit über jeden Zweifel erhaben, dass das in unserem Logotheten-text erwähnte Stemma die Kaiserkrone bedeutet und folglich kann es sich in diesem Text nur um eine Kaiserkrönung handeln, während die Möglichkeit einer Cäsarkrönung von vornherein ausscheidet.

¹⁾ KODINOS 50, 8.

²⁾ Soweit ich sehe, kennt die gesamte byzantinische Geschichte hievon nur eine Ausnahme. Diese Ausnahme bestätigt aber nur die Regel. Nach PSELLOS hat Isaak Komnenos schon als Cäsar von Kaiser Michael VI. als besonderes Privileg die Erlaubnis erhalten, das Stemma zu tragen, obschon, wie Psellos ausdrücklich hervorhebt, diese Ehre einem Cäsar nicht gebührt: καὶ στεφανηφορεῖτω λαμπρότερον, στέμματι ἄλλ' οὐ στεφάνῃ τὴν κεφαλὴν ἀναδούμενος, εἰ καὶ μὴ τοιοῦτον τὸ σχῆμα τοῦ καίσαρος (ed. E. RENAULD II, p. 103, 15). In dem Bericht über die Erhebung des Isaak Komnenos, des Bruders des Kaisers Alexios I., zum Sebastokrator und des Nikephoros Melissenos zum Cäsar bezeichnet ANNA KOMNENA den Kopfschmuck der beiden neuernannten Würdenträger bald als στέμματα, bald als στέφανοι. Offensichtlich ist das aber nur eine ungenaue Ausdrucksweise, da ANNA selbst den Unterschied zwischen dem Kopfschmuck des Cäsars und des Sebastokrators einerseits und dem kaiserlichen Diadem andererseits mit Nachdruck hervorhebt (*Alexias* I, p. 147—148).

³⁾ KODINOS 68, 4.

⁴⁾ KODINOS 100, 20: ὅς δὲ στέφανος καλεῖται καὶ στεμματογύριον.

⁵⁾ KODINOS 101, 9. Zum Unterschied von dem Stemma stellt das Wort στέφανος keinen prägnanten terminus technicus dar und wird auf verschiedene Arten des Kopfschmuckes, bisweilen auch auf die Kaiserkrone selbst angewendet; sehr oft bedeutet στέφανος (νυμφικός oder τοῦ γάμου) die Krone, mit der die Zeremonie der Trauung vollzogen wird.

⁶⁾ Vgl. insbesondere *De Cerimoniis* I, cap. 38 (über die Kaiserkrönung) und cap. 43 (über die Cäsarkrönung).

⁷⁾ *De Cerim.* p. 221, 19. — Über die verschiedenen Arten des byzantinischen Krönungsornats vgl. N. P. KONDAKOV, *Očerki i zamětki po istorii srednevěkovago iskusstva i kul'tury*, Prag, 1929, 219 ff.

Was bedeutet nun aber die Mitteilung des Logotheten, dass der Patriarch Nikolaos dem Bulgarenherrscher, wie man erzählte, statt des Stemma sein eigenes Epiriptarion aufgesetzt habe? Auch hier kann ich Zlatarski nicht beistimmen, wenn er die Notiz des Logotheten als sachgemässe Schilderung einer bestimmten Krönungszeremonie hinnimmt und der Meinung Ausdruck gibt, dass Nikolaos Mystikos diese absonderliche Krönungsart gewählt habe, um die Zeremonie weniger feierlich zu gestalten und weniger bedeutsam erscheinen zu lassen. Es ist vielmehr klar, dass das Epiriptarion¹⁾ nicht als ein Krönungsornat oder ein auch nur irgendwie möglicher Ersatz für eine Krone betrachtet werden konnte und dass mit Hilfe eines solchen Gegenstandes eine rechtsgültige Krönung nicht vollziehbar war — ganz gleich, ob eine Kaiser-, eine Cäsar- oder auch irgendeine andere Krönung. Ein mit dem Epiriptarion wie auch mit jedem anderen Gegenstand ausser der Krone vollzogener Krönungsakt wäre nicht nur unfeierlich, sondern einfach bedeutungslos und nichtig.

Und eben darauf will auch augenscheinlich die Mitteilung des byzantinischen Chronisten heraus. Sie gibt offenbar ein Gerücht wieder, wonach der Patriarch Nikolaos Mystikos den Bulgarenherrscher beim Vollzug des Krönungsaktes hintergangen haben soll. Er habe zwar das Gebet verlesen, das der Patriarch vor der Krönung zu verlesen pflegt (εὐχὴν οὖν ὁ πατριάρχης ποιήσας), den eigentlichen Krönungsakt aber gar nicht vollzogen, vielmehr habe er Symeon in einer geschickten Weise getäuscht, indem er ihm unversehens nicht die erwartete Kaiserkrone, sondern sein eigenes Epiriptarion auferlegte (mit anderen Worten: einen beliebigen Gegenstand, der ihm gerade zur Hand war). Nur das kann die Mitteilung bedeuten, dass der Patriarch Symeon sein Epiriptarion statt der Kaiserkrone auferlegt habe; und dies noch mit dem charakteristischen Zusatz: „wie erzählt wird“, einem Zusatz, der den letzten Zweifel an der Richtigkeit der vorgeschlagenen Interpretation aufhebt.

So lässt sich das Rätsel des Logothetenberichtes in einer überraschend einfachen Weise lösen: in Byzanz wurde behauptet, dass die Krönung Symeons nicht richtig vollzogen worden und folglich als ungültig und ungeschehen zu betrachten sei.²⁾

¹⁾ ἐπιρριπτάριον, d. i. das, was man umwirft, ist der Schleier, den der Patriarch, gleich den Bischöfen und auch den Mönchen der östlichen Kirche, über seiner Kopfbedeckung, dem Kamelauchion, trägt und der auch τὸ ἐπανωκαμηλαύχιον oder τὰ περικεφαλαία genannt wird. In der alten slavisch-russischen Übersetzung der Fortsetzung des GEORGIOS MONACHOS (ed. ISTRIN I, 545): **оушкѣиѣ**. JEVSEVIJE POPOVIĆ, *Opća crkvena istorija* I, 485 und II, 41. Vgl. auch ZLATARSKI, *Istorija* I, 2, 368 und *Pervyj pochod*, 24.

²⁾ ST. ROMANSKI (*Simeonovata titla césar', Bŭlgarski. Pregled* I, 1, 1929, 112 ff.), der im Anschluss an die Ausführungen Zlatarskis einige sehr zutreffende kritische Bemerkungen über die Bedeutung des Titels **цѣсарѣ** im mittelalterlichen Bulgarien bringt, hebt u. a. hervor, dass in dem Bericht des Logotheten die Chlamys, die neben der Krone das zweite wichtige Element jeder byzantinischen Krönungsordnung darstellt, keine Erwähnung findet. Es ist aber ganz klar, dass der Logothet in seiner kurzen Notiz nicht eine vollständige Schilderung der Krönungszeremonie bieten wollte; es kam ihm vielmehr nur auf das eine Moment an, in dem sich das Täuschungsmanöver des Patriarchen abgespielt haben soll. Was ferner die Tatsache anbetrifft, dass Symeon nicht von dem jungen Kaiser Konstantin VII., sondern von dem Patriarchen gekrönt wurde, so ist darauf hinzuweisen, dass das byzantinische Zeremoniell verschiedene Arten der

Zweifellos hat auch Skylitzes, der die Geschichte auf Grund des Logotheten wiedererzählt, den Bericht seiner Vorlage eben in dieser Weise verstanden. Er sagt: „Indem Symeon das Haupt vor dem Patriarchen verneigte und von ihm das Gebet empfang, setzte dieser, wie erzählt wird, auf das Haupt des Barbaren statt der Krone sein eigenes Epiriptarion auf.“¹⁾ Die Mitteilung des Skylitzes deckt sich, wie wir sehen, im wesentlichen mit der des Logotheten, bringt aber eine interessante neue Nuance herein, indem sie Symeon einen Barbaren nennt. Durch diese verächtliche Bezeichnung scheint Skylitzes die Ungebührlichkeit der Anmassung Symeons betonen und zugleich auch erklären zu wollen, weshalb es dem Patriarchen gelingen konnte, Symeon zu hintergehen: als Barbar habe dieser nicht bemerkt oder nicht begriffen, dass die Krönungszeremonie an ihm nicht vorschriftsgemäss vollzogen worden sei. Ausserdem sieht nach Skylitzes die Sache so aus, als habe Symeon gerade in dem entscheidenden Augenblick verneigten Hauptes dagestanden und deshalb vielleicht gar nicht gesehen, was vor sich ging und welches Spiel der handfertige Patriarch mit ihm trieb.

In Wirklichkeit war natürlich Symeon, den die Byzantiner selbst einen Halb griechen nannten,²⁾ alles andere eher als ein naiver Barbar, der sich in einer so läppischen Weise hätte übers Ohr hauen lassen, den Schleier vom Patriarchen kamelauchion ohne Widerspruch für eine Kaiserkrone hinnehmend. Die schöne Geschichte von dem einfältigen Barbarenherrscher, der sich den Kaisertitel anmasst, im letzten Augenblick aber auf die List des klugen Patriarchen hereinfällt, ist eine echt byzantinische Erfindung. Und man braucht sich den Kopf nicht lange zu zerbrechen, um zu erkennen, weshalb die Byzantiner zu dieser Erfindung griffen.

Es trat bekanntlich kurz nach dem Empfang Symeons eine Umwälzung an dem byzantinischen Hofe ein. Die Kaiserin-Mutter Zoe kehrte in den Palast zurück und nahm die Herrschaft in ihre Hände, während der Patriarch Nikolaos und alle Mitglieder seiner Regentschaft sich aus dem politischen Leben zurückziehen mussten. Es ist möglich, dass es gerade die allzu entgegenkommende Politik des Patriarchen Symeon gegenüber war, die diese Umwälzung hervorrief.

Kaiserkrönung kennt. Bald wurde die Kaiserkrönung durch den rangälteren Kaiser vollzogen, nachdem dieser die Krone aus der Hand des Patriarchen empfing (vgl. z. B. *De Cerim.* 194), bald wurde die Kaiserkrone dem Neugekrönten durch den rangälteren Kaiser und den Patriarchen zusammen aufgesetzt (vgl. z. B. KODINOS, 90). Bisweilen hat aber auch der Patriarch — und zwar auch zu Lebzeiten eines rangälteren Kaisers — die Krönung allein vollzogen: so wurde z. B. Basileios II. nicht von seinem Vater Romanos II., sondern in dessen Auftrag von dem Patriarchen Polyektes gekrönt (SKYLITZES-KEDRENOS II, p. 388, 18; vgl. OSTROGORSKY und STEIN, *Byzantion* VII, 199). Umso weniger kann es wundernehmen, dass Symeons Krönung nicht von dem minderjährigen Kaiser Konstantin VII. vollzogen wurde, sondern von dem Patriarchen Nikolaos Mystikos, der zu jener Zeit auch der faktische Leiter des byzantinischen Staates war. Was dagegen die Cäsarkrönungen anbetrifft, so ist in der Tat nicht bekannt, dass diese jemals von dem Patriarchen und nicht vom Basileus vollzogen worden seien.

¹⁾ SKYLITZES-KEDRENOS II p. 282, 19: τοῦ Συμεὼν ὑποκλίναντος τῇ πατριάρχῃ τὴν κεφαλὴν καὶ εὐχὴν δεξαμένου παρ' αὐτοῦ, ἐπιθέντος, ὡς φασί, τῇ τοῦ βαρβάρου κεφαλῇ ἀντὶ στεφάνου τοῦ ἰδίου ἐπιρριπτάριον.

²⁾ LIUTPRANDUS, *Antapodosis*, cap. 29.

Auf jeden Fall war die wichtigste Folge dieser Ereignisse ein jäher Kurswechsel in den byzantinisch-bulgarischen Beziehungen und die Erneuerung der Feindseligkeiten zwischen Symeon und Byzanz. Die Regierung der Kaiserin Zoe wies die Abmachungen zurück, die zwischen Symeon und dem Patriarchen Nikolaos bestanden haben; sie verwarf, wie wir aus einem späteren Brief des Patriarchen Nikolaos erfahren, den Plan einer Verheiratung des jungen Kaisers Konstantin VII. mit Symeons Tochter.¹⁾ Von einer Anerkennung der Kaiserwürde des Bulgarenherrschers konnte nun vollends keine Rede mehr sein. Während aber das Ehebündnis zwischen den beiden Herrscherhäusern nur als ein Plan bestand, der unschwer rückgängig gemacht werden konnte, war die Kaiserkrönung Symeons eine bereits vollendete Tatsache. Und da kam der byzantinischen Regierung in ihrer Verlegenheit das Gerücht zu Hilfe, dass die Krönung Symeons in Wirklichkeit nur eine Farce gewesen sei, weil der kluge Patriarch — gezwungen, dem Wunsche des übermächtigen Bulgarenherrschers nachzukommen — in seiner Notlage zu einer feinen List gegriffen und den Krönungsakt eigentlich gar nicht vollzogen habe. Zweifellos lag es bei der veränderten Lage im Interesse des Patriarchen Nikolaos selbst, die Sache in dieser Weise darzustellen, um sich von den Vorwürfen reinzuwaschen, mit der Krönung Symeons einen schweren Lapsus begangen und eine allzu grosse Schwäche gezeigt zu haben. So werden wir kaum fehlgreifen, wenn wir die Vermutung aufstellen, dass es der Patriarch Nikolaos Mystikos selber war, der das in der Logothetenchronik wiedergegebene Gerücht in Umlauf gesetzt hatte. Aber wie dem auch sei und wie die Krönung Symeons auch immer vollzogen wurde — ob mit oder ohne Betrug — bleibt auf jeden Fall die bedeutsame und bisher übersehene Tatsache bestehen, dass im J. 913 die byzantinische Regierung mit dem Patriarchen Nikolaos Mystikos an der Spitze sich gezwungen sah, den Forderungen Symeons nachzukommen und an ihm die Kaiserkrönung zu vollziehen.²⁾

¹⁾ Neben dem Patriarchen Nikolaos Mystikos berichten über den Plan dieses Ehebündnisses — mit manchen Irrtümern in den Einzelheiten — die arabische Chronik des Patriarchen von Alexandrien Eutyches (MIGNE, *P. Gr.* 111, col. 1151 A) und die Geschichte des arabischen Schriftstellers AL-MAKIN (*Hist. Saracenica*, ed. TH. ERPENIUS, lib. II, 248). Es ist bezeichnend, dass die byzantinischen Chronisten kein einziges Wort darüber enthalten. Dass der Plan einer Verheiratung des jungen Kaisers Konstantins VII. mit Symeons Tochter (da Konstantin VII. keine Schwestern hatte, kam nur ein solches Ehebündnis in Frage) nur in der Zeit der Regentschaft des Nikolaos Mystikos entstehen konnte, hat schon M. DRINOV, *Južnyje slavjane i Vizantija v X vëkë, Sočinenija I*, Sofia, 1909, 383 ff. richtig gesehen. Vgl. auch RUNCIMAN, *a. a. O.* 299 ff. und *The Emperor Romanus Lecapenus*, Cambridge, 1929, 51.

²⁾ Was die Hypothese ZLATARSKIS (*Istorija I*, 2, S. 401) über eine Krönung Symeons durch den bulgarischen Patriarchen im J. 918 anbetrifft, so betont RUNCIMAN (*First Bulgarian Empire*, 163 und *Romanus Lecapenus*, 94) mit Recht, dass für diese Annahme sich in den Quellen gar kein Anhalt findet und dass die Gründung des bulgarischen Patriarchats jedenfalls in die Zeit nach dem Tode des Nikolaos Mystikos († 925) fällt, da dieser in seinem sehr stattlichen Briefwechsel ein solches Ereignis mit keinem Worte erwähnt. — Unhaltbar ist auch die sowohl von ZLATARSKI (*Istorija I*, 2, S. 507) als auch von RUNCIMAN (*Romanus Lecapenus*, 94 und *First Bulgarian Empire*, 173) geteilte Ansicht, dass Symeon anlässlich seiner Verhandlungen mit Rom im J. 926 vom Papst die Kaiserkrone erhalten habe. Diese Auffassung stützt sich ausschliesslich auf eine späte Aussage Kalojans, der 1204 an Innozenz III. schrieb: *imperatores Bulgarorum et Blacorum, Si-*

Für diese Tatsache können wir auch eine sehr beachtenswerte indirekte Bestätigung anführen. Es ist sehr auffallend, dass die slavische Rezension der Logothetenchronik Symeon zweimal als Caren, d. h. als Kaiser bezeichnet, und zwar einmal unmittelbar vor seinem Empfang in Konstantinopel und zum anderen bald nach diesem Ereignis: 1) *ѡгоуста же мѣа Симеонъ кѡсѡвѣ, Бѣлѣгарскѣи цѣрь*; 2) *Бѣлѣгарскомоу же цѣрю Симеонѣ Ѡра¹⁾ пакы плѣнѣжщюу*.²⁾ Dieser Umstand kann nicht als blosser Zufall betrachtet werden, obschon Symeon an den entsprechenden Stellen jener griechischen Rezension der Logothetenchronik, die wir aus den Abschriften des Fortsetzers des Georgios Monachos, des Theodosios Melitenos und des Leon Grammatikos kennen, nicht als Kaiser bezeichnet wird.³⁾ Es ist zu beachten, dass die griechische Rezension gerade darin, was die Titulatur der bulgarischen Herrscher anbetrifft, durchaus unzuverlässig ist. Die slavische Rezension zeigt dagegen in dieser Hinsicht die strengste Konsequenz. Bis zum Jahre 913 nennt sie Symeon, eben so wie die älteren bulgarischen Fürsten, einfach *кнѣзь*.⁴⁾ Dann kommen die beiden erwähnten Stellen aus den Jahren 913—914, die vom Caren Symeon sprechen. Weiter erscheint Symeon wieder als *knez*,⁴⁾ da ja die byzantinische Regierung seinen Carentitel nicht anerkannt hat. Symeons Nachfolger Peter wird hier vor der Verehelichung mit der

meon, Petrus et Samuel, et nostri praedecessores, coronam imperii eorum et patriarchalem benedictionem acceperunt a sanctissima Dei Romana Ecclesia et ab apostolica sede, principe apostolorum Petro (MIGNE, *P. Lat.* 215, col. 287). Indessen hat schon GOLUBINSKIJ (*Kratkij očeristorii pravoslavnych cerkvej*, 264 ff.) vortrefflich auseinandergesetzt, wie es zu dieser völlig unrichtigen Aussage gekommen ist, die Innozenz III. selber inspiriert hat und die sich von einer früheren Aussage Kalojans sehr beträchtlich unterscheidet. Indem Kalojan die Kaiserkrone aus Rom erstrebte, schrieb er zunächst, im J. 1202, an den Papst Innozenz nur Folgendes: *Petimus a Romana ecclesia matre nostra coronam et honorem, tanquam dilectus filius, secundum quod imperatores nostri veteres habuerunt; unus fuit Petrus, alius fuit Samuel et alii qui eos (wohl durch „nos“ zu ersetzen) in imperio praecesserunt, sicut in libris nostris invenimus esse scriptum* (MIGNE, *P. Lat.* 214, col. 1113). Wie wir sehen, sagt hier Kalojan lediglich, dass Peter, Samuel und andere bulgarische Herrscher die Kaiserkrone getragen haben, behauptet dagegen nicht, dass sie diese aus Rom erhalten hätten, und erwähnt auch Symeon mit keinem einzigen Wort. Erst unter dem Einfluss des päpstlichen Antwortschreibens (*ibid.* 1114) hat er seine erste, ganz richtige Aussage, in der Symeon überhaupt nicht erwähnt wird, modifiziert und die oben angeführten Angaben gemacht, die den Tatsachen in keiner Weise entsprechen. Kalojan selbst erhielt von Innozenz III. nicht eine Kaiser-, sondern eine Königskrone, obwohl er sich auch weiterhin Kaiser nannte, wie derselbe GOLUBINSKIJ, *a. a. O.* sehr richtig ausführt.

¹⁾ SYM. LOG., Slav. Übers. 126.

²⁾ SYM. LOG., GEORG. MON. CONT. 877, 12 und 879, 12: 1) *Συμεών ὁ Βουλγαρος ἄρχων*, 2) *τοῦ δὲ Βουλγαρίου Συμεών* . . . Vgl. THEOD. MELIT. 204 und 206; LEO GRAMM. 391, 15 und 293, 5; THEOPH. CONT. 385, 5 und 386, 23. Nicht angeführt ist der Kaisertitel Symeons, soweit wenigstens aus den Kollationen ŠESTOKOVŠ zu ersehen ist (vgl. *Viz. Vrem.* V, 27), auch in jener Handschrift der Logothetenchronik, die sich im Cod. Vatic. 1807 findet und die sonst der slavischen Rezension des Logotheten sehr nahe steht (vgl. OSTROGORSKIJ, *Semin. Kondakov.* V, 17 ff.).

³⁾ SYM. LOG., Slav. Übers. 116 und 124.

⁴⁾ SYM. LOG., Slav. Übers. 131, 133 und 134. Nur in der Schilderung der Zusammenkunft Symeons mit Romanos Lakapenos werden diese beiden Herrscher zusammen als Kaiser bezeichnet (S. 135), ebenso übrigens wie in der griechischen Rezension: GEORG. MON. CONT. 901, 20; THEOD. MELIT. 222; LEO GRAMM. 313, 19; vgl. auch THEOPH. CONT. 409, 12; PSEUDO-SYM. 738; KEDREN II, 306, 10.

Enkelin Romanos I. *knez*,¹⁾ nach der Eheschliessung dagegen mehrmals Car und nie mehr *knez* genannt,²⁾ was deutlich zeigt, mit welcher Umsicht die slavische Rezension die Titulaturen anführt, denn bekanntlich hat Peter im Zusammenhang mit dieser Ehe aus Byzanz den Carentitel erhalten. Dagegen wird er von den griechischen Chronisten nur dort als Basileus bezeichnet, wo er in unmittelbarem Zusammenhang mit seiner Gattin, der ehemaligen byzantinischen Prinzessin, erwähnt wird;³⁾ in anderen Fällen wird er hier ohne den Basileustitel zitiert oder sogar einfach Archon genannt.⁴⁾ Infolgedessen fällt es nicht weiter ins Gewicht, dass die griechische Rezension den Basileustitel Symeons nicht erwähnt. Und umgekehrt ist es höchst bedeutsam, dass die slavische Rezension, die bei Anführungen der Titulaturen, wie wir gesehen haben, mit grösster Konsequenz verfährt, ihm gerade in den Jahren 913—914, aber auch nur in dieser Zeit den Carentitel beilegt. Das scheint zu beweisen, dass die Byzantiner Symeon im Zusammenhang mit der besprochenen Krönung eine Zeitlang tatsächlich als Kaiser bezeichnet haben, später aber mit der Veränderung der politischen Verhältnisse ihm den Carentitel wieder entzogen.

Da Symeon an den besprochenen Stellen der slavischen Rezension des Logotheten ebenso wie später sein Nachfolger Peter *Българскыи царъ* genannt wird, und da Peter, wie wir aus dem Zeremonienbuch wissen, in den offiziellen Formularen der byzantinischen Kanzlei als *Βασιλεὺς Βουλγαρίας* bezeichnet wurde,⁵⁾ so können wir mit grosser Wahrscheinlichkeit annehmen, dass auch Symeon anlässlich seiner Krönung im J. 913 von Byzanz denselben Titel eines *Βασιλεὺς Βουλγαρίας* erhielt. Bekanntlich reichten Symeons Ansprüche viel weiter: er wollte als Kaiser nicht nur des bulgarischen, sondern auch des byzantinischen Reiches gelten. Aber es ist schwer vorstellbar, dass Nikolaos Mystikos, selbst unter dem Druck der dringendsten Gefahr, die Byzanz damals von bulgarischer Seite drohte, sich dazu bereit gefunden hätte, den Bulgarenherrscher zum Kaiser des byzantinischen Reiches und zum Mitkaiser des jungen Konstantinos Porphyrogennetos zu erheben. Dass dies nicht der Fall gewesen ist, beweist auch die Tatsache, dass Symeon gleich nach der Krönung „mit zahlreichen Geschenken“ in sein

¹⁾ SYM. LOG., Slav. Übers. 137.

²⁾ SYM. LOG., Slav. Übers. 137, 139, 146, 149. Ebenso bezeichnet die slavische Rezension als Caren auch seinen Nachfolger Boris II. (S. 151 und 162).

³⁾ GEORG. MON. CONT. 907, 2: ὡς βασιλεὺς προσηρμόσθη ἀνδρὶ καὶ δέσποινα Βουλγαρίων προσηγορεύθη. Dasselbe THEOD. MELIT. 226; THEOPH. CONT. 415, 8. Entspricht in der Slav. Übers. 137: тако црѣю припражеса мжждѣ и царница Българомѣ наричеса. An einer Stelle findet sich sogar bei GEORG. MON. CONT. 933, 7: Μαρία ἡ γυνὴ Πέτρου βασιλέως Βουλγαρίας, obwohl hier weder die anderen griechischen Abschriften noch die slavische Rezension den Kaisertitel Peters erwähnen, sondern einfach sagen: ἡ γυνὴ Πέτρου Βουλγάρου (THEOD. MELIT. 231; THEOPH. CONT. 422, 10; LEO GRAMM. hat diese Stelle nicht), Петра Българскаго жена (Slav. Übers. 140). — In dem Bericht über den Tod Marias hat SKYLITZES-KEDRENOS II, 316, 21: Πέτρος δὲ ὁ τῶν Βουλγάρων βασιλεὺς Entspricht in der Slav. Übers. 146: црѣк же Българскаго Петра женѣ оумерши.

⁴⁾ SYM. LOG. Slav. Übers. 139: На Петра же, Българскаго царѣ съвѣтникомъ началъ братъ его Іωάνнъ = GEORG. MON. CONT. 910, 18: Πέτρῳ δὲ τῷ Βουλγάρῳ . . . Dasselbe THEOD. MELIT. 229; LEO GRAMM. 320, 10; THEOPH. CONT. 419, 10; SKYLITZES-KEDR. II, 312, 8. — Slav. Übers. 149: пса црѣи Никифоръ црѣ = SKYLITZES-KEDR. II, 372, 5: Πέτρῳ τῷ Βουλγαρίας ἀρχοντι . . .

⁵⁾ De Cerim. 690, 15.

Land heimkehrte¹⁾ und dass er damals Byzanz einen dauerhaften Frieden versprach.²⁾ Anscheinend hatte sich Symeon diesmal mit dem Titel eines bulgarischen Kaisers begnügt, sofern gleichzeitig eine Verheiratung seiner Tochter mit dem jungen Kaiser von Byzanz in Aussicht genommen war. Mit dem Kaisertitel geschmückt, hätte er als Schwiegervater des minderjährigen byzantinischen Kaisers sowieso die Herrschaft über das byzantinische Reich in der Hand. Man kann ohne Übertreibung sagen, dass Symeon im J. 913 an seinem Ziel so gut wie angelangt war. Daher erklärt sich auch die grenzenlose Enttäuschung, die ihn erfasste, als die innenpolitische Entwicklung in Byzanz im letzten Augenblick alle seine stolzen Pläne umstiess.

Es ist interessant, im Lichte der festgestellten Zusammenhänge den berühmten Briefwechsel des Patriarchen Nikolaos mit Symeon auf einige charakteristische Momente hin zu überprüfen. Es versteht sich von selbst, dass Nikolaos Mystikos in seinen Briefen der Krönung Symeons keine direkte Erwähnung tun konnte. Aber es besteht nichtsdestoweniger sowohl sachlich als auch der ganzen Tonart nach ein grosser Unterschied zwischen den Briefen, die der Patriarch an Symeon vor der Begegnung im Herbst 913 schrieb, und jenen, die er an ihn nach diesem Ereignis richtete. Als er im Sommer 913 von der Absicht Symeons erfuhr, den Krieg gegen Byzanz zu eröffnen, um die Kaiserkrone an sich zu reissen, überhäufte der Patriarch den Bulgarenherrscher mit schweren Vorwürfen, weil dieser ein Waisenkind (nämlich den erst siebenjährigen Kaiser Konstantin) in „tyrannischer Weise“ überfallen wolle und sich die Kaiserwürde anmasse, die ihm und seinem Geschlecht keineswegs zukomme. „Um wieviel ist es doch besser, so schrieb damals der Patriarch, Archon von Gottes Gnaden als ein Tyrann zu sein.“³⁾ Nach der Begegnung vom Herbst 913 führt der Patriarch eine ganz andere Sprache. Er empfiehlt dem Bulgarenherrscher nicht mehr, sich mit dem Archontitel zu begnügen, und legt ihm auch selber nie wieder den Archontitel bei. Sehr charakteristisch ist — darauf hat schon Zlatarski hingewiesen — der erste Brief, den Nikolaos Mystikos an Symeon nach 913 gerichtet hat und der bereits in die Regentschaft der Kaiserin Zoe fällt. Von tyrannischen Absichten ist hier nicht mehr die Rede, vielmehr sucht der Patriarch den Bulgarenherrscher zur Einstellung der Feindseligkeiten durch Bitten und Flehen zu bewegen und verbreitet sich dann in einer langen, umschweifenden und recht verworrenen Erörterung über die Ungenügsamkeit des Menschen, der, mit den grossen Ehren, die er von Gott erhalten hat, nicht zufrieden, noch grössere Ehren durch eigene Gewalt zu erhalten sucht.⁴⁾ Am Schlusse dieses aus dem J. 914 stammenden

¹⁾ SYM. LOG., GEORG. MON. CONT. 878, der hinzufügt: ἀσώματων ἐπὶ τῇ εἰρημένῃ εἰρήνῃ (Slav. Übers. 126: неспѣлани ѿ мѣрѣ кѣрмѣ). Dieser Zusatz stellt zweifellos einen Fehlschluss des Logotheten dar, der gewusst hat, dass der Krieg bald danach wieder ausbrach. Nicht nur Nikolaos Mystikos, sondern auch Symeon selbst berief sich mehrfach auf den Frieden, der bei dieser Zusammenkunft geschlossen und später durch die neue byzantinische Regierung gebrochen wurde (s. w. u.).

²⁾ *Nicolai Patriarchae ad Symeonem Epist.* 8. MIGNE, P. Gr. 111, col. 65 C.

³⁾ *Epist.* 5, MIGNE 111, 48 B, 52 A, 56 B. „Ὁ ἀπὸ Θεοῦ ἀρχὼν Βουλγαρίας“ lautete der alte Titel, der in Byzanz den Bulgarenherrschern beigelegt wurde. Vgl. *De Cerim.* 681, 682, 690.

⁴⁾ *Epist.* 8. MIGNE 111, 61 ff. Vgl. ZLATARSKI, *Pervyj pochod*, 25.

Schreibens gemahnt er Symeon an das Versprechen eines festen und dauerhaften Friedens, das dieser im Vorjahre ihm, dem Patriarchen, persönlich gegeben hatte.

Indessen hat derselbe Patriarch nach dem Sturz der Kaiserin Zoe, als er etwas offener reden konnte, wiederholt und ausdrücklich anerkannt, dass die Friedensbedingungen von 913 durch die Regierung der Kaiserin Zoe selbst verletzt worden waren. Ja, er gibt jetzt sogar zu, dass die „früheren byzantinischen Regenten“ durch ihre ungerechten Handlungen Symeon eine schwere Beleidigung zugefügt hätten und er sucht nun Symeons Ärger mit dem Hinweis zu beschwichtigen, dass dessen Widersacher durch den gerechten Ratschluss Gottes bereits gestürzt und bestraft seien.¹⁾ Möge doch Symeon, dem unter den Zeitgenossen keiner an Verstand gleich sei, seinen Zorn nicht über das Romäerreich ergehen lassen wegen der Verfehlungen „einiger roher Leute,“ für deren Handlungen weder das Romäische Volk noch der jetzige Kaiser, Romanos Lakapenos, verantwortlich sei.²⁾

Auf den Plan des Ehebündnisses zwischen dem purpurborenen Kaiser Konstantin VII. und Symeons Tochter kommt der vorsichtige Patriarch erst 920 zu sprechen, als nach der Verheiratung Konstantins VII. mit der Tochter des Romanos Lakapenos ein Zurückgreifen auf diesen Plan ohnehin nicht mehr möglich war. Wie der Patriarch ausdrücklich hervorhebt, ist dieser Plan von „denjenigen vereitelt worden, die ihn hätten annehmen sollen,“³⁾ d. h. wiederum von den Helfern der Kaiserin Zoe. Scheinbar arglos bietet er nun, zweifellos von Kaiser Romanos dazu ermächtigt, Symeon eine Eheverbindung mit dem Hause der Lakapenoï an.

In einem weiteren Brief greift Nikolaos Mystikos die Bemerkung Symeons auf, dass alles Unglück durch die „Eunuchen,“ d. h. durch die Minister der Kaiserin Zoe, verursacht worden sei, und erklärt unumwunden, dass dies ganz klar und allbekannt sei, erinnert aber Symeon erneut daran, dass die Strafe Gottes die Schuldigen bereits getroffen habe.⁴⁾ Der neue Kaiser, Romanos Lakapenos, wünsche aber nur den Frieden und suche die Fehler seiner Vorgänger zu beseitigen.⁵⁾

Worin nun, ausser der Ablehnung des Ehebündnisses, diese so oft erwähnten Verfehlungen und ungerechten, für Symeon verletzenden Handlungen der Regierung der Kaiserin Zoe eigentlich bestanden, das will oder darf der Patriarch Nikolaos Mystikos nicht näher präzisieren. Wir können aber auf Grund alles dessen, was wir festgestellt haben, mit Sicherheit annehmen, dass die Anspielungen des Patriarchen sich auf die Krönung beziehen, die 913 an Symeon vollzogen, von der Regierung der Kaiserin Zoe aber nicht anerkannt worden ist. Es ist durchaus verständlich, dass Nikolaos Mystikos diesen Akt, für den er die Verantwortung trug, der aber in Byzanz später schief angesehen und sogar in

¹⁾ *Epist.* 11. MIGNE 111, 85 B.

²⁾ *Epist.* 14. MIGNE 111, 104 B.

³⁾ *Epist.* 16. MIGNE 111, 112 C.

⁴⁾ *Epist.* 18. MIGNE 111, 124 B. Vgl. auch *Epist.* 24, *ibid.* 160 C.

⁵⁾ *Epist.* 19. MIGNE 111, 184 D.

Abrede gestellt wurde, nicht direkt erwähnen wollte. Aber er verrät sich selbst durch seine zweideutigen und ausweichenden Äusserungen.¹⁾

Sehr aufschlussreich sind für unser Problem auch die Briefe des Romanos Lakapenos an Symeon. Die Hoffnungen des Patriarchen Nikolaos, dass der Sturz der Kaiserin Zoe Symeon besänftigen werde, erwiesen sich als trügerisch. Die Freude an diesem Ereignis war ihm durch die Erhebung des Romanos Lakapenos verdorben. Bekanntlich liess Romanos den jungen Kaiser Konstantin VII. seine Tochter heiraten, erhielt selbst die Kaiserkrone und wurde so als Basileus und Schwiegervater des legitimen Kaisers der unbestrittene Beherrscher des byzantinischen Reiches. Mit anderen Worten: Romanos ist genau den Weg gegangen, den Symeon gehen wollte, und er hat das erreicht, was Symeon zu erreichen nicht beschieden war. Grösser denn je war nun die Enttäuschung und Erbitterung Symeons, der auf seinen alten Forderungen bestand und in seinem Unwillen nichts weniger verlangte als die Absetzung seines glücklichen Rivalen.²⁾

Diese Forderungen musste Romanos natürlich zurückweisen. Aber der einsichtige Kaiser stellte sich auch nicht auf den Standpunkt einer radikalen Ablehnung aller Ansprüche des Bulgarenherrschers, auf den sich die Regierung der Kaiserin Zoe versteift hatte. Wenn er in seinem bekannten Brief vom J. 925 dagegen protestierte, dass Symeon sich *Βασιλεὺς Βουλγάρων καὶ Ῥωμαίων* nennt,³⁾ so erklärt er in einem weiteren Brief ausdrücklich, dass sein Protest der Bezeichnung „Basileus der Romäer“ galt, während er die Bezeichnung „Basileus der Bulgaren“ Symeon, wenn auch ungern, so doch zubilligt.⁴⁾ Offensichtlich hatte sich Byzanz damit abgefunden, dass der Bulgarenherrscher den Kaisertitel trage, sofern die Bedeutung dieses Titels auf die bulgarischen Länder beschränkt blieb. Dadurch erklärt sich übrigens auch die Tatsache, dass die byzantinische Regierung wenige Jahre später dem Nachfolger Symeons, Peter, mit der Hand der Prinzessin Maria Lakapena den Titel eines Basileus von Bulgarien ohne jeden äusseren Zwang zuerkannt hat, sobald sie sich davon überzeugt hatte, dass dieser Fürst sich in den Grenzen der ihm zugebilligten Gewalt halten werde. Peter erhielt nur das, was bereits Symeon zugestanden und angeboten worden war.

Symeons stolzes Programm war allerdings nicht durchgedrungen; als unhaltbar erwies sich aber auch die radikal ablehnende Position der Kaiserin Zoe, gesiegt hatte dagegen die Mittellösung des einsichtigen Lakapenos. Der Bulgarenherrscher erhielt den Basileustitel, aber mit ausdrücklichen Beschränkung auf

¹⁾ Als Einwand gegen unsere These kann der Umstand, dass Nikolaos Mystikos die Krönung Symeons in seinen Briefen nicht direkt erwähnt, auf jeden Fall nicht gelten. Denn verschwiegen wird ja von dem Patriarchen nicht nur die Art des von ihm an Symeon vollzogenen Aktes, sondern auch die Tatsache selbst, dass er im J. 913 an dem Bulgarenherrscher eine bestimmte zeremonielle Handlung vollzogen hat. An dieser Tatsache ist aber mit Rücksicht auf den Bericht des Logotheten ein Zweifel nicht möglich, und folglich kommen wir nicht um den Schluss herum, dass Nikolaos Mystikos den von ihm im J. 913 an Symeon vollzogenen Akt in seinen Briefen mit Absicht verschweigt. Je grösser die Bedeutung dieses Aktes war, umso verständlicher ist sein Schweigen.

²⁾ *Epist.* 18, 19, 21, 25. MIGNE 111, 121 D, 125 A, 128 A, 140 D, 165 AC.

³⁾ *Romani Lacapeni ad Symeonem Epist.* 1, ed. SAKKELION, *Δελτίον* I, 1884, 659.

⁴⁾ *Romani Epist.* 2, *Δελτίον* II, 1885, 40 ff.

das Bulgarenreich; er durfte auch ein Ehebündnis mit dem byzantinischen Herrscherhaus schliessen, aber nicht mit dem legitimen Herrscherhaus der Purpurgeborenen, sondern mit dem der Lakapenoi, und zwar so, dass die Rollen gleichsam wechselten: nicht der Bulgarenherrscher wurde, wie das Symeon vorgeschwebt hatte, Schwiegervater und Schirmherr des Kaisers von Byzanz, sondern — umgekehrt — der neue byzantinische Kaiser Romanos Lakapenos und dessen Sohn Christophoros fanden in dem Bulgarencaren Peter einen gehorsamen Schwiegersohn.

Obschon diese Lösung von dem Programm Symeons manches in Abstrich brachte, war sie für das junge Bulgarenreich doch sehr ehrenvoll und stellte eine Frucht der Errungenschaften Symeons dar. Sie kostete Byzanz Konzessionen grundsätzlicher Art, die der purpurborene Kaiser Konstantin VII. selbst in einem seiner Werke als zu weitgehend ansieht und die ohne die grossen Erfolge Symeons und vor allem ohne das entscheidende Ereignis von 913 nicht recht verständlich wären. Symeons Kaiserkrönung war eine Tatsache, die nicht ohne Nachwirkung bleiben konnte, obwohl die Byzantiner diese Tatsache zu vertuschen suchten und dies mit einem solchen Geschick taten, dass selbst die moderne Forschung dessen nicht gewahr wurde.

Вліяніе византійскаго права на румынское право до 1865 г.

Стефана Гр. Берекета

Резюме

Въ напечатанныхъ мною университетскихъ лекціяхъ я неоднократно доказывалъ, какими путями вкрались начала византійскаго законодательства въ юридическую жизнь Румынъ старыхъ временъ. Хотя самые выдающіеся историки Румыніи уклоняются отъ теоріи совмѣстной жизни Румынъ со Славянами, жившими отъ 6-го до 14-го вѣка за Дунаемъ, все-таки топонимія, нравы и даже принципы судопроизводства говорятъ въ пользу ихъ взаимныхъ отношеній. Историческая судьба румынскаго народа способствовала тому, что Румыны приняли римскіе юридическіе принципы черезъ Византію. Эти болѣе или менѣе языческіе законы стали потомъ, подъ вліяніемъ христіанской византійской жизни, законами, руководящими всѣми православными народами Балканскаго полуострова.

Часть византійскихъ законодательныхъ руководствъ перешла къ Румынамъ съ самаго начала ихъ политической жизни (т. е. съ 14-го вѣка). Эта рецепція была сдѣлана частью въ славянскомъ переводѣ. Примѣромъ этому служить Алфавитная Синтагма монаха Матфея Властарія (1335), переведенная вскорѣ послѣ ея появленія (1347), во время владѣнія Стефана Душана, на славянскій языкъ. Она безспорно была привезена въ Румынскія Княжества основателями первыхъ румынскихъ монастырей. Въ библіотекѣ Румынской Академіи Наукъ сохраняется много копій съ этой Синтагмы, собранныхъ въ валахскихъ монастыряхъ (часть изъ нихъ была отправлена во время великой войны въ Москву).¹⁾

Это номоканоническое сочиненіе Властарія удовлетворяло самыя важныя юридическія потребности Румынъ. На судахъ, безъ всякаго сомнѣнія, судьи пользовались и Шестикнижіемъ Константина Арменопула въ греческомъ

¹⁾ Ст. Гр. Берекета, *Исторія древняго румынскаго права: Источники*, Яссы, 1934, 169—171, и также *Дополненія*, Яссы, 1931, 17—24. Эти двѣ работы написаны по румынски.

оригиналъ. А также въ духовныхъ судахъ и канонами Іоанна Постника на румынскомъ языкѣ (1572?).¹⁾

Съ начала 15-го вѣка греческое вліяніе стало сильнѣе. Это имѣло мѣсто одновременно съ приглашеніемъ въ Валахію, воеводою Радуломъ Великимъ, бывшаго патріарха Нифонта, для поднятія духовныхъ нравовъ. Представители греческаго духовенства чаще и чаще появляются въ румынскихъ земляхъ, учреждаются даже новыя епископіи. Доходы румынскихъ монастырей отсылаются въ святыя мѣста и всѣмъ восточнымъ патріархатамъ. Румынскіе митрополиты стали заказывать копии съ греческихъ номоканоновъ: Номоканонъ Мануила Малакса (1561—1562) сталъ главнымъ источникомъ переводовъ на румынскій языкъ разныхъ религіозно-гражданско-уголовныхъ Правиль: 1) „Выборное правило“ (Pravila aleasă) (1632), переведенное съ греческаго языка на румынскій языкъ бывшимъ логофетомъ Евстратіемъ и оставшееся въ рукописи; 2) „Малое валахское правило“ религіознаго содержанія, переведенное Михаиломъ Моксалиемъ съ славянскаго языка на румынскій и напечатанное съ дозволенія воеводы Матфея Басаравы, въ Говорѣ, въ 1640 году; 3) Молдавское правило, названное „Поучительною румынскою книгою изъ Царскихъ книгъ“, переведенное тѣмъ же Евстратіемъ въ 1646 году и напечатанное въ Яссахъ, и наконецъ; 4) „Исправленіе закона“ (Indreptarea legii), переведенное съ греческаго языка на румынскій языкъ монахомъ Данииломъ Паннонскимъ и напечатанное въ Тырговиштѣ въ 1652 году. Воеводы, бояре и церковныя іерархи судили своихъ подчиненныхъ, пользуясь этими румынскими переводами, къ дополненію которыхъ они прибавляли иногда и мысли изъ болѣе полныхъ греческихъ законодательныхъ книгъ.

Первые три четверти 18-го вѣка, съ юридической точки зрѣнія, выражаются составленіемъ Номоканоновъ и Прохионовъ на новомъ греческомъ языкѣ. Какъ примѣръ даемъ: 1) Номоканонъ Георгія Трапезундскаго, составленный въ 1730 году и оставшійся въ рукописи, и 2) Прохиронъ (Πρόχειρον νόμον) Михаила Фотинопула, составленный въ 1765 году, который остался также въ рукописи. Эти юридическія руководства были составлены на новомъ греческомъ языкѣ съ цѣлью заставить румынскій народъ усвоить этотъ языкъ, но упорство народа парализовало эту несправедливую попытку фанариотскихъ владѣтелей. Въ то время высшій слой румынскаго общества говорилъ по-гречески, а въ народъ этотъ языкъ не проникъ.

Послѣ этой неудачи, фанариотскіе владѣтели, какъ въ Валахіи, такъ и въ Молдавіи, перешли къ другому способу. Они стали поощрять своихъ выдающихся юристовъ составить новые законы, пользуясь византійскими законодательными руководствами, смѣшанными съ земскими мѣстными обычаями. Эти ихъ труды были напечатаны на двухъ языкахъ: на новомъ греческомъ и румынскомъ. Приводимъ примѣры: Συντάγμα των νόμων, составленное во время господствованія Александра Ипсиланти въ 1780 году и напечатанное

¹⁾ А. Яцимирскаго, *Славянскія рукописи Нямецкаго монастыря въ Молдавіи въ Древности славянской Коммисіи*, II, 42—44; І. Переца, *Учебникъ исторіи румынскаго права*, II, 1, Бухарестъ, 1928, 277—278; Ст. Гр. Берекета, *Источники*, Яссы, 1934, 141—142.

въ двухъ столбцахъ.¹⁾ За этимъ слѣдуютъ еще двѣ юридическія работы: *Κώδιξ πολιτικῆς* (*Codica tivila*) молдавскаго воеводы, Скарлата Калимаха, составленный двумя юристами, Христіаномъ Флехтенмахеромъ и Ананіемъ Кузаносомъ и напечатанный въ 1817 году въ Яссахъ на греческомъ, а въ 1833 году на румынскомъ языкахъ, и наконецъ *Νεμοδεσία* (*Legiuita*) воеводы Іоанна Георгія Караджа, составленная также двумя юристами: Несторомъ и Афанасіемъ Христопуломъ въ 1818 году и напечатанная на греческомъ языкѣ въ Вѣнѣ и на румынскомъ въ Бухарестѣ въ томъ же году.²⁾ Несмотря на то, что мы находимся въ первой половинѣ 19-го вѣка, все-таки румынскіе судьи въ неясныхъ случаяхъ пользовались Василиками и другими византийскими законами.

* * *

Настоящимъ выраженіемъ вліянія византийскаго законодательства на румынское право является сочиненіе молдавскаго логофета, Андронакія Доница. Онъ при составленіи своего юридическаго труда использовалъ Василики въ изданіи Анибала Фаброта и всѣ остальные византийскіе законы, напечатавъ въ 1814 году въ Ясской митрополичьей типографіи *„Краткое собраніе законовъ, извлеченныхъ изъ Царскихъ книгъ для руководства обучающихся онымъ, съ указаніемъ на книгу, титулъ, главы и параграфы Царскихъ законовъ,“* на румынскомъ языкѣ. Это краткое содержаніе Василикѣ Доница появилось въ 1831 году въ Петербургѣ для пользованія наряду съ русскимъ переводомъ Шестикнижія Арменопула для судопроизводства въ Бессарабіи. Это законоположеніе примѣнялось до возвращенія этой территоріи Румыніи въ 1918 году.

Кромѣ копій первой работы логофета Доница, сохранявшейся до войны въ библиотекѣ Румынской Академіи Наукъ,³⁾ въ этомъ году была найдена еще одна копія въ Молдавіи. Доницъ началъ печатать свой трудъ въ 1813 году. Но заглавіе этого труда не было по вкусу владѣтеля, Скарлата Калимаха, поэтому онъ приказалъ бывшему великому агѣ, Михаилу Стурдзѣ, уничтожить листы, напечатанные до тѣхъ поръ.

До нашего изданія закона Доница, которое я приготавливаю, укажемъ ниже вкратцѣ разницу между содержаніемъ этой рукописи и текстомъ, напечатаннымъ самимъ авторомъ въ 1814 году. Вотъ къ чему сводится эта разница:

- а) Въ нѣкоторыхъ главахъ рукописи Доница находятся статьи, невошедшія въ печатное изданіе, хотя это послѣднее болѣе богато, чѣмъ рукопись;
- б) Найденная рукопись имѣетъ 40 главъ, къ которымъ печатный текстъ прибавляетъ еще 2 главы: *„О повѣренномъ“* (*Pentru vechil*) и *„О мѣнѣ“* (*Pentru schimb*).

¹⁾ Смотри мое изданіе *Pravilniceasca condică — Συνταγματικὸν νόμιμον — din Muntenia 1870*, Кишиневъ, 1930.

²⁾ І. Переца, *того же сочиненія*, II, 2, 5—523; Ст. Гр. БЕРЕКЕТА, *Источники*, 199—279.

³⁾ Первая часть академической рукописи мѣстами подчищена и исправлена рукою Доница: І. БІАНУ и Н. ХОДОША, *Старая румынская библиографія*, Бухарестъ, 1912, III, 98.

в) Въ разныхъ мѣстахъ напечатаннаго текста мы читаемъ замѣтки молдавскаго земскаго обычая, бросающагося въ глаза своимъ мелкимъ шрифтомъ, то, чего не встрѣчаемъ въ этой рукописи;

г) Статьи каждой главы написаны заглавными буквами и красными чернилами, также какъ и всѣ заглавія;

д) Эти статьи нумерованы, какъ въ печатномъ текстѣ.

е) Къ началу рукописи не прибавлены тѣ два предисловія, которыя встрѣчаются въ напечатанной книгѣ.¹⁾

Для болѣе яснаго пониманія дѣла, мы напечатали въ своихъ *Источникахъ* три факсимилэ.²⁾

¹⁾ Эта рукопись была найдена моимъ ученикомъ, Георгіемъ Унгурианомъ, извѣстнымъ своими хорошими работами въ области исторіи румынскаго права первой половины 19-го вѣка. Она была установлена нами, какъ копія съ оригинала Доница, который составитель былъ намѣренъ напечатать въ 1813 году. Она куплена мною и сохраняется въ библіотекѣ Института Исторіи древняго румынскаго права въ Яссахъ.

²⁾ Ст. Гр. Берекета, *Источники*, 576, 578 и 580.

La notion du mariage dans l'Eclogue des Isauriens

par Gr. Cassimatis

Résumé

La matière du mariage constitue pour l'Eclogue un des principaux points de rénovation. En réalité, entre la conception romaine et la conception chrétienne du mariage, Justinien avait opté dans sa législation pour la première, comme il est prouvé par les dispositions concernant le divorce d'une part et les formes de la constitution du mariage, d'autre part. Par ces dispositions se rend évident le caractère individualiste et même anarchique que le mariage revêt dans la législation de Justinien, continuant la tradition du mariage-contrat formée dans l'évolution classique du droit romain.

La doctrine chrétienne, se basant sur des principes métaphysiques, est contraire à ce caractère contractuel du mariage. Et, après une longue période d'alternatives, c'est la doctrine chrétienne qui prévaut, aidée par les influences hellénique et orientales et impose dans l'Eclogue, quoique d'une façon un peu confuse, la notion du mariage-institution.

Le Traité de commerce de 1451 entre Byzance et Dubrovnik et sa préhistoire

par M. A. Andréeva

Résumé¹⁾

Comme sa brillante rivale de la mer Adriatique — Venise, Raguse-Dubrovnik acquiert avant 1202, peu à peu, une indépendance presque complète de Byzance. Ses intérêts politiques et surtout commerciaux la relient étroitement à l'Adriatique et aux villes maritimes de la Dalmatie et d'Italie. Du côté du littoral, c'est la Serbie qui est son champ de commerce. Cependant, les négociants ragusains pénètrent aussi plus loin, en Bulgarie, à Salonique, à Constantinople et dans d'autres terres grecques et même au Levant. A l'époque des Paléologues, d'Andronic II, un traité est conclu, mais qui peu après paraît avoir perdu sa validité.

Au début du XV^e siècle et surtout après que presque toute la péninsule balkanique est passée aux mains des Turcs, le commerce principal de Dubrovnik se fait par mer avec la proche Arte, la Morée et plus loin au Levant avec les îles de l'Archipel, l'Asie Mineure et enfin avec Péra et Constantinople. Byzance, dont le centre politique et culturel de cette époque paraît se transmettre en Morée, porte aussi un intérêt particulier à soutenir des relations amicales avec ces commerçants actifs et qui en même temps ne sont pas dangereux du point de vue politique. La rivalité de Raguse avec Venise est aussi propice aux vues des Byzantins, surtout sous Constantin XI Dragatsès, despote et empereur, qui comme ses frères, recherchait des alliances slaves. Des deux côtés, des avances sont faites.

Le traité de 1451 des Ragusains avec Constantin et ses frères octroie aux Ragusains à Constantinople et en Morée les mêmes privilèges qu'aux commerçants des grandes villes méditerranéennes, Venise et Gênes exceptées. Une exemption complète de charges leur est réservée par le despote Démétrius. L'étude des documents relatifs aux préliminaires démontre que les Ragusains n'avaient atteint leur but qu'en cédant sur quelques points de première importance. La catastrophe subie en 1453 anéantit momentanément les résultats de leur politique pour leur créer quelque temps après une position dominante dans le commerce du Levant turc.

¹⁾ Le texte complet de cette communication a été publié dans *Byzantion* X, 1935, p. 117—127.

Le contrat *Litteris* à la lumière des textes byzantins renforcés par une découverte faite récemment en Égypte

par I. Popescu-Spineni

Les doctrines dominantes sur le système contractuel formaliste du droit romain nous paraissent inexactes quant aux contrats prétendus nés *per aes et libram* (par l'airain et la balance), qui portent dans les manuels de droit romain le nom de *nexa* (de *nexum-nexi*), et quant aux contrats *litteris*. Nous avons essayé de montrer dans nos travaux,¹⁾ parus en roumain et en allemand au cours de ces dix dernières années, et dans une communication,²⁾ intitulée *Haben die Römer „per aes et libram“ kontrahiert* et faite au Congrès des études romaines, qui a eu lieu à Rome l'année dernière, que les Romains n'ont jamais connu des contrats nés *per aes et libram*. En conséquence, nous avons proposé de faire rayer toutes les lignes et toutes les pages qui parlent de ce *nexum*, contrat imaginaire, dans nos manuels de droit romain.

Aujourd'hui, nous ferons ici la proposition d'abandonner la doctrine officielle sur la solennité des contrats *litteris*.³⁾ Car un texte byzantin, la *Paraphrase grecque* de THÉOPHILE,⁴⁾ l'un des compilateurs de la codification de Justinien, renforcé par la récente découverte des fragments de Gaius,⁵⁾ faite par des savants italiens en Égypte, en Février 1933, nous prouve que les formes de naissance du vieux contrat *litteris* ont été tout autres que celles qui sont indiquées par nos manuels de droit romain. A notre avis, ce texte byzantin, confirmé indirectement par Gaius d'Égypte et aucunement contredit par Gaius de Vérone, doit être pris en considération en ce qui concerne la solennité du vieux contrat littéral romain. En effet, la doctrine des romanistes modernes soutient que le

¹⁾ I. POPESCU-SPINENI, *Nexum. Observări critice*, 1925 (111 pp.); *Die Unzulässigkeit des „nexum“ als Kontrakt*, 1931 (16 pp.).

²⁾ La communication paraîtra dans les *Atti del Congresso internazionale di diritto romano*.

³⁾ Nous avons fait déjà cette proposition dans nos travaux: *Contractele formaliste la Romani*, 1928 (72 pp.); *Forma contractuală litteris*, 1932 (88 pp.).

⁴⁾ FERRINI, *Institutionum graeca Paraphrasis*, 1897, p. 348 et suiv.

⁵⁾ La Società italiana per la ricerca dei papiri greci e latini in Egitto a découvert des parchemins qui contiennent une partie des *Institutiones* de Gaius. Les fragments découverts ont été étudiés par le romaniste italien ARANGIO-RUIZ, qui les a publiés, en Novembre, sous le titre *Frammenti di Gaio*, Firenze, 1933.

vieux contrat littéral se formait par une double inscription faite de la main du créancier sur son propre registre (le soi-disant *codex accepti et expensi*). Ces deux mentions constatent deux numérations fictives: le créancier inscrit à la colonne des dépenses un déboursé fictif (*expensum centum*) et à la colonne des recettes une rentrée de fonds symétrique toujours fictive (*acceptum centum*). Par la force de ces deux inscriptions fictives, le créancier éteint la créance ancienne, s'il en existe une, et crée une obligation nouvelle, qu'il existe ou non une créance ancienne.

Mais la personne qui s'oblige et qui paiera la somme fictive, inscrite de la main du créancier, que fait-elle au moment de la naissance de son obligation? Sur ce point les romanistes sont d'accord pour dire et pour écrire que la personne qui s'oblige par le contrat littéral, peut être absente au moment où cette double inscription est faite par la main du créancier. Le consentement du débiteur est nécessaire — disent-ils, — mais la manifestation de sa volonté peut être faite par une simple lettre ou bien par un intermédiaire. Le débiteur n'est tenu à écrire rien du tout, ni sur le registre du créancier, ni sur son propre registre. Voilà la doctrine adoptée par tous les romanistes modernes, Girard et Bonfante à leur tête.¹⁾

A notre avis, cette doctrine dominante est à la fois illogique et contraire aux textes antiques et byzantins. C'est pourquoi nous pensons qu'il convient de la discuter ici encore une fois pour essayer de trouver la vérité. En effet, dans une forme contractuelle solennelle — et tous les romanistes sont d'accord pour dire que le contrat littéral est un contrat solennel — ce qui doit être solennel c'est surtout le moment où le débiteur manifeste sa volonté de s'obliger. Le créancier ne s'oblige pas dans le contrat littéral, qui est un contrat unilatéral, comme tous les contrats formels. Par conséquent, si le débiteur est absent au moment de la double inscription faite par la main du créancier, la solennité n'existe pas à l'égard du débiteur. De même, nous ne pouvons concevoir un contrat littéral, à savoir un contrat formé par la force des lettres, dans lequel une personne qui ne connaît pas l'alphabet puisse devenir obligée.²⁾

Ce manque de logique de la doctrine officielle nous a poussé à faire des recherches sur la véritable solennité du vieux contrat littéral romain.³⁾ Nous

¹⁾ Les auteurs de cette doctrine ont été SAVIGNY, *Vermischte Schriften* I, Nr. IX (cf. SAVIGNY, *Le droit des obligations*, trad. de GÉRARDIN, II, 1873, p. 369) et KELLER, *Beitrag zu der Lehre von dem römischen Litteral-Kontrakt*, dans *Sell's Jahrbücher*, 1841, I, p. 93 et suiv. Au cours des années, cette doctrine a été adoptée par tous les romanistes: GIRARD, *Manuel élémentaire du Droit Romain*, 1924, p. 520 et suiv.; DIDIER-PAILHÉ, *Cours de Droit Romain* II, 1887, p. 109 et ss.; G. MAY, *Éléments de Droit Romain*, 1907, p. 282 et ss.; BONFANTE, *Istituzioni di Diritto Romano*, 1932, p. 452 et suiv.

²⁾ Ces deux objections nous paraissent décisives contre la doctrine dominante. Nous avons laissé de côté d'autres objections, comme par ex. l'objection qu'on peut faire contre l'affirmation émise par les modernes, que les mœurs imposaient à tout *pater familias* le devoir de tenir un registre domestique où il mentionnait tous les actes de nature à modifier la composition de son patrimoine, notamment toutes les sommes d'argent qu'il recevait et déboursait (*codex*). Cette affirmation nous paraît gratuite, étant donné que les Romains n'ont pas été de grands clercs en matière de lettres et d'écriture.

³⁾ POPESCU-SPINENI, *Contractele formaliste la Romani*, 1928; *Forma contractuală litteris*, 1932.

avons constaté que les textes antiques antérieurs à l'époque de Justinien, qui mentionnent l'ancien contrat littéral des Romains, ne donnent aucune information sur les formes de la naissance de ce contrat. Ni les *Institutiones* de GAIUS,¹⁾ telles que nous les avons aujourd'hui à la suite de la découverte faite, il y a 118 ans, à Vérone, par Niebuhr, ni la *Lex romana Visigothorum* (*Epitome Gai*),²⁾ ni les *Fragmenta Vaticana*³⁾ ne disent mot des formes de naissance du vieux contrat *litteris* romain.

Gaius de Vérone parle un peu de deux espèces de *transscriptiones* (*a re in personam* et *a persona in personam*), qui produisent les soi-disant *nomina transscripticia*, d'où vient l'obligation littérale (*litteris obligatio fit in nominibus transscripticiis*), mais il se tait quant à la forme solennelle de ces *transscriptiones*.⁴⁾ Ce silence inattendu et inexplicable de Gaius, un jurisconsulte toujours consciencieux, nous avait fait soupçonner l'existence des omissions faites par le copiste du palimpseste de Vérone. Et nous avons exprimé ce soupçon en 1928, il y a

¹⁾ GAIUS, *Institutiones* III, 128—138.

²⁾ *Lex romana Visigothorum* (*Epitome Gai*) II, 9, 12.

³⁾ *Fragmenta Vaticana*, 329.

⁴⁾ GAIUS, *Institutiones* III, 128—138: *Litteris obligatio fit veluti in nominibus transscripticiis. Fit autem nomen transscripticium duplici modo: vel a re in personam, vel a persona in personam. A re in personam transscriptio fit veluti si id quod tu ex emptionis causa aut conductionis aut societatis mihi debeas, id expensum tibi tulero. A persona in personam transscriptio fit veluti si id quod mihi Titius debet, tibi id expensum tulero, id est si Titius, te delegaverit mihi.*

Alia causa est eorum nominum quae arcaria vocantur. In his enim re, non litterarum obligatio consistit. Quippe non aliter valent quam si numerata sit pecunia; numeratio autem pecuniae re facit obligationem. Qua de causa recte dicemus arcaria nomina nullam facere obligationem, sed obligationis factae testimonium praebere. Unde non proprie dicitur arcariis nominibus etiam peregrinos obligari, quia non ipso nomine, sed numeratione pecuniae obligantur; quod genus obligationis juris gentium est.

Transscripticiis vero nominibus an obligentur peregrini merito quaeritur, quia quodammodo juris civilis est talis obligatio. Quod Nervae placuit. Sabino autem et Cassio visum est si a re in personam fiat nomen transscripticium etiam peregrinos obligari si vero a persona in personam non obligari.

Praeter ea litterarum obligatio fieri videtur chirographis et sygraphis, id est si quis debere aut daturum se scribat; ita scilicet si eo nomine stipulatio non fiat. Quod genus obligationis proprium peregrinorum est.

Consensu fiunt obligationes in emptionibus venditionibus, locationibus conductionibus, societatibus, mandatis. Ideo autem istis modis consensu dicimus obligationes contrahi, quia neque scripturae ulla proprietas desideratur, sed sufficit eos qui negotium gerunt consensisse. Unde inter absentes quoque talia negotia contrahuntur veluti per epistolam aut per nuntium, cum alioquin verborum obligatio inter absentes fieri non possit. Item in his contractibus alter alteri obligatur de eo quod alterum alteri ex bono et aequo praestare oportet, cum alioquin in verborum obligationibus alius stipuletur, alius promittat, et in nominibus alius expensum ferendo obliget, alius obligetur.

Epitome Gai (*Lex romana Visigothorum*) II, 9, 12, nous dit la même chose: *Litteris obligatio fit aut a re in personam, aut a persona in personam. A re in personam velut si id quod ex emptione aut conductione aut societate debes alii reddas. A persona in personam velut si id quod mihi alter debet alteri personae delegem, ut reddere debeat.*

Consensu fiunt obligationes ex emptionibus et venditionibus, locationibus conductionibus, societatibus et mandatis, quia in hujusmodi rebus etiam inter absentes obligatio contrahi potest, quod in aliis rebus fieri non potest.

six ans, en affirmant que le palimpseste de Vérone était un „Gaius retouché au IV^e ou au V^e siècle, quand le contrat littéral n'était plus en usage et quand, par conséquent, il ne présentait plus qu'un intérêt historique.“¹⁾

Convaincu que le palimpseste de Vérone contient des omissions, nous avons dirigé nos recherches vers les informations données sur ce point, c'est-à-dire sur la solennité du vieux contrat littéral, par le jurisconsulte byzantin Théophile, qui, — à côté de Dorothee et sous la présidence de Tribonien — a élaboré en 533 les *Institutiones*, à savoir le manuel élémentaire de droit romain à partir de Justinien, manuel conçu d'après les vieilles *Institutiones* de Gaius, qui ont formé, à leur tour, le manuel élémentaire de droit romain à partir de l'époque de Marc-Aurèle jusqu'à Justinien.

Dans une lettre adressée aux étudiants en droit (*cupidae legum juventuti*), l'empereur byzantin d'origine thraco-dace, Justinien, avoue sincèrement que Théophile et Dorothee ont eu comme modèle les *Institutiones* et les *Res cottidianae* de Gaius.²⁾ D'ailleurs, on sait bien que les étudiants en droit commençaient leurs études, avant la rédaction des Institutes de Justinien, par les Institutes de Gaius. La constitution *Omnem* est claire sur ce point.³⁾ Cet auteur byzantin Théophile a traduit en grec les Institutes de Justinien, une année plus tard (534), en nous donnant ce qu'on appelle la *Paraphrase grecque*. Dans cette paraphrase, le juriste byzantin trouve qu'il est bon de donner la formule de naissance du vieux contrat *litteris* tombé en désuétude de son temps.

En reproduisant le passage grec de Théophile, d'après l'édition de FERRINI,⁴⁾ nous traduirons les mots grecs du passage concernant le vieux contrat littéral, en gardant tels quels les mots latins qui composent la formule de naissance de ce contrat *litteris*.

La Paraphrase de Théophile III, 21 :

Après l'obligation *re* et après l'obligation *verbis*, parlons de l'obligation *litteris*. L'obligation *litteris* avait auparavant cette définition : „L'obligation *litteris* est l'ancienne dette transformée dans un contrat tout nouveau à l'aide de mots et d'écritures solennels.“

¹⁾ POPESCU-SPINENI, *Contractele formaliste la Romani*, 1928, p. 57; *Forma contractuală litteris*, 1932, p. 42.

²⁾ *Imperatoriam majestatem*, où nous trouvons les mots *commentarii Gai nostri*, qui montrent l'affection des juristes byzantins pour Gaius du II^e siècle.

³⁾ *C. Omnem* I, où Justinien affirme que ses collaborateurs ont utilisé pour la codification une quantité considérable de lois, qui étaient répandues dans 2000 volumes et 3 millions de paragraphes (*librorum quidem duo millia, versuum autem tricies centena*. . .).

⁴⁾ FERRINI, *Institutionum graeca Paraphrasis*, 1897, p. 348 : Μετὰ τὴν *re* καὶ τὴν *verbis* εἰπωμεν περὶ τῆς *litteris* ἢ δὲ *litteris* τὸ παλαιὸν τοιοῦτον ἐπεδέχτο ὅρον : *litteris* ἐστὶ τὸ παλαιὸν χρῆος εἰς καινὸν δάνειον μετασχηματιζόμενον ῥήματι καὶ γράμματι τυπικῶς. Εἰ γὰρ τις ἐχρεώσεται μοι ἑκατὸν νομίσματα ἀπὸ ἀγορασίας ἢ μισθώσεως ἢ δανείσματος ἢ ἐπερωτήσεως (πολλὰ δὲ τῶν χρεῶν προφάσεις), ἡβουλόμην δὲ τοῦτον ὑπεύθυνον ποιῆσαι τῇ *litteris* ἐνοχῇ, ἀνάγκη ἦν ταῦτα λέγειν καὶ γράφειν τὰ ῥήματα πρὸς αὐτὸν ὃν ἐνοχον ἡβουλόμην τῇ *litteris* ποιῆσαι ἐνοχῇ. ἦν δὲ ταῦτα τὰ ῥήματα, ἅτινα καὶ ἐλέγετο καὶ ἐγράφετο : Centum aureos quos mihi ex causa locationis debes expensos tibi tuli.

Εἴτα ἀνεγράφετο ὡς ἀπὸ τοῦ ἐνόχου ἡτῇ γενομένου ἐκ τῆς μισθώσεως ταῦτα τὰ ῥήματα : Expensos mihi tulisti.

Καὶ ἡ μὲν προτέρα ἡτις ἦν ἐνοχῇ ἀπεσβέννυτο καινότερα δὲ ἐτίκτετο, τουτέστιν ἡ *litteris*. Αὕτη δὲ ἐκ τοῦ ἐν γράμμασιν εἶναι τὴν ὀνομασίαν ἐδέξατο. Σήμερον δὲ ταῦτα οὐκ ἐστὶν ἐν χρήσει.

En effet, si quelqu'un me devait cent monnaies d'or à la suite d'un achat ou d'une location ou d'un prêt, ou bien à la suite d'une stipulation (car les causes des dettes sont multiples) et que je voulais me le faire obliger *litteris*, il fallait que je prononce et que j'écrive quelques mots pour celui que je voulais faire mon obligé *litteris*. Et ces mots, à la fois prononcés et écrits, étaient les suivants : „Centum aureos quos mihi ex causa locationis debes expensos tibi tuli.“

Puis, celui qui s'était déjà obligé envers moi par le contrat de location inscrivait à côté de mon écriture les mots qui suivent : „Expensos mihi tulisti.“

Ainsi, l'ancienne obligation s'éteignait et une obligation toute nouvelle prenait naissance, à savoir l'obligation *litteris*. Cette obligation a pris son nom du fait qu'elle naissait par la voie des lettres. Aujourd'hui, ces obligations ne sont pas en usage.

Et, un peu plus bas, en faisant une comparaison entre les contrats consensuels et le contrat littéral, Théophile écrit la proposition suivante : Dans l'obligation *litteris*, l'obligé est celui qui a fait l'écriture. En grec : Ἐπὶ τῆς litteris ἔνοχος ὁ γράψας (ἐστίν).

Voilà donc un texte byzantin du VI^e siècle, qui reproduit une opinion antique, très certainement l'opinion de Gaius, le modèle des Institutes de Justinien, paraphrasés en grec par Théophile une année plus tard, et qui nous dit dans des termes très précis que, dans la conclusion du vieux contrat *litteris*, tombé en désuétude au cours des siècles, la personne qui voulait s'obliger *litteris* écrivait de sa propre main les trois mots suivants : *Expensos mihi tulisti*.

Le passage de Théophile est clair : le vieux contrat *litteris* a demandé la présence et l'écriture personnelle du débiteur qui voulait s'obliger *litteris*. Celui-ci devait être présent, puisque le texte byzantin dit que le créancier prononçait (oralement) les mots qu'il écrivait. Et cette prononciation du créancier implique et demande la présence de la personne qui s'oblige. Car personne ne peut être obligé de parler tout seul. De même, le débiteur devait écrire de sa propre main les trois mots solennels pour pouvoir devenir un obligé de droit strict par la voie des lettres. Il confirmait par l'expression *Expensos mihi tulisti* la vérité et la réalité de l'opération faite par le créancier qui avait prononcé et écrit auparavant les mots qui manifestaient bien sa volonté de faire obligé *litteris* son ancien débiteur.

Théophile nous dit deux fois que le créancier prononçait les mots qu'il écrivait sur le parchemin ou sur le papyrus (λέγειν καὶ γράφειν). Le débiteur ne prononçait aucun mot ; mais il écrivait de sa propre main les trois mots solennels. Cela résulte aussi de l'exposé de Théophile. Ainsi, le créancier y exprimait, oralement et par écrit, son droit, à la première personne du verbe (*tuli*) et le débiteur y confirmait, par l'écriture seulement, le droit du créancier, à la seconde personne du verbe (*tulisti*). Cette solennité se rapproche un peu de la solennité *verbis*, mais il faut observer que le contrat *litteris* ne se forme pas par une interrogation et une réponse, comme la stipulation. La solennité des contrats *litteris* est une forme contractuelle nouvelle, distincte de la solennité des contrats *verbis*.

La seule objection qu'on peut faire à l'information très précise de Théophile, sur la solennité du vieux contrat *litteris*, c'est le silence suspect de Gaius Veronensis. Nous avons exprimé, il y a six ans, l'opinion que l'exposé évidem-

ment incomplet du palimpseste découvert à Vérone peut et doit être complété par les informations que nous donnent les compilateurs de la législation justinienne, qui ont eu à leur disposition des exemplaires meilleurs que celui que nous avons trouvé dans la bibliothèque du chapitre de Vérone en 1816. Car avant Justinien tous les étudiants de Constantinople et de Beyrouth et tous les avocats de tout l'Empire byzantin avaient sous la main et dans leurs bibliothèques les *Institutes* de Gaius (en manuscrit). Ces manuscrits de Gaius ont été certainement plus complets que le palimpseste de Vérone. L'exposé de Théophile, qui donne une définition très précise du vieux contrat *litteris*, en est la preuve. Car le jurisconsulte byzantin a donné certainement cette définition d'après Gaius, le modèle, reconnu par tous les romanistes, des *Institutiones* de Justinien et, par conséquent, de la *Paraphrase grecque* de Théophile.

Aujourd'hui, à la suite de la découverte de Gaius d'Égypte, nous avons la satisfaction de constater que nos prévisions ont été justes en ce qui concerne l'opinion émise, que le passage de Gaius Veronensis sur le vieux contrat littéral contient des omissions. En effet, les parchemins découverts par les Italiens en Égypte prouvent que les manuscrits contenant les *Institutes* de Gaius diffèrent l'un de l'autre. Le passage sur le *consortium*, qui n'existe pas dans le palimpseste de Vérone, mais qui existe dans le manuscrit d'Égypte, est la preuve évidente que le manuscrit de Gaius Veronensis, qui a été le fondement des études de droit romain pendant 118 ans, est incomplet. Celui-ci contient de grandes omissions; par exemple, il ne parle pas d'une institution archaïque du droit romain, qui s'appelle *consortium* à la fin de ses informations données sur le contrat consensuel de société. Au contraire, le manuscrit de Gaius d'Égypte nous donne à cette occasion de riches renseignements sur le *consortium*.¹⁾

A notre avis, cette découverte des parchemins d'Égypte, donne une force particulière au passage de Théophile concernant la solennité du vieux contrat *litteris*. En effet, la *Paraphrase* de Théophile ne contredit pas le palimpseste de Gaius découvert à Vérone, mais elle le complète en se fondant évidemment sur d'autres manuscrits de Gaius plus complets que celui qui a été découvert à Vérone par Niebuhr en 1816.

En finissant notre communication dans l'espace de temps stipulé par le Congrès, nous nous contentons de répéter notre conclusion d'il y a six ans: „La forme contractuelle *litteris* a demandé la présence et l'adhésion solennelle du débiteur qui, — d'après les informations de Théophile, fondées sur des documents antiques dignes de foi — écrivait de sa propre main, à côté de l'écriture du créancier (*Centum aureos quos mihi ex causa locationis debes expensos tibi tuli*), les mots: *Expensos mihi tulisti*. Les affirmations de Théophile sur la forme de la naissance du vieux contrat *litteris*, ne contredisent pas, mais complètent Gaius (de Vérone), qui se tait.²⁾

¹⁾ ARANGIO-RUIZ, *Frammenti di Gaio*, 1933, p. 7 (v. 14—44).

²⁾ POPESCU-SPINENI, *Contractele formaliste la Romani*, 1928, pp. 61—62; *Forma contractuală litteris*, 1932, p. 48.

Pour ne pas dépasser l'espace de temps convenu, nous avons laissé de côté la fonction du vieux contrat *litteris*, sur laquelle nous nous contentons de dire seulement quelques mots. A notre avis, le vieux contrat littéral romain a eu une seule fonction: la fonction de noter des obligations préexistantes, en les transformant (d'où les mots caractéristiques *transscriptio* et *transscripticium*) en des obligations *litteris*, qui sont toujours de droit strict. Sur ce point Gaius de Vérone et la *Paraphrase* de Théophile sont complètement d'accord. L'opinion moderne unanime qui dit que le vieux contrat *litteris* des Romains pouvait aussi intervenir pour créer directement une obligation nouvelle, en transformant un simple pacte en contrat, n'a aucun fondement sérieux.

Le montanisme a-t-il pénétré en Illyricum

par Jacques Zeiller

Résumé¹⁾

On ne cite d'ordinaire qu'un texte de provenance illyrienne mentionnant le montanisme, celui de Saint Nicéas de Remesiana, qui n'indique en aucune façon si la secte phrygienne avait ou non pénétré dans les pays danubiens. Or, il en est un autre, de quelques années postérieur, l'*Epistula* d'Auxence de Durostorum, sur la vie et la mort d'Ulfila, écrite en 383 ou très peu après, qui parle également des montanistes; et, Auxence les citant à côté des représentants d'autres confessions qu'Ulfila, évêque danubien, a directement combattues, il est permis d'en induire, à titre au moins d'hypothèse vraisemblable, que le montanisme avait fait des disciples en Illyricum.

¹⁾ Le texte complet de cette communication a été publié dans la *Revue d'hist. ecclés.* XXX, 1934, p. 847—851.

Le premier schisme de Photios

par F. Dvorník

En étudiant les sources de l'histoire du patriarche Photios — pour éclairer les relations entre ce dernier et les Saints Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves — je me suis aperçu que nos connaissances sur ce grand personnage ont besoin, sur plus d'un point, d'une correction souvent absolue. J'ai communiqué une partie de mes observations aux spécialistes dans le dernier chapitre de mon livre *Les Légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*.¹⁾ En continuant mes recherches je suis arrivé à la conclusion que le second schisme de Photios n'a jamais existé et que les historiens se sont laissé tout simplement mystifier par quelques écrits antiphotianistes qui ne méritent pas du tout la créance qu'on leur accordait presque généralement jusqu'aujourd'hui. J'ai publié les résultats de mes recherches dans le volume VIII du *Byzantion*.²⁾ J'ai été très heureux de constater que le Père V. GRUMEL, dans une pénétrante étude, publiée dans la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*,³⁾ était arrivé, sur les points essentiels, aux mêmes conclusions que moi. Cette satisfaction était d'autant plus grande que nous avons travaillé tous les deux indépendamment l'un de l'autre.⁴⁾

Je comprends pourtant parfaitement qu'une pareille thèse bouleversant tout ce qu'on a cru jusqu'aujourd'hui sur l'existence du second schisme de Photios ne puisse pas être acceptée par tous avec empressement. Tous ces problèmes ne pourront pas être liquidés sans une étude d'ensemble de l'histoire de Photios. On trouve encore, dans les documents antiphotianistes, d'autres inexactitudes

¹⁾ Prague, 1933, pp. 313 et suiv.

²⁾ *Le second schisme de Photios. Une mystification historique*, pp. 425—474.

³⁾ T. XII, 1933, pp. 432—457. *Y-eut-il un second schisme de Photios?*

⁴⁾ Tout récemment le Père GRUMEL a publié une autre étude dans laquelle il s'efforce de mettre au point ses précédentes conclusions (*La liquidation de la querelle photienne, Échos d'Orient*, XXXVII, pp. 257—288). Je constate avec satisfaction que le savant auteur se range à mon avis en ce qui concerne „les manœuvres de falsification du compilateur ignatien“ — car c'était là le point essentiel où ses conclusions différaient des miennes. Ce qu'il y dit de l'attitude du pape Formose à l'égard des photianistes a besoin d'un examen plus approfondi, car son argumentation, malgré la sagacité avec laquelle elle semble être menée, présente plusieurs points assez faibles. J'aurai l'occasion de revenir sur ce problème à un autre endroit et d'apporter d'autres documents à l'appui de ma thèse.

et contradictions concernant d'autres périodes de l'histoire du patriarche; il faudra les éclaircir et les comparer entre elles ainsi qu'avec les relations qu'on trouve dans d'autres documents de l'époque. Je me suis donc promis de reprendre la question de Photios dans son ensemble et de soumettre surtout à un examen détaillé l'histoire de son premier schisme.

Le but premier des congrès des études byzantines est à mon sens de mettre les intéressés au courant des résultats des principales recherches faites par les spécialistes sur tel ou tel sujet intéressant tous les byzantinistes pour que les congrès puissent donner une idée générale de ce qui se fait dans le domaine des études byzantines. Les conférenciers ne devraient donc pas, je crois, se limiter à l'étude d'un détail qu'on aimerait mieux lire à tête reposée dans une revue spéciale. J'ai donc choisi comme sujet de ma communication le premier schisme de Photios dont l'histoire me préoccupe en ce moment-ci. Mais, à franchement parler, je regrette d'avoir pris les choses tellement au sérieux. La question que je me suis promis de traiter est si compliquée et si vaste, qu'il est impossible de l'épuiser dans une communication d'une demi-heure. Je ne pourrai même pas présenter dans leurs grandes lignes tous les résultats auxquels je suis arrivé. Ces résultats étant souvent en contradiction avec les thèses reconnues comme les seules vraies jusqu'alors, on risquerait de provoquer l'impression de la chasse au sensationnel en les présentant au public sans indiquer en même temps la voie par laquelle on y est arrivé et sans donner l'occasion aux spécialistes d'en examiner rigoureusement la justesse. C'est pourquoi je me vois obligé de me limiter uniquement à traiter un détail de cette importante période de l'histoire de Photios et d'examiner les moyens de trouver une solution équitable au problème des causes du soi-disant premier schisme de Photios.

I

Tous ceux qui se sont occupés de ce problème l'ont étudié pour la plupart du point de vue de l'histoire générale de l'Église en ayant devant les yeux les tragiques conséquences que cette brouille entre Byzance et Rome a eu sur l'évolution ultérieure de l'Église entière. Ce point de vue est certainement juste, à condition qu'on ne néglige pas en même temps l'étude de l'évolution byzantine au IX^e siècle. C'est ce qu'on n'a pas toujours observé, à ce qu'il me semble. On sait que les sources dont nous disposons jusqu'à ce jour proviennent pour la plupart du milieu hostile à Photios. Nous serons probablement toujours obligés de nous en contenter car il est très peu probable qu'on puisse trouver d'autres documents, les sources provenant du milieu photianiste ayant été détruites par le parti adverse. C'est précisément pour trouver la valeur exacte de ces sources qu'on doit d'abord étudier la situation politique et religieuse à Byzance à l'époque où le schisme a pris naissance.

Une autre faute qu'on a souvent commise en étudiant l'histoire de Photios, a été de ne pas rechercher les rapports entre cette triste affaire et les événements qui se sont déroulés à Byzance à la fin du VIII^e et pendant la première

moitié du IX^e siècles. Déjà en écrivant mon livre, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*,¹⁾ j'ai été frappé du fait qu'à Byzance il existait à cette époque deux partis bien distincts et très hostiles l'un à l'autre — ceux que j'ai appelé alors le parti des intransigeants et des dévots et le parti libéral.²⁾ Certains de mes critiques se sont indignés alors de cette dénomination et d'autant plus que j'ai rangé les deux Apôtres slaves parmi les „libéraux“. Cette dénomination, quoiqu'elle puisse paraître un peu étrange, est pourtant parfaitement justifiée. Toute la société byzantine était partagée, à la fin du VIII^e et au début du IX^e siècles, en deux grands camps avec des tendances très opposées et qui rivalisaient entre eux non seulement dans le domaine religieux, mais aussi dans la politique, chacun voulant assurer à ses partisans la gestion des affaires religieuses et politiques de l'Empire. C'est justement l'antagonisme de ces deux courants qui complique à Byzance si souvent les affaires religieuses et c'est là que nous devons chercher la clef des nombreuses complications politiques qui bouleversent Byzance à cette époque.

C'est un fait reconnu universellement que les Byzantins d'autrefois distinguaient souvent mal les affaires religieuses des affaires politiques, mais, malgré cela, en étudiant l'histoire byzantine, on oublie d'appliquer ce principe et on s'entête à vouloir donner à certains événements un sens uniquement religieux. Cela s'applique avant tout à l'affaire de Photios.

Le parti des intransigeants se recrutait en général parmi les moines et les dévots et parmi les gens attachés aux anciennes traditions, gens qui voulaient défendre la foi orthodoxe dans toute son intégrité et avec énergie, et parmi les gens d'esprit très conservateur. Les libéraux prédominaient dans le milieu intellectuel; ils étaient soutenus aussi par le clergé sorti de ce milieu et souvent jaloux de l'influence des moines, et quelquefois même par les hésychastes

¹⁾ Paris, 1926, pp. 106 et suiv.

²⁾ Cf. ma communication au Ve congrès pour l'union des Églises à Velehrad: *De sancto Cyrillo et Methodio in luce historiae byzantinae*, Acta V. conventus velehradensis, Olomucii, 1927, pp. 150 et suiv. Déjà H. GELZER parlait des deux partis politico-religieux à Byzance dans sa pénétrante étude *Das Verhältnis von Staat und Kirche in Byzanz*, *Historische Zeitschrift*, 1901, N. F. Band 50, pp. 231 et suiv. (*Ausgewählte Schriften*, Leipzig, 1907, pp. 57 et suiv.). J. B. BURY (*A History of the Eastern Roman Empire*, London, 1912) suppose aussi l'existence de ces deux partis à Byzance sans pourtant employer toujours cette classification. Les savants occidentaux qui se sont occupés jusqu'aujourd'hui de l'histoire byzantine au IX^e siècle ont ignoré le travail d'un hiéromonach syrien, élevé en Russie, GERAZIM JARED. Celui-ci a publié, en 1872 et 1873, dans le *Христiанское Учение*, une longue étude dans laquelle il étudiait justement la lutte entre les deux partis et l'influence qu'elle a eu pour l'histoire de Photios (*Отзывы современниковъ о св. Фотіѣ патр. Конст. въ связи съ исторією политическихъ партій Византийской имперіи*). Ce travail, malgré quelques inexactitudes et exagérations que même des savants russes lui ont reproché (surtout A. P. LEBEDEV dans les *Чтенія общества любителей дух. просв.* 1873, № 1) est très important pour quelques aspects de l'histoire du patriarche. Il est à regretter qu'il est presque inaccessible aux savants occidentaux. Moi-même je n'ai fini par le trouver qu'en 1934. Les spécialistes russes ont pourtant souvent puisé dans le travail de JARED (surtout A. P. LEBEDEV, *Исторія раздѣленія церквей*, Moscou, 1900; ТН. М. ROSSEJKIN, *Первое правленіе Фотія*, *Sergiev Possad*, 1915, pp. 35 et suiv. Cf. aussi l'excellente étude d'IVANTZOV-PLATONOV, *Къ изслѣдованіямъ о Фотіѣ*, St. Pétersbourg, 1892, p. 178).

ne voulant pas accepter les idées de Théodore Studite sur le monachisme, puis par une partie de la bourgeoisie et en général par des gens avides des choses nouvelles. Les deux partis étaient parfaitement orthodoxes, soucieux de conserver intact le dépôt de la foi léguée par les Pères et définie par les conciles œcuméniques. Pourtant, tandis que les premiers se montraient rigoureux et intransigeants dans l'application des principes religieux, les autres plaidaient pour la tolérance la plus grande. Les deux partis ne marchaient ensemble que quand la foi commune était en danger. On les voit tous les deux en opposition nette contre l'iconoclasme, bien que ne suivant pas toujours, en le combattant, la même méthode.

Pour la première fois, les différences entre les deux partis se sont révélées à l'occasion du VII^e concile œcuménique. Les intransigeants s'opposaient d'une façon véhémement à ce que, suivant la décision du concile, les évêques ayant abjuré l'iconoclasme, continuassent à exercer leurs fonctions.¹⁾ Ce fait est significatif, car la même chose va se répéter plus tard, sous un autre aspect, bien entendu, dans l'affaire de Photios. Des intransigeants en appelaient au pape et le patriarche Taraise a eu beaucoup à souffrir de leur agitation.

Le parti des intransigeants trouvait, selon toute vraisemblance, un fort appui dans la personne de l'ambitieux logothète Staurakios, un fidèle partisan d'Irène. Celui-ci a très bien vu le rôle important que cet élément pourrait jouer même dans la gestion des affaires politiques de l'Empire. Irène inclinait, au début de son règne, pour des raisons bien compréhensibles, plutôt vers la politique conciliante patronnée par les „libéraux“. Le choix de Taraise — un laïque, qui provenait de ce milieu — l'indique assez clairement. Staurakios sut pourtant persuader à l'impératrice que les intransigeants qui vénéraient en elle avant tout la pieuse restauratrice du culte des images, seraient les meilleurs soutiens de ses ambitieux projets. Le récit du chroniqueur Théophane indique assez clairement que les extrémistes désiraient éliminer le fils d'Irène, Constantin, pour toujours du gouvernement. La mention des visionnaires et des prophètes proclamant qu'Irène était élue par Dieu pour continuer la régence malgré Constantin qui avait atteint sa majorité, est très significative.²⁾ C'est parmi les intransigeants surtout que les visionnaires étaient toujours très nombreux. Staurakios joue aussi à cette occasion le principal rôle.

Nous constatons ici pour la première fois combien les affaires religieuses se combinent, aux yeux des intransigeants, aux affaires politiques. Forte de l'appui de ce parti, Irène a pu miner l'influence de son fils Constantin VI et gagner du nouveau, par des moyens peu habituels aux Saints, on le sait, le gouvernement. La victoire des intransigeants a été facilitée surtout par le fait que Constantin VI s'était montré incapable, de sorte que les libéraux n'ont pas trouvé un centre autour duquel ils auraient pu se grouper.

¹⁾ Cf. pour les détails de cette opposition HERGENRÖTHER, *Photius*, Regensburg, 1867, I, pp. 250 et suiv.

²⁾ THÉOPH. 6282, Bonn, p. 719; de Boor, p. 464.

Le règne de Nicéphore signifie la fin de l'influence des intransigeants sur les affaires religieuses et politiques de l'Empire. Nicéphore s'efforçait de tenir la balance entre les différents courants à Byzance et il se montrait plutôt partisan de la politique de conciliation patronnée par le parti libéral. Le choix de Nicéphore, directeur de la chancellerie impériale, comme successeur du patriarche Taraise et les efforts des deux Nicéphore pour liquider l'affaire de l'œconome Joseph et du second mariage de Constantin VI ainsi que la neutralité de l'empereur, plutôt bienveillante pourtant aux iconodoules, dans l'affaire du culte des images, en témoignent. C'est pour cela que le parti des dévots le détestait. On sait quelle position ont pris les moines conduits par Théodore Studite lui-même à l'égard du patriarche et de l'empereur. Tandis que Théodore se limitait dans son noble zèle pour l'observation rigoureuse de la loi morale chrétienne aux armes spirituelles, d'autres, moins nobles que lui, impatientes de voir la fin de ce régime, néfaste à leur avis, se croyaient autorisés à employer des armes moins innocentes.

D'après Michel le Syrien¹⁾ et Bar-Hebraeus²⁾ les sectateurs d'Irène détrônée avaient organisé un complot, immédiatement après l'ascension de Nicéphore au trône impérial, pour renverser son heureux rival. Le silence de Théophane sur cet incident confirme plutôt que ce coup manqué avait été en effet organisé par les adversaires du nouvel empereur recrutés dans le même milieu qui était si sympathique à l'historien.

Une autre conspiration a été ourdie contre Nicéphore en 808. Celle-là au moins présente l'aspect d'une conspiration ecclésiastique. Le patrice et quaestor Arsaber qui a été désigné par les conspirateurs comme futur empereur, est décrit par Théophane comme „un homme pieux et intelligent.“ C'est pour cela qu'il a trouvé un large appui parmi les évêques et les moines, hostiles au régime de Nicéphore. Le complot fut découvert à temps et Théophane se plaint que l'empereur ait puni très sévèrement un certain nombre „de saints évêques et de moines et même le syncelle, le sacellaire et le chartophylaque de la grande église, hommes très distingués et dignes de tout le respect.“³⁾ En lisant ce rapport on a nettement l'impression que l'élément ecclésiastique prédominait dans ce complot. Les conspirateurs ne pouvaient se recruter que parmi les intransigeants qui détestaient tout particulièrement le régime de Nicéphore correspondant si peu à leurs goûts. C'est une curieuse preuve qui montre de quoi étaient capables les fanatiques de ce parti pour faire triompher leurs idées.

Les intransigeants ont contribué en plus à diffamer la renommée de Nicéphore en dépeignant cet empereur comme un hypocrite, un impie et un tyran, et son gouvernement comme extrêmement néfaste pour l'Empire. C'est ainsi qu'a présenté Nicéphore à la postérité le moine Théophane dans sa chronique. Ce n'est que tout récemment que la critique historique a commencé à retoucher

¹⁾ MICHAEL SYRUS, *Chronique*, ed. J. B. CHABOT, Paris, 1905, 1906, III pp. 12, 13.

²⁾ *Gregorii Abulpharagii Chronicon syriacum*, ed. BRUNS et KIRSCH, Leipzig, 1789, II, p. 138. Cf. BURY, *l. c.* p. 7.

³⁾ THÉOPH. 6300, Bonn, pp. 750, 751; de Boor, p. 483.

cette sombre image de Nicéphore.¹⁾ Nicéphore était un administrateur capable, un bon ministre des finances et un homme d'état qui n'était pas sans qualités. Il n'excellait pas dans l'art guerrier, il est vrai, mais malgré son triste sort, il ne mérite pas d'être traité comme il est traité par le pieux Théophane.²⁾ Et il faut pourtant dire que Théophane n'appartenait pas à l'extrême droite du parti des intransigeants. Fils de fonctionnaire, plus versé dans les affaires de la vie quotidienne, il ne cache pas ses sympathies pour les patriarches Taraise et Nicéphore et il n'approuve pas entièrement le radicalisme de St. Théodore Studite.³⁾ A un endroit il a pour lui même un mot assez dur.⁴⁾ On peut donc s'imaginer ce que les autres pensaient et disaient sur le compte de Nicéphore.

Même cette constatation est importante pour l'histoire de Photios et de l'empereur Michel III, car la plupart des renseignements sur ce patriarche et sur l'empereur qui l'avait promu, provient de leurs ennemis et ceux-ci se recrutaient, comme nous le verrons plus loin, en majeure partie, dans le parti des intransigeants.

On sait d'ailleurs aussi que l'accès au trône de Michel I^{er} ne s'était pas fait sans le concours efficace de ce parti.⁵⁾ Pourtant, ce parti avec son chef Michel s'était montré incapable lorsqu'il était au pouvoir et il n'a fait qu'accélérer et faciliter la réaction iconoclaste sous Léon V. Ici nous voyons de nouveau les deux partis se réunir et agir contre le danger commun, l'iconoclasme. Même l'hégoumène Théodore se réconcilie avec le patriarche Nicéphore en exil.

II

Une nouvelle phase dans l'évolution de ces deux partis commence avec la restauration des images. Les forces du parti des intransigeants ont, bien entendu, augmenté, mais le parti „libéral“ a vu aussi ses rangs grossir, surtout par la liquidation de l'iconoclasme. Les anciens iconoclastes, surtout ceux qui n'étaient pas aussi belliqueux que leur leader le patriarche Jean le Grammairien, se joignaient en masse au parti libéral. A la tête de ces anciens iconoclastes se trouvait Léon le Philosophe, l'archevêque de Thessalonique. Il faut remarquer que ces iconoclastes étaient pour la plupart des gens très lettrés, car le dernier empereur iconoclaste Théophile favorisait la science, secondé dans ses efforts par le savant patriarche Jean le Grammairien et par Léon le Philosophe. L'aile des intellectuels dans le parti libéral était donc considérablement renforcée par ces „conversions.“ L'intérêt porté par les derniers empereurs iconoclastes à la renaissance des études classiques explique, entre autres, pourquoi les extrémis-

¹⁾ Voir à ce propos BURY, *l. c.* pp. 8 et suiv.

²⁾ Tous les contemporains ne partageaient pas les idées de Théophane sur le malheureux empereur. Le moine Théostéricte, auteur de la vie de St. Nicéas de Medikeion, l'appelle „très pieux, ami des pauvres et des moines“ (*A. S. Avril*, 3, t. I, p. XXIX).

³⁾ Théodore le range même dans une de ses lettres parmi les „moechiens“ (*P. G.* vol. 99, II ep. 31, col. 1204).

⁴⁾ THÉOPH. 6305, Bonn, p. 775, de Boor, pp. 497, 498. Cf. BURY, *l. c.* pp. 38, 181; GELZER, *l. c.* (*Ausgew. Schriften*), p. 111.

⁵⁾ Cf. BURY, *l. c.* pp. 21 et suiv., 39 et suiv.

tes du parti conservateur, surtout les moines, étaient des ennemis si déclarés des études classiques¹⁾ qu'ils regardaient comme païennes non pas seulement parce qu'elles ressuscitaient les doctrines et les écrits des philosophes grecs païens, mais aussi parce qu'elles étaient patronnées par les iconoclastes qui, aux yeux de ces fanatiques, étaient presque aussi des païens. Cela explique en outre pourquoi ils détestaient les intellectuels du parti libéral et pourquoi ils allaient souvent jusqu'à soupçonner l'orthodoxie de leurs anciens alliés dans le combat contre l'iconoclasme.

L'impératrice Théodora inclinait, par ses sentiments personnels, vers le parti des intransigeants. Pourtant, l'intérêt de la dynastie commandant une grande circonspection, Théodora était assez intelligente pour le voir. On est surpris d'apprendre, dans les récits des chronographes, qu'elle s'opposait presque au rétablissement officiel du culte des images et qu'elle ne se laissait convaincre que par les arguments de Théoctiste et de Manuel. Le gouvernement de son ministre Théoctiste était au début favorable aux tendances des libéraux. On n'a pas choisi le futur patriarche parmi les intransigeants, quoique ceux-ci aient présenté plusieurs candidats — Athanasios de Saccoudion, Naucratis de Studion, l'archevêque Katasambas de Nicomédie et le métropolite de Cyzique — mais²⁾ on est allé le chercher parmi les partisans d'une politique plus libérale à l'égard des anciens iconoclastes. On l'a trouvé en Méthode, moine sicilien, connu non seulement par son zèle pour le culte des images, mais aussi par sa science et par ses relations avec l'empereur Théophile ainsi que par ses tendances libérales. Théoctiste continuait la politique de son maître dans d'autres domaines encore. Je crois avoir mis au point son rôle dans la réorganisation de l'enseignement supérieur à Byzance.³⁾ Il nomma Léon le Philosophe et Photios professeurs à l'Université de Byzance — on peut bien honorer de ce titre la Haute École de Constantinople — et il confia la direction du bureau impérial à ce dernier pour le remplacer à l'Université par Constantin le Philosophe. Tous ces personnages appartenaient au milieu des intellectuels, qui formait le cadre du parti libéral.

Les intransigeants supportaient mal cette tournure d'affaires prise par les événements, et leurs efforts se concentrèrent contre le patriarche Méthode. On est assez mal renseigné sur les intrigues organisées par ce milieu contre le chef de l'Église byzantine. Génésios⁴⁾ et le Continuateur de Théophane⁵⁾ nous en ont décrit une qui, si elle est vraie, éclaire de singulière façon le caractère des ennemis du patriarche. Les deux auteurs racontent, on le sait, l'accusation de stupre qu'on lançait contre le pieux moine et la façon drastique par laquelle celui-ci avait démontré „ad oculos“ à une nombreuse foule de curieux venus pour assister au procès ouvert contre le patriarche, son innocence. Tous les détails de cette histoire, rapportés par les chroniqueurs ne sont certainement

¹⁾ Cf. ce que j'ai dit de cette opposition, souvent violente, des moines contre les études classiques dans mon livre *Les Légendes de Const. et de Méth.*, pp. 27—31.

²⁾ Voir mon livre *Les Slaves, Byz. et Rome*, pp. 128 et suiv.

³⁾ *Les Légendes de Const. et de Méth.*, pp. 39 et suiv.

⁴⁾ Bonn, pp. 83, 84.

⁵⁾ Bonn, pp. 157 et suiv.

pas vrais. Le biographe de Méthode n'en dit pas un mot ce qui n'est pas, certes, en faveur de son authenticité. Les chroniqueurs mettent toute la responsabilité sur le dos des „hérétiques," c'est-à-dire des iconoclastes, mais la façon dont ils décrivent cette triste affaire indique assez clairement que les intransigeants y étaient pour quelque chose. On n'aurait jamais accordé à Byzance un pareil crédit à cette accusation si elle était provenue uniquement des iconoclastes. Il est en tout cas singulier de noter que les deux chroniqueurs identifient la femme gagnée pour appuyer cette calomnie, avec la mère de Métrophane, le futur archevêque de Smyrne. Celui-ci n'était certainement pas un admirateur de Méthode. On le comptera plus tard parmi les plus zélés et fidèles sectateurs d'Ignace, que ses adversaires nommaient „parricide" parce qu'il avait abandonné la politique conciliatrice de Méthode. On ne peut pas non plus ranger Métrophane et sa famille parmi les anciens iconoclastes, car, dans ce cas, il n'aurait jamais pu gagner l'entière confiance d'Ignace et de ses fidèles qui se méfiaient même des gens venant de l'iconoclasme à l'orthodoxie.

Malgré le caractère un peu légendaire que présente cette histoire, on doit donc y chercher un germe de vérité et on est autorisé à conclure que les intransigeants, mécontents de la politique religieuse de Méthode, ne reculaient même pas devant des calomnies assez grossières pour le discréditer aux yeux du peuple.¹⁾ On peut y voir même avec raison la preuve, au moins indirecte, que les gens qui intriguaient contre Méthode et ceux qui plus tard s'opposaient à Photios — le cas est le même en ce qui concerne les Studites — se recrutaient dans le même milieu et étaient souvent identiques.

Même si nous ne pouvons pas suivre dans tous les détails les intrigues du parti des intransigeants contre le patriarche Méthode, nous savons néanmoins d'une façon certaine que ce conflit a pris à la fin un aspect assez tragique. Il en résulta un schisme à l'intérieur de l'Église byzantine. Saint Méthode, exaspéré par cette opposition continuelle et malveillante, a dû excommunier les extrémistes du parti des intransigeants — les Studites et tous leurs sectateurs. On sait aussi que le tort était du côté des intransigeants.²⁾ Il est pourtant bon de le souligner afin de voir une fois de plus de quoi étaient capables les membres trop zélés de ce parti. J'insiste sur cet incident, car plus loin nous aurons l'occasion de relever les ressemblances entre ce schisme et le schisme que vont provoquer contre Photios les ignatiens qui, pour la plupart, vont se recruter dans le même milieu que les adversaires de Méthode.

Le conflit s'apaisa probablement sur l'intervention de l'impératrice³⁾ dont les sympathies allaient toujours vers les intransigeants. Il suffit de se rappeler

¹⁾ Cf. ce qu'en dit BURY, *A History*, p. 151. Il est à regretter que l'autre biographie de St. Méthode, écrite par Grégoire Asbestas, a été détruite par les ignatiens. On y aurait appris peut-être quelques détails même sur cette affaire.

²⁾ Cf. TH. USPENSKIJ, *Очерки по истории визант. образованности*, St. Pétersbourg, 1892, pp. 84 et suiv.; VON DOBSCHÜTZ, *Methodios und die Studiten*, *Byzant. Zeitschrift*, XVIII, 1909; BURY, *A History*, pp. 180 et suiv.; DVORNIK, *Les Slaves, Byz. et Rome*, pp. 128 et suiv.

³⁾ Ce n'est pourtant pas tout à fait sûr. ROSSEJKIN, *l. c.* p. 71, prétend que l'anathème lancé contre les Studites n'a été annulé que par le patriarche Ignace. Cette hypothèse n'est pas

les efforts touchants de la pieuse femme auprès de certains membres éminents de ce parti en vue de les réconcilier avec la mémoire de son mari.¹⁾ Elle tenait absolument à ce que ces héros de la foi qu'elle avait en si haute estime, ne condamnassent pas la mémoire de celui qu'elle avait si tendrement aimé. C'est elle sans doute qui insista auprès de Méthode pour faire liquider cette querelle.

Petit à petit, d'ailleurs, un regroupement s'opérait à Byzance. Les intransigeants profitant du prestige dont leurs chefs jouissaient auprès de la pieuse impératrice, faisaient tout pour regagner de l'influence à la cour. La chose était pour eux d'autant plus facile que les libéraux voyaient de plus en plus leur protecteur non pas en la personne de Théoctiste, mais dans celle de Bardas, le frère de l'impératrice qui leur en imposait par sa libéralité, son goût pour la science, ses capacités de général et d'homme d'État. C'est ainsi que les intransigeants ont facilement gagné non pas seulement Théodora mais aussi Théoctiste qui devait voir en Bardas son ennemi personnel et son plus dangereux rival. Pour contrecarrer son influence il croyait ne pouvoir compter que sur les intransigeants.

III

L'élection d'Ignace au trône patriarcal après la mort de Méthode en 847 marqua le triomphe de ceux-ci, car Ignace, bien que resté jusqu'alors neutre dans la lutte entre Méthode et les Studites, était par son caractère et par son passé, plutôt favorable aux idées des intransigeants. Ceux-ci pouvaient donc facilement exercer leur influence sur lui.

Le gouvernement de Théodora était désormais empreint des idées de ce parti. On ne peut pas, il est vrai, attribuer uniquement au gouvernement de Théodora la persécution des Pauliciens — car le dernier empereur iconoclaste Théophile les persécutait certainement aussi²⁾ — mais cette persécution a été sans doute intensifiée dès que les intransigeants eurent regagné leur influence à la cour. On sait qu'en une autre occasion, sous Michel I^{er}, lorsque les personnages du même milieu poussaient le pieux empereur vers la persécution des Pauliciens et autres hérétiques, ils ont trouvé de nombreux contradicteurs dans le milieu libéral, où l'on s'insurgeait contre la condamnation à mort des hérétiques, en arguant qu'il y avait encore un espoir d'une conversion possible.³⁾ BURY⁴⁾ a appelé cette néfaste décision „un des plus grands désastres politiques du

tout à fait invraisemblable. Pourtant le biographe de Méthode présente les choses de façon comme si la réconciliation avait eu lieu avant la mort de Méthode. Je me propose de discuter ce détail à une autre occasion.

¹⁾ Cf. BURY, *l. c.* p. 149; DVORNIK, *l. c.* p. 127.

²⁾ Cf. BURY, *l. c.* pp. 277 et suiv.

³⁾ THÉOPHANE (6304, Bonn, p. 771; de Boor, p. 495) dit, il est vrai, que même le patriarche Nicéphore insistait auprès de l'empereur pour qu'il ouvre la persécution; il semble pourtant, que l'initiative venait de ceux qu'il appelle „autres gens pieux“. Nicéphore pouvait difficilement s'opposer à une demande „aussi pieuse et agréable à Dieu“. Une pareille attitude l'aurait compromise davantage encore dans les yeux des intransigeants. Cf. ce qu'en dit BURY, *l. c.* p. 40.

⁴⁾ *l. c.* p. 276. La campagne contre les Pauliciens est devenue pour les Byzantins une affaire nationale dès que ceux-ci, exaspérés par les persécutions, eurent fait cause commune

IX^e siècle“, car malgré les torrents de sang que les soldats de l'impératrice ont fait couler parmi les hérétiques, les Pauliciens n'ont été ni convertis ni exterminés; au contraire, alliés aux Arabes, ils devinrent les plus farouches ennemis de l'Empire. Théodora et Théoctiste furent complètement impuissants contre eux et l'honneur d'avoir sauvé les possessions de l'Empire en Asie Mineure, si gravement compromises par cette néfaste décision, était réservé à Michel III et à Bardas.

Le parti des libéraux qui avait perdu toute son influence à la cour et même dans l'Église, était passé dans l'opposition la plus farouche. Il exploitait très habilement les insuccès politiques et militaires du régime. Mais il ne se limitait pas à cela; il avait inauguré une violente offensive même dans le domaine religieux. Comme en politique le premier visé était Théoctiste, dans le domaine religieux ce fut évidemment le pieux patriarche Ignace qui devint le point de mire de toutes les attaques.¹⁾

Les moyens par lesquels les libéraux voulaient atteindre leur but n'étaient pas non plus sans reproche. On se moquait de l'ignorance du patriarche. A propos de l'offensive contre les hérétiques on disait qu'Ignace et les siens n'avaient que les soldats de l'impératrice pour convaincre les hérétiques et qu'ils étaient absolument incapables de les combattre par des arguments philosophiques et théologiques. Disons à ce propos que c'est ici qu'on doit chercher l'origine de la calomnie lancée contre Photios disant qu'il professait la doctrine sur deux âmes, et de la prétendue controverse entre Constantin le Philosophe et Photios²⁾ sur ce sujet. Nous nous réservons d'apporter plus tard les preuves que Photios n'a jamais enseigné une pareille doctrine. Les extrémistes du parti libéral allaient jusqu'à parodier les cérémonies religieuses et les processions présidées par le pieux patriarche. Il se peut bien aussi qu'on ait exagéré un peu à Sainte-Sophie pour satisfaire au désir des dévots et qu'on ait ainsi provoqué quelques critiques de la part des anciens iconoclastes, plus sobres sous ce rapport. Le jeune empereur Michel, paraît-il, présidait souvent à ces parodies. Il faut remarquer à cet endroit que celles-ci ont complètement cessé après l'accès de Photios au trône patriarcal.³⁾ On critiquait la rigueur d'Ignace dans le gouvernement de l'Église en l'appelant parricide, parce qu'il se refusait à suivre l'exemple de feu Méthode.

Le parti opposé ne restait pas, cela se comprend, inerte et il travaillait contre ses adversaires par tous les moyens qu'il avait sous la main. Un conflit

avec les Arabes contre l'Empire. Il se peut donc que, pour cette raison, les empereurs iconoclastes, Léon l'Arménien et Théophile, ont dû continuer la politique de Michel I^{er}, politique, provoquée par les intransigeants.

¹⁾ Je me promets de traiter dans mon livre sur le schisme de Photios à fond le cas de Grégoire Asbestas, chef du parti libéral, et la brouille de celui-ci avec Ignace survenue le jour du sacre du nouveau patriarche.

²⁾ Anastase le Bibliothécaire, dans sa Préface aux Actes du VIII^e concile œcuménique, MANSI, XVI, 6. Certains critiques m'ont reproché de ne pas avoir assez souligné, dans mon dernier livre, cette controverse. Or, déjà quand je l'écrivais, cette histoire m'a paru suspecte.

³⁾ Comparez le sobre jugement de BURY (*l. c.* p. 163) sur ces prétendues travesties.

apparent devint petit à petit inévitable. Il éclata d'abord dans le domaine politique entre Théoctiste et Bardas, à l'époque où le jeune Michel eut atteint sa majorité. Qu'il nous soit permis de rappeler ici un cas analogue qui s'était passé sous Irène, quand son fils Constantin devint majeur. Seulement, Irène avait alors son Staurakios et Constantin n'avait pas son Bardas. Suivant une bonne tradition, bien établie à Byzance, l'un ou l'autre des protecteurs des deux tendances opposées devait disparaître. Ce fut Bardas, plus énergique que Théoctiste, qui eut raison de son rival. En 856 Théoctiste était assassiné.¹⁾

Ce fut une défaite pour les intransigeants. Théodora, sans l'appui de Théoctiste, ne pouvait plus tenir tête au parti libéral dont Bardas était le chef avec le jeune empereur Michel. Pourtant, les intransigeants n'avaient pas déposé les armes. Il y avait encore de l'espoir tant que Théodora était au palais impérial. C'est contre Bardas que toutes leurs attaques se concentraient alors. Il fallait le renverser à tout prix. Pour le discréditer aux yeux du peuple, ils répandaient des bruits sur sa conduite immorale et sur son inceste avec sa bru.²⁾ En abusant de la droiture et du zèle d'Ignace, ils voulaient mettre le suprême pouvoir religieux en opposition contre le régime politique. Il faut dire que, vu la mentalité des Byzantins de ce temps, le coup était très adroit et bien porté. Bardas et Michel discrédités aux yeux du peuple, il aurait été facile de miner leur influence au palais impérial et de rendre la gestion des affaires à Théodora et aux gens du parti des intransigeants.

Les machinations des intransigeants furent en partie couronnées de succès. Le patriarche se laissa gagner et l'on vit à Sainte-Sophie une scène, rare et très impressionnante: le patriarche refusant la sainte communion à l'homme qui représentait alors à Byzance tout le pouvoir politique. Le nouveau régime était discrédité au plus haut point aux yeux du peuple.

Si l'on considère bien les choses, Ignace paraît être allé trop loin dans son zèle. Il semble que le crime reproché à Bardas était très difficile à prouver. Tous les chroniqueurs qui en font mention et même le biographe d'Ignace, Nicétas le Paphlagonien, ne parlent que des bruits qui couraient alors à Byzance et qu'on avait rapporté, jusqu'au patriarche.³⁾ Tous ces écrivains auraient tenu un autre langage s'ils avaient eu des preuves évidentes de l'immoralité de Bardas. Il est sûr que St. Taraise, St. Nicéphore et St. Méthode auraient agi, dans des circonstances pareilles, avec plus de circonspection que St. Ignace. Cela ne veut pas dire qu'Ignace était impliqué dans ce complot politique. Je suis de plus en plus convaincu qu'Ignace était en effet un saint homme et qu'il méritait parfaitement les honneurs de l'autel que les deux Églises lui rendent depuis longtemps. Plus on étudie les documents de l'époque, plus on est confirmé dans

¹⁾ Voir pour les détails BURY, *l. c.* pp. 157 et suiv.

²⁾ Voir ce que j'ai dit dans mon livre *Les Légendes de Const. et de Méth.*, pp. 139 et suiv., sur ces bruits et sur la conduite d'Ignace.

³⁾ Voir mon livre *l. c.* ou j'ai cité aussi le jugement de Bury sur la conduite d'Ignace. Il est curieux de noter que les conclusions de JARED (*l. c.* 1872, II, pp. 556 et suiv.) sur cette affaire ont été ainsi confirmées par Bury.

cette conviction. Il manquait pourtant souvent de circonspection et d'expérience dans les affaires politico-religieuses. Les fanatiques du parti des intransigeants ont tout simplement abusé de sa simplicité.

Pour couper court à toutes machinations et leur enlever pour toujours l'espoir d'arriver de nouveau au pouvoir avec l'aide de Théodora ou de ses filles, Bardas décida de rendre sa sœur et ses nièces inoffensives, en les envoyant au couvent. Il faut dire que Bardas et Michel ont agi avec une certaine clémence à l'égard de Théodora. A Byzance on était habitué à d'autres scènes et on aurait certainement supporté une reprise du triste drame de Constantin VI et de ses fils, dont Irène a su se débarrasser d'une façon aussi cruelle.

Ignace a été prié de bénir le voile de l'impératrice. C'était, aux yeux de Bardas, lui donner une occasion de prouver qu'il n'était pas solidaire des machinations politiques du parti des intransigeants. Pourtant, c'était trop demander à Ignace. Ce n'étaient pas seulement ses sentiments religieux et sa droiture qui s'y révoltaient, mais aussi le fait qu'il devait tout à l'impératrice. C'était elle qui l'avait choisi pour patriarche et c'était à elle qu'il voulait rester fidèle. Il savait être loyal. Les chefs des intransigeants l'avaient d'ailleurs suffisamment entre leurs mains. Il refusa. Le gouvernement y vit la preuve que le patriarche se solidarisait avec les ennemis du nouveau régime politique et cela d'autant plus que les fanatiques exploitaient ce fait contre Bardas et Michel et leur parti. En effet, ils sont allés jusqu'à un complot. Syméon Magister¹⁾ qui pourtant est très défavorable à Photios et qui ne cache pas ses sympathies pour Ignace et Théodora, ainsi que le Continuateur de Georges le Moine²⁾ parlent d'un attentat à la vie de Bardas. Il semble que l'ex-impératrice elle-même était impliquée dans ce complot à la tête duquel se trouvait le protostrator impérial. Le complot fut découvert à temps et les conjurés furent décapités dans l'hippodrome. La situation devenait de plus en plus sérieuse. L'insuccès du premier complot n'avait pas enlevé au parti de l'opposition tout courage et tout espoir. Un de ces fanatiques, Gébéon, voulut essayer sa chance et se proclama fils de l'impératrice à la suite d'une autre alliance. Il eut un certain succès à Constantinople et les partisans de Théodora commençaient à se grouper autour de lui. Il fut pourtant pris et exécuté d'une façon très cruelle. Ignace, qui était déjà très soupçonné par le gouvernement et dont les actes étaient surveillés par la police impériale, commit une nouvelle faute. Il prit la défense du malheureux. C'était probablement par pitié ou parce que celui-ci se disait moine et devait donc être jugé par le patriarche. C'était pourtant une faute qui renforçait les suspicions contre le patriarche. Il fut accusé de haute trahison et relégué dans l'île de Térébinthe.³⁾

IV

Ici commence une nouvelle phase dans l'histoire d'Ignace. Il était évident que la position du patriarche serait intenable sous le nouveau régime. Le gouverne-

¹⁾ Bonn, p. 658.

²⁾ Bonn, p. 623.

³⁾ Voir pour les détails BURY, *l. c.* pp. 188 et suiv.

ment croyait ne pas pouvoir tolérer à la tête de l'Église un homme suspect de connivence avec les révolutionnaires. Même si Bardas et les siens avaient vu que cette suspicion n'était pas fondée et qu'Ignace était loin de vouloir se mêler à la politique, ils n'auraient pas pu laisser au patriarcheion un homme qui était apparemment sous l'influence des gens du parti opposé et qui ne cachait pas ses sympathies pour le régime déchu. Il s'agissait maintenant de choisir la meilleure voie pour se débarrasser de lui. Le premier moyen utilisable était la déposition pure et simple. Mais c'était contraire au droit canonique et le gouvernement n'aurait fait là qu'aggraver la situation. On préféra donc insister auprès d'Ignace pour qu'il donnât sa démission.

Ignace l'a-t-il donnée? Nous avons là dessus des renseignements contradictoires. Les sources ignatiennes affirment que non. C'est cette thèse qu'on a généralement acceptée. Nous avons pourtant certains renseignements contraires, d'après lesquels il semble qu'Ignace a donné réellement sa démission. La chose étant d'une extrême importance pour l'histoire de Photios et de son premier schisme, nous allons l'examiner d'une façon plus approfondie.

Les Actes du concile de 869 sont la première source qui parle d'une abdication d'Ignace. Dans la session VI, Elie, le représentant du patriarcat de Jérusalem dit à ce propos:¹⁾ „...Cuncta tamen emergentia perquirentes, didicimus certius, quod cum esset Ignatius, sanctissimus patriarcha in exilio, quod pertulit violentius, et iniquius ac injustius, diffamatum fuerit, quia thronum Constantino-poleos refutavit. Sed ad hoc nos dicimus — quod et nobis sancta Romanorum ecclesia multum ante praedicavit — quia non credimus factam fuisse refutationem: si vero facta est, irreceptibilis est apud nos, eo quod tyrannice facta fuerit, et coacte, atque invite, siquidem hoc facile perspicitur. Itaque incertum non est: neque enim quis, cum sit in exiliis, et extremis poenis, etiam refutans existimabitur secundum verum refutandi modum. Nam omnimodis vivere desperabat, per singulos dies mortem praestolans, et suae ipsius vitae quotidie pati detrimentum expectans“... Les Actes grecs sont plus laconiques sous ce rapport, mais néanmoins encore plus explicites que la traduction d'Anastase. Voici — je cite la traduction latine — ce qu'on y lit „Chirographum autem abdicationis patriarchae Ignatii in exilio factum, nullum esse; proque infecto quod per vim tyrannicam extortum esse habendum“...

On trouve dans la même session encore un autre témoignage concernant le même sujet dans l'interrogatoire du photianiste Eulampios par l'empereur Basile;³⁾ „Eulampius: Verumtamen, domine bone, refutavit dominus Ignatius. Imperator dixit: Quis eum deposuit de throno? Eulampius dixit: Imperator eum deposuit. Basilius piissimus et amicus Christi imperator dixit: Et ubi erat quando fecit refutationem? Eulampius dixit: Foris erat, in insula sua, et eum propter senectutem suam, vel etiam propter languorem... Basilius piissimus et Christi amicus imperator dixit: Utique misit aliquem nuntians imperatori quia volo refutare. Et

¹⁾ MANSI, XVI, 85.

²⁾ *Ibid.* 346.

³⁾ *Ibid.* 88.

rogavit eum: Da nobis personam per quam nuntiavit imperatori“ ... Juste à ce moment où nous aurions pu apprendre quelques détails sur la façon dont Ignace avait donné sa démission, le dialogue entre l'empereur et Eulampius est interrompu par le légat du Saint Siège, Marin, qui se refuse à vouloir écouter davantage ceux qui ont déjà été condamnés par Rome. Dans les Actes grecs ce passage est aussi donné en raccourci, mais d'une façon plus claire:¹⁾ „Interim tamen dominus Ignatius se abdicavit. Imperator dixit: Posteaquam per vim de throno deturbatus, in exilium ejectus, et in ipso exilio de abdicatione sollicitatus est, quomodo illa abdicatio firma, et non per vim potius ab illo extorta est?“ Notons entre parenthèse que ce document officiel est en contradiction directe avec ce que nous dit Nicéas et les autres sources ignatiennes qui nient tout simplement le fait qu'Ignace avait démissionné.

Un autre document, la Vie de St. Euthyme, écrite par un contemporain, nous dit:²⁾ „Pendant dix années entières, il (Ignace) gouverna l'Église. Comme il était sans cesse fortement éprouvé par ceux qui avaient entre leurs mains le gouvernement de l'Empire et manifestement et systématiquement persécuté, il renonça enfin à combattre sans succès ceux qui étaient atteints d'une maladie incurable et qui ne méditaient que des choses malveillantes. Il quitta donc le trône et la direction de l'Église par une décision où se mêlaient sa propre volonté et la pression extérieure. Après avoir transmis à l'Église son acte de démission, il se fixa dans son couvent, pensant qu'il serait mieux de s'adonner à la méditation et de s'entretenir en toute tranquillité avec Dieu que de faire retomber le malheur sur lui-même et ses ouailles étant donné les mauvais sentiments des gouvernants. Lorsque le bruit se répandit que l'archevêque avait été chassé de son siège ecclésiastique contre sa volonté et qu'à cause de cela beaucoup de gens refusaient d'entrer en communion, le Saint-Père Nicolas lui-même, pour rester en communion, quitta son couvent. Cela se passa sous le nouveau patriarche, orthodoxe et brillant par toutes les vertus. C'était le bienheureux Photios qui, comme son nom l'indique, illumina le monde entier de la plénitude de sa sagesse, lui, qui, dès son enfance, avait été voué au Christ, qui, pour la vénération de son image avait subi la confiscation et l'exil et dès le début s'était, par ses combats et ses exercices, associé à son père. Aussi sa vie fut-elle merveilleuse, sa mort agréable à Dieu et confirmée par des miracles.“

Ces témoignages n'ont pas été généralement pris au sérieux. HERGENROTHER³⁾ mentionne à peine le passage tiré de la VI^e session des Actes du concile sans y attacher la moindre importance. Bien entendu, il n'a pas pu connaître le passage de la Vie de St. Euthyme le Jeune, la Vie ayant été publiée en 1903 seulement. On n'acceptait que le récit de Nicéas le Paphlagonien⁴⁾ qui présente les choses, bien entendu, d'une façon toute différente. Il parle des efforts faits par le gouvernement auprès d'Ignace pour obtenir son abdication. C'est d'abord une

¹⁾ *Ibid.* 349.

²⁾ L. PETIT, *Vie et office de St. Euthyme le Jeune, Revue de l'Orient Chrétien*, 1903, pp. 178, 179. Voir mon livre *Les Légendes*, pp. 143, 144.

³⁾ *L. c.* II, p. 102.

⁴⁾ *P. G.* vol. 105, col. 505 et suiv.

députation de prélats qui apparut devant Ignace et qui s'efforça de le persuader que, vu les difficultés du temps, il devait donner sa démission.¹⁾ Leur demande ayant été repoussée par le prélat, une autre délégation d'évêques apparut à Térébinthe, renforcée d'un grand nombre de patrices, sénateurs et autres hauts dignitaires et fonctionnaires de l'Empire. Leurs exhortations, leurs menaces et l'adhibition de la force — dit Nicéas — furent vaines. Ignace ne voulut pas abdiquer. Nicéas insère alors un long passage dans lequel il décrit les mauvaises conséquences qu'un gouvernement de gens perdus peut avoir sur les affaires de l'Église tout en disant que la Providence permettait des choses pareilles pour éprouver les siens. Ce passage surprend un peu à cet endroit et on a l'impression que l'auteur veut, par cette digression, masquer quelque chose qui ne lui est pas agréable. Il passe ensuite immédiatement à l'élection de Photios qui,²⁾ inspiré par Grégoire Asbestos, travaillait par tous les moyens contre Ignace, voulant même le mettre à mort. Photios avait, deux mois après son élévation, repris la parole donnée aux évêques qui l'avaient reconnu³⁾ à condition qu'il respecterait la dignité d'Ignace, et il commença à persécuter Ignace et les ignatiens. Il raconte les déportations d'Ignace, les efforts renouvelés pour lui extorquer la signature de l'abdication, et l'excommunication d'Ignace par Photios. Suit le récit de l'ambassade de Photios à Rome chargée d'annoncer au pape la démission d'Ignace. Nicéas décrit alors la convocation du concile de 861 qui avait déclaré Ignace déchu de la dignité patriarcale, parce que son élection n'avait pas été canonique,⁴⁾ et les nouvelles persécutions. On finit alors par extorquer à Ignace une signature sur un morceau de papier où Photios avait ajouté de sa propre main la prétendue reconnaissance par Ignace de l'irrégularité de son élection.

C'est ce récit de Nicéas qu'on a pris généralement pour le seul vrai et cela d'autant plus que les chroniqueurs — le Continuateur de Théophane, le Continuateur de Georges le Moine, Génésios et autres, racontent tous ces événements en raccourci en se basant surtout sur le rapport de Nicéas. Si on donnait quelque crédit au récit des photianistes à la sixième session du concile de 869, on rattacherait ce récit à ce que raconte Nicéas sur l'extorsion de la signature d'Ignace sur un morceau de papier, complété ensuite par Photios lui-même.

Pourtant, la chose n'est pas aussi simple qu'on se l'est imaginée jusqu'alors. Il y a dans le récit de Nicéas de nombreuses lacunes et, quoiqu'il paraisse présenter exactement la suite historique des événements, il omet de mentionner un certain nombre de faits qu'il devait connaître, mais qu'il a purement et simplement supprimés, parcequ'ils étaient en contradiction avec ses idées préconçues.

Une chose saute surtout aux yeux. Nicéas tout en niant catégoriquement et à plusieurs reprises qu'Ignace ait démissionné — cette insistance paraît insinuer qu'il y avait, à l'époque où il écrivait, un grand nombre de gens qui affirmaient le

¹⁾ *L. c.* col. 505.

²⁾ *L. c.* col. 509.

³⁾ *L. c.* col. 513.

⁴⁾ *L. c.* col. 517.

contraire — ne dit pourtant pas que l'empereur avait déposé Ignace pour liquider l'affaire. Il dit tout simplement que l'empereur a désigné Photios comme patriarche. Pourtant, une pareille manière d'agir n'était pas conforme aux usages dans un état où l'on respectait, en d'autres circonstances, au moins l'apparence d'un procédé juridique. On ne pouvait pas recourir purement et simplement à la désignation d'un nouveau patriarche sans avoir d'abord rendu la chaire vacante. Autrement on risquait de donner l'impression au peuple qu'il y avait, dans l'Église, deux patriarches. Le plaidoyer de Nicéas pour Ignace aurait pourtant beaucoup gagné si l'auteur avait inséré, justement à cet endroit, le récit d'une déposition injuste et violente.¹⁾ Le silence de Nicéas à cet endroit me paraît assez éloquent.

Pour trouver la vérité, qui pourtant transparait parfois même entre les lignes du récit de Nicéas, il faudra comparer son récit avec d'autres récits provenant également du milieu ignatien. Nous avons encore les dépositions des trois précieux témoins oculaires de la plupart de ces événements. Ils sont tous du parti d'Ignace. C'est l'archevêque Stylien de Néocésarée, le moine Théognoste et l'archevêque Métrophane de Smyrne. A ces trois récits on peut ajouter encore ce qu'Anastase le Bibliothécaire dit des événements de Byzance lors de l'élévation de Photios au trône patriarcal. Que disent-ils de l'abdication d'Ignace?

En ce qui concerne le document de Stylien, il ne nous dit presque rien de ce qui nous intéresse. Dans la longue lettre que l'archevêque de Néocésarée avait adressée au pape Etienne VI²⁾ pour l'amener à une condamnation des ordinations photianistes, nous ne trouvons rien sur l'affaire de l'abdication. La chose nous surprend un peu, car Stylien aurait eu ici un excellent argument contre Photios. En effet, insister sur le fait que Photios avait usurpé le trône patriarcal sans avoir même jugé bon d'observer au moins les apparences d'un procédé canonique, eut été le meilleur moyen pour justifier, aux yeux du pape, le refus catégorique des ignatiens de reconnaître Photios.

Il est curieux de remarquer que Théognoste, autre membre éminent du parti ignatien, qui était intervenu de la façon que l'on sait à Rome en faveur d'Ignace,³⁾ observe aussi la même réserve en parlant de la déchéance de ce patriarche. Il insiste seulement sur le refus d'Ignace d'abdiquer devant le concile de 861. Le récit d'Anastase le Bibliothécaire dans son introduction à la traduction des Actes du VIII^e concile œcuménique⁴⁾ est aussi très vague et ne parle que des tentatives pour extorquer à Ignace une abdication. Son récit doit être aussi rangé parmi les sources provenant du parti des intransigeants, car ce sont les gens de ce parti qui lui ont donné ces renseignements pendant son séjour à Constantinople.

¹⁾ Remarquons bien que Nicéas, en insistant sur les efforts faits par le gouvernement auprès d'Ignace pour l'amener à l'abdication, nie tout simplement la thèse généralement admise, que l'internement d'Ignace à Térébinthe équivalait à une déposition. Pourquoi alors ces efforts du gouvernement d'extorquer une abdication si la sentence de la déposition avait été prononcée?

²⁾ MANSI, XVI, 325—346.

³⁾ MANSI, XVI, 296—302.

⁴⁾ MANSI, XVI, 3 et suiv.

Il est surprenant que tous ces récits destinés au pape, se taisent autant que possible sur les événements qui se sont déroulés à Byzance entre l'internement du patriarche Ignace à l'île de Térébinthe et l'élection de Photios. Stylien et Théognoste devaient pourtant savoir que Photios avait voulu donner à son ascension au trône patriarcal un semblant de légitimité, puisque l'empereur, dans sa lettre qui devait accompagner la lettre synodique de Photios au pape, prétendait qu'Ignace avait abdiqué, vu son grand âge et les difficultés du temps. Logiquement on s'attendrait à ce qu'ils mènent tous ici l'attaque principale contre Photios, en prouvant au pape que l'empereur et Photios avaient tout simplement menti. Il est donc très étrange que tous ces récits qui ont pour but de mettre Rome au courant du vrai état des choses, soient si laconiques sur les événements qui précéderent l'avènement de Photios.

Heureusement, nous avons encore un autre document qui nous renseigne sur ces événements. Il provient aussi du milieu des intransigeants puisqu'il a pour auteur Métrophane, métropolite de Smyrne; il n'était pas destiné au pape, mais avait pour but de renseigner un haut fonctionnaire byzantin, Manuel, logothète du drome, à propos de la déchéance de Photios au concile de 869. Ce document étant destiné à un Byzantin qui était mieux au courant de ce qui s'était passé à Byzance à l'époque qui nous intéresse tout particulièrement, est aussi plus explicite et complète très heureusement les lacunes que nous avons trouvées dans d'autres documents analogues.

Voici comment le métropolite de Smyrne présente les événements: „Photios... s'est emparé du trône de Constantinople comme un adultère pendant qu'Ignace était encore vivant. Il n'a pas été désigné à cette dignité par le vote des évêques, suivant la coutume et la loi de l'Église, mais il a été institué tout simplement par le caesar. C'est pour cela que les évêques l'avaient rejeté par une sentence commune et, ayant désigné trois candidats, ils persistèrent pendant longtemps dans leur décision. Enfin, ayant été circonvenus, ils ont tous fait défection sauf cinq, parmi lesquels j'étais moi-même. Et alors, quand nous avons vu que tous les évêques étaient corrompus, nous avons pensé qu'il serait au moins nécessaire de demander de sa part une déclaration authentique, signé par lui-même, dans laquelle il se déclarerait fils de notre Église du Christ et par laquelle il s'obligerait à rester en communion avec notre très saint patriarche. Nous avons préféré faire cela pour ne pas désobéir à notre patriarche qui nous avait exprimé le désir de nous voir élire comme patriarche quelqu'un de notre Église du Christ. Alors, en notre présence, il a signé une déclaration affirmant qu'il voulait regarder Ignace comme patriarche libre de tout soupçon d'accusation qu'on lançait contre lui — c'est ainsi que je traduis le mot ἀκατατίκτος — qu'il ne dirait jamais rien contre lui et qu'il ne permettrait pas que d'autres le fassent. Ainsi nous avons accepté Photios, malgré nous, sous la pression de ceux qui tenaient le gouvernement. Mais lui a repris bientôt sa promesse, signée de sa main, et il a déposé Ignace. Alors toute la congrégation des évêques de Constantinople s'étant réunie, elle a anathématisé Photios en le déclarant déposé par le Père et le Fils et le Saint-Esprit. Les évêques étaient alors tellement unanimes

qu'ils s'étaient anathématisés, eux-mêmes si quelqu'un parmi eux reconnaissait un jour Photios comme patriarche et qu'ils ont alors célébré, quarante jours après, un synode dans l'église de Sainte-Irène. Mais lui, après avoir convoqué, avec l'aide de Bardas, un synode dans l'église des Saints-Apôtres, a déposé de nouveau Ignace et l'a anathématisé. A ce moment nous lui avons reproché devant lui-même son crime. A cause de cela nous avons dû subir la violence; nous avons été pris par surprise et nous avons été emprisonnés pendant de longs jours dans une geôle malodorante de Numeros. Ignace était aussi emprisonné avec nous, portant les fers. D'autres étaient gardés dans la prison du Prétoire. Après cela nous avons été relâchés et envoyés en exil, le patriarche à Mytilène, les autres dans d'autres lieux. Après cela, Photios expédia quatre métropolitains de son parti à la Vieille Rome auprès du bienheureux pape Nicolas pour lui exposer sa cause de façon favorable à lui-même et pour qu'Ignace fût condamné. Mais le divin pontife, quoique de notre côté personne n'ait été présent pour défendre notre cause — nos adversaires ne le permettant pas — a quand même convoqué un concile des évêques occidentaux et il a condamné Photios d'après les propres lettres de celui-ci en le nommant laïc." Métrophane raconte ensuite l'envoi des légats pontificaux à Constantinople.

Or, si nous comparons ce texte, qui provenait pourtant du même milieu ignatien, avec les autres textes cités plus haut, nous constatons une chose surtout. Métrophane se permet quelques inexactitudes, assez graves d'ailleurs, en décrivant à Manuel les événements qui s'étaient passés à Rome jusqu'en 861 — nous savons bien que ce qu'il dit sur la condamnation de Photios à cette époque déjà, n'est pas vrai, le pape n'ayant pas encore rompu définitivement avec Byzance — mais il est très explicite en parlant de ce qui s'était passé à Constantinople après l'internement d'Ignace. Son récit est, répétons le, très important, car il est destiné à un haut fonctionnaire byzantin qui était mieux au courant de ces choses que le pape et à qui il ne fallait rien cacher. Tout ce que Métrophane pouvait faire — ne pouvant pas les passer sous silence — c'était de donner à ces événements une explication antiphotianiste, ce qu'il a d'ailleurs fait. Nous devons donc voir dans le récit de Métrophane un rapport authentique de quelqu'un qui a été lui-même témoin de ce qu'il raconte et qui, étant contrôlé par un autre contemporain, était obligé de dire, malgré lui, la vérité. Cette vérité est bien simple et elle peut être maintenant assez facilement reconstituée.

Ignace a été déporté à l'île de Térébinthe parce que le gouvernement le soupçonnait d'être de connivence avec le parti des intransigeants qui voulaient renverser le régime alors au pouvoir. Les soupçons du gouvernement de Bardas semblaient bien fondés malgré l'absence de preuves certaines contre le patriarche. Mais le fait que l'attitude énergique du patriarche à l'égard de Bardas et de Michel était exploitée par les ennemis du régime pour fomenter l'esprit de révolte compromettait gravement le patriarche aux yeux du gouvernement qui ne pouvait pas permettre que le siège patriarcal restât occupé par Ignace. Comme l'Église de Constantinople se trouvait par ce conflit entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique dans une situation très précaire, on insista au-

près d'Ignace pour qu'il donnât sa démission vu les difficultés du temps et vu son grand âge. Parmi les évêques qui insistaient auprès de leur patriarche se trouvaient non seulement des prélats qui sympathisaient avec le parti libéral, mais aussi de nombreux prélats qui avaient, jusqu'alors, supporté Ignace et qui ne cachaient pas leurs sympathies pour les idées de la fraction conservatrice et intransigeante. On peut le lire entre les lignes du récit de Nicétas le Paphlagonien,¹⁾ qui s'indigne que, dans la délégation, on rencontre des évêques qui avaient autrefois juré et confirmé leur serment par écrit, en disant qu'ils allaient nier la très Sainte Trinité plutôt que de permettre que leur pasteur légitime soit condamné sans une sentence canonique! Remarquons entre parenthèse que Nicétas exagère un peu en cet endroit. A cette époque à Byzance on a, à ce qu'il semble, un peu abusé des serments et des documents signés (cheirographa). Néanmoins, il résulte clairement de ces paroles que le haut clergé byzantin était presque unanime à reconnaître que, vu la situation actuelle, il serait mieux pour l'Eglise que le patriarche abdiquât. C'était l'application du fameux système byzantin de „l'économie.“

Devant l'insistance des évêques et des hauts fonctionnaires impériaux, parmi lesquels il voyait de nombreux amis qui ne croyaient certainement pas aux calomnies lancées contre lui, Ignace a enfin cédé. Il invita même ses plus fidèles amis qui l'encourageaient à ne pas céder, à élire un autre patriarche. C'étaient les cinq évêques dont parle Métrophane qui a été lui-même du nombre. Ils ont enfin cédé eux aussi „pour ne pas désobéir à notre patriarche qui nous avait exprimé le désir de nous voir élire comme patriarche quelqu'un de notre Eglise du Christ“²⁾. Ignace ne pouvait donc pas inviter les siens à élire un autre patriarche s'il n'avait pas donné d'abord lui-même sa démission du siège qu'il occupait. Métrophane, un ignatien, confirme donc ici les affirmations des sources photianistes, citées plus haut, qui parlent d'une démission d'Ignace.

En ce qui concerne la légitimité de cette démission, on peut certainement en discuter. Cette démission était sans doute plus ou moins forcée, ce qui a permis aux ignatiens de nier après coup son existence et cela d'autant plus, qu'ils l'ont tous, bientôt après, déclarée nulle et non avenue. Cette démission avait au moins la même valeur juridique que celle qui a été presque imposée par l'empereur Léon VI à Photios. Comme je l'ai montré dans ma dernière étude,³⁾ c'était à cause de cela que le pape Etienne V a pris la défense de Photios contre l'empereur reconnaissant quand même ensuite l'état des choses à Byzance et restant en communion avec le successeur de Photios, St. Etienne.⁴⁾

Après la démission d'Ignace il fallait procéder à l'élection du nouveau

¹⁾ L. c. col. 505.

²⁾ Déjà quand j'écrivais mon livre *Les Légendes de Const. et de Méth.* p. 140, ce passage énigmatique m'intriguait. La solution que j'ai proposée alors, ne me paraissait pas satisfaisante; j'y suis donc revenu.

³⁾ *Le second schisme de Photios*, p. 444 et suiv.

⁴⁾ Le patriarche Nicéphore avait offert à plusieurs reprises à l'empereur sa démission, quoiqu'il a par là facilité le choix d'un patriarche iconoclaste. Cf. BURY, *A History*, pp. 67, 68; *Scriptor incertus de Leone Barda*, Bonn, p. 358.

patriarche. Le gouvernement voulait que ce fût quelqu'un dont la loyauté fût insoupçonnable. Il a montré peut-être des velléités de procéder à une nomination pure et simple comme cela paraît avoir été le cas dans le choix d'Ignace par Théodora.¹⁾ Le gouvernement a donc prononcé le nom de Photios comme le candidat le plus en vue. Mais les évêques, surtout les partisans d'Ignace, insistaient pour qu'on procédât d'après la loi canonique, c'est-à-dire pour que les évêques se réunissent en synode et qu'ils choisissent trois candidats, pour les présenter ensuite à l'empereur. Il fallait obéir à ces vœux des évêques et le synode fut convoqué. La discussion, à en croire Métophane, fut très dure. Les deux courants s'y affrontaient. Les libéraux avaient probablement leur candidat, l'archevêque de Syracuse, le fameux Grégoire Asbestas, car c'est lui qui était le chef de l'aile ecclésiastique de ce parti. Pourtant, on aurait difficilement pu rallier les évêques autour de lui, car il était un adversaire trop prononcé d'Ignace. Les intransigeants avaient aussi leurs candidats. Il y avait donc danger de schisme dans l'Église. Pour le prévenir, on s'est, à la fin, mis d'accord pour éliminer tous les évêques ignatiens et antiignatiens et pour chercher un personnage capable parmi les hauts fonctionnaires. Cette tradition était d'ailleurs établie à Byzance depuis un certain temps, car à des périodes de troubles on avait déjà fait usage de cette pratique et cela avec succès. Le cas des patriarches Taraise et Nicéphore le confirme.

C'est ainsi que le synode proposa au gouvernement, probablement en dehors des deux candidats — un ignatien et un antiignatien — un neutre, le protosécète Photios. C'est à lui d'ailleurs que l'empereur et Bardas avaient pensé dès le début. Pour le gouvernement c'était donc une certaine satisfaction. Tous les évêques présents au synode se sont ralliés à ce choix, sauf cinq, les plus intransigeants, parmi lesquels se trouvaient Métophane et sans doute aussi Stylien.

Pourquoi même la plupart des évêques ignatiens se sont-ils ralliés à Photios? D'abord, parce que s'était un *homo novus*; il était du parti libéral, il est vrai, mais il n'avait pas encore eu l'occasion de montrer ses couleurs en plein vent. Son orthodoxie était hors de doute, car il avait souffert persécution de la part des iconoclastes. Il était le parent de Théodora dont le régime était si regretté par les évêques ignatiens.²⁾ Il y avait donc espoir qu'il se montrerait moins empressé au service du nouveau régime. Il était parent de Bardas aussi, bien entendu, et c'était cette circonstance qui le recommandait tout particulièrement au régime. Mais, n'oublions pas que Photios devait sa carrière à Théoctiste, le logothète, qui l'avait nommé d'abord professeur à l'Université de Constantinople et ensuite directeur de la chancellerie impériale. C'était cette circonstance surtout qui le recommandait aux intransigeants, amis du régime de Théoctiste et de Théodora.

¹⁾ Je me réserve de discuter ce problème à une autre occasion.

²⁾ On comprendrait mieux encore pourquoi les sectateurs de Théodora s'étaient enfin décidés à reconnaître Photios si la conjecture de Rossejkin concernant le degré de parenté entre Photios et Théodora était vraie. ROSSEJKIN, *l. c.* pp. 32, 33 prétend contre BURY (*The relationship of Photius to the Empress Theodora, The Engl. Hist. Rev.*, 1890, pp. 252—258) que Théodora avait donné sa sœur Irène en mariage à Serge, frère de Photios.

Enfin, même les cinq évêques réfractaires ont cédé et ils ont reconnu Photios comme patriarche légitime, à condition qu'il signât un certain compromis. Il devait d'abord proclamer qu'il ne croyait pas à la culpabilité d'Ignace dans les machinations politiques dont on le soupçonnait. Ignace devait conserver la dignité épiscopale et son titre honorifique et Photios devait s'engager à le défendre contre les calomnies si ses adversaires recommençaient à l'en accabler. Photios accepta, le compromis fut signé et les cinq évêques en reçurent chacun une copie.

Telle fut donc l'ascension au trône du patriarche Photios, d'après le récit d'un ignatien interprété à la lumière d'autres récits ignatiens et photianistes.¹⁾ Michel III n'avait donc pas menti quand il écrivait au pape qu'Ignace avait démissionné et qu'alors l'élection de Photios devait être regardée comme conforme à la loi canonique de l'Église byzantine.

L'élection de Photios était donc le résultat d'un compromis qui devait apaiser la lutte entre les deux partis dans l'Église byzantine et qui devait donner au gouvernement les garanties qu'il exigeait. La conclusion de ce compromis fut très laborieuse, mais enfin, grâce à la sagesse d'Ignace, le patriarche déchu, l'unité de l'Église, gravement compromise par les derniers troubles, fut sauvée. Malheureusement, la paix ne devait pas durer. Deux mois après, selon le récit de Nicétas²⁾ — Métrophane³⁾ dit „après quarante jours“ — la lutte reprit avec un plus grand acharnement encore. Les sources ignatiennes rendent Photios responsable de cette reprise de la lutte. Il aurait, disent-elles, rompu la parole donnée aux évêques ignatiens et aurait inauguré une nouvelle persécution contre Ignace et les siens.

Pour contrôler ces renseignements provenant du milieu hostile à Photios, nous ne disposons que des quatre lettres envoyées par le patriarche à Bardas au début de son patriarcat⁴⁾ et qui ont été composées sous l'impression immédiate de ces troubles. Nous n'y apprenons pas, il est vrai, pourquoi la paix avait été rompue, mais nous y constatons au moins une chose qui est en con-

¹⁾ Q'il me soit permis d'attirer ici l'attention des spécialistes occidentaux sur deux publications russes d'une date assez ancienne et qui traitent des problèmes discutés par nous ici. C'est l'étude de GERAZIM JARED (*l. c.* 1872, II, pp. 564 et suiv.) et d'A. M. IVANTZOV-PLATONOV (*l. c.* surtout pp. 43—60: приложения). Les deux auteurs russes ont vu juste à plusieurs endroits. Mes conclusions diffèrent dans bien des détails des leurs; il est pourtant à regretter que ces deux études soient restées presque inconnues aux spécialistes occidentaux et qu'elles n'aient même pas souvent été assez respectées par les savants russes. Si on avait suivi le chemin que ces deux savants avaient tracé, on serait arrivé, depuis plusieurs dizaines d'années déjà, peut-être, à la solution de plus d'un problème embarrassant encore les historiens qui s'occupent de cette période. Il est pourtant très curieux de voir — j'ai déjà attiré l'attention sur ce point — que les conclusions de Jared ont été confirmées à plusieurs endroits par le grand byzantiniste Bury qui ignorait pourtant l'intéressant et curieux travail de ce Syrien. Jared était aussi le premier qui ait pris la défense de l'empereur Michel contre les calomnies dont les ennemis l'accablaient (*l. c.* pp. 561 et suiv.). Les découvertes de M. H. Grégoire sur le règne de Michel III ont aussi non seulement confirmé mais largement dépassé les conclusions de Jared.

²⁾ *L. c.* col. 513.

³⁾ *L. c.* col. 416.

⁴⁾ *P. G.* vol. 102, col. 617 et suiv.

tradition directe avec les affirmations des sources ignatiennes. Photios rend le gouvernement directement responsable des excès de la persécution. Il intercède même pour quelques persécutés, le secrétaire Christodoule et le chartophylaque Blaise, et il annonce à Bardas même sa volonté de démissionner si la persécution continue. Ici encore nous sommes en présence de renseignements contradictoires. Comment trouver la vérité?

D'après Métrophane il est sûr que ce sont les ignatiens qui ont pris l'initiative contre Photios. Ce sont eux qui se sont réunis à l'église de Sainte-Irène pour excommunier Photios et pour lui refuser l'obédience. Cela semble indiquer qu'il faut chercher les causes de cette rupture dans leur milieu.

Nous connaissons aujourd'hui mieux le caractère de ces intransigeants. Même d'après ce que dit Métrophane et Nicéas le Paphlagonien, on voit nettement qu'il y avait, parmi les intransigeants de cette époque, comme toujours, des secteurs plus ou moins radicaux. Quelques-uns se sont rendus à la raison bien vite et ont même insisté auprès d'Ignace pour qu'il donnât sa démission. Métrophane avec quatre autres évêques formaient l'aile extrême droite des intransigeants appelés désormais ignatiens. Mais il y avait des sectaires encore plus fanatiques que ces entêtés. Qu'on se rappelle seulement ce qui s'est passé plus tard, après la mort d'Ignace et la réconciliation de Photios avec Rome. Les extrémistes du parti ignatien restèrent intraitables et ils préférèrent l'exil à la réconciliation. Il y avait parmi eux aussi Stylien. Je crois avoir suffisamment montré dans ma dernière étude sur le second schisme de Photios les efforts acharnés et suivis de ce petit groupe pour obtenir une nouvelle condamnation, de Photios et de ses ordinations par le Saint Siège. Quand, sous le pape Jean IX Stylien lui-même se fut enfin réconcilié avec le Saint Siège qui reconnaissait Photios et ses ordinations, il resta encore un certain nombre de fanatiques qui ne furent pas touchés par les paroles paternelles de Jean IX et qui persévérèrent dans leur opposition non seulement contre la mémoire de celui qu'ils détestaient mais aussi contre l'Église de Constantinople et Rome. Il ne restait au souverain Pontife que de les recommander à la miséricorde divine et d'exprimer son espoir qu'ils suivraient aussi, à la fin, l'exemple de Stylien. C'est de ce milieu que proviennent les documents du recueil antiphotianiste joints aux Actes grecs du VIII^e concile œcuménique avec un commentaire aussi venimeux.

Or, ces fanatiques existaient déjà en 858 et c'étaient eux qui étaient responsables de la rupture qui s'était produite deux mois après l'élection de Photios. On peut s'imaginer qu'une grande partie de ces intransigeants à outrance n'a pas voulu reconnaître le compromis signé par les extrémistes mêmes du parti d'Ignace. Ils refusaient aussi de reconnaître l'abdication d'Ignace qu'ils disaient forcée et non valable ou peut-être même tout simplement inventée par ses adversaires et ils continuaient à regarder Ignace comme le patriarche légitime. Sous l'influence de ces extrémistes à outrance les cinq évêques dont il était question plus haut, et peut-être même d'autres, commencèrent à fléchir.

Il y avait à ce qu'il semble, des difficultés dans l'interprétation du compromis conclu entre Photios et les extrémistes du parti d'Ignace. Il paraît que ceux-ci, sous l'influence des radicaux de leur milieu, interprétaient le passage

concernant Ignace et la dignité patriarcale qu'on devait lui conserver à titre honorifique, même après sa démission, d'une façon inadmissible pour le nouveau patriarche qui y voyait une sérieuse diminution de son pouvoir. Un passage, assez énigmatique d'ailleurs, de la lettre de Photios à Bardas semble y faire allusion.¹⁾ Il suffisait ensuite d'une déclaration de Photios qu'Ignace avait cessé d'être patriarche, pour qu'ils l'accusassent d'avoir rompu le compromis en refusant à son prédécesseur l'honneur qui lui était dû et en le déposant de sa dignité. Les ignatiens entendaient par ce compromis que Photios devait suivre la politique religieuse d'Ignace. Qu'on se rappelle que les „libéraux“ appelaient Ignace „parricide“ parce qu'il ne suivait pas la politique religieuse de son prédécesseur Méthode. Photios était donc aussi regardé comme „parricide“ par les ignatiens dès que ceux-ci s'étaient aperçus qu'il ne voulait pas imiter Ignace dans la direction des affaires religieuses de Byzance.

Il y avait une autre raison à cette brouille et cette raison était politique. Rappelons nous seulement les efforts faits par les intransigeants pour renverser le gouvernement de Michel et de Bardas et pour s'emparer du pouvoir avec Théodora. Ces tendances n'ont certainement pas cessé quoique toutes les tentatives faites dans ce but aient été déjouées jusqu'alors. Photios devait être loyal à l'égard du gouvernement et sans doute a-t-il pris quelques mesures pour empêcher que les membres du clergé se mêlassent de la politique et surtout pour qu'ils ne participent pas aux manifestations déloyales à l'égard du nouveau régime. De telles mesures s'imposaient car les derniers troubles qui faillirent créer un schisme dans l'Eglise, ont été provoqués par des raisons politiques. Photios y a montré peut-être un peu trop de zèle, de sorte que les amis de l'ancien régime, toujours très nombreux dans le monde monastique et parmi le haut clergé, s'en sont offusqués et cela d'autant plus qu'ils voyaient que le nouveau régime trouvait un appui solide même au patriarcheion et que l'espoir qu'il pourrait être un jour renversé diminuait encore, par suite de l'attitude du nouveau patriarche.

C'est ainsi que la trêve fut rompue et que la lutte reprit. Plus le patriarche exhortait à la paix, plus les extrémistes s'agitaient. Le gouvernement y voyait plus que l'agitation de quelques prélats jaloux et mécontents et de quelques moines intransigeants. Bardas y soupçonnait un nouveau complot contre son régime et c'est pour cela qu'il est intervenu avec toute la rigueur qu'on lui connaissait. Mais, ces interventions brutales de la police impériale aboutirent à l'opposé. Le conflit devint une rupture ouverte. Les excès de la police dans l'arrestation et la punition des quelques extrémistes qui étaient allés trop loin dans leurs propos, exaspéraient les ignatiens qui en rendaient responsable le nouveau patriarche. Photios, le voyant, protestait en menaçant Bardas de sa démission s'il continuait à persécuter trop cruellement les adversaires. Mais l'agitation des ignatiens était déjà à son comble. Leurs chefs convoquèrent un synode à Sainte-Irène dans lequel ils dénoncèrent leur obédience à Photios en le déclarant déchu de la dignité patriarcale et en proclamant Ignace à sa place. C'était une révolte ouverte — religieuse et politique. Photios ne pouvait faire qu'une ré-

¹⁾ *P. G.* vol. 102, col. 620: . . . ἀφαιρείται ἀπ' ἡμῶν τὸ ἡμισυ τῆς ἀρχῆς καλῶς γε ποιούντων τῶν ἀφαιρούντων, καὶ τέχνη τὸν καθ' ἡμῶν διωγμὸν ἐπινοούντων. . .

ponse: convoquer un synode dans l'église des Saints-Apôtres, déclarer cette nomination d'Ignace nulle et non avenue et user des mesures canoniques contre ceux qui ont ainsi rompu leur parole. L'empereur Michel et Bardas y voyaient de leur côté une révolte contre eux-mêmes et ils ordonnèrent l'emprisonnement et la déportation des principaux chefs des ignatiens. Ignace fut aussi l'objet de mesures énergiques de la part de la police, probablement sans raison suffisante, car on ne peut nullement affirmer qu'Ignace fût le principal acteur de ce drame. Ce serait donner un mauvais témoignage à la police impériale que de prétendre qu'il aurait pu, de l'île de Térébinthe où il était interné, d'ailleurs avec tout l'honneur qui lui était dû, diriger ces agitations. Comme auparavant, les extrémistes ont abusé tout simplement de sa simplicité et de sa bonté.

Nicéas lui-même confirme, malgré lui, que cette persécution d'Ignace et des ignatiens était inaugurée par Bardas pour des raisons politiques. Il dit en effet, après avoir raconté comment Photios avait rompu son engagement à l'égard d'Ignace et comment il s'était vainement efforcé de trouver un prétexte pour perdre Ignace, qu'il avait suggéré à Bardas et à Michel d'envoyer à Térébinthe une commission d'enquête, car Ignace — disait-il — conspirait contre l'Empire.¹⁾ On sait ce qu'on doit penser de l'accusation de Nicéas lancée contre son terrible adversaire. Bardas n'avait pas besoin d'attendre les conseils et les indications de Photios, il agissait tout seul car il connaissait suffisamment le vrai but de certains agitateurs. Le ton exaspéré des lettres de Photios à Bardas prouve que le patriarche n'approuvait pas le trop grand zèle de la police impériale, à moins qu'on ne déclare que Photios est un hypocrite et que la composition de ces lettres ait été convenue entre Bardas et le patriarche, comme le prétendait l'abbé JAGER,²⁾ supposition qui a parue un peu trop forte même à HERGENRÖTHER.³⁾

Ces troubles ont empêché Photios d'envoyer plus tôt sa lettre synodique au pape. Il ne le fit qu'au printemps 860. La lettre de l'empereur qui accompagnait la missive du patriarche devait mettre le pape Nicolas au courant de ce qui s'était passé à Byzance. La lettre a mentionné non seulement l'abdication d'Ignace mais aussi sa déposition prononcée par le synode de 859. L'empereur demandait au pape l'envoi de légats pour un concile qui devait définitivement régler les affaires de l'Église byzantine.

Ici doit s'arrêter notre investigation et je me réserve de traiter les circonstances et la suite de l'intervention du pape Nicolas dans cette affaire à une autre occasion. Je crois pourtant que même cette recherche nous permet de mieux voir la complication de la situation à Byzance à la suite de ces événements où la politique se mêlait tant aux affaires purement religieuses. Nous voyons aussi mieux que les événements qui ont suivi l'élection de Photios au siège de Constantinople n'étaient que la continuation des luttes antérieures entre

¹⁾ Le Continuateur de THÉOPHANE (Bonn, pp. 193 et suiv.), le Continuateur de GEORGES LE MOINE (Bonn, p. 862) et GÉNÉSIO (Bonn, p. 100) accusent tout simplement Bardas de tous ces excès.

²⁾ *Le schisme de Photios*, Paris, II, p. 30.

³⁾ *L. c.* p. 392.

les deux partis politico-religieux à Byzance, luttés qui ont déjà plus d'une fois compromis la paix religieuse et politique de l'Empire. De tout cela on pouvait difficilement se rendre compte à Rome où la situation était toute différente.¹⁾ Aussi, était-il tout naturel que le pape Nicolas observe dès le début une extrême prudence et qu'il ne veuille pas hâter sa décision. Ce que nous avons dit plus haut du parti des intransigeants nous induit à penser qu'ils ne restaient pas inactifs et qu'ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour instruire le Saint Siège dans le sens hostile à Photios. J'aurai, j'espère, l'occasion de faire voir que leur intervention à Rome a eu un plus grand effet qu'on ne le pense. Pour le démontrer il faudra pourtant étudier à fond la politique religieuse de Nicolas I^{er} et il faudra aussi soumettre à une critique très serrée le plaidoyer du moine Théognoste en faveur d'Ignace et autres documents encore. Il ne sera pas alors difficile de trouver la grande responsabilité de ces intransigeants même dans le malentendu qui a troublé, pour un certain temps, les relations entre les deux Églises et qui a eu des conséquences aussi néfastes.

Je voudrais souligner encore une chose. De tout ce que j'ai dit il résulte que les intransigeants ont dans leurs écrits fait tort non seulement à Photios, mais aussi à Saint Ignace. Ce grand ascète n'était pas un vieillard têtu et passionné comme ils l'ont représenté, mais un homme simple, plein de zèle, loyal, quoique inexpérimenté dans la vie. Il n'était peut-être pas à la hauteur de la situation dans la Byzance de cette époque, mais il l'a reconnu et, par ce qu'il a dû souffrir, il a largement payé les fautes qu'il avait peut-être commises. J'aurai l'occasion de montrer dans le travail sur Photios que je prépare, encore d'autres traits sympathiques d'Ignace qui n'ont pas été mis en lumière par ses disciples trop sectaires.

On est forcé de penser, en étudiant le cas d'Ignace et de Photios et la situation de l'Église de Byzance à cette époque, à un cas analogue qui devait se présenter plus tard à Rome, quand on y avait mis au siège de St. Pierre un pieux ermite, Saint Célestin (1294). On peut s'imaginer quel malheur aurait frappé l'Église de Rome si l'humble Saint n'avait pas cédé sa place à quelqu'un qui était plus fort et plus énergique, le cardinal Benoit Gaëtani, le futur pape Boniface VIII. Même le sort ultérieur de Célestin rappelle, dans une certaine mesure seulement, bien entendu, les tribulations d'Ignace, ce qui prouve que les Saints doivent parfois souffrir même à cause de leurs trop zélés et trop imprudents admirateurs qui souvent vont plus loin que ne le voulaient leurs héros.²⁾

¹⁾ Disons dès maintenant que sur un point au moins le pape Nicolas n'a pas bien jugé la situation à Byzance. L'empereur Michel dans sa lettre avait demandé la convocation d'un concile à Byzance et entre autres raisons plaidant pour cette convocation, il a nommé l'affaire de l'iconoclasme. Le pape, dans sa réponse, a jugé que cette question avait été déjà suffisamment résolue et qu'il était inutile d'y revenir. J'aurai pourtant bientôt l'occasion d'apporter des preuves qui vont démontrer que la question de l'iconoclasme était en effet encore à cette époque très brûlante à Byzance et que ce n'était pas, de la part de l'empereur et du patriarche, un simple prétexte pour obtenir du pape la convocation d'un concile.

²⁾ Je ne pouvais pas, cela se comprend, traiter ici tous ces problèmes à fond. Je me propose de les reprendre dans le travail sur le schisme de Photios que je prépare actuellement.

Apologia des Mönchspriesters Job gegen die Argumente zugunsten der Lateiner

von Josaphat Skruteń

Die Grundlage meiner Untersuchungen, mit deren Resultaten mir die Ehre zufällt, den 4. Internationalen Kongress für byzantinische Studien in Sofia bekannt zu machen, bildet die bisher noch nicht gedruckte Textschrift, die folgenden Titel trägt: Ἀπολογία τοῦ παναγιωτάτου καὶ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου ἁγιοτάτου Ἰωσήφ, ἐπὶ τοῖς προβληθεῖσιν ὑπὲρ τῶν Λατίνων, ἐπὶ τῶν ἡμερῶν τῶν θεομεγαλόντων καὶ ἁγίων βασιλέων Μιχαὴλ καὶ Θεοδώρου, ἐκπονηθεῖσα τῷ ἱερομονάχῳ Ἰωβ τῷ μαθητῇ τούτου, διὰ τῆς τούτου παρακελεύσεως. Von diesem Texte besitzen wir zwei Handschriften, und zwar: 1) *Augustissimae Bibliothecae Caesareae Vindobonensis Codex manuscriptus theologicus graecus* Nr. 281 (NESSEL, *Catalogus* I, 252 bezeichnet diesen mit der Nummer CLXXII, und unter dieser Signatur zitiert denselben in der letzten Zeit V. LAURENT, *Lex. f. Th. u. K. V.* 454) und 2) *Codex graecus* 68 der Münchener Bibliothek. Von dem Inhalte dieses hochinteressanten und für die religiöse Polemik des 13. Jahrhunderts so wichtigen Schrift besitzen wir leider bis heute nur eine ganz mangelhafte und unvollständige Kenntnis. Diesem Mangel möchten wir abhelfen und deshalb erlauben wir uns, die geehrten Zuhörer mit dem Inhalt dieser so hochwichtigen Textschrift genauer bekannt zu machen.

1. Eine nähere Beschreibung dieser Handschrift wollen wir als Einleitung vorausschicken. Wir bedienen uns in diesem Referat der Wiener Handschrift, besonders der Schwarz-Weiss-Photographie derselben. Die Handschrift zählt 50 Seiten. Die 1. und 50. Seite ist nur einspaltig, die übrigen Seiten, d. h. 2—49, sind zweispaltig beschrieben. Jede Kolumne zählt 26—29 Zeilen. Die Schrift selbst zeichnet sich durch alle charakteristischen Merkmale dieser Zeit aus: sie ist eine lesbare, sorgfältig geschriebene und gut erhaltene griechische Minuskel. An zwei Stellen treffen wir zwei grössere Lücken an. Der Text selbst ist in Abschnitte eingeteilt (*a linea*), öfters unterstrichen, mit Anführungszeichen oder Gänsefüsschen versehen; manchmal treffen wir Einschaltungen und Erläuterungen an; hie und da, am Rande, befinden sich Stichworte und Bemerkungen in lateinischer Sprache. Auf dem ersten Blatte, oben am Rande, begegnen wir einer späteren Nachschrift: *Contra Papales*. Jedes Blatt der ganzen Handschrift von S. 1—49 ist doppelt numeriert.

2. In ihrer äusseren Form stellt sich diese Schrift als eine Apologia dar. Mit diesem Titel benannte auch der Verfasser diese seine Arbeit. Jedoch bezeichnet er diese auch als einen ὁ λόγος, ὁ διάλογος, ἢ πραγματεία. Den apologetischen Charakter dieser Schrift bestätigen alle ihre inneren Eigenschaften. In

der Literatur nennt man diese Schrift: ὁ τόμος, *opella* (M. JUGIE, *Theologia dogm. christ. orientalium*, I, 426), ein grosses Kontroverswerk (V. LAURENT, *l. c.*), ja man hält sie sogar für eine Art ökumenisches Schreiben, eine Encyklika. Was den literarischen Bau dieser Apologie anbetrifft, so muss man diesen einen vollständig regelrechten nennen: mit dem Titel und der Absichtserklärung beginnt die Schrift; hierauf folgt die Adresse und eine Aufforderung des Adressaten, welche mit einem durch Beweis gestützten Vorschlag endet. Nach einer etwas längeren darauffolgenden Einleitung, die einem *status quaestionis* gleicht, beginnt nun der Verfasser mit der eigentlichen Apologie. Dieses eigentliche *corpus* der Apologie zerfällt in zwei beinahe umfangsgleiche Teile, von denen der erste, mehr theoretischer Natur, aus drei Kapiteln besteht, der zweite, mehr praktische Teil einen vorherrschend lebendig-lebhaften, apologetisch-erörternden Dialog umfasst (im Dialoge treten auf: T=τοῦ τόμου τὸ ῥητόν; Σ=συνοδικὸν τὸ ῥητόν und Π=πατριαρχικὸν καὶ ἡμέτερον τὸ ῥητόν) und auch etwas spekulative Kasuistik (Ἑρώτησις und Αὔσις). Die Apologie schliesst in einer allgemeinen, mit einer apologetischen Peroration verbundenen Aufforderung. Der Verfasser führt jetzt noch alle Gründe an, die ihn zur Verfassung dieser Apologie veranlasst haben. Mit einer feierlichen, persönlichen, lebhaften Ansprache, einer Apostrophe an den Adressaten, zugleich diesem alles Gute wünschend, schliesst die Schrift.

3. Betrachten wir nun die innere Form der Apologie, das ist ihren Inhalt. Im Umriss ist er folgender. Eine der geschiedenen Parteien, nämlich die abendländischen Katholiken mit dem Papste an der Spitze, machen den orientalischen Gläubigen, dem byzantinischen Kaiser und Patriarchen einen schriftlichen Vorschlag einer kirchlichen Union. Als Bedingungen der Union und des Friedens fordert man von den Orientalen: die Anerkennung des Filioque als eines Glaubenssatzes, eines Dogma; ausserdem des römischen Primates, des Rechtes der Appellationen an den Papst sowie die Aufnahme des päpstlichen Namens in die Diptycha der orientalischen Liturgie. Zwischen den Unionsfreunden gab es auch solche, die auf die letzten drei Forderungen verzichteten, wenn man nur dem Papste die kaiserliche Regierungsgewalt zuerkenne. Gerade diese Forderung bekämpft der Patriarch ausdrücklich und in einer an seinen Kaiser gerichteten Apologie bemüht er sich, diesen von der Notwendigkeit, einen entgegengesetzten Standpunkt dagegen einzunehmen, zu überzeugen. Solange der Papst, so behauptet der Patriarch, mit den in der altrömischen Kirche eingeführten und der Tradition der Kirchenväter widersprechenden Neuerungen nicht aufräumt und sogar diese begünstigt, darf man: a) den Primat des Papstes als Hohepriesters nicht anerkennen, weder b) das Recht der Appellationen an ihn, noch c) seinen Namen in die Diptycha aufnehmen. Die Richtigkeit seiner These bemüht sich der Redende durch Zitate aus Kirchenvätern zu beweisen. Jetzt kommt er auf sein eigentliches Thema. Mit wahrhaft irenischen Worten erklärt er die Bereitwilligkeit einer sofortigen Aussöhnung, wenn nur die Gegner (die er ἡ Ἱταλικὴ ἐκκλησία, οἱ Ἱταλοί nennt) bereit wären, den traditionellen Lehren der Kirche Folge zu leisten. Leider, so schreibt der Verfasser, zeichnen sich die Abendländer weder durch Aufrichtigkeit, noch durch Traditionstreue aus und suchen uns noch dazu zu vernichten. Von einer Union mit derartigen Leuten kann überhaupt keine Rede sein.

Der ganze erste Teil der Apologie untersucht in drei Kapiteln, ohne besondere Ordnung, die soeben angeführten Behauptungen des Patriarchen. — I. Der Papst ist Primas nur in seinem eigenen Kirchensprengel, nicht aber auch im unsrigen; er ist es ja, welcher der ganzen Kirche Ärgernis verursacht hat. Von einem Rekurs an ihn kann man überhaupt nicht sprechen, denn er ist ja bei uns verurteilt; denn er ist ja krank, blind, schwach und verkehrt; seinen Namen in der Liturgie zu erwähnen, würde ja einer Verdammung unserer heiligen Riten gleichkommen, da dies ja rechtswidrig wäre. Gerne will ich den Papst „Bruder“ nennen, niemals aber Vater und Primas. — II. Das Recht der Appellationen besitzt der Papst in seinem Kirchensprengel, nicht aber in allen 5 Provinzen (Kirchensprengeln). Diese Macht erkennen dem Papst die kirchlichen Satzungen nicht zu, wovon auch die wirkliche Praxis der altrömischen Kirche Zeugnis ablegt. Ausserdem wäre die Anerkennung der Appellationsrechte an den Papst gleichbedeutend mit einer Anerkennung einer weltlichen Regierungsmacht des römischen Bischofs über uns. Die Appellationen des heiligen Athanasius und Chrysostomus an den Papst beweisen absolut gar nichts. — III. In welchem Sinne, so fragt nun der Schreiber, beten wir für den Papst und in welchem nicht? Den Papst in der heiligen Liturgie zu kommemorieren, bedeute die Gemeinschaft mit den Verfallschern des Symbolums; ausserdem ist ja der Papst ein Lügner, falscher Bruder, nicht aber ein guter und frommer Hirte. Die Erwähnung einer solchen Person in der Liturgie ist absolut unzulässig und unmoralisch. Die Erwähnung des Papstes in der Liturgie gleicht einer Anerkennung seines Primates, seiner Appellationsprätentionen, und dies dürfen wir nicht tun, da wir sonst der Unterstützung des Lateinertums mitschuldig würden; mitschuldig des Lateinertums, welches jüdische Feiertage festlich begeht, in Azymen die heiligen Geheimnisse feiert, den Sonnabend heiligt, die Fasten geringschätzt und den Heiligen Geist lästert. Sogar der Wille, den Papst günstig umzustimmen, kann eine Erwähnung des Papstes in der heiligen Liturgie nicht rechtfertigen, denn dieses verbietet ja selbst das Gesetz Gottes. Genug schon bemühte man sich, den Papst durch Predigten, Schreiben und Gutherzigkeit zu gewinnen, jedoch vergebens, denn der Papst blieb immer derselbe. Möge er nur das Glaubenssymbolum annehmen. Anstatt dessen hat er mittlerweile Schreiben (γραφάς) an den Kaiser gesandt, in welchen er über göttliche Dinge sprechend, den Heiligen Geist lästert. Also öffentlich predigt er eine Häresie und wittert noch dazu, auf welche Art und Weise unsere heilige Religion zu liquidieren und zu vernichten wäre. Da ausserdem die Konzilien den Papst, ähnlich wie den Nestorius, als einen Häretiker erklärt haben, so wird wohl kaum einer der vier Patriarchen erdulden, mit ihm eine Union eingehen zu wollen, oder ihn den Hohepriestern einzureihen. Dies hat auch der Kaiser bestätigt. Die Beispiele einer Appellation an Alt-Rom aus dem Leben einiger grosser Kirchenväter stützen gar nicht die Prätentionen unserer Gegner. Klugheit bewog den grossen Cyrillus, sich nach Alt-Rom zu wenden. Nächstenliebe wiederum und die feste Überzeugung von ihrer Orthodoxie lenkte die Schritte des heiligen Basilius und Chrysostomus zum Papst. Solche waren die Appellationsgründe dieser grossen Kirchenlehrer; unsere Gegner aber sind immer Nattern und hinterlistige Betrüger.

Der zweite Teil der Apologie beschäftigt sich mit der Schrift des Gegners. Friedenspläne werden in dieser Schrift vorgeschlagen, allein der proponierte Frieden betrübt den Patriarchen Joseph. Die Antwort auf die Frage, ob die Itali eine Union mit ihnen würdig seien, ist von jedem leicht zu beantworten, der nur die Schriften des Germanus, Basilius des Grossen, Gregorius, Chrysostomus, des heiligen Apostels Johannes, des heiligen Paulus oder die Evangelien ein wenig kennt. Friede ist nur einzig ohne die Italiker möglich, denn diese lästern den Heiligen Geist, verbinden sich mit den aus der Kirche ausgeschlossenen Armeniern, sie sind krank und noch dazu aufrührerisch und gerade gegen diese Leute erhebt sich die Autorität des heiligen Basilius. In dem Dialog wird dasselbe Thema behandelt, die Fehler der Gegner werden erörtert, der Verfasser trägt seine eigene Lehre vor und tritt in einer längeren Diskussion gegen das Filioque auf.

Am Schlusse wendet sich der Patriarch an die Gesamtheit der Gläubigen und beschwört diese, noch einmal seine Aufforderung begründend, sich von einer Union mit dem Papste in Acht zu nehmen. Dabei weist er die Einwände und Bemerkungen der Unionsfreunde zurück und löst zugleich verschiedene, gelegentliche Gewissensfälle. Er hofft, Gott werde die Gegner bekehren und sie zu tadellosen Mitgliedern seiner heiligen, katholischen Kirche machen. Der Befehl des Kaisers veranlasste den Patriarchen zur Verfassung dieser Apologie, mit der er zugleich seine Hirtenpflicht erfüllen wollte. Mit dem Wunsche, Gott möge den Kaiser reichlich mit allen irdischen und göttlichen Gaben ausstatten, schliesst die Apologie.

4. Jetzt einige Worte über den historischen Hintergrund der Apologie. Wir befinden uns in den Zeiten vor dem 14. ökumenischen Konzil, dem zweiten von Lyon, im Jahre 1274. Nach dem Untergang des lateinischen Kaisertums im Orient kamen über die Kirche schwere Zeiten. Drei Jahre nach dem Tode Klemens IV. (1268) blieb der Apostolische Stuhl unbesetzt, erst im Jahre 1271 wurde Gregor X. (gest. 1276) zum Papst gewählt. In Nicaea residierten die Paläologen. Michael VIII. (1259—1282) stellte das rhomäische Reich wieder her, indem er als Kaiser am 15. VIII. 1261 wieder in Konstantinopel einzog. Aus politischen Gründen und Absichten (*l'union par la diplomatie*, wie CH. DIEHL in seinen *Études byzantines*, 184, sich äussert), um den Papst günstig für sich zu stimmen und dadurch sich von der Feindschaft der Lateiner zu befreien, übermittelte er ein Unionsgesuch nach Rom. Die Kaiserin Theodora, das Volk, besonders aber der Klerus, waren den kaiserlichen Unionsvorschlägen völlig abgeneigt. Sehr schwere und komplizierte Verhältnisse erschwerten bedeutend die löblichen Absichten des Kaisers, da das Volk und das Land noch unter dem Drucke der Kriegooperationen lebte. Aus diesem Grunde wurde die Hauptstadt zu einem Sitze verschiedener Verschwörer, zu einem Neste, in welchem sich alle Wutausbrüche verschiedener abergläubischer und fanatischer orthodoxer Parteien kreuzten. Unter dem Schatten dieser Intrigen schossen ganze Reihen von Rhetoren, Dialektikern, Grammatikern, Polemikern u. s. w. empor. Auf dem Patriarchenthron sass damals, nach Arsenius I. und Germanus III., der Patriarch Joseph I., der um jeden Preis seine persönliche Würde retten wollte.

5. Einiges über den Verfasser der Apologie. Es ist der Mönchspriester Job, ein Schüler des Patriarchen Joseph und auf dessen Anregung hat er die Apologie verfasst. Der Patriarch selbst, der eigentliche Urheber dieser Schrift, gibt folgende zwei Gründe für die Abfassung der Apologie an: „einerseits auf deinen heiligen und verehrten Befehl, denn an dich wendet sich nunmehr die Abhandlung, mein mächtigster, heiliger, gottbehüteter und gottbekränzter Alleinherrscher, anderseits wegen der uns von Gott auferlegten Verbindlichkeiten und der unvermeidlichen Notwendigkeit“ (49 B, 13–16). Aus dem Texte der Apologie können wir nichts Näheres über die Person des Verfassers erfahren; nur an zwei Stellen offenbart der Schreiber seine Absicht, etwas später eine neue Schrift zu verfassen. Trotzdem ermöglicht uns der Text selbst eine Charakterisierung des Verfassers. Vor uns steht ein sehr hartnäckiger Gegner der Union und der Unierten, ein hochbegabter, erstklassiger Polemiker und ein wahrhaft allseitig gebildeter Mann. Seine Gegner greift er nicht nur mit einem scharfen und hastigen, sondern auch zugleich beleidigenden Tone an. Sein schöner Stil, sein Reichtum von Tropen und bildlichen Redensarten, verschiedene Arten der Beweisführung, eine ganze Rüstkammer menschlichen und göttlichen Wissens, seine schriftstellerischen Eigenschaften, alles dies verhilft ihm zur glänzenden Durchführung der Beweise für seine Behauptungen. Deshalb treffen wir bei ihm an: viele Texte aus der Heiligen Schrift, Zitate aus Kirchenvätern, Konzilien, Aussprüche von Päpsten, Philosophen, Philologen; öfters stossen wir auf eine hochinteressante Exegese, dogmatische Erklärungen, wissenswerte Beiträge und Beispiele aus der Kanonistik, aus der Konziliengeschichte von Nicaea, Ephesus, Carthago, dem sogenannten photianischen und anderen, auch aus der Kirchen-disziplin und Verwaltung; sehr viel konkrete Kasuistik und Aszetik und zuletzt auf sehr viele Beispiele aus der Weltgeschichte. Jedoch aus eben diesem Reichtum des Stoffes, und zugleich der Heftigkeit des Tones, mit dem er sein Thema behandelt, erwachsen gewisse Fehler. Der Verfasser wiederholt sich unnützerweise sehr oft, verfällt in abstraktes Denken, entfernt sich sehr oft von seinem Hauptgedanken und scheint an unnützen Digressionen eine Freude zu haben. Der Verfasser ist der in der Wissenschaft unter verschiedenen Namen gut bekannte Job, mit dem Zunamen: Jasites, Meles, Melias, Job peccator.

6. Schlussbemerkungen und Desiderata. Eine solche, nach jeder Richtung hin interessante, inhaltsreiche Schrift ist einer vollständigen kritischen Ausgabe wert, um der Wissenschaft eine gute Ausnützung zu ermöglichen. Die bis jetzt von A. K. DEMETRACOPOULOS (Leipzig, 1872) veröffentlichten Auszüge (Ὁρθόδοξος Ἑλλάς, 59) und die von M. JUGIE angeführten Texte (*op. cit.* I, III passim), geben nicht einmal einen schwachen Begriff von dem Werte der Apologie des Job. Es wurde öfters der Wunsch geäußert, dieses Werk im Drucke erscheinen zu lassen. Um diesem Wunsche zu entsprechen, plant die Redaktion der wissenschaftlichen Schrift *Analecta O. S. B. M.* in Kürze das griechische Original der Apologie, auch die Münchener Handschrift dabei berücksichtigend, mit einer beigefügten deutschen und ukrainischen Übersetzung im Druck erscheinen zu lassen.

Le pape Nicolas V (1447-1455) et son attitude envers l'Empire byzantin

par Constantin Marinescu

La chute de Constantinople dans les mains des Turcs, les suites tragiques qu'eut pour la chrétienté orientale cette catastrophe, provoquèrent, comme toujours dans de pareilles circonstances, toute sorte d'accusations. Des rumeurs, sans doute de source vénitienne, présentaient comme traître envers la cause chrétienne un des commandants latins qui combattirent sur les murailles de la grande ville impériale, le Génois Giovanni Giustiniani Longo. Il y eut des catholiques qui soutinrent que c'était la lâcheté des Grecs et leur hostilité envers l'Union des Églises qui avaient provoqué le grand drame.

Il semble que ces explications ne contentèrent pas tout le monde puisque deux grands contemporains cherchèrent et trouvèrent un autre coupable dans la personne du créateur de la Bibliothèque Vaticane, du grand bâtisseur que fut le pape Nicolas V. Tout d'abord, l'évêque de Sienne, le brillant humaniste Énée Sylvio Piccolomini, avait exprimé des doutes quant au zèle de Nicolas V pour la croisade et une lettre par laquelle le cardinal Carvajal essaya de montrer au futur pape l'attitude du Souverain Pontife envers les chrétiens de l'Orient, n'ébranla point Énée Sylvio dans sa conviction.¹⁾ L'autre accusateur, toujours un contemporain, est le roi Alfonse V d'Aragon et de Naples.

Quelques mois après la chute de la ville impériale, le 8 septembre 1453, le souverain espagnol reprochait au pape, dans un mémoire envoyé au Saint-Siège, de n'avoir pas su défendre un point stratégique de l'importance de Constantinople où les Turcs eussent été sûrement arrêtés si Nicolas V avait montré plus d'énergie. Le roi était persuadé — je cite un passage de ce document que j'ai découvert dans les Archives de la Couronne d'Aragon de Barcelone — que la chrétienté avait été stupéfaite de l'abandon dans lequel le pape avait laissé Constantinople et il ajoutait: „Ne pas rivaliser d'énergie avec les Turcs ce serait transformer cette stupéfaction en un véritable scandale.“²⁾ Comme on le voit,

¹⁾ L. VON PASTOR, *Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance*, I, Freiburg im Breisgau, 1925, pp. 623—624.

²⁾ „... la admiracio que tota christianitat ha pres de haver axi desemparat lo fet de Constantinoble“... „seria convertir la christianitat no solament en admiracio, mes en scandal de la Soa Sanctedat“. *Archives de la Couronne d'Aragon* (citées par la suite A. C. A.) reg. 2700, ff. 39—40.

l'accusation est très précise dans sa brutalité. Deux années plus tard, dans un autre document qui concerne sa politique en Albanie, Alfonse V encourageait Scanderbeg, après la mort de Nicolas V et l'accession au trône pontifical de Calixte III, en assurant le guerrier albanais que le nouveau pape allait combattre les Turcs d'une toute autre manière que ne l'avait fait son prédécesseur.¹⁾

Cette manière de voir d'Énée Sylvio Piccolomini et surtout d'Alfonse V d'Aragon a été partagée aussi par un historien du siècle dernier, G. VOIGT, lequel dans son grand travail sur Pie II (Énée Sylvio Piccolomini)²⁾ affirme que Nicolas V avait négligé la guerre contre les Turcs et qu'il n'avait rien fait pour sauver les Grecs au moment décisif.³⁾ Il faut dire aussi que le jugement, sans doute très sévère, de Voigt a été combattu par le grand historien de la papauté, LUDWIG VON PASTOR, qui, exhumant d'innombrables documents inédits des Archives du Vatican et d'ailleurs, a pu écrire un plaidoyer — et cela ressemble, en effet, à un plaidoyer — en faveur de Nicolas V.

Je ne sais pas si Voigt a été protestant, mais je sais que Pastor était un fervent catholique. Il suffit de lire quelques chapitres de sa monumentale *Histoire des Papes* pour s'en rendre compte. Aussi sera-t-il permis à un historien qui n'est ni catholique ni protestant et qui a découvert, lui-aussi, un certain nombre de documents inconnus à Voigt et à Pastor, d'examiner, aussi objectivement que possible, l'attitude de Nicolas V envers l'Empire byzantin.

Il faudrait, il est vrai, encadrer la politique suivie par ce pape vis-à-vis de Constantinople dans sa politique orientale. Mais, comme mon temps et votre patience sont limités, je dirai simplement en passant que Nicolas V eut la même attention, la même bienveillance envers le petit royaume de Chypre, l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, l'Albanie, la Bosnie, que ses prédécesseurs. Dans la lettre que le cardinal Carvajal écrivit vers la fin de 1453 à Énée Sylvio pour défendre le pape, le haut ecclésiastique espagnol précise les sacrifices pécuniaires consentis par Nicolas V pour la défense de Scanderbeg et de l'île de Rhodes. C'était toujours lui qui avait aidé à diverses reprises Jean II de Lusignan, roi de Chypre.⁴⁾ Une chose est incontestable: dans les cas énumérés, sauf, peut-être, dans celui de Scanderbeg, le pape avait soutenu des chrétiens soumis au Saint-Siège, des catholiques.

Quelle a donc été sa conduite vis-à-vis de la Byzance orthodoxe, agressivement orthodoxe, surtout après l'Union des Églises, consentie à Florence? Il nous est resté une lettre de Nicolas V adressée à l'empereur Constantin Paléologue lequel lui avait mandé l'ambassadeur Andronic Bryennios pour lui deman-

¹⁾ A. C. A. reg. 2798, ff. 158—159.

²⁾ *Enea Sylvio de' Piccolomini als Papst Pius der Zweite und sein Zeitalter*, 3 vol., Berlin, 1856—1863. Ajoutons au nombre des détracteurs de Nicolas V KLEO PLEYER, *Die Politik Nikolaus V.*, Stuttgart, 1927, pp. 108—118.

³⁾ T. II, p. 146: „Zur Rettung des griechischen Volkes hat er so wenig gethan als er irgend thun konnte, zur Rettung der hellenischen Literatur dagegen weit mehr, als er, des apostolischen Hirtenamtes gedenk, hätte thun sollen“.

⁴⁾ PASTOR, I, pp. 623—624; FR. KAYSER, *Papst Nicolaus V. (1447—1455) und das Vordringen der Türken*, dans *Hist. Jahrbuch der Görres-Gesellschaft*, VI, München, 1885, p. 218 et n. 5; cf. RAYNALDUS, *Annales ecclesiastici*, an. 1452, no 15.

der des secours contre les Turcs. La réponse du pape est du mois d'octobre 1451. Le fond de la lettre est celui-ci: Si les Grecs souffrent d'une si grande décadence, c'est qu'ils ont refusé d'accepter l'Union,¹⁾ ce qui signifiait que pour pouvoir compter sur le concours pontifical, il aurait fallu reconnaître d'abord la suprématie du Saint-Siège.

A Rome on discutait attentivement cette thèse: Fallait-il abandonner ces schismatiques farouches, les Grecs, ou bien les aider, malgré leur hérésie?²⁾ Avant de leur apporter une aide effective, Nicolas V tâcha de les ramener au bercail de Rome en envoyant à Constantinople, en 1452, le cardinal „ruthène“ Isidore. On connaît les circonstances dans lesquelles il célébra la messe latine à Sainte-Sophie en décembre de la même année, on connaît aussi la réaction furieuse de la population constantinopolitaine, du clergé et même d'une partie de l'aristocratie contre l'emprise catholique dans la vieille capitale. Je n'insiste pas

En tout cas, il est infiniment probable que si l'empereur Constantin Paléologue avait permis au cardinal „ruthène“ de pénétrer dans Sainte-Sophie, ce fut parce qu'il se rendait très bien compte que la sauvegarde de ce qui restait de l'Empire byzantin dépendait de l'Occident catholique. Pourrait-on affirmer que ce furent les manifestations haineuses contre le cardinal qui déterminèrent le pape à ne pas envoyer des secours effectifs à la ville assiégée par Mohammed II, comme le montre son biographe Infessura ou comme l'écrit Antonino, archevêque de Florence,³⁾ tous les deux contemporains des événements?

Toujours est-il qu'au moment décisif pour le sort de la ville impériale les secours pontificaux n'étaient pas là — sauf un petit contingent de soldats dont je parlerai par la suite — pas même dans le voisinage. Sur son lit de mort le papeessaya de se disculper devant les cardinaux rassemblés autour de lui, en montrant qu'il avait promis à l'empereur de l'aider, mais qu'il lui avait conseillé de s'adresser aussi aux autres puissances catholiques. Si l'aide pontificale ne fut pas effective par la suite, c'est que les ambassadeurs byzantins n'obtinrent rien chez les souverains vers lesquels ils se dirigèrent.⁴⁾

Il y a une bonne part de vérité dans ces allégations du pape. L'empereur Frédéric III, couronné à Rome, était un homme dépourvu de toute énergie, accaparé par la lutte contre l'anarchie chronique de l'Allemagne. Charles VII, roi de France, était en train de liquider le conflit séculaire de la dynastie française avec celle d'Angleterre. La Hongrie était trop faible pour oser affronter, à elle seule, les Turcs récemment victorieux à Kossovo (1448). Les Polonais, les Scandinaves, les Anglais ne s'intéressaient guère au sort de l'Empire byzantin. Parmi les souverains contemporains il n'y avait que le roi de Portugal, Alfonse V, maître d'un pays où la croisade était perpétuelle, qui pouvait penser attaquer les Turcs.⁵⁾ Parmi les puissances italiennes, celles qui étaient les plus intéressées au maintien de l'Empire byzantin, Venise et Gênes, menaient une politique réa-

¹⁾ PASTOR, I, pp. 601—602.

²⁾ *Idem*, I, p. 606.

³⁾ *Idem*, I, pp. 611, 621.

⁴⁾ *Idem* I, p. 612.

⁵⁾ *Idem*, I, pp. 631—632.

liste qui devait, à leur avis, leur assurer le monopole commercial dans les eaux du Levant et dans la Mer Noire.

Il y avait cependant en Italie un roi qui prêchait la croisade depuis bien longtemps. C'était Alfonso V d'Aragon et de Naples, peut-être le souverain le plus puissant de son temps, maître incontesté, grâce à sa flotte catalane, du bassin occidental de la Méditerranée, ayant à sa disposition les riches ressources que pouvaient lui fournir l'Aragon, la Catalogne et l'Italie méridionale.

Le prédécesseur de Nicolas V sur le trône pontifical, le pape Eugène IV, lui avait cédé d'importantes sommes d'argent en vue de la croisade.¹⁾ Nicolas V lui-même l'avait aidé assez souvent, toujours en vue de l'expédition qu'il promettait d'entreprendre contre les Turcs ou contre les Mamelouks d'Égypte. Pour bien comprendre l'attitude de ce pape envers l'Empire byzantin, il faut, me semble-t-il, nous arrêter un peu sur ses relations avec l'adroit souverain de Naples et verser au débat quelques documents inédits. Les contemporains avaient bien observé que le roi Alfonso V convoitait avidement des revenus ecclésiastiques. Nicolas V lui-même aurait dit de lui: „che mangia volentieri di quello de preti“.²⁾ Nous aussi, nous avons trouvé de nombreuses demandes d'argent du puissant et riche monarque, adressées à Rome. Du reste, si l'on peut reprocher quelque chose à ce doux pontife, amoureux de livres et de beaux manuscrits, ce serait la manière dont il céda à presque toutes les injonctions d'Alfonse V. Je me bornerai à présenter quelques exemples caractéristiques.

En 1450 le roi d'Aragon avait envoyé dans le Levant, avec une flotte de dix galères, son capitaine général Bernat de Vilamarí. Ayant sa base navale à Rhodes, Vilamarí fit la guerre de course contre les Turcs et les Mamelouks d'Égypte. Lorsqu'il vint vendre son butin dans l'île des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, le grand-maître se vit obligé de l'en empêcher étant en paix avec le Sultan et les Mamelouks.³⁾ Alfonso V se plaignit au pape, lequel annula aussitôt le traité de paix des Hospitaliers avec le Soudan d'Égypte.⁴⁾

L'année suivante (en 1451) à la tête d'une nouvelle flotte, Vilamarí quittait à nouveau les eaux italiennes pour faire la guerre aux Musulmans ou, si l'occasion s'en présentait, pour conclure un traité de paix avec eux. Comme on le voit, Venise et Gênes n'étaient pas les seules puissances italiennes à faire une politique réaliste. Les dix galères se trouvant sous le commandement de Vilamarí restèrent dans le Levant plus de deux ans. Dès le début, le roi demanda et obtint du pape des subsides qui dépassaient 200,000 florins à recueillir dans les possessions d'Alfonse V. Une autre somme était cédée au roi d'Aragon sur les revenus du Jubilé qu'on avait célébré en 1450, pour l'entretien de la flotte dont je viens de parler.⁵⁾ Il ne se passera pas longtemps et Alfonso V demandera au pape, toujours pour subvenir aux frais occasionnés par ses galères qui

¹⁾ RAYNALDUS, an. 1443, no 9—10.

²⁾ N. IORGA, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades*, II, Paris, 1899, p. 457.

³⁾ M. SANUDO, *Vite de' duchi di Venezia* dans MURATORI, *Rer. italic. script.*, XXII, col. 1119; J. BOSIO, *Dell' Istoria della sacra Religione et illustrissima Militia di San Giovanni Gerosolimitano*, II, Rome, 1594, pp. 67, 68, 178; RAYNALDUS, an. 1450, no 15.

⁴⁾ A. C. A., reg. 2658, ff. 60 v.—61; IORGA, *Notes*, II, pp. 440, 441.

⁵⁾ A. C. A., reg. 2658, ff. 130 v.—131; cf. *ibid.* ff. 131—132; 132—134.

guerroyaient dans le Levant au profit de la cause chrétienne, les dépouilles des évêques de Catane, d'Otrante et d'autres prélats morts ou qui allaient mourir !¹⁾

Notons en passant qu'en 1451 Nicolas V avait accordé au souverain de Naples la Rose d'Or en récompense des services rendus au Saint-Siège.²⁾ Lorsque, pendant que Vilamari était dans le Levant, Alfonse V demandera au pape l'îlot de Castellorizzo appartenant aux Hospitaliers, pour en faire une base pour sa flotte, Nicolas V le lui cédera. Nonobstant les protestations du grand-maître de Rhodes,³⁾ Vilamari y bâtit par la suite un château dont les ruines subsistent encore aujourd'hui.

Les subsides et les avantages accordés par le Saint-Siège pour l'entretien de cette flotte qui était censée combattre pour des buts de croisade, n'empêchèrent point le roi d'Aragon de la rappeler en Italie au printemps de 1453, juste au moment où l'Empire byzantin vivait ses moments d'agonie. En mars Vilamari était arrivé dans les eaux de Sicile. Quelques temps après, il était à Naples d'où, au mois de juin, il partait dans les eaux de Toscane pour faire la guerre à Florence.⁴⁾ Cependant, tout cela n'empêchait point Alfonse V d'assurer, le 21 mars 1453, l'empereur Constantin Paléologue et son frère, le despote Thomas, qu'il allait envoyer sous peu Bernat de Vilamari à la tête de quatre galères à la rescousse de la capitale byzantine.⁵⁾

Par conséquent, au moment où se jouait le sort de Constantinople, un commandant rompu aux combats du Levant, rentrait en Italie, à la tête d'une flotte à laquelle Nicolas V avait accordé tant de faveurs, pour participer à une guerre provoquée par l'ambition et les intrigues de Venise et du roi d'Aragon. Est-il exagéré de croire que le pape pouvait espérer voir les dix galères de Vilamari, appuyées sur la base navale de Castellorizzo qu'il venait de céder et sur l'île de Rhodes, siège des Croisés perpétuels qu'étaient les Hospitaliers, aller combattre les Turcs sous les murs de Constantinople? Les subsides qu'il avait consentis jusqu'alors n'étaient-ils pas des aides pour la croisade?

Sans doute, le roi d'Aragon essaiera-t-il de trouver une justification au rappel de ses galères à un moment si tragique pour la chrétienté. Affectant un grand zèle pour l'expédition contre les Musulmans, il envoyait le 6 juin 1453 (la nouvelle de la chute de Constantinople allait mettre plus d'un mois pour arriver en Italie) un ambassadeur à Rome pour décider le pape à expédier le plus vite possible des secours à la ville impériale en danger. En même temps, sous prétexte qu'il ne pouvait plus supporter les frais nécessaires à l'entretien de ses navires envoyés dans le Levant contre les Musulmans, il demandait à Nicolas V la permission d'affermir pour trois ans, en cas de vacances éven-

¹⁾ A. C. A., reg. 2655, ff. 190 v.—191; reg. 2659, ff. 64 v.—65; RAYNALDUS, an. 1450 n° 18.

²⁾ A. C. A., reg. 2658, ff. 146 v.—147.

³⁾ BOSIO, II, p. 180.

⁴⁾ A. C. A., reg. 2551, ff. 150 v.—151; reg. 2798, ff. 138—141. J'étudie en détail les exploits de Vilamari dans un ouvrage sous presse, intitulé: *La politique orientale d'Alfonse V d'Aragon, roi de Naples*.

⁵⁾ A. C. A., reg. 2600, f. 100 v.; voyez aussi FR. CERONE, *La politica orientale di Alfonso di Aragona*, dans *Archivio storico per le prov. napolet.* XXVII, 1902, p. 611.

tuelles, les bénéfiques ecclésiastiques de ses royaumes. Il avait besoin de trois cents mille ducats et, faisant montre d'une générosité facile, il s'offrait, au cas où le pape acquiescerait à sa prière, à ne plus demander d'autres sommes aux ecclésiastiques comme il l'avait fait par le passé.¹⁾

Cependant à cette date, je l'ai déjà dit, les galères de Bernat de Vilamarí, loin des mers du Levant, se préparaient à la guerre de Toscane. Le roi n'avait plus de flotte à entretenir contre les Infidèles et, par conséquent, l'argent demandé à Nicolas V devait servir à toute autre chose qu'à une action de croisade. Et lorsque la grande ville impériale tomba sous les coups du Sultan et que Domenico Capranica, cardinal de Fermo, vint à Naples solliciter Alfonse V en faveur de la guerre à faire à Mohammed II, le roi d'Aragon n'hésita pas à déclarer que si sa flotte ne combattait plus en Orient, c'était parce que le pape avait refusé de lui accorder les subsides demandés à diverses reprises, et que faute de ces subsides, il avait dû la rappeler en Italie.²⁾

Il me semble, après cet exposé que j'ai simplifié autant que possible, qu'il est très facile de saisir pourquoi, après la catastrophe du 29 mai 1453, Alfonse V accusait le pape d'indolence envers la cause chrétienne. Après cette analyse qui m'a permis, je l'espère, de montrer quel était le mobile profond des accusations lancées contre le pape par un de ses contemporains, et non des moindres, qu'il me soit permis de suivre de plus près une autre série de faits concernant les relations de Nicolas V avec l'empereur Constantin Paléologue à la veille de la chute de Constantinople.

Le seul espoir de l'empereur byzantin restait toujours dans l'aide des puissances italiennes dont plusieurs avaient tout intérêt à ce que la grande ville impériale restât chrétienne. C'est pourquoi il envoie en Italie ambassades sur ambassades. En mars et avril 1451 apparaît à Naples le noble grec Manuel Paléologue.³⁾ J'ai déjà mentionné cet ambassadeur de l'empereur Constantin, un certain Andronic Bryennios,⁴⁾ lequel faisait son apparition en 1451 à la cour de Borsio, marquis d'Este,⁵⁾ à Venise,⁶⁾ à Rome⁷⁾ et enfin à Naples. Au mois d'août il était auprès de Nicolas V. Il venait demander des secours contre les Turcs. En octobre, le pape faisait savoir à l'empereur, comme je l'ai déjà dit plus haut, que le Saint-Siège ne pourrait s'engager à l'aider qu'au cas où lui et son peuple accepteraient l'Union. Un refus encore plus formel attendait Bryennios à Naples: Pris par les affaires italiennes,

¹⁾ A. C. A., reg. 2700, ff. 27 v.—28.

²⁾ A. C. A., reg. 2799, ff. 16—17; reg. 2661, ff. 35 v.—36.

³⁾ IORGA, *Notes*, II, pp. 47, 48, 50; A. C. A., reg. 2618, f. 98; reg. 2547, ff. 69 v.—70.

⁴⁾ Pour la famille de Bryennios (Léondari), voir IORGA, *Notes*, I, pp. 44 n. 1, 66; III, p. 230, n. 1.

⁵⁾ IORGA, *Notes*, IV, p. 46; SP. LAMBROS, *Παλαιολόγεια και Πελοποννησιακά*, IV, Athènes, 1930, pp. 198, 199.

⁶⁾ SANUDO, col. 1141 (lire: 1451 au lieu de 1452).

⁷⁾ A. C. A., reg. 2658, ff. 162 v.—163.

le roi d'Aragon déclarait formellement à l'ambassadeur qu'il ne pourrait pas aider l'empereur Constantin.¹⁾

Quelques mois après commençait la guerre entre Mohammed II et le dernier Βασιλεύς grec. Les détails de cette longue lutte sont très bien connus, surtout après les grands travaux de Pears, Schlumberger, Pastor, Iorga et Vasiliev — pour ne citer que les historiens les plus récents qui s'en sont occupés — de sorte que je n'insisterai pas. Je veux simplement établir si le pape eût pu sauver l'empire agonisant. Tout d'abord, Nicolas V, n'ayant pas de flotte et presque pas d'armée à sa disposition, devait faire appel aux autres souverains catholiques pour le seconder. La descente en Italie en 1452 de Frédéric III, le dernier empereur allemand couronné à Rome, fit croire au monde catholique qu'une croisade de grande envergure allait partir de l'Occident. A cette occasion, sur l'ordre de l'empereur, Énée Sylvio Piccolomini fit un grand discours, dans lequel l'élégance cicéronienne de la forme s'alliait à une grande érudition parsemée de souvenirs classiques et bibliques. Après avoir brossé un tableau des attaques que la chrétienté devait subir sur tous ses confins, en Livonie, en Lithuanie, à Constantinople, à Chypre, à Rhodes aussi bien qu'en Sicile et sur les côtes mêmes de l'Italie, l'orateur demanda au pape de réunir tous les peuples catholiques afin d'écarter définitivement le danger musulman. Dans le feu de son éloquence, le fougueux évêque voyait les armées chrétiennes reconquérir la partie encore musulmane de l'Espagne, la Terre Sainte, et arriver jusqu'aux pays des Hindous et des Caramantes...²⁾

Cependant cette manifestation oratoire n'eut aucune suite. Le manque de décision de Frédéric III, sa crainte de voir s'échapper le jeune roi Ladislas de Hongrie qu'il avait traîné dans sa suite, le firent quitter précipitamment l'Italie sans avoir amené la paix dans la péninsule — condition essentielle pour toute tentative de croisade contre les Turcs — sans avoir rien fait pour la grande expédition rêvée par l'évêque de Sienne.³⁾ Est-ce que le pape eût pu sauver les Byzantins, sans être soutenu par le chevalier errant du XV^e siècle, le puissant duc de Bourgogne, Philippe le Bon, retenu chez lui par une révolte dans les Pays Bas,⁴⁾ ni par les autres souverains de l'Occident? La tentative que fit après lui son successeur Calixte III, lequel envoya une flotte dans le Levant, sans l'appui des princes chrétiens, démontrera bien qu'un tel effort serait resté sans effet, même si Nicolas V avait montré plus d'enthousiasme pour les entreprises guerrières contre le Sultan.

¹⁾ A. C. A., reg. 2655 f. 182; reg. 2549, f. 44; reg. 2655, f. 184; CERONE, *ibid.*, pp. 592, 593; C. MINIERI RICCIO, *Alcuni fatti di Alfonso di Aragona*, dans *Archivio storico per le prov. napolet.* VI, 1881, p. 413.

²⁾ AEN. SYLVIO PICCOLOMINI, *Historia rerum Friderici III imperatoris* dans KOLLAR, *Analecta monumentorum omnis aevi Vindobonensia*, II, Vienne, 1762, col. 307—308; cf. RAYNALDUS, an. 1452, n° 4; VOIGT, II, p. 53; PASTOR, I, p. 510.

³⁾ BUSER, *Die Beziehungen der Mediceer zu Frankreich während der Jahre 1434—1494*, etc., Leipzig, 1879, pp. 60—65; VOIGT, pp. 53, 56, 57.

⁴⁾ P. FRÉDÉRIQ, *Essai sur le rôle politique et social des ducs de Bourgogne dans les Pays-Bas*, Gand, 1875, pp. 15—16; H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, II, Bruxelles, 1903, p. 234.

Au cours de l'année 1452 deux nouvelles ambassades byzantines apparaissent à Venise et ensuite à Rome. La ville des lagunes, engagée dans une guerre contre Milan, attendait un geste de la part du pape et d'Alfonse V d'Aragon en faveur de Constantinople.¹⁾ De pressantes interventions du doge de Gênes, Pietro de Campofregoso, et de Venise, en faveur des chrétiens de l'Empire byzantin, des invitations du Saint-Siège en faveur du rétablissement de la paix en Italie, n'eurent pas le don d'ébranler le souverain aragonais.²⁾

J'ai déjà parlé de la mission confiée par le pape en 1452 au cardinal „ruthène“, Isidore. Je dois ajouter maintenant que Nicolas V l'avait envoyé à Constantinople accompagné d'un contingent de deux cents soldats, payés par le Saint-Siège et qui prirent part aux combats livrés aux Turcs, renforçant de la sorte les contingents grecs et latins de la défense.³⁾ Ce fut la seule troupe de secours expédiée — je dirais, d'une manière officielle — par un souverain occidental à Constantinople. Les quelques deux mille Latins qui prirent part à la défense ne représentaient pas telle ou telle puissance, mais bien les intérêts des marchands génois, vénitiens, catalans, ou bien l'humeur aventurière de certains chevaliers occidentaux.

Le 28 avril 1453 le pape nommait l'archevêque de Raguse, Jacopo Veniero de Recanati, son légat en Orient et commandant d'une flotte qu'il voulait envoyer à la rescousse de Constantinople.⁴⁾ A première vue cette nomination et ces préparatifs étaient bien tardifs, étant donné qu'un mois s'écoulera à peine jusqu'à ce que la grande ville impériale tombe entre les mains du Sultan.

Mais si l'on pense que, peu de temps auparavant, la flotte de Bernat de Vilamarí, qui avait croisé pendant des années dans le Levant, était rentrée en Italie, on peut se demander si cette nomination si tardive n'a pas eu quelque rapport avec l'abandon de la lutte contre les Musulmans par le roi d'Aragon. Il est vrai aussi que la flotte que devait commander Jacopo Veniero de Recanati n'eut même pas le temps de quitter les eaux de Venise⁵⁾ où on était en train de l'armer, parceque Constantinople tomba bientôt après les premières mesures prises par Nicolas V.

Quelques jours après la catastrophe, le roi d'Aragon, qui avait promis à diverses reprises d'expédier quatre galères pour défendre la vieille capitale⁶⁾ et qui se garda bien de tenir son engagement, exhortait le pape à se hâter d'envoyer des secours à Constantinople, afin qu'on ne puisse pas dire que le seul chef

¹⁾ PASTOR, I, pp. 610—612.

²⁾ RAYNALDUS, an. 1452 n° 16; A. C. A., reg. 2659, ff. 115 v. — 116; IORGA, *Notes*, III, pp. 280—281; H. VAST, *Le siège et la prise de Constantinople par les Turcs d'après des documents nouveaux*, dans la *Revue historique*, XIII, 1880, p. 14, n. 2.

³⁾ PHRANTZÈS, éd. Bonn, p. 325; J. M. ZINKEISEN, *Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, I, Hambourg, 1840, pp. 821—823; IORGA, *Geschichte des osmanischen Reiches*, II, Gotha, 1908, pp. 13—14; PASTOR, I, pp. 608, 609.

⁴⁾ RAYNALDUS, an. 1453, n° 2; AUG. THEINER, *Vetera monumenta Slavorum meridionalium*, I, Rome, 1863, pp. 409, 410; cf. PASTOR, I, p. 612.

⁵⁾ PASTOR, I, pp. 612, 613; V. MAKUŠEV, *Monumenta historica Slavorum meridionalium* II, Belgrade, 1882, pp. 84—86.

⁶⁾ A. C. A., reg. 2660, ff. 100 v., 102 v. — 103; cf. CERONE, XXVII, p. 611.

chrétien absent de la défense de la Nouvelle-Rome était précisément le pape. Pour sa part il répétait qu'il allait expédier dans les eaux byzantines les quatre galères dont il avait tant de fois parlé.¹⁾ Il en reparlera encore, juste un mois après la chute de Constantinople.²⁾

La flotte pontificale commandée par Jacopo Veniero de Recanati, secondé par un marin de profession, Stefano Mutino, partit pour l'Orient trop tard. Elle ne comprenait que cinq galères (j'insiste sur ce point, parce qu'on a beaucoup discuté sur la composition de cette flotte. Ce nombre est précisé par le commandant lui-même.³⁾ Arrivée dans le Levant, elle rejoignit la flotte vénitienne qui épiait du Nègrepont les mouvements des Turcs. Cependant, l'attitude ambiguë de Venise qui avait envoyé à la cour du Sultan un ambassadeur pour traiter de la paix, l'empêcha de servir d'une manière efficace les chrétiens et, de la sorte, cette tentative pontificale eut une fin très peu glorieuse. En automne 1453 une nouvelle flotte du pape, comprenant cinq galères armées à Venise, partait pour le Levant sous le commandement du Génois Angelo Ambrogini. Dans une rencontre avec les navires turcs elle failli être capturée.⁴⁾

Était-ce la faute du Saint-Siège si le contingent de deux cents soldats envoyé à Constantinople avec le cardinal Isidore, si les deux flottes dirigées vers le Levant après le 29 mai 1453 n'eurent aucun succès? Les représentants de l'opinion publique du temps, les humanistes Poggio, Filelfo, Lapo de Castiglione et surtout Francesco Barbaro, composèrent toute sorte de plans qu'ils soumièrent aux souverains chrétiens et particulièrement au pape Nicolas V en les exhortant à réaliser la vieille union des peuples catholiques pour chasser les Turcs de Constantinople et d'Europe.⁵⁾ Ce fut sous l'impression des plans de Barbaro (il proposait au pape l'envoi de légats dans tous les pays d'Occident en vue de la conclusion de la paix et de la formation d'une armée et d'une flotte)⁶⁾ que Nicolas V publia une bulle de croisade, le 30 septembre 1453, adressée aux souverains catholiques.⁷⁾

Mais nul n'égalait dans ce rôle de propagandiste de la guerre sainte le grand humaniste qui devait occuper plus tard le siège pontifical, Énée Sylvio Piccolomini. Dès que la chute de Constantinople devint une triste certitude, l'évêque de Sienne s'employa à stimuler le zèle de Nicolas V. Connaissant son amour pour les livres, Énée Sylvio lui écrivait, le 12 juillet 1453, que la perte de Constantinople signifiait une nouvelle mort d'Homère et de Platon, surtout parce que beaucoup d'ouvrages inconnus aux Occidentaux avaient péri dans la débâcle.⁸⁾ Un peu

¹⁾ A. C. A., reg. 2700, ff. 27 v. —28.

²⁾ A. C. A., reg. 2697, ff. 154—156.

³⁾ BOSIO, II, pp. 182—183; ALB. GUGLIELMOTTI, *Storia della marina pontificia nel Medio Evo*, II, Rome, 1886, p. 166, n. 191; PASTOR, I, p. 612.

⁴⁾ PASTOR, I, p. 622; GUGLIELMOTTI, II, p. 192.

⁵⁾ VOIGT, II, pp. 92—93; RAYNALDUS, an. 1449, n° 10; an. 1451, n° 8; cf. IORGA, *Notes*, IV, pp. 82, 83; le même, *Gesch. d. osm. Reiches*, II, pp. 28, n. 3, 41.

⁶⁾ A. M. QUIRINI, *Francisci Barbari et aliorum ad ipsum epistolae*, Brescia, 1743, pp. 251 et suiv., 272, 273, 274—280, 285, 286.

⁷⁾ PASTOR, I, pp. 622—623.

⁸⁾ VOIGT, II, p. 94.

plus tard, il proposait au pape et aux cardinaux la convocation d'une conférence de tous les princes chrétiens en vue d'une grande expédition contre les Turcs et les Sarrasins. Sous son impulsion, l'empereur Frédéric III s'offrait à aider le pape à rétablir la paix en Italie, condition préalable à toute expédition à entreprendre contre le Sultan.¹⁾ Toutes ces interventions ne trouvèrent pas le pape indifférent. Tout de suite après l'arrivée de la triste nouvelle relatant la perte de la capitale byzantine, il avait constitué un collège de cardinaux qui devait s'occuper de la croisade. Le 10 septembre, Nicolas V avait décidé de consacrer à l'expédition future toutes les ressources du Saint-Siège.²⁾

Mais les efforts du pape allaient être absolument vains s'il ne pouvait pas, tout d'abord, rétablir la paix en Italie et, en même temps, grouper autour de son initiative une partie, au moins, des princes chrétiens de l'Occident de l'Europe. L'empereur Frédéric III, Florence, Alfonse d'Aragon ne tardèrent pas à faire des interventions auprès du Saint-Siège en faveur de la croisade et de la pacification de l'Italie. Le roi de Naples revint à la charge plusieurs fois, n'oubliant pas de rejeter sur le pape la responsabilité de la chute de Constantinople. Il lui soumit aussi un plan d'expédition contre les Turcs lesquels, dans la conviction du roi, allaient attaquer l'Italie. Selon Alfonse V la guerre devait commencer sur le front hongrois. Les Allemands pourraient y jouer un rôle considérable. Venise devait être aidée par le pape à fortifier ses possessions limitrophes aux Turcs. En même temps il devait envoyer 1000 gens de pied à Scanderbeg, lequel barrait la route du Sultan vers l'Italie. C'était toujours Nicolas V qui devait payer une subvention au despote d'Arta.³⁾

Dans un ouvrage sur la politique orientale d'Alfonse V d'Aragon et qui est depuis longtemps sous presse, et dans une publication antérieure concernant les relations de Scanderbeg avec ce souverain, j'ai montré que Lionardo III Tocco, despote d'Arta, d'un côté, et le héros albanais de l'autre, étaient devenus depuis quelque temps les vassaux du roi de Naples, de sorte que les interventions dont je viens de parler ne visaient à rien d'autre qu'à renforcer la position de ces dévoués d'Alfonse avec l'aide militaire et pécuniaire du Saint-Siège.

La suite de ces diverses insistances auprès de Nicolas V fut la convocation à Rome de tous les états italiens et la publication de cette bulle de croisade que j'ai mentionnée il y a quelques instants.⁴⁾ Le plus puissant souverain d'Italie, le roi Alfonse V d'Aragon qui lui avait demandé de prendre l'initiative de l'expédition, profita de la circonstance pour demander des subsides au pape.⁵⁾ La conférence de Rome réunit enfin les délégués de Florence, de Venise, de Milan, ceux du roi de Naples et du marquis de Mantoue. On n'arriva qu'à une constatation bien décourageante: L'inimitié qui déchirait les états italiens était

¹⁾ AENEAS SYLVIUS, *Opera*, Bâle, 1551, pp. 707—708, ép. n° 155 (cf. VOIGT, II, pp. 94—95), 716—717, ép. n° 163; cf. *ibid.* p. 691, ép. n° 138, pp. 692, 693, ép. n° 140 et 141.

²⁾ PASTOR, I, pp. 622, 842, n° 53.

³⁾ A. C. A., reg. 2700, ff. 39—40.

⁴⁾ RAYNALDUS, an. 1453, n° 9—11; PASTOR, I, pp. 622, 623, 634; VOIGT, II, 95, 96.

⁵⁾ A. C. A., reg. 2661, ff. 35 v.—36.

telle qu'il n'y avait-rien à espérer d'eux. En mars 1454 la conférence prit fin sur un échec complet.¹⁾ L'historien Voigt dont j'ai parlé au début de cette communication, rend responsable de cet insuccès le pape dont il mettait en doute la sincérité lorsqu'il avait convoqué cette conférence à Rome.²⁾

Il me semble, d'après ce que je viens de dire, qu'une telle accusation est pour le moins exagérée, si l'on veut tenir compte de l'état intérieur de la péninsule italienne. Ce fut grâce aux adroites manœuvres de Venise qu'on arriva à rétablir la tranquillité en Italie par la paix de Lodi (le 9 avril 1454) suivie d'une alliance entre le pape, Naples, Florence, Venise et Milan. Nicolas V était persuadé que le moment d'aller combattre le Sultan était enfin arrivé.³⁾

De son côté, l'empereur convoqua une conférence des souverains catholiques à Ratisbonne. La manière dont on répondit à l'invitation de Frédéric III fut plutôt décourageante. Ni Charles VII de France, ni le roi d'Angleterre, ni Alfonse d'Aragon n'y vinrent. Pour comble, l'empereur lui-même ne fit pas son apparition à Ratisbonne. Le seul prince important qui y vint fut le duc Philippe le Bon de Bourgogne. Naturellement, dans ces conditions, on n'arriva à aucun résultat pratique,⁴⁾ non plus qu'à une autre réunion convoquée à Francfort où retentit encore une fois la grande voix d'Énée Sylvio Piccolomini conjurant les souverains catholiques d'aller défendre la chrétienté contre le danger turc qui faisait craindre la répétition des invasions barbares.⁵⁾ La réunion convoquée pour le mois de février 1455 à Wiener-Neustadt montra encore une fois, malgré les objurgations des délégués envoyés par le roi Ladislas de Hongrie, celles d'Énée Sylvio Piccolomini et de Giovanni de Capistrano, l'ardent propagandiste de la croisade, le héros de la bataille de Belgrade, montra, dis-je, encore une fois que les intérêts locaux, que l'égoïsme des princes avaient remplacé dans les préoccupations des contemporains le vieil enthousiasme pour la foi. Pendant une des séances de cette conférence, inutile comme les autres, arriva la nouvelle de la mort de Nicolas V, qui s'était éteint le 24 mars 1455. Ce fut une véritable délivrance pour l'empereur auquel cette nouvelle offrit le prétexte d'ajourner toute décision jusqu'au printemps prochain. A la fin d'avril la conférence était close.⁶⁾

¹⁾ PASTOR, I, pp. 635—638; cf. IORGA, *Gesch. d. osm. Reiches*, II, p. 43.

²⁾ VOIGT, II, pp. 95, 96, 97.

³⁾ PASTOR, I, pp. 638—641; C. CIPOLLA, *Storia delle Signorie italiane dal 1313 al 1530*, Milan, 1881, p. 455; VOIGT, II, p. 98; IORGA, *Notes*, IV, pp. 87, 104, 105, n° 31; le même, *Gesch. d. osm. Reiches*, II, p. 43.

⁴⁾ Voyez pour cette diète de Ratisbonne : A. C. A., reg. 2661, f. 71 v.; AENEAS SYLVIUS, *Commentarii*, Francfort, 1614, pp. 22, 23; le même, *Opera*, p. 555, ép. n° 127; M. D'ESCOUCHY, *Chronique*, éd. De Beaucourt, 5 vol., Paris, 1863—1864, II, pp. 362 et suiv.; S. PAULI, *Codice diplomatico del sacro militare ordine Gerosolimitano*, 2 vol., Lucques, 1733—1737, II, pp. 133, 134; VOIGT, II, pp. 101, 104—118, 119, 330; IORGA, *Notes*, IV, pp. 82, 90, 91, 93—98; le même, *Gesch. d. osm. Reiches*, II, pp. 57, 58.

⁵⁾ Pour la diète de Francfort voyez : IORGA, *Notes*, IV, pp. 101, 103; le même, *Gesch. d. osm. Reiches*, II, pp. 60—61; AENEAS SYLVIUS, *Commentarii*, I, I, pp. 23, 24; le même, *Opera*, pp. 678, 689, ép. n° 131; cf. RAYNALDUS, an. 1454, n° 3 et 4; PASTOR, I, p. 644; VOIGT, II, pp. 119—132.

⁶⁾ VOIGT, II, pp. 132—148; IORGA, *Notes*, IV, pp. 106—110, 111—116; le même, *Gesch. d. osm. Reiches*, II, 63, 64; PASTOR, I, p. 645; RAYNALDUS, an. 1455, n° 1.

Pour caractériser ce nouvel aveu de l'impuissance chrétienne devant la poussée turque, appuyée sur une armée redoutable et dirigée par un chef jeune et impétueux, il faut mettre en avant ce que les prélats et les magnats hongrois écrivaient le 21 juillet 1455 au nouveau pape Calixte III: A la conférence de Neustadt, en dehors de la perte d'un temps précieux et des espoirs déçus, on ne fit que la joie des ennemis de la croix, c'est-à-dire rien.¹⁾

Dans ces circonstances pouvait-on parler d'une offensive contre les Turcs, d'une récupération de l'Empire byzantin? Le monde chrétien se montrait incapable même de se défendre. Était-ce la faute du pape, souffrant²⁾ et désabusé? La chrétienté occidentale avait tellement évolué du point de vue politique et spirituel qu'on ne pouvait plus espérer ressusciter un état d'âme depuis longtemps disparu. Les efforts déployés par le successeur du pape défunt, le fougueux vieillard que fut Calixte III, le démontreront abondamment. L'Empire byzantin avait disparu pour toujours. Ni le pontife Nicolas V, ni l'empereur Frédéric III, ni un autre souverain ne pouvaient plus le rappeler à la vie.

Cependant, si quelque chose fut sauvé du grand héritage grec et byzantin, on le doit non pas à l'égoïsme des marchands vénitiens et génois, non pas à l'empereur allemand ou à un autre souverain de l'Occident, mais bien au pape Nicolas V. En parlant de son amour pour les livres et les manuscrits grecs, l'humaniste FILELFO disait de lui: „Cette passion ne se montra pas vaine, car, grâce à lui, d'innombrables ouvrages achetés à très grand prix furent transportés en Italie, de sorte qu'on peut dire que la Grèce n'a pas péri, mais qu'elle a émigré en Italie... grâce à la libéralité du pape Nicolas“.³⁾

¹⁾ VOIGT, II, p. 148.

²⁾ PASTOR, I, p. 637.

³⁾ „Neque id negotii frustra susceptum est; nam innumerabilia prope volumina ingenti autem pretio advecta sunt in Italiam: itaque jure optimo dici potest non periisse Graeciam, sed in Italiam, quae olim Magna Graecia dicta est, unius ejus Nicolai Pontificis clementia commigrasse“. RAYNALDUS, an. 1455, no 15.

Les emblèmes héraldiques de Byzance et leur influence sur les Slaves

par Alexandre Solovjev

Résumé¹⁾

La question „Byzance avait-elle eu un blason?“ discutée depuis longtemps, n'est pas encore éclaircie dans tous ses points. Peut-être parce que, vu le manque de données byzantines sur ce point, il faudrait étudier cette question en se servant de l'histoire comparée. Sans recourir à celle-ci, en effet, on risque de prononcer des hypothèses qui ne seront qu'à demi justes.

Dans ce dernier quart de siècle parut une série d'études suggestives qui se basait seulement sur les sources byzantines (Lambros, Bees, Svoronos, Heisenberg, Ebersolt, Tipaldos); c'est pourquoi leurs résultats sont souvent contradictoires. Cependant, de nouvelles données ont été publiées dans les littératures russe, yougoslave, bulgare et roumaine. Qu'il soit donc permis à un slaviste de donner un aperçu d'histoire comparée sur ce problème, qui est un exemple de l'influence profonde de Byzance sur les Slaves dans un domaine du droit public, qui est en connexion avec l'histoire de l'art. Cet aperçu comparatif permet de tirer quelques conclusions nouvelles. Elles peuvent compléter les opinions trop négatives de Lambros et de Heisenberg, qui ne se servaient que de sources byzantines.

L'aigle bicéphale est sûrement d'origine orientale; nous la voyons apparaître en Chaldée (25 siècles avant J. C.) et sur les bas-reliefs gigantesques hétéens en Cappadoce (15 siècles av. J. C.). Elle y sommeille plus de deux mille ans, mais vers l'an 1000 après J. C. elle renaît dans les ornements orientaux; nous la trouvons sur les brocarts du XI^e et surtout du XIII^e siècle, provenant d'Asie Mineure, de l'Irak, de Cordoue et de Palerme. Cet animal fabuleux devient aussi répandu sur les tissus orientaux que les griffons et les lions. Il le devient aussi sur les bas-reliefs à la mode orientale, tel le bas-relief de Stara-Zagora, qui date peut être du XI^e siècle.

Nous pouvons donc affirmer qu'à l'époque des Comnènes (ou même plus tôt) Byzance devait déjà connaître l'aigle bicéphale, surtout comme ornement oriental. La mode des tissus orientaux à Constantinople fit que l'aigle bicéphale

¹⁾ Le texte complet de cette communication a été publié dans *Seminarium Kondakovianum* VII, 1935, p. 119—164, sous le titre *Les emblèmes héraldiques de Byzance et les Slaves*.

devint un ornement des habits de la cour impériale et y remplaça l'aigle normale, qui tirait son origine de l'Empire romain. Les habits *aētaria* du XI^e et XII^e siècles à Byzance portaient sûrement des aigles bicéphales. Ce fait nous est attesté par le brocart de l'an 1000 déjà mentionné, ainsi que par les données slaves. Dès que nous voyons des aigles sur les portraits en fresque des princes slaves, elles ont toujours deux têtes, jamais une. Tel est le manteau de Jaroslav de Russie (vers 1054) et des princes de Vladimir (vers 1220); tel est le manteau tout semblable du prince Miroslav de Hum (avant 1200) et de son frère Etienne I^{er} roi de Serbie (peint aux environs de 1235); enfin les monnaies du royaume de Sicile portent l'aigle bicéphale en 1202.

Nous pouvons donc constater que sous les derniers Comnènes l'aigle bicéphale devient un insigne de la cour impériale. Mais elle n'est nullement un blason, parce que Byzance ne connaissait pas encore l'usage du blason à cette époque; les Slaves orthodoxes la suivaient sur ce point. Au contraire, nous pouvons dire qu'à la fin du XII^e siècle, cette aigle devient un blason sarrasin, celui des Ortokides, sultans d'Amida, et des Zengides, sultans de Sinjar. On trouve aussi cette aigle sculptée sur les murs d'Erzeroum, de Konia et du Caire.

Le XIII^e siècle nous donne assez d'exemples de la popularité de l'aigle en Europe, sous la double influence des Sarrasins et de Byzance. Ainsi les deux filles de Baudouin I^{er} de Courtenay l'apportent en Savoie (vers 1235) et en Flandre (vers 1244), probablement comme un héritage de Constantinople latin. Dans les Pays Bas du XIII^e siècle, cet emblème se répand sur beaucoup de monnaies et de sceaux armoriés. Le „*rex Russiae*“ Daniel de Galicie fait sculpter cette aigle vers 1235 sur les marches de son pays. Les princes serbes de cette époque sont représentés dans des habits *αἰτάρια πολυγύρα*. Frédéric II accepte l'aigle à deux têtes comme symbole de l'Empire (à côté de l'aigle monocéphale), ce qui nous est attesté par Mathieu de Paris en 1244.

Nous ne disposons d'aucune donnée pour affirmer que les empereurs de Nicée se servaient de cette aigle. Mais nous devons penser que la forte tradition de cette aigle à Trébizonde, attestée par tous les portulans depuis 1327, doit son origine à ce que l'aigle bicéphale était considérée comme un emblème des Comnènes, et non des Lascarides.

La restauration à Byzance des Paléologues affaiblit même pour quelque temps la marche triomphale de l'aigle bicéphale. Les Paléologues avaient eu depuis la fin du XIII^e siècle un autre emblème à eux, la croix accompagnée de quatre B. Cet emblème invocatif, qu'on trouve sur les monnaies des premiers Paléologues, devint peu à peu le vrai blason de la famille des Paléologues et eo ipso — la bannière impériale de Byzance. Il est connu comme tel par tous les portulans du XIV^e et du XV^e siècle, à partir de 1327. On lui donna en même temps des couleurs fermes (croix d'or sur champ de gueules) et on commença à blasonner les lettres comme „fusils“ (briquets); cette explication se trouve chez le franciscain de Séville et chez Codinus. Ce blason resta dans la famille des Paléologues après la chute de l'Empire (témoin Du Cange). Il s'est introduit aussi en Serbie (comme ornement sur un lustre de 1397, comme blason sur un

sabre de 1516 et dans l'armorial de 1595); il y a subi un changement de couleurs, la croix est d'argent.

Cependant, l'aigle bicéphale reste à Byzance, mais seulement comme un des insignes du basileus (sur les *suppédia*) dès 1293, sur les habits et les tentes des premiers dignitaires de la cour. On pourrait même dire qu'elle est plutôt l'emblème des despotes que des basileis mêmes. Les sources serbes et bulgares du XIV^e siècle nous montrent que les aigles bicéphales se trouvent plutôt sur les habits et les monnaies des despotes (Jean Oliver, Constantin Dejanović) et des rois (Vukašin, Marko) que sur celles des empereurs. Les habits des empereurs ne portent jamais d'aigles; on les trouve tout de même sur les monnaies de quelques tzars bulgares (Georges Terter, Michel, Srazimir).

Cependant, quand les rois de Bosnie aspirèrent en 1377 à la succession de la Serbie, ils considérèrent l'aigle bicéphale comme le blason héréditaire des Némanides et s'en servirent.¹⁾ Au temps des despotes serbes (depuis 1402) nous voyons un fait intéressant: ces despotes de diverses souches (familles) ont souvent leurs blasons de famille, mais ils le combinent avec l'aigle bicéphale, comme emblème de leur *δεσποτεία*, reçue légalement de Byzance. De même les despotes byzantins, surtout ceux de Mistra, se servent souvent au XIV^e et au XV^e siècle de l'aigle bicéphale, beaucoup plus souvent que les empereurs qui restèrent fidèles à leur croix tétragammée. Vers la fin du XIV^e siècle l'aigle bicéphale (noire sur champ d'or) devint peu à peu le blason du Saint Empire, ayant laissé l'aigle à une tête au roi de Rome. Alors les occidentaux firent encore plus de cas de l'aigle byzantine qu'ils commencèrent à envisager comme blason de l'Empire d'Orient. Les dynastes d'Albanie et d'Épire (les despotes Musachi, Mélissénos et Scanderbeg) se servirent aussi de l'aigle bicéphale comme insigne byzantin qui devint, avec quelques modifications, leur blason. Il en fut de même des derniers dynastes du Monténégro (depuis 1485) et du despote Mircea de Valachie.

Enfin le souverain russe accepta en 1472 l'aigle bicéphale, peut-être justement parce qu'il épousa la fille du despote de Mistra. C'est alors que l'aigle entra dans les armoiries de la Russie, premièrement comme blason de parenté, ensuite comme emblème de la succession byzantine et enfin comme blason de l'Empire de Russie.

Le vrai blason de Byzance, la croix tétragammée, ne resta qu'aux diverses branches des Paléologues émigrés, ainsi qu'à la nation serbe qui, en renaissant, l'accepta en 1838 et qui, en 1883, combina les deux emblèmes byzantins également hérités.

¹⁾ On doit noter que l'aigle subit un changement de couleurs en Serbie: elle y est d'argent (blanche) sur fond de gueules, tandis qu'à Byzance elle est d'or sur le même émail.

Les Comans et Byzance

par Dimitri A. Rasovskij

Théophylacte, archevêque d'Ochrida, écrivant à l'empereur Alexis Comnène et se plaignant des barbares „Scythes“, c'est-à-dire des Pétchéniègues, qui faisaient des incursions en Macédoine, ne soupçonnait pas quelle influence ses lettres auraient dans l'avenir sur la création d'une tradition littéraire suivant laquelle les écrivains byzantins caractérisèrent les nomades — les Pétchéniègues, et plus tard leurs parents les Comans, qui firent des invasions aussi dévastatrices que celles des Pétchéniègues.

Déjà dans le siècle suivant le métropolite de Thessalonique Eustache décrivant les nomades récemment apparus — les Comans, en donnait la caractéristique suivante qui n'était pas sans subir l'influence de la manière littéraire de Théophylacte: „C'est un peuple sans résidence constante ni durable, ne connaissant pas la vie sédentaire, c'est pourquoi il n'est pas civilisé. Il veut s'emparer du territoire d'autrui, mais n'en peut peupler aucun. . . Ils n'ont ni villes, ni villages, c'est pourquoi la férocité les accompagne. Les milans eux-mêmes, espèce carnivore et odieuse, ne leur ressemblent pas: tels sont peut-être les griffons, que la nature bienfaisante a relégués dans les lieux déserts, comme elle en a fait aussi des Scythes (c'est-à-dire des Comans). Seules des mœurs pareilles à celles des loups ont pu former de tels hommes: insolent et glouton, le loup se met facilement en fuite, quand quelque chose de redoutable vient d'apparaître. Tel est aussi le peuple des Scythes; s'il rencontre une résistance courageuse, il fait demi-tour et se met en fuite. Il est à la fois proche et hors d'atteinte. On n'a pas encore eu le temps de l'apercevoir, qu'il a déjà disparu. . . Ces nomades rapides, ces Scythes, qu'on ne peut pas se représenter à une place fixe, ce sont des bêtes d'espèce humaine, ou des hommes à l'aspect bestial. . . .“

D'une façon plus brève, mais non moins expressive et non sans subir l'influence de ces caractéristiques byzantines, les moines-chroniqueurs russes blâment également les Comans. Pour eux ces derniers sont „des fils impies d'Ismaël“, „des impurs“, parce qu'ils „mangent, disent-ils, de la charogne et toutes sortes d'immondices, des hamsters et des zizels, et qu'ils s'unissent à leurs marâtres et à leurs parentes et ont encore d'autres coutumes exécrables“. Les moines russes appellent leurs khans impies, teigneux, brigands, ravisseurs; la meilleure preuve de la source à laquelle ils puisaient l'inspiration de leur rhétorique réside

dans le fait que les chroniqueurs russes commencent même à appeler dans ces occasions leurs ennemis par le nom de Comans et non par le nom russe de Polovcy, en empruntant ce nom de „Comans“ à la littérature grecque.

On retrouve cette manière de caractériser les nomades, venue des sources byzantines et russes, chez les historiens russes. On la constate dans les œuvres de VASILIEVSKIJ (sans parler des plus anciens historiens, tels que KARAMZIN), D'USPENSKIJ et d'autres. Il suffit de jeter un coup d'œil sur quelque encyclopédie, pour y trouver la même manière de juger les Comans. Un des connaisseurs les plus célèbres des Comans parmi les savants de l'Europe occidentale, JOSEF MARQUART, croyait que tout le peuple turc ne se composait que de barbares.

Les Comans (ou les Polovetces, les Kiptchaks aussi) surtout n'ont pas eu de chance auprès des historiens. On ne sait pourquoi, les historiens n'en font pas grand cas et quelquefois même ils les omettent tout bonnement dans leurs aperçus de l'histoire des peuples turcs. Cette tradition commença par DEGUIGNES, qui ne parle des Comans que superficiellement dans sa célèbre *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux*; nous n'avons rien trouvé non plus concernant les Comans dans le livre de LÉON CAHUN, *Introduction à l'histoire de l'Asie*, écrit à la fin du dernier siècle, bien que son auteur passe en revue l'histoire de tous les peuples turcs. Dans l'historiographie russe même, bien que les Comans aient joué un rôle des plus importants dans l'histoire de la Russie du XI^e au XIII^e siècles, nous ne possédons pas de travail marquant sur l'histoire générale des Comans. Deux œuvres dans ce domaine, parues il y a une cinquantaine d'années, *Les Pétchégnègues, les Torks et les Comans avant l'invasion des Tatares* par GOLOUBOVSKIJ (en russe, 1884) et *Histoire des Jasses-Counes* par GYARFÁS (en hongrois, 4 vol., 1870—1885), mettaient le centre de gravité de la question dans les rapports russo-comans ou hongro-comans et non dans l'histoire du peuple coman. La littérature concernant les Comans, assez nombreuse en général, se contente des problèmes particuliers de l'histoire des Comans et encore ne les effleure qu'en passant et à l'occasion. Malgré la portée et le prix des travaux d'un érudit tel que feu JOSEF MARQUART que j'ai déjà nommé, et des professeurs ZLATARSKI, MOUTAFTCHIEV, MLADÉNOV — en Bulgarie, NEMETH, KOSSÁNYI, FEHÉR — en Hongrie, et JAKOUBOVSKIJ — en Russie, les Comans, qui furent pendant un siècle et demi les voisins de Byzance et qui ont joué un rôle si important dans son histoire, n'ont pas encore de monographie.

Mais si nous n'avons pas de travaux, embrassant l'histoire de ce peuple au cours de toute son existence historique de deux siècles, peuple qui occupait des espaces immenses de trois mille kilomètres de long — du Turkestan et des steppes kirghiziennes à la Transylvanie — et de la Russie centrale au Caucase, et qui, dans ses invasions, arrivait aux abords de Constantinople, de la plaine Pannonienne, de la Pologne, des territoires des principautés de Polotsk et de Rostov et du Souzdal de la Russie septentrionale et de la Transcaucasie au midi, — on n'a pas non plus posé le problème des relations culturelles possibles de ce peuple avec ses voisins, parce que, sous l'influence des caractéristiques

peu flatteuses citées ci-dessus, et données par des écrivains byzantins, il était difficile de parler d'une civilisation chez ces nomades, vainqueurs des Byzantins.

Il est certain que les Byzantins tels qu'Eustache de Thessalonique, ne rapportaient pas les traits véritables des Comans. Pourquoi les ont-ils tellement outré? Premièrement, parce que les écrivains étaient ou des gens d'église qui, par conséquent, méprisaient „les barbares“ a priori par le seul fait qu'ils étaient païens, ou des gens de la cour et de la capitale, tel qu'Anne Comnène et d'autres qui méconnaissaient l'image réelle des ennemis qu'ils décrivaient. Mais l'essentiel était, sans doute, que ces nomades vivaient autrement que les Byzantins et, par conséquent, méritaient le mépris. „C'est un peuple“, dit Eustache, des Comans dans la lettre précitée, „qui ne connaît pas la vie sédentaire; c'est pourquoi il n'est pas civilisé“, parce que lui, Byzantin, ne se représentait même pas une civilisation qui ne fût sédentaire. „Ce sont une gent sauvage“, dit de ces mêmes Comans le chevalier Robert de Clary, „qui ne erent ne ne semment ne n'ont borde ne maison; ains ont unes tentes de feutre, uns habitacles ou il se muchent; et se vivent de lait et de fromage et de char“. Dans le cas donné cette „sauveté“ est seulement un autre ordre de la vie, mais les Byzantins ne pouvaient et ne voulaient pas admettre l'existence de cet ordre.

Par bonheur, ce ne sont pas seulement les clercs byzantins et russes, qui nous ont laissé des renseignements sur les Comans. A présent nous disposons sur ces derniers des renseignements des sources arabes, persanes, géorgiennes et chinoises ainsi que de certaines données archéologiques, et nous sommes parvenus à discerner sous la main rédactrice niveleuse des moines-chroniqueurs russes, les descriptions vives et véridiques des événements qui se passaient à la frontière russo-comane, faites par des laïques, par des guerriers, pour lesquels les Comans étaient moins les ennemis de la foi et de la civilisation russe, que des guerriers-sportsmen, pareils à eux, avec lesquels ils pouvaient rivaliser en agilité et en courage dans le jeu militaire et risquer la fortune guerrière.

Que représentent à nos yeux, à présent, les Comans et leur civilisation? Tout d'abord, parlons d'eux-mêmes, de leur apparence et de leur type physique.

Les sources arabes, persanes, géorgiennes et chinoises sont toutes d'accord dans la description de l'aspect extérieur des Comans; ils les représentent comme des hommes de haute taille, bien bâtis, beaux et blonds. Al-Omarî nous apprend que les Comans étaient bien proportionnés, avec les traits du visage réguliers; nous entendons souvent parler de la beauté des femmes comanes; le poète persan Nizâmy les a chantées dans son *Alexandride*, la beauté d'une khatoune comane enchante le Chirvanchah; une chronique géorgienne parle de la beauté d'une autre femme comane, fille du khan Otrok, devenue femme du roi des Géorgiens David; „La chanson d'Igor“ („Slovo o polku Igorév“) se souvient des „belles jeunes filles comanes“ faites prisonnières par les Russes. Nous connaissons un épisode des chroniques russes racontant qu'une princesse russe s'est enfuie de Russie dans les steppes pour se marier avec un païen, le khan Bachkord.

L'appellation des Comans *Polovetces* (du mot *polový*, c'est-à-dire jaune)

chez les Russes, *Kardech* chez les Arméniens, *Falben* chez les Allemands fait aussi allusion à leurs cheveux blonds; les sources chinoises disent que les Comans ont les cheveux rouges (ou dans une autre traduction, roussâtres) et les yeux bleus. Je ne puis à présent entamer une discussion à propos de ce phénomène étrange, qui n'est pas encore assez expliqué, mais en tout cas, il nous faut renoncer à l'opinion courante sur les Comans, suivant laquelle ceux-ci ressemblent par leur aspect extérieur aux autres Turcs.

Passant à leur ordre social et politique, notons tout de suite, que les Comans pendant la période de leur vie dans les steppes de la Russie méridionale n'avaient plus de chef unique. Leurs souverains furent les khans — chefs des tribus; c'est par leurs noms que les tribus des Comans se nommaient: Itlares, Toksobes, Comans d'Emiak; dans de telles tribus l'autorité des khans fut naturellement héréditaire. Quelquefois nous pouvons observer toute une suite de générations, — le plus souvent ce sont les dynasties des khans les plus puissants. Nous n'avons aucun écho de discordes entre les chefs de tribus. Au contraire, pendant les expéditions à l'étranger nous voyons de grandes coalitions des tribus des khans.

Il ne serait pas juste de répéter avec les écrivains byzantins, que les Comans n'avaient pas de civilisation. C'est seulement grâce à une grande discipline intérieure et à leur patriotisme, que les Comans parvinrent à conquérir les espaces énormes qu'ils ont occupés en Europe après être sortis du Turkestan. Nous pouvons juger à quel point leurs ancêtres turcs, qui se battaient avec les Chinois au VI^e—VIII^e siècles en défendant leur indépendance, sentaient leur honneur national, aux inscriptions d'Orkhon et mieux encore à l'inscription sur le monument du khan Kulteghin. PLANO CARPINI nous donne le meilleur renseignement sur la discipline des hordes nomades: „quand... les troupes sont à la guerre, si d'une dizaine d'hommes un, deux, trois ou plus encore se mettent en fuite, on les tue tous; si tous les dix se mettent en fuite, mais une centaine d'autres ne s'enfuit pas, on les tue tous (ces dix); bref, s'ils ne battent pas ensemble en retraite, tous ceux qui s'enfuient, sont tués; aussi, si un, deux ou plus se jettent courageusement dans la lutte et que les dix autres ne les suivent pas, on les tue aussi (ces dix) et si des dix hommes on en fait prisonnier un ou plus et que leurs camarades ne les délivrent pas, on les tue aussi“.

Aux yeux des nomades eux-mêmes leurs migrations, qui les faisaient tant mépriser par les écrivains byzantins, avaient leur propre raison d'être. Je vais me permettre de citer ici une conversation très typique, qui avait lieu à Tana (Azov) en 1436 entre le Vénitien Josaphat Barbaro et un Tatare. „Un jour, quand j'étais à Tana — écrit Barbaro lui-même — où une tour très belle s'élève au-dessus de la porte de la ville, j'ai demandé à un marchand tatare qui se tenait près de moi et qui regardait cette tour attentivement: „est-ce qu'elle te plaît?“ En me regardant fixement il a répondu avec un sourire dédaigneux: „en voilà une merveille! Ce ne sont que les poltrons, qui construisent des tours!“ Mon avis est, ajoute le Vénitien de sa part, que sa réponse est complètement juste.“

Le métropolite de Thessalonique Eustache, que j'ai déjà cité plus d'une fois, ne soupçonnait sûrement pas quel panégyrique il écrivait des Comans en se dé-

solant de ce que rien sauf la mort ne pouvait tuer leur passion pour les migrations: „en partis, en détachements, en hordes entières et en légions ils succombent sous les armes de l'empereur, en couvrant la terre sur laquelle ils ont entrepris une invasion: c'est par cette voie seulement qu'ils s'attachent à la terre.“

Les Comans n'étaient pas dénués d'une certaine noblesse et, on peut le dire, de chevalerie. Quand un des khans comans (Batzimak) fut emprisonné par les Tatares et amené devant Souboutaï, ce dernier lui ordonna de se mettre à genoux, à quoi le prisonnier répliqua: „J'ai été maître d'un état, puis-je attacher du prix à ma vie? Outre cela, je ne suis pas un chameau: pourquoi dois-je me mettre à genoux?“ Les Tatares, qui avaient toujours estimé le courage franc, lui pardonnèrent son insolence et ne lui firent pas de mal. La même source chinoise caractérise les Comans comme un peuple brave et courageux, ferme et véhément. On connaît les égards du khan coman Kontchak pour son prisonnier, le prince russe Igor de Novgorod-Severski; Kontchak lui accorda une grande liberté: Igor allait où il voulait, chassait les éperviers, avait cinq ou six serviteurs particuliers qui le suivaient partout; les Comans qui le gardaient devaient obéir à Igor et „l'estimer et s'il voulait envoyer quelqu'un quelque part ils devaient exécuter ce qu'il leur ordonnait sans objection“. Il fut même permis au prince de faire venir un prêtre de Russie.

Il serait injuste de croire qu'il n'y avait pas de villes sur le territoire des Comans; elles s'y trouvaient probablement dans un nombre suffisant, mais les Comans eux-mêmes ne les habitaient pas; nous savons par exemple, que les villes de la Crimée méridionale habitées par les Goths étaient contraintes au XII^e siècle de payer un tribut aux Comans; les Alans qui habitaient les steppes de la Russie méridionale pendant tout le temps de la souveraineté des nomades, vivaient dans leurs petites forteresses tout en étant soumis aux Comans. Dans le Turkestan il existait chez les Comans une petite ville Sygnakh qui leur servait de lieu de commerce avec les marchands de Khorezm.

Ils faisaient le commerce avec les pays voisins de civilisation sédentaire, venant eux-mêmes dans ces pays, ils laissaient volontiers les marchands étrangers venir dans leurs steppes: on sait comment les marchands géorgiens, khorezmiens et russes pénétraient chez eux dans les steppes et nous avons des témoignages attestant que les Comans laissaient venir ces marchands même quand ils faisaient la guerre au pays d'où arrivaient ces derniers. Non seulement les Alans soumis aux Comans, apprêteurs des métaux depuis un temps immémorial, travaillaient probablement pour eux; mais une biographie chinoise de Souboutaï observe que les Comans eux-mêmes étaient „très habiles dans les travaux de tannerie et des métaux“; des fouilles archéologiques nous permettent de constater la présence chez les Comans de ce style original dit „animal“ qui fut créé par leurs ancêtres turcs dans l'Asie Centrale.

La richesse des Comans consistait non seulement en leurs énormes troupeaux de bétail et de chevaux, mais ils recevaient en échange pour ces troupeaux ou bien ils exigeaient tout de bon en forme de tribut ou de contribution une quantité énorme de soie et d'or. On sait quelles richesses innombrables recevaient les Comans de Byzance sous forme de présents pour les services mili-

taires rendus; pendant deux siècles les Comans venaient „aux réunions“ des princes russes, aux frontières des principautés de Kiev, de Tchernigov ou de Pereiaslavl; ces réunions devaient toujours se terminer par de nombreux présents de la part des Russes, présents qui avaient quelquefois l'air d'un tribut véritable, payé la plupart du temps avec de l'or. La phrase „les Comans amenés à prix d'or“ (par quelqu'un des princes russes pour prendre part à leurs discordes intestines) est devenue presque un stéréotype dans les chroniques russes. Les sources arabes et géorgiennes rapportent que les Comans furent plus d'une fois appelés au secours par les Géorgiens, toujours au même prix invariable: pour de l'or et de la soie. Par un mot expressif de l'auteur de la „Chanson d'Igor“ le prince, après sa première victoire sur les Comans, a pris une telle quantité de „parures comanes de toutes sortes“, de tissus et de vêtements, qu'il commença à „paver“ avec ces choses précieuses „les ponts dans les marécages et les endroits fangeux“.

Ce sont les khans qui furent particulièrement riches. Un d'eux nommé Kuniatchuk, est même appelé par la chronique russe „Kuniatchuk le Riche“. Nous connaissons un épisode montrant comment un autre khan, nommé Beldiuz, offrait aux Russes pour sa rançon „de l'or et de l'argent et des chevaux et du bétail“. Cette richesse des khans se confirme aussi par les fouilles archéologiques effectuées dans la région du Dnieper et dans celle du Don inférieur où se trouvaient les riches tombeaux des khans. Quelques-uns de ces khans pouvaient avoir chez eux leurs „paradis“, comme KONDAKOV appelait ces enclos faits à l'exemple de ceux des souverains, où l'on gardait, pour des chasses d'oiseaux, des panthères et d'autres animaux. Les chameaux étaient l'objet ordinaire des présents aux princes russes. Leurs ennemis, les Russes eux-mêmes, parlent avec admiration de l'ordre militaire des Comans, de leur armement et de leur perfection: „les grands régiments de fer Comans“ — c'est ainsi que les caractérise l'auteur de la „Chanson d'Igor“; plus loin dans cette même œuvre, nous lisons la description des casques avars chez les Comans, des lances argentées, des bannières rouges et des étendards blancs; dans les chroniques russes et dans les sources arabes on parle des arbalètes (cherechirs) et des arcs de fer, des boucliers et des cuirasses des Comans.

Nous connaissons enfin l'existence de chansons épiques comanes; la chronique russe nous en a laissé la traduction d'un fragment. Tout cela prouve que les Comans du XI^e—XIII^e siècles n'étaient pas si simples ni si primitifs que l'on peut le croire en lisant les travaux des écrivains byzantins.

Peut-être serait-il plus juste de parler non du monde „civilisé“ et du monde „barbare“ de ce temps-là, d'autant plus, que nous mettons de plus en plus souvent le mot „barbare“ entre guillemets, mais des peuples à civilisation sédentaire et de ceux à civilisation nomade. S'il en est ainsi, nous avons le droit de poser la question des relations culturelles entre les deux peuples — les Byzantins et les Comans — et même la question de leurs influences réciproques. Ce ne serait pas une grande audace méthodologique: car de telles relations culturelles et de telles influences réciproques — nous insistons

sur le mot — existaient avec les autres voisins des Comans — les Hongrois, les Russes, les Alans.

On sait comment le long voisinage des Comans et des Russes aux frontières de la Russie méridionale servit non seulement à la pénétration des éléments de la civilisation russe chez les nomades, mais réciproquement contribua à la pénétration des éléments de la civilisation comane en Russie, surtout dans les principautés de Kiev, de Pereiaslavl et de Novgorod-Severski. A ce qu'il paraît, c'étaient les Comans, qui avaient enseigné aux Russes l'élevage des chevaux, qui prit de telles proportions au XII^e et au XIII^e siècles; l'armement coman, les tissus comans étaient devenus une proie enviable pour les princes russes qui s'approprièrent ces choses sur-le-champ. Le voisinage des nomades a contraint les principautés russes situées à la frontière à changer l'ordre de leur vie et à l'adapter à la défense contre l'ennemi; le meilleur moyen à cet effet était d'appliquer dans la vie les principes des nomades: la création de la cavalerie légère à l'armement adéquat, apte aux courses rapides dans la steppe et toujours prête à de telles courses. Il suffit de se rappeler les habitants de Kursk dans la „Chanson d'Igor“. Des relations constantes commerciales et guerrières avec les Comans, des mariages avec des femmes comanes, des captures d'un grand nombre de prisonniers comans, qui se dispersaient par toute la Russie, de longues campagnes dans les steppes et des séjours des princes dans ces dernières, contribuèrent à ce que la connaissance de la langue comane devint un phénomène ordinaire dans les principautés de la Russie méridionale. Non seulement les Russes connaissaient les chansons épiques comanes, mais ils les traduisaient dans la langue russe et les traces des chansons épiques turques imitées par les russes des Comans apparaissent distinctement dans beaucoup de détails des épopées russes.

C'est ainsi que les choses se passaient sur les frontières russo-comanes.

Comme on le sait, en Hongrie, lors de la seconde moitié du XIII^e siècle, l'engouement des seigneurs hongrois de la cour et du roi Vladislav, dit le „Coman“, pour tout ce qui était coman, fut si fort qu'il provoqua même les attaques du clergé qui blâma le roi et son entourage de porter des coiffures et des vêtements à la mode comane. Cela prouve quel attrait, quel charme exerce parfois la civilisation nomade sur les représentants de la civilisation sédentaire. C'est un phénomène très répandu et nous pouvons en trouver de nombreux exemples aux divers moments de l'histoire de l'humanité.

Quelles furent donc les relations des Byzantins et des Comans? Bien sûr, les Byzantins connaissaient mieux et plus à fond leurs voisins nomades que ne les connaissaient les auteurs des sources byzantines concernant les Comans. En vérité, les Byzantins faisaient par des voies diverses la connaissance des Comans: avant tout ils les connaissaient comme des dévastateurs de leurs provinces septentrionales des Balkans; ensuite, pendant les années de discorde à Byzance, on appelait les Comans à l'aide tantôt contre les prétendants au trône, tantôt contre les ennemis extérieurs de l'Empire, par exemple, contre les Pétché-nègues. Il en fut ainsi en 1078 avec Basilaki, quand les Comans parurent pour la première fois à Byzance avec les Pétché-nègues et passèrent comme un ouragan

dévastateur jusqu'à Andrinople; il en fut ainsi également en 1087 quand le roi hongrois Solomon les mena contre la Macédoine; en 1089 et en 1091 l'empereur Alexis Comnène appelle les Comans pour écraser avec leur aide la puissance des Pétchénegues, ce qui arrive en 1091, quand les Comans sauvent l'Empire et mettent fin à l'indépendance du peuple pétchénegue. En 1092 les Comans eux-mêmes viennent pour faire monter sur le trône le faux Constantin (fils du Romain Diogène).

Ensuite, les années 1010 à 1030 amènent à Byzance une période d'interruption des invasions comanes. Cette interruption n'est pas fortuite: c'est avant cette période, en effet, que les forces réunies des princes russes, par une suite de campagnes successives dans les steppes (de l'année 1103 à 1116) vers le centre des hivernages des Comans sur le Don, brisent pour un certain temps la force des Comans et les chassent vers le Caucase. Quand en 1120 le prince Iaropolk, fils de Vladimir Monomaque, eut entrepris une campagne contre les Comans au delà du Don, il ne les y trouva plus: leur masse principale s'en était allée en Géorgie où elle fut accueillie par le roi David II. Tant que le Monomaque, la terreur des Comans, et son fils Mstislav le Grand furent en vie, les Comans se tinrent tranquilles dans les steppes. Mais après la mort de Mstislav en 1132 et après le commencement des discordes en Russie, tous les pays voisins souffrent de nouveau des invasions des Comans: en 1135 le prince de Tchernigov, Vsevolod Olgovitch, les mène lui-même contre la Russie; cette même année 1135 ils pénètrent en Pologne et y dévastent les rives de la Visla. Depuis l'année 1140 leurs invasions en Russie, grâce aux appels des princes russes luttant entre eux pour la possession de Kiev, deviennent périodiques, annuelles. Les Comans s'étendent à l'Occident, vers la frontière hongroise, et en 1143 les Hongrois, pour se protéger contre les invasions comanes, peuplent la Transylvanie de colons allemands; en 1148 les Comans paraissent de nouveau à Byzance, à la frontière danubienne. Après l'année 1186 on revoit les Comans, cette fois en qualité d'alliés des Bulgares, dans les limites de l'Empire. Ils n'en finissent pas de l'attaquer jusqu'à la paix de Byzance avec les Bulgares en 1201.

Mais sauf ces relations guerrières, Byzance possédait d'autres voies encore pour faire la connaissance des Comans: premièrement, les ambassadeurs byzantins allaient les chercher dans leurs camps, quand il fallait appeler les nomades à l'aide; l'empereur lui-même était obligé de donner des festins et de distribuer des présents aux khans comans, pour s'assurer leur alliance dans les moments difficiles de la vie de l'Empire; enfin, quand les Byzantins se rendaient en Russie, marchands, architectes, iconographes, ambassadeurs, apportant des présents aux princes pour les attirer à l'alliance avec Byzance, ecclésiastiques, ou bien cortèges de princesses byzantines qui allaient se marier avec les souverains russes — devaient passer, pour la plupart, par les steppes comanes.

Sauf ces contacts épisodiques avec les Comans, les Byzantins possédaient un pays où ils vivaient côte-à-côte avec les nomades: c'était la Crimée avec ses villes grecques, dont l'une — Cherson — était depuis longtemps connue pour être un lieu de commerce avec les nomades des steppes de la Russie méridionale: c'est là que venaient les Pétchénegues, c'est là que venaient les Comans pour le com-

merce. C'est là peut-être, que les Comans recevaient le baptême. De Cherson les missionnaires grecs pénétraient dans les steppes; probablement, les khans comans chrétiens devaient leurs noms orthodoxes tant à l'influence russe qu'à celle des missionnaires grecs. Le *Codex Cumanicus* nous renseigne le mieux sur l'existence de ces derniers et sur leur pénétration dans les steppes. Celui-ci contient une longue liste de mots comans, composée par les colonistes italiens de la Crimée et par les missionnaires allemands des steppes entre la fin du XIII^e et le commencement du XIV^e siècle. Dans ce code nous trouvons un certain nombre de mots comans pris directement de la langue grecque; la plupart d'entre eux se rapportent au culte chrétien.

L'existence des influences des Comans sur Byzance était-elle possible? Nous savons que Byzance, comme un état de civilisation sédentaire, ne faisait pas dans ce cas exception au grand nombre d'autres états sédentaires, et était très sensible à l'imitation des modes „barbares“ dans les coiffures, les vêtements et dans les armes. Les choses se passaient ainsi, par exemple, à l'époque des Huns et des Avars; c'est également ainsi qu'elles devaient se passer à l'époque de la souveraineté des Petchénègues dans les steppes, quand les Byzantins faisaient leurs entrées triomphales dans la capitale portant les habits des khans petchénègues prisonniers. Il n'est pas probable que les Byzantins aient fait une exception pour les Comans. Des actes de Caffa récemment publiés par M. BRATIANU, nous apprenons qu'un des vêtements comans, nommé par les colonistes italiens de la côte septentrionale de la Mer Noire la „comanesca“ était une sorte de mesure de la valeur parmi les colonistes. On connaît aussi une espèce spéciale de boucle d'oreille qu'on trouve ordinairement dans les tombes comanes et que les archéologues russes appellent „coman“. Ces objets ou d'autres qui leurs ressemblaient, ne pouvaient-ils pas pénétrer chez les Byzantins pour leur servir de vêtement et de parure?

Bemerkungen zur Entwicklungsgeschichte des ägyptischen Mönchtums

von Wilhelm Hengstenberg

In der berühmten Conlatio 18 bei Cassian gibt der alte Abbas Piamun in Diolcos im östlichen Nildelta seinen Interlokutoren den Abriss einer Entwicklungsgeschichte des Mönchtums in Ägypten. Er unterscheidet *tria genera monachorum*. Das bei weitem ehrwürdigste genus ist nach ihm der Koinobitismus, der unmittelbar an den Kommunismus der Urgemeinde angeschlossen wird. Aus diesem ersten genus sind als zweites die Anachoreten wie Blüten und Früchte hervorgegangen. Auch das dritte genus, das der sog. Sarabaiten, ist für Piamun gewissermassen eine Frucht des Koinobitismus, aber eine böse Frucht, eine Degenerationerscheinung. Ich kann mich nun nicht damit aufhalten, zu zeigen, dass Piamun, dessen Ausführungen übrigens Hieronymus in der Ep. 22 ad Eustochium fast wörtlich wiederholt, hier den historischen Verlauf geradezu auf den Kopf stellt. Gerade die von ihm so verachteten Sarabaiten sind ein Rest des alten freien vorkonstantinischen Asketentums gewesen. Ich will lieber versuchen, die beiden um die Wende des 3. zum 4. Jahrhundert neu auftauchenden monastischen Typen, die für Piamun allein die Zukunft des Mönchtums bedeuteten, mit einigen Strichen zu charakterisieren, und über ihre geographische Verbreitung innerhalb Ägyptens einige flüchtige Worte zu sagen.

Zuerst die Anachorese: Sie ist von Antonios seit 305 gewissermassen aus einem Einzelfall zu einem sozialen Faktor im Mönchtum dadurch erhoben worden, dass er in Pispir am östlichen Nilufer ein μοναστήριον zur Schulung für angehende Anachoreten eröffnete. Von da aus ist das Anachoretentum dann mit Amun nach Westen in die Nitria und mit Makarios d. Gr. seit 330 in die etwas südlichere Sketis gedrungen. Hier hat es seine eigentlich klassische Ausbildung erfahren. Es bilden sich — Hauptquelle auch hier Cassian — vier congregationes, d. h. vier aus selbständig in Einzelkellien und Höhlen lebenden Anachoreten sich zusammensetzende Vereinigungen, deren Mittelpunkt eine Kirche ist, in der man am Samstag und Sonntag gemeinsam Liturgie feiert und kommuniziert, aber auch isst und schläft. Dadurch, durch diese Möglichkeit, am kirchlichen Leben teilzunehmen, entsteht eigentlich erst das reguläre Anachoretentum. Ausserhalb der Sketis, im eigentlichen Ägypten, hat dieses jedoch zwar Verbreitung gefunden, immerhin aber nur eine untergeordnete Rolle gespielt. Nur im Fajjum lassen sich die noch zweifellos anachoretischen Charakter verratenden Gründungen des Samuel von Kalamon (um 600) an Bedeutung mit der Sketis vergleichen.

Aber auch das die Regel Pachoms befolgende strenge Koinobitentum hat keineswegs ganz Ägypten erobert; es ist in seiner reinen Form nie über Hermupolis Magna, also über die Grenze Oberägyptens nach Norden hinausgedrungen, mit der einen einzigen Ausnahme des Metanoia-Klosters in Kanopos, einer auf besonderen Befehl des Patriarchen Theophilos am Ende des 4. Jahrhunderts erfolgten Gründung. Die Bedeutung der Leistung Pachoms liegt nicht allein darin, dass er seine Mönche einer bis ins Kleinste ausgearbeiteten Regel unterwarf. Wirtschaftlich gesehen, stellen seine Koinobien auch machtvolle Arbeitsgemeinschaften dar. In aus Zellen und Arbeitsräumen bestehende „Häuser“ nach wirtschaftlichen Gesichtspunkten eingeteilt, standen die Mönche unter der Aufsicht der ihrerseits wieder ganz von der Klosterleitung abhängigen *praepositi domorum*, koptisch *r m-n-e i*. Die Einbeziehung von Frauenklöstern erhöhte noch durch den Zuschuss spezifisch weiblicher Verrichtungen die wirtschaftliche Kraft einer solchen Arbeitsgemeinschaft. Aber gerade diese übermässige Zusammenballung der Macht in der Hand des „Vaters“ des Klosters, und die Überorganisation haben sowohl in den pachomianischen Klöstern, wie auch im Weissen Kloster des Shenute, der die pachomianische Regel noch erweiterte, bzw. ihre Maschen verengte, zu inneren Kämpfen und Mönchsrevolten geführt. So gross darum auch die Bedeutung der Leistung Pachoms für die Geschichte des Mönchtums ist, so sehr er auch das Klosterwesen im Nildelta, von dem wir wenig wissen, beeinflusst haben mag — der monastische Typ der Mönchsniederlassungen im Westen von Alexandria, z. B. am Ennaton, ist uns grossenteils unbekannt — die grosse Masse der ägyptischen Mönche hat auf jeden Fall sein System auf die Dauer doch nicht erobern können.

Die Frage darnach, wie nun dieser tatsächlich die Majorität ausmachende Rest der ägyptischen Mönche, die weder Anachoreten, noch strenge Koinobiten waren, ausgesehen und wie dieser Rest die Gesamtentwicklung des Mönchtums beeinflusst hat, lässt sich fast nur mit Hilfe der papyrologischen Quellen einigermaßen beantworten. Ehe ich aber aus diesem Material einige mir charakteristisch erscheinende Fälle herausgreife, müssen wir uns noch einmal an das *tertium genus* der Mönche bei Cassian erinnern. Es sind dies Leute, die sich: 1) der Autorität eines Seniors oder sonstigen Oberen grundsätzlich versagen; die 2) zu Zweien, Dreien, oder Fünfen, und zwar entweder in ihren Privathäusern, oder in eigens am Rande der Dörfer und Städte erbauten Kellien, die sie dann *monasteria* nennen, wohnen, und die 3) durchaus nicht auf eigenes Vermögen verzichten, sondern sogar an dem profanen Erwerbsleben ungescheut teilnehmen. Deshalb, weil sie sich selbst *a coenobiorum congregationibus* ausgeschieden hätten (*sequestrarent*), führen sie — sagt Cassian — den ägyptischen Namen „Sarabaiten“. Dazu stimmt zwar, dass die zweite Komponente dieses Wortes wohl *awēt* ist, das mit der Wurzel *wd* „schneiden, trennen“ zusammenhängt; aber im Koptischen hat das Wort die Bedeutung „Gesellschaft“ erhalten, im Unterägyptischen ist es sogar einfach synonym mit *μοναστήριον*, ein Zeichen mehr, wie sehr das reguläre Mönchtum aus dem Irregulären hervorgewachsen ist. *Sa-n-awēt* — das „r“ in Sarabaiten kann ich mir nicht anders als auf einer „Verschreibung“ beruhend erklären — bedeutet darum zunächst etwa „personne de compagnie“,

und ist dann im Volksmund wohl als einfaches nationalsprachliches Aequivalent zu griechischem μοναχός gebraucht worden, während es allerdings im Munde der Koinobiten wie ein Schimpfwort klingt.

Leider ist mir kein Papyrus oder Ostrakon des 3. oder 4. Jahrhunderts bekannt, wo unzweideutig von Sarabaiten die Rede wäre; dagegen finden sich in den beiden P. Sayce (PREISIGKE, SB 5174 und 75), datiert auf die Jahre 512 und 513, also in verhältnismässig sehr später Zeit, noch Verhältnisse, die man fast sarabaitisch nennen könnte. Ein bis dahin melitianischer Mönch Eulogios, der aber nun in ein orthodoxes Kloster in Arsinoë übergetreten ist, verkauft seine Behausung an seine bisherigen Glaubensgenossen. Der Besitz wird bezeichnet als μοναστήριον, was Einzelkellion bedeuten könnte, hier aber mindestens mehrere Räume umfasst haben muss, denn es heisst: ὅσων δ' ἂν ἐστὶ κελλίων. Ob diese Räume ausser von dem Besitzer auch noch von anderen Mönchen bewohnt waren, steht dahin. Das μοναστήριον des Eulogios grenzt im Norden, Süden und Westen an andere, ebenfalls mit Personennamen gekennzeichnete, also auch nach ihren Besitzern benannte μοναστήρια, während im Osten nur die Wüste liegt. Da die Angaben über die Grenzen in beiden Papyri übereinstimmen und nur die Namen der Käufer wechseln, glaube ich, dass es sich um dasselbe Verkaufsobjekt handelt. Die verschiedenen Teil-μοναστήρια gehören alle zu dem ὄρος oder auch — so heisst es im zweiten Papyrus — dem μοναστήριον Λάβλα, ein schlagender Beleg dafür, dass das Wort μοναστήριον beides, Einzelkellion und das ganze Kloster, bedeuten kann. Den Ortsnamen Λάβλα halte ich für eine einfache Verballhornung von Lavra, denn im fajjumisch-koptischen Dialekt — und aus dem Fajjum stammen ja die Papyri — steht durchweg λ für ρ. Diese merkwürdige Lavra scheint also ein loses Konglomerat von Einzelkellien gewesen zu sein, die alle wie gewöhnliche Privathäuser ihre Besitzer hatten. STEINWENTER hat in seinem Aufsatz *Die Rechtsstellung der kirchlichen Klöster nach den Papyri*, *Zeitschrift für Savigny-Stiftung*, Kan. Abt. 19, 1930, S. 6, dem ich für diesen Vortrag überhaupt viel verdanke, erschöpfend über diese merkwürdigen Besitzverhältnisse gehandelt. Es ist aber auch nirgends von einem Vorstand dieser Lavra die Rede. Ausserdem muss Eulogios auch noch genügend Vermögen besessen haben, um sich aufs Neue in das orthodoxe Kloster einzukaufen. Kurz, es stimmt eigentlich alles mit der Charakterisierung der Sarabaiten bei Cassian überein, mit der einen Ausnahme allerdings, dass die Lavra in der Wüste liegt.

Viel straffer als in Λάβλα ist 178 Jahre früher, also im J. 334, die Organisation im ebenfalls melitianischen Kloster Ἰαθὼρ gewesen, die wir aus dem Londoner Pap. 1913 wenigstens bruchstückweise kennenlernen. Dieser Papyrus gehört zu dem Dossier melitianischer Dokumente, das BELL in seinen *Jews and Christians in Egypt* in so vorbildlicher Weise veröffentlicht hat. Dieses Dossier stammt aus dem Besitz des Presbyters von Hippōnon, Apa Paiēu, der Besitzer oder — wie Steinwenter wohl mit Recht mich verbessert hat, — Stifter der grossen μονή μοναχῶν καλουμένη Ἰαθὼρ gewesen ist. Er übt als solcher die Stellung eines προνοητής im Kloster aus und hat das Recht, die οἰκονόμοι auszuwählen. Wie KARL HOLL in seiner Würdigung dieser Urkunden in den Berl. Sitzungsber. 1925 S. 31 mit Recht feststellt, lebt aber Apa Paiēu für gewöhnlich in Hippōnon, das mit dem im

Pap. Amherst 142 genannten *κάστρον Ἰππώνων* und mit der *Φυλακὴ Ἰππώνος* des Pap. Heidelberg Nr. 55 identisch, an der Stelle des heutigen Qarara und im Gau von Herakleopolis auf dem Ostufer gelegen ist, während Athor weiter südlich ebenfalls am Ostufer ἐν τῷ ἀπηλιωτικῷ ὄρει lag, aber bereits zum kynopolitischen Gau gehörte. Apa Paiêu leitet also die Wirtschaft seines Klosters zwar aus der Nähe, wohnt aber nicht im Kloster. Trotzdem will er vor einer grösseren Reise — nämlich zu der Synode in Kaisareia — seinen leiblichen Bruder zum Stellvertreter einsetzen. Leider sind nun die Zeilen, in denen von den Rechten der Mönche gegenüber ihrem Stifter-προνοητής bzw. dessen Vertreter die Rede ist, stark beschädigt. Aber soviel ist noch zu lesen: Es darf 1) keine *καινοτομία*, keine Neuerung eingeführt werden ohne die *προεστώτες* als Vertreter der Mönche, und 2) haben die Mönche das Recht, auf Wunsch aus dem Kloster auszutreten. Dass dies ein Vorrecht ist, beweist die Tatsache, dass ein solcher Ausgetreter, der frühere Mönch des Klosters, *Prōus*, als Respektsperson und Zeuge bei der Urkunde mitwirkt. Auch in pachomianischen Klöstern kommen Austritte vor, sind aber dort grundverschiedenen Charakters. Denn der pachomianische Mönch musste in einer Homologia-Urkunde auf jedes eigene Vermögen Verzicht leisten, war also bei seinem Austritt auf die Gnade seiner Verwandten angewiesen oder dem Elend preisgegeben. Die Mönche von Athor dagegen werden in der Regel, wie Eulogios von Λάβλα, noch genügend über eigenes Geld verfügt haben, um sich gegebenenfalls in ein anderes Kloster einkaufen zu können. Überhaupt stehen die Mönche ihrem προνοητής wie gleichberechtigte Vertragspartner gegenüber: Sie müssen alle versammelt werden (*σύνῃα τοὺς μοναχοὺς τῆς ἡμετέρας μονῆς*), drei neutrale Zeugen, die am Schluss der Urkunde unterschreiben, müssen beigezogen werden, und die Mönche geben aus freiem Entschluss ihre Einwilligung (*ἡὺδόκησαν ἐξ ὁμονοίας ἐκουσίως καὶ ἀνθαιρέτως* etc.). Adressiert ist die Urkunde an die *προεστώτες* des Klosters. Sie haben — wenn BELL recht hat — am Schluss der Urkunde Zeile 18 ihr Einverständnis schriftlich fixieren lassen. Es scheinen mindestens 4 bis 5 Namen dazustehen. In Anbetracht ihrer Vielzahl darf man in den *προεστώτες* vielleicht die Vorsteher der verschiedenen Kellien vermuten, aus denen sich die *μονή* zusammensetzte, so wie in Λάβλα die einzelnen Teil-μοναστήρια nach ihren Insassen benannt wurden. In einem freilich unterscheidet sich Λάβλα ganz wesentlich von dem um fast 200 Jahre älteren Athor: Während Λάβλα nur ein Sammelname war für eine lockere Anhäufung von Kellien, besitzt Athor in Apa Paiêu und in den von ihm bestellten *οἰκονόμοι* eine wirtschaftliche Spitze. Aber man darf die Straffheit der Organisation von Athor auch nicht übertreiben: ich wenigstens halte in Anbetracht der Freiheiten, die den Mönchen zustanden, nicht für richtig, wenn KARL HOLL gemeint hat, die Melitianer von Athor hätten sich bereits mit grossem Ernst die Errungenschaften der pachomianischen Organisation zunutze gemacht, die *προεστώτες* von Athor seien als die Kollegen der pachomianischen *praepositi domorum* anzusehen. Mit diesen Fronvögten über ihre Mönche haben die *προεστώτες* von Athor nach meinem Dafürhalten nur den Namen gemein.

Es ist nun lehrreich, mit dieser unschätzbaren alten Urkunde von Athor eine 400 oder 450 Jahre jüngere Urkunde zu vergleichen; ich meine den Berli-

ner koptischen Pap. 11937, den C. SCHMIDT in *Zeitschr. f. äg. Spr.* LXVIII, 60 — 68 ediert hat. Dieser stammt aus einer Petra, d. h. wohl einem Wüstenkloster anachoretischen Grundcharakters des Hl. Menas in der Nähe der Stadt Sbeht, bei Assiut. Aussteller der Urkunde ist das *δίκαιον* des Klosters in Gestalt (*διὰ*) des neuen *προεστώς* Schenute, Adressat der *λαός*, d. h. die Gesamt-Gemeinde der Mönche. Zunächst wird nur die Homologia-Urkunde resümiert, die die Mönche ihrerseits vorher ausgestellt hatten, dass sie nämlich bereit seien, Schenute das Doppelte der 53 Solidi, die er „hereingebracht“ habe, zu bezahlen, für den Fall, dass sie ihn absetzen werden. Schenute hat also die Würde eines „Vaters“ des Klosters einfach gekauft. Übrigens ist er Laie und kann nicht schreiben. Das nun erst beginnende Soma der Urkunde enthält die Punkte, durch die Schenute seinerseits die Mönche vor dem Missbrauch seiner Amtsgewalt sicherstellen muss. Es sind folgende Punkte: 1) verpflichtet er sich, nach Gesetz und Brauch regieren, insbesondere eine den Mönchen unerwünschte Person niemals hereinlassen zu wollen; Strafsatz, im Falle dass er es doch zu tun versucht, ist 3 Litren Gold; 2) verpflichtet er sich zur getreulichen Verwaltung der *κτήσεις* und des *ἐργαστήριον* des Klosters; 3) — und dies ist bei der Härte der arabischen Besteuerung wohl die Hauptsache — zur Bezahlung der *δημόσια*; und 4) zur Zahlung von 400 Solidi, falls er je — gedacht ist hier wohl in erster Linie an Flucht vor den Steuerbeamten — „davonlaufen“ werde. Endlich muss — damit die Freiheit der Mönche nur ja sichergestellt werde, — dieser sonderbare Mönchsvater noch nachträglich, nachdem die ersten Zeugen schon unterschrieben haben — zusichern, dass er überhaupt nichts tun darf ohne den Rat der „Grossen Söhne“ (das sind die Vollmönche) des Klosters.

Diese Kapitulations-Urkunde bezeugt also in besonders eindringlicher Weise, wie das, was Cassian als charakteristisch für das alte Sarabaitentum ansieht, sich durch die Jahrhunderte erhalten hat und in arabischer Zeit wieder ungeschont zum Vorschein kommt: 1) das Streben der Mönche, die Autorität der Klosterleitung auf ein Mindestmass zu reduzieren, und 2) — damit in engstem Zusammenhang stehend — der „Geldkomplex“ dieser Mönche. Denn es ist kein Zweifel: genau so wie dieser Schenute die Würde der Vaterschaft mit Geld erkauft hat, so hat auch jeder einzelne Mönch sich mit einer entsprechend geringeren Summe ins Kloster eingekauft. Wer nichts mitbringen konnte und doch im Schutz des Klostersverbandes leben wollte, der musste das als Höriger tun. Diese hörigen Laien lehnten dann ihre Hütten — und das ist der Ursprung der vielen Deirs in Ägypten, in denen heute noch Kopten leben, während die Klöster selbst schon längst zu existieren aufgehört haben — unmittelbar an die Umfassungsmauern der Klöster an und lebten dort mit ihren Familien. Die Klöster besaßen solcher Höriger so viele, dass garnicht alle gleichzeitig in ihrem Dienst verwendet werden konnten. In der *Zeitschr. f. äg. Spr.* LXVII, 1931, S. 105, hat C. SCHMIDT unter dem Titel *Ein koptischer Werkvertrag* ein koptisches Ostrakon publiziert, in dem der *προεστώς* — diesmal ein Presbyter Apa Isaak — desselben Menas-Klosters bei Sbeht mit einem Mann ein *σύμφωνον*, d. h. also eine vor Gericht nicht rechtskräftige Übereinkunft bezüglich seines Lebensunterhaltes auf ein Jahr abschliesst. Da die entscheidenden Worte hier lauten: „ich habe Dich mir enga-

giert, dass Du Dein Jahr verrichtest“ (kopt. r-tekrompe, d. h. wohl: Dein Jahr abdienst), glaube ich, dass dieser Mann nicht, wie SCHMIDT annimmt, ein gewöhnlicher freier Tagelöhner war, sondern ein Höriger, der hier von seinem Kloster zur Frondienst-Leistung für ein Jahr herangezogen wird.

Neben diesen beiden Entwicklungstendenzen im späteren ägyptischen Mönchtum, die man vielleicht schlagwortartig als „demokratisierend“ und als „plutokratisierend“ charakterisieren könnte, möchte ich in aller Kürze hier noch eine dritte Tendenz aufzeigen: sie besteht darin, dass die beiden ursprünglich so scharf sich voneinander abhebenden monastischen Typen, das Koinobiten- und Anachoretentum, sich derartig einander angleichen, dass es im einzelnen Fall kaum mehr möglich ist, zu bestimmen, ob ein gegebenes Kloster ein Koinobion oder eine Lavra ist. Über das Koinobitentum brauche ich hier kaum viel zu sagen: die herrschende demokratische Tendenz genügte, um die ursprünglich unbedingte Autokratie des pachomianischen Kloster Vorstandes so zu erweichen, dass so gut wie nichts mehr von ihr übrigblieb. Zwar zeigte, als Justinian um die Mitte des 6. Jahrh. dem pachomianischen Mutterkloster Pbou gewaltsam die kaiserliche Orthodoxie aufzwang, der pachomianische Gedanke noch so viel Kraft, dass von den aus Pbou verdrängten monophysitischen Mönchen noch eine Reihe von neuen Koinobien gegründet werden konnte, unter Annahme der erweiterten Regel des Shenute. Dies ist aber auch so ziemlich die letzte Kunde, die wir vom Pachomianertum überhaupt haben.

Dazu kommt, dass in den Koinobien umsomehr, je laxer ihre Zucht wurde, die alten Mönche sich in den Raum ausserhalb der Klosterumwallung, in die Wüste, zurückzogen. Bereits von Shenute hören wir, dass er bekümmert über die Unbotmässigkeit seiner Mönche, lange Zeit von einer weit entfernten einsamen Zelle aus sein gewaltiges Koinobion regierte. Anders liegt der Fall beim Anachoretentum, denn dieses ist von Haus aus stark demokratisch und gegen die plutokratische Tendenz scheint es durch die den Eremiten eigentümliche Anspruchslosigkeit besser gefeit zu sein. Aber auch das reine Anachoretentum hat sich nicht halten können, und zwar offenbar nicht deshalb, weil sich keine Menschen mehr gefunden hätten, die sich zur anachoretischen Lebensweise entschlossen, sondern aus wirtschaftlichen Gründen.

Das Schicksal der kleinen bescheidenen Anachoretenniederlassung, die auf einem Gräberberg bei Djēme, also auf dem Westufer gegenüber Luxor gelegen war, und unter dem etwas irreführenden Namen „Kloster des Epiphanios“ bekannt ist, scheint mir dies zu erweisen. Eine Anzahl von zu Eremitenkellien eingerichteten Gräbern, zwei Türme usw., waren dort wie ein gewöhnlicher Hausbesitz von einem Mönch zum andern testamentarisch seit längerer Zeit vererbt worden. Die übrigen Insassen dieser Gräber-Höhlen scheinen als eine Art Mieter sich eingekauft zu haben oder z. T. vielleicht auch unentgeltlich zugelassen worden zu sein. Etwa in den 20-er Jahren des 7. Jahrhunderts aber hat ein Mönch — der Titel *προεστώς* wird durchweg vermieden, ein sicheres Zeichen dafür, dass wir es noch mit einer reinen Anachoretengemeinde zu tun haben — mit Namen Psan seinem ersten Testament, in dem er den Besitz einem Mönch Jakob vermacht hatte, ein zweites Testament nachfolgen lassen, durch das er neben

Jakob noch einen Elias als Nebenerben einsetzte. Es ist uns dies alles genau bekannt aus einem zuletzt von STEINWENTER, *Rechtsstellung usw.*, näher besprochenen Testament, CRUM, *KRU* 75, in dem nun Jakob und Elias ihrerseits wieder einen Mönch Stephanos zu ihrem Erben einsetzen. Was aber von Steinwenter nicht erwähnt wird, ist, dass dieser nachträglich von Psan eingesetzte Teilerbe Elias in der Urkunde als blosser *πιστός*, d. h. als Weltmann bezeichnet wird. Als Grund dafür, dass ein solcher Weltmann Teilbesitzer dieser Anachoretenniederlassung wurde, ist aber nur denkbar, dass er Geldmittel mit hereingebracht hatte, auf die man nicht mehr verzichten konnte.

Trotz dieser finanziellen Auffrischung scheint aber das sog. Epiphanius-Kloster die Zeit der arabischen Eroberung, wenn überhaupt erlebt, so doch nur wenig überlebt zu haben. Dagegen ist das, wie ich jetzt annehme, etwa 12 km nördlich von Djeme gelegene Paulos-Kloster τοῦ Καύκου eine Gründung arabischer Zeit. Wie ich aber in *B. Z.* XXXIV S. 89 ff. zu zeigen versucht habe, ist dieses Paulos-Kloster eine Verbindung von Koinobion und Anachoretengemeinde gewesen. Der Kern, den schliesslich auch ein Verband von Anachoreten haben musste, in Gestalt von Wirtschaftsgebäuden usw., hat hier derartig das Übergewicht gegenüber den Einsiedeleien, dass eine solche Lavra sich in nichts Wesentlichem mehr von einem Koinobion unterschied. So wird denn auch das Paulos-Kloster in den Djeme-Urkunden durchweg als Kloster, koptisch *heneete*, bezeichnet. Der letztere Ausdruck aber ist — wie das CRUM gezeigt hat — ein Aequivalent zu Koinobion. Doch ist dieser Mischtypus keineswegs erst ein Gebilde arabischer Zeit; er ist ausserhalb Ober-Ägyptens wohl noch früher zu belegen, hier aber taucht er mindestens seit dem 5. Jahrhundert auf. Die mir bekannten Beispiele zu nennen, muss ich mir hier versagen.

Zum Schluss nur noch einige Worte über die Entwicklung in der Sketis und im besonderen im Makarios-Kloster, denn dieses hat ja auf die kirchliche Geschichte Ägyptens und damit auch auf das Mönchtum Jahrhunderte hindurch einen entscheidenden Einfluss ausgeübt, denn es besass das Privileg, dass in ihm der Patriarch nach seiner Wahl seine zweite Liturgie zu feiern verpflichtet war. Hier musste er auch Karwoche und Ostern begehen und wurde das Chrisma geweiht. Hier wurden die Patriarchen auch begraben und aus den Reihen der Mönche dieses Klosters gingen die meisten Patriarchen und Bischöfe hervor. Dieses Patriarchal-Kloster war ursprünglich eine der vier congregationes gewesen, also eine weit in Einzelkellien verstreute Anachoretengemeinde mit einer Kirche als Mittelpunkt. Dieser Mittelpunkt hat auch hier schnell an Schwergewicht gewonnen durch die Anlage von Wirtschaftsgebäuden, befestigten Türmen, Xenodochien und Krankenhäusern u. a. mehr. In diesem Zustand ist das Kloster aber Jahrhunderte hindurch geblieben. Was fünf furchtbare Verwüstungen durch Barbaren aber nicht erzielten, das hat die arabische Besteuerung und Unterdrückung — die Mönche mussten, um steuerlich voll erfasst werden zu können, gewissermassen kaserniert sein — unter der Regierung des Patriarchen Sanuthios I. (859—867), schliesslich erzwungen: um den Kern der Lavra wurde eine Mauer gezogen, hinter der die Mehrzahl der Mönche in kompakt aneinandergereihten Kellien wohnten. Zwar gab es immer auch noch

aussenliegende Kellien, aber diese trennten sich mit der Zeit vom Hauptkloster ab und wurden zu selbständigen kleineren Klöstern. Jedenfalls änderte sich der monastische Typus auch in der Sketis von Grund aus.

Das Makarios-Kloster — und ebenso auch die anderen Klöster der Sketis — unterschied sich in nichts Wesentlichem mehr von einem Koinobion, nur dass die Tugenden des wahren Koinobitentums fehlten. Es entwickelt sich der Geist, den EVELYN WHITE in seiner Monographie, *The History of the monasteries of Nitria and of Scetis*, richtig als Ekklesiastizismus bezeichnet: wer Karriere machen wollte, d. h. ein Bischofsamt anstrebte, der musste Mönch werden, am besten im Makarios-Kloster selbst. Ausserdem brauchte er aber auch noch Geld dazu, und nirgends hat deshalb die plutokratische Tendenz so traurige Blüten der Geldsucht hervorgetrieben, wie gerade dort. Das Urteil, das bereits im Jahre 825—826 der jakobitische Patriarch Dionysios von Tellmahre anlässlich eines Besuches in Ägypten über das dortige Mönchtum abgab, besass für kein Kloster so viel Gültigkeit, wie für das Makarios-Kloster. Es lautet: „das Studium der heiligen Schriften hat aufgehört unter ihnen (d. h. den ägyptischen Christen), vor allem die Mönche sind dieses Gutes beraubt. Auch für die Frömmsten unter ihnen besteht die ganze Zucht in Handarbeit, und die Rezitation der Psalmen verrichten sie nur selten“ (unter Handarbeit ist hier wohl Seil- und Korbflechtereie zu verstehen; hier findet sich noch eine Spur des alten Anachoretengeistes!). „Diejenigen“, fährt Dionysios weiter, „die die geistlichen Ämter anstreben, widmen sich nicht dem Erwerb der Wissenschaften und nötigen Kenntnisse, sondern der Anhäufung von Gold, als dem Preis der Würde, die sie erhalten wollen. Für weniger als 200 bis 300 Dareiken kann Niemand ein Bistum erlangen“.

Es wäre ebenso ungerecht wie falsch, wenn man das spätere Mönchtum in Bausch und Bogen verdammen würde: ihm ist es doch in erster Linie zu verdanken, wenn sich überhaupt die einheimische Kirche gegen den Islam hat halten können. Aber der alte Enthusiasmus war — insbesondere seitdem das Anachoretentum keine Existenzmöglichkeit mehr fand — doch fast vollständig verschwunden. Das Mönchtum erstarrte damit allmählich zu dem, als was es heute grossen Teils auch von kirchlich gesinnten gebildeten Kopten empfunden wird, zu einem Hemmnis für die kirchliche und nationale Gesundung.

Le *Conventus juridicus* en Égypte aux trois premiers siècles de l'Empire romain

par Jean N. Coroi

I

Certainement, nous n'allons pas insister sur l'origine purement romaine de l'institution, ni sur la date de l'introduction, par Auguste, du *conventus* en Égypte sur le modèle des *conventus* provinciaux.¹⁾ C'était un tribunal de droit commun, mais, en même temps, un moyen par lequel Rome entendait consolider son pouvoir dans le pays: par la réunion, dans une seule main, celle du préfet

¹⁾ Le mot *conventus* auquel correspondent dans les pays de l'Orient hellénisés les termes : οὐνοδος, ἀγορά, ἀγοραῖον (cf. DION CHRYSOST. Or. 35: . . . ἀγορὰν καὶ οὐνοδὸν παρέχειν; STRABON, Geogr. 13, 4, 12 . . . τὰς διοικήσεις, ἐν αἷς τὰς ἀγοραῖους ποιοῦνται) et en Égypte: διαλογισμός (διαλογίζεσθαι; cf. B. G. U. I, 19, 113: τῷ διεληλυθότῳ διαλογισμῷ ἐδικάσατο; P. Teb. II, 303,14 et suiv.: ὅπως παρατύχη εἰς τὸν . . . διαλογισμὸν; P. Teb. II, 569; P. Lips. 121, 6; P. Oxy. IV, 726,12; P. Oxy. III, 471,126: ἀγοραῖου κριτηρίου βῆμα) s'entend des assises civiles périodiques que les gouverneurs de la République et du Principat allaient tenir successivement dans les principales villes de leurs provinces; cf. PAUL DIACRE (FESTUS, Epist. 14): a magistratibus iudicii causa populus congregatur; CICÉRON, in Verr. II, 2, 48, 58, 74 et 107; ad fam. 3, 8, 6; 15, 4, 2; HORACE, Sat. I, 7, 22. Voir encore MOMMSEN, Römische Strafrecht, 1899, pp. 234 et suiv. (Droit pénal romain, trad. J. DUQUESNE, Paris, 1, 1907, pp. 272-273); P. F. GIRARD, Les assises de Cicéron en Cilicie, dans Mélanges Boissier, Paris, 1903, pp. 217—222; A. CHECCINI, Studi sull' ordinamento processuale romano e germano, I: Il processo romano, Padoue, 1925, pp. 1 et suiv.; M. WLASSAK, Zum römischen Provinzialprozess, dans Sitz.-Ber. der Akad. d. Wiss. in Wien, phil.-hist. Kl., Wien, 1919, p. 35, n. 54; KORNEMANN dans Realenc. de PAULY-WISSOWA IV, 1901, s. v. *conventus*, col. 1173—1179; V. CHAPOT, La province romaine proconsulaire d'Asie depuis les origines jusqu'à la fin du Haut-Empire, Paris, 1904, pp. 351 et suiv.; LIEBENAM, Städteverwaltung im römischen Kaiserreiche, Leipzig, 1910, pp. 484 et suiv.; A. J. BOYÉ, La denunciatio introductive d'instance sous le Principat, Bordeaux, 1922, pp. 31 et suiv.; L. MITTEIS, Zur Berliner Papyruspublikation, dans Hermes, XXX, 1895, pp. 574 et suiv. et XXXII, 1897, pp. 648 et suiv.; U. WILCKEN, Der ägyptische Konvent dans Archiv für Papyrusforschung IV, 1908, pp. 366—422.

Sur le *conventus civium Romanorum*, que MOMMSEN (Die römischen Lagerstädte, Hermes VII, 1873, p. 319 = Gesamm. Schr. VI, 1910, p. 196 et Hermes XVI, 1881, p. 477; comp. Ephem. epigr. VIII, 1892, p. 422) a identifié, un moment, à tort avec le *conventus juridicus* (cf. PS. ASCONIUS sur CICÉRON, in Verr. II, 2, 32: ex conventu civium Romanorum explique: ex iis civitatibus, ad quas cives Romani convenire solent agenda suae aut publicae rei causa, et CICÉRON, in Verr. II, 2, 32: selecti iudices ex conventu civium Romanorum proponi solent) et qu'il faut sûrement identifier avec les *cives Romani*, qui consistunt, qui negotiantur, voir E. KORNEMANN, De civibus Romanis in provinciis imperii consistentibus, Berlin, 1892, pp. 15 et suiv.; A. SCHULTEN, De conventibus civium Romanorum, Berlin, 1892, pp. 15 et suiv.; L. MITTEIS, Reichsrecht und Volksrecht in den östlichen Provinzen des römischen Kaiserreiches, Leipzig, 1891, pp. 143 et

d'Égypte, du contrôle des fonctionnaires et du pouvoir de rendre la justice (διαλογισμὸς ἢ δικαιοδοσία).¹⁾

Ce qui doit nous préoccuper d'abord, c'est l'organisation et le fonctionnement du *conventus juridicus* en Égypte par rapport aux *conventus juridici* des autres provinces de l'Empire romain: la Sicile, l'Asie, la Cilicie. Les *Verrines*, faute de fixation chronologique de l'ordre de succession des faits qu'elles rapportent, ne nous permettent de préciser ni l'itinéraire ni la tournée de Verres en Sicile. Au contraire, on peut déterminer, approximativement, à quel moment et dans quel ordre Cicéron, proconsul de Cilicie du 31 juillet 703/51 au 30 juillet 704/50, a rendu la justice civile aux diverses circonscriptions de sa province.²⁾

suiv. Ajouter C. MOREL, *Les associations de citoyens romains et les curatores civium romanorum conventus Helvetici*, Lausanne, 1877, dans les *Mémoires de la Société d'histoire de la Suisse Romande*, XXXIV, 1879.

Sur l'origine romaine du *conventus* cf. TITE-LIVE, 21, 29, 8: praetor romanus conventus agit; eo imperio evocati conveniunt excelso in suggestu superba jura reddentem stipatum lictoribus vident virgae tergo, secures cervicibus imminent. Ajouter DENYS, 6, 43; 11, 30 et THÉOPHILE, *Paraphr. graec. Inst. Just.* 6, 4. Pour le *conventus* en Égypte v. U. WILCKEN, *Griechische Ostraka aus Ägypten und Nubien*, I, Leipzig u. Berlin, 1899, pp. 499 et suiv.; L. WENGER, *Rechtshistorische Papyrusstudien*, Graz, 1902, pp. 100 et suiv.; O. GRADENWITZ, *Das Gericht der Chrematisten* dans *Arch. f. P.* III, 1905, pp. 42; J. PARTSCH, *Die Schriftformel im römischen Provinzialprozess*, Berlin, 1905, pp. 65 et suiv. Le *conventus* fut, probablement, introduit en Égypte entre les années 25 et 15 av. J. Chr., sous le troisième préfet d'Égypte, C. Petronius, à l'occasion des grands changements effectués par Auguste à cette époque dans l'administration de l'Égypte hellénique. Cf. GRAFTON MILNE, *The ruin of Egypt by Roman mismanagement* dans *The Journal of Roman Studies* XVII, 1927, pp. 1 et suiv.

¹⁾ Cf. *P. Oxy.* III, 484, 20 et suiv.: ὅπου ἂν ὁ κράτιστος ἡγεμὼν . . . τὸν νομὸν διαλογίζηται ἢ δικαιοδοτῇ; v. de même *P. Lond.* II, p. 172, 19 et suiv.: ὅπου ἂν τὸν τοῦ νομοῦ διαλογισμὸν [ἢ] δικαιοδοσίαν ποιῇ(ται). C'est à MITTEIS que revient le mérite d'avoir identifié le διαλογισμὸς des papyrus avec l'institution romaine du *conventus juridicus* (v. *Grundzüge der Papyrskunde*, Leipzig-Berlin, 1912, p. 25). WILCKEN (*Arch. f. P.* IV, pp. 369 et 407) observe que διαλογισμὸς au sens primitif désigne, non la partie juridictionnelle (δικαιοδοσία), mais la reddition des comptes administratifs. L'exercice de la juridiction n'est venu que plus tard se joindre au contrôle administratif. Les assises furent désignées par l'expression: διαλογισμὸς ἢ δικαιοδοσία (comp. TACITE, *Agric.* 9: conventus ac judicia; PLINE, *Hist. nat.* V, 29: conventus = jurisdictiones), ou seulement διαλογισμὸς; l'expression δικαιοδοσία tomba en désuétude. Pour les autres *conventus* d'Empire, la correspondance de Pline-le-Jeune et de Trajan — v. *ad Trajan.* 96 (97) et 97 (98) — nous prouve que le contrôle de l'administration leur était réservé. Quant à la juridiction volontaire et contentieuse des *conventus*, en général, v. CICÉRON, *in Verr.* II, 5, 28; CÉSAR, *Bell. Gall.* I, 54; PLINE-LE-JEUNE, *Epist.* 10, 66; CICÉRON *ad Att.* 5, 16, 4; 17, 6; 21, 9. SCHULTEN — sur l'inscription au *C. I. L.* VIII, n. 7070 add. p. 965: censitor (con)ventus Cae(saraugust)an(i) — attire encore l'attention sur les attributions du *conventus* en matière d'impôts (cf. DE RUGGIERO, *Dizionario epigrafico di antichità romane*, II, 2, 1910, p. 1193).

²⁾ Cicéron rapporte ce voyage, à plusieurs reprises, avec des variantes d'un jour ou deux; cf. *ad Att.* 5, 20, 1: Laodiceam pridie Kal. Sextiles venimus. Ibi morati biduum perillustres fuimus honorificisque verbis omnes injurias revellimus superiores, quod idem Colossis, dein Apameae quinque dies morati et Synnadis triduum, Philomeli quinque dies, Iconi decem fecimus. Nihil ea jurisdictione aequabilius, nihil lenius, nihil gravius. Cf. *ad Att.* 5, 16, 1; *ad fam.* 15, 4, 2; *ad fam.* 3, 8, 6: Quod isdem diebus meus conventus erat Apameae, Synnade, Philomeli, tuus Tarsi? Sur ce texte v. aussi P. F. GIRARD, *Mélanges Boissier*, p. 220 n. 1.

Pour l'Égypte les papyrus nous apprennent, par voie d'affirmation directe ou par la combinaison des témoignages relatifs aux mêmes magistrats, la date et la durée normale des *conventus*, les circonscriptions judiciaires, les juges qui y siègent et ils se trouvent fournir des solutions pour des problèmes de procédure provinciale. On peut déterminer d'abord quel est le moment fixé pour la tenue des *conventus*. En règle générale, les gouverneurs de la République et du Principat allaient tenir leurs assises civiles chaque année et à des époques déterminées.¹⁾ Pour l'Égypte, O. GRADENWITZ²⁾ a autrefois soutenu que le *conventus* n'avait lieu qu'une fois pour plusieurs années, mais U. WILCKEN³⁾ a fait admettre la règle de l'annualité des assises.

Quant aux époques de la tenue des *conventus*, les sources ne sont pas d'accord. Sous la République, les assises avaient plutôt lieu en hiver,⁴⁾ on réservait l'été aux affaires administratives et militaires. Cependant, CICÉRON⁵⁾ indique expressément l'été pour la tenue normale des *conventus* pour la Sicile et pour la Cilicie. Sous le Principat, STRABON⁶⁾ nous dit expressément que les assises civiles des gouverneurs avaient lieu pendant l'été. Dans l'Égypte romaine, les papyrus des trois premiers siècles attestent un ordre établi.⁷⁾

Enfin, O. KARLOWA⁸⁾ a soutenu que le *conventus* aurait, dans la même localité, une durée toujours d'au moins 30 jours. Il invoque à l'appui la lettre de Cicéron à Atticus, 6, 2, 4. P. F. GIRARD⁹⁾ a fait déjà justice de cette affirmation. En effet, une série entière de lettres de Cicéron à Atticus¹⁰⁾ nous prouve que les assises peuvent durer moins d'un mois; ce qui paraît le prouver encore c'est un passage de HIRTIUS, *de bell. Gall.* 8, 46, 5.¹¹⁾ En Égypte, de même,¹²⁾ si les

¹⁾ Cf. DION CHRYSOST. *Or.* 35.

²⁾ V. *Das Gericht der Chrematisten*, *Arch. f. P.* III, 1906, p. 42.

³⁾ *Arch. f. P.* IV, pp. 410 et 415.

⁴⁾ Cf. TITE-LIVE, 34, 48, 2; CICÉRON, *ad Att.* 5, 14, 2; CÉSAR, *bell. Gall.* 1, 54.

⁵⁾ Cf. *In Verr.* II, 5, 29, 31, 80; *ad Att.* 5, 16, 4; 17, 6; 20, 1 et 2.

⁶⁾ Cf. *Geogr.* 3, 4, 20.

⁷⁾ Cf. *P. Oxy.* IV, 705 (janvier 202 apr. J. Chr.); *B. G. U.* I, 347 (janvier 171 apr. J. Chr.); *P. Amh.* 65 (19 avril 105 apr. J. Chr.); *P. Oxy.* II, 260 (juin-juillet 59 apr. J. Chr.); *P. Oxy.* II, 283 (apr. le 8 août 45 apr. J. Chr.).

⁸⁾ V. *Römische Rechtsgeschichte* I, Leipzig, 1885, p. 331, et *Der römische Civilprozess zur Zeit der Legislationen*, Berlin, 1872, p. 257, n. 1. Ensuite v. les auteurs cités par A. FLINIAUX, *La dicarum scriptio et deux papyrus égyptiens de l'époque ptolémaïque* dans *N. R. H.* XXXIII, 1909, p. 536, n. 2.

⁹⁾ Cf. *op. cit.* pp. 217—222. Comp. FLINIAUX, *op. cit.* p. 549; STEINWENTER, *Studien zum römischen Versäumnisverfahren*, München, 1914, p. 111.

¹⁰⁾ Voyage de Cicéron (en août 703) à Apamée, à Synnada, à Philomelium et à Iconium; il y tient le *conventus* et reste de 4 à 5 jours dans chaque ville, sauf à Iconium où il s'arrête toute une semaine; cf. *ad Att.* 5, 20, 1; rapp. *ad fam.* 15, 4, 2; 3, 8, 6. Ensuite à Tarse, Cicéron a tenu ses assises en 703/51 et 704/50, mais il ne paraît jamais être resté 30 jours consécutifs; cf. *ad Att.* 5, 20, 3, 5; 5, 21, 7; 6, 4, 1; 6, 5, 3; *ad fam.* 2, 17, 1; 3, 8, 10. Enfin, pour Cypre, Cicéron écrit qu'il a envoyé son délégué pour peu de jours; cf. *ad Att.* 5, 21, 6.

¹¹⁾ Cf. BOYÉ, *Denuntiatio*, p. 97.

¹²⁾ Cf. *B. G. U.* I, 19 (du 11 févr. 135 apr. J. Chr.). Sur ce texte v. MOMMSEN, *Ägyptischer Erbschaftsprozess* dans *Z. Sav.* XIV, 1893, pp. 1—10 = *Gesamm. Schr.* I, 1905, pp. 456 et suiv.; MITTEIS, *Hermes* XXX, 1895, p. 583; WILCKEN, *Arch. f. P.* IV, pp. 387 et 416; v. ensuite *B. G. U.* I, 136 (du 24 mars 135 apr. J. Chr.). Sur ce texte cf. GRADENWITZ, *Hermes* XXVIII, 1893, pp. 321 et suiv. et WILCKEN, *op. cit.* pp. 388—389 et 416.

assises à Memphis en 135 apr. J. Chr. durent du 11 février au 24 mars, la cause en est dans l'exercice de la juridiction pour l'Heptanomie et la Thébàïde.¹⁾

Quelles sont maintenant les villes, où les gouverneurs tiennent leurs assises civiles et les circonscriptions judiciaires de la Province. En règle générale les villes, sièges du *conventus*, se trouvent déjà fixées au temps de la République. C'est le cas pour la Sicile,²⁾ pour l'Asie,³⁾ et pour la Cilicie,⁴⁾ mais le gouverneur pouvait appeler au *conventus* dans un seul endroit les ressortissants de plusieurs circonscriptions judiciaires.⁵⁾ Cependant, quelquefois les habitants devaient être jugés sur place.⁶⁾ Un rescrit⁷⁾ d'Antonin-le-Pieux au Koinon d'Asie distingue les villes provinciales en trois catégories: les *μετροπόλεις*, les villes au *conventus*, enfin les autres villes. Les villes au *conventus* étaient des villes privilégiées de par la loi.⁸⁾ Elles avaient aussi de gros avantages économiques.⁹⁾

Quant aux circonscriptions judiciaires (territoriales) au *forum* du *conventus*, elles sont désignées, en Orient, par CICÉRON¹⁰⁾ comme *dioeceses* (*διοικήσεις*);

¹⁾ V. par exemple, encore pour Alexandrie, le relevé des papyrus fait par WILCKEN, *op. cit.* p. 416. Cf. aussi WESSELY, *Papyrorum scripturae graecae specimina isagogica*, Leipzig, 1900, p. 7 et suiv.

²⁾ Cf. CICÉRON, *in Verr.* II, 5, 28: oppidum esse in Sicilia nullum ex iis oppidis, in quibus consistere praetores et conventum agere soleant. En Sicile, le *conventus* avait lieu à Syracuse, Messana, Lilybeum (cf. TITE-LIVE, 31, 29, 8). Il faut ajouter, selon CICÉRON (*in Verr.* II, 2, 63), Agrigentum et Panormus. V. aussi *in Verr.* II, 5, 16 et II, 4, 25, 55.

³⁾ Cf. CICÉRON, *pro Flacc.* 71: cur non Pergami, Smyrnae, Tralibus (negotiaris) ubi et multi cives Romani sunt et jus a nostro magistratu dicitur? Il faut ajouter Ephesus (CICÉRON, *ad Att.* 5, 20, 1) et Samus (*ad fam.* 3, 8, 4).

⁴⁾ Selon CICÉRON, le siège du *conventus* était à Laodicea, Apamée, Synnada, Philomelium, Iconium, Tarsus (cf. *ad Att.* 5, 21, 9; 5, 21, 6; *ad fam.* 3, 6, 4).

⁵⁾ Cf. CICÉRON, *ad Att.* 5, 21, 9: forum institueram agere Laodiceae Cibraticum et Apamense, ex Idibus Martiis ibidem Synnadense, Pamphylium . . . Lycaonium, Isauricum; rappr. *ad Att.* 6, 2, 4: atque hoc foro, quod egi ex Idibus Februariis Laodiceae ad Kal. Maias omnium dioecesium praeter Ciliciae.

⁶⁾ Cf. CICÉRON, *ad Att.* 5, 21, 6: Q. Volusium, tui Tiberi generum, certum hominem et mirifice abstinentem, misi in Cyprum, ut ibi pauculos dies esset, ne cives Romani, pauci qui illic negotiantur, jus sibi dictum negarent; nam evocari ex insula Cyprios non licet. V. aussi CICÉRON, *in Verr.* II, 3, 38: jura Siculorum, quae habent a senatu populoque Romano: ne quis extra suum forum vadimonium promittere cogatur.

⁷⁾ Cf. MODESTIN, *Lib. sing. excus.* D. 27, 1, *De excus.* 6, 2; rappr. (v. MARQUARDT, *L'Organisation de l'Empire romain*, 2, Paris, 1892, p. 252, n. 1) du *C. Th.* 12, 1, 12 et 12, 5, 3. SCHULTEN (dans DE RUGGIERO, *Dizionario epigrafico*, II, 2, 1910, p. 1194) affirme que les villes, siège du *conventus*, étaient des *μητρόπολεις*. Sur le texte de Modestin v. WILCKEN, *Arch. f. P.* IV, p. 402 et le rapprochement que Wilcken fait avec le *P. Fior.* 61, 46: οὐχ ὅπου διαλογισμοὶ καὶ ἡγεμόνες παραγινόμενοι.

⁸⁾ V. plus haut le passage de MODESTIN. Ajouter *P. Fior.* 61, 46.

⁹⁾ Cf. DION CHRYSOST. *Or.* 35, 15; rappr. 17.

¹⁰⁾ Cf. *ad Att.* 5, 21, 7; 6, 2, 4; *ad fam.* 3, 8, 4; 13, 67, 1: ex provincia mea Ciliciensi, cui scis τρεῖς διοικήσεις Asiaticas atributas fuisse (= Cybratica, Apamennse, Synnadensis). Chez les auteurs grecs *διοικήσεις* est resté le terme technique pour ces circonscriptions; cf. STRABON, *Geogr.* 13, 4, 12; *C. I. Gr.* III, 17, 3 n. 3902 b.

PLINE L'ANCIEN¹⁾ emploie le terme: *jurisdictiones*. En Asie, la province se divise en plusieurs *regiones*.

Pour l'Égypte, on a cru longtemps que les ressorts du *conventus* coïncidaient avec la vieille division administrative en nomes.²⁾ WILCKEN a établi,³⁾ dans des conclusions originales, les ressorts du *conventus* et des villes conventuelles. Sur le rapprochement du *P. Fior.* 61, 46 et du *P. Oxy.* IV, 709 Wilcken a reconnu que les assises devaient être tenues: a) à Pelusium, pour la partie orientale du Delta, b) à Memphis, pour l'Heptanomie et la Thébaidé et c) à Alexandrie, pour la partie occidentale du Delta. Ensuite, Wilcken obtient encore un tableau des époques des assises d'après le *P. Oxy.* IV, 709: janvier, pour le Delta oriental, février-mars, et parfois avril, pour l'Heptanomie et la Thébaidé, juin et juillet pour le Delta occidental, au moment de la crue du Nil, pendant laquelle *eum crescit*, selon le mot de Pline l'Ancien, *reges aut praefectos navigare eo nefas judicatum est* (*Nat. hist.* V, 57).

Cependant, Wilcken reconnaît lui-même, que les règles qu'il établissait, n'excluaient pas certaines variations, qui décèlent: d'abord le fait que le *conventus* de l'Égypte supérieure a pu avoir lieu à Alexandrie et à Pelusium à l'occasion de la venue en Égypte des empereurs Septime Sévère et Caracalla en 202, au lieu d'être convoqué à Memphis.⁴⁾ Ensuite il est avéré encore qu'au II^e et III^e siècles, le préfet pouvait tenir ses assises à Memphis d'abord et après seulement à Pelusium,⁵⁾ ou convoquer, pour l'Heptanomie, au second siècle de notre ère, *conventus* à Arsinoë⁶⁾ ou peut-être à Hermopolis *parva*,⁷⁾ ou encore, en 207 apr. J. Chr., à Antinoopolis. Enfin, que l'ordre des *conventus* égyptiens, établi par Auguste, ait été variable en pratique, les formules de parangélies (ἐπου ἔαν)⁸⁾ le prouvent encore, ainsi que l'usage d'un édit annuel annonçant le lieu et la date des sessions.

¹⁾ Cf. *Nat. hist.* V, 29, 30. Pour le *conventus* de l'époque impériale v. KORNEMANN dans *Realenc.* IV, coll. 1175—1179; SCHULTEN, dans RUGGIERO, *op. cit.* II, 2, coll. 1191. Pour l'Asie cf. MARQUARDT, *op. cit.* II, pp. 248 et suiv.

²⁾ Cf. MITTEIS, *Zur Berliner Papyruspublikation* dans *Hermes* XXX, 1895, pp. 574 et suiv.; XXXII, 1897, pp. 648 et suiv. V. aussi WILCKEN, *Griechische Ostraka*, I, 1899, pp. 499 et suiv.

³⁾ Cf. *Arch. f. Pap.* IV, pp. 366—423. V. aussi *P. Oxy.* III, 471, 126-131; rapp. *P. Oxy.* IV, 709: [ὁ ἡγεμ]ὼν τὸν ἀνάπλουον παύσεται καὶ [πρῶτον ?] εἰς Πηλοῦσιον ἀπελθὼν διαλο[γιστῆ]ται Τανίτην Σεθροίτην Ἀραβίαν [Αἰ]ῖαν, ἐν Μένφει γενόμενος ὁμοίως Θηβαίαν Ἐπτά νομοῦς Ἀρσινόην, τοὺς δὲ λοιποὺς τῆς κάτω χώρας . . . εἰς Ἀλεξάνδρειαν.

⁴⁾ Cf. *P. Oxy.* IV, 705: petit. d'Aurelius Horion adressé aux empereurs. Pour ce voyage en Égypte, de Sévère et Caracalla, v. SPARTIEN, *vita Severi*, 17, 4 et G. GOYAU, *Chronologie de l'Empire romain*, Paris, 1891, p. 249, n. 10 et p. 894, n. 9. Pour d'autres exemples de la convocation du *conventus* de l'Heptanomie à Alexandrie v. *B. G. U.* III, 970 et WESSELY, *Specim. script. graec.* tab. 8, 11, 12 et suiv.

⁵⁾ Cf. *B. G. U.* I, 93: Δήλ[ωσαν], σὺν μοι τί ἐπραξας περὶ αὐτ[. . .], ἐπε[ὶ] ἐδηλ[ώθη]σοι ὑπάγειν με εἰς Πιλοῦσιν μετὰ τοῦ ἡγεμ[όνο]ς οὐκ ἐξήλθ[ον], et les corrections chez WILCKEN, *op. cit.* p. 383 et les notes.

⁶⁾ Cf. *B. G. U.* III, 908. Ajoutez *P. Teb.* II, 569; *P. Amh.* 80. Sur cette question v. WILCKEN, *op. cit.* pp. 397—399.

⁷⁾ Cf. *P. Strasb.* 5, 7 et suiv., et WILCKEN, *op. cit.* p. 397; v. aussi *P. Oxy.* XVII, 2131 et WILCKEN, *Urkunden-Referat*, dans *Arch. f. P.* IX, 1928, p. 95.

⁸⁾ Cf. *B. G. U.* I, 226, 21: Παρέσσεται αὐτὸν οὐδ' ἂν ὁ κράτιστος ἡγεμὼν . . . τὸν τοῦ νομοῦ διαλογισμὸν ποιῆται. Ajoutez *P. Lond.* II, p. 172, 18 et suiv., *P. Oxy.* III, 484, 20; *P. Oxy.* III, 471, 130.

Le système de Wilcken, reçu d'abord par tous les auteurs, a été ensuite l'objet de certaines réserves.¹⁾ Il a été corrigé, dans une certaine mesure, par les données des *P. Ryl.* II, 74; *PSI* X, 1148; *P. Ryl.* II, 434 et *P. Oxy.* XII, 1456 dans le sens d'abord d'un dédoublement, vers le sud, du ressort de la Haute et Moyenne Égypte. C'est l'interprétation la plus rationnelle donnée au *P. Ryl.* II, 74:²⁾ „à des intervalles plus ou moins rapprochés, un *conventus* était tenu pour l'Heptanomie, à Memphis le plus souvent, et un autre pour la Thébaïde à Koptos ou à Thèbes“. C'était, en effet, un adoucissement à une organisation judiciaire si rigoureuse pour les populations de l'Égypte supérieure.

Nous trouvons une autre application de ces dispositions dans le *PSI* X, 1148.³⁾ Ce texte n'offre pas trop de difficultés. Un stratège de l'Arsinoïte (Θεμιστου καὶ Πωλέμωνος μερίδων), sur l'ordre du préfet d'Égypte, Subatianus Aquila, publie, le 9 Thybi (4 janvier) 210 apr. J. Chr., la lettre de celui-ci,⁴⁾ adressée

¹⁾ V. MITTEIS, *Z. Sav.* XXXVII, 1916, p. 375; v. encore JOHNSON-MARTIN-HUNT, les éditeurs du *Catalogue of the Greek Papyri in the John Rylands Library Manchester*, II, Manchester 1915.

²⁾ Nous transcrivons le texte avec la lecture proposée par WILCKEN, *Arch. f. P.* VI, 1920, p. 373: [Μάρ]κος Περώνιος Μαμερτίνος [ἐπαρχος Αἰγύπτου λέγει Ἐβουλ]όμην μὲν καὶ εἰς τοὺς ὑπὲρ Κόπτου ἀνε[λ]θεῖν [καὶ τὸν διαλο]γισμὸν ἀπαρτίσαι τὰ τῶν νομῶν ω[.]. Ἐπεὶ δὲ τεκμαίρομαι τὸν χρόνον ὃ[χ] ἱκανὸν εἶναι εἰς ἀμφοτέρα, πλείονων τῶν τοῦ διαλογισμοῦ δὲ ὁμένων]ν ἤδη τοῖς ἐπιχωρίοις τὴν προσήκουσαν διάγ[ω]σιν εἰληφότων, νομῆ δὲ διαλογί[σ]ομαι τὴν Θηβαί[δ]α καὶ τοὺς ἑπτὰ Νομοὺς κατὰ τὴν συνήθειαν. Comp. P. MEYER, *Juristische Papyri, Erklärung von Urkunden zur Einführung in die juristische Papyruskunde*, Berlin, 1920, n. 826. La date du *P. Ryl.* II, 74 peut être fixée à 133 apr. J. Chr. (cf. WILCKEN, *op. cit.* p. 375). M. Petronius Mamertinus était préfet d'Égypte de novembre 133 au 24 février 137; v. L. CANTARELLI, *La serie dei prefetti di Egitto*, I: *Di Ottaviano Augusto a Diocletiano* dans *Mem. della R. Acad. dei Lincei, scienze morali*, série V, vol. XII, 1906; v. aussi A. WILHELM, *Zum Edikt des M. Petronius Mamertinus* dans *Phil. Woch.* XLII, 1912, p. 24. Quant à la forme de notre papyrus, ce n'est pas, comme le *P. Oxy.* IV, 709, un acte officiel annonçant les assises, mais plutôt une copie rédigée dans un but privé (cf. WILCKEN, *op. cit.* p. 376). Dans l'interprétation du *P. Ryl.* II, 74 il existe certaines divergences entre les auteurs: MITTEIS, *Z. Sav.* XXXVII, p. 319, et MEYER, *Juristische Papyri* p. 285, et contre leur interprétation v. JOHNSON-MARTIN-HUNT, les éditeurs de *P. Ryl.* II, et WILCKEN, *op. cit.* p. 374; ensuite v. BOYÉ, *La denuntiatio*, 1922, pp. 33—36. Voici la traduction du texte du *P. Ryl.* II, 74: „Marcus Petronius Mamertinus, préfet d'Égypte, dit: Je voulais et remonter dans les régions au delà du Koptos et achever le *conventus* des nomes de . . . Mais comme je pense que le temps ne sera pas suffisant pour faire les deux et que d'ailleurs la plus grande partie des affaires relevant du *conventus* ont déjà reçu la *cognitio* appropriée par les soins des autorités locales, maintenant je tiendrai le *conventus* pour la Thébaïde et les Sept Nomes selon l'habitude“. L'interprétation de WILCKEN (*op. cit.* p. 374) nous paraît la plus naturelle: Petronius Mamertinus avait deux objectifs: tenir un *conventus* en Thébaïde supérieure et finir celui de l'Heptanomie. Le temps faisant défaut, il décida de tenir le *conventus* pour l'Égypte Moyenne et la Haute Égypte, c'est-à-dire à Memphis.

³⁾ Ce papyrus a été édité par GIROLAMO VITELLI, *Papiri Greci e Latini*, vol. X, fasc. 2, 1148 (*Publicazioni della Società Italiana*), Firenze, 1932, et WILCKEN, *Urkunden-Referat* dans *Arch. f. P.* X, 1932, pp. 253-255.

⁴⁾ Cf.: περί [τῆς αὐτοῦ] ἐξόδο[υ] ἀπὸ τῆς λαμπροτάτης Ἀλεξ[ανδ]ρείας ἐπὶ τὴν Αἴγυπτον, [ὅπως ἡ τῶν] ἐπιτηδεύων [παροχή ἐν καιρῷ γένηται], lignes 29—30 du document cité. Pour Subatianus Aquila, préfet d'Égypte sous le règne de Sévère Alexandre, v. pour le commencement de sa préfecture, en 202/203 apr. J. Chr., EUSÈBE, *Hist. eccl.* 6 3, 3 et pour la fin de sa charge: 23 juillet 210 cf. *P. Fior.* 6. Pour sa carrière voyez L. CANTARELLI, *op. cit.*; P. RÖHDEN et H. DESSAU, *Prosopographia imperii Romani* III, Berlin, 1898, p. 276.

aux στρατιῶται Ἀρσινοΐτου καὶ τῆς ἄνω χώρας μέχρι Κοπτίτου. Le préfet ordonne d'avoir à lui préparer, pour lui et son entourage (l. 11.: τοῖς ἐπομένοις), quartier et approvisionnement (l. 22—23: χορηγῆσθαι τὰ ἐπεσταλμένα?) en vue du voyage projeté, pour janvier-mars, et poursuivi jusqu'à Koptos.

Les éditeurs du PSI X, 1148 ont cru qu'il s'agissait, dans l'espèce, d'un simple voyage d'inspection: *epidimia*. Wilcken pense, au contraire et avec raison, à la tenue annuelle du *conventus*. En effet, le préfet ne prend ici ces dispositions que pour un ressort: l'Heptanomie et la Thébaidé. Mais de telles mesures ont été prises sûrement pour les autres ressorts aussi, car le préfet entend organiser en entier son voyage en vue du *conventus*. Ensuite, le préfet partant d'Alexandrie (comp. περὶ [τῆς αὐτοῦ] ἐξόδου) en janvier (l. 5), ce voyage correspond à la date normale de la tenue du *conventus* du Delta oriental, à Pelusium. Continué, dans l'ἄνω χώρα¹⁾ en Heptanomie et dans la Thébaidé, ce voyage du préfet s'arrête, en février-mars, cette fois, à Koptos, où il tient *conventus*. Préfet d'Égypte depuis 202 apr. J. Chr., Subatianus Aquila n'entend plus, en 210 apr. J. Chr., visiter encore le pays ὑπὲρ Κόπτου, comme son prédécesseur, M. Petronius Mamertinus, l'avait essayé en 133 apr. J. Chr., dès la prise de possession de sa charge, et réalisé en 134. Ceci explique aussi fort bien pourquoi la lettre du préfet d'Égypte, Subatianus Aquila, que nous venons de commenter, ne s'adresse qu'aux stratèges en avant de Koptos.

Certes, la règle, posée par Wilcken, reste vraie en général, mais elle doit se concilier encore avec certaines modifications du système normal, telles qu'elles résultent, au second siècle après J. Chr., pour le Delta occidental du *P. Ryl.* II, 434 et peut-être²⁾ du *P. Oxy.* XII 1456, 9-10: un *conventus* à Oxyrynchos, en l'année 284—286 apr. J. Chr. pour la Haute et la Moyenne Égypte. Ce qui démontrerait, peut-être, la possibilité d'une organisation moins rigoureuse des assises vers la fin du Haut-Empire.

II

Il faudrait examiner maintenant comment, au *conventus*, les magistrats de la province ont pourvu à l'administration de la justice. Peuvent *conventus agere*, en règle générale, les gouverneurs de la province, leurs questeurs, leurs légats

¹⁾ Dans la proposition Ἀρσινοΐτου καὶ τῆς ἄνω χώρας μέχρι Κοπτίτου (selon WILCKEN, *op. cit.* p. 254), l'expression ἄνω χώρα s'oppose à la κάτω χώρα (le Delta) et elle doit signifier sûrement la Heptanomie et la Thébaidé; rappr. *P. Oxy.* IV, 709 (*Arch. f. P.* IV, 1908, p. 375): Θηβαίων, Ἐπὶ νομούς, Ἀρσινοΐτην, ensuite: τοὺς δὲ λοιποὺς τῆς κάτω χώρας; rappr. STRABON, *Geogr.* 17, 1, 4: Καλοῦσι δ' αὐτὴν καὶ τὴν κάτω χώραν σὺν ταῖς ἀπαντικρὺ ποταμίαις τοῦ Δέλτα. V. aussi MARTIN, *Les épistratéges*, Genève, 1911, pp. 89—90.

²⁾ Le *P. Oxy.* XII, 1456 offrirait des doutes à WILCKEN (*op. cit.* p. 423), il ne serait porté à voir qu'une *epidimia* (ἐπιδημία), de même dans les *P. Oxy.* XIV, 1667 et *P. Jand.* IV, 53. Pour le *P. Ryl.* II, 84, de l'année 146 apr. J. Chr., WILCKEN observe (*op. cit.* pp. 376—377) que sa date (1-er août) exclut toute relation possible avec les assises. Mais pour un voyage du préfet d'Égypte à Koptos pour tenir *conventus* v. *P. Oslo.* II nr. 62 (saec. III) chez P. M. MEYER, *Papyrusbericht* VIII dans *Z. Sav.* LIV, 1934, p. 369.

ou même les personnes de confiance chargées de leur mandat;¹⁾ dans les provinces sénatoriales, ou dans les provinces impériales administrées par des légats de rang sénatorial ayant la qualité de magistrats, où il faut reconnaître, avec M. WLASSAK,²⁾ la suprématie de la procédure formulaire, les juges ou les jurés privés (*judices privati*) des procès, qui forment le *consilium judicum* (συμβούλιον κριτῶν), soit qu'ils subissent encore un tirage au sort sur une liste d'anciens jurés, avec faculté de récusation limitée, ou que le gouverneur nomme directement le juge parmi les fonctionnaires ou les officiers subalternes.

La nomination du juge se présente, en effet, comme un acte d'autorité sur lequel vient se greffer le *jussum judicandi* faisant de la *formula contestata* une instruction liant le juge délégué. C'est la procédure formulaire „étatisée“ du droit

¹⁾ Cf. ULPEN, *Lib. 2 de off. proc. D. I, 16, De off. proc. 7, 2*: cum plenissimam autem jurisdictionem proconsul habeat, omnium partes, qui Romae vel quasi magistratus vel extraordinem jus dicunt, ad ipsum pertinent; HERMOGÉNIEU, *Lib. 2 jur. epit. D. I, 18, De off. praes. 10*: ex omnibus causis, de quibus vel praefectus urbi vel praefectus praetorio itemque consules et praetores ceterique Romae cognoscunt, correctorum et praesidium provinciarum est notio; MARCIEN, *Lib. 3 instit. D. h. t. 11*; PROCULUS, *Lib. 4 epist., D. h. t. 12*. Rapp. CICÉRON, *Div. in Caec. 17, 56*; *in Verr. 1, 2, 18, 44*; SUÉTONE, *Caes. 7*; Inscription de Thorigny au *C. I. L. XIII n. 3162*.

²⁾ Cf. Zum römischen Provinzialprozess, *Sitz.-Ber. der Akad. d. Wiss. in Wien*, phil.-hist. Kl. 1919, pp. 4 et suiv. M. WLASSAK, sur la généralité des termes de GAIUS, *Inst. I, 6 et 4, 109*, qui paraît s'opposer à toute distinction entre les provinces sénatoriales et impériales placées sous des légats munis de l'*imperium*, croit pouvoir en conclure que la procédure *per concepta verba* a dû fonctionner dans ces deux catégories de provinces. L'opinion dominante, depuis les travaux de PERNICE (*Volksrechtliches und Amtsrechtliches Verfahren in der römischen Kaiserzeit, Festgabe für G. Beseler*, Berlin, 1885, p. 75) s'était contentée d'une substitution progressive de la procédure extraordinaire à la procédure de l'*ordo* et ceci seul dans les provinces sénatoriales. La procédure de l'*ordo* restait toujours étrangère aux provinces impériales. V. les références données par WLASSAK, *op. cit.* p. 8 n. 11; ajoutez DE FRANCISCI, *Συνάλλαγμα, Storia e Dottrina dei cosiddetti contratti innominati*, II, 1916, pp. 248-251; COSTA, *Profilo storico del processo civile romano*, Roma, 1918, pp. 141 et suiv.; MC. FAYDEN, *The princeps and the senatorial provinces* dans *Classical Philology* XVI, Chicago, 1921, pp. 34-50; aussi *The rise of princeps jurisdiction*, *Washington Univ. Studies, Hum. Ser. X*, 1923, p. 123 n. 12 et p. 186. Cf. A. V. PREMERSTEIN, *Die fünf neugefundenen Edikte des Augustus aus Kyrene* dans *Z. Sav. XLVIII*, 1928, pp. 462-463, et *Zu den Kyräneischen Edikten des Augustus*, *Z. Sav. LI*, 1931, p. 438; J. STROUX et L. WENGER, *Die Augustus-Inschrift auf dem Marktplatz von Kyrene*, *Abh. der Bayer. Akad., phil.-hist. Kl. XXXIV, 2. Abt.*, 1928, p. 61 et p. 94; J. G. C. ANDERSON, *Augustan edicts from Cyrene*, *Journ. of Roman Studies*, XVII, 1927, n. 5, 43; C. F. LEHMANN-HAUPT, *Klio XXXIII*, p. 140, n. 4. V. aussi F. SENN dans P. F. GIRARD, *Manuel élémentaire de droit romain*, Paris, 1929, p. 1139. Les preuves de l'existence de la procédure formulaire dans les provinces sénatoriales, encore au second siècle, ont été réunies par PARTSCH, *Die Schriftformel im römischen Provinzialprozess*, Berlin, 1905, pp. 61-62; ce sont pour l'Asie: *C. I. L. X*, 1, n. 5393, 5394 et DION CHRYSOST. *Or. 35, 15*; pour la Bithynie: PLINIE-LE-JEUNE, *Ep. ad Traj. 58*; pour l'Afrique: *C. J. 3, 13, 1*; pour la Béthique: *C. I. L. II n. 5839, 5368*; rapp. du commentaire de l'édit provincial de Gaius au *D. 3, 4, 1* (LENEL, *Pal. I*, 1889, col. 194); *D. 4, 2, 19* (LENEL, *Pal. col. 195*); *D. 4, 3, 26* (LENEL, *Pal. col. 196*); *D. 4, 4, 27, 1* (LENEL, *Pal. col. 196*). A l'objection tirée de l'absence des sources, attestant l'usage des formules dans les provinces impériales, WLASSAK, (*op. cit.* p. 9) invoque les vicissitudes de l'organisation provinciale. ▲

provincial, selon la nouvelle théorie de M. WLASSAK:¹⁾ disparition des jurés privés, librement choisis par les parties sous le contrôle du magistrat; le gouverneur, maître tout puissant, juge et fonctionnaire en même temps, détenteur d'une *plenissima jurisdictio* n'aurait pas été lié par l'obligation constitutionnelle de différer le procès à un juré privé, tirant ses pouvoirs de l'accord des parties. Le *praesidem adire potes* du rescrit impérial doit être entendu dans le sens que le gouverneur aurait la faculté ou de renvoyer l'affaire devant un juge privé, nommé par lui, ou de retenir le procès, pour sa propre *cognitio*. Cette transformation est attestée, au commencement du second siècle,²⁾ par le jurisconsulte Julien et ensuite par Callistrate. Quant aux provinces impériales, administrées par des préfets ou des procureurs impériaux, la *cognitio extra ordinem* fut, naturellement et sans doute exclusivement, le seul système de procédure, le magistrat jouant un rôle prépondérant.³⁾

¹⁾ Cf. WLASSAK, *op. cit.* pp. 11 et suiv., p. 4 n. 1 et pp. 24, 27; aussi *Judikationsbefehl der römischen Prozesse, Sitz.-Ber. der Akad. d. Wiss. in Wien*, 1921, pp. 59 et suiv. La théorie de Wlassak a recueilli, en Allemagne, d'importantes adhésions: MITTEIS, *Z. Sav.* XL, 1919, pp. 360 et suiv.; WENGER, *Z. Sav.* XLI, 1920, pp. 305—306; P. M. MEYER, *Z. Vergl. RW.* XXXIX, 1921, pp. 272 et suiv.; Les idées de Wlassak ont soulevé les objections de KÜBLER, *B. Ph. W.* 1920, pp. 411—420. F. SENN dans P. F. GIRARD, *Manuel*, 8^e éd., p. 1138 n. 4; BOYÉ, *Denuntiatio*, pp. 287 et suiv.

²⁾ Cf. JULIEN, *Lib. 1 Dig. D.* 1, 18, *De off. praes.* 8: saepe audiui Caesarem nostrum dicentem hac rescriptione: eum qui provinciae praest adire potes, non imponi necessitatem proconsuli vel legato ejus vel praesidi provinciae suscipiendae cognitionis, sed eum aestimare debere, ipse cognoscere an judicem dare debeat. V. aussi CALLISTRATE, *Lib. 1 de cognitionibus, D. h. t.* 9: Generaliter quotiens princeps ad praesides provinciarum remittit negotio per rescriptiones, veluti eum qui provinciae praest adire poteris, vel cum hac adjectione is aestimabit, quid sit partium suarum, non imponitur necessitas proconsuli vel legato suscipiendae cognitionis quamvis non sit adjectum is aestimabit, quid sit partium suarum: sed is aestimare debet, utrum ipse cognoscat an judicem dare debeat. V. sur ce texte WLASSAK, *Provinzialprozess*, pp. 16 et suiv.; PERNICE, *Festgabe Beseler*, pp. 72, et suiv.; BOYÉ, *Denuntiatio*, pp. 290 et suiv. Pour une interprétation différente v. KÜBLER, *B. Ph. W.* 1920, p. 114. La transformation de la procédure est supposée accomplie par la constitution de Dioclétien, de l'année 294, au *C. J.* 3, 3, 2; v. PERNICE, *op. cit.* pp. 77—78.

³⁾ PERNICE, *op. cit.* p. 75 invoque à l'appui: la lettre d'Hadrien au Κοινὸν de Thessalonique: *D.* 5, 1, 37 (=48, 6, 5, 1); l'ordre d'Antonin le Pieux à Tuscus Fuscianus, legatus Augusti pro praetore de Numidie: *D.* 37, 5, 7; enfin le rescrit d'Antonin le Pieux au Κοινὸν de Thrace: *D.* 49, 1, 1, 1. PARTSCH, *op. cit.* pp. 64—65 conclut encore, à la même thèse, sur le passage de SUÉTONE, *Claud.* 15. Dans ce sens aussi WLASSAK, *op. cit.* pp. 4 et suiv.; BOYÉ, *op. cit.* p. 281, n. 6. En Égypte, le préfet a le *jus edicendi*, mais son *edictum provinciale*, que le gouverneur promettait à son entrée en charge, ne contenait pas de formule. En effet, le papyrus latin de la collection de l'Université de Giessen Inv. 407: *Agnitio bonorum possessionis* de l'année 249 apr. J. Chr. (publ. par EGGER, *Z. Sav.* XXXI, 1911, pp. 378 et suiv. et FR. PREISIGKE, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, Strasbourg, 1915, n. 1010) désigne le praefectus Aegypti, Aurelius Appius Sabinus, comme auteur d'une *pars edicti*, où il promet d'appeler les successeurs légitimes à la *bonorum possessio*: *ex ea parte edicti qua (e) legitimis heredibus b(onorum) p(ossessionem) daturum te polliceris*. Sur l'édit provincial après Auguste v. WLASSAK, *op. cit.* p. 5 et n. 2; W. W. BUCKLAND, *L'éditum provinciale*, *N. R. H.* 1934, pp. 87 et suiv.; E. WEISS, *Studien zu den römischen Rechtsquellen*, Leipzig, 1914, pp. 71 et suiv. Dans les autres provinces équestres: l'ancien royaume de Cottius, la Norique, la Thrace, la Cappadoce, la Mésopotamie, le gouverneur n'a pas la qualité de *magistratus populi romani* (v. MOMMSEN, *Le droit public romain*, trad. P. F. Girard, V, 1896, p. 219; VI, 2, 1889, p. 166), par la suite il n'a ni *imperium*, ni *jus edicendi*; il s'ensuit que la procédure formulaire n'a pas pu être admise dans ces provinces (comp. aussi GAIUS, *Inst.* 1, 6).

En Égypte, seul le *praefect(us Alex)andriae et Aegypti* a qualité pour *conventum agere* (διαλογίζεσθαι).¹⁾ Il possède, à partir de l'année 23 av. J. Chr., une juridiction générale et exclusive en matière civile, comme en matière criminelle,²⁾ qui découle d'une délégation immédiate de l'empereur,³⁾ successeur des anciens Rois du pays, et d'un *imperium, quod ad similitudinem pro consulibus lege sub Augusto ei datum est*.⁴⁾ Ensuite, il s'agit du contrôle administratif, par le chef de tous les fonctionnaires de la province et la juridiction contentieuse s'exerce, de règle, au *conventus*.⁵⁾ Enfin, la situation toute spéciale de l'Égypte, parmi les provinces romaines et parmi les provinces impériales elles-mêmes, ne permet pas au préfet d'être représenté par ses fonctionnaires provinciaux.⁶⁾

Le préfet dirige donc les opérations des assises. Il est entouré de hauts fonctionnaires, chefs des services centralisés à Alexandrie: *juridicus Alexan-*

¹⁾ Le *Praefectus Aegypti* seul possède la plénitude des pouvoirs administratifs et judiciaires nécessaires aux fins des assises; cf. WILCKEN, *Arch. f. P. IV*, p. 407. Ajouter MOMMSEN, *Römisches Strafrecht*, 1899, p. 246 (*Droit pénal romain*, I, 1907, pp. 287—288). MITTEIS avait conclu (*Hermes*, XXX, 1895, p. 577; XXXII, 1897, p. 648) à la tenue du *conventus* par le préfet et par le *juridicus missus in Aegyptum ad jurisdictionem*. Cependant encore MITTEIS (*Grundz.* pp. 25—26), WILCKEN (*Grundz.* p. 33) et WENGER (*Rechtshistorische Papyrusstudien*, Graz, 1902, p. 154, n. 2) rejettent le *juridicus* et admettent l'épistratège. Dans ce sens v. aussi P. M. MEYER, *B. Ph. W.* 1902, p. 818. Pour ceux qui dirigent les opérations des assises διαδεχόμενος τὴν ἡγεμονίαν cf. WILCKEN, *Arch. f. P. IV*, p. 407 n. 4.

²⁾ Cf. MITTEIS, *Grundz.* pp. 25—26; HOLLWEIN, *L'Égypte romaine, Recueil des termes techniques relatifs aux institutions politiques et administratives de l'Égypte romaine, suivie d'un choix de textes papyrologiques*, Bruxelles, 1912, pp. 260—266. Pour la juridiction criminelle cf. R. TAUBENSCHLAG, *Das Strafrecht im Rechte der Papyri*, Leipzig, 1916, p. 95 n. 5. Pour la juridiction gracieuse cf. *P. Oxy.* IV, 720; X, 1456. V. aussi MITTEIS, *Z. Sav.* XXIX, 1908, p. 390 et XL, 1919, pp. 358—359; P. M. MEYER, *Z. vergl. RW.* XXXIX, 1921, pp. 227—228.

³⁾ Cf. TACITE, *Hist.* I, 11: Aegyptum copiasque, quibus coerceretur, jam inde a divo Augusto equites Romani obtinent loco regum: ita visum expedire, provinciam aditu difficilem, annona fecundam, superstitione ac lascivia discordem et mobilem, insciam legum, ignaram magistratuum, domui retinere; STRABON, *Geogr.* 17, 1, 12; PLINIE, *Nat. Hist.* V, 57; SENECA, *N. q.* 4, 2, 8.

⁴⁾ Cf. ULPIAN, *Lib. 15 ad ed., D.* 1, 17, *De off. praef.* 1. Rapp. WLASSAK, *Provinzialprozess*, p. 7 n. 10. Ajouter TACITE, *Ann.* 12, 60; rapp. MODESTIN, *Lib. 1 pand., D.* 40, 2, *De manum. vid.* 21 et sur ces textes v. SOLAZZI, *Di una praetesa legge di Augusto relativa all'Egitto, Aegyptus* XI, 1928, pp. 296 et suiv. Ajouter SUÉTONE, *Nero*, 47: varie agitavit, Parthosne vel Galbam supplex peteret an . . . vel Aegypti praefecturam concedi sibi oraret (autrement DION CASSIUS, *Hist. rom.* 63, 27); O. HIRSCHFELD, *Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diokletian*, 2. Aufl. Berlin, 1905, p. 345; H. DESSAU, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, II, 2, Berlin, 1930, p. 648.

⁵⁾ Cf. PHILO, in *Flaccum*, 16; WILCKEN, *Arch. f. P. IV*, pp. 369—370; BETHMANN-HOLWEG, *Der römische Civilprozess*, II, Bonn, 1865, p. 35.

⁶⁾ B. A. VAN GRONINGEN, *L'Égypte et l'Empire dans Aegyptus VII*, 1926, pp. 189 et suiv., constate que dans l'évolution provinciale du Principat la distinction des provinces sénatoriales des provinces impériales et de l'Égypte existe ensemble en 27 av. J. Chr., mais elle offre, en même temps, une image de l'évolution qui, partant de la République et passant par le Principat, aboutira à l'absolutisme. V. aussi SCHUBART, *Römische Regierungsgrundsätze in der Provinz Ägypten* dans *Verh. der LIII. Vers. der deutschen Philologen*, 1922, pp. 14—15; cf. MARQUARDT, *Organisation de l'Empire romain*, II, 1892, p. 405; A. STEIN, *Untersuchungen zur Geschichte und Verwaltung Ägyptens unter römischer Herrschaft*, Stuttgart, 1915, pp. 93—95.

driae ou δικαιοδότης, idiologue (ἐπίτροπος τοῦ ἰδίου λόγου), archidicastes, ceux-ci participent à l'activité judiciaire du *conventus*, soit dans le cadre de leur compétence propre, qui s'étend à toute l'Égypte, soit en vertu d'une délégation propre du préfet (ἀναπομπή), imposée par la nécessité d'une justice rapide et accessible pour tous.¹⁾ Les préposés des circonscriptions territoriales: épistratèges et stratèges, dont la présence est nécessaire pour la révision de leur administration, doivent aussi être présents au *conventus* et collaborer à l'exercice de la justice, comme délégués du préfet ou d'un fonctionnaire supérieur pour instruire l'affaire ou pour solutionner le procès en cours.²⁾ Mandat peut être donné, dans les

¹⁾ Pour le *juridicus* v. E. STEIN, *Die Juridici Alexandriae* dans *Arch. f. P.* I, 1901, pp. 445—449; COLLINET-JOUGUET, *Un procès plaidé devant le juridicus Alexandriae dans la seconde moitié du IV^e siècle apr. J. Chr.* dans *Arch. f. P.* I, pp. 305—306. Il y a renvoi du préfet au *juridicus* dans *B. G. U.* II, 378 et I, 245; rapp. du *B. G. U.* III, 1019, 9: Ἐνέτυχεν ἡγεμόνι καὶ ἀναπεμφθεὶς ἐπὶ τὸν δικαιοδότην (v. WILCKEN, *Arch. f. P.* III, 1904, pp. 378—379 et IV, p. 406 n. 1, p. 408). En ce qui concerne la compétence spéciale du *juridicus*, sur le rapprochement des papyrus concernant le procès de Tertia Drusilla et de C. Julius Agrippianus devant le δικαιοδότης M. Julius Maximianus (cf. *P. Catt.* I, verso; *P. Lond.* II, p. 152, n. 196; *B. G. U.* III, 1019 et *P. Berl.* 7420, 24 éd. Frisk dans *Aegyptus* IX, p. 285; v. aussi les papyrus: *P. S. I.* IV, 281 et *P. Ryl.* II, 119) une ébauche a été essayée par BOYÉ, *Denuntiatio*, p. 25, n. 7: procès relatifs à la tutelle, aux comptes des tutelles, peut-être, enfin, des affaires qui donnent lieu à la procédure d'expertise (Δοχοδεία).

Pour l'archidicaste, il apparaît comme délégué, par le préfet, dans *B. G. U.* I, 136, dans *P. Jand.* II, 9. Sa compétence spéciale, comme celle de *juridicus*, s'étend, sous l'Empire, à toute la χώρα, elle est propre aux procès intéressant les συγχωρήσεις, peut-être doit-on l'admettre dans les procès se greffant sur la *contradictio* (cf. P. JÖRS, *Z. Sav.* XXXIX, 1918, pp. 52 et suiv.; contra MITTEIS, *Grundz.* p. 127).

Pour l'idiologue, les actes du procès de Nestnephis (*P. Brit. Mus.* ed. WESSELY, *Specim. script. graec.* tab. 8, 1; MITTEIS, *Chrest.* 68: année 14 apr. J. Chr.) nous montrent un renvoi de l'affaire au *conventus*, à la suite d'une requête adressée à l'idiologue; rapp. *B. G. U.* I, 347 et *P. Lips.* 121. L'idiologue apparaît comme juge du contentieux fiscal (v. REINACH, *N. R. H.* 1919, pp. 583 et suiv.; *N. R. H.* 1920, pp. 5 et suiv. et P. M. MEYER, *Jurist. Papyri*, 93, qui reproduisent et commentent le *Gnomon* de l'idiologue du *B. G. U.* V, 1210, éd. par SCHUBART, *Der Gnomon des Idios Logos*, dans *Berichte der Preuss. Kunstsaml.* XLI, 1919—1920 n. 2 et *Rom und die Ägypter nach dem Gnomon des Idios Logos* dans *Z. A. Spr.* XLVI, 1920, pp. 80—95). La compétence de l'idiologue est tenue directement de l'empereur; v. PREISIGKE, *Gierowesen im griechischen Ägypten*, Strasbourg, 1910, p. 200. V. sur l'idiologue l'excellent travail de GERH. PLAUMANN, *Der Idioslogos: Untersuchung zur Finanzverwaltung Ägyptens in hellenistischer und römischer Zeit*, dans *Abh. Preuss. Akad.* 1918, phil.-hist. Kl. n. 17, pp. 68 et suiv.; LENEL et PARTSCH, *Zum sogenannten Gnomon des Idios Logos*, dans *Sitzb. Akad. Heidelberg, ph.-hist. Kl.* 1920, 1. Abt. pp. 1—132; UXKÜLL-GYLLENBAND, *Zum Gnomon des Idios Logos*, dans *Arch. f. P.* IX, 1930, pp. 183 et suiv.

²⁾ Les épistratèges, procureurs de l'ordre équestre, sont placés, par Auguste, à la tête de trois grands districts: Delta, Heptanomie (Ἐπτὰ νομοὶ καὶ Ἀρσινόης) et Thébaidé. Ayant d'importantes fonctions administratives, ils apparaissent, avec les attributions judiciaires, en vertu d'une délégation du préfet: *P. Oxy.* IV, 726; *P. Brem.* 17; *P. Lond.* 11, p. 172; *P. Strasb.* 41, 17 et suiv.; cf. V. MARTIN, *Les épistratèges*, Genève, 1911, pp. 157 et suiv.

Les stratèges, au contraire, nommés par le préfet et pris dans la population grecque, sont chargés de la police et de l'administration financière des nomes. Ils n'ont pas de juridiction propre; cf. *B. G. U.* I, 168; *P. Fior.* 36, 15 et 3, 319, 8 et suiv. Les stratèges ne tiennent leur pouvoir de statuer ou de procéder à une enquête que du mandat du préfet; cf. l'inscription en l'honneur du στρατηγός de Letopolites, Cn. Pompejus Sabinus, de l'année 22—23 après J. Chr., qui

mêmes conditions, au βασιλικὸς γραμματεὺς, à des anciens fonctionnaires ou même à des officiers.¹⁾ Enfin, dans les affaires qui ont lieu au *conventus*, les papyrus citent encore la présence des *consiliarii*, *adsecciores*, les φίλοι du *P. Catt.* recto l. 12.²⁾

En règle générale le fonctionnaire supérieur saisissait son délégué par des instructions, afin d'instruire l'affaire et de la renvoyer ensuite à son tribunal ou même de juger le procès. En Égypte, ces instructions n'ont rien à voir avec la formule,³⁾ et c'est le cas, au I^{er} et II^e siècles, dans toutes les provinces impériales.⁴⁾ En effet, nous pouvons rapprocher les instructions⁵⁾ du *P. Oxy.* 1, 37

a rendu toujours la justice d'une façon impartiale, comme délégué du θεϊότατος préfet d'Égypte C. Galerius (ἐν τε ταῖς δικαιοδοσίαις... τὸ δίκαιον... κατὰ [τὴν τοῦ θ]ειοτάτου ἡγεμόνος... βο[ύλησιν] ἀπονέμει chez EDGAR, *Annales du Service des antiquités d'Égypte* XXIX, 1928, p. 277: *Inscription du Musée du Caire*, 51876; v. aussi P. M. MEYER, *Z. Sav.* LII, 1932, p. 400). V. pour le stratège de l'époque romaine l'excellente étude de BILABEL, chez PAULY-WISSOWA-KROLL, *Realenc.* IV, A, 184—252 avec une prosopographie des stratèges pour l'époque des Ptolomées et pour l'Égypte romaine. Cf. aussi WILCKEN, *Bemerkungen zur ägyptischen Strategie*, dans *Hermes* XXVII, 1892, pp. 289 et suiv.; V. MARTIN, *Stratèges et basilogrammates du nome d'Arsinoïte*, dans *Arch. f. P.* VI, 1920, pp. 147 et suiv.; TAIT, *The Strategi and Royal Scribe in the Roman Period*, dans *Journal* VIII, 1922, pp. 166—173. En échange l'activité des stratèges s'exerce continuellement, en matière de police et de justice de paix (cf. MITTEIS, *Grundz.* p. 28 et MEYER, *Juristische Papyri* p. 33). Ils ont une certaine compétence en matière gracieuse (cf. MITTEIS, *Grundz.* p. 29) à laquelle il faut rattacher la notification officielle des parangélies. En ce qui concerne la prérogative de préparer le *conventus* (requête concluant: ἔχειν ἐν καταχωρισμῷ), cette opinion perd aujourd'hui de plus en plus du terrain.

¹⁾ Pour le βασιλικὸς γραμματεὺς, comme κριτής désigné par le gouverneur ou μεσότης καὶ κριτής: *arbitrer et judex* choisi par les parties, v. pour le *conventus*: *B. G. U.* I, 19; cf. WESSELY, *op. cit.* 8, 11, 3; 11, 8, 3; WILCKEN, *Arch. f. P.* IV, pp. 413—414. MOMMSEN, *Rom. Strafrecht*, p. 248, n. 6 (*Droit pénal romain*, I, 1907, p. 290, n. 3) cite un préfet de cohorte, qui statue, en 124 apr. J. Chr., dans une affaire d'hérédité sur le mandat du préfet d'Égypte. Pour une délégation afin de *conventus*, donnée à Q. Corvius Flaccus, épistratège de la Thébaidé en retraite, v. l'inscription de Pelusium, année 4 av. J. Chr., publiée par R. CAGNAT, *Comptes-Rendus de l'Acad. d. Inscr.* 1905, pp. 202 et suiv., commentée par WILCKEN, *Arch. f. P.* IV, p. 384.

²⁾ La date du 4 juin 115 apr. J. Chr. permet de conclure, comme l'observe BOYÉ, *Denuntiatio*, p. 31 n. 21, que l'affaire a eu lieu devant le *conventus* du Delta occidental. V. aussi P. M. MEYER, *Juristische Papyri*, 22 b.

³⁾ Les plus anciens exemples que nous possédons sont: *P. Oxy.* I, 37 (année 49 apr. J. Chr.); *P. Oxy.* II, 237 et *P. Oxy.* VIII, 39 (année 93 apr. J. Chr.). V. pour la question: WENGER, *Rechthist. Papyrusst.* pp. 105 et suiv.; MITTEIS, *Hermes* XXX, pp. 578 et suiv.; WILCKEN, *Arch. f. P.* IV, pp. 409—411; PARTSCH, *op. cit.* pp. 65—67; MOMMSEN, *Z. Sav.* XII, 1892, pp. 291 et suiv.; WLASSAK, *Provinzialprozess*, p. 4, n. 1; JÖRS, *Z. Sav.* XIL, 1919, pp. 24 et suiv. et p. 85; MITTEIS, *Grundz.* p. 23; L. BOULARD, *Les instructions écrites du magistrat au juge-commissaire dans l'Égypte romaine*, Paris, 1906, pp. 11 et suiv.

⁴⁾ V. le rescrit de Sévère Alexandre au Κοινὸν Βιθυνῶν, que rapporte PAUL, *Lib. 20 resp.*, D. 49, 1, *De appel. et rel.* 25. La Bithynie est certainement province impériale en 135 apr. J. Chr.; cf. MARQUARDT, *L'organisation de l'Empire romain*, II, 1892, p. 492. Pour Achaïa, province impériale du 15 à 14 apr. J. Chr., v. PHILOSTRATE, *Vit. Appollon.* 10, 36; cf. aussi MARQUARDT, *op. cit.* p. 491.

⁵⁾ Cf. *P. Oxy.* I, 37 col. II, 3 et suiv.: ἐπεὶ... φαίνεται μοι κατὰ τὰ ὅπο τοῦ κυρίου ἡγεμόνος κριθέντα; rapp. du *B. G. U.* I, 19; *B. G. U.* I, 136, 24 et suiv. (année 135 apr. J. Chr.): ὁ τοῦ νομοῦ στρατηγὸς ἐξετάσει [περὶ το]ύτου κἀν φανῶσι οἱ περὶ τὸν Φανογμέα κατὰ ταύτην [τὴν αἰ]τίαν ἀντελημμένοι τῶν πατρῶν τῆς ἐκκαλοῦσης, [ἀποκα]τασταθῆναι αὐτῇ ποιήσει τὰ προσήκοντα. Sur ce papyrus v. GRADENWITZ, *Hermes* XXVIII, 1893, p. 321; MITTEIS, *Hermes* XXX, p. 580; PARTSCH, *op. cit.* p. 73, n. 4.

et *B. G. U.*, I, 136²⁴ et suiv. des instructions aux juges commissaires en matière de *cognitio* impériale.¹⁾ Leur seul point commun²⁾ avec la formule, c'est la rédaction par écrit de ces instructions ainsi que la présence d'un juge commissaire, qui instruit l'affaire (*judex datus, pedaneus*), mais qui fait de l'administration, de la police et sa décision vient „toujours“ du magistrat. En effet, l'esprit administratif de la nouvelle procédure extraordinaire se manifeste par une action prépondérante exercée par le magistrat sur tout le cours du procès, depuis l'introduction de l'instance jusqu'à l'exécution du jugement.³⁾

III

Si nous cherchions à voir maintenant quel est le moyen de la citation au *conventus*? Elle repose sur une parangélie (παράγγελία), requête du demandeur au stratège avec prière qu'elle soit transmise au défendeur par l'hypérète afin qu'il sache qu'il devra se présenter et se tenir à la disposition du tribunal là où on tiendra le *conventus*: προσκαρτερεῖν τῷ τοῦ ἡγεμόνος βήματι.⁴⁾ L'hypérète

¹⁾ V. le rescrit de Trajan(?) au *legatus Augusti pro praetore provinciae Galatiae Avidius Quietus* au *C. I. L.* III n. 355. V. aussi le rescrit d'Hadrien aux commissaires envoyés en Grèce, pour trancher le différend entre les villes de Coronae et Tisbae, dans le *Bull. de corr. hellénique* V, pp. 453 et suiv. Cf. encore WLASSAK, *Provinzialprozess*, p. 28, n. 33 sur les textes de PLINIE, *Epist.* 58, 1 et DION CHRISOST. *Or.* 35.

²⁾ La doctrine traditionnelle, sur la distinction entre la procédure de l'*Ordo* et la procédure extraordinaire, impose, comme élément caractéristique de l'*Ordo*, la division de l'instance en deux phases: *in jure* et *in judicio*, l'emploi de la formule définissant les éléments du procès, enfin, la constitution d'un juré privé. Le trait essentiel de l'*Ordo* c'est le juré choisi par les parties, et beaucoup moins la formule. PARTSCH (*op. cit.* pp. 73—78) dégage parfaitement l'idée que les instructions écrites de la *cognitio extraordinaria* sont une conséquence de l'idée qu'il n'y a pas de justice civile mais des actes de police, d'autorité administrative. Sur la différence entre les *judices privati* de la procédure ordinaire et les *judices dati* ou *pedanei* constitués par le magistrat dans la *cognitio* v. MOMMSEN, *Droit public romain*, trad. P. F. GIRARD, V, 1896, p. 257 n. 1, p. 271; PERNICE, *Z. Sav.* VII, 1886, pp. 105—110. La procédure extraordinaire est opposée à celle de l'*Ordo* par des textes qui s'expriment d'une manière générale, ainsi ULPIN, *Lib. 45 ad Sab.*, D. 50, 16, *De verb. sign.* 178, 2; SCAEVOLA, *Lib. 7 digest.*, D. 19, 1, *De act. empti*, 52, 2, soit par des textes qui font l'application de l'antithèse au point de vue de la formule: PAUL, *Lib. 1 sent.*, D. 3, 5, *De neg. gest.* 46 (47), 1 et la glosse des *Inst.* de Turin sur *Inst. Just.* 3, 12, *De success. pr.* etc. V. pour l'ensemble des idées sur la question: E. CUQ, *Le conseil des Empereurs d'Auguste à Dioclétien* (*Mem. Ac. Inscr. et B. L.*, Paris, 1884, p. 314, pp. 441 et suiv.) et *Revue crit. d'hist. et de lit.* XXI, 1886, pp. 206, 6 et suiv.; PERNICE, *Festgabe Beseler*, 1885, pp. 51 et suiv.; P. F. GIRARD, *Manuel*, 1918, p. 1086; comp. WLASSAK, *Provinzialprozess*, pp. 11—13.

³⁾ Pour l'exposé de l'ensemble de la doctrine sur la *cognitio extraordinaria* v. PERNICE, *op. cit.* p. 52 et *Archivio giuridico*, 1886, pp. 36 et suiv.; P. F. GIRARD, *Manuel*, pp. 1084 et suiv.; PARTSCH, *Schriftformel*, pp. 65—67, 67—69, 69—78; WLASSAK, *Provinzialprozess*, pp. 11—13 et 42—44.

⁴⁾ Cf. *B. G. U.* I, 226: ... παρέσσειται αὐτὸν... οὗ ἂν ὁ κράτιστος ἡγεμὼν... τὸν τοῦ νομοῦ διαλογισμὸν ποιῇται; *P. Amh.* 81: παρῆναι [τοῦτον] καὶ προσεδρεύειν τῷ βήματι τοῦ λαμπροτάτου ἡμῶν ἡγεμόνος, ἔστ' ἂν τὰ πρὸς αὐτὸν ζητούμενα πέρας λάβῃ. V. aussi *P. Teb.* 303, 434; *P. S. I.* VIII, 941; *P. Ross. Georg.* II édit. KRUGER n. 27; *P. Lond.* II, p. 172 n. 358. Cf. MITTEIS, *Zur Lehre von den Libellen und der Prozesseinleitung nach den Papyri der früheren Kaiserzeit*, Sitz.-Ber. de Leipzig, Phil.-hist. Kl. 1910, pp. 67—69 et *Grundz.* pp. 32 et suiv.; MODICA, *Introduzione allo*

faisait mention de l'accomplissement de la *metodosis* sur le libelle. La demande est suivie ensuite d'un enregistrement et de la conservation de l'exemplaire en greffe.¹⁾ Mais, la citation peut s'appuyer aussi sur une requête: *postulatio* (ὑπόμνημα) adressée directement au préfet et dans une *sessio pro tribunali* ou *de plano* et réalisée au moyen d'une ὑπογραφή par l'intermédiaire du bureau de l'archidicaste ou de l'épistratège.²⁾

Existe-t-il un rôle des affaires? MITTEIS³⁾ a voulu le voir, à un moment donné, dans le καταχωρισμός du *B. G. U. I*, 226. Selon PREISIGKE et MEYER le καταχωρισμός (comp. καταχωρίζω) désigne tout simplement le fait de la remise du dépôt du classement et de la conservation des actes "dans les archives."⁴⁾ Mais alors comment le préfet était-il informé, avant chaque session du *conventus*, des affaires qui devaient venir aux assises? MITTEIS et STEINWENTER admettent la possibilité d'une communication.⁵⁾ Pour BOYÉ⁶⁾ le doute paraît être écarté par le *P. Ryl. II*, 74 et, peut-être, par le *P. Oxy. II*, 286,16, qui suppose, sans aucun doute possible, que le préfet est au courant des procès à trancher au *conventus*

studio della papirologia giuridica, Milano, 1914, pp. 326 et suiv.; DE FRANCISCI, *Syn. II*, p. 268; WLASSAK, *Provinzialprozess*, p. 38, n. 7; MITTEIS, *Z. Sav. XL*, 1919, p. 364; MEYER, *Z. vergl. RW. XXXIX*, 1921, p. 274; BOYÉ, *Denuntiatio*, pp. 54 et suiv.; L. WENGER, *Neue Libellpapyri* dans *Racolta di scritti in onore di Giacomo Lumbroso* (1844—1925), Milan, 1925, pp. 325—326.

¹⁾ Cf. PREISIGKE dans *Klio XII*, 1912, pp. 441—442 et *Gierowesen im griechischen Ägypten*, Strasbourg, 1915, p. 107; P. M. MEYER, *Juristische Papyri*, n. 3, 16—65, etc. et les notes.

²⁾ Cf. *P. Amh.* 81, 4-5; *P. Lips.* 32, 9] et *P. Strasb.* 41, 18; rapp. *P. Lond.* II, 358, 7; *P. Cornell.* 14 (v. *Studi ital. di fil. class.* N. S. fasc. 1); *P. Brem.* 17, 4; *P. Jand.* II, 9, 6—10; *B. G. U. II*, 614,18 et *P. Oxy. II*, 237, coll. V, 37. Il y a unité de la parangélie: une parangélie normale devant le stratège et une parangélie „accidentelle“ dérivant d'une requête aux magistrats supérieurs; cf. *P. Ross. Georg.* II n. 21: παράγγελμα adressée à l'épistratège Aelius Parmenio, année 154—155, Memphis; *P. Berl.* 13993, de l'année 120—121 apr. J. Chr., παράγγελμα adressée à l'ἀρχιδικαστής et le commentaire de P. M. MEYER, *Gerichtsnotarielle alexandrinische Vergleichsurkunden* dans *Racolta Lumbroso*, pp. 223 et suiv. Ce dernier procédé devient le procédé normal dans la période suivante; v. BOYÉ, *op. cit.* p. 63, n. 15; MITTEIS, *Libellen*, pp. 85 et suiv.; STEINWENTER, *Studien zum römischen Versäumnisverfahren*, München, 1934, p. 81; MITTEIS, *Grundz.* pp. 38—40.

³⁾ Cf. *Corpus Papyrorum Raineri I*, éd. WESSELY et MITTEIS, Wien, 1895, pp. 270 et suiv. et *Hermes XXX*, pp. 567 et suiv.; WENGER, *Rechthist. Papyrusst.* pp. 100, 106 et suiv.; FLINIAUX, *Le vadi-monium*, Paris, 1908, pp. 136 et suiv.; MITTEIS renverse lui-même cette conception dans ses *Libellen*, parues en 1910, cf. pp. 66—67, 69 et suiv.; v. aussi *Grundz.* pp. 36 et suiv. et p. 37 n. 2; ZUCKER, *Beiträge zur Kenntniss der Gerichtsorganisation im ptolemaischen und römischen Ägypten* (*Philologus*, Suppl. Bd. XII, Leipzig, 1901), pp. 449—450; BOYÉ, *Denuntiatio*, pp. 65 et suiv. L'idée que le καταχωρισμός ne concerne nullement l'introduction d'instance est aujourd'hui communément reçue; cf. ARANGIO RUIZ, *Bolletino di diritto romano XXIV*, 1913, p. 269; PARTSCH, *Arch. f. P. V*, 1909, pp. 526—527; STEINWENTER, *op. cit.* p. 23, n. 4; MODICA, *op. cit.* 237 et n. 1367. Ce serait, selon MITTEIS (*Libellen*, p. 75), comme un catalogue, un journal d'entrée; comp. *Grundz.* p. 34.

⁴⁾ Ces explications sont confirmées encore par le *Gnomon* de l'idéologue § 100 (cf. REINACH, *N. R. H. XLIII*, 1919, p. 629 et XLIV, 1920, p. 80), par le *P. Oxy. XII*, 1473,40 et suiv. et par le *P. Oxy. XIII*, 1510,5 et suiv. V. aussi dernièrement E. RABEL, *Katagraphe* dans *Z. Sav. LIV*, 1934, pp. 205—206.

⁵⁾ V. *Grundz.* p. 37, n. 2 et *Versäumnisverfahren*, p. 74.

⁶⁾ V. *Denuntiatio*, p. 69 et n. 33 et peut-être *P. Oxy. II*, 283,16 et suiv.

et il trouve la solution du problème¹⁾ dans la pratique de la rédaction des libelles en plusieurs exemplaires dont l'un est adressé par le stratège au préfet.

Il nous faudra voir maintenant quels sont les rapports entre la *dicae scriptio* qu'on rencontre dans la procédure sicilienne à la fin de la République²⁾ et les parangélies gréco-égyptiennes. Une doctrine vieillie³⁾ plaçait ces deux actes au cours du *conventus*: la *dicae scriptio* n'aurait été qu'une sorte d'*editio actionis in iure* et la *dicarum sortitio*, le tirage au sort des juges. Ce fut le mérite de Mitteis et ensuite de Fliniaux de trancher cette question d'une manière définitive sur l'analogie de la citation du droit des papyrus: s'appuyant, d'abord, sur la requête d'inscriptions au *καταχωρισμός* comme moyen d'introduction de l'instance et ensuite sur la conception du *καταχωρισμός* comme rôle des assises, telle qu'elle résulte du *B. G. U. I*, 226 et du *B. G. U. I*, 242.⁴⁾

Quelle que soit la correction qu'on doit apporter à ces notions, il reste néanmoins vrai qu'une analogie doit être toujours admise entre la *dicae scriptio* et les parangélies du droit gréco-égyptien telles qu'elles résultent du *B. G. U. I*, 226. En effet, la notion de la *καταχωρισμός* n'est pas indispensable, l'essentiel c'est la citation. L'acte de la *dicam scribere* doit être nécessairement conçu comme un acte unilatéral, extra-judiciaire, nécessairement antérieur au *conventus*, acte écrit, adressé par le demandeur à l'autorité publique, dans le but de saisir la juridiction compétente et de faire notifier à l'adversaire une copie de la demande portant, en même temps, une injonction de comparaître aux assises.⁵⁾ Seule cette conception explique le passage de CICÉRON, *in Verr.* II, 2, 15.

¹⁾ V. MITTEIS, *Z. Sav.* XXXII, 1911, p. 341; P. M. MEYER, *Griechische Papyrusurkunden der Hamburger Stadtbibliothek*, I. Heft, 1, 2, Leipzig, 1911, p. 16 introd. Pour la transcription des décisions des affaires, jugées au *conventus*, v. la courte mention faite au *P. Oxy.* XVII, 2112 et WILCKEN, *Papyrus-Urkunden*, *Arch. f. P.* IX, 1928, p. 93.

²⁾ Cf. CICÉRON, *in Verr.* II, 2, 15; 37—38; 54; 59. Cette institution se rattache au statut définitif donné à la province de Sicile par le consul de l'année 622/131, P. Rupilius, et elle est, sans doute, aussi ancienne que les assises du gouverneur, dont elle est un préliminaire indispensable. V. FLINIAUX, *Le Vadimonium*, p. 130, n. 1; P. F. GIRARD, *Organisation judiciaire des Romains*, Paris, I, 1901, p. 330, n. 3; PARTSCH, *Schriftformel*, p. 90, n. 1.

³⁾ V. KARLOWA, *Legisactionen*, 1872, p. 257 n. 1; VOIGT, *Über das Vadimonium* dans les *Abhandlungen* de Leipzig, 1881, pp. 340 et suiv.; HARTMANN-UBBELOHDE, *Ordo Iudiciorum und die Iudicia extraordinaria der Römer*, Göttingen, 1885, p. 444.

⁴⁾ Cf. MITTEIS, *C. P. R. I*, 1895, pp. 270 et suiv. et *Hermes* XXX, pp. 573 et suiv.; v. de même P. F. GIRARD, *op. cit.* p. 331 n. 2; MITTEIS, *Hermes* XXXIII, 1897, pp. 644—649; WENGER, *Arch. f. P.* II, 1903, p. 509; PARTSCH, *Schriftformel*, p. 82 n. 2; FLINIAUX, *op. cit.* pp. 130 et suiv. Abandonnée par MITTEIS, *Z. Sav.* XXIX, 1908, p. 470 (rapp. *Libellen*, p. 71 et *Grundz.* pp. 17—18), cette théorie est maintenue par FLINIAUX, *N. R. H.* XXXIII, 1909, pp. 593 et suiv. qu'approuvent P. F. GIRARD, *Manuel*, 1918, p. 990 n. 2; STEINWENTER, *op. cit.* pp. 111—112; COSTA, *Cicerone giuriconsulto IV: Il processo civile*, 2, Bologne, 1928, p. 23.

⁵⁾ La *dicae scriptio* sicilienne est extra-judiciaire, mais le concours de l'autorité confère à la citation un caractère authentique et obligatoire. Cette conception, vérifiée dans les papyrus, se trouve dans les *Verrines*. Pour le domaine respectif du *vadimonium* et de la *dicae scriptio* v. FLINIAUX, *op. cit.* pp. 142 et suiv. Pour les origines grecques de la *dicam scribere* v. MITTEIS, *Römisches Privatrecht bis auf die Zeit Diokletians I*, Leipzig, 1908, p. 21 n. 55 et FLINIAUX, *N. R. H.* XXX, 1909, pp. 538 et suiv. Pour le rapprochement de l'*edere actionem* de la procédure formulaire, de la citation devant les *δικαστήρια* alexandrins de l'époque ptolémaïque: *δικην (ἀνα)γράφειν ἐν τῇ δικαστηρίῳ ἐνώπιον* cf. BERNEKER, *Zur Geschichte der Prozesseinleitung im ptol. Recht*, Diss. München, 1929, pp. 69 et suiv., 97 et suiv.

Ensuite, en vertu de la loi Rupilia, un délai de 30 jours devait séparer la *dicae scriptio* du *conventus* de la *dicarum sortitio* qui constitue le tirage au sort de l'ordre des affaires devant venir aux assises.¹⁾ PLINIE-LE-JEUNE, *Epist.* 10, 66, montre que la première occupation du *conventus* consistait dans la révision des listes des jurés et la convocation des juges; ce n'est qu'après qu'on pouvait passer à l'application de la règle: *sine sorte... non enim audiebantur causae, nisi per sortem ordinatae*.²⁾

IV

En Égypte l'organe normal de la *jurisdictio* c'est le *conventus juridicus*. C'est le tribunal de droit commun, le *dicastirium ordinarium*. Les *Paraphrases* des *Institutiones*, attribuées à THÉOPHILE, 3, 12 pr. leur opposent nettement les *dicastiria extraordinaria* qui correspondent aux tribunaux permanents.³⁾ Cette terminologie ne peut s'expliquer, selon WLASSAK (*Provinzialprozess*, pp. 35, 54), que par la coexistence de deux systèmes, avant la période byzantine.⁴⁾

Ceci nous amène à nous demander dans quelle mesure fonctionnent, dans l'Égypte du Principat, les tribunaux permanents en face du *conventus*. En fait de terminologie: βῆμα quelquefois⁵⁾ et δικαστήριον, dès l'époque ptolémaïque,⁶⁾ dé-

¹⁾ Le passage capital des *Verrines* est *actio* II, 2, 15: *Scribitur Heraclio dica... sortiturum Syracusis iste edixerat. Paratus ad hanc dicam sortiendam venerat. Tum eum docet Heraclius non posse eo die sortiri, quod lex Rupilia vetaret diebus XXX sortiri dicam quibus scripta esset. Dies XXX nondum fuerant. Sperabat Heraclius, si illum diem effugisset, ante alteram sortitionem Q. Arrium, quem provincia tum maxime expectabat, successurum. Iste omnibus diebus diem distulit et eam diem constituit, ut hanc Heraclii dicam sortiri post dies XXX ex lege posset.* Rapp. ce texte du procès d'Épicrate, in *Verr.* II, 2, 24, 59: ... *Procuratores postulant, ut se ad leges suas rejiciat aut ex lege Rupilia dicam scribi jubeat.* Sur le in *Verr.* II, 2, 15, v. les explications de BETHMANN-HOLWEG, *Römisches Civilprozess*, II, 1865, p. 201; P. F. GIRARD, *Organis.* I, p. 331 n. 2; WENGER, *Arch. f. P.* II, 1903, p. 509; FLINIAUX, *op. cit.* p. 141.

²⁾ V. pour le moment de la *sortitio causarum* ou *judiciorum* aussi SUÉTONE, *Claud.* 15. Cf. encore HARTMANN-UBBELOHDE, *op. cit.* p. 443; MITTEIS, *C. P. R.* I, 1895, p. 279; P. F. GIRARD, *Manuel*, 1918, p. 990 n. 1.

³⁾ V. BRUNS, *Fontes juris Romani antiqui*, 7^e édit. de GRADENWITZ, II, *Scriptores*, 1911, p. 76 (*Servius in Virgilium Aeneidem* 6, 431). MITTEIS, *Hermes* XXX, 1895, pp. 574 et suiv. a cru pouvoir établir sur la lecture du *B. G. U. I.*, p. 242, 19 et suiv.: [ἀξιώ ἐν καταχω[ρισμῷ τοῦ] το γένεσθαι ἀ[χ]ούσαι [τέ μοι] πρὸς αὐτόν, [ὅπως ἐπὶ τοῦ] ῥητοῦ ἀποδ[ε]ῖξω ἐν τῇ [...] ἡμέρα κ.τ.λ. qu'un délai de dix jours séparait, en Égypte, l'introduction de l'instance du jugement du procès, délai que la loi Rupilia fixait à 40 jours pour la Sicile. Cependant WILCKEN, *Arch. f. P.* IV, p. 409 n. 2 sur le *P. Teb.* II, 331, 16 et le *P. Teb.* II, 303, 17 donne une autre interprétation du *B. G. U. I.*, 242, 19 et suiv.

⁴⁾ Cf. *ad pr. Inst.* 3, 12: ἡ bonorum emptίων τότε χώραν ἔχουσα ἦν ἡ τὰ δικαστήρια ὀρθινά-ρια ἦν, τούτεστιν, ἦν ἡ ἐκινούνητο ἐν μόνῃ τῇ καιρῷ τοῦ κοινβέντου... σήμερον δὲ τῶν δικαστηρίων ἐξτραορδινάριων ὄντων καὶ ἐν παντὶ τῇ καιρῷ γυμναζομένων, εἰκότως αἱ bonorum venditiones εἰσὶν ἐν ἀχρηστία = tunc locum habebat (bonorum emptio), quando judicia ordinaria erant, hoc est, quando conventus tempore dumtaxat habebantur hodie vero, cum judicia extraordinaria sint et omni tempore habeantur (éd. et trad. C. FERRINI). V. sur ce texte HARTMANN-UBBELOHDE, *op. cit.* p. 2 et p. 387; WLASSAK, *Provinzialprozess*, p. 35 n. 54; BOYÉ, *Denuntiatio* p. 40 n. 40 et p. 313 n. 76.

⁵⁾ V. FLINIAUX, *op. cit.* pp. 130—185; BOYÉ, *op. cit.* pp. 35—41; WILCKEN, *Arch. f. P.* IV, p. 374 n. 2; W. SCHUBART, *Einführung in die Papyrskunde*, Berlin, 1918, p. 290; STEINWENTER, *op. cit.* pp. 78 et suiv., 83 et suiv., 90.

⁶⁾ V. ainsi *P. Teb.* 434; *P. Amh.* 81, 10; *P. Lond.* II, p. 172 n. 358, 19 où βῆμα se rapporte au *conventus*, mais βῆμα désigne un tribunal permanent au *P. Oxy.* I, 37 col. 1, 3 etc.

signent les tribunaux permanents que les hauts fonctionnaires de l'administration tiennent à Alexandrie: ¹⁾ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ τῇ πρὸς Αἰγύπτου, soit en vertu de leur compétence propre, soit en vertu de la délégation du préfet. Nous avons ainsi les tribunaux du *juridicus* ²⁾ et de l'archidicaste. ³⁾ Il y avait encore, à Alexandrie, au moins jusqu'à la vingt-septième année du règne d'Auguste, des collèges permanents, ainsi le κριτήριον ἐν τῇ αὐτῇ et aussi un autre collège, désigné, par les mêmes documents: τὸ κριτήριον tout court. ⁴⁾ Enfin, l'existence et le rôle effectif du Collège des Chrématistes, dans la procédure d'exécution, est établi, jusqu'au règne d'Hadrien, année 133 apr. J. Chr., par le *P. Berol.* 11664. ⁵⁾

En vertu d'une délégation, dans leurs circonscriptions territoriales, les stratèges et épistratèges rendent la justice, soit dans leur tournée d'inspection, ⁶⁾ soit à leur tribunal (βήμα), au chef-lieu du district. ⁷⁾ Certains documents attes-

Pour le δικαστήριον, tribunal permanent, v. *P. Giess.* I, 34, 6; *P. Theb.* 15, 4—5. Pour la distinction entre les δικαστήρια alexandrins et les ἀρχή à l'époque ptolémaïque, cf. BERNEKER, *Zur Geschichte der Prozesseinleitung im ptol. Recht*, 1929, pp. 65—71. La meilleure méthode pour distinguer, dans l'Égypte romaine, les *conventus* des tribunaux permanents est indiquée par BOYÉ, *op. cit.* p. 37 sur WILCKEN, *Arch. f. P.* IV, pp. 415 et suiv.; elle consiste à utiliser le tableau des périodes du *conventus* dressé par Wilcken. Cependant MARTIN, *Les épistratèges*, pp. 105—106, fait certaines réserves sur le *P. Oxy.* III, 486.

¹⁾ Cf. *P. Oxy.* I, 35, 9. V. aussi WILCKEN, *op. cit.* IV, pp. 390 et suiv. qui signale justement la question, si délicate pour Alexandrie, de savoir si une affaire se déroule devant le *conventus* du Delta occidental, ou devant un tribunal permanent. V. aussi SCHUBART, *op. cit.* p. 290.

²⁾ V. *P. Ryl.* II 119 cp. I, 6 et I, 28 et suiv.; *P. Bouriant* éd. COLLINET et JOUGUET, *Arch. f. P.* I, pp. 293 et suiv.; *P. Gen.* 4; *P. Oxy.* II, 237 VII et peut-être *B. G. U.* IV, 1042—5; v. aussi WILCKEN, *op. cit.* IV, p. 408 et WENGER, *Rechthist. Papyrusst.* p. 154 n. 2.

³⁾ Cf. *P. Oxy.* II, 281; *B. G. U.* IV, 1155. V. KOSCHAKER, *Archidicastis* dans *Z. Sav.* 1907, p. 257; WILCKEN, *op. cit.* IV, p. 388; FLINIAUX, *Le Vadimonium*, pp. 134-135; MILNE, *A history of Egypt under Roman rule*, Londres, 1924, pp. 133-134.

⁴⁾ Cf. les papyrus d'Abusir el malâq: *B. G. U.* IV, 1098, 1127, 1146, 1156. V. aussi SCHUBART, *Alexandrinische Urkunden aus der Zeit des Augustus* dans *Arch. f. P.* V, 1909, pp. 57 et suiv.; ZUCKER, *Philologus*, Suppl. XII, p. 117; P. M. MEYER, *Juristische Papyri*, p. 93; STEIN, *Untersuchungen zur Geschichte und Verwaltung Ägyptens*, 1915, p. 129; MITTEIS, *Grundz.* p. 8 et les notes; WILCKEN, *Arch. f. P.* IV, 374 n. 2.

⁵⁾ V. P. M. MEYER, *op. cit.* n. 48; BOYÉ, *op. cit.* p. 38 et n. 35; P. JÖRS, *Erzrichter und Chrematisten*, *Z. Sav.* XXXVI, 1915, p. 242 et 245 n. 3.

⁶⁾ Sur l'ἐπιδημία cf. *P. Lips.* 37, 23; *P. Lond.* III, p. 112 n. 1159 et V, p. 8 n. 1651, 17-18; *P. Oxy.* X, 1261, 7; *B. G. U.* II, 362 VII. Pour les *epidimia* v. encore PREISIGKE, *Fachwörter der öffentlichen Verwaltungsdienste in Ägypten*, Göttingen, 1915, p. 84; P. M. MEYER, *Z. vergl. RW.* XXXIX, 1921, p. 273; MITTEIS, *Grundz.* p. 25; WILCKEN, *Grundz.* p. 33 et *Arch. f. P.* IV, p. 374; BOYÉ, *op. cit.* p. 32 n. 22. Les fonctionnaires qui ne peuvent tenir *conventus*, peuvent faire des *epidimiae*, ainsi les épistratèges et les stratèges. Pour les tournées des premiers v. *P. Giess.* 31, 4, aussi MARTIN, *Les épistratèges*, pp. 128 et suiv. Pour les seconds v. P. M. MEYER, *Papyrus-Berichte* VII dans *Z. Sav.* LII, 1932, p. 409 et BILABEL dans *Realenc.* de PAULY-WISSOWA, IV, A p. 184 et suiv. L'*epidimia* a survécu, d'ailleurs, au *conventus*; cf. MITTEIS, *Grundz.* p. 26. Sur la justice rendue par les épistratèges et les stratèges pendant leur ἐπιδημία cf. *P. Oxy.* III, 486; *P. Gen.* 31; *P. Oxy.* I, 70; *P. Lond.* II, n. 358 (p. 172) I, 15 et suiv.

⁷⁾ Cf. *P. Oxy.* I, 260, 8 et suiv.; *B. G. U.* I, 168, 11; 186, 17; *P. Par.* 69; *P. Lond.* II, p. 172, 16; *P. Fior.* 36, I, 3; *P. Oxy.* III, 486, 8; *B. G. U.* I, 195, 35; 226, 9; Rapp. *B. G. U.* I, 164, 20 et suiv.; *P. Amh.* 81. V. MARTIN, *op. cit.* pp. 157 et suiv. et P. M. MEYER, *Z. Sav.* LII, 1932, p. 409.

tent¹⁾ que le préfet tient, lui aussi, un tribunal permanent, mais généralement il réglait les requêtes dans de simples sessions *de plano*,²⁾ ou il envoyait, souvent, le demandeur au *conventus*, par une *suscriptio*.³⁾

En ce qui concerne le cercle de l'activité du *conventus* et celui des tribunaux permanents, P. M. MEYER et L. WENGER soutiennent que ceci dépend de la nature des causes.⁴⁾ Cependant, A. J. BOYÉ remarque, avec raison, qu'au point de vue du fond toute distinction lui paraît inconciliable avec le système de la délégation qui peut envoyer une affaire, pour être instruite, devant un tribunal permanent et jugé au *conventus* ou encore instruite au *conventus* et tranchée, après les assises, par les magistrats locaux.⁵⁾

V

Pour conclure, il nous faut constater que deux juridictions existaient en Égypte dès la conquête romaine, l'une périodique, l'autre permanente. La première fut organisée pour tenir fortement en mains l'Égypte, la seconde fut maintenue par Rome sous l'empire des nécessités pratiques pour suppléer, entre les sessions, aux insuffisances des assises.

Il faut le reconnaître, l'institution du *conventus*,⁶⁾ telle qu'elle fût créée par Auguste,⁷⁾ paraît s'inspirer, non des commodités et des besoins des justiciables, mais de la rareté des communications entre Rome et le préfet. U. WILCKEN (*Arch. f. P. IV*, pp. 401-402) ajoute encore d'autres raisons pour l'indication, par Auguste, des villes conventuelles: importance numérique de la population, chemins commerciaux, puissante garnison.⁸⁾ En tout cas, les populations de la

¹⁾ V. WILCKEN, *Arch. f. P. IV*, pp. 390 et suiv. ainsi que les documents qui y sont indiqués; WENGER, *op. cit.* p. 160 n. 2.

²⁾ Cf. *P. Oxy.* XVII, 2111, 1-12; protocole devant le préfet d'Égypte M. Petronius Mamerinus (année 133/5); le préfet dans son *consilium* (σχετάμενος μετὰ τῶν ἐν συμβουλῇ εἶπεν) renvoie l'affaire à un *judex datus*. V. aussi *P. Ross. Georg.* II n. 22, année 154/9 Faijum: ὑπομνηματισμοὶ devant le préfet d'Égypte, M. Sempronius Liberalis, qui retient l'affaire (διαγνώσ[ο]μαι περὶ τοῦ πράγ[ματος]). V. MITTEIS, *Libellen*, pp. 90 et suiv. et *Grundz.* p. 38.

³⁾ Pour la suscription: εἰ τι δίκαιον ἔχεις τούτῳ χρῆσθαι θύνασαι v. *P. Oxy.* II, 237 col. V, 37 et *B. G. U.* II, 614 vo.

⁴⁾ V. P. M. MEYER, *Juristische Papyri*, p. 280; WENGER, *op. cit.* pp. 101-102, 105. Comp. BOYÉ, *op. cit.* p. 39 n. 39.

⁵⁾ Cf. *P. Ryl.* II, 74, 6-7 et BOYÉ, *op. cit.* p. 39 et n. 39. Pour FLINIAUX (*Le Vadimonium*, p. 151), la citation par *vadimonium* rend compétents les tribunaux permanents, celui de l'ἀρχιδικαστή et du δικαιοδότης; cf. *P. Oxy.* II, 260 et *B. G. U.* I, 5.

⁶⁾ Nous possédons quelques tableaux, très vivants, du *conventus*. Ainsi l'un tracé pour l'Asie, par DION CHRYSOSTOME, *Or.* 35, 15 ed. ARNIM, p. 434 avec le mouvement des parties, des juges, des avocats, des magistrats, etc.; l'autre pour l'Égypte, dans les actes de Nestnephis, époque de Tibère, cf. *P. Brit. Mus.* éd. WESSELY, *Spec. script. graec.* tab. 8, 1 et MITTEIS, *Crest.* 63. Ces actes ont été analysés par WILCKEN, *Arch. f. P. IV*, pp. 408-410 et utilisés par P. M. MEYER, Διοίκησις und Ἱδιὸς Δόλος dans *Festschrift zu Otto Hirschfelds sechzigstem Geburtstag*, Berlin, 1903, pp. 150 et suiv.

⁷⁾ V. l'inscription de Pelusium, de l'année 4 av. J. Chr., chez R. CAGNAT, *Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions*, Paris, 1902, p. 602 et suiv.

⁸⁾ WILCKEN (*op. cit. I. c.*) met en évidence qu'Alexandrie était la résidence du préfet d'Égypte, Memphis, au premier siècle de l'Empire, la seconde ville du pays et Pelusium était

Haute Égypte se trouvent fort éloignées des sièges des assises et la rareté des sessions risque encore de retarder la solution des litiges.¹⁾ Il y avait certainement de nombreux palliatifs. Pour n'en citer que quelques uns: l'activité des épistratèges et des stratèges en matière de police, la tournée d'inspection que le préfet entreprend en dehors des assises, l'usage des délégations, qui intervenaient avant, pendant ou après les sessions, enfin la fréquence des actes exécutoires et de la procédure de sommation.²⁾

Enfin, il nous faut reconnaître que, pour la bonne et rapide administration de la justice, seule la décentralisation administrative et la suppression des *conventus*, réalisée par Dioclétien,³⁾ en 297 apr. J. Chr., y fut parfaitement efficace, car le Bas-Empire posa le principe que tout habitant de l'Égypte ne sera, dorénavant, jugé que par l'autorité immédiate de sa province. Le Bas-Empire se raccorde ainsi à la conception de l'administration de la justice, en Égypte, au temps des Ptolomées.

situé sur les grands chemins commerciaux de l'Égypte V. G. LUMBROSO, *Recherches sur l'économie politique de l'Égypte sous les Lagides*, Turin, 1870; M. KHVOSTOV, *Étude sur l'histoire des échanges à l'époque des monarchies hellénistiques et de l'Empire Romain, I: Histoire du commerce oriental de l'Égypte gréco-romaine*, Kazan, 1907, pp. 96-99; COLLARD et JOUGUET, *Petite recherche sur l'économie politique des Lagides*, dans *Racolta di scritti in onore di G. Lumbroso*, Milan, 1925, pp. 115-116. D'ailleurs, les trois villes que nous venons de citer, étaient d'importantes forteresses, ayant de nombreuses garnisons, cf. STRABON, *Geogr.* 17, 1, 12, 21; AMMIEN MARCELLIN 22, 16, 6 et l'inscription au C. I. L. VI n. 1624: *procurator Alex(andriae) Pelusi p.* . . . (de l'année 274-8).

¹⁾ V. aussi WILCKEN, *Arch. f. P.* IV, pp. 410 et 417.

²⁾ Cf. MARTIN, *Les épistratèges*, pp. 128 et suiv. et P. Giess. 31, 4; MITTEIS, *Grundz.* pp. 25-3; WILCKEN, *op. cit.* p. 374. Pour la fréquence des actes exécutoires et de la procédure de sommation cf. MITTEIS, *Z. Sav.* XLI, 1920, p. 325 et BOYÉ, *op. cit.* p. 36 n. 30.

³⁾ Cf. C. Just. 3, 3, *De ped. jud.* 2, rapp. ULPEN, *Lib. 1 appell.* D. 49, 2, *Quibus appell.* 1, 1 et 4; v. aussi MOMMSEN *Römisches Strafrecht*, 1899, pp. 249-50 (*Droit pénal romain*, trad. J. DUQUESNE, I, 1907, pp. 291-292). Pour l'Égypte cf. spécialement B. G. U. IV, 1024; P. Lips. 33, 36, 37 et les travaux de WILCKEN, *Arch. f. P.* IV, pp. 423, V. encore MOMMSEN, *Verzeichniss der römischen Provinzen, Abhandl. de l'Académie de Berlin*, 1862, pp. 500 et suiv. — *Gesamm. Schr.* V, 1908, pp. 671-672; C. JULIAN, *De la réforme provinciale attribuée à Dioclétien*, *Rev. Hist.* XIX, 1882, p. 351; COLLINET-JOUGUET, *Un papyrus bilingue du Musée du Caire, Une affaire jugée par le praeses Aegypti Herculiae*, *Arch. f. P.* III, 1906, p. 331; M. GELZER, *Studien zur byzantinischen Verwaltung Ägyptens*, Leipzig, 1909, pp. 2-5; GERMAINE ROUILLARD, *L'administration civile de l'Égypte byzantine*, Paris, 1928, pp. 2-6. Ajoutez M. ROSTOVTSSEFF, *La crise sociale et politique de l'Empire romain au troisième siècle apr. J. Chr.* dans *Musée belge*, XXVII, 1923, pp. 223-242 et *The social and economic history of the Roman Empire*, Oxford, 1926, pp. 416 et suiv. Sur l'influence du patronat dans la dissolution de l'autorité impériale au Ve siècle apr. J. Chr., v. GRAFTON MILNE, *The ruin of Egypt by roman mismanagement*, dans *The Journal of Roman Studies* XVII, 1927, pp. 1-13. — Comme premier résultat de la réforme administrative de Dioclétien, l'Égypte, diocèse de l'Orient, fut partagée en cinq provinces, à savoir: 1) *Aegyptus Jovia*, la Basse-Égypte, à l'ouest du Nil, 2) *Aegyptus Herculia*, 3) *Thebais*, 4) *Lybia inferior*, voisine de l'Égypte à l'ouest, 5) *Lybia superior* (Cyrenaïca). — Comme conséquence naturelle, il faut envisager la suppression des anciens *conventus* territoriaux. Ensuite, la division des grandes provinces de l'Empire, accomplie par Dioclétien, a eu comme but de rendre à nouveau effective l'administration directe de la justice par le gouverneur, donc suppression des anciennes délégations. Chaque gouverneur aura, dorénavant, son δικαστήριον, son tribunal permanent, établi dans sa résidence. Les επιδημία des fonctionnaires seuls se maintiennent; v. P. Lips. 37.

Zu den christlich-muhammedanischen Beziehungen

von Konstantios Amantos

Zusammenfassung

Prof. K. Amantos gab zuerst einen Überblick über die Stellung der Christen in den Ländern arabischer Zunge. Er hat nicht die Rechtsstellung der Christen nach der islamischen Auffassung erklärt, sondern einige Haupttatsachen der Toleranz, aber auch der Verfolgung erwähnt. Die ältere Zeit der arabischen Eroberung ist mehr tolerant, während die Verfolgung mit dem 9. Jahrhundert n. Chr. beginnt. Seitdem sind verschiedene apokryphe Schutzbriefe erdichtet worden, die sich auf Muhamed oder Omar bezogen. Es ist klar, dass diese apokryphen Schutzbriefe nicht aus dem Nichts geschaffen werden konnten; sie stützten sich ebenfalls auf ältere einfachere Toleranzzeugnisse seitens der Araber. Auch die Stellung der christlichen Staaten, zuerst des Reiches Karl des Grossen und dann von Byzanz, hat oft zur Milderung der Stellung der Christen sehr viel beigetragen. So hat z. B. Byzanz den Tempel des Heiligen Grabes nach der Zerstörung durch den Fatimiden Hakem wieder aufbauen können und hat auch sonst durch Verträge und Konzessionen für die Christen interveniert. Die ganze Frage der Schutzbriefe der arabischen und ägyptischen Herrscher für Christen, Klöster u. s. w. bedarf noch der Untersuchung, da eine Reihe von unmedierten Schutzbriefen noch in den Bibliotheken von Sinai und anderswo liegt.

Nach der allerdings inkonsequenten muhammedanischen Tradition haben auch die Türken so gehandelt. Schon bei der freiwilligen Übergabe von Jannina (1430 n. Chr.) haben die Türken der Stadt eine gewisse Autonomie gelassen und dem Metropolit den bisherigen Gerichtsbarkeit zuerkannt. Der Eroberer von Konstantinopel Mehmed hat trotz des Widerstandes bei der Eroberung der Stadt den unionsfeindlichen Patriarchen Gennadios Scholarios mit seiner älteren Gerichtsbarkeit anerkannt. Seitdem ist von den Türken einigen Provinzen, welche ohne Widerstand der türkischen Herrschaft anheimgefallen waren oder durch ihre Dienste (z. B. durch Metallarbeit) dem türkischen Staat besonders nützlich waren, wieder eine gewisse Autonomie zuerkannt worden. Während aber die Autonomie oder die politischen Privilegien nur wenigen Provinzen gegeben wurden, waren die bischöflichen Schutzbriefe oder *Berats*, allerdings gegen Zahlung von Geld, fast allen kirchlichen Prälaten zugänglich.

In griechischen Übersetzungen kennen wir bis jetzt den bestimmten Typus des Berats erst aus dem Jahre 1604, jedenfalls aber wurden Berats auch im 16. Jahrhundert gegeben, die wir in den türkischen Originalen aufsuchen müssen. Die Schutzbriefe bestimmen im Allgemeinen die Gerichtsbarkeit der Bischöfe über die Ehe, die Testamente der Christen u. s. w. und gewähren gewisse Steuerfreiheit für das Vermögen der Kirche und der Bischöfe. Das Vermögen der Kirche ist durch diese Schutzbriefe gross geworden und wurde dann für Schulzwecke verwendet. Die Berats schützten die Bischöfe gegen Willkür seitens der türkischen Provinzial-Behörden und zeigen uns gelegentlich interessante diesbezügliche Einzelheiten.

Prof. K. Amantos hat absichtlich einen Überblick über diese christlich-muhammedanischen Beziehungen gegeben, damit er dem Wunsche Ausdruck verleihe, der vierte byzantinische Kongress möge die Herausgabe aller arabischen und türkischen Schutzbriefe, welche für die Geschichte der Völker des Orients so wertvoll sind, fördern.

Le problème des Khazares

Contribution à l'histoire de l'expansion religieuse de Byzance

par Mayer A. Halévy

I. De la valeur des sources.

On a un peu négligé l'intérêt que présentent pour les études byzantines en général, et surtout pour l'histoire de Byzance aux IX^e et X^e siècles, les recherches sur les Khazares. Il s'agit, en premier lieu, du curieux phénomène historique de la conversion au judaïsme de cette peuplade turco-tartare, qui occupa au Moyen-Age une bonne partie des régions ponto-caspiennes. L'historicité, basée essentiellement sur des sources littéraires juives, en a jadis été très discutée, et des humanistes comme J. BUXTORF l'ont même réfutée complètement. Que faut-il donc penser, actuellement, de la valeur critique des témoignages concernant la judaïsation des Khazares ?

Dans son ouvrage magistral *Les Slaves, Byzance et Rome au XI^e siècle* (Paris, 1926), M. FR. DVORNIK nous a offert un exposé, aussi limpide que savant, du milieu politique et religieux, dans lequel dut avoir lieu la propagande missionnaire des divers cultes qui se disputaient la suprématie, plutôt impérialiste que simplement spirituelle, des redoutables hordes en perpétuel mouvement, dans l'infini de la steppe barbare. Ce fut probablement une suite naturelle de la concurrence confessionnelle que cette conversion en masse. Les faits sont ainsi acquis pour l'historiographie médiévale de l'Europe du sud-est, quels que soient les résultats finaux de l'analyse des sources. Néanmoins, historicité ne veut pas toujours dire authenticité. Et si cette dernière qualité était susceptible d'une contestation critique, quant aux documents; s'il n'est guère possible de démontrer l'indépendance même relative des différents textes ou relations qui sont en cause; alors, quelle pourrait être la valeur historique du témoignage lui-même, vu qu'il est réduit à une unique origine commune, origine non-authentique ? Notre vénéré maître et collègue, M. SIMON DUBNOW, soumit aussi le problème à cet examen, dans son petit travail hébreu intitulé *Conclusions ultimes dans la question des Khazares* (Livre d'hommage à la mémoire du Dr Samuel Poznański, Varsovie 1927), travail réédité dans l'édition hébraïque de son *Histoire universelle du peuple juif*, pour établir la base d'authenticité et, partant, une certitude positive de l'événement. Le Dr JULIUS BRUTZKUS, auteur

d'appréciables recherches sur la vie économique du monde judéo-khazare,¹⁾ y ajouta de sa part une confirmation érudite, mais en dépassant, en quelque sorte, les bornes accessibles à l'investigation scientifique: l'aperçu est un peu trop large, car il accepte une foule de données hypothétiques de la vaste littérature sur les prosélytes de la Volga (comp. *Encyclopaedia Judaica*, V, s. v. „Chasaren“).

En somme, toutes les relations peuvent être ramenées à une seule et même origine: la missive-réponse d'un Khazare judaïsant — roi (khagan) ou simple lettré — à Hisdaï ibn Šaprut, le ministre juif du calife de Cordoue Abd-er-Rahman III, dont la légitime curiosité avait dû avoir été suscitée au sujet de l'existence d'un royaume „israélite“ aux confins opposés de l'Europe. Les copies et les versions de la lettre se multiplièrent de bonne heure, peut-être encore au X^e siècle, de sorte qu'il se forma bientôt une certaine tradition historique que les légendes et les fantasmagories d'un Eldad le Danite et d'autres moins prétentieux, ne tardèrent pas à enjoliver à leur tour. La sensationnelle réalité a dû fortifier la consolation et les espérances messianiques des coreligionnaires. Des passages essentiels du prototype peuvent encore être décelés dans les recensions connues jusqu'à présent (surtout dans les fragments édités par S. SCHECHTER). Ainsi donc, bien que nous ne possédions pas, à proprement parler, le texte intégral de la lettre originale; si, à notre point de vue, toutes les relations (y compris les données incidentes de la littérature rabbinique) sont à la fois tardives et remaniées; toujours est-il que l'historicité du fait, dépouillée du surcroît légendaire, comme le texte lui-même de ses ornements poétiques, reste, après toute analyse, non seulement intacte, mais même renforcée par l'appui des sources indépendantes non-juives, et surtout par les témoignages arabes et byzantins, bien que ces témoignages soient sujets à caution.

II. La date et la portée de la conversion.

Il faut anticiper: ce n'est pas la controverse des représentants ecclésiastiques qui détermina la conversion du khagan et de sa cour au judaïsme, mais bien au contraire: ce fut l'expansion redoutable de la religion d'Israël dans le royaume des Khazares, qui poussa Byzance à l'envoi d'une mission aux fins de dispute et pour détourner les sympathies vers la suzeraineté spirituelle (en apparence) des maîtres grecs. C'était la diplomatie de Bardas. D'autre part, il est aussi très probable que la conviction (comme l'a idéalisée le poète Juda Halévy), ou la révélation intérieure (qui a joué un rôle dans certains cas de conversion), n'avait rien à faire dans la résolution du chef des Khazares. S'il a adopté la foi mosaïque, ce fut plutôt dans le dessein de satisfaire à la fois les Églises chrétiennes et l'Islam, représentés par les États voisins. Il choisit la

¹⁾ Nous attirons l'attention des membres du Congrès sur les importants travaux en yidisch publiés par l'Institut de Science juive de Vilna, en Pologne. M. J. BRUTZKUS y a fait paraître, sous forme d'articles, dans les *Écrits* historiques et économiques, de très intéressantes études originales sur le commerce des Juifs au Moyen-Age. On peut encore y trouver d'autres recherches inédites d'intérêt historique général.

voie du moindre risque. Car, le judaïsme n'impliquait aucune vassalité politique et présentait aussi l'avantage de maintenir l'équilibre des influences. Chacune des autres religions était moins mécontente de cette solution, que de la préférence éventuelle de l'une de ses rivales, dont on pouvait craindre de plus considérables inconvénients.

Sous ce rapport de la logique de l'histoire, nous posons la question de la date: La conversion a-t-elle eu lieu dans la première moitié ou vers le milieu du VIII^e siècle, comme le rapporte la chronique traditionnelle, ou faudrait-il la mettre en relation directe avec l'action connue de Photios, comme l'a fait jadis J. MARQUART (*Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903). D'après la *Vie de Constantin*, la mission chez les Khazares du „Philosophe“ et de son frère Méthode ne s'effectua qu'à la fin de 860 ou au début de 861. C'était le moment culminant de l'évangélisation des Slaves de l'Est, qui payaient au khagan de Sarkel (Bèla-Věža sur le Don inférieur)¹⁾ un vieux tribut de reconnaissance, parce que les Khazares les avaient aidés à secouer le joug des Avars. Le nouveau péril commun des Pétchéniègues donna de la vigueur à l'alliance des protecteurs et des protégés. Car les événements du IX^e siècle n'ont pas démenti la qualification de JORNANDÈS (*Historia Gothorum*, V): „Aggaziri, gens fortissima“, et les Khazares restèrent pour plusieurs années encore les dominateurs de la steppe. Leur christianisation et surtout leur affiliation à l'Église de Byzance ne formaient donc pas seulement le pieux désir ou l'ambition du fougueux patriarche, mais bien une nécessité vitale de l'Empire en Orient. Selon ces considérations, la date de la fameuse controverse coïncidait avec la visite des apôtres des Slaves, à la cour de Sarkel, si celle-là n'en a pas été le prétexte. Mais la conversion? Doit-on envisager le geste du khagan, en 860 ou peu avant, comme une initiative, ou comme le renouvellement d'un acte accompli plus d'un siècle auparavant?

D'accord avec M. Fr. Dvornik qui accepte les données de J. Marquart, nous admettons l'an 861 comme date historique de la conversion royale. Elle fut comme la consécration officielle d'une situation généralisée depuis longtemps. De sorte que la tradition, enregistrée par la lettre à Hisdaï, reposerait sur une réalité antérieure à la dispute avec Cyrille et Méthode. Il n'est pas impossible qu'il y ait eu d'autres controverses religieuses, en dehors de celle-là (la Chronique dite de Nestor nous en cite plusieurs exemples); mais celle qui dut devenir célèbre dans le monde eut lieu à ce moment-là. Le peu d'enthousiasme de l'auteur de la *Vie de Constantin*, quant au succès de la mission chez les Khazares; la concordance, d'autre part, de cette relation avec celle d'Abù-Bekhri (1094), donnent plus d'importance à l'événement du IX^e siècle qu'à celui qui pourrait être attribué au règne du supposé Bulan. Pour ce qui concerne les proportions de la conversion, ainsi que sa permanence, les sources juives elles-mêmes laissent entendre que les larges masses du peuple khazare se

¹⁾ Pour ce qui est de la géographie historique, nous renvoyons au *Manuel de l'antiquité slave* (I-II, Paris, 1923-26) de LUBOR NIEDERLE et aux essais d'ALEXANDRE BASCHMAKOFF; conf. *Litterae Orientales*, № 58 (Leipzig, 1934).

tenaient encore loin du judaïsme. La pleine tolérance envers tous les cultes, la parfaite symbiose religieuse, d'ailleurs commune aux populations turco-tartares de cette époque-là, constituèrent autant de motifs et de causes d'un prosélytisme modéré et aussi d'une disparition rapide et totale des judéo-khazares, sous les coups réitérés des Pétchénegues et des Russes de Kiev, au cours de la seconde moitié du dixième siècle.

III. Questions subséquentes et conclusions.

Cette disparition subite et définitive de l'arène de l'histoire, qui ne put être l'œuvre ni d'une guerre malheureuse, ni d'une assimilation religieuse et ethnique dans le creuset slave, reste encore à élucider. Ces Khazares, convertis depuis si longtemps au judaïsme et, en conséquence, jouissant au moins des mêmes conditions statiques et dynamiques que les Juifs de race, — que sont-ils devenus? Certes, la plupart des envahisseurs barbares subirent un sort identique. Mais les multiples communautés juives survécurent à toutes les vicissitudes, sur tout le pourtour de la Mer Noire, aussi bien qu'en Crimée.

Nous avons déjà soutenu l'hypothèse¹⁾ que les Caraïtes du Sud de la Russie, qui parlent et se servent même dans leur liturgie d'un idiome tartare et qui conservent une multitude d'éléments folkloriques assez bizarres pour leur coreligionnaires, comme pour les Juifs proprement dits (c'est-à-dire pour les rabbanites); que ces sectaires „israélites“ qui n'ont pour la plupart dans leur expression anthropologique rien du complexe des types sémites ou méditerranéens, semblent plutôt descendre des prosélytes d'antan. Si des rabbins se sont efforcés de montrer à grand'peine que les Khazares adoptèrent le judaïsme talmudique, il faut y voir péremptoirement la preuve que le mosaïsme biblique a dû avoir le dessus, dans leur vie pratique. D'ailleurs, Juda Halévy le laisse entrevoir.

Mais il est une théorie ingénieuse, qui écarte la probabilité de la disparition complète. D'après l'opinion émise (et rétractée ensuite) par le philologue Lazare Sainéan, il n'y a point eu de solution de continuité. Poussées vers l'Occident, à la suite des incursions des Pétchénegues et des Russes de Kiev, des hordes judéo-khazares, alliées peut-être aux Magyars, passèrent le Dnièpre et le Dniestre et trouvèrent un refuge dans la plaine du bas Danube, et même au-delà des Carpathes.

Le folklore roumain offrit au chercheur une particularité frappante: la toponymie vulgaire d'une foule innombrable de sites, de sites à ruines surtout, la parémiologie et la poésie populaires, comme, du reste, beaucoup de croyances et de légendes ou contes historiques, confondent et identifient les Juifs avec les Géants et les Tartares. Comment expliquer ce surprenant phénomène au moins linguistique? Il faut donc trouver une ancienne population d'occupants, qui put présenter les trois caractères: ce furent sans doute les Khazares, dont la religion mosaïque, la haute taille et la race mongolique ont dû donner lieu à

¹⁾ Voir surtout notre revue *Sinai*, II^e année, N^o 1 (Bucarest, 1927).

une pareille identification.¹⁾ En réalité, le phénomène n'est nullement particulier aux Roumains. La péninsule balkanique à peu près tout entière pourrait offrir des curiosités similaires. Le folklore des Bulgares et des Serbes surtout en fait foi. Mais en Roumanie, l'hypothèse atteint un tout autre degré de plausibilité historique, que partout ailleurs, où lesdites croyances ont pu à un certain moment être importées.

Le même prince russe Sviatoslav qui anéantit la puissance des Khazares, poussa ses conquêtes jusqu'aux régions transdanubiennes. Selon la règle des migrations médiévales, les vaincus abandonnaient le territoire pour envahir à leur tour maint pays occidental. L'Empire byzantin, ainsi que les Bulgares et les Slaves du Sud auraient admis une infiltration khazare. Mais ce ne sont là que des conjectures. De tradition ou témoignage historique il ne peut nullement être question.

¹⁾ L. SAINEANU, *Studii folklorice*, Bucarest, 1896; v. aussi *Romania* (Paris), XVIII, 1889, *Les Juifs ou Tartares ou Géants* (pp. 494—501).

Die Grabinschrift des Solomon Vicarius von Thrakien

von Christo M. Danov

Zusammenfassung

Der Verfasser befasst sich mit der Grabinschrift des Solomon, comes devotissimorum domesticorum, der auch Vicarius von Thrakien war. Die Inschrift wurde vor einigen Jahren im südbulgarischen Dorfe Hissarkösseleri gefunden und ist ins Jahr 582, d. h. in das erste Regierungsjahr des Kaisers Maurikios anzusetzen. Dieselbe Inschrift hat schon seinerzeit Apostolidis herausgegeben und behandelt. Seine Lesung und Behandlung ist allerdings gänzlich verfehlt. Nach des Verfassers Lesung lautet die Inschrift:

† ἐνθάδε κατάκτε
Σολομῶν ὁ τῆς μεγαλ(ο)πρ(επεστάτης)
μνήμ(ης) γενάμ(ενος) κόμ(ης) τῶν κα(θ)οσιωμένων)
δομ(εστίων) κ(αί) βικάρ(ιος) Θράκης
τε(λευτήσας) μῆ(νός) νοεμβρ(ίου) Ζ' Ἰνδικτιῶνος Α βασι-
λ(είας) (vel. -εύοντος) τοῦ δεσπ(ότου) ἡμῶν Φλ(αβίου)
Τιβερίου Μαυρικίου ἔτους Α

Der Verstorbene wird in seiner Grabinschrift Z. 2 als ὁ τῆς μεγαλοπρ. μνήμης erwähnt. Dadurch kommt sein Rang-, bzw. Ehrentitel μεγαλοπρεπέστατος, lat. magnificentissimus, zur Geltung. Anknüpfend daran bringt der Verfasser mehrere Belegstellen aus Inschriften und Papyri. Ferner macht der Verfasser einige Bemerkungen zu den anderen Ämtern, die der Verstorbene bekleidet hat. Solomon würde der vierte uns bezeugte Vicarius von Thrakien sein. Was die Persönlichkeit Solomons anbelangt, könnte er nach des Verfassers Meinung als ein Verwandter des gleichnamigen berühmten Feldherrn Justinians betrachtet werden.

Les sources byzantines de l'histoire hongroise

par Gyula Moravcsik

Résumé¹⁾

L'auteur a l'intention de donner un compte-rendu sur la méthode et sur les résultats de son ouvrage qui vient de paraître en hongrois dans le *Manuel des Sciences Historiques Hongroises*, dirigé par M. VALENTIN HÓMAN, tome I, fasc. 6/b, publication de la Société Historique Hongroise, Budapest, 1934, pp. 256.

L'ouvrage comprend les chapitres suivants:

Introduction: 1. Caractéristique de l'historiographie byzantine. Classification des sources. — 2. Histoire des recherches relatives aux sources byzantines. Publications des sources. Disciplines auxiliaires. Bibliographie. Abréviations. — 3. Périodes des rapports byzantino-hongrois. — 4. Histoire des recherches relatives aux sources byzantines de l'histoire hongroise.

I. La période de la formation du peuple hongrois (du IV^e au IX^e siècles): 5. Introduction. Sources antiques et orientales. — 6. Jérôme, Ammien Marcellin. — 7. Eunape. — 8. Olympiodore. — 9. Zosime. — 10. Philostorgius. — 11. Socrate. — 12. Sozomène. — 13. Théodoret. — 14. Sources hagiographiques du V^e siècle. — 15. Priscus. — 16. Ennodius, Marcellinus Comes, Jordanès. — 17. Sources mineures du VI^e siècle. Zacharie le Rhéteur. — 18. Cosmas Indicopleustes. — 19. Procope de Césarée. — 20. Agathias. — 21. Jean Malalas. — 22. Théophane de Byzance. — 23. Ménandre. — 24. Jean d'Épiphanie. — 25. Évagrius. — 26. Autres sources mineures du VI^e siècle. Jean d'Éphèse. — 27. La tactique dite de Pseudo-Maurice. — 28. Théophylacte Simocatta. — 29. Jean d'Antioche. — 30. Sources mineures du VII^e siècle. — 31. Chronique de Pâques. — 32. Le Géographe de Ravenne. Sources orientales. — 33. Actes de St. Démétrius. — 34. Sources mineures du VIII^e siècle. — 35. Autres sources des VII^e et VIII^e siècles. — 36. Théophane le Confesseur. — 37. Le patriarche Nicéphore. — 38. Georges le Moine. — 39. „Scriptor incertus“. — 40. Sources mineures du IX^e siècle. — 41. Les inscriptions bulgares de langue grecque. — 42. Sources mineures du X^e siècle. — 43. Joseph Génésius. — 44. Sources des X^e et XI^e siècles. — 45. L'Épitomé, Siméon Magistros, Léon le Grammairien, Théodose de Mélitène. — 46. Georges Cédrenus. — 47. Informations de provenance postérieure au IX^e siècle.

¹⁾ Le texte complet de cette communication a été publié dans *Byzantion*, IX, 1934, p. 663—673.

II. La période de la conquête hongroise et du règne des princes (IX^e et X^e siècles): 48. Introduction. — 49. Sources slaves. — 50. La tactique de Léon le Sage. — 51. Sources mineures du X^e siècle. — 52. Constantin Porphyrogénète. — 53. Continuation de Georges le Moine. — 54. Continuation de Théophane. — 55. Léon le Diacre. — 56. Informations de provenance postérieure au X^e siècle.

III. L'époque des rois arpadiens (du XI^e au XIII^e siècles): 57. Introduction. — 58. Jean Scylitzès. — 59. Michel Attaliatè. — 60. Continuation de Scylitzès. — 61. Anne Comnène. — 62. Jean Zonaras. — 63. Michel Glycas. — 64. Jean Cinnamus. — 65. Nicétas Acominate. — 66. Poèmes historiques du XII^e siècle. — 67. Théodore Prodrome. — 68. Discours du XII^e siècle. — 69. Sources hagiographiques et ecclésiastiques du XII^e siècle. — 70. Sources mineures du XII^e siècle. — 71. Georges Acropolite. — 72. Théodore Scutariote. — 73. Ephraïm. — 74. Chronique de Morée. — 75. Georges Pachymère. — 76. Nicéphore Grégoras.

IV. L'époque des dynasties d'origine diverse (XIV^e et XV^e siècles): 77. Introduction. — 78. Jean Cantacuzène. — 79. Sources mineures du XIV^e siècle. — 80. Laonikos Chalkokondylès. — 81. Ducas. — 82. Georges Phrantzès. — 83. Michel Critobule. — 84. Zoticos Paraspondylos. — 85. Sources mineures du XV^e siècle. — 86. Ekthésis Chroniké. — 87. Une chronique anonyme (= cod. Barber. gr. 111). — 88. Manuel Malaxos — Dorothée de Monembasia. — 89. Hiérax. — 90. Sources mineures du XVI^e siècle.

Appendice: 91. Les noms ethniques relatifs aux Hongrois dans les sources byzantines (avec une table).

Landesverteidigung und Siedlungspolitik im oströmischen Reich¹⁾

von Georg Stadtmüller

Die Grundfrage der Landesverteidigung, die Beschaffung und Ausbildung des Soldatenmaterials, hat der moderne Staat (seit dem Anfang des 19. Jahrhunderts) durch die Einziehung aller Untertanen zur Waffenausbildung gelöst. Die Wehrverfassung des antiken kleinen Stadt- und Stammesstaates beruht ebenfalls auf diesem Grundsatz. Mit der Entstehung von Grossreichen wird dies anders, entsprechend einem geopolitischen Grundgesetz der Beziehung zwischen dem Umfang des staatlichen Raumes und der organisatorischen Form der Landesverteidigung. Die ständige Bereitschaft zur Verteidigung der weiten Grenzen gegen äussere Feinde macht Grenzgarnisonen nötig, die eines stehenden Heeres als Rückhalt bedürfen. Die gesteigerte materielle Kultur macht andererseits die Bewohner der Städte ohne lange Ausbildung ungeeignet zum Felddienst. So greift man zu den Leuten, die Lust und Liebe zu dem Soldatenhandwerk haben. Man legt sie in die Grenzgarnisonen, indem man sie entweder mit Sold oder durch Verleihung von Ländereien lohnt. Der erste Weg führt zum besoldeten Berufsheer, der zweite zur Bauernsoldatenmiliz, die in gewissem Sinne als eine bewusste Erneuerung der ursprünglichen allgemeinen Wehrpflicht gedacht war. Der Staat gedachte durch die planmässige Ansiedlung von Bauernsoldaten das Bauerntum als natürliches Soldatenreservoir wieder aufzufüllen.

Interessante Beispiele einer solchen grosszügigen Siedlungspolitik im Dienste der Landesverteidigung bieten in der Antike das persische Achämenidenreich, das sizilische Reich Dionysios des Älteren, das makedonische Reich Philipps und dann in grossartigster Weise das Imperium Romanum. Dabei schlägt die Siedlungspolitik verschiedene Wege ein. In dem persischen Staat der Achämeniden, der Schöpfung einer verhältnismässig kleinen Erobererschicht, war Grund und Boden des Riesenreiches zum grössten Teile in Lehen eingeteilt, die nach ihrem Umfange einen oder mehrere Bewaffnete zu stellen hatten. Diesen Typus militärischer Siedlung wird man am besten Bauernsoldatensiedlung nennen, um den Ausdruck Feudalismus zu vermeiden, der gar zu leicht zur Gleichsetzung mit den in vielem verschiedenen Verhältnissen des abendländischen Spätmittelalters verlockt.

¹⁾ Ein Auszug aus diesem Vortrag ist in den *Forschungen und Fortschritte* X, 1934, S. 404 f. erschienen.

Das sizilische Grossreich des Dionysios des Älteren und das makedonische Grossreich Philipps zeigen einen gänzlich anderen Typus der militärischen Siedlung, den man in Anlehnung an die spätere römische Ausdrucksweise am besten als *Militärkolonie* bezeichnen wird. Die Siedlungspolitik schafft hier nach einem grossen Plane befestigte Söldnerkolonien (*Militärkolonien*) als Stützen der Landesverteidigung an allen strategisch wichtigen Punkten des Reiches. Der militärischen Sicherung gegen unbotmässige Grenzstämme oder unzuverlässige Volkselemente dient die Zwangsverpflanzung in eine neue Umgebung, wo sie gefügiger sein mussten und wenigstens nicht gefährlich werden konnten. *

Die Landesverteidigung des Römischen Reiches zeigt in den einzelnen Entwicklungsperioden ganz verschiedene Formen. In der Zeit der älteren Republik herrscht wie in allen antiken Stadt- und Stammesstaaten die allgemeine Wehrpflicht, wenn auch durch die Bestimmung, dass der Wehrpflichtige die Bewaffnung selbst zu stellen hat, die Ärmern tatsächlich vom Heeresdienst befreit waren. Diese Zeit, der ein stehendes Heer unbekannt ist, ist die klassische Periode der römischen *Militärkolonie*. Die „Kolonie“ als eine Gesamtheit von staatlich angelegten Bauernhöfen dient in gleicher Weise der wirtschaftlichen Erschliessung des Landes und der Versorgung der überschüssigen Bevölkerung wie auch der militärischen Sicherung neugewonnener Gebiete. Mit der Einstellung der Nichtbesitzenden und politisch Unberechtigten (*capite censi*) in den Heeresdienst durch die Militärreform des Marius entstand ein Berufssoldatentum, dessen Zivilversorgung die Kolonien übernehmen mussten.

Augustus hat dann das Heer als Verteidigungswaffe des konsolidierten Weltreiches neu organisiert. Neben dem nichtlokalisierten Feldheer der älteren Zeit wurde in den Grenzprovinzen ein stehendes Heer von Berufssoldaten geschaffen. Die folgenden zwei Jahrhunderte bauten die Reichsgrenzen zu einer geschlossenen Befestigungslinie, dem Limes, aus, an dem die Garnisonen der Berufssoldaten Wache hielten. Mit der wachsenden Überkultur des Mutterlandes Italien verlegte sich die Aushebung allmählich immer mehr in die halbbarbarischen Grenzprovinzen. Im 3. Jahrhundert spielen die Illyrier, im 4.—5. Jahrhundert die Germanen die entscheidende Rolle im Reichsheer. Die „Kolonien“ tragen von Augustus bis auf Hadrian noch denselben militärischen Charakter. Die nach-hadrianischen Koloniegründungen dagegen haben nur mehr juristische Bedeutung und bestehen in der Verleihung des Kolonienamens und Kolonierechtes an Munizipien.

Neben der *Militärkolonie* spielen in der Landesverteidigung des Römischen Reiches auch die beiden anderen Typen der militärischen Siedlungspolitik eine grosse Rolle: Die Bauernsoldatensiedlung längs der Grenzen (*milites limitanei*) und die Zwangsverpflanzung. Als schlagfertige Miliz, die an Ort und Stelle jederzeit zur Verteidigung der Reichsgrenzen bereit war, wurde das Institut der *milites limitanei* geschaffen. In den Grenzprovinzen wurden Bauern mit einem Kleingut belehnt unter Verpflichtung zum Heeresdienst. Diese Ansiedlung von Grenzsoldaten begann erst mit dem Ausbau des Limes. Viel älter ist dagegen die Zwangsverpflanzung ganzer Barbarenstämme in andere Teile des Reiches. So hatte man schon im Anfang des 2. vorchristlichen Jahrhunderts den Wider-

stand des ewig unruhigen Bergvolkes der Ligurer für immer gebrochen. Die römischen Kaiser, vor allem Tiberius und Mark Aurel, wandten dann diese Zwangsverpflanzung besonders gegenüber den unterworfenen Germanenstämmen an. Damit steht eine andere politische Massnahme in nahem Zusammenhang: Das Protektoratsverhältnis zu den barbarischen Klientelstaaten längs der Reichsgrenzen. Häufig ist dabei die Grenze zwischen Protektoratsverhältnis und Zwangsverpflanzung schwer zu ziehen, und manche dieser Klientelstämme wussten sich die Verpflanzung auf den Reichsboden zu erretzen.

Diese kurz geschilderten Formen und Massnahmen der Landesverteidigung und Siedlungspolitik dauerten auch in der ganzen byzantinischen Zeit fort. Dabei ist es bemerkenswert, wie sich im Verlauf der einzelnen Zeiträume die Bedeutung der verschiedenen Formen verschiebt. In frühbyzantinischer Zeit spielt die Klientelstaatenpolitik und die Zwangsverpflanzung barbarischer Stämme eine entscheidende Rolle. In mittelbyzantinischer Zeit beruht die Landesverteidigung ganz überwiegend auf der Miliz der Bauernsoldaten, in spätbyzantinischer Zeit verlegt sich das Schwergewicht auf das stehende Heer geworbener Söldner.

Das Heer der frühbyzantinischen Zeit von Konstantin dem Grossen bis Herakleios bildet ein recht buntes Bild von ganz verschiedenen Elementen. Den Kern bilden die *στρατιῶται*, die regulären Soldaten des stehenden Heeres, die entweder als Freiwillige angeworben oder zwangsweise ausgehoben werden. Denn der oströmische Staat hat wie der römische Staat den Gedanken der allgemeinen Wehrpflicht wenigstens grundsätzlich immer festgehalten, wenn er auch mehr Fiktion als Wirklichkeit war. Im Ernstfalle konnte jeder zum Soldatendienst gepresst werden. Neben dem Berufsheer der *στρατιῶται* stand die Miliz der *milites limitanei*, der erblich zum Soldatendienst verpflichteten Kleinbauern an den Reichsgrenzen. Weiterhin kamen dazu die *bucellarii*, die Privatgarden der hohen Offiziere und Grossgrundbesitzer, und schliesslich die *σύνμαχοι* oder *φοιδεράτοι*, die Hilfstruppen der barbarischen Klientelstaaten. Diese Hilfstruppen der Klientelstaaten spielen in der frühbyzantinischen Zeit eine wichtige Rolle. Am Vorabend der grossen Völkerwanderung hat es das Reich versucht, sich durch einen Schutzwall von Randstaaten an Rhein, Donau und Euphrat vor der drohenden Gefahr zu schützen. Man siedelte gefährliche Barbarenstämme an der Reichsgrenze an, die unter Anerkennung der kaiserlichen Oberhoheit die Aufgabe der Grenzverteidigung übernehmen mussten. So bildete sich der Reichsgrenze entlang eine Kette von Randstaaten, die den Anprall der Völkerwanderung aufhalten sollten, die „unsichtbaren Grenzen des Reiches“ (KORNEMANN). Unter den wehrpolitischen Massnahmen Justinians steht die militärische Ansiedlung ganzer Barbarenstämme im Vordergrund. Die Langobarden wurden zwischen Donau und Theiss, die Reste der Hunnen am südlichen Ufer der Donau und die Anten am nördlichen Ufer der Donau angesiedelt. Während diese Stämme staatsrechtlich als Klientelstaaten im Protektoratsverhältnis zum Reich standen, wurden kleinere Barbarengruppen als *milites limitanei* innerhalb der Reichsgrenze angesiedelt. Das Reich bot in den unaufhörlichen Kämpfen dieser Jahrhunderte das Bild einer belagerten Riesenfestung. Das Vorgelände war gegen einen Angriff zunächst durch die Kette der Randstaaten gesichert. Dahinter lag als eigentliche Vertei-

digungsstellung die von der Grenzsoldatenmiliz der *milites limitanei* besetzte Reichsgrenze. Im Innern des Reiches stand dann das stehende Feldheer der *στρατιωται*, das nach Bedarf überall eingesetzt wurde.

Durch seine Wehrverfassung und durch die überlegene Kunst seiner Diplomatie überstand das oströmische Reich alle Stürme der germanischen Völkerwanderung. An ihrem Ende bedeutete die Zeit Justinians sogar einen Höhepunkt äusserer Macht. Justinian fasste auch nach der Niederwerfung der Vandalen und Ostgoten und nach der militärischen Auseinandersetzung mit Persien den gewaltigen Plan, das ganze Reich durch Befestigung von Grenzstädten und durch Anlage von Wehrburgen in ein einziges grosses Festungssystem zu verwandeln. Der Plan wurde nur mangelhaft verwirklicht und das Festungssystem versagte bei dem Ansturm der Slaven völlig. Nur ein schlagkräftiges Feldheer hätte in Anlehnung an die Festungen die Grenzen schützen können. Daran fehlte es. So waren die Festungen wertlos. Die Slaven konnten die ganze Balkanhalbinsel überfluten. Die Westhälfte des Reiches war verloren. Wenige Jahrzehnte später kam es im Osten zur Katastrophe. Der Sturm der Araber fegte die byzantinische Herrschaft in Syrien und Ägypten hinweg und drang in wenigen Jahrzehnten bis vor Konstantinopel vor. Das oströmische Reich war auf die nächste Umgebung der Hauptstadt, auf Ostthrakien, auf die Inseln und Küstengegenden sowie auf einzelne feste Plätze im Binnenland beschränkt. Der damalige Umfang mag etwa ein Zehntel des früheren betragen haben. Der Untergang auch dieses Rumpfstaates schien unausbleiblich zu sein.

Die furchtbare Katastrophe erwies mit erschreckender Plötzlichkeit, dass die äusserlich so glanzvolle Machtstellung des Reiches doch ihre verborgenen Schwächen gehabt hatte. Gewiss mag die imperialistische Politik Justinians die wirklichen Kräfte des Reiches stark überschätzt und durch ihre rücksichtslose Anspannung erschöpft haben, sodass unter seinen Nachfolgern ein Rückschlag unausbleiblich war. Der Hauptgrund aber lag darin, dass das Heer zum grössten Teile barbarisiert und daher unzuverlässig war. Die politische Unfähigkeit der damaligen Staatsmänner, die die Gefahr nicht in ihrer ganzen Grösse erkannten, und die Sympathie der monophysitischen Bevölkerung Syriens und Ägyptens mit den Arabern tat das übrige dazu, um die Katastrophe unvermeidlich und vollständig zu machen.

Dann aber geschah das Unfassbare, das uns heute wie ein Wunder anmutet. Dass der kleine Staat dem vereinten Druck von Slaven und Arabern standhielt und dann in zähem Kampfe dreieinhalb Jahrhunderte hindurch beide Gegner zurückzudrängen vermochte, bis dann unter Basileios II. die Wiedereingliederung der ganzen Balkanhalbinsel in das Reich vollendet und die Ostgrenze bis zum Euphrat und Tigris vorgerückt wurde. Diese unerhörte Leistung war nur durch eine völlige innere Umgestaltung des Staates nach den Forderungen der Landesverteidigung möglich gewesen. Der Soldat musste in dieser Zeit des täglichen Kampfes um die Selbstbehauptung des Staates alles bedeuten. Literatur und Wissenschaft verstummen für anderthalb Jahrhunderte. Eine Heeresreform war unabweislich. Der Weg dazu war eindeutig gegeben durch die Tatsachen. Wenn man schon das Reich des 6. Jahrhunderts eine belagerte Festung nennen kann,

dann mit viel höherer Berechtigung den Rumpfstaat Ostrom des 7. und 8. Jahrhunderts. Das Reichsgebiet war so zusammengeschrunpft, dass nunmehr eigentlich jeder Fleck Erde Grenzgebiet war. So war es natürlich, dass das bewährte System der Grenzverteidigung durch die Miliz der *milites limitanei* nunmehr auf das ganze Reichsgebiet ausgedehnt wurde. Ein besonderes stehendes Feldheer war daneben überflüssig, da bei dem geringen Umfang des Reiches ein Einsatz der Miliz auch an einer anderen Stelle der Grenze schnell und leicht möglich war. So kommt es auch, dass nunmehr *στρατιώτης* nicht mehr den Berufssoldaten wie in frühbyzantinischer Zeit, sondern den zum Milizdienst verpflichteten freien Bauer bedeutet. Das Reichsgebiet wurde in eine Anzahl von Wehrkreisen (*θέματα*) eingeteilt, an deren Spitze wie in den Exarchaten von Ravenna und Karthago ein Militärbefehlshaber (hier *στρατηγός* genannt) mit der Summe der militärischen, zivilen und jurisdiktionellen Gewalt trat. Diese „Themenverfassung“ blieb dann jahrhundertlang die organisatorische Form der Landesverteidigung.

Die innere Wiedergeburt des kleinen oströmischen Reiches wäre nicht möglich gewesen, wenn die Araber und Slaven auch das Meer beherrscht hätten. Die Vorherrschaft Ostroms zur See gewährte aber einen festen Rückhalt und sicherte die Verbindung zwischen den auseinandergerissenen Provinzen des Reiches. Das bedeutet jedoch nicht, dass das unverrückbare Hauptziel der oströmischen Politik — wie man neuerdings behauptet hat — stets die Thalassokratie gewesen sei. In Wirklichkeit war Ostrom immer, wie auch das alte Rom, in erster Linie Landmacht. Die Seeherrschaft war im 7. und 8. Jahrhundert nicht das Ziel der Politik, sondern die machtpolitische und militärische Voraussetzung zur Rückgewinnung der Vorherrschaft als Landmacht.

Die folgenden Jahrhunderte stehen im Zeichen der Themenverfassung und des Milizsystems. Mit der wachsenden Rückgewinnung der verlorenen Provinzen wurden zahlreiche Barbarenstämme unterworfen und an anderen Stellen des Reiches angesiedelt. Die Provinzgeschichte des 9. und 10. Jahrhunderts ist ganz ausgefüllt durch diese Zwangsverpflanzungen grossen Masses. Der zunehmende Umfang des Reiches machte allmählich wiederum ein stehendes Feldheer nötig, dessen rascher Einsatz überall möglich war. Die Keimzelle dieser Entwicklung ist die kaiserliche Leibgarde, die sich zur Garnison von Konstantinopel und dann zum Feldheer erweiterte. Im 10. Jahrhundert haben diese Regimenter bereits eine bedeutende Stärke und werden als *τάγματα* gleichberechtigt neben der Miliz der *θέματα* genannt.

Die Generation nach dem Soldatenkaiser Basileios I. glaubte sich im Besitze der Sicherheit. Die grossenteils unkriegerischen Kaiser des 11. Jahrhunderts vernachlässigten die Landesverteidigung. Verschiedene Tatsachen weisen darauf hin, dass in die Mitte des 11. Jahrhunderts der Untergang der alten Themenverfassung fällt. *Στρατηγός* erscheint nach dieser Zeit nicht mehr als Amtsbezeichnung für den mit Militär- und Zivilgewalt betrauten Themengouverneur. Wo es in den literarischen Quellen in den folgenden Jahrhunderten noch vorkommt, da bezeichnet es den Befehlshaber irgend einer Heeresabteilung. Gleichzeitig mit *στρατηγός* verschwinden die Wörter *δρογγος* und *βάνδον*, die ursprünglich gewisse Abteilungen von Bauernsoldaten (*Stratioten*) bezeichneten. *Δρογγος*

erscheint dann am Ende des 12. Jahrhunderts und am Anfang des 13. Jahrhunderts noch bei Michael Choniates in Attika und bei Ioannes Apokaukos in Epeiros mit der Bedeutung „Dorf freier Bauern“. Βῆνδον ist in spätbyzantinischer Zeit in Trapezunt Bezeichnung eines Bezirkes, der mehrere Dörfer umfasst. Gleichzeitig nimmt das Wort „Thema“ die ganz allgemeine Bedeutung „Provinz“, „Bezirk“ an. Mit dem Verschwinden des στρατηγός als Themengouverneur taucht gleichzeitig in fast allen Themen der Praitor auf, sodass wir bei der Trümmerhaftigkeit unserer Überlieferung annehmen dürfen, dass in allen Themen der Strategie durch den Praitor ersetzt wurde. Alle diese Tatsachen in ihrer Gesamtheit berechtigen zum Schluss, dass die Provinzverwaltung in der Mitte des 11. Jahrhunderts eine tiefgreifende Umgestaltung erfuhr. Was ist das Wesen dieser grossen Reform der Provinzverwaltung, die ihren äusseren Ausdruck in der Ersetzung des Strategen durch den Praitor findet?

Der Praitor war in der Zeit der Themenverfassung (7.—11. Jahrhundert) der Themenrichter im Beamtenstab des Strategen gewesen. In seiner Hand lag die oberste Rechtsprechung im Thema. So noch im 10. Jahrhundert im Taktikon des Kaisers Leon VI. Anderthalb Jahrhunderte später ist der Themenrichter zum Themengouverneur aufgerückt, der Strategie aber, der frühere Themengouverneur, ist verschwunden. Darin liegt der Beweis für eine vollständige Umgestaltung der Provinzverwaltung. Der bisherige Primat der militärischen Befehlsgewalt wird abgelöst durch den Primat der Zivilverwaltung. Die ganze Wehrverfassung des Reiches muss damals eine grundlegende Umwälzung erfahren haben. Die Landesverteidigung hatte sich bisher zum weitaus überwiegenden Teile auf die mit Erbhöfen belehnten Bauernsoldaten gestützt, die zu Friedenszeiten in gewissen Zeiträumen zu Musterungen und im Krieg zur Fahne einberufen wurden. Ihr Befehlshaber war der Strategie gewesen. Im 11. Jahrhundert verschwand der Strategie, weil er nicht mehr die frühere Bedeutung besass. Das wehrpflichtige Freibauerntum wurde in wachsendem Masse vom Grossgrundbesitz aufgesogen, nachdem die Bauernschutzpolitik Basileios II. von den folgenden Kaisern aufgegeben worden war. Mit der Verringerung des freien Bauerntums verlor auch das Milizheer die vorherrschende Bedeutung, die es früher innegehabt hatte. Die Regierung mag dann auf diesem Wege den entscheidenden Schritt weitergegangen sein und das zahlenmässig immer unbedeutender werdende Bauernsoldatentum überhaupt nicht mehr zum Heeresdienst herangezogen haben.

Ob diese einschneidende Umgestaltung der Landesverteidigung durch den gesetzgeberischen Akt eines Kaisers hervorgerufen wurde oder ob sie vielmehr das Ergebnis einer allmählichen sozialgeschichtlichen Entwicklung war, scheint zunächst nicht klar. Die allgemeine und überall ziemlich gleichzeitige Ersetzung des Titels στρατηγός durch πραιτωρ würde für die erstere Annahme sprechen. Die literarischen Quellen des 11. Jahrhunderts wissen freilich von einer solchen kaiserlichen Verfügung nichts zu berichten. Daraus darf man jedoch nicht ein argumentum e silentio entnehmen in Anbetracht des geringen Interesses der Geschichtschreiber für Dinge der Verwaltung.

Das älteste Vorkommen eines Praitors als Themengouverneur ist um 1060

anzusetzen.¹⁾ Da nun Kaiser Basileios II. (976—1025) als Beschützer der Bauernmiliz bekannt ist, dürfen wir die — wenn nicht völlige, so doch weitgehende — Beseitigung der Miliz mit hoher Wahrscheinlichkeit Konstantinos IX. Monomachos (1042—1054) zuschreiben. Zu dieser Annahme stimmt alles, was wir von diesem Kaiser wissen. An seinem Hofe standen sich Militär- und Zivilpartei schroff gegenüber. Der schwache Kaiser selbst war ein Gegner der Generäle, ein Gegensatz, der seinen Ausbruch fand in den Usurpationsversuchen der beiden Generäle Georgios Maniakes und Leon Tornikes. So ist es begreiflich, wenn der Kaiser im Bunde mit der Zivilpartei die Gegenpartei der Generäle durch die vollständige Beseitigung der infolge der zunehmenden Aufsaugung der freien Bauernsoldaten durch den Grossgrundbesitz schon stark zusammengeschnittenen Miliz aller gefährlichen Macht zu berauben suchte.²⁾

Seit dieser grossen Umgestaltung der Landesverteidigung begnügt sich das Reich mit Garnisonen und mit einem stehenden Söldnerheer. Die Nachteile des Söldnerheeres treten in den späteren Jahrhunderten krass hervor. Die dauernden Soldaufwendungen bedeuteten zunächst für den Staatshaushalt eine starke Belastung. Die Steuerschraube musste noch härter angespannt werden. Das Milizheer in der Zeit der Themenverfassung hatte dem Staat viel geringere Ausgaben verursacht. Schwerer aber wogen andere Nachteile. Durch den ausschliesslichen Aufbau der Landesverteidigung auf fremde Soldtruppen gestand das Reich seine Unfähigkeit ein, sich aus eigener Kraft zu verteidigen. Es lieferte sich den Söldnern aus, und diese wurden sich bald ihrer Macht bewusst. Das Söldnerheer wurde dem Reich oft gefährlicher als dem Feind. So setzten die meuternden katalanischen Söldner durch ihren abenteuerlichen Raubzug das ganze Reich in Schrecken (1305—1311), und in dem Thronstreit zwischen Andronikos II. und Andronikos III. vergaben die Söldner die Krone meistbietend.

Die allgemeine Wehrpflicht bestand in der Theorie wohl weiter. In gefährlichen Augenblicken sind auch Aushebungen in den bedrohten Gebieten vorgenommen worden. Die Landbevölkerung der Peloponnes wurde noch im 15. Jahrhundert zum Kriegsdienst herangezogen. Unausgebildet, ohne Waffen und ohne Lust und Liebe zum Soldatenhandwerk, ein im Ernstfall unbrauchbarer Haufe, so schildert sie der Philosoph und Staatsmann Georgios Gemistos Plethon. Diese Zustände, die bei einem feindlichen Angriff zur Katastrophe führen müssten, seien — so führt Plethon aus — zu beseitigen. Den Vorschlag, die Kriegspflicht durch eine Steuer abzulösen und aus den Steuererträgen Söldnertruppen zu unterhalten, müsse man ablehnen. Bei drohender Gefahr seien sie doch meistens unzuverlässig und pflegten als Feinde statt als Schützer des Staates aufzutreten. Ohne den Rückhalt einer allgemeinen Miliz seien auch die stehenden Besatzungen des Isthmos zu schwach und wertlos. Zur Abhilfe schlägt Plethon eine grundlegende Reform der Wehrverfassung vor. Die ganze Bevölkerung ist in

¹⁾ Die Belege für das Aufkommen des Titels „Praitor“ für den Themengouverneur im 11. Jahrhundert werde ich in einer in Vorbereitung befindlichen Arbeit über die grosse Umgestaltung der oströmischen Landesverteidigung im 11. Jahrhundert zusammenstellen.

²⁾ Dies scheint mir nach dem heutigen Stande der Forschung die annehmbarste Erklärung der oben dargelegten Tatsachen.

zwei Klassen — Wehrpflichtige (Stratioten) und Steuerpflichtige (Heloten) — einzuteilen. Für die letzteren soll es nur eine Naturaliensteuer geben. Die Wehrpflichtigen umfassen Fussoldaten und Reiter. Jedem Fussoldat ist ein Helot, jedem Reiter sind zwei, jedem Offizier (Archonten) drei Heloten zugeteilt. Diese wehrpflichtigen Grossbauern verfügen also neben ihrem eigenen Einkommen noch über einen Anteil an dem Einkommen ihrer Heloten. Eine weitere Klasse der Wehrpflichtigen sind die Kleinbauern, die ihre Äcker mit eigener Hand bebauen (*αὐτοῦργοι*). Zwei von ihnen sollen jeweils auf gemeinsame Kosten ihr Land bestellen, abwechselnd sollen sie zum Kriegsdienst einberufen werden, während jeweils der andere die Feldarbeiten verrichtet.

Dieses kühne Programm einer neuen Wehrverfassung, das Plethon im Rahmen seiner umfassenden Vorschläge zur allgemeinen Staatsreform entwickelte, kam nicht zur Ausführung. Dem oströmischen Rumpfstaat auf dem Peloponnes blieb gar nicht mehr die Zeit, die zur Verwirklichung des grossen Planes notwendig gewesen wäre. Mit atemloser Hast überstürzten sich die Ereignisse. 1453 fiel Konstantinopel in die Hände der Türken, fünf Jahre später wurde auch der Peloponnes türkisch. Damit war der letzte Rest eines Staates ausgelöscht, der nur noch ein Schattenbild einstiger Grösse war, seitdem er durch Abschaffung der Bauernsoldatenmiliz die Grundlage seiner militärischen Kraft selbst zerstört hatte.

L'origine ethnique de l'empereur Justinien

par Nicolas Vulić

L'unique source antique qui mentionne expressément l'origine ethnique de Justinien est MALALAS.¹⁾ Après avoir dit de Justin: Μετὰ τὴν βασιλείαν Ἀναστασίου ἐβασίλευσεν ὁ θειότατος Ἰουστίνος, ἀπὸ Βεδεριάνας ὢν Θράξ, il dit de Justinien: Μετὰ τὴν βασιλείαν Ἰουστίνου ἐβασίλευσεν ὁ θειότατος Ἰουστινιανός. . . Καὶ αὐτὸς ὢν Θράξ ἀπὸ Βεδεριάνας. Peut-on tirer de ces mots la conclusion que Justinien était en effet d'origine thrace ?

Il faut, tout d'abord, ne pas oublier que Malalas est un historien fort peu sûr. Son œuvre pullule d'incroyables fautes. Malalas, il est vrai, est contemporain de Justinien et il serait bien étrange qu'il ne connût pas l'origine ethnique du grand empereur. Mais cela ne serait pas impossible. Car, en vérité, il ignore, à ce qu'il semble, où Justinien naquit. Pour lui Justinien vint au monde à Bederiana. Mais selon Procope l'empereur avait pour lieu de naissance non Bederiana, mais Tauresium, un lieu près de Bederiana. Sans doute, c'est Procope qu'il faut préférer ici, non seulement parce qu'il est comme historien plus digne de foi, mais encore parce qu'il parle également de certaines particularités qu'il n'a pas pu inventer. D'ailleurs, le fait qu'un auteur byzantin ne connaît pas l'origine ethnique et le lieu de naissance d'un grand empereur byzantin se répète dans la biographie de Léon I^{er}. Pour Malalas c'est un Besse (Λέων ὁ μέγας ὁ Βεσός; 14, 6 p. 369), tandis que Candidus dit de lui: ἐκ Δακίας ἐν τοῖς Ἰλλυριοῖς (FHG IV p. 135). Il est évident qu'un de ces deux auteurs ignorait l'origine de Léon. Pourquoi ne serait-ce pas de nouveau Malalas qui aurait tort ?

Voyons maintenant si la donnée de Malalas sur l'origine ethnique de Justinien ne se trouve pas en contradiction avec les autres sources antiques. Nous lisons chez Procope (*Anecd.* 6, 1—4) les mots suivants: νεανίαί τρεῖς, Ἰλλυριοὶ γένος, Ζιμαρχὸς τε καὶ Διτύβιστος καὶ Ἰουστίνος ὁ ἐκ Βεδεριάνης. . . ἐπὶ τὸ στρατεύεσθαι ὥρμησαν. On y dit clairement que Justin était d'origine illyrienne. Il est donc erroné de croire qu'on l'appelle Illyrien en raison du fait que son lieu de naissance se trouvait dans la préfecture illyrienne (PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, s. v. Justinus, p. 1314).

Certainement, il serait illicite de prétendre que Justinien était d'origine illyrienne parce que son neveu l'était. La mère de Justinien était naturellement

¹⁾ *Corpus script. hist. byz.* (Bonn) 410, 425.

une Illyrienne, mais elle avait pu épouser un Thrace. Cependant l'assertion de Procope que Justin était Illyrien jette une ombre sur la donnée de Malalas suivant laquelle Justinien était de nationalité thrace. Nous devons préférer Procope à Malalas quand il s'agit de Justin, et si Malalas a commis une faute en parlant de Justin, nous avons le droit de nous demander s'il n'a pas tort aussi en parlant de Justinien, d'autant plus qu'il ne fait que répéter pour Justinien ce qu'il avait dit de Justin.

On pourrait penser que Procope, à un autre endroit, attribue à Justinien une origine illyrienne. Car il écrit dans *De aedif.* Haury, p. 104: 'Εν Δαρδάνοις που τοῖς Εὐρωπαϊοῖς, οἳ δὴ μετὰ τοὺς Ἐπιδαμνίων ὅρους ὤκηγται, τοῦ φρουρίου ἀγχιστα, ὅπερ Βεδεριάνα ἐπικαλεῖται, χωρίον Ταυρίσιον ὄνομα ἦν, ἐνθεν Ἰουστινιανὸς βασιλεὺς... ὤρμηται. Ici les mots ἐν Δαρδάνοις ne signifient pas „dans la province de la Dardanie“, puisque Justinien dit lui-même qu'il tirait son origine de la Dacie Méditerranéenne (*Novell.* XI). Il est évident que Procope parle de la contrée habitée par les Dardans. Seulement cela ne veut pas forcément dire que Justinien était, selon Procope, Dardan.

Mais si l'on admettait, ce qui est aussi possible, que Justinien était pour Procope d'origine dardane, l'empereur aurait été Illyrien, étant donné que les Dardans étaient Illyriens. Déjà HÉRODOTE, IV, 49, qui dit ἐξ Ἰλλυρίων δὲ ῥέων πρὸς βορέην ἄνεμον Ἄγγρος ποταμὸς εἰσβάλλει ἐς πεδῖον τὸ Τριβαλλικὸν καὶ ἐς ποταμὸν Βρόγγον, ὃ δὲ Βρόγγος ἐς τὸν Ἰστρον, en donne la preuve. Car il est probable que le père de l'histoire pense à la Morava et à l'Ibar, qui, tous deux, prennent leurs sources dans la Dardanie. Par conséquent, au V^e siècle avant notre ère, ce pays était habité par les Illyriens. Les auteurs postérieurs, il est vrai, ne les nomment pas, pendant longtemps, explicitement Illyriens (Polybe, Tite-Live, Cicéro, Caesar). Le premier des auteurs postérieurs qui les appelle „Illyriens“, c'est STRABON (VII, 5, 313): τὰ Ἰλλυρικὰ ἢ τε Αὐταριατῶν χώρα καὶ ἡ Δαρδανική, et VII, 5, 315: Ἰλλυρίων δὲ Αὐταριᾶται καὶ Ἀρδιαῖοι καὶ Δαρδάνιοι. Cependant, il ne faut pas douter de ce que dit Strabon à cause de la réticence des autres: ils ne disent pas le contraire de Strabon.

Il ne faut pas non plus penser que Procope n'avait pas une idée exacte du pays dardan pour la raison qu'il place les Dardans à la frontière des Epidamniens. Son expression est sans doute étrange, car les Epidamniens ne sont que les habitants de la ville d'Epidamnos. Mais Procope sans doute pense à la province Epirus Nova, dans laquelle se trouvait Epidamne. Or, cette province était probablement limitrophe de la Dardanie. HIEROCLES, *Synecd.* 653, place Lychnidos (Λυχνίδος μητρόπολις) en Epirus Nova, et nous venons, ces derniers temps, de trouver à Ohrid une inscription dédiée aux empereurs Constance Auguste et Constance Caesar par le préfet de la province Epirus Nova: D(omi)nis n(ostris) (duobus) [Co]nstantio Aug(usto) Constantio [Caes(ari)] Sofronius v(ir) p(erfectissimus) [prae]ses prov(inciae) Nova[e] Epiri Dalmatorum. La frontière de la Dardanie ne se trouvait pas bien loin, certainement, de la ville actuelle d'Ohrid.

L'opinion que les Dardans étaient d'origine illyrienne a été contestée der-

nièrement. C'est surtout MATEESCU¹⁾ qui l'a niée. Son opinion était que les Dardans ont été des Thraces. Son argumentation se basait sur des noms, noms géographiques et noms de personnes, de la Dardanie, qui ressemblent aux noms thraces. Mateescu a rassemblé un certain nombre de noms semblables dans les deux pays et il croyait que cette ressemblance ne pouvait s'expliquer que par la parenté des nations qui y avaient habité.

Cette méthode, qui tend à prouver que deux pays étaient habités par la même population pour la raison qu'on y trouve un certain nombre de noms semblables, n'est pas nouvelle. D'autres savants s'en sont servis. Mais la méthode n'est pas bonne et elle ne nous permet pas de résoudre des problèmes ethniques.

Il est facile de démontrer que même des régions qui n'avaient jamais les mêmes éléments ethniques, possèdent des noms géographiques et des noms de personnes d'une ressemblance plus ou moins grande. Pour en donner quelques exemples: en Perse habitaient les Parthes et dans la partie ouest de la Péninsule Balkanique les Parthini; en Asie et dans la Péninsule Ibérique nous trouvons les Ibères; en Perse une tribu porte le nom de Ségestanes, tandis qu'une ville en Pannonie s'appelle Ségestiké (Sisak). Le nombre de cas pareils est très grand. Mais ces ressemblances ne sont qu'un pur hasard, et ne peuvent pas s'expliquer par l'identité des habitants. Deux mots de deux langues différentes ne sont, en règle générale, de même origine que dans le cas où ils ont la même forme et le même sens. Or, quand il s'agit des noms antiques, noms géographiques ou noms de personnes, nous connaissons bien rarement le sens qu'ils contiennent. Cela suffit pour voir qu'à la base de noms pareils nous ne sommes pas à même d'attribuer la population d'une contrée à telle ou telle race. Pour les noms de personnes il faut noter qu'ils ne sont pas souvent liés à un pays, mais qu'ils se répandent facilement en dehors de la contrée où ils naquirent. Remarquons enfin, que nous ne connaissons pas, dans bien des cas, la forme indigène d'un nom géographique (les Grecs les estropiaient souvent), et que plusieurs des noms géographiques d'un pays habité par un peuple tirent leur origine d'une époque où ce pays était habité par un peuple tout différent.

On rencontre dans les œuvres sur l'histoire grecque le rapprochement de noms tels que Atabyrios et Tabor, Jardanos et Jordanos (Jourdain), Melikertes et Melquart. On en tire des conclusions de la plus grande importance. Les contrées, dit-on, où ces noms apparaissent, ont eu autrefois la même population, ou au moins, ces noms tirent leur origine des mêmes nations. Or, cette opinion est sûrement erronée. Des ressemblances pareilles sont bien loin de prouver des assertions si graves.

Grâce à la même méthode on a émis l'hypothèse que la Péninsule Ibérique avait été habitée, dans un temps reculé, par un peuple suméro-babylonien. E. ASSMANN²⁾ constata qu'un certain nombre de noms géographiques de l'ancienne

¹⁾ G. MATEESCU, *Granița de Apus a Tracilor* (Anuari Institutului de Istoria Națională), Gluj, 1925. — Pour H. KRAHE, *Die alten Balkanillyrischen geographischen Namen* (Heidelberg, 1925), Préface, les Dardans ne sont pas non plus des Illyriens.

²⁾ E. ASSMANN, *Babylonische Kolonisation* (Janus, Festschrift zu C. F. Lehmann-Haupts sechszigstem Geburtstag, 1921, p. 1 et suiv.).

Hispanie avait une ressemblance avec des mots suméro-babyloniens et il en tira la conclusion que les premiers provenaient d'un élément suméro-babylonien qui habitait autrefois dans la Péninsule Ibérique. Quelques-unes de ces ressemblances sont les suivantes: Ἀρκαρέες — arkaru et Askari, Βακάσις — bakasu, Arsa — Arsa, Asta — Ašte etc.

Pourtant on trouve des noms pareils en dehors de l'Hispanie et de la Mésopotamie. Un sculpteur de Thèbes avait le nom de Ἀσκαρος; on trouve le nom Ἀρσα entre l'Inde et l'Hydaspes et celui de Arsia en Istrie; le nom d'Astra revient en Ligurie et en Drangiane, le nom de Bakathos en Arcadie, et ainsi de suite. On voit bien qu'en suivant la méthode d'Assmann on serait autorisé à conclure que l'élément babylonien n'avait pas colonisé seulement l'Hispanie, mais aussi l'Istrie, la Béotie et beaucoup d'autres pays du monde, où il n'a sans doute jamais existé.

Se basant sur la ressemblance des noms, J. BELOCH prétendait que les Péoniens étaient des purs Grecs.¹⁾ Pour lui les noms Deuriopos (en Péonie) et Δωρι-εῖς, Ἀγρίανες et Ἀγραῖοι etc. ont les mêmes racines. Mais G. KAZAROW prétend²⁾ alors avec le même droit que les Péoniens, étant donné que certains noms péoniens ressemblent beaucoup aux noms illyriens, étaient des Illyriens. En effet, est-ce que Bylazora, Styberra, Bryanion n'ont pas une ressemblance avec Byllis, Doberos (pour la terminaison eros), Brucida (près du lac d'Ohrid).

Et, avant de revenir à l'opinion de Mateescu, suivant laquelle les Dardans étaient des Thraces, disons deux mots d'une hypothèse d'après laquelle toute la moitié ouest de la Péninsule Balkanique, avant l'invasion illyrienne, aurait eu une population thrace. C'est l'hypothèse de C. PATSCH.³⁾ Cette hypothèse, elle aussi, ne se fonde que sur des noms semblables, qu'on trouve d'un côté, dans l'ouest de la Péninsule Balkanique, et de l'autre côté dans des contrées thraces. Lissos (Alessio en Albanie), dit-on, doit être le même nom que nous avons en Thrace (entre Sofia et Plovdiv) sous la forme Lissae ou sous la forme Lisos (la côte méridionale de la Thrace); un lieu près de Durazzo (?) a le même nom que le fleuve thrace Hebros; le nom de Scirtari (en Dalmatie) rappelle le nom de Scirtiana (près de Lychnidos), etc. Malheureusement, on trouve les noms de Lissos, Lissa aussi en Crète, Ἐβρών en Palestine, Χέβρων en Égypte, Σκίρτος en Mésopotamie etc., et par là l'hypothèse s'écroule.

Comme on le voit, la méthode „toponymique“ se trouve en défaut aussi dans la question de savoir si les Dardans étaient des Thraces. C'est un fait qu'il y avait en Dardanie des noms géographiques et des noms de personnes ayant une certaine ressemblance avec des noms qu'on trouve dans des régions thraces et même que certains noms des deux parties de la Péninsule Balkanique étaient identiques. Mais on n'a aucun droit à affirmer que les premiers sont de la même origine et que tous ces noms prouvent que la population de la Dardanie était

¹⁾ J. BELOCH, *Griechische Geschichte* (II^e éd.) I, 2, p. 56—60.

²⁾ G. KAZAROW, *Die ethnographische Stellung der Paeonen* (*Klio*, XVIII).

³⁾ C. PATSCH, *Thrakische Spuren an der Adria, Jahreshefte des österr. arch. Inst.* X, 1907, p. 169 et suiv.

thrace. Mateescu rapproche le nom *Κασύελλα* (en Dardanie; PROCOPE, *De aed.* 120, 23) des noms thraces *Κασίγνακας*, *Κασεήρα*, *Κάσσητα* (*Σκάσσητα*), *Κασιβόνων*. On voit que tous ces noms n'ont de commun que l'élément *Κασ* au début. Mais on pourrait franchement dire qu'il n'y a pas de langue au monde qui ne connaisse ce groupe de sons. Par conséquent, cette preuve n'aurait aucune valeur dans la question de l'origine ethnique des Dardans. Le nom dardan *Κατρέλατες* possède la même valeur (PROCOPE, *De aed.* 120, 22). Mateescu divise le mot une première fois en *Κατρελ-ατες*, et alors il lui trouve un parallèle dans le mot thrace *Δερζελάτης* (*θεός Μέγας*). Une seconde fois, il le rapproche des noms thraces: *Κετρίπορις*, *Κετρήζεις*, *Κετρέ-ζερις*, *Cetrila*, *Κατρά-σεμα*. Pour lui, dans le dernier mot, nous aurions la même substitution de *a* au lieu de *e* que dans les noms *Nasta* et *Nest-*, *Sardica* et *Serdica*, *Dantheletae* (*Dansalo*) et *Dentheletae*, et autres. Nous n'avons pas besoin de souligner que ce n'est pas la même chose si *Κατρέλατες* a la racine *κατρελ-*, *κατρ-*, *κατρα-*, ou *κετρ-*. Des mots avec des racines tellement différentes pourraient avoir des sens aussi différents. D'autre part, nous connaissons des noms commençant par *κατρ-* dans plusieurs régions, qui n'ont, pour sûr, jamais été thraces (*Libye*, *Lusitanie*, etc.). Cependant, on ne peut pas contester qu'il y avait en Dardanie des gens qui portaient des noms thraces. Seulement cela ne prouverait pas que ce pays était habité exclusivement, ou même en majorité, par des Thraces. Le fait prouverait simplement que, en Dardanie, il y avait aussi des Thraces (si nous ne voulons pas admettre que c'étaient toujours des Illyriens qui portaient ces noms thraces). Mais, on y devrait penser à priori. Car la Dardanie et la Thrace ont été deux provinces voisines, et dans les pays limitrophes, surtout près de la frontière commune, la population était souvent mixte. D'ailleurs, on peut croire que les Romains à l'occasion de l'évacuation de la Dacie de Trajan transférèrent sur la rive droite du Danube un certain nombre d'indigènes daces (qui étaient des Thraces), et que la patrie de Justinien, la Dacie Méditerranéenne, obtint par là une population thrace assez importante.

Mais il est temps de revenir à la question de l'origine ethnique de Justinien. Procope raconte que l'empereur était né dans le pays dardane à *Tauresium* près de *Bederiana*. Nous sommes en état de localiser approximativement son lieu de naissance. Justinien dit lui-même qu'il vint au monde près de *Justiniana Prima*. Selon Jean d'Antioche (MOMMSEN, *Hermes*, VI, p. 323 et suiv.) cette ville se trouvait près de *Niš* (*Ἰουστινός ἐκ Βεδεριανοῦ φρουροῦ πλησιάζοντος Νάισσῳ*). Mais nous avons des raisons de croire qu'elle se trouvait plutôt à l'emplacement actuel de *Skoplje*.¹⁾ Dans les deux cas, le lieu de naissance de Justinien se serait trouvé dans un pays où il y avait en majorité des Illyriens, mais aussi une couche thrace. Justinien pouvait donc être, si l'on se rapporte à ce fait, autant Illyrien que Thrace.

Il est vrai qu'il y a des savants²⁾ qui croient qu'à cette époque la langue

¹⁾ J. ZEILLER, *Le site de Justiniana Prima (Mélanges Diehl)*. Voir encore notre article sur *Justiniana Prima* à paraître dans les *Mélanges Lambros*.

²⁾ Voir G. KAZAROW, *Beiträge zur Kulturgeschichte der Thraker*, Sarajevo, 1916, p. 93.

thrace n'était plus parlée. Cet avis n'est pas incontestable. Un certain moine du nom de Théodose avait bâti sur le Jourdain au VI^e siècle un couvent, dans lequel on prêchait en langue thrace (κατὰ τὴν οἰκεῖαν γλῶσσαν γένος Βεσσῶν τῷ ὑψίστῳ τὰς εὐχὰς ἀποδίδωσιν).¹⁾ Pourquoi ne pas croire qu'il y avait encore des Thraces qui parlaient leur langue maternelle? Rien ne s'y opposerait.²⁾ En tout cas pour notre problème cette question n'a pas une très grande importance. Même si la langue thrace était morte, il pouvait y avoir des Thraces. C'étaient les indigènes qui tiraient leur origine des ancêtres thraces et qui, même dans le cas où ils étaient romanisés, étaient considérés comme des Thraces barbares. Sans doute, si l'on admettait que Malalas avait raison d'appeler Justinien Thrace, on ne pourrait penser que l'historien byzantin ait eu en vue le nom de la province dans laquelle Justinien était né. Plusieurs empereurs byzantins portaient des surnoms empruntés à la province d'où ils tiraient leur origine (Isaurique, Arméniaque), mais la province où se trouvait Justiniana Prima ne s'appelait pas la Thrace, mais la Dacie Méditerranéenne, comme le dit Justinien lui-même dans sa Nouvelle XI.

Pour terminer, nos sources ne nous permettent pas, malheureusement, de dire, d'une façon définitive, quelle a été l'origine ethnique du grand empereur byzantin Justinien. En faveur de son origine thrace, seul s'exprime Malalas, qui l'appelle Θράξ, mais Malalas n'est pas un auteur digne de foi. Sans doute, il n'est pas impossible que Justinien ait été, en effet, Thrace, étant donné qu'il y avait fort probablement une population thrace en Dacie Méditerranéenne. Mais il est plus probable que Justinien appartenait à la race illyrienne. Son oncle Justin était Illyrien et le pays des Dardans était habité en majorité par des Illyriens.

¹⁾ *Theodosii encomion in S. Theodosium* (ed. H. USENER, *Der Heilige Theodosius*, Leipzig, 1890).

²⁾ Voir I. POPESCU-SPINENI, *Sur l'origine ethnique de Justinien*, Bucarest, 1931.

L'année du monde dans la *Chronographie* de Théophane

par V. Grumel

Résumé¹⁾

On sait que la principale difficulté de la *Chronographie* de Théophane consiste dans l'écart qu'elle présente sur d'assez longues périodes entre l'année du monde et l'indiction. On a mis en avant diverses solutions pour trancher ou expliquer le conflit. Nous ne pensons pas, quant à nous, qu'il y ait véritable conflit. Le moyen de coordonner chez notre auteur ces deux éléments chronologiques, année du monde et indiction, est de faire commencer l'année du monde, non pas au 1^{er} septembre avec l'indiction, mais au 25 mars. Cette manière est celle de Georges le Syncelle. Or, comme on le sait, Théophane est le continuateur de Georges et c'est sur la demande instante de celui-ci qu'il accepta de conduire à terme l'ouvrage inachevé. N'a-t-il pas dû, par suite, accepter les mêmes fondements chronologiques? On le constate pour l'ère employée qui est l'ère alexandrine: n'en doit-il pas être de même pour le début de l'année du monde? Le fait est que cette solution rend raison de toutes les contradictions ou erreurs formelles reprochées à notre chroniqueur. Ce résultat n'est-il pas sa meilleure justification?

Il faut noter toutefois que ce n'est point l'année du monde elle-même qui se déroule sous chacun des tableaux synchroniques de Théophane, mais l'année indictionnelle, celle-ci datée par celle-là. Entre ces deux années, il ne peut y avoir que synchronisme partiel, et c'est de là que dérivent les variations de Théophane. Du fait que l'année du monde s'étend sur deux indictions, elle peut s'inscrire soit à l'une, soit à l'autre de ces indictions. Notre chroniqueur a employé tantôt l'une, tantôt l'autre de ces deux manières et c'est cette variation qui est la source de toutes les *Ἐναντιοφανίαι* de notre auteur.

¹⁾ Le texte complet de cette communication a été publié dans les *Échos d'Orient*, XXXVII, 1934, p. 396—408.

Wo lag die ΚΑΙΣΑΡΕΙΑ des Procopius

(De aedif. IV, 3, 273 = V, 442)

von Anton D. Keramopullos

An der oben angegebenen Stelle sagt Procopius: Ἀλλὰ καὶ Λάρισαν καὶ Καيسάρειαν πεπονηκότων σφίσιν ἄγαν τῶν ἐρυμάτων, σχεδὸν τι ἀτειχίστους εἶναι συνέβαινε· Βασιλεὺς δὲ Ἰουστινιανὸς ἀμφω τείχη ἰσχυρότατα ποιησάμενος, γνησίᾳ τὴν χώραν εὐδαιμονίᾳ ξυνώκισεν . . . D. πολλὰ δὲ ἄλλα φρούρια ἐπὶ Θεσσαλίας ὁ Βασιλεὺς οὗτος ἀνενεώσατο, ὥνπερ τὰ ὀνόματα σὺν τοῖς ἐν Μακεδονίᾳ τετειχισμένοις ἐν καταλόγῳ γεγράφεται μοι οὐ πολλῷ ὕστερον. („Es geschah aber, dass auch Larisa und Caesarea fast unbefestigt waren, da ihre Ringmauern beträchtlich gelitten hatten. Kaiser Justinian aber errichtete sehr starke Mauern um diese beiden Städte und so machte er das Land wirklich glücklich. . . . D. Aber auch viele andere Festungen hat dieser Kaiser in Thessalien erneuert, deren Namen ich bald mit denen Makedoniens katalogmässig geben werde“).

Die Zusammenstellung von Larisa und Caesarea in diesem Zitate und der anschliessende Satz (D) über die Festungen von Thessalien lassen vermuten, dass Caesarea in Thessalien lag, was ja von den Herausgebern und sonstigen Forschern allgemein angenommen wird (vergl. OBERHUMMER in PAULY-WISSOWA'S RE, Caesarea Sp. 1288 Nr. 3). Aber, wenn Procopius sagt, dass er die Festungen Thessaliens und Makedoniens als ein Ganzes betrachte und ihre Liste unterschiedslos geben werde, könnte man schliessen, dass er auch bei der Zusammenstellung von Larisa und Caesarea ebenso vorging, und da Larisa Thessalien unbedingt angehört, so könnte Caesarea in Makedonien liegen.

Die Denkweise von Procopius wird noch klarer, wenn man berücksichtigt, dass er vor dem oben angeführten Zitate, im Anfange desselben Kapitels, ausinandersetzt, was er unter dem geographischen Ausdruck Thessalien versteht. Denn er sagt: Πόλις δὲ ἦν τις ἐπὶ Θεσσαλίας Διοκλητιανούπολις ὄνομα. . . . Λίμνη δὲ τις αὐτῇ ἐν γειτόνων τυγχάνει οὖσα, ἣ Καστορία ὀνόμασται, καὶ νῆσος κατὰ μέσον τῆς λίμνης τοῖς ὕδασι περιβέβληται· μία δὲ εἰς αὐτὴν εἴσοδος ἀπὸ (γρ. ὑπὸ) τῆς λίμνης ἐν στενῷ λέλειπται κλ. („Es gab eine Diokletianupolis genannte Stadt in Thessalien. . . In ihrer Nachbarschaft liegt ein See, welcher Kastoria genannt wird und mitten in dem See ist eine Insel von dessen Gewässern umgeben, so dass nur ein Zutritt zu derselben vom See übrigbleibt“). Aus diesen Worten geht hervor, dass Thessalien auch das Land beiderseits des Flusses Haliakmon in Westmakedonien bis Kastoria während der Zeit Justinians umfasste (das habe ich schon in den *Byzantinisch-neugriechischen Jahrbüchern*, 1932, 55 ff. aus-

fürhlich dargelegt, wo ich über Diokletianupolis schrieb). Demgemäss darf man auch Caesarea in Westmakedonien suchen.

Nun gibt es ein Dörfchen am linken Ufer des Haliakmon südlich der Stadt Kozani, welches *Καίσαρεια* heisst. Ein Viertelstunde weiter südlich, dicht am Ufer des Flusses, erhebt sich ein länglicher, hügeliger, vom Westen herkommender Bergzug, auf dessen östlichem Ende die Ruine einer kleinen befestigten Stadt namens Palaiokastro liegt (Abb. 12). Ihre Mauern wurden teils vor, teils nach der Befreiung Makedoniens der Steine wegen ausgewühlt und ausgeplündert. Die dadurch entstandenen älteren Aufschüttungen hat Heuzey im Jahre 1861 besucht und als Reste des römischen Lagers erklärt, welches Domitius, Caesars Legat,

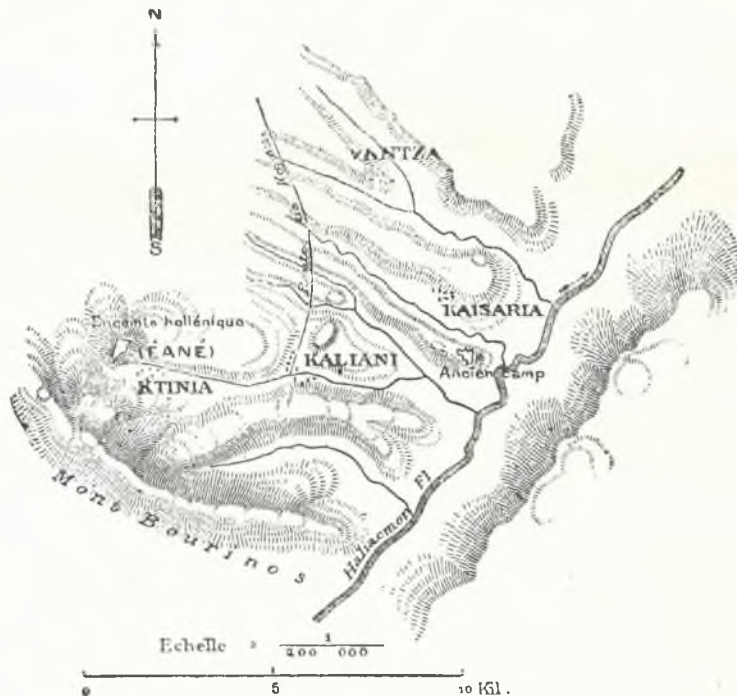


Abb. 12. — Die Lage von Aiane und Caesarea (nach Heuzey).

im Jahre 48 v. Chr. errichtet hatte, als er gegen Scipio, den Schwiegervater und Legaten des Pompeius in Westmakedonien kämpfte. Ferner nahm er an, dass das daselbst gelegene Dorf seinen Namen Cajus Julius Caesar verdankt, und es ein makedonisches Dorf war, welches von Aiane (*Αἰάνη*), der „Hauptstadt“ des makedonischen Gaufürstentumes Elimia abhing. *Αἰάνη* lag nach Heuzey auf der Burgfestung Kteni, 10 km weit von Kaisareia's Palaiokastro nach Westen zu, oder in der Mitte dieser Entfernung auf Kalliani (HEUZEY, *Les opérations militaires de Jules César*, 1895, 93 ff.; vergl. *Mission archéol. de Macédoine*, 1876, 285 ff.).

Meine Meinung ist etwas verschieden. Auf die Mauerlinie der Stadt deuten jetzt hauptsächlich die tiefen Gräben und die Aufschüttungen, die von den Bauern zur Gewinnung der Steine entstanden sind, so dass weder der Plan von

Heuzey, noch der meinige als absolut richtig betrachtet werden dürfen, zumal da sie einander widersprechen. Nach der Beschaffenheit des Landes muss die Stadt drei Eingänge gehabt haben: einen an der SO-Ecke gegen Haliakmon zu, einen an der NO-Ecke und eine nach Westen, wo der Hügel sich eben und fruchtbar



Abb. 13. — Plan von Caesarea und Umgebung.

ausbreitet, bis er zu dem 5 km weit liegenden Dorfe Kaliani ansteigt (Abb. 13). Die Mauer ist mit Porossteinen und Kalkmörtel gebaut.

Unterhalb der nördlichen Mauerlinie sind die Bauern auf einen Mosaikfussboden gestossen, welchen sie in grossen Stücken nach dem Dorfe transportiert haben. Da er unterhalb der Stadtmauer liegt, muss er einer älteren

Periode der Stadt angehören, als das Stadtterrain noch nicht durch Abschwemmung des Hügelrandes verkleinert war.

Wenn aber diese Mauer Justinian zugeschrieben werden soll, so müssen wir eine ältere annehmen, welche nach Procopius so stark gelitten hatte, dass die Stadt fast unbefestigt war. Diese ältere Mauer könnte sich in einigen Punkten, besonders nach W. mit der Justinianischen decken; am Orte des Mosaikbodens aber musste sie ausserhalb der Justinianischen verlaufen. Eine solche Verengung des früheren Festungsumfanges ist bei Justinian sehr gewöhnlich, da ich sie auch bei anderen Festungserneuerungen dieses Kaisers in Westmakedonien festgestellt habe; so z. B. im Dorfe Pelka westlich von Siatista (das ist wahrscheinlich die Festung Πέλεκον, PROCOP. *De aedif.* IV, 4 = V, 445) wie auch am Eordäischen Dorfe Debri (jetzt 'Αναρράχη), wo ich sogar eine Bronzemünze des Justinian innerhalb der justinianischen Ringmauer auf dem Berggipfel in einer Höhe von 1103 m fand, und ebenfalls am Dorfe Petersko (jetzt Πέτρης) und seinem gleichnamigen See. In allen diesen Orten gab es alte Mauern, über die ich an anderer Stelle ('Αρχ. Έφημ. 1932, 81 ff., 96 ff. Vgl. Πρακτ. της 'Αρχ. Έτ. 1933, 60 ff. und 1934, 67 ff.) ausführlich schreibe. Justinian nahm also die Steine von diesen wunderbaren Festungsanlagen und baute damit seine der Regel nach kleineren Festungen, so dass ein kleiner oder grosser Teil der älteren, jedesmal breiteren Ringmauer fast verschwunden ist. Dieser Eigentümlichkeit und Selbsthilfe der justinianischen Architekten wie auch der späteren Tätigkeit der Einwohnerschaft muss die vorjustinianische Mauer von Caesarea zum Opfer gefallen sein.

Wir kommen jetzt zu einer anderen Frage: als nämlich die Stadt von Justinian wiederbefestigt wurde, hiess sie schon Caesarea, wie Procopius sagt. Wann hat sie diesen römischen Namen bekommen? Heuzey hat sich für die Zeit der oben erwähnten Kämpfe des Jahres 48 v. Chr. entschieden und nahm an, dass die Stadt zur Ehre des Julius Caesar benannt wurde.

Es ist wohl sehr wahrscheinlich, dass der römische Stadtname eine Wiederbelebung oder Wiedererrichtung der Stadt bedeutet, aber von den zahlreichen Caesaren gibt es keine, welche diesen Namen in der Zeit Caesars erhalten hat. Alle sind von römischen Kaisern, hauptsächlich von Augustus, errichtet oder benannt worden (PAULY-WISSOWA, *RE*, s. v. Caesarea).

Wenn man die Geschichte der Kaiserzeit vor Justinian durchmustert, so findet man, dass nur Diokletian (284—305) seine Aufmerksamkeit auf jene makedonische Gegend gelenkt und sich dort mit Stadtanlagen und Stadtbenennungen beschäftigt hatte. Er war bekanntlich φιλοκτίστης, baulustig, nach Malalas (12); er hatte die Stadt Diokletianupolis in der Nähe am See Kastoria errichtet, wo früher das Orestikon Argos lag (siehe *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, IX, 1932, 55 ff.). Es ist wohl begründet, bei ihm eine ausgedehnte und mannigfaltige Fürsorge für die Sicherung des Landes anzunehmen, da er es sowie alle seine limites (λίμναι) verstärkt hatte. Diokletianupolis allein wäre eine sehr unzuverlässige Befestigung in ihrem εὐέφοδος χώρος (PROCOP. *a. a. O.*) und die Namensgebung beider Gründungen deutet auf denselben Gründer. Er hat die eine nach seinem Namen und die andere nach seinem Titel benannt (Diokletianupolis—Caesarea). Die Denkart verrät denselben Mann. Die beiden Festungen sollten ein-

ander helfen und etwaige Feinde zur Vorsicht zwingen. So stammt der Name Caesarea und die damit verbundenen Mauern von Diokletian her. Diese Mauern hatten später nach Procopius sehr gelitten und die Stadt war schon vor Justinian fast unbefestigt.

Wie kam es zu diesem Niedergang der Stadt? Ist er durch die Wirkung der Zeit oder durch ein kriegerisches Ereignis hervorgerufen? Procopius sagt über Diokletianupolis, dass sie προΐόντος τοῦ χρόνου βαρβάρων οἱ ἐπιπεσόντων κατελύθη καὶ οἰκητόρων ἔρημος ἐγενόμην ἐπὶ μακρότατον. („Eine Zeitlang nach Diokletian wurde sie, von Barbaren überfallen, zerstört und blieb lange Jahre menschenleer“). Ist es denkbar, dass Caesarea unberührt blieb, wenn die Barbaren die Nachbarfestung zerstörten? Und wenn diese Barbaren die Gothen unter Alarich (395) waren, welche Makedonien, Thessalien, ganz Griechenland mit Epirus zusammen wie eine Plage heimgesucht hatten, besonders aber in Westmakedonien Diokletianupolis niederrissen, wie ich schon nachgewiesen habe, wie konnte Caesarea in der dort nachgewiesenen Zerstörungzone der Barbaren erhalten bleiben? Der Schluss also aus diesen Erwägungen lautet, dass Diokletianupolis und Caesarea, als Zwillingsgründungen Diokletians entstanden, dem gothischen Einfalle zum Opfer fielen. Beide Städte sind nicht nur als Festungen in einer und derselben Gegend gepaart gewesen, sondern auch in der Geschichte erscheinen sie sogar dreimal gepaart, unter Diokletian, Alarich und Justinian.

Kehren wir jetzt nach Caesarea selbst zurück. Auf dem Boden der Felder, in die das Stadtterrain verwandelt worden ist, findet man Scherben, die über die byzantinische Zeit nicht hinausreichen, soweit ich bemerkt habe. Aber bei dem daneben liegenden heutigen Dorfe Καίσαρεια fand ich eine Inschrift aus der römischen Kaiserzeit, eine ältere Inschrift, welche keinen römischen Einfluss aufweist, und einen weiblichen Torso in Ärmelchiton. Alle diese Stücke stammen von den Ruinen von Caesarea. Die erste Inschrift nennt zwei Männer Ἀντίγονος Μυλιναίου | ὁ καὶ Ἰούλις und Ἀμύντας | Ἀμύντου | ὁ καὶ Κρίσπος und zeigt Zeus mit dem Donnerkeil in der Hand in Relief [s. jetzt Ἀρχ. Ἐφημ. 1933, 42 f.]. Die andere Inschrift sagt: (Name und Vatersname), Φιλώτας z. B. Ἀγησιδάμου Δολιχαῖος | ἀπὸ Θεσσαλίας καὶ Πόριος ἡ-ίων ἡ-τις | Ἰολάου ἱερητεύσαντες | Ἡρακλεῖ Κυναγίδα | χαριστήρια.

Was diese χαριστήρια waren, lässt der Marmorbruchstein nicht erraten. Wenn aber die erste Inschrift mit dem Zeusrelief bis zur Zeit Diokletians oder Konstantins herunter datiert werden muss, so kann die zweite nicht nach Christi Geburt gemeisselt worden sein und der weibliche Torso muss mit ihr zusammengehen. Diese Antiken beweisen erstens, dass die alte Religion in Westmakedonien, trotz der Lehre des Apostels Paulus in Beröa, mit Herakles Κυναγίδα, über den wir schon viel wissen, in der ruinierten alten Stadt geübt wurde, und zweitens, dass am Platze, wo die Diokletianische Caesarea lag, früher eine andere Stadt gelegen war, deren Name noch ermittelt werden muss.

Zur Ermittlung desselben helfen uns die von Heuzey im benachbarten Dorfe Kaliani gefundenen Inschriften und Reliefs. Eine davon ist ein Weihgeschenk des T. Φλαύιος Λεωνᾶς dem Θεῷ δεσπότῃ Πλούτωνι καὶ τῇ πόλει Ἑάνῃ, und erwähnt auch einen Tempel des Gottes. Die grobe Arbeit des Reliefs, die Schrift, der römische Name, die Bildung Λεωνᾶς und der Gleichwert von αἰ und ε (Αἰάνῃ—Ἑάνῃ),

ο und ω (ἐκ τῶν ἰδίων) lassen dieses Marmorwerk in die Zeit meiner ersten Inschrift ansetzen, wie auch Heuzey's Datierung lautet.

Eine andere Inschrift ist ein anmutiges Grabepigramm der Ἀδίστα, welche im thessalischen Κερκαίνιον geboren und mit Μενέδιμος verheiratet in Αἰάνη starb: Αἰάνη κρύψε καταφθιμέναν. Dieses Epigramm gehört einer guten vorchristlichen Epoche, wie auch ein Grabrelief, welches von Heuzey nach Paris gebracht wurde und sich jetzt im Louvre befindet.

Diese beiden Inschriften sind in Kalliani gefunden und erwähnen die alte Stadt Αἰάνη, von welcher STEPH. BYZ. und SUID. sagen: Αἰάνη πόλις τῆς Μακεδονίας ἀπὸ Αἰανοῦ παιδὸς Ἑλύμου τοῦ βασιλέως τῶν Τυρρηγῶν, μετοικήσαντος εἰς Μακεδονίαν. Diese Gründungssage zeigt einerseits, dass Αἰάνη im makedonischen Fürstentum Ἑλί(υ)μεια lag, andererseits, dass Ἑλίμεια sich auch auf dieser Gegend des linken Haliakmonufers erstreckte, wo die Steine gefunden worden sind.

Heuzey nimmt an, dass das heutige Dorf Kalliani auf der Stelle der Αἰάνη liegt und dass die Steine sich vom Anfang an dort befanden. Ich habe den Ort besucht und fand dort eine gute Wasserquelle neben einer alten, mit Marmorsäulen versehenen Kirche (vgl. LEAK, *Travels* III, 304 f.; Ἀρχ. Ἐφημ. 1932, 93), welche später so verkleinert wurde, dass die Säulenreihen, welche früher die Schiffsteilung der alten Kirche bildeten, jetzt innerhalb der Aussenmauern der heutigen Kirche geraten sind. Einige Grabsteine des achtzehnten Jahrhunderts rings um die Kirche deuten auf eine gewisse Blüte des Dorfes in dieser Zeit. Es scheint mir, dass die Kirche einmal einem reichen Kloster gehörte, welches von einem später dort entstandenen Dorfe an den Rand zurückgedrängt worden ist, wo es auch jetzt liegt und wo die Plutoninschrift von Heuzey sich noch befindet.

Keine Scherben aber und keine Reste, die eine alte Siedelung, wie die Stadt Αἰάνη, zurückgelassen haben müsste, sind dort zu sehen. Die drei Denkmäler, welche Heuzey dort fand, gehören zu den altherwürdigen Sachen, welche christliche Frömmigkeit zugleich mit nationalem Bewusstsein allzeit in die Kirchen oder Klöster brachte, um sie dort als Zierstücke zu verwenden oder zu verbauen, wie massenhafte Beispiele aus allen griechischen Gegenden beweisen. Die drei Steine also sind von anderswo nach Kalliani gebracht worden. Der einzige Ort, welcher nahe liegt und solche Sachen enthalten konnte, ist allein Kaisareia, wie meine dortigen Funde bezeugen. Wenn aber die zwei Inschriften Heuzey's von Kaisareia herkommen und wenn sie die Stadt ihres ursprünglichen Aufstellungsortes Αἰάνη nennen, so ist Αἰάνη der alte Name dieser Stadt, bevor Diokletian ihr den Namen Kaisareia gab.

Fassen wir jetzt das Gesagte zusammen. Seit alter, noch nicht näher bestimmbarer vorchristlicher Zeit, vielleicht seit Philipp II., bestand am linken Haliakmonufer die „Stadt“ Αἰάνη. Es ist fraglich, ob sie damals eine Ringmauer besass, obwohl es nach anderen Erwägungen wahrscheinlich ist. Als Diokletian das Reich und seine sämtlichen limites sichern wollte, befestigte er das Orestikon Argos und Aiane in Westmakedonien und nannte die erste Stadt nach seinem Namen Diokletianupolis und die zweite nach seinem Titel Kaisareia. Als Alarich und die Gothen Westmakedonien verheerten, sind auch die beiden dortigen Gründungen Diokletians zerstört worden. Es ist wohl möglich, dass eine

Anzahl der Einwohner von Kaisareia damals zum benachbarten Kloster flüchtete, es mit der Zeit gewissermassen substituierten und ein Dorf bildeten, welches wir mit dem Namen Kalliani kennen, worin man den Stamm von Αἰώνη zu suchen berechtigt zu sein glaubt, obwohl man auch an einen Namen Γαλλιανός oder Ἀγγαλιανός denken kann. Das würde aber bedeuten, dass das Kloster älter als der Gotheneinfall ist, während der üppige Bau, dessen Reste wir in der heutigen Kirche sehen, eine frühere lange Blüte des Klosters voraussetzen lässt.

Zuletzt hat Justinian die Stadt Kaisareia mit einer neuen Ringmauer verstärkt. Die so gestaltete Festung wurde später, wahrscheinlich während der slavischen Einfälle oder vielleicht noch später, in der türkischen Epoche, endgültig zerstört. Die Einwohner bauten damals das heute noch existierende Καίσαρεια in der Nähe des Hügels und ihrer Felder und seitdem begann der Name Κάστρο oder Πολιτικόκαστρο an der ruinierten Stadt zu haften.

Berichtigungen und Nachträge zu dem Aufsätze von Hugo Schreiner (S. 202—224).

S. 203. Zu Anmerkung 2 (zugleich Vorbemerkung). Erst nachdem die Korrekturbogen bereits wieder zurückgegangen waren, konnte ich Einsicht nehmen in: P. PASCAL, *Le „Digénis slave“ ou la „Geste de Devgenij“*, *Byzantion* X, 1935, 301—334; H. GRÉGOIRE, *Note sur le Digénis slave*, *a. a. O.* 335—339. — Ein ausführlicher Vergleich mit dem slavischen Digenis und die sich daraus ergebenden Rückschlüsse auf den grundständigen Digenisstoff werden den Inhalt einer besonderen, reiche Ausbeute versprechenden Abhandlung bilden müssen. Die Grundlinien hat bereits H. GRÉGOIRE in seiner *Note* vorgezeichnet. Die auf meine Ausführungen bezüglichen Parallelen zum Digenisgedicht bringe ich in den folgenden Nachträgen.

Zu Anmerkung 4, Z. 3 v. u.: einzufügen hinter verpflanzt (*Byzantion* VI . . . ; VII . . .): und sogar neue hinzugeschaffen (*Les recherches récentes* II, 423, 427). — In der gleichen Anmerkung, letzte u. vorletzte Zeile, zu streichen: . . . auch sonst — Beweisführung ab; dafür: s. a. R. GOOSSENS, *Les recherches récentes* II, 472.

S. 204. Zu Anmerkung 1 (als Fortsetzung): N. G. POLITIS, *Περὶ τοῦ ἐθνικοῦ ἔπους τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων*, Athen, 1906, 10 ff., weist mit vollem Recht darauf hin, dass sich die Diaskevasten bemühten, möglichst genau die jeweilige Vorstellung des Volkes zu treffen (s. hiez u auch den letzten Abschnitt dieser Abhandlung, S. 224).

Zu Anmerkung 2: . . . (*Byzantion* VII . . .; neue Beiträge in *Mélanges*): und *Les recherches récentes* I, 433—434.

Zu Anmerkung 3: Auch der slavische Digenis beginnt (*a. a. O.* 308): „Il était une veuve de race impériale . . .“ Weitere Einzelheiten hierüber werden nicht mehr erwähnt. — Die Bedeutung der Kaisergeschlechter in den griechischen Versionen hat am ausführlichsten KYRIAKIDIS behandelt (*Παρατηρήσεις*, 643 ff.).

Zu Anmerkung 5: In gleicher Weise bekräftigt auch der Emir im slavischen Digenis seine Absicht (*a. a. O.* 309): „Je veux de forts chevaliers et quiconque veut avec moi marcher au saint baptême. Et je viendrai chez vous au pays grec et je m'appellerai votre beau-frère“. Die Taufe nimmt der Patriarch am Euphrat vor (*a. a. O.* 311). — Über den geschichtlichen Hintergrund der Bekehrung s. *Les recherches récentes* I, 423; als Zeiterscheinung betrachtet von SATHAS-LEGRAND, *Les exploits*, LXXXIX, und KYRIAKIDIS, *a. a. O.* 632.

Zu Anmerkung 6: G I 328—329 usw.

Zu Anmerkung 7: Hievon erwähnt der slavische Digenis nichts (*a. a. O.* 309).

S. 205. Zu Anmerkung 3: Der slavische Digenis erwähnt von der völkisch-rassischen Zugehörigkeit des Helden überhaupt nichts (*a. a. O.* 312, 313).

Zu Anmerkung 4: Die Entführung der Stratigovna wird im slavischen Digenis ausführlicher geschildert (*a. a. O.* 325—328). Sie weicht jedoch in mancher Hinsicht von den Vorgängen in den griechischen Texten ab. Parallelen zu neugriechischen Volksliedern habe ich nicht gefunden. Die Gefühle Devgenijs zu seinem künftigen Schwiegervater bleiben durchwegs kühl; manchmal möchte man sie sogar als feindselig bezeichnen (*a. a. O.* 327—329).

S. 206. Zu Anmerkung 2: Der slavische Digenis besiegt Maximu-Maximiane bereits vor seiner Heirat mit der Tochter des Strategos (s. Nachtrag zu S. 210, Anm. 1 u. 4). *A. a. O.* 320/321 lesen wir: [Die Unterlegene ist untröstlich über ihre Niederlage, nachdem sie bisher alle ihre Kampfgegner aus fürstlichem Geblüt überwunden hat, lauter starke und tapfere Helden:] „... et aucun ne m'a outragée d'un seul mot: tous ont été vaincus par mes mains. Et pourtant aujourd'hui Dieu m'a soumise à toi. Si tu t'unis à moi et que nous soyons ensemble, nul ne pourra soutenir notre force“. Et lui dit le très fameux Devgenij, à la demoiselle Maximiane: „Je n'ai de nul homme secours, hors la grâce de Dieu et la prière de ma mère; voilà qui m'aidera“. — Damit sind die Auseinandersetzungen zwischen den Beiden zu Ende. Er übergibt sie seiner Mutter als Siegesbeute (Fortsetzung im Nachtrag zu S. 210, Anm. 1 und 4, letzter Teil).

S. 207. Zu Anmerkung 6 ergänzen: Andere Auffassung *Byzantion* VI, 483.

S. 208. Zu Anmerkung 5: ... *Byzantion* VII, 307/308, und im slavischen Digenis (*a. a. O.* 313).

Zu Anmerkung 6: Das Gleiche steht auch im slavischen Digenis (*a. a. O.* 314—316). An die Stelle der Hirschkuh tritt ein Elentier (član). Alle Einzelheiten werden in genauer Übereinstimmung mit der griechischen Dichtung berichtet. S. a. *Byzantion* VI, 492.

S. 209. Zu Anmerkung 2: s. a. R. GOOSSENS, *Les recherches récentes* II, 463—464, 468—470.

Zu Anmerkung 7: Im slavischen Digenis tritt an deren Stelle der künftige Schwiegervater selbst (*a. a. O.* 328; ferner Nachtrag zu Anmerkung 12):... il s'élança et atteignit Stratège; il le frappa de l'épieu doucement sur le haut du casque, et le renversa de cheval. Et Stratège de supplier Devgenij: „Soit, réjouis-toi avec la demoiselle ravie, ma belle fille! Donne-moi la vie!“ Alors Devgenij le lâcha.

S. 210. Zu Anmerkung 1 und 4: Noch weniger lässt sich das vom slavischen Digenis sagen (*a. a. O.* 320). Allerdings liegen dem Anlasse und dem Verlaufe des Kampfes wesentlich andere Voraussetzungen zugrunde, wie in der Digenisdichtung selbst: Maximiane, la demoiselle, voyant Devgenij en train de lier son père Philippape, mit sa lance en position, et elle voulait transpercer le très fameux Devgenij de derrière. Mais Devgenij s'en aperçut:

il lui arracha la lance de sa main et la frappa elle-même de la paume au visage et la renversa de cheval à terre. Puis il les lia tous deux et, quant à leurs troupes, il abattit les uns, et prit les autres vivants et les poussa devant lui, comme un bon pasteur des brebis ou des chèvres, et il leur fit passer le fleuve. — Zwar lehnt er stolz ein Bündnisangebot der Besiegten ab (s. Nachtrag zu S. 206, Anm. 2), sorgt aber in ritterlicher Weise für sie (*a. a. O.* 321) „...et Maximiane, la demoiselle, donnez-la à ma mère: si quelqu'un la touche ne fût-ce que d'un seul mot, que le jour même il cesse de vivre!“ — Quant à Maximiane, la demoiselle, il ordonna à sa mère de la garder et tenir en grand ménagement. — Dann hören wir nichts mehr von Maximu bis nach Devgenijs Hochzeit mit der Stratigovna. Zur Feier dieses frohen Ereignisses schenkt er Maximu über Abgesandte die Freiheit (*a. a. O.* 330/331). — Das Abenteuer mit Aïse fehlt wie in E.

Zu Anmerkung 3. Auch im slavischen Digenis (*a. a. O.* 319) lesen wir: C'est grand honte pour moi d'aller me battre contre une fille.

S. 213. Zu Anmerkung 9 ergänzen: s. d. Anhang S. 224.

S. 215. Zu Anmerkung 9 ergänzen: Die Texte SE von u.s.w.

S. 216. Zu Anmerkung 1: für Anm. 83 zu setzen: S. 213, Anm. 6.

S. 220. Anmerkung zum ersten Satze des letzten Absatzes: s. Nachtrag zu S. 204, Anm. 1.

S. 222 Zeile 7 v. u.: T 1810 Χαλκογοῦρναν. — Über Χαλκογοῦρνα s. a. A. X. Χατζήης, Προλεγόμενα εἰς τὴν τοῦ Εὐσταθίου Μακρεμβολίτου Ἀκριτῆδα καὶ τὰς διασκευὰς αὐτῆς, 27 (aus Ὀμηρικαὶ Ἑρευναι, Μέρος Α', τεῦχος 1).

S. 223 Zeile 12 v. u. [geküsst hat]: Nach A. CH. CHATZIS (*a. a. O.* 32) betont der Emir in G I 308 (οὔτε φίλημα μ' ἔδωκεν, οὔτε τινα λαλίαν) und E 166 (οὔτε φίλημαν μ' ἔδωκεν, οὔτε μιλιὰν τῆς εἰπα) nicht, dass er mit Irene kein Gespräch geführt, sondern sie unberührt gelassen habe. Den im Archetypus X vermuteten anstössigen Inhalt des zweiten Halbverses: οὔτε ὠμίλησα ταύτῃ (= οὔτε συνευρέθην σαρκικῶς ταύτῃ) ἢ οὔτε ὠμίλησέ μοι hätten seiner Meinung nach G E missverstanden, die übrigen Fassungen weggelassen. Diese Annahme wird im slavischen Digenis zum mindesten nicht bestätigt: [Der Emir antwortet den nicht grundlos um die Schwester besorgten Brüdern (*a. a. O.* 308)] „Prenez-moi à merci, mes frères, je renierai ma foi et en ce jour je reçois le saint baptême, afin d'être votre beau-frère“ (s. a. Nachtrag zu S. 204, Anm. 5). Auf die inhaltlich gleiche Frage der Brüder, ob sich der Emir ihrer Schwester in schlimmer Absicht genähert habe, entgegnet das Mädchen: „Nenni, frères, n'ayez de moi nul souci en l'esprit... et le roi Amir venait toujours à moi une fois le mois et me regardait à distance. Il m'a ordonné de cacher mon visage à ses parents, et dans la tente nul n'entrait jamais . . .“

Zeile 2 v. u.: Die Liebesabenteuer des Charzanis (*Byzantion* VII, 374 ff.; *Les recherches récentes* I, 434 u. Anm.) wie des Xeropoulos (s. St. KYRIAKIDIS, Ὁ Διγενὴς Ἀκρίτας, 139 ff., Vers 134 bis Schluss, oder Λαογραφία II, 1910, 68 ff., Vers 134 bis Schluss) können . . .

S. 224 Zeile 5 v. o.: für Anm. 68 zu setzen: S. 212, Anm. 1.

Zeile 11 v. u. [c'est la courtoisie arabe]: *Les recherches récentes* I, 432, lassen doch eigentlich das Gegenteil vermuten. — Worin diese „arabische Höflichkeit“ bestehen soll, wird in den genannten Abhandlungen nicht gesagt. Hingegen hebt GRÉGOIRE (*a. a. O.* 435) für das Grenzgebiet am Euphrat ausdrücklich hervor: Ce pays... est une région-frontière, à population mixte et polyglotte. Les rois de Commagènes, sur leurs inscriptions, se déclarent Hellènes et Perses à la fois. — Im gleichen Sinne R. GOOSSENS, *Les recherches récentes* II, 460—461, und *Byzantion* VII, 316: ... enfin nous voyons mieux encore, désormais, grâce à la présence inattendue d'un élément „akritique“ au sens propre du terme [s. S. 210, Anm. 5] dans la geste arabe, que l'épopée de Digénis, grecque par la langue, est en réalité l'épopée de la population mixte des marches euphratésiennes de l'Empire byzantin au X^e siècle“. — Ferner nochmals GRÉGOIRE, *Note sur le Digénis slave*, *Byzantion* X, 1935, 337. — Wie wenig klar die völkische Zugehörigkeit des Charzanis-Sarkân überhaupt liegt, zeigt am deutlichsten R. GOOSSENS, *Les recherches récentes* II, 462, Anm. 3; s. ferner auch Nachtrag zu S. 205, Anm. 3.

Zu berichtigende Druckfehler.

- S. 203 Anm. 4, Zeile 3 v. u.: Λαογραφία 10, 1929.
- S. 204 Anm. 3: *B. Z.* XXIX.
- S. 205 Zeile 10 v. o.: Schwiegervater.
- S. 208 Anm. 1: Athen o. J., 52.
- S. 208 Anm. 7, vorletzte Zeile: der Text in E.
- S. 214 Zeile 13 v. o.: das schlafende.
- S. 214 Anm. 3: G I 283—300.
- S. 220 Zeile 8 v. u.: ποταμὸν διήλθον.
- S. 220 Zeile 7 v. u.: das Zeichen: am Zeilenschluss zu streichen.
- S. 223 Zeile 9 v. o.: (Vers 2372) Εὐδόξειου, im Apparat Εὐδόξειου] ῥόδου P u. Lambros.

Corrigenda

- P. 3, ligne 24, au lieu de arohevêque, lire archevêque.
P. 24, ligne 2, au lieu de provienent, lire proviennent.
P. 26, ligne 15, au lieu de présentée, lire représentée.
P. 26, ligne 30, au lieu de vaincu déjà, lire vaincu — déjà !
P. 27, ligne 38, au lieu de l'autrichien, lire l'Autrichien.
P. 28, ligne 21, au lieu de laisser, lire se laisser.
P. 128, ligne 19, au lieu de permis, de, lire permis de.
P. 182, ligne 22, au lieu de Perithéorion, lire Périthéorion.
P. 187, ligne 14, au lieu de Jen, lire Jean.
P. 277, ligne 16, au lieu de terminis, lire terminus.
P. 311, ligne 32, au lieu de rapporté, lire rapportés.
P. 333, ligne 25, au lieu de papeessaya, lire pape essaya.
P. 338, note 3, au lieu de Reiches in, Europa, lire Reiches in Europa.
-

Index

- Aboba 52, 74.
 Abramić, M. 16.
 Acciajuoli, v. Antoine Acciajuoli.
 Acheloos 63.
 Achilleis 211, 212, 213, 215.
 Achilleus 212-216.
 Achmim-Panopolis, pallium de, 250, 251, 253.
 Achrida 166, 170; v. aussi Ohrid.
 Adontz, N. 27.
 Adriano, arcivescovo di Bulgaria 166.
 Afrique 123.
 Ägypten 71, 75, 78, 355-362; v. aussi Égypte.
 Aiane 408, 412.
 aigle bicéphale 343-345.
 Ajnalov (Ainalov), D. 38, 40, 147, 149.
 Akritas, v. Digenis Akritas.
 Alans 350.
 Alarich 411.
 Alessio Lascaris 165.
 Alexander der Grosse 71, 222.
 Alexandria (Alexandrie) 69, 119, 123; conventus 367.
 Alexiev, V. 4.
 Alexios Kolywas, Bibliothek 233.
 Alexios, Sohn Belisars 217.
 Alexis Comnène 353.
 Alfonse V d'Aragon, 331, 332, 334, 335, 336, 338, 340, 341.
 Alfonse V, roi de Portugal 333.
 Amantos, K. 14, 40, 41, 382.
 Ambrogini, v. Angelo Ambrogini.
 Anachoreten 355, 356, 360, 361.
 Anagnostopoulos, G. 12, 40, 41.
 André Darmario 187.
 André Fasano 186.
 Andréadès, A. 11, 31, 40, 117.
 Andréév, J. 149.
 Andréév, St. 4.
 Andréeva M. 13, 292.
 Andronic Bryennios 332, 336.
 Andronico Paleologo 165, 166, 170, 173.
 Andronico II 171.
 Androussa 185, 186.
 Angelo Ambrogini 339.
 Anicia v. Juliana
 Ankhialo 51.
 Antinoopolis, conventus 367.
 Antiochia (Antioche) 69, 119.
 Antoine Acciajuoli 188.
 Antoine de Corfou, prêtre 181.
 Antonio de Eslava 86-97.
 Antonio Filamati 188.
 Antonios, Mönch 355.
 Apa Paiêu 357, 358.
 Apollonios von Tyros 224.
 Apostelkirche in K-pel 79.
 Aquila, v. Subatianus Aquila.
 Araber (Arabes) 121, 122, 395, 396.
 Arguirov, St. 4.
 Armenien (Arménie) 71, 123.
 Arnaoudov, M. 3, 6.
 Arsa 403.
 Arsaber, patrice 305.
 Arsinöe, conventus 367.
 Asbestos, v. Grégoire Asbestos.
 Asen, König von Bulgarien 66, 165.
 Ašot, gendre du roi Samuel 93.
 Assur 72.
 Asta 403.
 Athanase (Atanasio), patriarche 171, 185.
 Athanasios de Saccoudion 307.
 Athéna Pronoia 251.
 Athor 357, 358.
 Athos 66, 170, 171; Kloster Chilandar 170, 171; Iviron 228; Kutlumusi 225; Panteleimon 232; Xenophon 228, 229; Zografu 181.
 Augustin, St. 253.
 Avaren 111, 113, 114, 116.
 Ayrrer, v. Jacob Ayrrer.
 Babylon (Babylone) 72, 120.
 Bagdad 118, 120.
 Balabanov, Al. 4.
 Balduin II (Balduino II) 66, 165; v. aussi Baudouin.
 Balş, G. 15, 16, 35.

- banquets mortuaires 241.
 Barbaro, v. Francesco et Nicolo Barbaro.
 Bardas 309 - 313, 318, 320, 323, 324.
 Basileios I. 65.
 Basileios II. (Basile I^e Bulgaroctone) 95, 395, 397, 398.
 Batchkovo, monastère de, 7, 49, 50.
 Batzimak, khan coman 350.
 Baudouin, empereur de C-ple 27; v. aussi Balduin II.
 Baudouin I^{er} de Courtenay 344.
 Béchevliev (Beševliev), V. 4, 13, 41, 49, 269.
 Bederiana 400, 404.
 Bekkos, v. Johannes et Giovanni Bekkos (Becco).
 Beldiuz, khan coman 351.
 Belisar 216 - 218.
 Belthandros 212.
 Bénéchévič, V. 12, 40, 137, 147, 148.
 Berechet, St. 13, 287.
 Bernat de Vilamarí 334, 335, 336, 338.
 Beyrut 69.
 Bidez, J. 40.
 Blagoév, M. 4.
 Blaise, chartophylaque 322.
 Blemmides, v. Nicephoros Blemmydes.
 Bobtchev, N. 4.
 Bobtchev, S. S. 4.
 Bolidès (Bolides), Th. 13, 259.
 Boniface VIII, pape, 325.
 Boris-Michael, Fürst von Bulgarien 60.
 Borsio, marquis d'Este 336.
 Bošković, D. 15.
 Bourgas, 7, 50, 51.
 Bratianu, G. 11, 13, 98.
 Bréhier, L. 40.
 Brucida 403.
 Brunelleschi 33.
 Bryanion 403.
 Bryennios, v. Andronic Bryennios.
 bucellarii 115, 116.
 Budimir, M. 14.
 Bulgaren (Bulgares) 78, 353.
 Bulgarien (Bulgarie) 70, 78, 120; altchristliche Kapelle 72.
 Bylazora 403.
 Byllis 403.
 Caesarea 407, 408, 410, 411.
 Caesaromagus 161.
 Caire, Le, 344; v. aussi Kairo.
 Čajkanović, V. 13, 17.
 Calixte III, pape, 332, 337, 342.
 Camatero, v. Giovanni Camatero.
 Campofregoso, v. Pietro de Campofregoso.
 Cantarella, R. 12, 190.
 Cantarelli, L. 131, 132.
 Capistrano, v. Giovanni de Capistrano.
 Capranica, v. Domenico Capranica.
 Caraites 387.
 Carthage 119.
 Carvajal, cardinal, 331, 332.
 Cassimatis, G. 13, 291.
 Castellorizzo 335.
 Castello vetere 161.
 Čatalar, protobulg. Inschrift 270, 271.
 Célestin, pape, 325.
 Cetrila 404.
 Chalkedon 76.
 chant d'église byzantin 242 - 246.
 Charles VII, roi de France 333, 341.
 Cherson 353, 354.
 Chersonèse (Chersoneso) 165, 186.
 Chilandar 170, 171.
 China 71.
 Chomaziano, v. Demetrio Chomaziano.
 Chosrau I. 115.
 Chosrau II Parvez 110.
 Choumène 7; mosquée de Toumboul 52.
 Christov, D. 5.
 Chrysorrhoe 213, 214, 224.
 Clément, évêque des Bulgares 106, 108.
 Codrus 182.
 Comans 346 - 354.
 concile, VII^e œcuménique 304.
 Constantin le Grand 57, 118.
 Constantin V, 119.
 Constantin VI, 304, 305.
 Constantin XI Dragatsès 292.
 Constantin Paléologue 333, 335, 336, 337.
 Constantin le Philosophe 101 - 109, 307, 310.
 Constantin, v. aussi Konstantin.
 Constantinople 42, 118, 119, 120, 121, 123, 331, 332, 333, 335, 337, 338, 339, 340; église de Sainte-Sophie 99; v. aussi Konstantinopel.
 contrat litteris 293 - 299.
 conventus juridicus 363 - 381.
 Coroï, J. 14, 363.
 corpus scriptorum juris graeco-romani 137.
 Costantino Cabasila, metropolita di Achrida 170, 171.
 Costanza, figlia di Federico II, 166.
 Cracovie, cathédrale, 34.
 Crète 121, 122.
 Crucifixion 250 - 254.
 Cumont, Fr. 129, 130.
 Cyrille, apôtre slave 301, 386.
 Cyrille et Méthode, édition critique de leurs œuvres 43; légendes slaves 101 - 109.

- Dalton, O. 38, 40.
 Damario, v. André Darmario.
 Damascus, Moschee 74.
 Daniel de Galicië 344.
 Danov, Chr. 14, 389.
 Dantheletae (Dentheletae) 404.
 Dardanie 94.
 Dardanos 94, 96.
 Dardans 401, 402.
 Darkó, E. 11, 14, 32, 110.
 Darmario, v. André Darmario.
 David II, roi de Géorgie 353.
 Delcia 91, 92, 97.
 Delehay, H. 38, 40.
 Demetrio Chomaziano 166, 168, 170, 171.
 Demetrio di Tessalonica 165.
 Dentheletae, v. Dantheletae.
 Detchev, D. 5.
 Deuriopos 403.
 Diehl, Ch. 30, 38, 39.
 Digenis Akritas 203-224, 414-417.
 Dikov, L. 18, 23.
 Dimitrievic, St. 16.
 Dioclée (Duklia) 91, 92, 93, 95, 97.
 Diokletian 410, 411, 412.
 Diokletianupolis 407, 410, 411, 412.
 Diolcos 355.
 Dionysios Lowerdos, Sammlung 233.
 Dionysios von Phurna 225-237.
 Dioskurides, Codex des, 75.
 Djeme, Epiphanius-Kloster 360, 361; Paulos-Kloster 361.
 Doberos 403.
 Dölger, Fr. 11, 24, 40, 43, 44, 46, 57.
 Domenico Capranica 336.
 Donatello 33.
 Drinov, M. 31.
 Drusomagus 161.
 Dubrovnik 292; v. aussi Ragusa.
 Duklia, v. Dioclée.
 Dulcigno 91, 92.
 Dura-Europos 74.
 Dušan, v. Stephan Dušan.
 Dvorník, Fr. 13, 44, 301.
 Dyggve, E. 17, 28.
 Edessa, Theologenschule 76.
 Egger, R. 16, 17, 25, 52.
 Égypte 119, 120, 363-381; v. aussi Ägypten.
 Ehrhard, A. 40.
 Elemagos, voïvode bulgare 97.
 emblèmes héraldiques 343-345.
 Énée Sylvio Piccolomini 331, 332, 337, 339, 341.
 Ennaton 356.
 Énos 182, 186.
 Ephesos 69; Johannes-Kirche 79.
 Epiphanius-Kloster, v. Djeme.
 epirription 278.
 equites sagittarii 113.
 Erotokritos 218.
 Erzeroum 344.
 Eslava, v. Antonio de Eslava.
 Etienne V, pape, 319.
 Eugène IV, pape, 334.
 Eugénianos, v. Nicéas Eugénianos.
 Eulampios 313.
 Eulogios, Mönch, 557, 558.
 Fajjum 355, 357.
 Falier-Papadopoulos, J. 12, 177.
 Fasano, v. André Fasano.
 Fehér, G. 5.
 Ferrari dalle Spade 13, 14, 40.
 Ferri, S. 16.
 Filamati, v. Antonio Filamati.
 Filelfo 339, 342.
 Filov, B. 4, 6, 30, 31, 33, 47.
 Florence, concile de, 177, 181.
 Florios 211, 213, 215.
 Francesco Barbaro 339.
 François de Tolède 188.
 Frédéric III, empereur d'Allemagne 333, 337, 340, 342.
 funérailles 240, 241.
 Gabriel, archevêque d'Ochrida 185.
 Gabriel Radomir 95.
 Gabrielli, M. 17.
 Galère 26.
 Galina 188.
 Gallienus 113.
 Gallipoli 165.
 Ganev, V. 5.
 Gay, J. 40.
 Gébéon 312.
 Gelzer, H. 38.
 Gênes 333, 334, 338.
 Gennadio, arcivescovo di Bulgaria 166, 170, 171.
 Gennadios Scholarios 177, 178, 183, 382.
 Gennadios, Maler, 231.
 Georgios Gemistos Plethon 398, 399.
 Georgios Maniakes 398.
 Georgios Moschamper 259-268.
 Gerola, G. 17, 132.
 Giacomo di Bulgaria 165-176.
 Giacomo, monaco di Kokkinobaphou 167.
 Giorgio Muzalone 166.

- Giovanni Becco (Vecco) 170, 171; v. aussi Johannes Bekkos.
 Giovanni di Brienne 165.
 Giovanni Camatero, metropolita di Achrida 170.
 Giovanni de Capistrano 341.
 Giovanni Giustiniani Longo 331.
 Giovanni Lascaris 166.
 Giovanni Duca Vatatzes 165, 166, 170, 172; v. aussi Jean Vatatzès.
 Giustiniani, v. Giovanni Giustiniani Longo.
 Gloubokovski, N. 5.
 Gochev, Iv. 4.
 Gorazd, disciple de Constantin et Méthode 108.
 Gothen (Goths) 350, 411.
 Grabar, A. 15, 16.
 Graindor, P. 16.
 Grecu, V. 12, 13, 225.
 Grégoire Asbestos 315, 320.
 Grégoire, H. 11, 12, 17, 26, 40, 41, 42, 44, 49, 81, 131.
 Grégoire Mélissénos 184.
 Grégoire Pakourianos 50.
 Gregor X, Papst, 329.
 Gregorio, arcivescovo di Bulgaria 166.
 Gregorio Ciprio, patriarca di Costantinopoli 171.
 Grioni, v. Zacaria Grioni.
 Grondijs, L. 13, 14, 250.
 Grotta Ferrata, manuscrits 243, 245.
 Grumel, V. 14, 406.
 Guéorguiev, Sv. 4.
 Hadrian, Kaiser 113.
 Haghiomavras, v. Jean Haghiomavras.
 Hagiopolite 242, 243, 246.
 Halévy, M. A. 14, 384.
 Hatzidakis, G. 41.
 Heisenberg, A. 25, 38.
 Hellas 71, 78.
 Hélios 251.
 Hengstenberg, W. 14, 355.
 Herakleios (Héraclius), Kaiser, 110-116, 119.
 Herakles Κωνσταντίνος 411.
 Hermopolis, conventus 367.
 Hesseling, D. 38, 40.
 Hinks, R. 16.
 Hipponon 357.
 Hissarkösseleri, griech. Inschrift 389.
 Homolle, Th. 130.
 Honigmann, E. 27.
 Honorius 118.
 Hunnen 114, 116.
 Hvarenah 72.
 Iaropolk, prince russe 353.
 Ignace, patriarche, 309-317, 319, 321-325.
 Igor, prince russe 350.
 Iliev, A. 5.
 Illyricum 300.
 Illyriens 401, 403.
 Imberios 215, 216.
 Indien 71.
 Inschriften, protobulg. 269-272; griech. aus Hissarkösseleri 389; aus Kaisareia 411; aus Kalliani 411; protobulg. von Čatalar 270, 271; aus der Kirche der 40 Märtyrer in Tarnovo 270; v. aussi inscriptions.
 inscriptions grecques chrétiennes 129-136
 inscription latine d'Ohrid 401; v. aussi Inschriften.
 Iordanov, V. 5.
 Iorga, N. 39.
 Iotsov, B. 5.
 Iran 69, 71, 77.
 Irène, impératrice 304, 311, 312.
 Irene, figlia di Teodoro I Lascaris 165, 166.
 Isacco Lascaris 165.
 Isidore, cardinal, 333, 338, 339.
 Ivan Alexander 67.
 Ivan Asen II, 66, 67.
 Ivan Šišman 67.
 Ivan Vladimir 92, 93, 95, 97.
 Ivanov, Y. 31.
 Ivanova-Mavrodinova, V. 5, 17.
 Ivron-Kloster 228.
 Jacob Ayzer 82, 83, 85-91, 96, 97.
 Jacobus, metropolita di Tessalonica 167, 168.
 Jacopo Veniero de Recanati 338, 339.
 Jalabert, P. 134.
 Jaroslav de Russie 344.
 Jasites, v. Job.
 Jean de Armario 187.
 Jean VI Cantacuzène 181.
 Jean le Grammaire 306.
 Jean Haghiomavras 187.
 Jean II de Lusignan 332.
 Jean V Paléologue 181.
 Jean VIII Paléologue 177.
 Jean IX, pape, 322.
 Jean Vatatzès 181; v. aussi Giovanni Vatatzes.
 Jean Vladislav 95.
 Jelačić, Al. 12, 147.
 Jerphanion, G. de, 12, 15, 17, 43, 129.
 Jireček, K. 36.
 Job (Jasites, Meles, Melias), Mönchspriester 326-330.
 Johannes Bekkos, 260; v. aussi Giovanni Becco.
 Johanneskirche in Ephesos 79.

- Joseph I, Patriarch, 326, 329, 330.
 Juan d'Autriche 183.
 Juliana Anicia 75.
 Julien, empereur, 251.
 Jupiter Dolichène 250, 251, 252.
 Jupiter Héliopolitain 250, 251, 252.
 Justinian (Justinien) 116, 119, 276, 400 - 405, 407, 410, 411.
 Kairo 72; v. aussi Le Caire.
 Kaisareia, griech. Inschriften 411.
 Kalliani 412, 413; griech. Inschrift 411.
 Kallimachos 212, 213, 214.
 Kanopos 356.
 Kapitelle, altchristliche aus Bulgarien 72.
 Kappadokia 114.
 Kardamos, roi bulgare 94.
 Karl der Grosse 61, 65.
 Kastoria 407, 710.
 Katasambas de Nicomédie 307.
 Katzarov, G. I. 4.
 Kaufmann, C. M. 133, 134.
 Kavadh, Sassanidenkönig 115.
 Kéramopoulos (Keramopullos), A. 14, 17, 407.
 Kerč 103.
 Khazares 384 - 388.
 Khorezm 350.
 Kleinasien 71, 79.
 Klemens IV, Papst, 329.
 Kleronomia 59.
 Klokočnica 66.
 Kolywas, v. Alexios Kolywas.
 Kondakov, N. P. 38.
 Konia 344.
 Konstantin der Grosse 57, 118.
 Konstantin VII, 275, 280, 284, 285, 286.
 Konstantin, v. aussi Constantin.
 Konstantinopel 70, 71, 76, 78; Apostelkirche 79; Sophienkirche 73, 74, 75; v. aussi Constantinople.
 Konstantinos IX. Monomachos 398.
 Konstantinos Porphyrogennetos 62, 63.
 Kontchak, khan coman 360.
 Koinobitismus (Koinobitentum) 355, 356, 360, 361, 362.
 Koptos, conventus 368, 369.
 Korch, Th. 148.
 Kornaro, v. Vincent Kornaro.
 Kos, M. 15, 44.
 Kosara, fille du roi Samuel 93, 97.
 Kostov, St. 5.
 Koukoulès, Ph. 12, 13, 238.
 Kričim 73.
 Krum, roi bulgare 90 - 94, 96, 97.
 Krumbacher, K. 25, 38, 69, 70.
 Ktesiphon 72, 79.
 kufische Schrift 78.
 Kuniatchuk, khan coman 351.
 Kutlumuş-Kloster 225.
 Kyrillos von Chios, Maler, 236.
 Kyzikos 72.
 Ladislas, roi de Hongrie 337.
 Lambros, Sp. 130.
 Lapo de Castiglione 339.
 Larissa (Larisa) 96, 407.
 Laurent, V. 11, 14, 17, 40, 127.
 Lazarov, Iv. 5.
 Leblant, E. 132.
 Lefebvre, G. 131.
 Lekapenos, v. Romanos.
 Léon l'Arménien 90, 119.
 Leon VI, Kaiser 62.
 Leon Phokas 63.
 Léon le Philosophe, archevêque de Thessalonique 306, 307.
 Léon Phrangopoulos (Catelmos) 188.
 Leon Tornikes 398.
 Lionardo III Tocco, despote d'Arta 340.
 Lissos (Lisos) 403.
 Longo, v. Giovanni Giustiniani Longo.
 Lowerdos, v. Dionysios Lowerdos.
 Ludwig II, 65.
 Lune (dans les scènes de Crucifixion) 250 - 254.
 Maas, P. 12, 150.
 Macario, metropolita di Achrida 170.
 Macarios Mélissénos 181 - 189.
 Madara 52.
 Makarios der Grosse 355.
 Makarios-Kloster in der Sketis 355, 361, 362.
 Mamertinus, v. Petronius Mamertinus.
 Mani 252, 253.
 Manichéisme 252, 253.
 Mano-Zissi, G. 17.
 Manuel Paléologue 181, 336.
 Margarona 215.
 Marin, légat du Saint-Siège, 314.
 Marinescu, C. 14, 331.
 Maurikios, Kaiser, 111.
 Mauro Orbin, 95, 96, 97.
 Mavrodinov, N. 5, 17.
 Medea, A. 17.
 Mehmed II le Conquérant 177, 181; v. aussi Mohammed II.
 Meles, v. Job.
 Mélétiós, moine 177.

- Melezio, San, 169; monastero di S. Melezio 166, 167, 168, 175.
 Melias, v. Job.
 Mélissénos, v. Grégoire, Macarios, Nicolas et Théodore Mélissénos.
 Memphis 72; conventus 367, 368.
 Menardos, S. 255.
 Menas-Kloster, v. Sbeht.
 Mercati, S. G. 11, 12, 32, 38, 40, 44, 165.
 Mesemvrie (Mesembria) 7, 50, 91.
 Mesesnel, Fr. 16.
 Mésopotamie (Mesopotamien) 71, 120.
 Méthode, apôtre slave 101 - 109, 301, 386; v. aussi Cyrille et Méthode.
 Méthode, patriarche, 307, 308, 309, 311.
 Métrophane, archevêque de Smyrne 306, 316-320, 322.
 Métrophane III, patriarche, 185.
 Miatev, K. 4, 16, 30, 51.
 Michael, Bulgarencar, 67.
 Michael VIII, Kaiser, 329.
 Michel III, empereur, 310, 311, 312, 318, 321, 323, 324.
 Michel Paléologue (Michele Paleologo) 166, 177, 181.
 Michele Angelo, despota di Epiro, 165.
 Milan 119; édit de Milan 26.
 Milet 186.
 Millet, G. 11, 15, 29, 38, 46, 130, 131.
 Miniaturenmalerei, byzantinische, 74.
 Mircea de Valachie 345.
 Mirković, L. 16, 17.
 Miroslav de Hum 344.
 Miroslava, fille du roi Samuel, 93.
 Mistra 345.
 Mithra 250, 251, 252, 254.
 Mladénov, St. 4.
 Moschamper, v. Georgios Moschamper.
 Mohammed II, 336, 337; v. aussi Mehmed II.
 Molè, W. 15, 34.
 Mollov, Iv. 5.
 Mollov, Y. 18.
 Monembasie 177, 185, 186, 187.
 Montanisme 300.
 Moravcsik, G. 14, 390.
 Moravie 108.
 Morée 128.
 Mosaiken, byzantinische, 74.
 Mošin, V. 15.
 Mosquée de Toumboul à Choumène 52.
 Mouchmov, N. 5, 17.
 Moutaftchiev, P. 4, 30, 31.
 Mousterde, R. 134.
 Mschatta 77.
 Mstislav le Grand 353.
 musique, v. chant d'église.
 Mutino, v. Stefano Mutino.
 Myopolis 166, 169.
 Naples 336.
 Nasta 404.
 Naucratis de Studion 307.
 Nélée 182.
 Nersessian, S. der, 16.
 Nestorović, B. 16.
 Nicéphore I^{er}, empereur, 89, 90, 91, 93, 96, 97, 305, 306.
 Nicéphore Phocas 94, 95.
 Nicéphore Botaniatè 98.
 Nicéphore, patriarche, 305, 306, 311, 320.
 Nicephoros Blemmydes 168, 171, 172.
 Niceta di Maronea 171.
 Nicétas Eugénianos 191 - 201.
 Nicolas I^{er}, pape, 324, 325.
 Nicolas V, pape, 331 - 342.
 Nicolas Goudélis 182.
 Nicolas Mélissénos 182.
 Nicolo Barbaro 188.
 Nicolov, T. 5.
 Nikolaos, Patriarch, 61 - 65, 275 - 286.
 Nikov, P. 4.
 Nisibis, Theologenschule 76.
 Ohrid, inscription latine, 401; v. aussi Achrida.
 Okunev (Okounév), N. 16, 42, 43, 149.
 optimates 115.
 Orbini, v. Mauro Orbini.
 Orchan, sultan, 181.
 Orestikon Argos 410, 412.
 Orlandos, A. 16.
 Ostrogorski (Ostrogorsky), G. 13, 275.
 Oxyrynchos, conventus, 369.
 Pachom, Mönch, 356.
 Paiêu, v. Apa Paiêu.
 Paisi (Paisji) von Hilendar (de Chilendar) 22, 95, 96.
 Pakourianos, v. Grégoire Pakourianos.
 Palaiokastro 408, 413.
 Palerme 120.
 Palestine 120.
 pallium d'Achmim-Panopolis 250, 251, 253.
 Pannonie 108.
 Panteleimon-Kloster (Athos) 232.
 Panticapaeum 103.
 Papadopoulo-Kérameus 147, 148.
 Papyri, byzantinische, 161 - 164.
 Parther, 113, 114, 116.

- Patleina 77.
 Patriarchéas, P. N. 13, 255.
 Patzinaquie 120.
 Pauliciens 309, 310.
 Paulos-Kloster, v. Djeme.
 Pbou, Kloster 360.
 Peeters, P. 40.
 Pelagonia, Schlacht von, 218.
 Pelka 510.
 Péloponèse 119.
 Pelusium, conventus 357, 369.
 Péoniens 403.
 Perdrizet, P. 15.
 Périthéorion 182, 186.
 Perse (Persien) 71, 72, 75, 76, 77, 79, 120.
 Perser (Perses) 113, 114, 121.
 Peruschtiza, die Rote Kirche, 73.
 Pétchénegues 346, 352, 353, 354.
 Peter, Bulgarencar, 65, 66.
 Petersko 410.
 Petković, Vl. 15, 16.
 Petraliphas 217.
 Petranu, C. 16, 17.
 Petrescu, J. D. 13, 242.
 Petris 161.
 Petronius Mamertinus 369.
 Phidias 194.
 Philippe le Bon, duc de Bourgogne, 337, 341.
 Philippe III, roi d'Espagne 183.
 Philippopel 73; v. aussi Plovdiv.
 Photios, patriarche, 301-325.
 Phrantzès 177-189.
 Piamun, Abbas, 355.
 Piccolomini, v. Énée Sylvio Piccolomini.
 Pietro de Campofregoso 338.
 Pispir 355.
 Platziافlora 211, 212, 213, 215.
 Plethon, v. Georgios Gemistos Plethon.
 Pliska 52, 74, 93.
 Plovdiv 7, 48, 50; v. aussi Philippopel.
 Poggio 339.
 Pogorélov, V. A. 14, 15, 43, 44.
 Polovetces, v. Comans.
 Pontos 114.
 Popescu-Spineni, J. 13, 293.
 Popov, R. 5.
 Poproujenko (Popruženko), M. 5, 44.
 Praxitèle 194.
 Preslav 52, 77, 96.
 Prespa 92, 93, 95, 96.
 Priselkov 149.
 Prodrôme, v. Théodore Prodrôme.
 Proskynese 75.
 Prosopographie de l'Empire byzantin 127-128.
 Psan, Mönch 360.
 Purpakis 217.
 Qarara 358.
 Rachénov, Al. 5, 17, 49.
 Radomir, v. Gabriel Radomir.
 Radoslavov, Iv. 5.
 Raguse 91, 93; v. aussi Dubrovnik.
 Raïnov, N. 5.
 Rassofovskij (Rasovskij), D. 14, 346.
 Ratisbonne 341.
 Ravenna, S. Vitale 73.
 Recanati, v. Jacopo Veniero de Recanati.
 Rhodes (Rodi) 165, 334, 335.
 Ribe, Dom 29.
 Romanos Lekapenos 63, 284, 285, 286.
 Romansky (Romanski), St. 4, 14, 43, 44.
 Rome 72, 78, 118, 119, 336.
 Rossi, J. B. de, 132.
 Sachlikis, v. Stefano Sachlikis.
 Salonique 121; v. aussi Tessalonica.
 Samos 186.
 Samuel, roi bulgare 92, 95, 96, 97.
 Sarabaiten 355, 356, 357, 359.
 Sardique (Sardica, Serdica, Serdique) 26, 28, 404.
 Sarmatis 161.
 Sauer, J. 16.
 Sbeht, Menas-Kloster 359.
 Scanderbeg 332, 340.
 Schamsaldin Esfa-hani 177.
 Schenute 359, 360.
 schisme, premier de Photios, 301-325.
 Schlumberger, G. 38.
 Schreiner, H. 12, 202, 414.
 Schweinfurth, Ph. 16, 17.
 Scirtari 403.
 Scirtiana 403.
 Ségestiké 402.
 Séléné 251.
 Seleukia 72, 76, 79.
 Septimius Severus 113.
 Shahrbaraz, persischer Feldherr 114, 115.
 Shakespeare 81-97.
 Sigismund, Kaiser, 66.
 Siméon, archevêque (métropolitane) de Varna, 3, 52.
 Siméon de Thessalonique 177.
 Siméon, v. aussi Symeon.
 Šišić, F. 13.
 Šišman, v. Ivan Šišman.
 Sketis, Makarios-Kloster 355, 361, 362.
 Skok, P. 12, 161.
 Škorpil, H. 52.

- Škorpil, K. 5.
 Skruteň, J. 13, 326.
 Slaven 395, 396.
 Smyrna 69.
 Snégarov, Iv. 4.
 Sofia 7, 29.
 Soleil (dans les scènes de Crucifixion) 250 - 254.
 Solomon, roi de Hongrie, 353.
 Solomon, Vicarius von Thrakien 389.
 Soloviev (Solovjev), Al. 14, 15, 343.
 Sophienkirche in K-pel 73, 74, 75.
 Souboutaï, khan tatare 350.
 Soyter, G. 12, 162.
 Spiridon Hieroshimonach 22.
 Spulber, C. A. 40.
 Stadtmüller, G. 14, 392.
 Stanimaka, 49, 50.
 Stara-Zagora 7.
 Staurace, fils de Nicéphore I^{er}, 90.
 Staurakios, logothète, 304.
 Ștefănescu, I. D. 11, 15, 16, 99.
 Stefano Mutino 339.
 Stefano Sachlikis 190.
 Stein, E. 27.
 Stemma 277.
 Stephan Dušan 67, 275.
 Stephan, Metropolit von Sofia 29.
 Stransky, A. 15.
 Strzygowski, J. 11, 38, 39, 69.
 Styberra 403.
 Stylien de Néocésarée 316, 317, 320, 322.
 Subatianus Aquila 368, 369.
 Sviatoslav, prince de Russie 388.
 Svoboda, K. 12, 191.
 Swienzizkyj, Il. 15, 44.
 Sygnakh, ville comane 350.
 Sylvio Piccolomini, v. Énée Sylvio Piccolomini.
 Symeon von Bulgarien 60 - 66, 275 - 286.
 Synodikon Pappi 142.
 Syrien (Syrie) 71, 75, 78, 79, 123.
 Tana 349.
 Taraise, patriarche, 304, 305, 306, 311, 320.
 Tărnovo 7, 51; protobulg. Inschrift 270.
 Tatares 350.
 Tauresium 400, 404.
 Teodora, figlia di Giovanni Duca Vatatzes 166.
 Teodoro Comneno 168.
 Teodoro I Lascaris 165.
 Teodoro II Lascaris 166, 172; v. aussi Théodore.
 Teofilatto di Bulgaria 171.
 Térébinthe 314, 317, 324.
 Tervel, bulg. Chan 276.
 Tessalonica 167, 170, 173; v. aussi Salonique.
 Thalestris 222.
 Theben (Thèbes) 72; conventus 368.
 Themen 115, 396.
 Théoctiste, ministre de Théodora, 307, 309, 310, 311, 320.
 Théodora, impératrice 307, 309 - 312, 320, 323, 329.
 Théodora, fille du roi Samuel 97.
 Théodore II Lascaris 181; v. aussi Teodoro.
 Théodore Méliissénos 182, 183, 184, 186.
 Théodore Prodrome 31, 192, 193, 198, 199.
 Théodore Studite 305, 306.
 Théognoste, moine, 316, 317, 318.
 Théophane, Chronographie 406.
 Théophile, empereur iconoclaste 309.
 Thodorov, I. 5.
 thracenses 115.
 Thraces 405.
 Tocco, v. Lionardo Tocco.
 Toll, N. 16.
 Tomis 161.
 Toumboul, mosquée de, 52.
 Trébizonde 128, 344.
 Triphonov, I. 5.
 Tsankov, St. 4.
 Tsontchev, D. 5.
 Türken 113, 116.
 Turyn, A. 12, 151.
 Tyr 123.
 Unger, Fr. W. 76.
 Urbulgaren 116.
 Urmagyaren 116.
 Uspenskij, Th. 38.
 Varna 7, 52, 179.
 Vasiliev, A. 11, 28, 37, 40, 52, 147, 148.
 Vassiljevskij (Vasilievskij), V. G. 22, 147.
 Velkov, Iv. 5, 51.
 Vénédikov, P. 5.
 Venier, v. Zuan Venier.
 Veniero, v. Jacopo Veniero de Recanati.
 Venise 333 - 336, 338 - 341.
 Vico novo 161.
 Vilamarí, v. Bernat de Vilamarí.
 Vinzent Kornaro 218.
 Vitchev, K. 15.
 Vladimir Monomaque, prince de Russie 353.
 Vsevolod Olgovitch, prince de Tchernigov, 353.
 Vulić, N. 14, 400.
 Wazurg-Framadhar 115.
 Weigand, E. 16, 17.
 Weingart, M. 11, 14, 36, 43, 44, 101.

Whittemore, Th. 16, 29, 75, 99.
Wien, Codex des Dioskurides 75.
Wilcken, U. 162, 164.
Wittek, P. 27, 40, 41.
Władysław Warneńczyk 35.

Xanthi 182, 186.
Xenophon-Kloster (Athos) 228, 229.
Xyngopoulos, A. 16.

Zacaria Grioni 188.

Zautzes, Basileopator 62.
Zeiller, J. 13, 300.
Zémène, monastère de, 48.
Zenon, Kaiser 62.
Zeuxis, Maler 194.
Zlatarski, V. N. 3, 6, 18, 21, 30, 31, 47.
Zoe, Kaiserin 62.
Zografu 171.
Zuan Venier 188.
Županić, N. 14.

Ἀγγαλιανός 413.
Ἀγκύλας 209.
Ἀγραῖοι 403.
Ἀγρίανες 403.
Ἀδίστα 412.
Ἄθορ 357.
Αἰάνη (Ἑάνη) 408, 411, 412, 413.
αἵρεςις 164.
Ἀλαμάνος 215, 216.
ἀνάκλημα 239.
ἀπόρροια 151.
Ἄρσα 403.
Ἄσκαρος 403.
Ἀσκερβές 403.
ἄσμα 196.

Βακάσις 403.
βάνδον 396, 397.
Βερδερίχος 224.
Βικάνοβο 161.
Βινδιμίολα 161.
Γαλλιανός 413.
Γεσιλαφοσσάτον 161.

Δαλμάτας 161.
Δερξελάτης 404.
διαστολεύς 164.
διαστρώματα 163.
δροῦγγος 396.
Δωριεῖς 403.

Ἑβρών 403.
Ἑγγλητέρα 216, 217.
ἐμβολή 164.
ἐπιμελητῆς χρυσίου 162.
ἐπίσταλμα τοῦ σωματισμοῦ 162, 163.
Ἑρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης 225 - 237.
θρήνοι 239.

Ἰππῶνος, Φυλακή 358.
Ἰππώνων, κάστρον 358.

Καισάρεια 407, 408, 411, 412, 413.
Κάμινος 161.
Κάνδιδα 161.
Κασείρα 404.
Κασιβόνων 404.
Κασίγνακίς 404.
Κάσσητα (Σκάσσητα) 404.
Καστελλοβρέταρα 161.
Κασύελλα 404.
Κατράσεμα 404.
Κατρέλατες 404.
Κερκείνιον 412.
Κετρέζερικς 404.
Κετρήζεις 404.
Κετρίπορις 404.
κιβώριον 239.
Κλημεντιανά 161.
κλήσις 151.
κλίνη 239.
κράββατος 239.

Λάβλα 357, 358.
λαζάρωμα 239.
λακίδια 112.
Λουποφαντάνα 161.
Λούτζολο 161.

μαγγανεία 92.
μαγγανική τέχνη 92.
μακαριστάρια 176.
μακαρώνεια 176.
Μαλαμήτρη 269.
Μαρκίπετρα 161.
Μαρμάρата 161.
μαρτζοβάρβουλα 112.
Μελισσηνιακός κόλπος 182.

μέλος 196.
 Μενέδημος 412.
 μνήμα 240.
 μνημείον 240.
 Μοσχάμπαρ 260, 261.
 Μουτζίπαρα 161.
 μυρολόγημα 239.
 μυρολόγια 239.
 μυρολογίστριαι 239.

Ούλιβουλα 161.

Παυλίμανδρα 161.
 Πέλεκον 410.
 περδικατούριος 263.
 περίδειπνα 241.
 Πέτρες 161, 410.
 Πούλχρα Θεοδώρα 161.
 πραίτωρ 397.
 Πρισκούπερα 161.
 Προάρχιος 169.
 προεστώς 359, 360.
 πρόθεσις 239.
 προνοητής 358.

Σάρματες 161.

Σεπτεκάσας 161.
 Σκάσσητα, v. Κάσσητα.
 Σκιρτός 403.
 στρατηγός 396, 397.
 στρατιῶται 394, 395, 396.
 συγγέω 153-158.
 σύγχυσις 153-158.
 σύμβουλος 163.
 συμπάθεια 151, 152.
 σύμφωνον 359.
 σφενδόβολα 112.
 σωματισμός 162; v. aussi ἐπίσταλμα.

ταφή ἀφανῶν 240.
 Τόμες 161.
 Τούρικλα 161.

Φάσκαι 161.
 Φυλακή Ἰππῶνος 358.

Χέβρων 404.
 χρυσώνης 162.
 Χώρα Ῥεμισιανισία 161.

Ὁμουρτάγ 269.

Table des discours et des communications

par ordre alphabétique des noms des auteurs

AMANTOS, K. Zu den christlich-muhammedanischen Beziehungen	382
ANAGNOSTOPOULOS, G. Proposition	41
ANDRÉADÈS, A. Discours à la séance d'ouverture	31
— La population de l'Empire byzantin	117
ANDRÉEVA, M. A. Le Traité de commerce de 1451 entre Byzance et Dubrovnik et sa pré- histoire.	292
BALŞ, G. Discours à la séance d'ouverture	35
БЕНЕШЕВИЧ, В. Corpus scriptorum juris graeco-romani tam canonici quam civilis	137
БЕРЕКЕТЪ, СТ. ГР. Вліяніе византійскаго права на румынское право до 1865 г. . . .	287
BEŠEVLIEV, V. Die byzantinischen Bestandteile der protobulgarischen Inschriften	269
BOLIDES, TH. Die Schriften des Georgios Moschamper und der Codex Alexandrinus 285 . .	259
BRATIANU, G. I. Une expérience d'économie dirigée: Le monopole du blé à Byzance au XIe siècle	98
ČAJKANOVIĆ, V. Ein frühslavisches Märchenmotiv bei den Byzantinern	258
CANTARELLA, R. La vita e l'opéra di Stefano Sachlikis: proposito di una nuova edizione dei suoi poemi	190
CASSIMATIS, GR. La notion du mariage dans l'Eclogue des Isauriens	291
COROÏ, J. N. Le <i>Conventus juridicus</i> en Égypte aux trois premiers siècles de l'Empire romain	363
DANOV, CHR. Die Grabinschrift des Solomon Vicarius von Thrakien.	389
DARKÓ, E. Discours à la séance d'ouverture	32
— Die militärischen Reformen des Kaisers Herakleios.	110
DIKOV, L. Discours à la séance d'ouverture	23
DÖLGER, FR. Discours à la séance d'ouverture	24
— Discours à la séance plénière	46
— Bulgarisches Cartum und byzantinisches Kaisertum.	57
DVORNÍK, F. Le premier schisme de Photios	301
DYGGVE, E. Discours à la séance d'ouverture	28
EGGER, R. Discours à la séance d'ouverture	25
FALIER-PAPADOPOULOS, J. Phrantzès est-il réellement l'auteur de la grande chronique qui porte son nom?	177
GRECU, V. Eine kritische Ausgabe der ΕΡΜΗΝΕΙΑ ΤΗΣ ΖΩΓΡΑΦΙΚΗΣ ΤΕΧΝΗΣ.	225
GRÉGOIRE, H. Discours à la séance d'ouverture.	26
— L'origine bulgare de „La Tempête“ de Shakespeare.	81
GRONDIJS, L. H. Le Soleil et la Lune dans les scènes de la Crucifixion	250
GRUMEL, V. L'année du monde dans la Chronographie de Théophane	406
HALÉVY, M. A. Le problème des Khazares	384
HENGSTENBERG, W. Bemerkungen zur Entwicklungsgeschichte des ägyptischen Mönchtums. .	355
JELAČIĆ, AL. Les études byzantines à l'Université de St. Pétersbourg durant les dernières années d'avant guerre	147

JERPHANION, G. DE, Projet de publication d'un choix d'inscriptions grecques chrétiennes	129
KERAMOPULLOS, A. D. Wo lag die KAIΣAPEIA des Procopius (De aedif. IV, 3, 273 = V, 442).	407
KOUKOULÈS, PH. Sur les coutumes des Byzantins relatives à la mort	238
LAURENT, V. La prosopographie de l'Empire byzantin. Plans et travaux	127
MAAS, P. Die Byzantiner als Textkritiker.	150
MARINESCU, C. Le pape Nicolas V (1447—1455) et son attitude envers l'Empire byzantin	331
MERCATI, S. G. Discours à la séance d'ouverture	32
— Discours à la séance plénière.	44
— Sulla vita e sulle opere di Giacomo di Bulgaria.	165
MILLET, G. Discours à la séance d'ouverture	29
— Discours à la séance plénière	38
MOLÈ, W. Discours à la séance d'ouverture.	34
MOLLOV, Y. Discours à la séance d'ouverture	18
MORAVCSIK, G. Les sources byzantines de l'histoire hongroise	390
OKUNEV, N. Proposition	42
OSTROGORSKY, G. Die Krönung Symeons von Bulgarien durch den Patriarchen Nikolaos Mystikos	275
PATRIARCHÉAS, P. N. Über die Organisation und den Stand der Arbeiten des Mittelalter- lichen Archivs der Akademie zu Athen.	255
PETRESCU, I. D. Les principes du chant d'église byzantin.	242
POPESCU-SPINENI, I. Le contrat <i>Litteris</i> à la lumière des textes byzantins renforcés par une découverte faite récemment en Égypte	293
RASOVSKIJ, D. A. Les Comans et Byzance	346
SCHREINER, H. Die Helden der mittelhellenischen Volksdichtung als Wahrer des Volkstums und Retter des Vaterlandes	202
— Berichtigungen und Nachträge	414
ŠIŠIĆ, F. Discours à la séance d'ouverture	37
SKOK, P. De l'importance des listes toponomastiques chez Procope pour la latinité bal- kanique	161
SKRUTEŃ, J. Apologia des Mönchspriesters Job gegen die Argumente zugunsten der Lateiner	326
SOLOVJEV, AL. Les emblèmes héraldiques de Byzance et leur influence sur les Slaves	343
SOYTER, G. Die byzantinischen Papyri der Würzburger Universitätsbibliothek	162
STADTMÜLLER, G. Landesverteidigung und Siedlungspolitik im oströmischen Reich.	392
ȘTEFĂNESCU, I. D. Sur la mosaïque de la Porte Impériale à Sainte-Sophie de Constantinople	99
STRZYGOWSKI, J. Die Wandlungen der byzantinischen Studien seit ihrer Begründung	69
SVOBODA, K. La composition et le style du roman de Nicéas Eugénianos.	191
TURYN, A. Zur Geschichte der griechischen Abstrakta in den europäischen Sprachen	151
VULIĆ, N. L'origine ethnique de l'empereur Justinien	400
WEINGART, M. Discours à la séance d'ouverture	36
— Analyse philologique des légendes slaves de Constantin et de Méthode	101
WHITTEMORE, TH. Discours à la séance d'ouverture	29
ZEILLER, J. Le montanisme a-t-il pénétré en Illyricum	300
ZLATARSKI, V. Discours à la séance d'ouverture	21

Table des matières

du premier volume

Première partie: Généralités

I. Préparation du Congrès	3
II. Programme général du Congrès	9
III. Programme définitif des travaux du Congrès	11
IV. Ouverture du Congrès	18
V. Séances plénières; résolutions	38
VI. Excursions	48

Deuxième partie: Communications

I. Séances des sections réunies

DÖLGER, Fr. Bulgarisches Cartum und byzantinisches Kaisertum	57
STRZYGOWSKI, J. Die Wandlungen der byzantinischen Studien seit ihrer Begründung	69
GRÉGOIRE, H. L'origine bulgare de „La Tempête“ de Shakespeare	81
BRATIANU, G. I. Une expérience d'économie dirigée: Le monopole du blé à Byzance au XI ^e siècle (résumé)	89
ȘTEFĂNESCU, I. D. Sur la mosaïque de la Porte Impériale à Sainte-Sophie de Constantinople (résumé)	99
WEINGART, M. Analyse philologique des légendes slaves de Constantin et de Méthode	101
DARKÓ, E. Die militärischen Reformen des Kaisers Herakleios	110
ANDRÉADÈS, A. La population de l'Empire byzantin	117
LAURENT, V. La prosopographie de l'Empire byzantin. Plans et travaux (résumé)	127
JERPHANION, G. DE, Projet de publication d'un choix d'inscriptions grecques chrétiennes	129
БЕНЕШЕВИЧ, В. Corpus scriptorum juris graeco-romani tam canonici quam civilis	137

II. Séances de la section philologique

JELAČIĆ, AL. Les études byzantines à l'Université de St. Pétersbourg durant les dernières années d'avant guerre	147
MAAS, P. Die Byzantiner als Textkritiker (Zusammenfassung).	150
TURYN, AL. Zur Geschichte der griechischen Abstrakta in den europäischen Sprachen	151
SKOK, P. De l'importance des listes toponomastiques chez Procope pour la latinité balkanique (résumé)	161
SOYTER, G. Die byzantinischen Papyri der Würzburger Universitätsbibliothek.	162
MERCATI, S. G. Sulla vita e sulle opere di Giacomo di Bulgaria	165
FALIER-PAPADOPOULOS, J. B. Phrantzès est-il réellement l'auteur de la grande chronique qui porte son nom?	117
CANTARELLA, R. La vita e l'opera di Stefano Sachlikis: proposito di una nuova edizione dei suoi poemi (riassunto)	190

SVOBODA, K. La composition et le style du roman de Nicéas Eugénianos.	191
SCHREINER, H. Die Helden der mittelgriechischen Volksdichtung als Wahrer des Volkstums und Retter des Vaterlandes	202
GRECU, V. Eine kritische Ausgabe der ΕΡΜΗΝΕΙΑ ΤΗΣ ΖΩΓΡΑΦΙΚΗΣ ΤΕΧΝΗΣ.	225
KOUKOULÈS, PH. Sur les coutumes des Byzantins relatives à la mort	238
PETRESCU, I. D. Les principes du chant d'église byzantin.	242
GRONDIJS, L. H. Le Soleil et la Lune dans les scènes de Crucifixion	250
PATRIARCHÉAS, P. N. Über die Organisation und den Stand der Arbeiten des Mittelalter- lichen Archivs der Akademie zu Athen.	255
ČAJKANOVIĆ, V. Ein frühslavisches Märchenmotiv bei den Byzantinern (Zusammenfassung).	258
BOLIDES, TH. Die Schriften des Georgios Moschamper und der Codex Alexandrinus 285	259
BEŠEVILIEV, V. Die byzantinischen Bestandteile der protobulgarischen Inschriften	269

III. Séances de la section historique

OSTROGORSKY, G. Die Krönung Symeons von Bulgarien durch den Patriarchen Nikolaos Mystikos	275
БЕРЕКЕТЪ, Ст. Гр. Вліяніе византийского права на румынское право до 1865 г. (резюме)	287
CASSIMATIS, GR. La notion du mariage dans l'Eclogue des Isauriens (résumé)	291
ANDRÉEVA, M. A. Le Traité de commerce de 1451 entre Byzance et Dubrovnik et sa pré- histoire (résumé)	292
POPESCU-SPINENI, I. Le contrat <i>Litteris</i> à la lumière des textes byzantins renforcés par une découverte faite récemment en Égypte	293
ZEILLER, J. Le montanisme a-t-il pénétré en Illyricum (résumé)	300
DVORNÍK, F. Le premier schisme de Photios	301
SKRUTEŃ, J. Apologia des Mönchspriesters Job gegen die Argumente zugunsten der Lateiner.	326
MARINESCU, C. Le pape Nicolas V (1447—1455) et son attitude envers l'Empire byzantin	331
SOLOVJEV, AL. Les emblèmes héraldiques de Byzance et leur influence sur les Slaves (résumé)	343
RASOVSKIJ, D. Les Comans et Byzance	346
HENGSTENBERG, W. Bemerkungen zur Entwicklungsgeschichte des ägyptischen Mönchtums.	355
COROI, J. N. Le <i>Conventus juridicus</i> en Égypte aux trois premiers siècles de l'Empire romain.	363
AMANTOS, K. Zu den christlich-muhammedanischen Beziehungen (Zusammenfassung)	382
HALÉVY, M. A. Le problème des Khazares.	384
DANOV, CHR. M. Die Grabinschrift des Solomon Vicarius von Thrakien (Zusammenfassung)	389
MORAVCSIK, G. Les sources byzantines de l'histoire hongroise (résumé).	390
STADTMÜLLER, G. Landesverteidigung und Siedlungspolitik im oströmischen Reich	392
VULIĆ, N. L'origine ethnique de l'empereur Justinien.	400
GRUMEL, V. L'année du monde dans la Chronographie de Théophane (résumé)	406
KERAMOPULLOS, A. D. Wo lag die ΚΑΙΣΑΡΕΙΑ des Procopius (De aedif. IV, 3, 273=V, 442)	407
Berichtigungen und Nachträge zu dem Aufsatz von Hugo Schreiner (S. 202—224)	414
Corrigenda	418
Index	419
Table des discours et des communications par ordre alphabétique des noms des auteurs	429
Table des matières du premier volume	431

Institut archéologique bulgare

Monuments de l'art en Bulgarie (Monumenta artis Bulgariae)

Volume I

- A. GRABAR, *L'église de Bořana*. Sofia, 1924, 88 pages in-4°, avec 41 planches. — Prix 100 fr. fr.

Volume II

- A. RACHÉNOV, *Églises de Mésemvria*. Sofia, 1932, 110 pages in-4°, avec 45 planches. — Prix 100 fr. fr.

Volume III

- B. FILOV, *Les miniatures de l'évangile du roi Jean Alexandre à Londres*. Sofia, 1934, 56 pages in-fol., avec 139 planches. — Prix 580 fr. fr.

-
- B. FILOV, *Die Grabhügelnekropole bei Duvanlij in Süd-bulgarien*. Sofia, 1934, 244 S. 4° mit 16 Lichtdrucktafeln und 229 Textabbildungen. — Preis RM. 16.
-

En vente chez KARL W. HIERSEMAN,
Leipzig, Königstrasse 29.